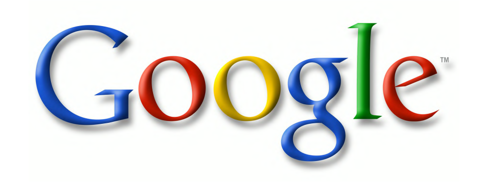
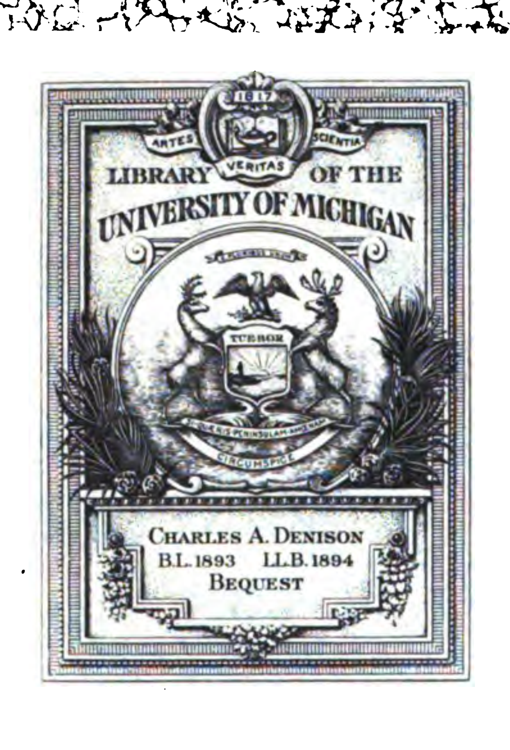
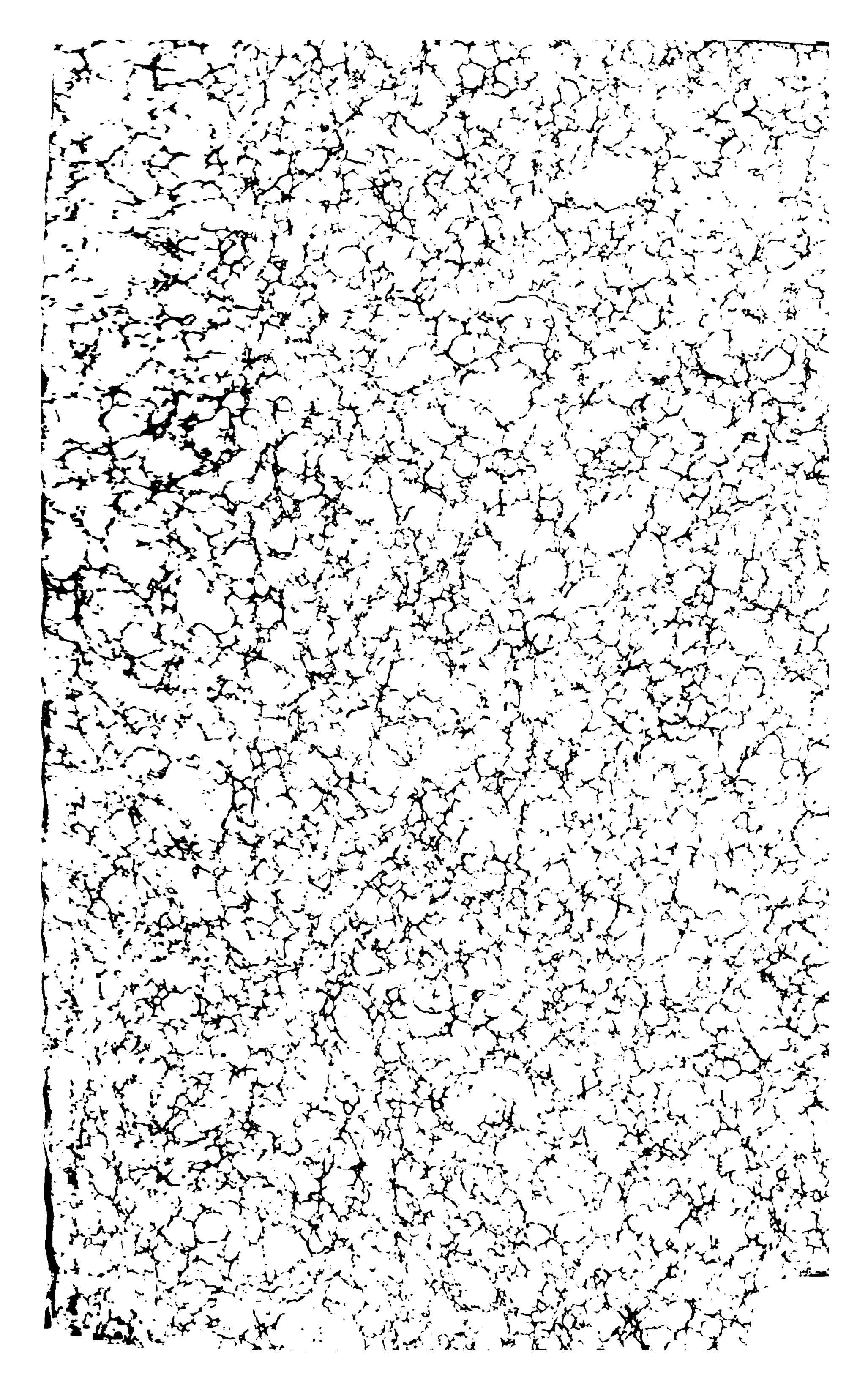



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME NEUVIÈME.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1845.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES FAITS.

HÉRODOTE.

II.

ÉTUDES
HISTORIQUES.

HÉRODOTE.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS.

Messieurs, dans notre dernière séance, Hérodote nous a parlé de Périandre, dont le règne à Corinthe remonte à l'an 616 avant l'ère vulgaire, et de Polycrate, qui usurpa le pouvoir suprême à Samos à partir de l'an 533. Mais, si nous regardons ces deux morceaux comme épisodiques, les récits directs qu'ils ont interrompus n'ont embrassé qu'un espace de sept mois compris entre la mort de Cambyse, en 522, et l'avénement de Darius fils d'Hystaspe, en 521, espace rempli par le règne du faux Smerdis, par la conjuration de sept grands seigneurs contre lui, par la *magophonie* ou le massacre des mages, par la révolution qui appela ce Darius au trône.

Le nouveau roi partagea ses États en vingt gouvernements ou satrapies, et régla les contributions, qui avaient été volontaires sous Cyrus, arbitraires sous Cambyse. On disait à ce sujet que Cyrus avait régné en

père, Cambyse en maître, et que Darius était un banquier, κάπηλος. Dans les provinces qui devaient s'acquitter en or, les sommes étaient fixées par talents euboïques; et, dans celles qui payaient en argent, on comptait par talents babyloniens : or, ajoute Hérodote, le talent babylonien équivaut au poids de soixante-dix mines euboïques. Ce passage a donné lieu à beaucoup de discussions et de commentaires. Germain Garnier pensait que l'épithète d'euboïque n'avait point de rapport avec l'Eubée, qu'elle signifiait *bon bœuf*, de εὖ et βοῦς; que ces monnaies avaient primitivement porté l'image d'un bœuf, et que la qualification d'euboïques désignait celles du meilleur aloi. Ce qui importerait davantage, serait de connaître d'une manière précise la valeur de ces talents, soit euboïques, soit babyloniques. Mais, malgré le ton d'assurance qui règne dans toutes les dissertations publiées sur cette matière difficile, les résultats en sont très-divers chez les différents auteurs, et cette dissemblance est au moins un indice de leur incertitude. Le mot de talents s'emploie de deux manières, comme poids ou comme monnaies. Comme poids, le talent euboïque est évalué à vingt-six mille neuf cent vingt-deux grammes, et le babylonien à trente et un mille quatre cent onze. Ces mesures se déduisent de la comparaison avec le talent attique, dont le poids est supposé égal à quatre-vingts fois la livre romaine, déterminée elle-même par la pesée immédiate de plusieurs pièces antiques. Voyez, Messieurs, combien d'opérations hasardeuses! Il faut d'abord peser d'anciennes pièces, et prendre un terme moyen, car il ne s'en rencontre pas deux qui, sous la même dénomination, soient précisément du même poids. Ayant ainsi

fixé la livre romaine, il faut en conclure le poids du talent attique, déterminer le rapport de ce talent avec l'euboïque, et de celui-ci avec le babylonien. Pour évaluer les talents monnaies, on a besoin d'un autre élément, savoir, de leur titre, ou de la quantité, soit d'or fin, soit d'argent pur, contenue dans les pièces. Les essais qu'on a faits sur d'antiques monnaies d'argent ont donné la fraction $\frac{23}{24}$, et de là, moyennant une suite de traductions ou conversions, on a conclu que le talent euboïque d'argent valait cinq mille six cent cinquante-sept francs quatorze centimes; et le talent babylonien d'argent, six mille six cents francs. Le talent euboïque d'or aurait valu soixante-treize mille cinq cent quarante et un francs, supposé que de l'or à l'argent le rapport fût de treize à un, c'est-à-dire, qu'un poids quelconque d'or valût treize fois le même poids d'argent, ainsi qu'Hérodote nous le dira dans l'un des chapitres suivants. Je crois, Messieurs, qu'on peut s'en tenir à ces évaluations, mais en ne les considérant que comme approximatives et comme variables entre des limites d'ailleurs assez rapprochées. Elles sont établies, avec plus ou moins de rigueur, dans le travail que M. Letronne a publié, en 1817, sous le titre de *Considérations sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines.*

La nomenclature des vingt gouvernements établis par Darius, le tableau des cantons et des peuples compris dans chacun, forment, dans le troisième livre d'Hérodote, un morceau très-précieux de géographie ancienne; il y reste peu de difficultés depuis les éclaircissements rassemblés par le major Rennell. Ici, Messieurs, ce ne sont plus des contes populaires, des traditions roma-

nesques; c'est une instruction sérieuse et positive, qu'il nous importe de recueillir. Les Ioniens et les Magnètes d'Asie, les Éoliens, les Cariens, les Lyciens, les Myliens, les Pamphyliens étaient imposés ensemble à quatre cents talents d'argent, ils composaient la première satrapie. La seconde comprenait les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens et les Hygenniens, qui rendaient en tout cinq cents talents. Les peuples réunis sous une troisième préfecture en payaient trois cent soixante : c'étaient les Hellespontiens, les Phrygiens et les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Syriens : par ce dernier mot, on ne doit entendre que les Leuco-Syriens de la Cappadoce; car la Syrie, située sur la côte de la Méditerranée, va se retrouver bientôt sous un autre gouvernement. Le quatrième ne régissait que les Ciliciens, qui fournissaient trois cent soixante chevaux, un par jour, dit l'historien, et de plus cinq cents talents, dont cent quarante s'employaient à payer la cavalerie, et les trois cent soixante autres entraient au trésor royal. La Syrie propre, dont nous venons de faire mention, la Palestine, la Phénicie entière, l'île de Chypre, et le pays qui s'étend depuis Posidéium jusqu'à l'Égypte, non compris toutefois les Arabes, formaient la cinquième préfecture; et le total de leurs contributions était de trois cent cinquante talents. On en tirait sept cents de l'Égypte et de ses dépendances, c'est-à-dire de certains cantons libyens et des provinces de Cyrène et de Barcé; c'était la sixième satrapie, laquelle fournissait de plus au roi de Perse les produits de la pêche du lac Mœris, et autant de blé qu'il en fallait pour nourrir la garnison de cent vingt mille hommes qu'il entretenait dans le château

blanc de Memphis. Ce nombre de cent vingt mille hommes dans une citadelle est réellement un peu fort; on voudrait le réduire à soixante-dix mille, comme a fait le traducteur allemand, M. Jacobi, et ce serait encore beaucoup, ou plutôt appliquer le nombre cent vingt mille aux mesures de blé, comme a fait Larcher, quoique le texte δύο καὶ δέκα μυριάσι Περσέων, pour douze myriades de Perses et leurs auxiliaires, ne souffre guère ces interprétations. Darius ne recevait que cent soixante-dix talents de la septième province, composée des Sattagydes, des Gandariens, des Dadiques et des Aparytes; il en retirait trois cents de la huitième, c'est-à-dire de Suse et du reste de la région des Cissiens.

La plus forte contribution en argent, mille talents, outre cinq cents eunuques, venait de Babylone et de l'Assyrie, neuvième gouvernement. Dans le dixième, Ecbatane et les autres parties de la Médie étaient imposées à quatre cent cinquante talents. Les Caspiens, les Pausices, les Pantimathes, les Darites, taxés en commun à deux cents talents, formaient la onzième province; la douzième, qui était la Bactriane, en payait trois cent soixante; et la treizième quatre cents, depuis l'Arménie et la Pactyice jusqu'au Pont-Euxin. Les Sagaztiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Outiens, les Myciens, et les îles de la mer Érythrée où étaient envoyés les bannis, fournissaient six cents talents, et dépendaient tous de la quatorzième satrapie. Hérodote place, sous la quinzième, deux peuples, contribuables ensemble de deux cent cinquante talents, les Saces et les Caspiens : il a déjà nommé des Caspiens dans la onzième; et le major Rennell pense qu'il faut supprimer ici la lettre Π et lire Casiens, Κάσιοι, peuple

indiqué en effet par Ptolémée comme voisin des Saces : c'est la plus grave et presque la seule rectification à faire dans cette longue nomenclature. Le seizième gouvernement rendait trois cents talents, et comprenait les Parthes, les Charasmiens, les Sogdiens et les Aréiens. Sous le dix-septième, les Paricaniens et les Éthiopiens d'Asie payaient quatre cents talents; et l'on taxait à deux cents, dans le dix-huitième, les Matiéniens, les Saspires et les Alarodiens. Le dix-neuvième comprenait les Mosches, les Tibaréniens, les Macrons, les Mossynèques et les Mares, payant ensemble trois cents talents. La vingtième et dernière préfecture était celle de l'Inde, qui payait proportionnellement plus que toutes les autres, savoir, trois cent soixante talents de poudre d'or, et qui contenait toutefois la plus nombreuse population que l'on connaisse. Le texte, καὶ φόρον ἀπαγίνεον πρὸς πάντας τοὺς ἄλλους, n'est pas infiniment clair; l'idée de proportion n'y est point énoncée, et la version de Larcher, « payaient autant « d'impôts que toutes les autres ensemble, » serait la plus littérale, la plus plausible, si elle n'était inconciliable avec le calcul succinct qui va suivre et pour lequel j'emprunterai la traduction de M. Miot.

« En réduisant l'argent de Babylone, d'après lequel « tous ces impôts étaient réglés, au talent euboïque, « leur valeur s'élève à neuf mille cinq cent quarante ta- « lents; et si l'on estime l'or treize fois la valeur de « l'argent, la poudre d'or fournie par les Indiens don- « nait quatre mille six cent quatre-vingts talents euboï- « ques. Enfin, en réunissant toutes les sommes, la tota- « lité des revenus annuels que percevait Darius s'élevait « à quatorze mille cinq cent soixante talents euboï-

« ques; et je néglige quelques produits de peu d'impor-
« tance. »

Tout ceci, Messieurs, n'est pas sans difficultés : les dix-neuf premières sommes partielles énoncées par l'historien ne vous donneront, si vous les additionnez, qu'un total de sept mille sept cent quarante talents babyloniens, qui, selon les données que je vous ai exposées, n'équivaudraient guère qu'à neuf mille cent vingt-deux talents euboïques, mais que M. Miot, dans l'une de ses notes, porte à neuf mille cinq cent quarante : ajoutez-en quatre mille six cent quatre-vingts, valeur de la poudre d'or fournie par les Indiens, ce ne sera jamais en tout que quatorze mille deux cent vingt, et non quatorze mille cinq cent soixante. Vous n'arriveriez à ce dernier nombre qu'en supposant que les sept mille sept cent quarante talents babyloniens valaient neuf mille huit cent quatre-vingts talents euboïques, que trois des premiers équivalaient à peu près à quatre des autres; ce qui ne semble point admissible. Il y a donc ici quelque erreur, ainsi qu'on en remarque presque toujours dans les anciens livres, quand on compare les nombres partiels au total qui les doit résumer. Ce qu'on rencontre de plus précis et de plus instructif dans ce court chapitre, c'est le rapport de treize à un entre l'or et l'argent. Il importe d'observer les variations que ce rapport a éprouvées : on le voit de douze à un en Attique, au temps de Socrate; de dix en Perse, au temps de Xénophon, et encore à l'époque de la mort d'Alexandre. Il a été de quinze sous Constantin, de dix-huit sous Théodose le Jeune : il redevient de dix en France sous les successeurs de Clovis; il est de onze sous Pépin, de douze sous Char-

les le Chauve : il remonte ensuite jusqu'à quinze, redescend à douze; il est aujourd'hui en France de quinze et demi à un, selon le dernier Annuaire rédigé par le bureau des longitudes pour l'année 1824. Il nous resterait, Messieurs, à traduire dans notre langage monétaire actuel le revenu total que Darius tirait annuellement des vingt satrapies. Barthélemy, qui s'en tenait au nombre de quatorze mille cinq cent soixante talents euboïques d'argent, fixé par le texte d'Hérodote, le trouvait égal à quatre-vingt-dix millions de nos livres tournois, ou environ, ce qui donnerait au talent euboïque d'argent une valeur de près de six mille cent quatre-vingts francs, je dis d'argent, parce qu'on suppose que la poudre d'or des Égyptiens est évaluée en talents euboïques d'argent et non d'or; car, si c'était d'or, le total des vingt contingents deviendrait beaucoup plus considérable. J'ai déjà dit qu'on a depuis réduit cette valeur à cinq mille sept cent cinquante-sept francs quatorze centimes : cette différence, et d'ailleurs l'inexactitude probable du total de quatorze mille cinq cent soixante énoncé par Hérodote, font qu'il nous serait assez difficile d'exprimer d'une manière bien précise la somme qui se versait dans le trésor du roi de Perse. Peut-être n'excédait-elle pas quatre-vingts millions : Rollin dit quarante-quatre : c'était bien peu, même alors, pour un si grand empire; il faut pourtant noter que les dépenses intérieures de chaque satrapie se faisaient sur d'autres fonds. Si nous en croyons Plutarque, ces tributs avaient été réglés par Darius avec beaucoup de sagesse et de modération. Ce prince avait convoqué les principaux habitants de chaque province; et, après leur avoir déclaré que son in-

tention n'était pas d'accabler ses peuples, mais d'en tirer des subventions proportionnées aux moyens de chacun, il avait soumis à l'examen de cette assemblée des notables un tableau détaillé où elle n'avait trouvé rien d'excessif, rien d'onéreux; et cependant, pour être encore plus sûr de se contenir dans de justes bornes, il avait réduit à la moitié chacune des sommes partielles, et par conséquent le total.

Ce revenu annuel du trésor royal s'accroissait des tributs que le monarque imposait aux habitants de plusieurs îles, et même à une partie du continent européen jusqu'en Thessalie. On fondait l'or et l'argent venus de ces pays; on en remplissait des moules de terre en forme de barils; lorsque ces vases étaient pleins, on les brisait, et l'on en retirait les lingots, qu'on déposait dans le trésor, pour en faire au besoin des pièces de monnaies. La Perse n'a pas été comprise parmi les provinces contribuables : les Perses proprement dits demeuraient exempts d'impôts pour les terres qu'ils cultivaient; ils n'offraient à l'État que des dons volontaires. On avait accordé la même faveur aux Éthiopiens limitrophes de l'Égypte, et aux habitants du territoire sacré de Nyse, où les fêtes de Bacchus se célébraient. Seulement ces peuples envoyaient, tous les trois ans, deux boisseaux d'or natif, deux cents troncs de bois d'ébène, cinq jeunes Éthiopiens et vingt défenses d'éléphants; cela se pratiquait au temps d'Hérodote. Cent jeunes garçons et autant de jeunes filles étaient fournis tous les cinq ans par les Colchidiens et par les Caucasiens méridionaux; car la domination des Perses ne s'étendait point sur le côté nord du Caucase. Les Arabes donnaient mille talents d'encens chaque année.

Revenant aux Indiens, Hérodote explique comment ils se procuraient la poudre d'or dont ils étaient redevables. « On ne connaît rien, dit-il, de plus oriental « que la partie sablonneuse de l'Inde; au delà, il n'y a « que des déserts de pur sable; et, dans les cantons ha« bitables, les Indiens se divisent en plusieurs peuplades, « qui ne parlent pas toutes la même langue, et dont quel« ques-unes sont nomades. Mais dans les marais de ce « pays on vit de poissons qu'on va pêcher sur des ba« teaux formés chacun d'un seul entre-nœud de roseau. » Ce détail, Messieurs, a passé longtemps pour fabuleux : cependant les roseaux, espèce du genre bambou, sont quelquefois de très-grands arbres; les voyageurs modernes en trouvent qui ont soixante-dix pieds de haut; il n'était donc pas impossible qu'un seul entre-nœud servît à faire une très-petite barque. Les Indiens portent aussi des vêtements faits de l'écorce d'un jonc; ils la battent, l'assouplissent, la tressent, et en font des tuniques ou cuirasses. Les nomades orientaux vivent de chair crue, et s'appellent Padæens, mot que le major Rennell rapproche du sanscrit *Padda*, qui est le nom du Gange. Hérodote ne nomme point le Gange, mais il se sert ici fort souvent de l'expression *le Fleuve* pour indiquer probablement celui qui servait le plus aux Indiens. Il attribue ensuite à ces peuples l'usage de tuer et de manger les malades et les vieillards; il reconnaît toutefois qu'il y a dans l'Inde des hommes qui ne font périr aucun être animé, qui ne mangent que des herbes, et particulièrement d'une plante qui paraîtrait, d'après la courte description qu'on en lit ici, assez semblable au riz, et qui pourrait aussi n'être que le dourah, *holcus sorghum*. Chez ces Indiens-là, un

homme qui se sent malade, se retire dans le désert, s'y couche et y meurt, sans que personne s'occupe de lui, ni durant sa maladie ni après sa mort. Tous ces Indiens sont noirs, à peu près comme les Éthiopiens. Les plus septentrionaux confinent au territoire de la ville de Caspatyre et à la province de Pactyice; leur manière de vivre ressemble assez à celle des Bactriens; mais ce sont eux, qui, plus guerriers que les autres, s'emploient à rechercher l'or. Dans les déserts voisins de leurs pays, naissent des fourmis aussi grandes que des renards; on en envoie au roi de Perse, qui les fait nourrir. Pour se construire des habitations souterraines, ces fourmis retournent un sable aurifère que les Indiens vont ramasser : chaque homme qui veut dans ce dessein pénétrer au milieu du désert attache ensemble trois chameaux, un mâle de chaque côté, et, entre deux, une femelle qu'il monte. Le chameau était trop connu des Grecs pour qu'Hérodote s'arrêtât à le décrire; il dit seulement que cet animal court aussi bien que le cheval, qu'il porte de plus pesants fardeaux, qu'en apparence il a quatre cuisses et quatre genoux; observation qui se rapporte apparemment aux intervalles compris entre les callosités qui se trouvent à la rotule et au jarret des jambes de derrière du chameau. Sur cette monture et avec de tels attelages, les Indiens vont à la recherche de l'or, aux heures du jour où la chaleur force les fourmis de se retirer sous terre : ce n'est point, comme ailleurs, vers le midi, mais depuis que le soleil commence à monter sur l'horizon jusqu'au moment où finit le marché. Ceci ne s'expliquant pas trop de soi-même, le major Rennell se figure qu'Hérodote prend les heures de la Grèce, et qu'il indi-

que celle qui, vu la différence des méridiens, arrivait en même temps que le midi des Indiens; en sorte que ce serait véritablement au milieu de leur jour qu'ils auraient fait l'opération dont il s'agit. Il y a peu d'apparence que ce soit là le sens de ce passage, qui, en tout cas, manque ou de clarté ou d'exactitude. Arrivés dans le désert, les Indiens se hâtent de remplir de sable aurifère les sacs dont ils se sont munis, et reviennent le plus vite qu'ils peuvent; car les fourmis, réveillées par l'odeur des chameaux, se mettent à leur poursuite avec une extrême rapidité. Heureusement les Indiens ont choisi des chameaux femelles qui viennent de mettre bas, et qui, pressées de revoir leurs petits, soutiennent la course, et entraînent les mâles qui leur sont attelés; quand ceux-ci ne courent plus assez vite, on les lâche, mais non tous à la fois. Le texte grec, à la vérité, ne dit aucunement qu'on les lâche l'un après l'autre; mais, si l'on ne suppose pas qu'il veut le dire, il demeure inexplicable. Toujours les Indiens parviennent-ils à rapporter une grande partie de l'or qu'ils ont ramassé, et à payer ainsi le roi de Perse, à quoi ne suffirait point l'exploitation des mines de leur pays, quoiqu'elles soient nombreuses et abondantes, et que les fleuves aussi roulent de l'or dans leurs eaux. Avant de quitter l'Inde, l'historien indique plusieurs de ses productions, et spécialement un arbre sauvage dont le fruit, dit-il, est une espèce de laine, supérieure à celle des moutons, et avec laquelle on fait des vêtements. Selon toute apparence, il s'agit des cotonniers en arbre, qui sont fort communs dans toutes les contrées indiennes. On y trouve aussi des quadrupèdes et des oiseaux d'une taille plus élevée qu'en tout autre

pays, à l'exception pourtant des chevaux, qui n'y valent pas ceux des Mèdes et des Nyséens.

Aux yeux d'Hérodote, l'Arabie est l'extrémité de la terre habitable au midi, comme l'Inde à l'orient. Il croit que l'encens, la myrrhe, la casie, le cinnamomum et le ladanum ne naissent que chez les Arabes. Mais ils ne peuvent, dit-il, récolter l'encens qu'en brûlant du styrax. Ce n'est que par la fumée de cette espèce de résine qu'ils parviennent à écarter les petits serpents par lesquels sont habités et défendus les arbres qui portent l'encens. A propos de ces serpents, l'historien s'engage en certains détails d'histoire naturelle qui ne sont bons à recueillir que pour montrer combien ce genre de connaissances était alors défectueux et altéré. On lit donc ici que les animaux bons à manger se multiplient sans mesure; que le lièvre, par exemple, est la seule espèce chez qui la superfétation ait lieu; qu'au contraire, les animaux malfaisants se reproduisent fort peu; que la lionne ne porte qu'un seul petit, et qu'une seule fois pendant tout le temps qu'elle vit; que le lionceau, armé déjà d'ongles aigus, déchire la matrice où il est renfermé, pénètre le tissu de cet organe, et n'en laisse rien d'intact au moment où il en sort; que la vipère saisit au cou le mâle qui la féconde, et ne le quitte qu'après l'avoir presque entièrement dévoré; qu'à son tour, elle subit la peine de mort, rongée par les petits qu'elle porte en son sein.

Pour récolter la casie, les Arabes se couvrent le corps et le visage, excepté les yeux, de cuirs de bœuf ou d'autres peaux; ils marchent ainsi équipés dans les marais peu profonds où croît la plante, et que parcourent, en

sifflant, des animaux ailés, semblables aux chauves-souris. On ignore en quel lieu éclôt le cinnamomum; on dit seulement qu'il est originaire du pays où Bacchus fut nourri. De grands oiseaux enlèvent l'aromate en bâtons, auquel les Phéniciens ont donné ce nom de cinnamomum, et les portent dans leurs nids construits en terre détrempée, et suspendus sur des précipices, à la cime de rocs inaccessibles. Comment s'y prendre pour s'emparer de ces bâtons? Les Arabes répandent des lambeaux de chair à la portée des nids; les oiseaux qui viennent voltiger autour de ces appâts les enlèvent et les déposent dans leurs nids, qui, surchargés de ce poids, tombent à terre avec l'aromate, qu'on s'empresse de recueillir. Le ladanum ou ledanum, quoique d'une odeur suave, ne se découvre qu'en des lieux fétides, dans la barbe des boucs et des chèvres. Voilà, dit Hérodote, ce que j'avais à rapporter sur les parfums de l'Arabie, contrée qui répand au loin une odeur délicieuse et en quelque sorte divine. L'arbre qui produit l'encens, et qui appartient à la famille des térébenthines, a été, Messieurs, trouvé dans l'Inde, et par conséquent il n'est pas vrai que ce parfum ne naisse qu'en Arabie; on n'y rencontre même qu'un encens d'une espèce très-inférieure : la principale est indienne et a été décrite dans les *Recherches asiatiques de la Société de Calcutta*. La myrrhe n'est pas encore très-bien connue; on n'en sait pas l'origine : Bruce assure que l'arbre dont on tire cette gomme-résine ne croît que dans la contrée africaine située au sud du détroit de Bab-el-Mandeb. La casie, sur laquelle Hérodote ne nous a débité qu'un conte, a été vainement l'objet des recherches de plusieurs naturalistes. Ceux du seizième siècle croyaient la recon-

naître dans la cannelle. On ignore si elle diffère du cinnamomum, qui n'a pas été mieux retrouvé. M. Desfontaines, dans une note communiquée à M. Miot, dit qu'on ne sait point à quelle espèce d'arbre connue des modernes on peut rapporter la casie et le cinnamomum des anciens. Mais le ladanum est une substance résineuse qui se recueille en Crète et en d'autres îles de la mer Égée, sur une espèce de ciste que Tournefort appelait *cistus ladanifera cretica*.

Après avoir remarqué encore dans l'Arabie deux espèces extraordinaires de moutons ayant des queues ou larges d'une coudée ou longues de trois, après avoir aussi fait mention des mines d'or de l'Éthiopie, de la taille, de la beauté et de la longévité des hommes qui l'habitent, de ses éléphants, de ses arbres et particulièrement de l'ébène, notre historien jette quelques regards sur l'occident et sur le nord de l'Europe. De l'occident, il ne sait trop qu'en dire; car il ne croit point à l'existence d'un fleuve Éridan ayant son embouchure dans la mer boréale, et sur les bords duquel se trouve l'électrum, l'ambre jaune. Ce nom d'Éridan, tout à fait grec, lui paraît inventé par des poëtes. Vous voyez assez, Messieurs, qu'il ne s'agit point du Pô; peut-être serait-ce la Vistule ou quelque rivière qui s'y jette; car on trouve de l'électrum en Prusse et sur les côtes de la mer Baltique. L'historien déclare aussi qu'il ne sait rien des Cassitérides, sinon qu'elles abondent en étain, ainsi que leur nom l'exprime : c'étaient non-seulement les îles Scilly ou Sorlingues, mais toutes les îles britanniques, grandes et petites, à ce que pensent Huet, le major Rennell et Pinkerton. On ne comprend pas trop bien comment, à propos de l'empire de Darius, qui assuré-

ment ne s'étendait pas si loin, l'historien se transporte aux extrémités du monde connu de son temps; cependant il faut qu'il nous parle encore des Arimaspes, qui n'ont qu'un œil, et qui, dans la plus septentrionale région de l'Europe, enlèvent l'or aux Gryphons chargés de garder ce métal. Il n'ajoute point foi à ces fables, mais il lui paraît certain que cette région sert d'enceinte au reste de la terre, et qu'elle recèle ce qu'il y a de plus précieux et de plus rare au monde.

La traduction de M. Miot rattache tous ces détails au sujet principal de ce troisième livre, en les faisant suivre de cette espèce de transition, *pour terminer ce qui a rapport aux revenus du roi de Perse :* il n'y a rien du tout qui réponde à cette ligne dans le texte grec. L'auteur nous transporte brusquement, du nord de l'Europe, à une plaine asiatique, enfermée, dit-il, de tous côtés par une montagne qu'ouvrent cinq grands vallons. Avant de tomber dans le domaine des Perses, la plaine et la montagne appartenaient aux Chorasmiens, au territoire desquels elles confinent ainsi qu'à celui des Hyrcaniens, des Parthes, des Sarangéens et des Thamanéens. De la montagne descendait le fleuve Acès, dont les eaux se divisaient pour entrer dans les vallons et pour arroser les campagnes. Mais le roi de Perse a obstrué les passages des eaux par des portes qui les ont forcées de refluer dans la plaine, laquelle est devenue ainsi une mer. Les peuples limitrophes s'en sont fort mal trouvés. Il tombait, à la vérité, chez eux comme ailleurs, de fortes pluies en hiver; mais en été ils manquaient d'eau pour faire croître leur millet et leur sésame. Dans leur détresse, ils se décidèrent à se rendre en Perse : ils accoururent, hommes et femmes,

jusque sur le seuil du palais de Darius, poussant des gémissements et des cris lamentables. Informé du sujet de leurs plaintes, le roi ordonna d'ouvrir une des portes, et successivement toutes les autres, mais une seule à la fois; encore cette faveur ne s'octroyait-elle qu'à prix d'argent. Le roi vendait l'eau du fleuve Acès, et c'était l'un des revenus extraordinaires de la couronne. Voilà, Messieurs, ce qu'on a conté à Hérodote, ὡς δὲ ἐγὼ οἶδα ἀκούσας, et ce qu'il nous conte à son tour. Les peuples qu'il vient de nommer étaient situés, selon Danville, à l'est de la mer Caspienne, non loin de la Bactriane.

Il vous souvient, Messieurs, d'Intapherne, l'un des sept grands conspirateurs, celui qui perdit un œil à la bataille contre les mages : il ne survécut pas longtemps au succès de la conjuration. Le droit qu'il avait, comme ses honorables complices, d'entrer à toute heure chez le roi sans se faire annoncer, n'était soumis qu'à une seule restriction : on avait excepté les instants où le roi se trouverait avec l'une de ses femmes. Intapherne se présenta précisément en l'un de ces moments : un huissier et l'officier chargé de porter les messages lui représentèrent qu'ils ne pouvaient, par cette raison, le laisser passer : il leur répondit en tirant son sabre, et en leur coupant les oreilles, qu'il prit la peine d'attacher à la bride de son cheval; après quoi, divisant cette bride en deux parts, il les suspendit au cou de ces deux hommes, et les laissa ensuite aller. Ils coururent, ainsi mutilés, chez leur maître, qui, craignant que cette violence ne fût préméditée et concertée avec les autres grands conjurés, les fit venir l'un après l'autre, pour savoir d'eux s'ils approuvaient l'action d'Intapherne. S'étant assuré

qu'ils n'y applaudissaient point, il le fit arrêter, lui, ses enfants, le frère de sa femme, plusieurs de ses proches, et les fit tous emprisonner en attendant mieux. L'épouse du coupable n'avait point été comprise dans cette proscription : elle venait chaque jour gémir et pleurer aux portes du palais. Darius lui fit dire qu'il laisserait vivre celui des détenus qu'elle désignerait : elle choisit son frère; on lui demanda, de la part du roi, comment elle ne préférait pas son mari ou l'un de ses enfants : « Je puis, répondit-elle, trouver un autre époux et mettre au monde d'autres enfants; mais je n'ai qu'un seul « frère, et n'en aurai jamais d'autre, car mon père et ma « mère sont morts. » Le roi, enchanté de cette réponse, fit grâce non-seulement à ce frère, mais aussi à l'aîné des enfants. Tous les autres prisonniers furent mis à mort.

On était alors dans l'année 521 avant notre ère. L'année précédente, et pendant la maladie de Cambyse, Orœtès, qui gouvernait Sardes depuis le règne de Cyrus, avait conçu le dessein de s'emparer de Polycrate, tyran de Samos, et de lui ôter la vie, quoiqu'il ne l'eût jamais vu et n'eût reçu de lui aucune injure. Pour expliquer une résolution si étrange, on dit qu'un jour Orœtès avait eu, à la porte du palais, un entretien avec Mitrobate, gouverneur d'une autre province; que, la conversation dégénérant en dispute, Mitrobate avait contesté l'habileté politique d'Orœtès, et avait donné pour preuve de son impéritie l'indépendance de l'île de Samos, qu'il eût été si facile, avec une poignée d'hommes, d'acquérir au roi de Perse; qu'Orœtès, sensible à ce reproche, s'était aussitôt promis en secret de perdre Polycrate, afin de n'être plus soupçonné de le craindre.

D'autres attribuent à une cause plus directe l'animosité soudaine d'Orœtès contre le Samien : ils disent que le gouverneur de Sardes ayant un jour envoyé on ne sait quel message au tyran de Samos, celui-ci, qui s'entretenait avec Anacréon, n'avait pas daigné se déranger, ni regarder le héraut, ni lui adresser la moindre réponse ; de quoi Orœtès, piqué au vif, avait résolu de se venger. Hérodote vous laisse, Messieurs, les maîtres de choisir entre ces deux versions.

Quoi qu'il en soit, sur le bruit qui s'était répandu que Polycrate songeait à s'emparer de l'Ionie et de l'empire de la mer, Orœtès lui fit des offres de service : « Je sais, « lui disait-il, que vous avez formé de vastes projets ; « mais je sais aussi que vous n'avez pas assez d'argent « pour les accomplir. J'en possède beaucoup, et, si vous « consentez à me sauver des violences de Cambyse, par « qui ma vie est menacée, je mettrai à votre disposition « mes trésors, ne m'en réservant que ce qu'il en faut « pour mes besoins et mes plaisirs. Venez donc me cher- « cher, ou, si vous doutez de l'existence de mes riches- « ses, envoyez-moi un homme de confiance, à qui je les « montrerai. » Polycrate, toujours avide de trésors, dépêcha vers Orœtès Mæandrius, fils de Mæandrius, le même qui depuis consacra à Junon les magnificences de l'appartement du tyran de Samos. Orœtès avait fait remplir de pierres huit énormes caisses, à l'entrée de chacune desquelles il étendit une couche de lingots d'or. Mæandrius, fils de Mæandrius, admira cette opulence ; il ne lui vint pas à l'esprit de visiter à fond une *seule* des caisses ; et, sur le rapport qu'il s'empressa de *faire* à Polycrate, celui-ci ne tarda point à se mettre en route. En vain ses amis et plusieurs devins l'en dé-

tournaient; en vain sa fille se joignait à eux en lui racontant un songe où elle l'avait vu lavé par Jupiter et oint par le soleil, ce qui ne pouvait signifier rien de bon : il la menaça de la laisser fille : « Eh bien, ré« pondit-elle, je préfère le malheur de n'avoir point « d'époux à celui de perdre mon père. » Le dessein en était pris : il partit, accompagné de plusieurs courtisans, au nombre desquels se trouvait le célèbre médecin Démocède, né de Calliphon à Crotone. A peine arrivé à Magnésie, lieu du rendez-vous, Polycrate fut, par ordre d'Orœtès, attaché à une croix, où, recevant les eaux de la pluie, il était lavé par Jupiter, en même temps qu'oint par un ardent soleil, qui attirait les humeurs de son corps sur sa peau. Il fallait bien qu'il pérît misérablement pour l'honneur des anciennes prédictions du roi d'Égypte, Amasis. Orœtès renvoya les Samiens, en leur disant qu'ils lui devaient des remercîments pour les avoir rendus libres; il retint en esclavage les domestiques et les étrangers, comme Démocède, qui avaient suivi Polycrate.

Hérodote est celui des anciens auteurs qui a parlé le plus au long de Polycrate, de ses entreprises, de ses conquêtes et de ses richesses. Plutarque nomme cet usurpateur comme l'un de ceux à qui l'on attribuait la maxime qui dit qu'on trompe les hommes avec des serments, comme on amuse les enfants avec des osselets; et ailleurs le même écrivain nous apprend que ce fut pour fuir la tyrannie de Polycrate que Pythagore transporta son école de Samos en Italie. D'un autre côté, on a loué Polycrate de son goût pour les livres, de son zèle pour la propagation des lumières; ce qui n'est guère fondé que sur ses relations avec Anacréon.

Hérodote ne nous en a dit qu'un seul mot, savoir, qu'Anacréon se trouvait là lorsque le premier messager d'Orœtès entrait dans la chambre du tyran de Samos. Il n'en faut pas davantage à Giraldi pour nous dire dans ses *Dialogues sur les poëtes grecs et latins*, que Polycrate tenait ordinairement Anacréon auprès de sa personne, qu'il lui donnait une part dans ses affaires, comme dans ses plaisirs, ainsi que l'écrit Hérodote, *quod scribit Herodotus*. C'est un exemple, Messieurs, de la manière dont les auteurs modernes citent les anciens, et de l'extension qu'ils savent donner aux moindres paroles. Tannegui Lefèvre a répété ce qu'avait dit Giraldi; madame Dacier, la fille de Lefèvre, a fait du poëte de Téos un conseiller d'État de Samos, et Lafosse, Longepierre, Poinsinet de Sivry, presque tous les traducteurs d'Anacréon, excepté M. Gail, ont transmis et amplifié ces traditions. L'un d'eux, Moutonnet de Clairfons, n'a pas voulu que le séjour du poëte chez les Samiens restât sans influence : il a trouvé que les mœurs de leur prince en avaient été adoucies, et que dès lors il était devenu le plus benin et le plus délicat des tyrans. Vous voyez, Messieurs, combien le mot d'Hérodote, παρεῖναι δὲ καὶ Ἀνακρέοντα τὸν Τήϊον, a fructifié. Il faut pourtant dire que Strabon fait aussi mention du séjour d'Anacréon chez Polycrate, dont il lui reproche d'avoir fourré partout le nom dans ses poésies. C'est ce qu'on n'aperçoit guère dans celles qui subsistent : onyn retrouve pas même la pièce indiquée dans un chapitre des *Histoires diverses* d'Élien, chapitre que M. Dacier traduit ainsi : « Polycrate, ami dé« claré des muses, faisait grand cas d'Anacréon; il ai« mait également sa personne et ses vers. Mais je ne

« puis approuver dans le tyran de Samos le trait de « faiblesse que je vais rapporter. Anacréon ayant eu « occasion de parler de Smerdias, objet de la tendresse « de Polycrate, l'avait loué avec la plus grande chaleur. « Le jeune homme, flatté des éloges du poëte, s'attacha « fortement à lui. Qu'on ne s'avise pas d'en conclure « rien d'odieux contre les mœurs du poëte de Téos : par « les dieux, il n'aimait en Smerdias que les qualités de « son âme... Cependant Polycrate, jaloux de l'honneur « qu'Anacréon avait fait à Smerdias, non moins jaloux « de l'union qui s'était formée entre eux, fit raser la « tête du jeune homme autant pour l'humilier que pour « causer du déplaisir au poëte. Mais Anacréon fut as- « sez maître de lui-même pour feindre prudemment « qu'il ne s'en prenait point à Polycrate : il mit cette « action sur le compte de Smerdias, et lui reprocha d'a- « voir fait une sottise, en s'armant lui-même contre « sa chevelure... »

Ces détails, Messieurs, contredisent une autre tradition selon laquelle Anacréon n'aurait passé qu'une seule nuit chez Polycrate, et, après avoir reçu de lui une somme très-considérable, se serait empressé de la reporter le lendemain, et de reprendre sa liberté, en disant à peu près comme le savetier au financier dans une fable de la Fontaine : « Rendez-moi... mes chansons « et mon somme, et reprenez vos écus. »

Il paraît que le poëte séjourna quelque temps à Samos, et l'on dit même qu'il ne quitta cette île qu'après la mort de Polycrate. Le supplice de ce tyran est raconté par Valère-Maxime à peu près comme dans Hérodote; avec ces différences toutefois, que le satrape est appelé Oronte et non Orœtès, et que la croix est

plantée sur le sommet du mont Mycale, où elle était aperçue des Samiens, qui s'applaudissaient d'être enfin délivrés de leur oppresseur.

Voilà, Messieurs, tous les détails que nous fournissent les écrivains de l'antiquité, sur Polycrate. Son assassin Orœtès conserva du crédit et de la puissance après la mort de Cambyse, durant les sept mois de l'administration des mages. Il fit alors périr ce Mitrobate, qui l'avait offensé, et le jeune Cranaspe, fils du même Mitrobate, et encore un courrier expédié par Darius. Celui-ci songea, dès qu'il fut monté sur le trône, à punir Orœtès; mais il crut prudent de laisser passer les premiers moments d'un nouveau règne, avant d'attaquer un satrape qui avait pour sa garde personnelle un corps de mille Perses et qui commandait en Phrygie, en Lydie, en Ionie. Ce ne fut qu'après avoir raffermi l'autorité royale par le supplice d'Intapherne, de ses enfants et de ses proches, que Darius assembla les grands du royaume et leur tint ce discours: « Qui de « vous me rendra un service, qui n'exige que de la dex- « térité, sans violence et sans éclat? Car, où la prudence « suffit, gardons-nous d'employer la force. Qui de vous « donc me délivrera d'Orœtès ou me l'amènera vivant? « Vous le savez, il a mis à mort deux de vos pareils, « Mitrobate et Cranaspe; il a fait assassiner mes envoyés. « Comment vous garantirez-vous de ses excès, si vous to- « lérez plus longtemps son insolence? » A ces mots, trente seigneurs se levèrent et se disputèrent l'honneur de l'entreprise. Le sort concilia leurs prétentions et désigna Bagæus, qui partit pour Sardes, après s'être fait remettre différentes lettres munies du sceau royal. Arrivé, il les fit lire devant Orœtès par le scribe de

Sardes : les officiers et les soldats étaient présents. Les premières avaient peu d'importance, et ne devaient servir qu'à donner à Bagæus le temps de sonder les sentiments de la garde. Lorsqu'il vit que cette lecture était écoutée avec de très-grandes marques de respect, il présenta une lettre, qui portait : « Soldats, votre roi « Darius vous défend de servir plus longtemps de gar- « des à Orœtès. » A l'instant, la troupe déposa les armes. Encouragé par le succès, Bagæus remit au scribe un dernier ordre conçu en ces termes : « Le roi Darius or- « donne aux Perses qui se trouvent à Sardes de tuer « Orœtès. » Ce qui fut exécuté sur l'heure.

Après que les trésors et les esclaves d'Orœtès eurent été transportés à Suze, il arriva que Darius, étant à la chasse, tomba de cheval et se démit le pied. La luxation était si forte que l'os astragale sortit de son articulation avec le tibia; et les médecins ordinaires de sa majesté étaient si malhabiles qu'après avoir longtemps torturé la partie malade, ils n'avaient fait qu'aggraver le mal. Darius passa sept jours et sept nuits dans l'insomnie la plus douloureuse : le huitième jour, quelqu'un se souvint de Démocède, médecin très-expert, qui se trouvait là, confondu parmi les esclaves d'Orœtès, récemment amenés de Sardes. Couvert de haillons et ayant les fers aux pieds, il parut devant le monarque. Là, craignant de se priver à jamais de l'espoir de retourner en Grèce, il déclara qu'il n'avait aucune connaissance de l'art de guérir. Mais on apporta, par ordre du prince, des nerfs de bœuf, des tenailles, d'autres instruments de supplice : cet appareil fit que Démocède se ressouvint qu'il était tant soit peu médecin : il confessa qu'il avait acquis quelque teinture

de cet art, par ses relations avec un homme qui le professait. Aussitôt après cet aveu, il se mit en besogne, et combina si bien, selon la méthode grecque, les émollients avec les toniques, qu'il rendit d'abord le sommeil, puis une santé parfaite au malade qui avait désespéré de se tenir jamais sur ses pieds : en récompense de quoi Darius fit présent à Démocède d'une paire de chaînes d'honneur en or massif. « Vous voulez « donc, dit le médecin, parce que je vous ai guéri de « votre mal, doubler le mien, me rendre encore plus « esclave. » Ce mot fut pris pour l'expression ingénieuse d'un sentiment de reconnaissance, et le prince, enchanté, ordonna de conduire Démocède de chambre en chambre, chez toutes les reines. Chacune d'elles donna au médecin une tasse d'or remplie de monnaie d'or; et la quantité en était si grande, qu'un esclave, nommé Sciton, acquit une fortune considérable, en ramassant les pièces qui tombaient des tasses qu'elles débordaient.

Pour mieux nous faire connaître Démocède, Hérodote reprend de plus haut l'histoire de ce personnage. Tant qu'il avait vécu à Crotone, sa patrie, il avait été fort maltraité par son père, homme revêche et irascible. Il prit à la fin la résolution d'échapper à tant de chagrins, et de se réfugier à Égine. Là, quoiqu'il n'eût jamais étudié la médecine, et qu'il manquât de tous les instruments nécessaires à l'exercice de cette profession, il l'embrassa cependant, et y fit de tels progrès, que, dès la seconde année, les Éginètes lui assignèrent un traitement payable sur leur trésor public; en la troisième, les Athéniens lui offrirent cent mines (plus de neuf mille francs), et en la quatrième, Polycrate lui as-

sura deux talents (onze mille francs environ). Il alla donc s'établir à Samos, et y acquit une renommée qui rejaillit sur sa patrie : on ne voulait plus nulle part pour médecins, que des Crotoniates ; ceux de Cyrène n'avaient que le second rang. Les Argiens passaient de même, en ces temps-là, pour les premiers musiciens de la Grèce. Amené à Suze après la mort de Polycrate et d'Orœtès, Démocède guérit Darius, comme nous venons de le voir, et parvint à la plus haute faveur : le roi le mit au nombre de ses commensaux, mais ne lui permit pas de retourner en Grèce. Démocède usa honorablement de son crédit ; car le monarque ayant ordonné de crucifier ou d'empaler tous ses médecins ordinaires, qui n'avaient pas su remettre en place son os astragale, l'intercession de leur confrère, le Crotoniate, fléchit la colère royale, et les sauva d'un affreux supplice : il obtint aussi la délivrance d'un devin, transféré de Samos à Suze, au nombre des esclaves d'Orœtès.

Peu de temps s'était écoulé, lorsque la reine Atossa, fille de Cyrus, se dit atteinte d'une tumeur au sein. Tant que la douleur avait été supportable, elle en avait caché la cause. Force lui fut de consulter enfin Démocède, qui promit de la guérir, à condition qu'elle jurerait de ne rien refuser de ce qu'il lui demanderait, après l'avoir rétablie en santé parfaite. Elle jura, fut guérie, et tint parole, en adressant à Darius un discours, que le médecin avait dicté, et auquel nous devons apporter une grande attention, car c'est, dans le système de l'historien, l'un des germes de cette guerre entre les Perses et les Grecs, qui doit devenir le principal sujet de son ouvrage. Atossa

donc remontra au roi, son seigneur, qu'un prince tel que lui, tout-puissant et plein de force, ne devait pas rester plus longtemps en repos; qu'il était temps de montrer aux Perses qu'ils étaient gouvernés par un monarque valeureux, et de prévenir, en les accablant de fatigues, l'envie qui pourrait leur prendre de secouer le joug de l'autorité souveraine. Elle ajoutait, selon les instructions du médecin, que l'âme croît et vieillit avec le corps, en sorte que, si un roi ne profite pas de sa jeunesse pour s'illustrer par des conquêtes, il en devient moins capable, à mesure qu'il avance en âge. « Vraiment, lui repartit Darius, j'y ai déjà songé; et je « serai bientôt prêt à porter la guerre chez les Scy- « thes. — Il ne s'agit point des Scythes, répliqua la « princesse : ils vous appartiendront quand vous le « voudrez; c'est contre la Grèce qu'il faut vous armer : « car je serai la plus malheureuse des femmes tant « que je n'aurai point à mon service quelques-unes de « ces Lacédémoniennes, Athéniennes, Argiennes et « Corinthiennes, dont j'ai tant entendu parler. Vous « avez ici un homme capable de vous offrir tous les « renseignements nécessaires pour cette entreprise; « c'est votre premier médecin. — Eh bien, reprit le roi, « puisque votre avis est de commencer par la Grèce, « envoyons-y Démocède et quelques autres observa- « teurs : quand ils auront tout examiné, je me mettrai, « d'après leur rapport, en campagne. »

Cette conversation avait lieu durant la nuit : dès le point du jour, quinze seigneurs perses reçoivent l'ordre de partir avec Démocède, pour visiter le littoral de la Grèce, et d'avoir l'œil toutefois sur le médecin, afin de l'empêcher de s'évader, si par hasard la fantaisie

lui en prenait. Démocède partit avec eux, chargé de riches présents pour lui et pour les siens. Le Crotoniate, afin d'écarter tous les soupçons, déclara qu'il voulait laisser en Perse tout ce qu'il possédait, et n'emporter que ce qui était destiné à ses parents.

Les seize explorateurs se dirigèrent vers la mer, descendirent en Phénicie, se rendirent à Sidon, et y firent préparer deux trirèmes et un grand bâtiment de transport. Bientôt ils eurent gagné les côtes de la Grèce, qu'ils examinèrent et décrivirent avec un soin extrême. Après en avoir reconnu tous les points, ils s'avancèrent vers l'Italie et entrèrent à Tarente. Aristophilide y régnait; Démocède eut avec lui des entretiens, et lui persuada d'arrêter et d'emprisonner les quinze espions perses, auxquels il se trouvait associé contre son gré. Ainsi fut fait : Démocède, délivré de ses gardiens, s'enfuit à Crotone, et, lorsqu'on sut qu'il y était arrivé, Aristophilide relâcha les quinze Perses, et leur rendit leurs vaisseaux. Sans perdre un seul instant, ils se mirent à la poursuite du médecin, débarquèrent à Crotone, le trouvèrent se promenant sur la place publique, et se précipitèrent sur lui pour l'entraîner avec eux. Quelques-uns des Crotoniates témoins de cette scène, et redoutant la puissance des Perses, se montraient assez disposés à livrer le fugitif; mais le plus grand nombre le secourut et l'arracha des mains de ses agresseurs, en tombant sur eux à grands coups de bâton. « Citoyens de Crotone, s'écriaient les quinze « Perses, citoyens de Crotone, songez à ce que vous fai- « tes; rendez au roi son esclave. Pensez que le grand roi « ne supporterait pas une telle injure, et que vous seriez « les premières victimes de son courroux, vous qui de-

« viez être les premiers objets de ses faveurs. » Sourds à ces menaces, les Crotoniates ne se contentèrent point de garantir à leur concitoyen sa liberté; ils s'emparèrent du vaisseau de transport des Perses, qui, honteux de leur déconvenue, n'osèrent pas pousser plus loin leurs recherches, et résolurent de retourner en Asie. Démocède était alors sur le point d'épouser la fille de l'immortel athlète Milon de Crotone : il avait sacrifié beaucoup d'argent pour faire ce mariage, qui devait donner plus d'éclat à la considération dont il jouissait dans son pays. Hérodote ne nous reparlera plus de ce médecin, et aucun autre ancien livre ne nous apprend ce qu'il devint durant le reste de sa vie.

Le vent jeta les quinze Perses sur les côtes de l'Iapygie, à l'extrémité méridionale de l'Italie; on les prit, on les fit esclaves : Gillus de Tarente les racheta, et les reconduisit à Darius, qui, pour l'en récompenser, mit à sa disposition des vaisseaux cnidiens qui le ramenèrent à Tarente, d'où ses concitoyens l'avaient exilé. Les Cnidiens s'efforcèrent d'obtenir son rétablissement dans les droits de cité : jamais les Tarentins n'y voulurent consentir; et l'on n'avait pas les moyens de les y forcer. Darius, ne pouvant encore mieux faire, s'empara de Samos; c'était sa première conquête. Pourquoi attaqua-t-il les Samiens? Hérodote répond à cette question, en nous racontant qu'à l'époque où Cambyse envahissait l'Égypte, beaucoup de Grecs s'y rendirent, soit pour des affaires de commerce, soit pour prendre parti dans l'armée, soit par curiosité. Ce dernier motif y attira *Syloson*, frère de Polycrate et banni de Samos : un jour, en se promenant sur la place publique de Memphis, enveloppé d'un manteau couleur de feu, Syloson fut abordé par un Perse, qui le pria de lui vendre ce

vêtement. Ce Perse était justement le fils d'Hystaspe, Darius, qui n'avait encore aucun renom, et qui servait dans la garde de Cambyse. « Pour quelque prix que ce « fût, répondit Syloson, je ne vendrais ce manteau à « personne, mais à vous, je vous le donne pour rien, « puisque vous en êtes si désireux. » Longtemps il crut n'avoir fait qu'un pur sacrifice; mais lorsqu'il apprit que la conjuration des sept avait élevé Darius au trône, il vint à Suze, et s'assit sur le seuil du palais, se vantant à tout venant d'être le bienfaiteur du roi. Un huissier, qui entendit ce propos, en fit part à Darius, qui, ne se souvenant d'aucun service qu'il eût reçu d'un Grec, ordonna de faire entrer l'étranger. Syloson introduit raconta l'histoire du manteau. « O le plus gé« néreux des hommes, s'écria le reconnaissant monar« que, c'est donc vous qui m'avez fait un présent, dans « un temps où je n'avais aucun pouvoir. Le don n'était « pas magnifique; votre manteau ne valait pas grand'« chose; mais ma royale gratitude se plaît à l'égaler « aux plus riches bienfaits. Prenez en échange tout l'or « et tout l'argent que vous voudrez. — Point d'argent, « point d'or, répliqua Syloson, mais rendez-moi Samos, « ma patrie, qu'un esclave possède, depuis qu'Orœtès « a tué mon frère, Polycrate. Rendez la liberté à mes « concitoyens, sans verser leur sang. » Darius met aussitôt des troupes en marche, sous le commandement d'Otanès, l'un des sept conjurés, auquel il prescrit d'accomplir tout ce que désirera Syloson. Otanès partit en diligence. C'était pourtant celui qui jadis, se réservant une pleine indépendance, avait déclaré qu'on ne le verrait jamais ni commander ni servir.

Le Mæandrius, fils de Mæandrius, à qui Polycrate, en partant pour Magnésie, avait confié le pouvoir,

en conservait encore l'exercice à Samos. Dès qu'il avait été instruit de la mort de son maître, il s'était empressé d'en témoigner sa joie et d'élever un autel à Jupiter Libérateur; puis, convoquant une assemblée générale, il avait feint de vouloir abdiquer l'autorité, et rétablir l'isonomie. Seulement il demandait, pour récompense, le droit de prélever six talents sur les biens de Polycrate, et de conserver le sacerdoce du temple de Jupiter par lui fondé, avec hérédité de ce sacerdoce pour ses descendants. Un Samien s'écria : « Tu te « fais justice, homme indigne de régner sur nous; mais « tu devrais aussi nous rendre compte des richesses « dont tu as disposé. » Cette exclamation fit comprendre à Mæandrius qu'il n'était pas prudent de renoncer au pouvoir : sous prétexte de préparer les comptes qu'il devait rendre, il se retira dans la citadelle, y appela, l'un après l'autre, les principaux citoyens et les retint prisonniers. Cependant il tomba malade, et son frère, Lycarète, espérant d'être bientôt son héritier, commença par mettre à mort tous les captifs qu'ils avaient à leur disposition, et qui avaient refusé d'acheter leur liberté au prix de celle de leur patrie. Lorsque les Perses arrivèrent à Samos, en ramenant avec eux Syloson, ils n'éprouvèrent aucune résistance; Mæandrius lui-même déclara que, sous la garantie d'un traité, il se retirerait de l'île avec ses partisans. Il avait deux frères, ce Lycarète que nous venons de nommer, et Charilèus, qui, tombé en démence, avait été enfermé dans un souterrain de la citadelle. Il en sortit pour venir reprocher à son frère Mæandrius sa faiblesse et sa lâcheté. « Quoi, lui disait-il, tu m'as plongé dans un « cachot, et tu n'as pas le courage de t'armer contre « ces Perses qui te chassent de ta maison! Si tu trem-

« bles devant eux, confie-moi les troupes qui sont à ta « solde, et tu verras quel usage j'en saurai faire. » Mæandrius y consentit, afin d'attirer plus de calamités sur les Samiens, et profita, pour se mettre lui-même à l'abri de tout péril, d'une galerie souterraine qu'il avait pratiquée depuis l'intérieur de la citadelle jusqu'au rivage de la mer. Tandis qu'il fuyait ainsi, Chariléus, à la tête de sa troupe, fondait inopinément sur les Perses, dont plusieurs furent massacrés; mais Otanès eut bientôt rassemblé des forces plus imposantes, et mit hors de combat les soldats de l'extravagant Chariléus. Alors le général perse oublia l'ordre qu'il avait reçu d'épargner les habitants de Samos, et de remettre l'île intacte à Syloson : il permit, ou commanda, de faire main basse sur tout ce qui se rencontrerait, sans distinction d'âge; l'île allait devenir déserte, lorsque, effrayé d'un songe et d'une maladie qui lui survint, il laissa rentrer quelques citoyens fugitifs. Mæandrius fit voile pour Lacédémone, où il demanda l'hospitalité, en étalant ses richesses. Elles furent visitées par Cléomène, l'un des rois de Sparte, qui non-seulement refusa d'en accepter aucune part, mais alla trouver les éphores, et les pressa de bannir un étranger qui ne tarderait point à semer la corruption. Les éphores firent aussitôt proclamer par un héraut le bannissement de Mæandrius.

Nous n'avons aujourd'hui le temps ni de faire aucune observation sur ces récits, ni d'achever le troisième livre d'Hérodote. Il y reste onze derniers chapitres que nous joindrons, Messieurs, dans notre prochaine séance, aux premiers du livre IV.

VINGTIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU TROISIÈME LIVRE. — COMMENCEMENT DE L'EXAMEN DU QUATRIÈME. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS.

Messieurs, au tableau des vingt satrapies tributaires de Darius, Hérodote a joint quelques notions géographiques et statistiques sur certaines autres contrées africaines, asiatiques, européennes, principalement sur l'Inde et sur l'Arabie, notions qui, malgré les erreurs qui s'y sont inévitablement glissées, sont encore aujourd'hui précieuses. L'histoire du règne de Darius s'est continuée par l'attentat et le supplice d'Intapherne; par la catastrophe de Polycrate, tyran de Samos, victime de la fourberie et de la cruauté du satrape Orœtès; par la punition de ce gouverneur lui-même, coupable de plusieurs autres crimes; par les maladies de Darius et de la princesse Atossa, qui durent l'un et l'autre leur guérison au médecin Démocède; par le voyage aux côtes de la Grèce, durant lequel ce médecin échappa aux quinze seigneurs perses qui l'accompagnaient, et regagna Crotone, sa patrie; enfin par l'expédition contre Samos, entreprise pour arracher le pouvoir à Mæandrius, et pour en investir Syloson, frère de Polycrate. On est obligé d'avouer que ces récits prennent encore bien souvent des teintes romanesques; qu'ils se surchargent de détails invraisemblables; et qu'on n'en peut guère conserver que les successions, les règnes, les circonstances communes et les résultats généraux

des faits. Il faut dire de ce troisième livre d'Hérodote comme des deux précédents, que la partie la plus instructive consiste en descriptions de pays et de coutumes.

Il nous reste, Messieurs, à prendre connaissance des onze derniers chapitres de ce livre trois : ils racontent une expédition sur Babylone. Cette ville supportait impatiemment le joug des Perses : durant la domination du mage Smerdis et les premiers temps du règne de Darius, elle s'était préparée en secret à la révolte en se mettant en état de soutenir un siége. Mais, l'an 513 avant notre ère, les Babyloniens levèrent ouvertement l'étendard de la rébellion; et leur premier soin, pour diminuer la consommation des vivres, fut d'étrangler toutes leurs femmes, à l'exception de leurs mères et d'une servante en chaque maison. A peine ont-ils achevé cet horrible et incroyable préliminaire qu'apercevant, du haut de leurs murs, Darius qui en commence le siége, ils se mettent à danser devant lui, en criant qu'il prendra la ville quand les mules engendreront. Dix-neuf mois s'écoulèrent; et le roi de Perse, après avoir essayé tous les stratagèmes, n'était pas plus avancé que le premier jour : il songeait à se retirer, lorsqu'au vingtième mois, une mule mit au monde un petit mulet dans la tente de Zopyre, fils de Mégabyse, l'un des sept grands conjurés. Zopyre se souvint de la prédiction ironique des Babyloniens, et se garda bien toutefois de divulguer le prodige. Il recommanda le secret à ses esclaves, qui tous le gardèrent; et il s'en alla trouver Darius. « Mettez-vous, lui dit-il, de l'im-« portance à prendre cette ville? — Assurément, répon-« dit le roi. — Eh bien, répliqua Zopyre, j'en fais mon « affaire. »

Cela dit, il s'en retourne chez lui, se déchire le corps à coups de fouet, se rase ignominieusement les cheveux, se coupe les oreilles, s'arrache le nez et revient dans cet état se présenter au roi son maître. A ce spectacle, le prince jette un cri d'effroi, sort de son trône, et demande qui a osé défigurer, mutiler ainsi un grand du royaume. « C'est vous, sire, ou c'est moi-« même, dit le fils de Mégabyse. Voilà comment j'ai « procédé, par vos ordres, à la prise de Babylone. » Le roi le traita d'insensé, d'extravagant, mais l'écouta néanmoins expliquer ainsi son projet. « J'ai dû ne « consulter que moi pour exécuter ce que vous m'au-« riez défendu. Me voilà tel que je dois être, pour « que les Babyloniens m'accueillent comme un trans-« fuge, que vous avez indignement traité dans votre « royale colère. Vous voyez bien que je vais obtenir « leur confiance. Dix jours donc après mon départ, « vous enverrez devant la porte de Sémiramis, mille « soldats, de ceux dont vous ne vous souciez guère, « et je les exterminerai tous. Sept jours plus tard, il « en viendra deux mille autres de même espèce vers la « porte de Ninus, et je ferai si bien que vous n'en « reverrez plus un seul. Il en arrivera tout autant à « quatre mille encore, qu'après vingt autres jours, « vous ferez marcher vers la porte Chaldéenne. Vous « aurez soin que ces trois détachements ne soient ar-« més que d'épées. Ces trois petites affaires seront sui-« vies d'une action générale où vous déploierez toutes « vos forces, et qui ne doit pas vous inquiéter, pourvu « que vous ayez l'attention de placer vos troupes per-« ses devant moi, en avant des portes Bélidienne et « Cissienne. »

Tout étant ainsi concerté, Zopyre s'avança vers la place assiégée. On n'hésita point à l'y introduire : il fut mené à la maison commune : ἐπὶ τὰ κοινὰ τῶν Βαϐυλωνίων. « Non, s'écria-t-il, en présence du sénat, le fils « d'Hystaspe ne m'aura point outragé impunément : « je suis instruit de tous ses desseins, et je viens vous « offrir les profits de la vengeance que je dois tirer « d'un roi barbare et d'une patrie ingrate. » Il ne s'éleva pas le plus léger doute sur la sincérité d'un homme qui n'avait plus d'oreilles ni de nez. On le mit à la tête d'un corps de troupes, qui, sous ses ordres, tailla en pièces mille Perses, puis deux mille, puis quatre mille. Pour le coup, on le fit général en chef; et, dès le commencement d'une quatrième bataille, il ouvrit les portes Cissienne et Bélidienne à l'armée de Darius, qui, maîtresse de Babylone, y mit tout à feu et à sang. Jadis Cyrus avait épargné les murs et les portes de cette ville superbe. Darius ordonna de les abattre. Cependant, Messieurs, ces murailles antiques existaient encore au temps d'Alexandre, et même au temps de Strabon. Trois mille des principaux habitants subirent, par ordre du roi vainqueur, le supplice de la croix. Son bon plaisir fut pourtant que la ville ne demeurât point dépeuplée; et, comme on avait étranglé presque toutes les femmes avant le siége, il en tira cinquante mille des peuples voisins, imposés chacun à un contingent déterminé : ces étrangères sont les mères de la population babylonienne des siècles suivants.

Il ne restait plus qu'à récompenser Zopyre. Son souverain le combla des plus insignes honneurs, et lui conféra le gouvernement de Babylone sans aucune redevance pour toute la durée de sa vie : fils de Méga-

byse, comme nous l'avons dit, il donna le jour à un Mégabyse, second du nom, qui depuis se battit contre les Grecs en Égypte, et duquel naquit Zopyre II, célèbre dans la suite pour être venu aussi comme transfuge à Athènes.

Telle est, Messieurs, la substance des récits qui terminent le troisième livre d'Hérodote, et que Justin retrace sommairement à la fin de son livre premier. C'est la matière du paragraphe 2 du chapitre 1[er] du livre VI de l'*Histoire ancienne* de Rollin. Non-seulement Rollin persévère à reproduire tous ces contes comme véritablement historiques, mais il y joint une réflexion qui me semble peu digne de la pureté ordinaire de sa morale. « Darius pouvait, nous dit-il, usant « du droit de vainqueur, exterminer tous les citoyens : « il se contenta d'en faire pendre trois mille, de ceux qui « avaient eu le plus de part à la révolte, et pardonna à « tout le reste. » D'abord, Messieurs, Hérodote ne dit pas que les trois mille crucifiés ou empalés fussent précisément ceux qui s'étaient le plus montrés rebelles; il les qualifie κορυφαίους, coryphées, mot que M. Schweighæuser traduit par *primarios cives*, Larcher par *les plus distingués*, M. Miot par *principaux citoyens;* il est peu probable, en effet, qu'on ait distingué par des enquêtes les trois mille plus coupables. On s'en est pris, pour abréger la procédure, à la classe la plus élevée; et on l'a proscrite en masse. Mais j'oserai demander, en second lieu, si le nombre excessif des suppliciés ne suffit pas pour imprimer à la sentence un caractère de férocité qui ne permet aucunement de la regarder comme équitable. Car, ce qui est inhumain n'est jamais juste; et, s'il est quelquefois légitime que le crime soit expié

par le sang, en répandre des torrents est toujours une iniquité plus condamnable que le crime même qu'elle prétend punir. Tel est, nous dit-on, le droit de la guerre. Par quelle étrange illusion a-t-on pu attacher le nom de droit au farouche emportement des maîtres du monde, et les trouver justifiés par la faiblesse et le malheur de leurs victimes? Quel est ce droit des victorieux, sinon le droit du plus fort? Horrible expression qui n'aurait aucun sens, si elle ne signifiait force supérieure au droit, violation de la justice, lâche mépris des saintes lois de la nature et de la société. Que Darius, plus heureux usurpateur que le mage Smerdis, et investi du pouvoir suprême, par le succès d'une conspiration, par le consentement de ses complices, ou, nous a-t-on dit, par le hennissement de son cheval, par l'artifice de son palefrenier; que le fils d'Hystaspe ait pu légitimement soumettre, par les armes, la nation assyrienne qui refusait de le reconnaître pour son souverain, et qui aspirait à reprendre l'indépendance que lui avait ravie Cyrus; qu'en un mot, le roi des Perses ait bien fait de la vaincre et de la subjuguer une seconde fois, je ne veux pas contester ce point, et, dans une jurisprudence si obscure encore, j'admets les décisions de la victoire; mais qu'après la victoire il ait pu, sans crime, continuer le combat contre des habitants désarmés et enchaînés, et qu'en se contentant d'en égorger trois mille, il ait usé avec modération d'un droit véritable et proprement dit, un tel système est à mes yeux une expresse abjuration de la foi morale, de l'équité sociale, de tous les sentiments d'humanité, et par conséquent d'honneur. Si les tigres, au sein des forêts, arrachent la vie aux ani-

maux qu'ils ont terrassés, c'est qu'ils ne les ont attaqués qu'afin de les dévorer. Les victorieux qui exterminent, ne s'étant armés que pour conquérir, sont aussi barbares que les tigres, et infiniment moins raisonnables.

Les Scythes, à qui Darius déclare la guerre, sont le principal sujet du quatrième livre d'Hérodote, du livre qui porte le nom de la muse Melpomène. L'historien nous a déjà dit qu'autrefois les Scythes avaient envahi le pays des Mèdes et l'avaient retenu vingt-huit ans sous leur domination. Il ajoute maintenant qu'ennuyés de ce séjour, ils retournèrent en Scythie; mais, durant leur longue absence, leurs femmes avaient épousé des esclaves et donné le jour à des fils, qui, devenus des soldats, s'opposèrent à la rentrée des revenants; firent un large retranchement depuis le mont Taurus jusqu'au Palus Mœotide; s'y campèrent et ne le laissèrent pas franchir. Plusieurs combats avaient tourné au désavantage des anciens Scythes, quand l'un d'eux proposa de ne plus marcher que le fouet à la main contre ces fils d'esclaves. Rappelés en effet par ce spectacle au souvenir de leur condition originelle, les jeunes Scythes prirent aussitôt la fuite. Leurs pères n'étaient point avec eux, ceux qui survivaient étant restés aveugles; car l'usage de ce pays est de crever les yeux aux esclaves, afin qu'ils ne soient pas distraits dans leurs services, particulièrement dans celui qui consiste à extraire et à recueillir le lait des juments. Quoi qu'il faille penser de ces particularités, la Scythie se rouvrit à ses anciens maîtres. Vous remarquerez, Messieurs, que c'était sous le règne de Cyaxare qu'ils avaient occupé la Médie pendant

vingt-huit ans, de 633 à 605 avant notre ère, et que c'est en 511, c'est-à-dire près d'un siècle après, que Darius déclara la guerre à leurs petits-fils, pour tirer vengeance de cette agression, à ce que dit Hérodote. Par ce motif ou par quelque autre un peu plus direct, le roi de Perse lève une armée nombreuse; et, avant de raconter cette expédition, l'historien, selon sa méthode ordinaire, décrit le pays et les mœurs des Scythes. Il remonte à leur origine, suivant eux-mêmes, fort peu antique : ils se croyaient le plus nouveau peuple de la terre. Ils disaient que Targitaüs, fils de Jupiter et de la fille du fleuve Borysthène, était venu le premier habiter cette contrée. Ils fixaient à mille ans avant Darius l'établissement de Targytaüs, dont les trois fils Leipoxaïs, Arpoxaïs et Colaxaïs eurent pour descendants l'un les Auchates, l'autre les Catiares, et le troisième les Paralates ou Scythes royaux. Ces trois frères régnaient ensemble, lorsque des instruments fabriqués en or, une charrue avec son joug, une hache et un vase tombèrent du ciel. L'aîné, qui les vit le premier, s'en approcha pour les saisir; mais l'or était si brûlant qu'il ne les put toucher; le second ne réussit pas mieux; le troisième les trouva refroidis et les emporta dans sa demeure; ce qui détermina ses deux frères à lui céder tout l'empire. Il prit en conséquence le surnom de Scolotès, qui voulait dire roi; de là le nom de Scolotes, qui s'est étendu à la nation entière, et dont il a plu aux Grecs de faire par abréviation Σκύθαι, les Scythes. Depuis Colaxaïs, les rois, ses successeurs, conservent précieusement l'or sacré tombé du ciel, et offrent chaque année des sacrifices pour se rendre favorable la divinité dont il représente

la puissance. Si, durant cette fête, l'homme chargé de garder cet or vient à s'endormir en plein air, infailliblement il meurt dans l'année : en compensation de ce risque, on lui donne autant de terrain qu'il en peut embrasser dans le circuit qu'il parcourt à cheval en une journée. Colaxaïs a divisé le pays entre ses trois enfants : lorsqu'on est parvenu à l'extrémité de la plus septentrionale de ces trois parties, on ne peut plus rien voir au delà, à cause de la quantité infinie de plumes qui voltigent dans l'air. Telle est la tradition scythique; les Grecs en ont une autre, selon laquelle les trois premiers rois scythes sont nés d'Hercule et d'une personne moitié femme, moitié serpent, nommée Échidna. Le fils d'Alcmène chassait devant lui les troupeaux de Gérion, qui habitait l'île d'Érythia, près de Gadès (Cadix), en deçà des colonnes, et bien au delà du Pont-Euxin, dit l'historien. Parti d'Érythia, Hercule allait droit son chemin, lorsque, surpris par l'hiver et par les glaces, il s'endormit enveloppé dans sa peau de lion. A son réveil, il ne retrouva plus les juments de son char, qu'il avait laissées paître librement. En les recherchant, il atteignit une forêt, rencontra dans une caverne Échidna, et lui demanda si elle n'avait point vu ses chevaux égarés. « Ils sont, dit-elle, en « ma puissance, et je te les rendrai si tu passes la nuit « avec moi. » De nuit en nuit, elle différa, le plus qu'elle put, la restitution, et lui dit à la fin : « Voilà tes juments; « pour moi, je porte en mon sein trois enfants dont tu « es le père. Que veux-tu que j'en fasse, quand je les « aurai élevés? les garderai-je près de moi dans le pays « soumis à mon empire? ou bien faudra-t-il te les en« voyer? » Le héros répondit : « Quand ils auront atteint

« l'âge viril, tu leur présenteras cet arc : si l'un d'eux « est en état de le tendre, et de se serrer comme moi « de cette ceinture, qu'il soit le maître du territoire que « tu possèdes. Tu chasseras ceux qui n'en pourront « faire autant, et ils deviendront ce qu'ils pourront. » Les trois enfants naquirent, et reçurent les noms d'Agathyrse, de Gélonus et de Scythès. Ce dernier seul sut tendre l'arc, et serrer la ceinture, qui portait à son agrafe un flacon d'or : de lui descendent les rois scythes, qui portent, ainsi que leurs sujets, des flacons à la ceinture. Après avoir rapporté ces traditions, Hérodote déclare qu'il préfère celle qui dit que les Scythes nomades, tourmentés par les Massagètes, passèrent l'Araxe, et s'établirent dans le pays que les Cimmériens avaient jusqu'alors occupé.

Les rois de ce pays avaient résolu de s'y maintenir; mais leur parti fut écrasé, mis en pièces par le peuple, qui était d'avis de se retirer et de céder sans combat le terrain aux Scythes. On retrouve encore en Scythie, poursuit l'auteur, un fort cimmérien et un passage cimmérien, sans parler du Bosphore Cimmérien. Les fugitifs envoyèrent des colons dans la péninsule où a été bâtie la ville grecque de Sinope.

Aristée de Proconèse, fils de Caustrobius, a écrit, vers le sixième siècle avant notre ère, un poëme épique en trois livres sur la guerre des Arimaspes et des Gryphons. Longin en a cité des vers que Boileau traduit ainsi :

O prodige étonnant! ô fureur incroyable!
Des hommes insensés, sur de frêles vaisseaux,
S'en vont, loin de la terre, habiter sur les eaux;
Et, suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail et la peine :

Ils ne goûtent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au ciel et l'esprit sur les flots;
Et, les bras étendus, les entrailles émues,
Ils font souvent aux dieux des prières perdues.

Ce poëte racontait, dit Hérodote, que, cédant aux inspirations d'Apollon, il s'était rendu chez les Issédons, desquels il avait appris qu'au delà de leur pays sont les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil, puis les Gryphons, gardiens des mines d'or, puis les Hyperboréens, qui touchent à la mer; que les Issédons ont été chassés de leur première demeure par les Arimaspes, et ceux-ci par les Scythes. L'historien a su, par quelque autre voie, qu'Aristée était sujet à mourir subitement et à ressusciter de même. Au moment où l'on se disposait à l'enterrer, on ne le retrouvait ni mort ni vif; peu d'années après, il reparaissait, publiait des poëmes, expirait et revenait encore. C'était ainsi qu'à Proconèse, étant entré dans un moulin à foulon, il y avait rendu le dernier soupir; on se lamentait de l'avoir perdu, lorsqu'un voyageur annonça qu'il venait de le trouver et de causer avec lui sur la route de Cyzique. En effet, on le chercha vainement dans le moulin d'où l'on voulait retirer son corps. Sept ans plus tard il disparut derechef; et, au bout de trois cent quarante autres années, les Métapontins le reconnurent au milieu d'eux : il leur ordonna d'élever un autel à Apollon, et de placer auprès de la statue du dieu une image d'Aristée de Proconèse, les informant qu'il était déjà venu dans leur cité sous la forme d'un corbeau. Les Métapontins consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur répondit que, s'ils obéissaient aux ordres d'Aristée, ils n'auraient pas lieu de s'en repentir. Ils élevèrent donc l'au-

tel et les deux statues, autour desquels croissent des lauriers. D'après ces détails, Messieurs, vous ne serez pas surpris qu'on ait fort diversement marqué l'époque où vécut le poëte Aristée de Proconèse. Du sixième siècle avant notre ère, où nous l'avons placé, on l'a fait remonter au huitième et même à des âges antérieurs à Homère. Du reste, Aristée n'avait point pénétré au delà des Issédons; et, de son aveu, il ne parlait des contrées plus septentrionales que d'après les rapports qu'il avait entendus. Hérodote, à son tour, annonce qu'il va rassembler, avec le plus d'exactitude qu'il pourra, les résultats des informations qu'il a prises lui-même; et, laissant les contes puérils qui viennent de remplir les quinze premiers chapitres de son livre IV, il commence une description de la Scythie, qu'on peut regarder comme l'une des plus recommandables parties de son ouvrage, malgré quelques détails fabuleux qu'il n'a pas cru pouvoir omettre.

Vers le milieu de la côte maritime de la Scythie, et à partir du comptoir des Borysthénites, se trouvent les Callipides, qui sont des Grecs-Scythes, et ensuite les Alazons. Les Callipides sèment du froment et s'en nourrissent; ils mangent aussi du millet, des lentilles, des oignons et de l'ail. Après les Alazons, se rencontrent les Scythes laboureurs, qui cultivent le blé, mais seulement pour le vendre, non pour en manger. Plus loin se présentent les Neures; et le reste du pays vers le nord est probablement inhabité. Les peuples qui viennent d'être nommés habitent les rives du fleuve Hypanis, aujourd'hui le Bog, à l'occident du Borysthène, ou Niéper. Traversez ce dernier fleuve : vous entrez dans l'Hylée, pays de forêts, au-dessus duquel vous trouvez

les Scythes cultivateurs, nommés Borysthénites et Olbiopolites, citoyens riches. Quoique Hérodote semble nous rapporter ce nom d'Olbiopolites, comme celui que les habitants se donnaient à eux-mêmes, il est vraisemblable qu'il traduit en grec un mot scythe qui exprimait la même idée, ce qu'il s'est pourtant abstenu de faire en décrivant l'Égypte et d'autres contrées. Des savants modernes, par exemple MM. Adelung et Miot, inclinent à penser qu'il ne fait non plus ici que transcrire des noms scythiques; et ils en concluent que les deux langues avaient une origine commune, qu'elles étaient les branches d'un même tronc, de celui qu'ils appellent Thracique. En développant ce système, on arrive jusqu'à imaginer que l'Europe méridionale, bien avant d'être en rapport avec l'Égypte, l'Arabie et l'Asie orientale, avait été primitivement peuplée par des Scythes ou des septentrionaux, qui, descendus ensuite jusque dans le midi et dans l'est de l'Asie, en sont revenus, sous le nom de Goths, peupler une seconde fois les bords de la mer Égée, du Pont-Euxin, de la Baltique et de l'Océan. Ce système, qui a pris faveur depuis vingt-cinq ans, et qui est exposé dans les recherches de M. Pinkerton sur les établissements des Scythes et des Goths, n'est fondé sur aucun témoignage textuel, sur aucune relation positive : il ne repose que sur des dénominations géographiques, soit en effet identiques parce qu'elles ont été traduites, comme dans l'exemple que nous venons de rencontrer, soit seulement assimilées par des rapprochements bien artificiels et bien pénibles. Les vocabulaires peuvent jeter du jour sur des faits déjà indiqués par des récits; mais, construire l'histoire avec de simples remarques grammaticales, plus

ou moins précises, c'est, je crois, une méthode aussi hasardeuse que facile : c'est substituer les conjectures et les pressentiments romantiques, aux observations rigoureuses et à l'étude classique, c'est-à-dire exacte, des annales humaines. Nous ne pouvons connaître d'autres faits que ceux dont nous voyons le souvenir se transmettre depuis leur époque même jusqu'à nous.

Entre les Scythes cultivateurs ou Olbiopolites, les uns s'étendaient, dans un espace de trois journées de marche, jusqu'au fleuve Panticapès; les autres occupaient une région quatre fois plus spacieuse, qui s'enfonçait au nord et confinait à des territoires inhabités. Au delà étaient les Androphages ou anthropophages, mangeurs d'hommes, qui n'avaient rien de commun avec les Scythes; puis un véritable et vaste désert. Le fleuve Panticapès séparait les Scythes agriculteurs des nomades, qui, ne labourant ni ne semant, occupaient, vers l'orient et jusqu'au Gerrhus, un pays ouvert, dont l'étendue est ici évaluée à quatorze journées de marche; mais il faut qu'il y ait quelque erreur de chiffres, puisqu'il ne s'agit que d'une distance de trente lieues, au plus de quarante, comme l'a observé le major Rennell. En passant le Gerrhus, on entre dans la région royale, qui renferme la plus noble et la plus nombreuse des nations scythiques. Au sud, son territoire touche à la Taurique; à l'est, il s'avance d'un côté jusqu'au fossé que les fils des esclaves avaient creusé, de l'autre jusqu'au comptoir des Cremniens sur le Palus Mœotide. Si, en sortant de la Scythie royale, vous vous dirigez vers le nord, vous trouvez les Mélanchlænes, ou habillés de noir, qui ne sont pas des Scythes; après eux des marais et encore un désert. Au delà du Tanaïs, ou du Don, un

pays qui n'appartient plus à la Scythie se partage entre les Sauromates, les Budins et les Thyssagètes, et les Jyrques. Il n'y a point d'arbres chez les premiers, on traverse d'épaisses forêts chez les seconds : les deux autres peuples vivent de la chasse; mais les Jyrques la font d'une manière qui leur est propre. Ils montent sur des arbres et s'y tiennent à l'affût, ayant près d'eux des chiens dressés, et des chevaux accroupis qui s'élèvent le moins possible au-dessus du sol. Dès qu'un animal passe sous l'arbre, le chasseur lui lance un trait et en même temps saute sur un cheval pour le poursuivre, tandis que les chiens se mettent sur les voies. A l'orient de ces Jyrques, est une autre peuplade qui s'est aussi séparée des Scythes royaux.

Jusqu'ici tout le pays a été plat et parfaitement uni; mais ensuite il devient pierreux, montueux, et se termine par un mont très-élevé, qu'habite un peuple vêtu à la manière des Scythes, mais parlant une langue particulière. Là, tous les hommes et toutes les femmes sont chauves de naissance, ont les joues épaisses et le nez aplati. Ils tirent leur nourriture des arbres, et surtout de celui qu'ils nomment *pontique*, et qui porte un fruit semblable à une fève et renfermant un noyau. Ce fruit mûr se met en presse : on en exprime un suc visqueux et noir, appelé *aschy*, qu'on suce, ou qu'on mêle avec du lait pour en faire une boisson. De la partie solide qui reste sous le pressoir, on fait des gâteaux bons à manger. Ce peuple, qui manque de pâturages et qui a peu de troupeaux, vit sous des arbres, où sont suspendues pendant l'hiver des couvertures blanches qui s'enlèvent en été. Ses voisins le révèrent comme saint et sacré : jamais on ne lui fait la moindre offense; aussi

ne connaît-il pas l'usage des armes. On vient prendre chez lui des juges, quand il naît quelque démêlé; et les bannis trouvent en son sein un asile qui est toujours respecté : tel est le peuple que distingue le nom d'Argippéens.

Tous les détails qui précèdent nous sont donnés par Hérodote comme assez exacts; on les tient soit des Scythes mêmes, soit des Grecs qui ont des comptoirs ou des ports sur les confins de la Scythie. Toutefois on compte sept langues différentes dans ces pays, et l'on a besoin d'un égal nombre d'interprètes en y voyageant.

Là s'arrêtent les connaissances positives. Des montagnes escarpées empêchent de s'avancer au delà des Argippéens, dont les récits sur ce qui les dépasse méritent peu de confiance. Ils disent que ces impraticables montagnes sont habitées par des hommes qui ont des pieds de chèvre, et par une autre race qui dort pendant six mois de l'année : « pour moi, ajoute Hérodote, je « n'admets point de pareils contes. » Il rapporte ensuite comme suffisamment vérifiées certaines institutions des Issédons. Chez ce peuple, lorsqu'un père de famille vient à mourir, ses parents se réunissent dans sa maison et y conduisent des bestiaux, qu'ils sacrifient en l'honneur du défunt. Ils coupent en morceaux son corps comme ceux des victimes, les mêlent et les mangent, réservant néanmoins le crâne du mort, qu'ils épilent et dorent, pour qu'il serve de vase sacré, vase de libation. L'historien compare ces cérémonies funéraires aux génésies des Grecs. Ce mot de génésie retraçant l'idée de la naissance, des commentateurs ont pensé qu'il s'appliquait chez les Grecs à la fête anniversaire

de la naissance et non de la mort. Je crois, Messieurs, que l'expression de jour natal n'a pas toujours eu un sens si rigoureux : elle a été employée chez les Romains pour le jour d'adoption, chez les moines, pour le jour de la profession religieuse, et chez les premiers chrétiens pour celui où les martyrs, en subissant le supplice, semblaient entrer dans une vie nouvelle. Il s'en faut que les lexiques grecs d'Ammonius, de Jules Pollux, d'Hésychius, expliquent le mot γενέσια aussi nettement que M. Miot le suppose dans sa note sur ce passage d'Hérodote; et ce passage même, κατάπερ οἱ Ἕλληνες τὰ γενέσια, ne me paraît susceptible que du sens que M. Schweighæuser lui a donné en le paraphrasant un peu dans cette version latine, *quemadmodum Græci diem, quo defunctus est pater, festum agunt*; de même que les Grecs célèbrent les génésies, « c'est-à-dire font un jour de fête de celui où un père « est mort. »

Les Issédons rapportaient qu'au delà de leur pays étaient les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil, et les Gryphons, gardiens des mines d'or. Cette fable a été transmise par les Issédons aux Scythes, et par les Scythes aux Grecs, qui ont adopté le mot scythique *arimaspes*, formé d'*arima*, qui signifie un, et de *spou*, œil. Ce qui est indubitable, c'est que l'hiver est fort rigoureux dans tous les pays dont il vient d'être fait mention. L'eau qu'on jette sur la terre ne la délaye pas; les mers gèlent, on campe sur la glace, et les chars y roulent, jusque chez les Sindes. La plupart des manuscrits d'Hérodote portent ici Ἰνδοὺς, les Indiens : on y a substitué, non sans raison, Σινδοὺς, les Sindes, peuple voisin du Palus Mœotide. Cet hiver dure huit mois; et, pendant

les quatre autres, le froid est encore sensible : les pluies sont rares au printemps, et continuelles en été. Ce qui suit, concernant les coups de tonnerre, les tremblements de terre, la manière dont les chevaux, les mulets et les ânes supportent la gelée, manque de clarté autant que d'exactitude, et n'a pas assez d'importance pour que nous nous arrêtions aux commentaires qui tendent à l'éclaircir. Hérodote pense que le froid est cause que les bœufs naissent sans cornes en Scythie; et, à ce sujet, il cite le vers quatre-vingt-cinq du quatrième livre de l'Odyssée :

Καὶ Λιβύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσιν,

et Libyam, ubi agni protinus cornuti sunt, la Libye où l'agneau porte en naissant des cornes. L'historien commente ici le poëte; Homère a voulu dire que, dans les pays chauds, les cornes des animaux se forment très-promptement, au lieu qu'ils n'en ont point, ou qu'elles sont peu apparentes ou tardives dans les pays froids. En demandant pardon de ces digressions, Hérodote fait observer qu'il ne naît point de mulets dans le territoire d'Élée, quoiqu'il n'y ait pas lieu de s'en prendre au climat qui est chaud, et qu'on n'en puisse indiquer aucune autre cause. C'est, selon les Éléens, l'effet d'une malédiction particulière. Pausanias dit aussi qu'une singularité de l'Élide est que les juments qu'on fait saillir par des ânes n'engendrent point; qu'il faut qu'elles soient couvertes hors des frontières, et que leur stérilité est l'effet de quelque anathème qu'il n'explique pas. Plutarque seul nous donne sur ce point une sorte d'éclaircissement : le cinquante-deuxième article de ses *Questions grecques* est traduit ainsi par Amyot : « Pourquoy

« est-ce que les Éliens, quand ils ont des juments chaul-« des, les meinent hors de leurs confins pour les faire « saillir aux chevaulx? Est-ce point pour ce qu'Œnomaüs « qui a esté le prince qui plus a aimé les chevaulx et qui « a pris plus de plaisir à ceste beste-là, fit de gran-« des imprécations et malédictions à l'encontre des che-« vaulx qui couvriroient des juments en Élide? et pour « ce craignans de tomber en celles malédictions, ils les « évitent par ce moyen d'acquit. » Vous voyez, Messieurs, qu'il n'est point ici parlé d'ânes, mais seulement de chevaux, ce qui rend ce texte de Plutarque assez peu intelligible. Aussi feu M. Clavier proposait-il de le corriger, et de le concilier avec ceux d'Hérodote et de Pausanias, en le traduisant de cette manière : « Pourquoi les Éliens mènent-ils leurs juments aux ânes « hors de leurs frontières? N'est-ce point parce qu'OE-« nomaüs, étant le prince qui aimoit le plus les chevaux « et qui en élevoit le plus grand nombre, fit de grandes « imprécations et malédictions contre ceux qui feroient « couvrir des juments par des ânes? »

Hérodote vous a parlé de plumes qui, à l'extrémité des contrées scythiques, remplissaient tellement l'atmosphère, qu'elles empêchaient d'aller et même de voir au delà : maintenant il revient sur cet article afin de vous en dire son sentiment. Ces plumes ne sont, selon lui, que des flocons de neige; il espère que vous en conviendrez, vu la ressemblance de formes et de figure. Il reparle aussi des Hyperboréens, cités par Hésiode, chantés par Homère dans ses *Épigones* (si pourtant ce poëme est réellement d'Homère) mais sur lesquels les habitants de Délos ont donné beaucoup plus de détails. Ils racontaient que des offrandes enveloppées dans de

la paille de froment, et envoyées par les Hyperboréens à Délos, étaient d'abord apportées en Scythie; que de là elles passaient de peuple en peuple, en se dirigeant vers l'occident, jusqu'au golfe Adriatique; qu'ensuite, faisant route au midi, elles étaient reçues par les Dodoniens, puis conduites au golfe Maliaque, puis transportées en Eubée, et de ville en ville jusqu'à Caryste; que les Carystiens, sans passer par l'île d'Andros, les remettaient aux Téniens, qui enfin les déposaient à Délos. Deux jeunes filles, Hypéroché et Laodice, portaient ces dons religieux : elles étaient accompagnées de cinq de leurs compatriotes, qualifiées Perphères. Les femmes de Thrace et de Pæonie, quand elles sacrifient à Diane, enveloppent aussi leurs offrandes dans de la paille de froment. Mais Laodice et Hypéroché sont restées célèbres à Délos, où elles moururent. Depuis ce temps, les jeunes Déliens et les jeunes Déliennes leur consacrent leur chevelure. Les filles la coupent avant de se marier, la roulent autour d'un fuseau, et la déposent sur le tombeau des deux vierges, tombeau situé à l'entrée du temple de Diane, et ombragé par un olivier. C'est là aussi que chaque jeune garçon apporte ses cheveux, en y joignant un paquet d'herbes. Les Déliens disaient de plus qu'avant Hypéroché et Laodice, deux autres Hyperboréennes, Argé et Opis, étaient venues à Délos pour s'acquitter d'un vœu qu'elles avaient fait à Ilithie. A leur intention, ou en leur honneur, les Déliennes faisaient une quête, en chantant un hymne composé par le Lycien Olen. De semblables quêtes, accompagnées de chants du même poëte, se pratiquaient dans plusieurs îles et en Ionie. Une autre cérémonie de ces fêtes consistait à prendre les cendres de l'autel, où les cuisses des victimes avaient

été brûlées, et à les répandre sur les tombeaux d'Opis et d'Argé, lesquels sont situés derrière le temple de Diane, près du lieu où mangent les Céens lorsqu'ils viennent visiter cette enceinte. Ces traditions consacrées par des pratiques étaient chères aux Déliens : elles avaient pour but de recommander leur temple, en le représentant comme révéré dans les contrées les plus lointaines.

Après avoir fait mention d'un Abaris, Hyperboréen, qui, jadis porté sur une flèche, fit, sans manger, le tour de la terre, Hérodote demande s'il ne faut pas qu'il y ait aussi des Hyperaustraliens, placés à l'extrémité des climats habitables au midi, l'excès de la chaleur devant rendre le surplus inaccessible. « Je ne puis, poursuit-il, m'empêcher de rire de ceux qui, s'avisant de décrire les contours de la terre, dont ils n'ont aucune « notion raisonnable, supposent que l'océan l'embrasse « tout entière, la font ronde comme si elle avait été « travaillée au tour, et prétendent que l'Europe et l'Asie « sont égales entre elles. » Le goût particulier de l'historien pour les recherches géographiques va l'entraîner à nous tracer un tableau général de la terre. Il y jettera plusieurs détails positifs, reconnus ou recueillis par lui-même, et qui serviront à nous instruire de la situation des anciens peuples et des démarcations de leurs territoires. D'autres notions nous seront précieuses encore en ce qu'elles nous représenteront l'état de la science géographique à l'époque où il a composé son ouvrage. Du reste, nous ne devons pas nous attendre à plus d'exactitude que n'en comporte l'idée qu'il s'était formée de la terre : à ses yeux c'était une surface plane, indéfiniment prolongée au nord, au sud, à l'ouest et à

l'est : il ne croyait pas qu'on pût connaître la configuration de ses limites; il ne tenait aucun compte d'une surface inférieure; il ne s'occupait que de la supérieure, embrassée par un ciel ou par des cieux, où s'opéraient les révolutions diurnes, mensuelles et annuelles du soleil, de la lune, des autres planètes et des étoiles.

Hérodote partage l'Asie en deux péninsules. Trente nations habitent la première, c'est-à-dire l'occidentale, qui, du côté du nord, commence au Phase, et suit les contours du Pont-Euxin et de l'Hellespont jusqu'au cap Sigée dans la Troade; du côté du midi, s'ouvre au golfe Myriandrique sur la côte de la Phénicie, et s'étend le long de la mér jusqu'au promontoire Triopium. C'est, Messieurs, ce que nous appelons aujourd'hui Asie Mineure, Turquie d'Asie, Arménie, Géorgie. Les trente peuples qu'Hérodote y place, il ne les nomme point ici, mais il en a compris plusieurs dans les nomenclatures des vingt satrapies de l'empire de Darius. La seconde péninsule, celle qu'il considère comme l'orientale, renferme la Perse, l'Assyrie, l'Arabie et l'Égypte, à laquelle confine la Libye. La Perse, bornée par la mer méridionale, autrement dite Érythrée, a pour appendice, en allant du sud au nord, la Médie, le pays des Saspires, et la Colchide qui touche à la mer du Nord, c'est-à-dire au Pont-Euxin, qui est septentrional pour la Perse. Après l'Assyrie et l'Arabie, sur lesquelles on ne trouve ici aucun détail, la deuxième péninsule vient se terminer, non réellement, mais par une sorte de convention, dit l'auteur, au golfe Arabique, où Darius a fait aboutir un canal tiré du Nil. On a, Messieurs, élevé des doutes sur ce canal, dont l'entreprise abandonnée par Darius, selon Diodore de Sicile, n'a été

poursuivie que par le second des Ptolémées. D'autre part, Maqrysy, auteur arabe du quatorzième siècle, prétend qu'un très-ancien roi d'Égypte avait creusé ce canal tout exprès pour l'usage d'Agar, mère d'Ismaël, et qu'il a été rétabli l'an 23 de l'hégyre, 643 de notre ère, par Amrou, conformément aux ordres d'Omar. En écartant ce qui concerne l'époque d'Agar, on peut admettre comme très-probable que Darius a établi, en effet, cette communication entre le Nil et le golfe Arabique; qu'elle s'est plusieurs fois interrompue faute de soin; que les Ptolémées, les empereurs romains et les califes l'ont restaurée à différentes reprises. Elle s'est à la fin tout à fait perdue, quoiqu'on ait cru, dans ces derniers temps, en avoir retrouvé quelques vestiges. L'Égypte est la quatrième des principales parties de la deuxième péninsule asiatique, dans laquelle il faut comprendre encore, à titre de dépendances, 1° toute la région bornée au midi par la mer Érythrée, au nord par la Caspienne, et prolongée jusqu'à l'Inde; 2° entre la Perse et la Phénicie, une vaste contrée qui se dirige vers la Méditerranée, et qui renferme la Syrie-Palestine jusqu'à l'Égypte; 3° la Libye contiguë à cette même Égypte, et déjà décrite avec elle, dans les précédents livres.

Tout cela supposé, Hérodote s'étonne qu'on ait prétendu diviser la terre en trois parties, la Libye ou Afrique, l'Asie et l'Europe. Il trouve entre elles trop de disproportion pour qu'une telle division soit admissible. Il accorde que l'Europe n'est pas aussi large, du sud au nord, que les deux autres; cet aveu lui coûte d'autant moins à faire qu'il se figure l'Europe septentrionale comme terminée par la mer Baltique.

Mais en longueur, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, il juge qu'elle surpasse l'Asie et la Libye; du moins c'est ainsi que traduit Larcher, et la version de M. Miot tendrait seulement à substituer le mot *égale* à *surpasse*. M. Schweighæuser observe que le texte n'en dit pas tant; que tout ce qu'il exprime, c'est que l'Europe s'étend, d'occident en orient, le long des deux autres parties; cette traduction est en effet plus littérale : μήκεϊ μὲν γὰρ παρ' ἀμφοτέρας παρήκει ἡ Εὐρώπη. Cependant, Messieurs, il ne serait pas étonnant qu'Hérodote, qui ne connaissait guère de l'Asie que les contrées soumises à Darius, qui d'ailleurs comprenait dans l'Europe certaines provinces situées au nord de la mer Caspienne et du Caucase, et qui appartiennent aujourd'hui à la Russie asiatique, qui enfin concevait assez mal les positions de l'Égypte et de la Libye, eût été conduit par de pareilles données à conclure que, de l'ouest à l'est, l'Europe était aussi longue ou plus longue que le reste de la terre. Tout, dans sa géographie et dans celle de ses premiers successeurs, tend à ce résultat. Il continue en disant que la Libye est de toutes parts entourée de la mer, à l'exception du petit côté qui touche à l'Égypte; puis il raconte que, sous le roi Nécos, des navigateurs phéniciens reçurent l'ordre de s'embarquer sur le golfe Arabique, de gagner la grande mer Érythrée, de côtoyer le continent jusqu'à ce qu'ils trouvassent les colonnes d'Hercule et de revenir par la Méditerranée en Égypte; qu'en automne, ou plutôt, car on ne connaissait guère l'automne en ce temps et en ces lieux-là, qu'aux époques où les vivres leur manquaient, sens dont paraissent fort susceptibles les mots du texte, ὅκως δὲ γίνοιτο φθινόπωρον, ils débarquaient pour ense-

mencer les terres, et ne se remettaient en mer qu'après la récolte; que de cette manière leur voyage dura deux années; qu'en la troisième ils atteignirent les colonnes d'Hercule; et qu'à leur retour en Égypte, ils rapportèrent qu'en faisant le tour de la Libye, ils avaient eu le soleil à droite, ce que je ne crois pas, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ, ajoute l'historien. Cependant, Messieurs, cette circonstance ne serait aucunement douteuse : après avoir dépassé le tropique du capricorne, ces navigateurs auraient toujours eu le nord devant eux, en se tournant vers le soleil, et par conséquent l'orient à droite et l'occident à gauche; au lieu que le contraire nous arrive lorsqu'au nord du tropique du cancer, nous regardons au midi l'astre du jour. C'est ce voyage même qui, selon M. Gossellin, n'est qu'une fiction puérile. Le major Rennell a fait beaucoup d'efforts pour en montrer la possibilité : je doute qu'il en ait prouvé la vraisemblance; car, outre que cette navigation n'est aucunement attestée par des relations contemporaines, elle aurait dû jeter sur la géographie et l'astronomie des lumières, dont on n'aperçoit nulle part aucune trace, ni au temps de ce roi Nécos, qui régnait vers l'an 617 avant notre ère, ni dans les trois siècles suivants. Quoi qu'il en soit, Hérodote, en train de nous raconter des voyages, nous entretient de celui que tenta Sataspe, et de celui que Darius fit entreprendre par Scylax.

Sataspe avait outragé la fille de Zopyre, fils de Mégabyse; de ce Zopyre, qui, ainsi que nous l'avons vu au commencement de cette séance, s'était coupé, dit-on, le nez et les oreilles à l'effet de prendre Babylone. La peine de mort encourue par Sataspe fut, à la

prière de sa mère, qui était une sœur de Darius, commuée en un voyage forcé : il s'agissait de faire le tour de la Libye en sens inverse de la navigation qui vient de nous être exposée; le condamné s'embarquerait sur la Méditerranée, passerait les colonnes d'Hercule, et reviendrait par le golfe Arabique : ainsi l'ordonnait Xerxès qui régnait alors. Sataspe traversa le détroit, doubla le cap Soloéïs qui, selon Danville, correspond au cap Cantin, et fit route au midi pendant plusieurs mois. Fatigué d'une navigation pénible dont il n'apercevait pas le terme, il revint sur ses pas, et osa se présenter au monarque, en disant qu'au point le plus éloigné, il avait côtoyé un rivage peuplé de fort petits hommes qui s'étaient enfuis vers les montagnes, lui abandonnant leurs villes d'où il avait enlevé des troupeaux; qu'ensuite s'étant rembarqué, il n'avait jamais pu remettre à flot son navire. Xerxès n'admit point ces excuses et ordonna la mort de Sataspe. Un de ses eunuques, réfugié à Samos, y apportait de grandes richesses dont il fut dépouillé; je sais bien par qui, dit Hérodote, mais je ne veux pas le dire. Le ravisseur pouvait être encore vivant, lorsque l'historien écrivait. Il importe assez peu qu'on admette ce récit, ou qu'on l'écarte à cause des invraisemblances qui l'allongent : il ne tire point à conséquence, puisque la tentative de Sataspe n'eut à peu près aucun résultat.

Le voyage de Scylax mérite plus d'attention : il serait antérieur à celui de Sataspe; il aurait eu lieu sous le règne de Darius; et le but n'en aurait pas été le même. Le roi de Perse, qui avait déjà, nous dit-on, découvert la plus grande partie de l'Asie, voulait savoir où était l'embouchure de l'Indus, qui nourrit,

comme le Nil, des crocodiles : il équipa des vaisseaux, dont il donna le commandement à Scylax, citoyen de Caryande, et qui, partis de Caspatyre, côtoyèrent en trente mois toute l'Asie méridionale. Dès lors, l'Asie entière fut connue, à l'exception de la partie la plus orientale au delà de l'Inde; et l'on sut qu'elle était configurée à peu près comme la Libye. En effet, Messieurs, les anciens prenaient l'Asie pour une grande péninsule, qui ne tenait au continent que par des isthmes. Mais Montesquieu a réduit cette navigation de Scylax à sa juste valeur : il n'y a vu qu'une fantaisie d'un prince, jaloux de montrer sa puissance plutôt que de l'employer sagement. L'expédition de Scylax n'eut de suite ni pour le commerce ni pour la marine; et, si l'on sortit de l'ignorance, ce fut pour y retomber. Lorsqu'on raconte que Darius conquit les Indes, cela, poursuit l'auteur de l'*Esprit des lois*, ne peut être entendu que de l'Ariane; encore ne fut-ce qu'une conquête en idée. Quoique nous manquions, Messieurs, des moyens de connaître ces anciens faits avec précision, j'adopterais plus volontiers l'opinion de Montesquieu que celle de Bruce, qui attache au voyage de Scylax et aux conquêtes de Darius une extrême importance. Nous avons bien un périple de Scylax, c'est-à-dire un récit de l'une de ses navigations; mais il y a eu plusieurs Scylax, et l'on ne sait trop auquel rapporter cet écrit. Les embarras qu'on y rencontre, et qui proviennent probablement des altérations que le texte a pu subir, ont porté Gérard Vossius et son fils Isaac à distinguer deux Scylax de Caryande, dont l'un aurait fait, sous Darius, fils d'Hystaspe, un voyage aux Indes, et l'autre sous Darius Nothus, environ cent ans plus tard, une descrip-

tion des côtes de la Méditerranée. Dodwell est plus hardi : il soutient que le Scylax dont nous lisons le périple, n'est que celui qui a écrit contre Polybe au second siècle avant l'ère vulgaire; car il y est question d'établissements carthaginois en Espagne, qui n'existaient point au temps des Darius rois de Perse. De plus, le voyageur trouve sur les bords du golfe Adriatique des peuples qui paraissent ne s'y être fixés qu'après l'époque d'Alexandre : il sépare du continent Leucade, dont Thucydide parle comme d'une péninsule : il a visité Messène, qui, détruite par les Lacédémoniens, bien avant l'époque des Darius, n'a été rétablie que par Épaminondas. Quelque plausibles que soient ces raisons, et quoiqu'elles eussent paru fortes à Bougainville aîné, Sainte-Croix a travaillé, et, à ce qu'il pense, réussi à démontrer la haute antiquité de ce périple, et à renverser, comme *dénuées de tout fondement*, ce sont ses termes, les preuves employées par les critiques pour accréditer l'opinion contraire. Ces critiques, en s'appuyant sur les textes de cet opuscule, qui sont visiblement incompatibles avec une telle antiquité, prouvent que ceux qui tendraient à la faire supposer sont ou corrompus ou obscurs : Sainte-Croix, au contraire, s'empare de ces derniers passages; il les prend pour clairs et authentiques et rejette les autres comme altérés. Ce livret, qui fait partie du recueil des petits géographes grecs, me semble, ainsi que certains autres du même genre, fort apocryphe. J'ai déjà eu occasion de vous entretenir de ce périple (1), et de vous exposer l'opinion qu'en ont conçue MM. Mannert,

(1) T. II, p. 302 et suiv.

Niebuhr et Ukert. Ils pensent qu'il a été rédigé soit durant la guerre du Péloponèse, soit pendant le règne de Philippe, roi de Macédoine. M. Gail-fils, à qui l'on doit l'une des plus récentes et des plus savantes dissertations sur ce sujet, reproduit le système de Sainte-Croix, le fortifie de nouveaux arguments, et veut qu'on reconnaisse dans ce voyageur le Scylax dont parle Hérodote. M. Letronne, au contraire, ne voit dans la relation dite de Scylax qu'une compilation formée de matériaux divers, dont les moins anciens appartiennent aux temps de Théopompe et d'Éphore. Quoi qu'il en soit, c'est une notice sur les côtes du Pont-Euxin, du golfe Adriatique, de toute la Méditerranée, de l'Océan même depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Cerné, l'île d'Arguin selon Danville, l'île Fédal selon M. Gossellin, dans tous les cas voisines de la côte africaine. Au delà de ce terme, dit la relation, la mer n'est plus navigable; ce qui, pour le dire en passant, serait un témoignage contre la prétendue navigation autour de l'Afrique, exécutée sous le roi Nécos. Le périple de Scylax passe pour le premier livre grec où la ville de Rome soit indiquée; Marseille y est aussi nommée; et les côtes septentrionales de la Méditerranée y sont mieux décrites que chez les auteurs antérieurs au règne d'Alexandre. Mais il ne contient rien de relatif à la mer qui baigne le midi de l'Asie jusqu'à l'embouchure de l'Indus, et par conséquent il n'y a nulle apparence qu'il soit l'ouvrage du Scylax qui fut, selon Hérodote, chargé de reconnaître ces côtes asiatiques, par Darius, fils d'Hystaspe.

A l'égard de l'Europe, l'historien déclare qu'on ne sait pas si elle est environnée de mers à l'orient. Il

ignore aussi pourquoi, la terre étant une, on s'est avisé de la diviser en trois parties, et surtout de les distinguer par trois noms de femmes. La princesse Europe était asiatique, et n'a jamais mis le pied sur le continent qui porte aujourd'hui son nom; elle n'a voyagé que pour aller de Phénicie en Crète, de Crète en Lycie; le nom de l'Asie pourrait bien venir d'un homme plutôt que d'une femme; du prince lydien Asias, fils de Cotys, plutôt que d'Asia, femme de Prométhée. La Libye seule tient son nom d'une femme indigène que les Grecs appellent Libya. Du reste, la Lybie est séparée de l'Asie par le Nil; et l'Asie l'est de l'Europe par le Phase, fleuve de la Colchide, ou bien par le Tanaïs; car encore une fois Hérodote attache à l'Europe les pays situés au nord de ces fleuves. Revenant enfin aux Scythes attaqués par Darius, il fait observer qu'ils étaient défendus, et par la nature de leur pays, dont les vastes plaines facilitaient le transport de leurs chariots, c'est-à-dire de leurs habitations, et par de nombreuses rivières, dont les plus fortes sont l'Ister, le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène, le Panticapès, l'Hypacyris, le Gerrhus, et le Tanaïs.

L'Ister (le Danube), le plus grand fleuve que l'on connaisse, dit l'auteur, roule autant d'eau en été qu'en hiver, ce qu'il doit à la multitude des rivières qu'il reçoit dans son cours : la Scythie même lui fournit le Porata, le Tiarantus, l'Ararus, le Naparis et l'Ordessus; le pays des Agathyrses lui envoie le Maris; il tire des sommets du mont Hæmus, l'Atlas, l'Auras et le Tibisis; de la Thrace, l'Athrys, le Noès et l'Artanès; du mont Rhodope, le Scios; de l'Illyrie, l'Angrus auquel le Brongus vient se joindre, enfin du pays situé

au-dessus des Ombres, le Carpis et l'Alpis. Ce fleuve Ister a sa source chez les Celtes, qui sont, après les Cynètes, les plus occidentaux européens; et c'est après avoir traversé une vaste partie de l'Europe, qu'il vient, grossi de tant de tributs, et plus volumineux que le Nil, arroser les campagnes scythiques. La fonte des neiges, et les pluies de l'été l'entretiennent dans un état constant d'abondance, sans inondation ni dessèchement; car si les pluies fournissent plus d'eau que les neiges l'ardeur du soleil d'été rétablit l'équilibre par les évaporations continuelles.

Le second fleuve des Scythes est le Tyras ou Tyritès (aujourd'hui Niester), qui sort d'un vaste lac entre la Scythie et la Neuride : le troisième est l'Hypanis (le Bog), qui a sa source en Scythie non loin de celle du Tyras. Ses eaux sont douces pendant les cinq premières journées de navigation, et deviennent amères lorsqu'il a reçu les eaux de la source qu'on nomme Exampée. Le Borysthène (maintenant le Niéper), quatrième fleuve de la Scythie, est le plus considérable après l'Ister. Pur et limpide même lorsque les rivières voisines sont limoneuses, il arrose de riches pâturages qui lui doivent leur fertilité; ses eaux sont agréables à boire autant que salubres, et il fournit d'excellents poissons, particulièrement de grands cétacés sans arêtes, propres à être salés et qu'on appelle antacés. C'est probablement la grande espèce d'esturgeon, commune encore dans les fleuves qui ont leur embouchure au Pont-Euxin. A celle du Borysthène, Hérodote fait remarquer des salines naturelles qui donnent une inépuisable quantité de sel solide. Ce fleuve vient du nord : Hérodote ignore où il prend sa source, et il ne croit

pas qu'elle soit mieux connue d'aucun Grec. On la trouve aujourd'hui dans le territoire de Smolensk. En s'approchant de la mer, le Borysthène se confond avec l'Hypanis; il se jette dans les mêmes marais : le major Rennell pense qu'il s'agit du Palus Mœotide, et en conclut que ce lac était autrefois plus étendu que de nos jours; que l'exhaussement progressif du sol aura orcé le fleuve de chercher plus à l'ouest un niveau plus bas. Mais nous voyons qu'ailleurs notre historien n'applique jamais au Palus Mœotide que le mot λίμνη, lac, et non, comme ici, celui d'ἕλος, qui s'entend surtout d'un terrain couvert de plantes et d'eaux stagnantes. Ce qui est probable, c'est que, de son temps, le Borysthène et l'Hypanis se perdaient dans des bas-fonds marécageux, voisins de l'embouchure actuelle; avant le confluent des deux fleuves, Hérodote indique une saillie qui portait le nom de promontoire d'Hippolaüs; on y voyait un temple de Cérès.

L'auteur nomme en cinquième lieu le Panticapès, qui se jette, dit-il, dans le Borysthène, et qu'on ne peut reconnaître aujourd'hui que dans l'une des rivières qui portent leurs eaux au Dniéper, à celle dont la source avoisinerait le plus le Bosphore Cimmérien. Au sixième nom, Hypacyris, correspond un petit fleuve, qui a encore son embouchure dans la mer Noire, près du lieu où était la ville de Carcine. Le septième est le Gerrhus; c'est l'article qui offre le plus de difficultés; car l'historien, après avoir fait de cette rivière une branche du Borysthène, ajoute qu'elle se jette dans l'Hypacyris; deux détails qui ne sont guère conciliables. D'un autre côté, Pline et Ptolémée indiquent un Gerrhus qui se jette dans le Palus Mœotide, non loin du Bos-

phore Cimmérien. Ce Gerrhus, qui se retrouverait près de Zenitschin, n'est probablement pas celui dont parle Hérodote et qui serait plutôt une branche de l'Hypacyris. Le huitième et dernier fleuve est le Tanaïs (le Don), qui sort d'un vaste lac, pour se jeter, après avoir reçu les eaux de l'Hyrgis, dans le Palus Mæotide, entre les Scythes royaux et les Sauromates.

Dans cette longue liste de fleuves scythiques donnée par Hérodote, on n'en trouve aucun qui réponde au Volga.

Après avoir décrit le pays que les Scythes habitent, Hérodote annonce qu'il va exposer ce qu'il sait de leurs coutumes et de leurs lois : ce sera, Messieurs, le premier objet dont nous nous occuperons dans notre prochaine séance.

VINGT ET UNIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU QUATRIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS.

Messieurs, Hérodote a terminé son troisième livre par le récit de la prise de Babylone. Ce fut en l'année 513 avant notre ère que le roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, dut ce succès au dévouement, dit-on, de Zopyre, fils de Mégabyse. En 512, Otanès, par ordre du même roi, mit l'île de Samos au pouvoir de Syloson, frère de Polycrate; en 511, Darius entreprit de soumettre les Scythes. Avant de nous raconter cette expédition, l'historien a recherché les origines des peuples scythiques et décrit les pays qu'ils habitent : leurs traditions ne remontaient qu'à mille ans avant Darius, qu'à l'époque où Targitaüs, fils de Jupiter, vint s'établir dans cette contrée, et où le troisième de ses fils, Colaxaïs ou Scolotès, y exerça le pouvoir souverain. La Scythie s'est ensuite divisée et sous-divisée en un très-grand nombre de cantons et de peuplades que l'auteur s'est appliqué à bien distinguer; et, pour jeter plus de lumière sur ce travail, il s'est laissé entraîner à tracer un tableau général de la terre. Ces divers préliminaires ont rempli les cinquante-huit premiers chapitres de son quatrième livre et sont à placer au nombre des plus précieux morceaux de géographie ancienne. Toutes les notions n'y sont pas sans doute d'une parfaite exactitude; mais l'ensemble en est instructif; et plusieurs détails ont une vérité, une précision, qu'admirent encore aujourd'hui, après

vingt-trois siècles, ceux qui avec des méthodes plus sûres et des moyens plus étendus, recommencent et perfectionnent le même genre d'études. Le major Rennell est persuadé qu'Hérodote n'a pu composer de si fidèles descriptions qu'après avoir soigneusement visité lui-même, sinon toute la Scythie, du moins la partie située sur les bords de la mer Noire, de la mer d'Azof et du Danube, et rassemblé sur tout le reste les meilleurs documents qu'il fût alors possible d'obtenir. Les chapitres suivants vont peindre les mœurs des Scythes, sous des couleurs plus vives encore, et qui ne seront pas moins vraies. En comparant ce tableau à celui que présentent les habitants actuels de cette contrée, on s'étonne de trouver si peu de changements dans leur caractère et dans leurs mœurs : on se demande comment la première empreinte de leurs institutions grossières a pu se conserver à travers les révolutions des âges. Les Scythes d'Hérodote se sont retrouvés dans les Alains d'Ammien Marcellin, dans les Sarmates des moyens siècles, dans les Tartares (Nogaïs) observés par les voyageurs modernes, et, dit M. Miot, dans ces cosaques du Don que nos revers amenaient, il y a dix ans, sur les bords de la Seine.

Les antiques Scythes adoraient Vesta, principale divinité, puis Jupiter et sa femme la Terre, et, dans un troisième ordre, Apollon, Vénus-Uranie, Hercule et Mars. Les Scythes royaux sacrifiaient de plus à Neptune, qu'ils appelaient Thamimasadas. Les noms de Vénus-Uranie et d'Apollon se traduisaient en langue scythique par Artimpasa et Œtosyre; ceux de la Terre et de Jupiter, par Apia et Papée ou Père; celui de Vesta par Tabiti. Dans les cérémonies religieuses, les victimes

étaient étranglées, non égorgées, par les sacrificateurs, sans feu, sans libations, sans auspices. On écorchait ensuite l'animal, et on le faisait cuire dans de grandes chaudières, en employant ses os au lieu de bois, et quelquefois sa peau en guise de vase. Ainsi un bœuf fournissait lui-même et le vase et le combustible dont on se servait pour le cuire. On immolait toute sorte de bétails, mais principalement des chevaux. Les sacrifices au dieu Mars se distinguaient par certaines pratiques particulières. Pour lui élever un temple, on rassemblait des sarments, on les entassait sur un espace long de trois stades, large d'autant; ce qui formait au-dessus une surface quadrangulaire que l'on tâchait d'aplanir; l'un des quatre côtés de ce massif était en pente; c'était par là qu'on montait : au milieu du plateau, s'élevait un vieux cimeterre de fer, simulacre du dieu. On lui sacrifiait un grand nombre de bestiaux, de chevaux et de prisonniers de guerre, un sur cent. Après avoir versé du vin sur la tête de ces victimes humaines, on les égorgeait au-dessus d'un vase, et l'on arrosait de leur sang le cimeterre sacré; puis on descendait de la plate-forme pour couper l'épaule droite et la main droite de chacun des cadavres. Ces membres lancés en l'air, demeuraient à l'endroit où ils retombaient, séparés des troncs. Voilà, Messieurs, quelles étaient les divinités de la religion des Scythes. Ils n'immolaient jamais de porcs, et ne souffraient pas même qu'on en nourrît dans le pays : l'auteur passe à leurs usages militaires.

Un Scythe boit toujours le sang du premier ennemi qu'il a terrassé; il coupe les têtes de tous ceux qu'il tue, les présente au roi, et acquiert ainsi un droit au

partage du butin. On écorche ces têtes, dont les peaux, frottées et assouplies, sont employées comme serviettes dans les repas. On les suspend aussi à la bride des chevaux; et le soldat qui rapporte le plus de ces trophées passe pour le plus brave. Quelquefois, plusieurs de ces peaux, cousues ensemble, forment des manteaux, des habits complets. Les peaux particulières des mains droites servent de couvertures aux carquois. Quand la peau d'un homme a pu être enlevée tout entière, on l'étend sur des bâtons, et on la porte en triomphe. Une autre coutume est de scier au-dessus des sourcils la partie osseuse de la tête des principaux ennemis vaincus, et de vider soigneusement la cavité du crâne. Couvert en dehors d'une peau de bœuf, ce crâne sert de coupe : les riches le dorent en dedans. Ils font le même usage des crânes de leurs compatriotes, lorsque le roi, en jugeant un procès, a adjugé à l'une des parties la personne de la partie adverse. Quelques interprètes pensent qu'il s'agit ici d'un jugement prononcé à la suite non d'une plaidoirie, mais d'un duel judiciaire. Le texte n'exprime pas cette idée; mais cette institution barbare serait tout à fait digne des Scythes; et l'historien dit que ces crânes d'adversaires compatriotes étaient ceux qu'on montrait de préférence aux étrangers de distinction : « Voilà, leur disait-on, les crânes de « ceux qui ont été jadis nos amis ou nos parents : ils « nous ont ensuite fait la guerre, et nous les avons vain« cus. » Chaque année, on réunit solennellement tous les soldats, et ceux qui ont tué des ennemis à la guerre ont l'honneur de boire en public du vin et de l'eau dans une coupe que les magistrats leur présentent : double ration est offerte aux guerriers qui ont versé le plus

de sang humain ; et ceux qui n'ont, dans l'année, coupé aucune tête, assistent à ce spectacle qui les couvre de honte.

Les Scythes ont le bonheur d'avoir un très-grand nombre de devins qui prophétisent au moyen de baguettes de saule, tantôt séparées, tantôt rassemblées en faisceaux. Ces devins sont distincts des Énarées de Scythie, petits hommes dont Hérodote a parlé en son premier livre, et qui se prétendent doués par Vénus du talent de la divination : ils se servent, pour l'exercer, d'une écorce de tilleul qu'ils fendent en trois, et dont ils roulent et déroulent les morceaux entre leurs doigts. Quand le roi est malade, ce sont trois grands devins qu'on appelle ; ils trouvent toujours que la maladie vient de ce qu'un de leurs compatriotes, qu'ils nomment, s'est parjuré ; qu'il a faussement attesté le foyer du roi ; ce qui est le plus sacré des serments. Si l'accusé nie le fait, on convoque un nombre double de devins, et s'ils devinent qu'il est coupable, sa majesté lui fait à l'instant couper la tête, confisque ses biens et les partage entre les trois premiers prophètes. Que si, au contraire, les seconds l'ont déclaré innocent, un troisième collége plus nombreux, un quatrième, et l'on ne dit pas combien d'autres, sont successivement appelés à jeter les sorts et à prononcer des arrêts. En définitive, il y a toujours un supplice ; car, lorsque la majorité d'un de ces colléges de sorciers affirme qu'il y a eu parjure, l'accusé est mis à mort, et quand, au rebours, il est absous par le dernier collége, ce sont les trois premiers devins accusateurs qui périssent. Leur supplice est horrible. On remplit un chariot de sarments de vignes et on y attelle des bœufs. Placés au milieu de ces sarments,

les condamnés sont bâillonnés, enchaînés, les mains liées derrière le dos. Le feu étant mis à ce bois, les bœufs, irrités par la flamme qui les poursuit, courent de toutes leurs forces et sont quelquefois consumés avec les prophètes. Les devins sont exposés à subir le même supplice pour d'autres causes; il leur est très-périlleux de ne pas deviner comme il convient. Quand c'est le roi qui prononce une sentence quelconque de mort, elle frappe avec l'accusé tous ses enfants mâles; on veut bien épargner les filles.

Pour consacrer leur alliance, les Scythes versent du vin dans une grande coupe, et y mêlent du sang qu'ils tirent de leurs propres corps; puis ils trempent leurs armes dans la coupe en proférant des imprécations, et ils finissent par avaler ce breuvage. Les tombeaux des rois sont au lieu où le Borysthène cesse d'être navigable. On y creuse une fosse carrée, où l'on doit déposer chaque royal cadavre enduit de cire, après que l'abdomen a été rempli d'aromates. Le chariot qui le transporte est reçu de peuplade en peuplade : en chaque lieu où il arrive, chacun se coupe le bout des oreilles, se rase les cheveux, se fait des entailles au bras, se balafre le visage, et se perce la main gauche avec une flèche. Le cortége s'accroît à mesure qu'il avance; et, quand le convoi est parvenu à sa destination, on place le corps sur un lit sépulcral. Alors on étrangle et on enterre avec le défunt une de ses femmes, un échanson, un cuisinier, un secrétaire d'État, un huissier, des chevaux, des flacons d'or et d'autres meubles qui lui ont servi. Sur le tout on élève un tertre. Au bout de l'an, cinquante autres serviteurs du feu roi, les mieux faits et les plus nobles, et cinquante de ses chevaux, les

plus beaux et les plus vigoureux, sont encore, les uns étranglés, les autres égorgés en son honneur. Les chevaux, empaillés et transportés autour de la tombe royale, y sont fixés sur des châssis par les pieds de derrière, et artificiellement soutenus, de manière que les pieds de devant demeurent suspendus à quelque distance du sol. On établit ensuite sur ces chevaux les corps embaumés et convenablement disposés des cinquante cavaliers étranglés; et cette garde rangée en cercle environne le monument. Aux funérailles des particuliers, on ne fait pas autant de cérémonies; mais les plus proches parents placent le mort sur un chariot, et le promènent chez tous leurs amis, dont chacun donne un festin, où le défunt a sa place et sa part comme les autres convives. Ces visites durent quarante jours, après lesquels on procède à l'enterrement.

La Scythie produit du chanvre dont on fait des habillements. Les graines de cette plante s'emploient aux purifications. Lorsqu'on les brûle sous des couvertures de laine, il s'en élève une vapeur si abondante qu'il n'y a pas d'étuve plus chaude; c'est le bain que les Scythes aiment à preudre : ils ne se lavent jamais dans l'eau. Leurs femmes font usage de bois odoriférants, ou d'une sorte d'encens qu'elles arroseut d'eau; elles en forment, en le broyant, une pâte dont elles se couvrent la figure et tout le corps. Cet enduit les parfume, et, lorsque après l'avoir gardé deux jours, elles le détachent, il leur laisse une peau claire et parfaitement nettoyée.

Les Scythes ont une telle horreur des usages étrangers, et surtout de ceux des Grecs, qu'Anacharsis fut tué et le roi Scylès détrôné, pour avoir voulu les emprunter. Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, que cet

Anacharsis n'est pas celui que Barthélemy a fait voyager en Grèce au quatrième siècle avant l'ère vulgaire, quoiqu'on les ait confondus, encore en 1811, dans le tome second de la *Biographie universelle.* Celui dont il s'agit a vécu deux cents ans plus tôt. Ayant parcouru plusieurs contrées, et acquis la réputation d'un sage, il s'embarqua sur l'Hellespont; et, arrivé à Cyzique au moment où l'on célébrait la fête de la Mère des dieux, il y prit part, et promit que, de retour dans ses foyers, il offrirait à cette déesse un sacrifice selon le rite cyzicénien, qu'il établirait une veillée en son honneur. Rentré en Scythie, il n'eut rien de plus pressé que d'accomplir son vœu; on le vit jouant des instruments de musique, et portant au cou des images de la Mère des dieux. A vrai dire, cette conduite n'était pas, pour un philosophe, très-judicieuse; il y avait déjà bien assez de superstitions en Scythie, et l'on pouvait se dispenser d'en introduire une nouvelle. Un témoin de cette tentative, un Scythe, zélé pour le maintien des us du pays, ardent ennemi des innovations, courut aussitôt chez le roi, qui s'appelait Saulius, et dénonça, en homme de bien, le téméraire Anacharsis. Le roi, sans perdre un instant, se rendit sur les lieux, et, trouvant le philosophe encore occupé à ses dévotions grecques, il le tua d'un coup de flèche. Hérodote a su de Timnès, tuteur d'Ariapithès, qu'Anacharsis était de la maison royale, qu'il avait pour bisaïeul Spargapithès, pour aïeul Lycus, pour père Gnurus, pour neveu Idanthyrse, et par conséquent pour frère, ce Saulius même de la main duquel il périt; car Idanthyrse était fils de Saulius. Mais les Péloponésiens racontent autrement la chose. Ils prétendent qu'Anacharsis était allé, par

ordre du roi, visiter la Grèce afin d'en rapporter de l'instruction, et qu'à son retour il avait dit que tous les Grecs s'appliquaient à l'étude, hormis les Spartiates, qui avaient sur les autres l'avantage de parler et de répondre avec discrétion et prudence. On a peine à comprendre comment ce discours aurait amené la mort du philosophe : aussi Hérodote s'en tient-il au premier récit.

Assez longtemps après, arriva l'aventure de Scylès. Il était fils d'Ariapithès et d'une femme native d'Istros, hors de la Scythie : il apprit d'elle la langue et la littérature des Grecs, et devint roi des Agathyrses, lorsque Ariapithès, son père, eut été tué en trahison par Spargapithès. Scylès épousa Opée, une des femmes d'Ariapithès, et déjà mère du prince Oricus. Le nouveau roi dédaignant les coutumes scythiques, se rapprochait de plus en plus de celles dont son éducation lui avait inspiré le goût. Quand il conduisait son armée dans la ville des Borysthénites, Milésiens d'origine, il laissait les soldats dans les faubourgs, entrait seul dans l'enceinte des murs, en faisait fermer les portes. Là, se dépouillant des habits scythiques, il en prenait de grecs, se montrait ainsi sur la place publique, sans garde et sans suite, vivait à la grecque, pratiquait les cérémonies religieuses de l'Attique et du Péloponèse. Il passait ainsi un mois entier, puis reprenait les vêtements des Scythes et revenait au milieu d'eux. Il renouvela plusieurs fois ces absences, et, pour les rendre plus commodes, il bâtit une maison sur les bords du Borysthène, et y habita avec une Borysthénite. Enfin l'envie lui prit de se faire initier aux mystères de Bacchus, et il persista dans cette résolution, malgré un prodige qui ad-

vint. Un dard, lancé probablement par un dieu, dit l'historien, ou bien un coup de foudre, mit le feu à la maison neuve dont il vient d'être parlé, et qui était vaste, magnifique, environnée de sphinx et de griffons en marbre blanc. C'était un avis du ciel; Scylès n'en accomplit pas moins les cérémonies de l'initiation, ces bacchanales dont les Scythes ont horreur. Qu'arriva-t-il? un Borysthénite s'en alla trouver des Scythes de sa connaissance et leur dit : « Nous sommes exposés à vos « railleries, quand vous nous voyez saisis des fureurs de « Bacchus : eh bien, ce dieu s'est aussi emparé de votre « monarque : si vous en doutez, suivez-moi, et je vous en « donnerai le spectacle. » Ces Scythes suivirent, en effet, le Borysthénite qui les cacha dans une tour, d'où ils virent Scylès paraître dans un chœur de bacchantes, vêtu lui-même en bacchante. Profondément affligés de ce scandale, ils sortirent et se hâtèrent d'en instruire l'armée. A peine Scylès était-il rentré dans l'intérieur de son royaume, qu'une révolte éclata : Octamasade, son frère, était le chef des rebelles. Le roi prit la fuite et gagna la Thrace : Octamasade, déterminé à l'y poursuivre, passa l'Ister et rencontra les Thraces qui marchaient pour le repousser, commandés par Sitalcès. Celui-ci traita avec Octamasade, qui se fit livrer son frère Scylès, et n'hésita point à lui faire couper la tête, pour le plus sûr maintien de la religion et des coutumes de la Scythie.

Hérodote ne peut nous dire positivement quelle est la population de cette contrée : les rapports qu'il a recueillis sur cet article ne s'accordent point entre eux. Il a pourtant reconnu par lui-même qu'à Exampée, lieu dont il a déjà fait mention, et d'où sort une source

qui communique une amertume extrême aux eaux de l'Hypanis, il existe un vase d'airain, dont la grandeur est sextuple de celle du cratère consacré vers l'entrée du Pont-Euxin par Pausanias, fils de Cléombrote. Or ce vase d'Exampée, qui peut contenir six cents amphores, et dont les parois sont épaisses de six doigts, a été fait avec les pointes de dards qu'un roi nommé Ariantas rassembla, lorsque, voulant connaître le nombre de ses sujets, il leur ordonna, sous peine de mort, de lui apporter chacun la pointe d'un javelot. Il n'y aurait donc qu'à calculer combien de ces pointes sont entrées dans le vase d'Exampée, et l'on saurait au juste combien il existait de Scythes portant les armes au temps du roi Ariantas. Il ne reste plus à l'historien qu'une seule merveille à observer dans la Scythie, c'est, auprès des rives du Tyras, une pierre où l'on prétend que sont imprimés les vestiges d'un pas d'Hercule; le pied du héros est long de deux coudées, ou environ un mètre.

Là se termine, dans Hérodote, la description générale de la Scythie. Diodore de Sicile a traité beaucoup plus succinctement le même sujet. Il dit que les Scythes n'occupaient d'abord qu'un territoire fort étroit sur les rives de l'Araxe, et qu'on méprisait leur petit nombre, mais que le temps et leur courage les ont peu à peu rendus maîtres d'un vaste pays, et redoutables à leurs ennemis; qu'un de leurs rois, qui aimait et savait la guerre, s'empara des montagnes caucasiennes et de la plaine qui s'étend de l'océan septentrional au Palus-Mæotide et au Pont-Euxin. Chez Diodore, leur fondateur n'est plus Targitaüs, mais Scythès, fils de Jupiter et d'une femme moitié homme et moitié serpent. Dans la série de ses descendants, on distinguait deux frères,

Palus et Napès, qui partagèrent entre eux la Scythie. De là deux races de Scythes, les Palusiens et les Napésiens. Les uns et les autres étendirent leurs conquêtes, d'une part jusqu'en Thrace, de l'autre jusqu'au Nil, et se multiplièrent tellement, qu'il a fallu plusieurs noms pour distinguer leurs différentes tribus : Massagètes, Arimaspes, Saces, Sauromates et autres. Leurs femmes vont à la guerre comme les hommes; quelques-unes ont régné avec éclat : telle fut celle qui vainquit Cyrus, le prit et le fit mettre en croix. C'est à ce petit nombre de notions que Diodore réduit d'abord l'article des Scythes; mais il comprend ensuite parmi eux les Amazones, qui, dit-il, se rendirent maîtresses d'une partie de l'Europe et de l'Asie. Hérodote nous entretiendra bientôt de ces femmes guerrières, et nous rapprocherons alors de son récit celui de Diodore. Ce dernier rattache pareillement aux Scythes les Hyperboréens, qu'il représente comme insulaires. Selon lui, le terroir de leur île est excellent, il produit des fruits de toute espèce, il fournit deux récoltes par an. Latone y naquit, et c'est pourquoi l'on y révère particulièrement son fils Apollon. Les Hyperboréens sont tous, en quelque sorte, prêtres de ce dieu, et ne cessent de lui chanter des hymnes. Ils lui ont consacré leur ville capitale, qui est pleine de poëtes et de musiciens. Leurs anciennes communications avec les Grecs et surtout avec les Athéniens et les Déliens sont attestées par des inscriptions; Hérodote nous en a dit à peu près autant ou plus même. Diodore ajoute que, chez les habitants du nord, la lune paraît voisine du globe terrestre et laisse voir ses montagnes; que, tous les dix-neuf ans, Apollon descend dans l'île des Hyperboréens, y joue de la lyre, et y danse chaque

nuit, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au lever héliaque des Pléiades. En ce pays, la dignité royale, à laquelle est joint le pontificat suprême, est possédée par la famille des Boréades, descendants du vent Borée; et la succession au trône, dans cette maison, n'avait, disait-on, pas encore été interrompue à l'ouverture de l'ère vulgaire. Cette fable inventée, à ce qu'il semble, par le poëte Olen, s'était fort répandue depuis le siècle d'Alexandre

Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, a consacré aux Scythes les cinq premiers chapitres de son second livre : « Ils ne sont, dit-il, pas moins illustres par « l'éclat de leur origine que par les progrès de leur em« pire; et l'on peut mettre en question lequel des deux « sexes a, chez eux, acquis le plus de gloire : car si les « hommes ont fondé les royaumes des Parthes et des Bac« triens, les femmes ont établi celui des Amazones. » Ainsi, Messieurs, Justin envisage aussi les Amazones comme une peuplade scythique. La nation, prise dans son ensemble, lui paraît très-antique et en droit de rivaliser, en ce point, avec les Égyptiens mêmes. Si, en effet, ceux-ci tiraient, comme nous l'avons vu, de la constitution physique de leur sol, des arguments pour prouver qu'il avait dû être le berceau du genre humain, les Scythes répondaient que la nature avait su diversifier assez les tempéraments de toutes les espèces animales et végétales, pour que chacune pût exister et se perpétuer sous l'un des climats terrestres; que, sous l'âpre ciel du Nord, les hommes étaient plus robustes, plus courageux, plus hommes qu'au bord du Nil, par conséquent, moins dégénérés et plus antiques. Au surplus, ajoutaient-ils, la terre a dû sortir ou du feu ou de l'eau :

si c'est du feu, les parties les plus refroidies sont évidemment les plus anciennes; et si c'est de l'eau, l'élévation du sol, le nombre et la hauteur des montagnes sont des preuves sensibles d'antériorité. En raisonnant ainsi, les Scythes se supposaient autochthones, c'est-à-dire originairement nés dans les lieux qu'ils habitaient, et non advenus, transplantés de quelque autre région. Justin donne pour limites à la Scythie le Pont-Euxin et les monts Riphées, l'Asie et le Phase. « Dans son enceinte, dit-il, les propriétés territoriales ne « sont point divisées; point d'agriculture permanente, « point de maisons, de toits, de séjour fixe. Les bes- « tiaux et les troupeaux vont errer et paître dans les ter- « res incultes; les habitations sont des chariots couverts « de cuir, qui transportent çà et là les femmes, les « enfants, les ménages. La justice est écrite dans les « âmes, non dans les lois; le vol est un crime infâme, « par sa facilité même, par l'étendue illimitée de la con- « fiance publique. L'or et l'argent, si recherchés ail- « leurs, n'ont aucun prix aux yeux d'un peuple qui vit « de lait et de miel, qui, dédaignant l'usage de la laine, « s'habille de peaux d'animaux. Il ne peut envier des « richesses dont il ne sait pas l'usage. Ah! s'écrie l'his- « torien latin, si cette modération régnait chez tous les « mortels, leurs annales ne seraient pas flétries du per- « pétuel récit de tant de guerres et de massacres; il faut « aux Grecs de longues études pour acquérir la sagesse « qu'inspire immédiatement la nature; les Scythes pro- « fitent plus par l'ignorance des vices que les Grecs par « la connaissance de la vertu : *Tantò plus in illis profi- « cit vitiorum ignoratio quàm in his cognitio virtutis!* »

Toujours indépendants et invaincus, les Scythes ont

trois fois envahi l'Asie; ce qui, Messieurs, n'est pourtant pas fort bien de la part d'un peuple si modéré. N'importe; ils ont exterminé l'armée de Cyrus, leur agresseur; ils ont repoussé Darius; ils ont détruit les troupes envoyées contre eux par Alexandre; ils n'ont connu que par ouï-dire la puissance des armes romaines; et ils ont pu assujettir la Bactriane et les Parthes. Le travail et la guerre ont accru la vigueur et l'âpreté de cette nation formidable, qui ne veut rien acquérir dont elle ait à redouter la perte, et qui ne cherche dans les triomphes que la gloire. Le premier ennemi qui lui déclara la guerre fut Vexoris, roi d'Égypte. C'est, Messieurs, un prince égyptien qui ne nous avait point encore été nommé et dont Justin n'indique pas très-bien l'époque; peut-être veut-il parler de Sésostris. Quoi qu'il en soit, les Scythes répondirent aux envoyés qui, de sa part, les sommaient de lui obéir, qu'ils ne l'attendraient point, qu'ils iraient à sa rencontre; et, en effet, ils s'élancèrent sur son armée, et la forcèrent de rentrer, épouvantée, au sein de l'Égypte. Non contents d'avoir ainsi garanti leurs marais d'une invasion si follement annoncée, au retour de cette expédition, ils domptèrent l'Asie, et la soumirent à un tribut modique, monument plutôt que récompense de leurs victoires. Ils séjournèrent alors quinze ans en Asie, et n'en revinrent qu'à la sollicitation de leurs femmes, qui leur signifiaient qu'à leur défaut, elles iraient se pourvoir d'époux étrangers, ne voulant pas qu'on pût les accuser d'avoir laissé éteindre la race scythique. Ils revinrent donc; mais le tribut continua d'être payé à leurs descendants durant cinq siècles, jusqu'au règne de Ninus en Assyrie.

Dans la suite, deux jeunes princes scythes, Ylinos et Scolopitos, bannis par la faction des grands, entraînèrent avec eux une multitude de citoyens de leur âge, s'établirent en Cappadoce, sur les bords du Thermodon, et envahirent les campagnes de Thémiscyre. A la fin pourtant, les peuples menacés par leurs entreprises se liguèrent entre eux, leur tendirent des embûches et les exterminèrent. Ces Scythes avaient des femmes, qui, se voyant à la fois exilées et veuves, prirent les armes, et devinrent ces amazones si célèbres, dont nous ne devons, Messieurs, nous occuper que lorsque Hérodote nous parlera d'elles. Voilà toujours une seconde expédition des Scythes en Asie. La troisième eut lieu lorsqu'ils occupèrent la Médie, vers la fin du septième siècle avant notre ère. Justin en rapporte les détails à peu près comme ils nous ont été déjà racontés. Toutefois, il borne cette absence des Scythes à huit ans, au lieu de vingt-huit; il suppose que, pour rentrer chez eux, ils eurent à vaincre l'opposition, non des fils de leurs esclaves, mais de ces esclaves mêmes, devenus les maris de leurs femmes. Il ajoute qu'après avoir effrayé et vaincu ce troupeau servile par l'appareil des châtiments, ils crucifièrent tous ceux qu'ils purent prendre, et que les femmes infidèles périrent toutes ou par le fer ou par la potence.

Voilà, Messieurs, comment Justin conçoit l'histoire des Scythes jusqu'à leur guerre avec Darius, fils d'Hystaspe. L'entreprise formée contre eux par Alexandre les met en scène dans l'ouvrage de Quinte-Curce, et l'un d'eux y prononce un discours, dont on a loué l'énergie, et que Dorat a traduit ou imité en vers français. Le caractère des Scythes s'y montre tel à peu près que

nous l'a représenté Justin. Quinte-Curce ne peint pas autrement leurs mœurs; il ne remonte pas à leurs origines; il n'entreprend point de tracer le cours de leurs annales, ni même de décrire le pays qu'ils habitaient; il se contente d'en indiquer les limites. « Le « Tanaïs, dit-il, sépare les Bactriens des Scythes qu'on « appelle européens. Voisine de la Thrace, la Scythie « s'étend de l'orient au nord : elle n'est pas seulement « limitrophe de la Sarmatie; elle en fait partie. D'une « part, elle se prolonge au delà du Danube; de l'autre, « elle touche à une extrémité de l'Asie, savoir, à la Bac- « triane. Au nord elle confine à d'épaisses forêts et à de « vastes solitudes. C'est vers le Tanaïs et la Bactriane que « la Scythie reprend l'apparence d'un pays habité par « des hommes. »

Ces limites de la Scythie sont, Messieurs, très-diversement fixées par les anciens géographes, Pomponius Méla, Pline, Solin, Strabon et Ptolémée. Je ne vous rapporterai pas leurs textes, parce qu'ils ne vous offriraient que des nomenclatures à la fois arides et discordantes : il faudrait de longues discussions, soit pour les concilier, soit même pour montrer en quoi elles diffèrent. Il ne s'y entremêle que fort peu d'observations sur les mœurs scythiques. Voici néanmoins quelques lignes de Solin qui vous rappelleront des particularités déjà exposées par Hérodote : *Scytharum interiùs habitantium asperior ritus est... Pocula... de inimicorum capitibus moliuntur. Amant prœlia; interemtorum cruorem ex vulneribus ipsis bibunt. Numero cædium honor crescit; quarum expertem esse apud eos probrum est. Haustu mutui sanguinis fœdus sanciunt.*

Le dernier auteur classique qui ait peint les mœurs des Scythes est Ammien Marcellin. C'est, comme je vous l'ai annoncé, sous le nom d'Alains qu'il retrouve le même pays, le même peuple, le même caractère national. « Au delà du Tanaïs, dit-il, les Alains habitent les « immenses déserts de la Scythie. Ils sont nomades ; ils « errent par les campagnes, sans maisons, sans cabanes, « sans agriculture ; ils ne font aucun usage de la char- « rue ; ils vivent de lait et de chairs d'animaux ; en plein « air et dans des chariots couverts. Ils sont presque « tous d'une taille élevée, et portent une belle cheve- « lure, dont la couleur est un peu rousse : *Pulchri crini- « bus mediocriter flavis* : une certaine obliquité dans « leurs yeux rend leurs regards terribles ; et la légèreté « de leurs armes facilite la rapidité de leurs courses. Au- « tant le repos est délicieux aux hommes paisibles, au- « tant les Alains aiment les périls et les guerres : *Ut « hominibus placidis otium est voluptabile, ita illos « pericula juvant et bella.* Il n'est rien qui leur inspire « plus d'orgueil que d'avoir tué un ennemi et d'en pou- « voir montrer les dépouilles : leurs chevaux sont parés « de peaux arrachées des têtes de ceux qu'ils ont extermi- « nés. » Vous le voyez, Messieurs, ce sont encore les traits du tableau tracé par Hérodote ; et vous feriez souvent la même observation, si j'entreprenais de recueillir ce qu'ont écrit successivement les auteurs du moyen âge sur les peuples scythiques, qu'ils appelaient Alains, Sarmates ou Sauromates, Gètes ou Goths. Ce serait toujours la même race, modifiée toutefois par ses déplacements, ses alliances, ses vicissitudes.

Parmi les recherches des modernes sur les anciens Scythes, on distingue les dissertations de Bayer, insérées

dans les premiers volumes de l'Académie de Pétersbourg. Bayer pense qu'on a beaucoup trop étendu la Scythie, et il attribue cette erreur à Éphore, dont le texte sur ce sujet nous a été transmis par le moine Cosmas, et a fort égaré les géographes des moyens siècles. Selon Bayer, l'Araxe, que passa Cyrus pour attaquer les Massagètes, n'est pas l'Oxus, mais le Volga, que les anciens ont quelquefois appelé Rha. En s'en tenant aux indications d'Hérodote, interprétées et rectifiées, l'académicien de Pétersbourg trouve que l'antique Scythie était comprise entre les degrés 47 et 55 de latitude, 45 et 57 de longitude. De cette manière, Messieurs, en formant un quadrilatère, dont les quatre angles aboutiraient à l'embouchure du Volga, à celle du Danube, à Riga et à Moscow, vous renfermeriez à peu près toute la Scythie. M. Miot la fait plus petite encore, parce qu'il suppose que, d'après Hérodote, il en faut détacher au sud, le territoire qu'occuperaient les Sauromates; à l'est, les pays des Gélons et des Budins; au nord, les Mélanchlænes; à l'ouest, les Neures et les Agathyrses. Bayer, dans les mêmes Mémoires, donne une table chronologique de l'histoire scythique depuis l'an 644 avant J. C. jusqu'en 421; et il extrait d'ailleurs des auteurs classiques, surtout d'Hérodote, les documents relatifs aux mœurs et aux destinées de cette nation.

Un article qui la concerne, dans l'un des ouvrages de Voltaire, commence par une critique de cette harangue si fière que Quinte-Curce prête à un Scythe. « Pourquoi, dit Voltaire, pourquoi Quinte-Curce, en « parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sog- « diane, au delà de l'Oxus, qu'il prend pour le Tanaïs,

« qui en est à cinq cents lieues, pourquoi, dis-je, Quinte-« Curce met-il une harangue philosophique dans la bou-« che de ces barbares? Pourquoi suppose-t-il qu'ils re-« prochent à Alexandre sa soif de conquérir? Pourquoi « leur fait-il dire qu'Alexandre est le plus fameux voleur « de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans « toute l'Asie, si longtemps avant lui? Pourquoi enfin « Quinte-Curce peint-il ces Scythes comme les plus justes « des hommes? La raison en est que, comme il place, en « mauvais géographe, le Tanaïs du côté de la mer Cas-« pienne, il parle du prétendu désintéressement des « Scythes en déclamateur. Si Horace, en opposant les « mœurs des Scythes à celles des Romains, fait, en vers « harmonieux, le panégyrique de ces barbares; s'il dit:

Campestres meliùs Scythæ,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt et rigidi Getæ.

Voyez les habitants de l'affreuse Scythie,
Qui vivent sur des chars;
Avec plus d'innocence ils consument leur vie
Que le peuple de Mars;

« c'est qu'Horace parle en poëte un peu satirique qui est « bien aise d'élever des étrangers aux dépens de son pays. « C'est par la même raison que Tacite s'épuise à louer les « barbares Germains, qui pillaient les Gaules, et qui im-« molaient des hommes à leurs abominables dieux. Ta-« cite, Quinte-Curce, Horace ressemblent à ces pédago-« gues, qui, pour donner de l'émulation à leurs disciples, « prodiguent, en leur présence, des louanges à des en-« fants étrangers, quelque grossiers qu'ils puissent être. « Les Scythes sont ces mêmes barbares que nous avons « depuis appelés Tartares; ce sont ceux-là mêmes qui, « longtemps avant Alexandre, avaient ravagé plusieurs

« fois l'Asie, et qui ont été les déprédateurs d'une grande « partie du continent. Tantôt, sous le nom de Monguls, « ou de Huns, ils ont asservi la Chine et les Indes; tan- « tôt, sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui « avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vas- « tes campagnes que partirent les Huns pour aller jus- « qu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés et justes, « dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'é- « quité, quand ils copient Quinte-Curce » (Voltaire aurait pu dire Justin, avec plus de fondement). « C'est « ainsi, continue-t-il, qu'on nous accable d'histoires an- « ciennes, sans choix et sans jugement; on les lit à peu « près avec le même esprit qu'elles ont été faites, et on ne « se met dans la tête que des erreurs. Les Russes habitent « aujourd'hui l'ancienne Scythie européenne; ce sont eux « qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. » A ce propos, Voltaire entame un panégyrique de Pierre le Grand et des czarines Élisabeth et Catherine II. Peut-être s'y laisse-t-il entraîner lui-même à des erreurs non moins étranges que celles dont il vient de se plaindre; mais cette discussion nous écarterait du sujet que nous traitons. Il est temps de résumer ce qu'on peut savoir de la position géographique des Scythes, de leurs mœurs et de leurs annales, jusqu'à Darius, fils d'Hystaspe.

Certainement les anciens auteurs n'ont pas tous attaché la même idée au nom de Scythes. Quelques-uns n'en ont fait qu'une nation européenne; d'autres l'ont divisée entre l'Europe et l'Asie; et il en est qui, l'étendant fort avant dans l'Asie orientale, l'ont partagée par l'Imaüs en deux grandes sections, l'une en deçà de cette chaîne de montagnes, et l'autre au delà, jusqu'aux con-

fins de l'Inde et de la Chine. Il paraît que le nom de Scythie était devenu un terme générique qui embrassait à peu près tout ce qu'on avait connu de contrées septentrionales, tant européennes qu'asiatiques; seulement, ces connaissances ne dépassaient guère le soixantième degré de latitude; et l'on était d'ailleurs fort loin d'avoir une nomenclature invariable des divers peuples à placer dans cette immense région scythique : on en voit qui tantôt s'y confondent, tantôt s'en détachent. A cet égard, le système le plus clair et le plus plausible serait encore celui d'Hérodote, non pas néanmoins aussi resserré que le suppose M. Miot, mais étendu même un peu au delà des limites marquées par Bayer. Je crois, Messieurs, qu'on peut dire que la Scythie était comprise, au midi, entre les bouches du Danube et la mer Caspienne; au nord, entre la Baltique et les monts Riphées ou Ural, et y rattacher ainsi, à l'est du Palus-Mæotide, les Sauromates; à l'ouest du Pont-Euxin, la dernière partie du cours du Danube; au nord de ce fleuve, les Agathyrses et les Neures; entre la mer Baltique et les monts Riphées, les Mélanchlænes; et, en revenant au sud jusqu'au Tanaïs, les Budins, les Gélons et d'autres peuplades. Encore même, s'il fallait, comme Quinte-Curce et d'autres écrivains le veulent, que la Scythie rejoignît les confins de la Sogdiane et de la Bactriane, on ne pourrait se dispenser de la prolonger à l'est de la mer Caspienne, et alors il serait plus simple de laisser les Massagètes sur les bords de l'Oxus, ainsi que l'a fait Danville, que de les transporter sur ceux du Volga, comme l'a proposé Bayer.

A l'égard des mœurs scythiques, la description la

plus complète et la plus fidèle est sans contredit celle d'Hérodote; elle a même embrassé les idées religieuses et morales de ce peuple, qui comptait parmi ses théologiens, ou poëtes, ou philosophes, ou législateurs, quatre principaux personnages, Abaris, Anacharsis, Toxaris et Zalmoxis. Le premier vous a été représenté comme un personnage fabuleux; c'est ce qu'on en pouvait dire de plus juste. On l'a surnommé αἰθροϐάτης, ou *aérambule,* à cause de son voyage à travers les airs sur une flèche sacrée : il faisait aussi beaucoup d'usage de baguettes divinatoires. Quelques auteurs grecs ont parlé de lui plus au long, surtout les néoplatoniciens Porphyre et Jamblique, qui sans doute avaient droit de le revendiquer comme le fondateur de leur philosophie transcendentale; car le mysticisme tient à la sorcellerie, et les doctrines extatiques, les pressentiments, les révélations de l'enthousiasme n'ont été chez les anciens que des produits ou des formes particulières de la divination. Abaris rendait des oracles, prédisait les tremblements de terre, chassait la peste, apaisait les tempêtes; il passait pour l'inventeur de l'ancre des navires et du tour des potiers. Il fit avec des os d'hommes le Palladium, qu'il vendit aux Troyens. Il avait chanté en vers grecs les amours du fleuve Hébrus et l'arrivée d'Apollon chez les Hyperboréens. On a publié une prétendue lettre de lui parmi celles de Phalaris, qui n'ont aucune sorte d'authenticité. S'il a fait le Palladium, il a vécu avant la guerre de Troie; comme correspondant de Phalaris, il ne serait que du sixième siècle avant notre ère. On a placé son voyage à Athènes à la troisième olympiade, à la vingt et unième, à la cinquante-quatrième : il n'est jamais étonnant

qu'on ne sache pas l'époque d'une fable. Bayle a fait sur Abaris un savant et curieux article, qui est le troisième de son *Dictionnaire*.

Le sage Anacharsis, dont Hérodote nous a raconté les dévotieuses témérités et la mort funeste, avait eu, selon Plutarque, Lucien et Diogène de Laërte, des relations avec le législateur Solon, et avait lui-même voulu donner des lois à la Scythie. Il les écrivait en vers héroïques et rédigeait dans la même forme des préceptes d'hygiène et de tactique militaire. On dit pourtant qu'invité chez Périandre au banquet des sept sages, il y vint couronné de fleurs, de lierre et de laurier, but comme un Scythe, et demanda le prix d'ivresse. Hérodote n'a pas connu ou a dédaigné ces détails.

Cet historien n'a rien dit du tout de Toxaris, autre philosophe scythe, qui abandonna sa patrie et sa famille pour aller s'entretenir dans Athènes avec Solon, dont il devint l'ami très-intime. Il ne retourna point en Scythie, et acquit en Grèce la réputation d'un très-habile médecin; il fit des cures même après sa mort : il apparut en songe à une femme, en un temps de peste, et lui révéla que ce fléau cesserait, si l'on arrosait les rues avec du vin; ce qui eut un plein succès. Par reconnaissance, les Athéniens, à ce que rapporte Lucien, immolaient tous les ans un cheval à Toxaris.

Le quatrième illustre de la Scythie est Zalmoxis, dont Hérodote ne tardera point à nous parler; et je réserve pour ce moment les additions qu'il y aura lieu de faire à son récit. Des maximes attribuées à ces quatre philosophes et des renseignements fournis par les historiens, on conclut que les Scythes avaient horreur du mensonge; qu'ils méprisaient les richesses; qu'ils re-

connaissaient un Dieu suprême, quoiqu'un texte de Nicéphore Grégoras ait donné lieu de les accuser d'athéisme ou d'indifférence religieuse. Ils croyaient à une vie future, et ils espéraient y trouver un inaltérable bonheur. Tout cela n'empêche pas que les éloges prodigués par Justin et par quelques autres à leur modération, à leur énergie, à leur innocence, ne soient fort peu mérités. Hérodote s'est bien gardé de ces exagérations ou déclamations. Il a tout exposé, il n'a rien préconisé, et l'on ne voit point, en effet, comment un peuple barbare, homicide, qui suce le sang des hommes, qui boit dans leurs crânes, qui demeure imbu des superstitions les plus grossières, qui entretient des devins et qui les brûle, serait si recommandable, parce qu'il ne sait ni labourer ses champs, ni se bâtir des maisons, ni se livrer à aucune industrie paisible. Sous ces rapports, les observations de Voltaire sont parfaitement justes, et le paraîtront d'autant plus qu'on étudiera davantage l'état social. La nature physique et morale est excellente, mais c'est quand on l'achève par la culture; la destinée naturelle de l'homme, son bonheur et sa gloire consistent à tout cultiver en lui-même et autour de lui.

Quant aux événements arrivés chez les Scythes avant l'agression de Darius, nous n'en pouvons savoir que ce que nous apprend Hérodote; encore faut-il en retrancher plusieurs détails, dont il signale lui-même l'invraisemblance, ou qu'il ne nous a transmis que parce que le plan général de son ouvrage ne lui permettait pas de les écarter. Il ne nous a point montré les Scythes vainqueurs d'un antique roi égyptien nommé Vexoris, et s'élançant du champ de bataille sur l'Asie,

pour la dompter et la rendre leur tributaire durant cinq cents ans avant Ninus. Ce récit de Justin ou de Trogue-Pompée n'est aucunement attesté, et se concilie peu avec les notions historiques mieux établies. Toutefois en prenant Vexoris pour Sésostris, que nous avons placé vers le quinzième siècle avant notre ère, nous ne trouverions pas impossible qu'une guerre se fût élevée entre lui et les Scythes; ce n'est pas leur attribuer une antiquité beaucoup plus haute que celle que leur accorde Hérodote. Que les Scythes d'Europe soient venus ou revenus de l'Asie, il est fort permis encore de le supposer, pourvu qu'on ne prétende point bâtir sur cette hypothèse un corps entier d'annales.

Maintenant, Messieurs, nous allons rouvrir le quatrième livre de notre historien. Je reprends, nous dit-il, ma narration à l'endroit où je l'ai interrompue par l'exposé de la situation géographique des Scythes et de leurs coutumes nationales. Darius se mettait en marche pour les attaquer, lorsqu'un Perse, Œobazus, qui avait trois fils, tous trois requis pour cette expédition, vint le supplier de lui permettre d'en garder un. Je te les donnerai tous trois, répondit le roi, qui les fit mettre à mort, et laissa leur corps sur la place à la disposition de leur malheureux père : on est forcé de convenir qu'il ne se rencontre rien d'aussi barbare chez les Scythes. Ayant quitté Suse, le monarque se rendit à Chalcédoine, au lieu où l'on avait jeté un pont sur le Bosphore, et prit un vaisseau qui le transporta aux îles Cyanées ou Iles Bleues, jadis flottantes, à ce que disent les Grecs. En débarquant, il s'assit sur un monument sacré d'où il admirait l'Euxin, long de onze mille cent stades, large de trois mille cent. Le dé-

troit par lequel cette mer communique à celle de la Grèce n'a que quatre stades en largeur, sur une longueur de cent vingt : ce canal, qui prend le nom de Bosphore, s'ouvre sur la Propontide, qui, large de cinq cents stades sur mille quatre cents de longueur, aboutit à l'Hellespont, autre détroit large seulement de sept stades, et long de trois cents. L'Hellespont verse ses eaux dans la mer Égée. Hérodote, qui sait l'importance des descriptions exactes, nous rend compte de la manière dont ces mesures ont été prises. Un vaisseau, dans un long jour, parcourt soixante-dix mille orgyies, et, pendant la nuit, soixante mille; or, de l'entrée du Pont-Euxin à l'embouchure du Phase, ce qui est la plus grande longueur de cette mer, on compte neuf jours et huit nuits de navigation qui répondent à un million cent dix mille orgyies, somme égale à onze mille cent stades. De même la plus grande largeur de l'Euxin est entre le pays des Sindes et Thémyscire, ville située sur le Thermodon; et, puisque cet intervalle se parcourt en trois jours et trois nuits, il est de trois cent trente mille orgyies, c'est-à-dire de trois mille trois cents stades, le stade étant centuple de l'orgyie. Le Pont-Euxin tient d'ailleurs à un vaste lac, qui ne lui est pas très-inférieur en grandeur, et qui s'appelle Palus-Mæotide. En supposant, Messieurs, que le stade ici employé soit celui qu'il faut répéter mille cent onze fois plus un neuvième, pour avoir un degré de l'équateur terrestre, la mesure de la mer Noire se trouve, dans Hérodote, à peu près égale à celle que donnent Danville, le major Rennell et feu M. Barbié du Bocage, ou du moins n'en diffère que d'environ un demi-degré, différence qui s'expliquerait tant par le resserrement

de cette mer, que par l'incertitude attachée à ces évaluations approximatives. Ceux qui ont cru trouver, dans ces calculs de notre historien, une erreur considérable, n'ont été conduits à ce résultat que par une erreur bien plus réelle, savoir, en ne tenant pas compte de la diminution des degrés du parallèle à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur. Cet endroit est, tout au contraire, l'un de ceux qui garantissent le mieux l'exactitude ordinaire du travail d'Hérodote, quand il s'agit de mesurer et de décrire.

Après avoir à son aise admiré l'aspect de l'Euxin, le roi de Perse fit voile en arrière, et visita le pont que l'architecte Mandroclès de Samos avait construit sur le Bosphore. Dans le trajet, il observa ce détroit et ordonna d'élever sur le rivage deux colonnes, où l'on graverait, en caractères assyriens sur l'une, en caractères grecs sur l'autre, le dénombrement de ses troupes : il avait sept cent mille hommes tant infanterie que cavalerie, outre sa flotte composée de deux cents vaisseaux. Dans la suite ces deux colonnes ont été employées par les Byzantins à orner le temple de Diane Orthosienne. Où Mandroclès avait-il jeté le pont? Hérodote conjecture que c'était à moitié chemin entre Byzance et le temple bâti à l'ouverture du Bosphore. Satisfait de ce travail, Darius récompensa magnifiquement l'ingénieur. Avec une partie de la valeur des dons qu'il avait reçus, Mandroclès fit faire des tableaux qui représentaient la jonction des rives du Bosphore, de plus le roi de Perse assis sur son trône et voyant défiler son armée; le sujet était expliqué par une inscription en vers :

Mandroclès à Junon consacre ces tableaux,

Monument du pont de bateaux
Qu'il a construit sur les flots du Bosphore.........

Darius n'eut pas plutôt mis le pied en Europe qu'il ordonna aux Ioniens d'entrer dans le Pont-Euxin, de s'avancer jusqu'à l'Ister, de remonter ce fleuve et d'y jeter un pont. Conduite ainsi par les Ioniens, les Éoliens et les Hellespontins, la flotte partit des îles Cyanées, se dirigea vers le Danube, et le remonta durant deux jours; le pont fut jeté au point où le fleuve se partage en plusieurs bouches avant d'arriver à la mer. En même temps le roi traversait le Bosphore sur le pont de bateaux, poursuivait sa route par la Thrace, et parvenait aux sources du Téare, près desquelles il campa trois jours. Les gens du pays donnent le Téare pour un fleuve merveilleux, dont les eaux guérissent les chevaux et les hommes de la gale et de plusieurs autres maladies. Ce fleuve a trente-huit sources, les unes froides, les autres chaudes, quoiqu'elles jaillissent toutes d'une même montagne. Deux routes, dont chacune est de deux journées, conduisent à ces sources; la première part d'Hérée près de Périnthe; la seconde d'Apollonie sur le Pont-Euxin. Le Téare jette ses eaux dans le Contadesdus, qui porte les siennes à l'Agrianès; et celui-ci se joint à l'Hébrus, qui a son embouchure dans la mer, près de la ville d'Énos. Une colonne élevée par Darius aux sources du Téare portait une inscription en prose, où il était dit que les eaux de cette rivière surpassaient toutes les autres en bonté comme en beauté; qu'aussi le plus beau et le meilleur des hommes, le roi des Perses et de tout le continent, avait fait à cette rivière l'honneur de camper sur ses bords, avec l'armée si bonne et si belle qu'il conduisait contre

les Scythes. De là le grand roi parvint à un autre fleuve nommé Artiscus qui traverse le pays des Odryses, et y laissa un monument de son passage. Il ordonna que chaque soldat de son armée y déposerait une pierre, ce qui produisit d'énormes amas. Avant de gagner l'Ister, il soumit les Gètes, qui se qualifiaient immortels : ce fut la seule nation qui lui opposa quelque résistance, car les Thraces de Salmydesse, et ceux qu'on nomme Scyrmiades et Nipséens, au-dessus des villes d'Apollonie et de Mésembria, s'étaient rendus sans combattre. Les Gètes, qui tentèrent de se défendre, furent, après leur défaite, condamnés à la servitude. C'est pour expliquer leur surnom d'immortels qu'Hérodote va parler de Zalmoxis, personnage que je vous ai, Messieurs, déjà indiqué.

Les Gètes sont persuadés qu'ils ne meurent point; que, de cette vie, ils passent à une autre près de leur dieu Zalmoxis ou Gébéleizis, à qui leur roi envoie, tous les cinq ans, un député. Celui qui a été désigné pour remplir cette honorable mission est lancé par ses concitoyens sur les pointes d'une forêt de piques dressées et serrées. S'il en meurt sur-le-champ, c'est une excellente nouvelle qu'il rapporte, le dieu est favorablement disposé pour la nation; s'il survit, on l'écarte comme un méchant homme, coupable sans doute de quelque crime, et on le remplace par un plus digne. Une autre pratique religieuse des Gètes est de tirer des flèches contre le ciel, lorsqu'ils entendent le tonnerre ou voient des éclairs; car le ciel n'est point à leurs yeux une divinité : pour eux il n'y a pas d'autre dieu que le dieu Zalmoxis. Cependant les Grecs disent qu'en sa vie ce Zalmoxis n'était qu'un esclave de Pytha-

gore à Samos; que, s'étant là fort enrichi, il revint chez les Thraces, et leur communiqua, tant bien que mal, quelque teinte des mœurs ioniennes, quelques notions de la philosophie pythagorique. Il rassemblait les principaux citoyens, leur donnait des repas, leur enseignait qu'ils ne mourraient point, mais qu'ils seraient transportés en un lieu où ils jouiraient d'une éternelle félicité. Ayant fait construire secrètement une chambre souterraine, il s'y retira; on le crut mort; après trois ans, il reparut et assura qu'il revenait de cet autre excellent monde, et en donna les plus heureuses nouvelles. « Pour moi, continue l'historien, je ne prétends « nier ni affirmer la construction du souterrain; mais je « tiens que Zalmoxis a vécu plusieurs années avant Py- « thagore. Qu'il ait été dieu ou homme, peu m'importe, « le fait est que les Gètes vivaient sous l'empire de ses « institutions, quand ils tombèrent sous la puissance de « Darius. »

On croit, Messieurs, que Pythagore est mort vers l'an 500 avant notre ère, environ seize ans avant la naissance d'Hérodote. Tout nous autorise à supposer que Zalmoxis, si c'est un personnage réel, était beaucoup plus ancien. Il est même identifié avec Saturne par un auteur que cite Photius. Les Grecs l'ont extrêmement rajeuni; les uns, comme Strabon et Diogène de Laërte, afin d'attribuer à la Grèce l'invention des doctrines qu'il passe pour avoir professées; les autres, comme Porphyre et Jamblique, afin de trouver en lui un disciple de l'un des maîtres de leur école. Ces deux écrivains et les autres syncrétistes des troisième, quatrième et cinquième siècles de l'ère vulgaire, ont eu besoin de bouleverser l'histoire aussi bien que la phi-

losophie et la littérature, pour accréditer leurs doctrines romantiques et transcendentales. Il importe extrêmement d'observer les illusions et les artifices de cette secte d'illuminés, qui a contribué, plus peut-être que la tyrannie des empereurs et que les ravages des peuples barbares, à interrompre les progrès de l'esprit humain et à plonger le monde dans les ténèbres horribles du moyen âge. Les savants modernes n'ont trop su que faire de Zalmoxis, nom quelquefois écrit Zamolxis. Les uns l'ont déclaré fort antique; d'autres, comme Vossius, ont imaginé deux personnages de ce nom, afin qu'il en restât un à donner pour disciple à Pythagore. Quelques-uns pensent que c'était moins un nom propre que le titre d'une dignité politique et sacerdotale, qui, depuis le Zalmoxis primitif, c'est-à-dire Hercule, ou Saturne, ou bien un fils ou un prêtre de Vesta, se transmettait successivement à tous ses successeurs : certaines paroles de Strabon autorisent ce système. L'âme du dieu des Gètes se serait reproduite de pontife en pontife dans le cours des siècles : cette idée, Messieurs, se concilierait parfaitement avec la doctrine de la métempsycose, et ressemblerait d'ailleurs à ce que nous savons des incarnations indiennes, et de la transmigration de l'âme de Foé dans la série des Dalaï-Lama de la Tartarie chinoise. Tout annonce que ces inepties sont très-antiques, et qu'elles ont été communes à plusieurs peuples.

Nous avons étudié aujourd'hui les chapitres ou articles cinquante-neuf à quatre-vingt-seize du livre IV d'Hérodote; les cent neuf derniers chapitres de ce même livre nous occuperont durant nos deux prochaines séances.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU QUATRIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS.

Messieurs, nous avons recueilli, dans notre dernière séance, ce qu'ont écrit sur les mœurs des Scythes, Hérodote, Diodore de Sicile, Justin, Quinte-Curce, Ammien Marcellin et quelques autres anciens auteurs. C'était un peuple inculte, manquant des vices qu'amène une fausse civilisation, mais non de ceux qu'entretiennent l'ignorance et le vagabondage; de ceux que semble produire, s'il le faut avouer, la nature elle-même, quand les hommes la laissent imparfaite, quand ils ne savent point arracher et achever ses bienfaits. Le caractère scythique s'est conservé d'âge en âge; et l'empreinte en est reconnaissable encore aujourd'hui, à peu près comme l'aspect des lieux sauvages se maintient le même, tant qu'on ne les cultive pas. Du reste, il importe d'observer que la dénomination de Scythes est restée assez vague dans l'antiquité; qu'elle s'est appliquée à des portions plus ou moins étendues de l'Europe et de l'Asie; que chaque ancien géographe l'a définie ou circonscrite à sa manière. En combinant ces diverses indications, et surtout celles d'Hérodote, qui seraient encore les plus sûres, nous pourrions nous représenter la Scythie comme un quadrilatère, dont les quatre angles se trouveraient ainsi placés: au sud-ouest le Danube, pris à quelque distance de son embouchure; au nord-ouest la mer Baltique, vers

Riga; au nord-est les monts Riphées ou Urals; au sud-est, la mer Caspienne vers Astracan; sauf à retrouver encore, à l'est de la mer Caspienne, d'autres tribus scythiques, voisines, selon certains textes, des Sogdiens et des Bactriens. Enfin, Messieurs, nous avons joint au tableau du pays des Scythes, et de leurs traditions historiques et superstitieuses, ce qu'on sait de leurs idées morales et philosophiques, ce qu'on raconte de quatre personnages célèbres chez eux par des prestiges ou par des doctrines, Abaris, Anacharsis, Toxaris et Zalmoxis.

Déjà le roi de Perse Darius, malgré les avis de son frère Artabanès, a levé une armée formidable; il a fait périr les trois fils d'OEobasus qu'il avait promis de rendre à leur père, désolé de les voir tous trois enrôlés. Darius est arrivé sur le Bosphore; il a récompensé Mandroclès, constructeur d'un pont de bateaux. Après avoir admiré l'Euxin, élevé des colonnes, gravé des inscriptions, et campé trois jours près des sources du Téare, le grand monarque a soumis les Gètes, et s'est avancé vers l'Ister, ou le Danube. C'est là que nous reprenons aujourd'hui la narration d'Hérodote au chapitre quatre-vingt-dix-sept du livre IV.

Lorsque l'armée eut passé l'Ister, Darius ordonna aux Ioniens de rompre le pont de bateaux qu'ils avaient jeté sur ce fleuve. Ils allaient obéir, quand le chef des Mityléniens, Coès, fils d'Erxandre, proposa au prince de laisser subsister ce pont. « Il servira, disait-« il, à notre retour, si nous subjuguons les Scythes; à « notre retraite, si nous ne pouvons avancer dans leur « inculte pays. Ils ne nous vaincront pas, je le sais bien; « mais ils peuvent nous échapper, et nous aurions trop « à souffrir en errant si longtemps sur leurs traces. » Ap-

plaudissant à la sagesse de ce conseil, le roi prit une courroie, y fit soixante nœuds et dit aux chefs des villes ioniennes : « Chaque jour, vous déferez un de ces « nœuds; si, lorsqu'ils seront tous dénoués, je n'ai pas « reparu, vous mettrez à la voile pour retourner dans « votre patrie : jusque-là, gardez le pont, préservez-le « de tout dommage et veillez à sa défense. » Cela dit, le roi de Perse se remit en marche; mais, afin de mieux suivre ses mouvements, l'historien a besoin de recueillir encore des notions géographiques.

La Thrace, qui tient au Pont-Euxin, est au sud de la Scythie, par laquelle l'Ister vient se jeter dans cette mer. Immédiatement après l'Ister, se trouve la vieille Scythie, située au midi, et s'étendant jusqu'à la ville de Carcinitis. A partir de là, le pays, toujours limité par l'Euxin, devient montueux, s'avance dans la mer, et forme la péninsule ou Chersonèse Taurique. A proprement parler, le peuple de la Tauride n'est point scythe; mais, quittez la presqu'île, vous retrouvez des Scythes habitant les régions situées tout au-dessus des Taures, jusqu'à l'occident du Bosphore Cimmérien et du Palus Mæotide jusqu'au Tanaïs. L'intérieur de la Scythie a pour limite les pays des Agathyrses, des Neures, des Androphages et des Mélanchlænes; car Hérodote persévère à distinguer ces peuples de la nation scythique. En conséquence, le quadrilatère dans lequel il enferme cette nation est plus resserré que celui que j'indiquais tout à l'heure, en tenant compte des documents fournis par d'autres auteurs. Dans Hérodote, le côté méridional ne va que depuis le Danube jusqu'à l'extrémité orientale de la mer d'Azof; et une ligne tracée depuis cette extrémité jusque vers Moscou

forme le côté oriental. Les deux autres côtés, au nord et à l'ouest, sont à peu près égaux entre eux, et respectivement parallèles aux deux premiers; chacun des quatre est évalué à vingt jours de marche, ou, dit l'historien, à quatre mille stades; ce qui ne serait point assez si l'on prenait le stade dont il se sert ordinairement, savoir, celui de onze cent onze et un neuvième au degré. Il en faut ici supposer un double, et il y a quelques autres embarras dans ce chapitre, défiguré, à ce qu'il semble, par les copistes, et mal restauré par les commentateurs. Dans tous les cas, Hérodote ne donnerait jamais à la Scythie proprement dite qu'environ deux cents lieues de long, sur autant de large; et il est pourtant indispensable d'étendre cette surface si l'on y veut comprendre toutes les peuplades auxquelles l'épithète de Scythiques a été communément appliquée dans l'antiquité. Hérodote, qui n'envisage que les Scythes anciens, et principalement ceux qu'il a qualifiés royaux, dit que ce peuple, ne se croyant pas en état de se mesurer avec l'armée de Darius, demanda des secours à ses voisins, les Taures, les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlænes, les Gélons, les Budins et les Sauromates.

L'historien s'arrête encore à décrire les mœurs particulières de ces différents peuples. Les Taures sacrifient à une vierge les malheureux que la tempête jette sur leurs rivages, et, sans exception, tous les Grecs qui leur tombent sous la main. Après avoir pris les auspices, ils frappent d'un coup de massue la tête de chacune de ces victimes, la coupent ensuite, l'attachent à une croix, et précipitent le corps du haut

du rocher sur lequel le temple est bâti, ou bien ils l'enterrent sans l'avoir précipité. La divinité à laquelle ces sacrifices sont offerts n'est autre que la fille d'Agamemnon, Iphigénie, qui, selon d'autres traditions, en avait accompli de pareils elle-même. Chaque guerrier taure tranche les têtes des ennemis qu'il a vaincus, les rapporte chez lui, les fixe sur des pieux élevés au-dessus de sa maison, particulièrement sur les conduits de la fumée, et prétend que ces têtes sont les gardiennes de ses foyers. C'est un peuple belliqueux, qui ne vit que de pillage. Les Agathyrses, au contraire, sont très-efféminés, et portent des parures chargées d'or. Chez eux, la communauté des femmes établit une fraternité, une parenté universelle : ils vivent unis, sans jalousie et sans haine. Les Neures, environ trente ans avant l'expédition de Darius, avaient été forcés de quitter leur pays occupé par une multitude de serpents venus des déserts, et ils s'étaient retirés chez les Budins. On disait que les Neures étaient fort adonnés à la magie; que chacun d'eux devenait loup une fois par an, et ne reprenait qu'après quelques jours la figure humaine. Je ne crois point ces contes, ajoute Hérodote; cependant ceux qui les font les affirment par serment. Les Androphages, ou Anthropophages, sont nomades et s'habillent comme les Scythes; mais ils parlent un idiome qui leur est propre; et leur nom exprime un genre de férocité dont leurs voisins ont horreur. Que les Mélanchlænes soient ainsi nommés à cause de leurs manteaux noirs, Hérodote nous l'a déjà dit : il le répète sans ajouter aucune autre notion sur ce peuple. Les Budins, nation plus puissante, se peignent le corps en bleu et

en rouge : ils ont une ville qui porte le nom de Gélonos : les remparts, les maisons, les temples y sont construits en bois. Les dieux de ce pays sont ceux de la Grèce, et le langage offre un mélange de grec et de scythique ; ce qui vient de ce que les Gélons tirent leur origine de marchands grecs, jadis chassés des comptoirs de l'Euxin. Les Budins, quoique les Grecs leur appliquent le nom de Gélons, n'ont ni la même langue ni les mêmes habitudes : ces deux races ne se ressemblent ni par les traits ni par la couleur. Les Budins sont nomades ; les Gélons cultivent la terre et se nourrissent de pain. Du reste, les forêts sont nombreuses dans tout ce pays. Au milieu de l'une des plus vastes, se voit un grand lac entouré de marécages ; on y prend des loutres, des castors et une autre espèce de bête à face carrée. Quel est ce dernier animal ? c'est ce que les naturalistes modernes ont vainement recherché ; mais le castor, autrefois appelé *canis ponticus*, a été commun sur les bords du Pont-Euxin. Les peaux de ces différentes bêtes servaient de fourrures, et l'on employait comme remèdes certaines parties de leurs corps.

A l'égard des Sauromates et des Amazones, voici ce qu'Hérodote en raconte : Le nom scythique des Amazones est *Oiorpata*, formé *d'oior*, homme, et de *pata*, tuer, *tueuses d'hommes*. Ces femmes ayant été vaincues par les Grecs sur les bords du Thermodon, celles qu'on fit prisonnières furent embarquées sur trois vaisseaux pour être conduites en Grèce ; mais, dès qu'on fut en pleine mer, elles se révoltèrent et tuèrent tous les hommes des équipages. Restées seules sur les navires, elles n'en connaissaient point la manœuvre, ne savaient se servir ni du gouvernail ni des voiles ; elles s'a-

bandonnèrent aux vents et aux vagues qui les portèrent à l'entrée du Palus Mæotide, vers un lieu nommé les Cremnes, ou les Précipices, dans la contrée habitée par les Scythes libres. Là, cherchant quelque habitation, elles s'emparèrent du premier pâturage, montèrent les chevaux qu'elles y trouvèrent, et se mirent à dévaster les terres. Les Scythes ne savaient quels étaient ces nouveaux ennemis, et ne les reconnurent pour des femmes qu'après leur avoir livré une bataille. Dès lors ils résolurent de ne plus les tuer, mais de leur envoyer des jeunes gens qui tâcheraient de former des liaisons avec elles. Ces jeunes guerriers établirent leur camp assez près de celui des Amazones, qui ne les en empêchèrent point. Ils s'aperçurent que, vers l'heure de midi, elles se retiraient dans des lieux ombragés, chacune à part, ou deux au plus ensemble. L'un d'eux se hasarda d'en aborder une, qui lui fit bon accueil, et qui parvint à lui faire comprendre, par gestes, qu'elle reviendrait au même lieu, le lendemain, avec une de ses compagnes, et qu'elle serait bien aise de l'y retrouver accompagné d'un autre Scythe. Peu à peu, l'une et l'autre troupe se rapprochèrent. Les Amazones s'apprivoisèrent, et il n'y eut plus qu'un seul camp. Jamais les Scythes ne purent apprendre la langue des Amazones; mais celles-ci ne tardèrent point à parler scythe. Invitées par ces jeunes gens à les suivre chez eux, et à y devenir leurs épouses, elles répondirent : « Comment voulez-vous que nous vivions avec vos mè« res et vos sœurs, qui ne sont que des femmes assises sur « des chariots, n'allant pas même à la chasse, tandis que « nous sommes des guerrières, tirant de l'arc, lançant « des javelots, montant à cheval? Si vous voulez nous

« avoir pour épouses, demandez à vos parents la part « qui vous revient dans ce qu'ils possèdent, et revenez « habiter avec nous. »

Ces arrangements ne furent pas plutôt pris, que les Amazones en proposèrent un autre. « Il nous serait, « dirent-elles, trop périlleux de rester si voisines de vos « parents, après que nous avons enlevé leurs fils et dé- « vasté leurs campagnes : si vous persistez à vouloir « unir votre sort au nôtre, passons ensemble le Tanaïs et « allons nous établir au delà de ce fleuve. » Les jeunes Scythes ne savaient plus rien refuser; ils passèrent le Tanaïs, marchèrent durant trois jours vers l'orient, descendirent au midi le long du Palus Mæotide, et de là, après trois autres journées de marche, occupèrent le pays qu'ils continuèrent d'habiter sous le nom de Sauromates. Ainsi se forma ce nouveau peuple, chez qui les femmes conservèrent les habitudes actives et guerrières des Amazones : là, il n'est permis à une fille de se marier qu'après qu'elle a tué un ennemi. Le fond de la langue est scythique, mais non sans mélange de solécismes, parce que les premières Amazones, impatientes de la parler, ne s'étaient pas donné la peine de l'apprendre correctement. Voilà, Messieurs, tout ce qu'Hérodote a écrit sur les Amazones.

Diodore de Sicile, qui les comprend parmi les Scythes, raconte qu'auprès du fleuve Thermodon, vivait jadis un peuple toujours gouverné par une femme; que l'une de ces reines leva une armée, qui n'était composée que de femmes; que, les ayant exercées au métier des armes, elle les conduisit contre les nations voisines, s'illustra par des conquêtes, se proclama la fille de Mars, contraignit les hommes, ses sujets, de

travailler à la laine, ordonna d'estropier tous les enfants mâles, et assujettit pour toujours le sexe masculin au féminin. Elle enjoignit de brûler la mamelle droite aux filles, afin de les rendre plus capables de tirer de l'arc : de là vient, selon Diodore, le nom d'Amazone, d'*a* privatif et de *mazos*, mamelle. Mais Fréret ne veut pas de cette étymologie : il aimerait mieux tirer ce nom de deux mots calmouques, *Émé* ou *Aémé*, femme, et *tsaine* ou *zaine*, perfection, excellence; en sorte qu'Amazone ou Aémétsaine signifierait femme parfaite. En continuant l'histoire de la même reine, Diodore de Sicile dit qu'elle bâtit une grande ville à l'embouchure du Thermodon, l'appela Thémiscyre, et y éleva un palais magnifique; qu'ayant ensuite étendu son empire jusqu'au delà du Tanaïs, elle périt dans une bataille. Sa fille lui succéda, et la surpassa. Chaque jour, cette seconde reine menait les filles à la chasse, et leur commandait l'exercice : elle institua des sacrifices en l'honneur de Mars et de Diane Tauropole; elle recula les frontières de ses États depuis le Tanaïs jusqu'à la Thrace; construisit des temples, et signala son règne par la justice et la modération, autant que par l'éclat des expéditions guerrières. Quand elle mourut, elle avait conquis une grande partie de l'Asie, y compris la Syrie. Les princesses qui lui succédèrent soutinrent et agrandirent la puissance de la nation, jusqu'à ce qu'Eurysthée ayant exigé qu'Hercule lui apportât le baudrier de l'Amazone Hippolyte, le héros la prit vivante et ruina l'empire de ces femmes belliqueuses. Méprisées après leur défaite, elles furent attaquées, vaincues par les barbares qui les avoisinaient, et dont

elles avaient plusieurs fois ravagé les terres. Au siége de Troie, cependant, on voit encore Penthésilée combattre parmi les Troyens, tuer des Grecs, et périr de la main d'Achille; mais c'est le dernier trait de l'histoire des Amazones : elles ont disparu depuis, si bien que leurs exploits, et surtout ceux qui auraient suivi la prise d'Ilion, paraissaient déjà fabuleux aux contemporains de Diodore de Sicile, ainsi qu'il le remarque lui-même.

Cet écrivain parle ailleurs des Amazones d'Afrique : car, dit-il, c'est une erreur que de supposer qu'il n'y en ait pas eu d'autres que celles qui ont habité le royaume de Pont, sur les bords du Thermodon. Au contraire, les Amazones africaines sont plus antiques et plus dignes d'être célébrées. Elles n'existaient plus au temps de la guerre de Troie; voilà pourquoi l'on connaît mieux celles du Pont, qui ont pris part à cette guerre. Mais Denys de Mitylène, qui a écrit l'histoire des Argonautes et de Bacchus, fournit à Diodore plusieurs détails sur les femmes guerrières de l'Afrique. Elles habitaient l'île Hespérie, au couchant du lac Tritonis, au pied du mont Atlas; grande île qui renfermait plusieurs cités, et qui était riche en pierres précieuses. Myrine, reine de ces Amazones, rassembla une armée de trente mille femmes d'infanterie et de deux mille de cavalerie, toutes revêtues de dépouilles de serpents, toutes munies de glaives, d'arcs et de lances. Elles conquirent le pays des Atlantes, passèrent tous les hommes au fil de l'épée, réduisirent en servitude les femmes et les enfants. Des guerres sanglantes s'allumèrent entre les Amazones et les Gorgones, autre nation de femmes guerrières. Myrine vainquit, subjugua les Gorgones. Celles-ci s'étant pourtant relevées,

Persée, fils de Jupiter, les attaqua; Méduse était alors leur reine. Vint ensuite Hercule, qui extermina et les Gorgones et les Amazones d'Afrique, afin qu'il ne restât plus de nation gouvernée par des femmes. Il bouleversa tout le sol de la contrée, et le lac Tritonis disparut. Mais Diodore n'a pas encore raconté tous les exploits antérieurs de la reine Myrine. Il veut que nous sachions de plus qu'elle avait fait alliance en Égypte avec Horus, fils d'Isis, vaincu les Arabes, soumis les Syriens, reçu les tributs des Ciliciens, dompté les peuples voisins du mont Taurus, envahi la grande Phrygie et porté la gloire de ses armes jusqu'aux rives du Caïque. Ses triomphes sont attestés par la ville appelée Myrine et par celles qui portent les noms de sa sœur Mitylène, de ses lieutenantes, Cymé, Priène et Pitane. Elle allait conquérir d'autres îles, lorsque son vaisseau fut battu de la tempête. Myrine invoqua la mère des dieux, qui la jeta dans une île déserte, que dès lors on appela Samothrace ou île sacrée. Diodore avertit pourtant que, suivant certains auteurs, cette île se nommait originairement Samos, et prit le nom de Samothrace, quand les Thraces vinrent l'habiter. Les Amazones en sortirent; et la mère des dieux y transporta une population nouvelle, spécialement ses enfants, les Corybantes. Pour Myrine, le temps de ses succès était passé. Le Thrace Mopsus et le Scythe Sipyle taillèrent ses armées en pièces : elle mourut sur le champ de bataille avec la plupart de ses compagnes. Quelques-unes échappèrent, et regagnèrent l'Afrique, où, comme il a été déjà dit, Hercule les extermina aussi bien que leurs rivales les Gorgones.

La première observation que vous ferez, Messieurs,

sur ces récits, c'est que, malgré ce soin que prend Diodore de bien distinguer les Amazones africaines des Pontiques, leurs histoires tendent quelquefois à se confondre. Car Hercule y intervient de part et d'autre; et, avant d'être anéanties par ce héros, ces deux nations de femmes guerrières avaient pareillement étendu leurs conquêtes sur les mêmes contrées de l'Asie. Vous remarquerez en second lieu qu'en ce qui concerne l'origine des Amazones scythiques, la tradition suivie par Hérodote diffère essentiellement de celle que Diodore de Sicile a préférée. Cette confusion, cette discordance, et, en troisième lieu, le caractère merveilleux de la plupart des détails, suffisent assurément pour montrer l'extrême inexactitude, ou pour mieux dire la fausseté de ces narrations. Aussi est-ce précisément à propos des Amazones que Fréret dit que les anciens ont eu leurs fables et leurs romans aussi bien que les modernes : il ajoute que, peut-être, ceux qui étudient l'antiquité ne se tiennent pas toujours assez en garde contre une sorte de respect que l'on a pour elle, et qui entraîne à confondre les romans historiques avec les histoires véritables.

Mais voici, Messieurs, sur les Amazones d'autres traditions encore: Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, dit qu'elles étaient primitivement les épouses des colons scythes qu'Ylinos et Scolopitus avaient entraînés de la Scythie, aux frontières de la Cappadoce, dans les champs de Thémiscyre, près du fleuve Thermodon. Ces Scythes ayant été taillés en pièces par les peuples dont ils pillaient les domaines, leurs veuves prirent les armes, repoussèrent les ennemis, envahirent des contrées nouvelles. L'historien latin peint leurs mœurs,

à peu près comme vient de le faire Diodore, et il donne la même étymologie de leur nom d'Amazone. Mais il nomme les deux reines Marthésia et Lampédo, qui s'étaient partagé l'armée et régnaient concurremment, se disant filles de Mars. Elles subjuguèrent la plus grande partie de l'Europe et quelques villes asiatiques, bâtirent Éphèse et d'autres villes; mais, peu après, les Amazones, qui étaient restées en trop petit nombre en Asie, y essuyèrent des revers, et leur reine Marthésia périt dans un combat. Sa fille Orithye la remplaça et s'acquit une vaste gloire, par ses talents militaires et par l'extrême sagesse de sa conduite. C'étaient elle et Antiope qui gouvernaient les Amazones, lorsque Hercule, pour accomplir l'une de ses douze glorieuses tâches, partit avec neuf vaisseaux et l'élite de la jeunesse grecque, et vint inopinément les attaquer. Orithye était absente, occupée à des guerres lointaines : Antiope avait peu de troupes autour d'elle; il lui fut impossible de se défendre : ses deux sœurs, Ménalippe et Hippolyte, tombèrent au pouvoir d'Hercule et de Thésée : Hercule rendit Ménalippe à Antiope, et Thésée garda sa captive Hippolyte, qui lui donna pour fils Hippolyte. Vous savez, Messieurs, qu'ailleurs c'est Antiope elle-même qui devient mère d'Hippolyte. Cependant Orithye apprend les revers de ses sœurs : elle sait que l'une d'elles est ravie par un prince athénien : « Quoi! s'écrie-t-elle, nous souf« fririons les rapines des Grecs. A quoi nous servirait« il d'avoir soumis l'Euxin et l'Asie? » Elle demanda particulièrement du secours au roi de Scythie, Sagillus : « Je suis Scythe aussi, disait-elle, et c'est à sou« tenir la gloire du nom scythe que je vous appelle. »

Sagillus se laissa persuader; il envoya son fils, Panasagore, à la tête d'une cavalerie formidable; mais la dissension se mit entre les Amazones et leurs auxiliaires : elles succombèrent sous les armes des Athéniens. Après Orithye, régna Penthésilée, qui périt au siége de Troie; et, depuis ce temps, les Amazones, de plus en plus affaiblies, eurent peine à se perpétuer jusqu'à l'époque d'Alexandre : leur reine Minithye ou Thalestris se rendit près de ce conquérant; de retour dans son royaume, elle ne put s'y soutenir, et le nom des Amazones s'éteignit avec elle.

Les historiens d'Alexandre n'ont pas manqué de faire mention de cette Thalestris; mais ils placent ses États au midi de l'Hyrcanie, à l'orient de la mer Caspienne. En ce point, Quinte-Curce copie Clitarque, dont les erreurs géographiques ont été relevées par Strabon : il paraît, Messieurs, que les anciens avaient d'abord, et assez longtemps, confondu en une seule mer la Caspienne et le Pont-Euxin. Dans Arrien, Thalestris ne vient pas elle-même trouver Alexandre; elle lui envoie une députation d'Amazones; du reste, Arrien, écrivain sage, ne voit là qu'une tradition fabuleuse. Avant lui, l'existence de cette nation de femmes guerrières avait été contestée par Strabon; mais Pline, Plutarque et la plupart des anciens pensent que le fond de leur histoire peut avoir quelque réalité.

Hérodote, Diodore de Sicile, Justin et les historiens d'Alexandre, sont, parmi les écrivains de l'antiquité, ceux qui ont parlé le plus au long des Amazones. Mais il est accidentellement fait mention d'elles en quelques autres textes classiques, qui se trouvent rassemblés, soit dans une dissertation latine de Pierre

Petit, soit dans un mémoire académique de Fréret; et des extraits du même genre sont tout ce qu'il y a d'instructif dans une longue histoire des Amazones par l'abbé Guyon. Homère les place à l'orient du fleuve Sanga et de la Phrygie; il les représente comme puissantes aux siècles de Bellérophon, d'Hercule et de Priam; il indique leurs expéditions en Lycie, leurs guerres avec quelques Phrygiens, leurs courses dans la Troade; il les qualifie ἀντιάνειραι, mot auquel Hésychius donne la même valeur qu'à ἰσάνδρας, *égales aux hommes*. Mais Eschyle suppose qu'elles avaient abandonné l'Asie Mineure cinq cents ans avant l'époque d'Hercule, ce qui ne s'accorde point avec ce qu'Homère vient de nous dire. Chez le poëte tragique, Prométhée annonce qu'il sera délivré par Hercule, treizième descendant d'Io; et, en traçant à cette nymphe la route qu'elle doit suivre, il lui dit que du Caucase elle descendra dans le pays des Amazones, qui habiteront un jour Thémiscyre. Dans sa tragédie des Euménides, le même Eschyle dit que l'Aréopage tire son nom du sacrifice que les Amazones, assiégeant Athènes, offrirent à Mars, *Arei*, dans le lieu, *pagos*, où ce tribunal fut établi. Et cette notion, quoique démentie par d'audres documents, se retrouve dans Eustache et dans l'Ἐτυμολογικὸν μέγα. Hérodote nous a dit qu'une Amazone ne se mariait qu'après avoir tué un ennemi; Hippocrate dit trois ennemis; et il fait mention de l'extirpation ou du desséchement de la mamelle droite, par l'application d'un vase d'airain échauffé. Selon lui, cette opération rendait le bras droit plus souple et plus fort. Platon assure que, de son temps, c'est-à-dire un demi-

siècle après Hérodote et Hippocrate, on voyait encore, vers les bords du Pont-Euxin, des milliers de femmes guerrières nommées Sauromatides, qui partageaient avec leurs maris les fatigues et les périls des combats. Il paraît que les plus anciens et les plus véridiques historiens d'Alexandre n'avaient point rapporté l'aventure de Thalestris. Le romancier Onésicrite l'ayant insérée dans l'un de ses livres prétendus historiques, Lysimaque lui dit en souriant : « Apprenez-moi, de grâce, « où j'étais alors et comment je n'ai rien su de tout cela. » Appien conte qu'il se trouva des femmes parmi les prisonniers tombés au pouvoir de Pompée, dans la guerre de Mithridate sur les bords de la mer Caspienne; mais Plutarque avait dit plus exactement que c'étaient des hommes portant des bottines et des boucliers semblables à ceux que les sculpteurs donnaient aux Amazones. Encore au sixième siècle de l'ère vulgaire, les Grecs supposaient qu'il en restait dans les plaines situées au nord du Caucase : c'était, comme l'observe Procope, une erreur qui provenait de ce que les Huns septentrionaux se faisaient assez souvent accompagner de leurs femmes dans leurs incursions sur les terres de l'empire. Il a fallu de même transformer quelques exemples particuliers en un fait général pour retrouver des armées féminines chez les Tartares du treizième siècle et du quatorzième. Une république d'Amazones, en Bohême, n'a probablement pas plus de réalité, quoiqu'Ænéas Sylvius dise qu'elle a subsisté pendant neuf ans, et qu'elle avait pour fondatrice une héroïne nommée Walaska. On a placé une république du même genre au cœur de l'Afrique, à une époque assez moderne; et Fréret trouvait suffisamment attestée l'histoire de

la reine Singa, gouvernant, chez les Jagas, un État composé de femmes, où les mères tuaient tous leurs enfants mâles nouveau-nés : les Portugais du Congo ont soutenu une guerre contre cette princesse et traité ensuite avec elle. Enfin les compagnons de Christophe Colomb prirent pour des femmes guerrières, quelques sauvages sans barbe qu'ils voyaient dans les Antilles; et, lorsqu'on fut détrompé de cette illusion, pour ne pas renoncer aux Amazones, on crut en découvrir dans l'Amérique méridionale, sur les bords d'un fleuve dont le nom semble accréditer cette erreur, fleuve qui auparavant avait porté le nom du capitaine espagnol Maragnon, plus anciennement celui de François Orellana, le premier Européen par qui il avait été reconnu.

Pour revenir aux anciennes Amazones scythiques dont Hérodote nous a esquissé l'histoire, elles étaient, nous a-t-on dit, parties des bords du Thermodon, embarquées sur trois navires. Or, en ces temps-là, un vaisseau ne portait au plus que cent vingt hommes, tant soldats que matelots; et, comme on ne peut guère supposer moins de vingt hommes pour conduire et garder cent Amazones en chacun des trois bâtiments, il s'ensuit qu'elles n'arrivaient en Scythie qu'au nombre d'environ trois cents : comment se fait-il que, cent cinquante ans après, elles aient déjà produit la nation sauromate, occupant un pays dont la longueur s'évaluait à quinze journées de marche et la largeur à huit, c'est-à-dire au moins de cent lieues sur cinquante. Comment expliquer surtout un progrès si rapide dans une peuplade où il n'aurait été permis aux filles de se marier qu'après avoir tué un ennemi ou même trois? Il y a

donc lieu d'écarter comme fabuleux la plupart des détails relatifs aux Amazones dans les anciens livres, en y comprenant surtout la part qu'on leur attribue, d'après Diodore et certaines médailles, à la fondation des villes d'Éphèse, de Smyrne, de Cume et de plusieurs autres. Voici donc, Messieurs, à quoi nous pourrions, avec Fréret, réduire toutes ces traditions : il y avait dans la Scythie une tribu de Sauromates où les femmes accompagnaient souvent les hommes à la chasse et à la guerre. Quelques siècles avant Homère, une armée de ces Sauromates, hommes et femmes, a traversé la Colchide, pénétré dans l'Asie Mineure, et s'est arrêtée sur les bords du Thermodon. Pour rendre cette histoire plus merveilleuse, les Grecs auront supprimé les hommes, et les poëtes y auront ajouté des guerres soutenues par les femmes seules, contre Hercule, contre Thésée, contre les Athéniens. Ils auront rattaché, le plus possible, ces guerrières à l'histoire fabuleuse de la Grèce, pour la plus grande gloire de cette contrée, et même sans prendre la peine de leur donner des noms étrangers ; car tous ces noms d'Orithye, de Ménalippe, d'Hippolyte, sont grecs ou formés de racines grecques. Enfin, les Sauromates de l'un et de l'autre sexe, transportés dans l'Asie Mineure, ne se recrutant point par de nouvelles troupes de leur nation, n'ayant ni villes ni maisons, ignorant ou méprisant l'agriculture, ne vivant que de pillages, n'auront pas tardé à s'affaiblir, à s'éteindre ou à se retirer ; et leur extinction ou leur retraite aura facilité le débit de toutes les fictions imaginées pour embellir leur histoire. Voltaire a extrait des annales orientales et occidentales du moyen âge plusieurs exemples de femmes belliqueuses, soit réunies par petites troupes, soit

associées, une seule à la fois, à des armées d'hommes. « Il n'est presque point de nation, dit-il, qui ne se glo-« rifie d'avoir de pareilles héroïnes, telles que, jadis, une « Sémiramis, une Tomyris, une Penthésilée, qui sont « peut-être fabuleuses, peut-être véritables; mais, « ajoute Voltaire, le royaume des Amazones sur les « bords du Thermodon n'est qu'une fiction poétique, « comme presque tout ce que l'antiquité raconte. »

Hérodote, en rentrant dans son sujet, réunit en assemblée les rois de tous les peuples qu'il vient d'indiquer comme voisins des Scythes proprement dits, et fait paraître devant ces princes les députés de cette Scythie même. Après avoir exposé comment les Perses, ayant déjà jeté un pont sur le Bosphore, traversé le détroit, soumis la Thrace et construit un autre pont sur l'Ister, se disposaient à envahir les contrées scythiques, les députés demandèrent si les Sauromates, les Budins, les Gélons, les Mélanchlænes, les Neures, les Androphages, les Agathyrses et les Taures voulaient rester tranquilles spectateurs de ces mouvements, qui finiraient par les atteindre tous. S'abuseraient-ils au point de penser que Darius ne menace que la Scythie propre, quand déjà il s'est emparé de la Thrace, a vaincu les Gètes et soumis tout ce qu'il a rencontré sur son chemin? A ce discours les rois des Budins, des Gélons, et des Sauromates, répondirent par une promesse formelle de secourir les Scythes; mais les autres princes déclarèrent qu'ils ne se mettraient en campagne que lorsqu'ils se verraient directement attaqués. Jusque-là ils ne se mêleraient point d'une guerre que les Scythes seuls avaient provoquée par leur expédition en Médie, entreprise sans la participation de leurs voisins. Voyant qu'ils

ne devaient pas compter sur un grand nombre d'auxiliaires, les Scythes résolurent de ne point se présenter à l'ennemi en rase campagne, mais de se retirer avec leurs troupeaux dans l'intérieur de leur pays en laissant derrière eux tous les puits comblés, les fontaines obstruées, les pâturages dévastés. Ils se partagèrent en deux divisions : la première, sous le commandement du roi Scopasis, devait se joindre aux Sauromates, et, dans le cas où les Perses marcheraient de son côté, elle se replierait sur le Tanaïs et le Palus Mæotide, pour revenir sur les derrières de l'ennemi, au moment où celui-ci, las d'une poursuite inutile, prendrait le parti de se retirer. La seconde armée se sous-divisait en deux sections : l'une sous les ordres du roi Idanthyrse ; l'autre, moins considérable, commandée par le roi Taxacis. Toutes deux, réunies aux Gélons et aux Budins, devaient se tenir constamment à une journée de marche des Perses, fuir toujours ainsi devant eux, entrer dans le territoire des peuples qui avaient refusé tout secours, les forcer ainsi de prendre part à la guerre, puis rentrer dans la Scythie afin d'en venir aux mains avec l'ennemi épuisé de fatigues, si définitivement on jugeait à propos de lui livrer bataille.

Ce plan de campagne ayant été bien convenu, on commença par se poster à une journée de distance de l'armée des Perses, on détacha en avant la cavalerie, tandis que le bétail, le bagage, les provisions, à l'exception de ce qui était nécessaire à la subsistance des soldats, et les chariots portant les femmes et les enfants, restaient en arrière avec ordre de reculer toujours vers le nord. Les coureurs reconnurent les Perses à trois journées de l'Ister ; et de leur côté les Perses, aperce-

vant la cavalerie scythe, se mirent sur ses traces; elle leur cédait continuellement le terrain, mais après avoir détruit toutes les productions des pays qu'elle traversait. Les Scythes passèrent ainsi le Tanaïs; l'armée de Darius les suivit; et, par le territoire des Sauromates, elle arriva chez les Budins. Les Perses n'eurent aucun dégât à commettre sur les terres incultes des Scythes et des Sauromates; ils trouvèrent déserte la ville de bois des Budins et la brûlèrent; de là ils arrivèrent à un désert, qui, après sept journées de marche, confine au pays des Thyssagètes, d'où descendent les quatre fleuves Lycus, Oarus, Tanaïs et Syrgis, dont les eaux vont se jeter dans le Palus Mæotide. Darius, dès qu'il eut atteint le désert, cessa de poursuivre les Scythes, et campa sur les bords de l'Oarus, que le major Rennell croit être le Volga, et y fit construire huit forts, distants l'un de l'autre d'environ soixante stades : on en voyait les restes du temps d'Hérodote. Cependant les Scythes faisaient un détour et rentraient dans la Scythie. Ne les apercevant plus, Darius discontinua ses travaux, et retourna vers l'occident, persuadé que tous les Scythes fuyaient devant lui dans cette direction; car il croyait que leur nation n'avait pas d'autre armée : ce n'était que la première division. Il trouva en Scythie les deux corps de la seconde, et, se mettant sur leurs traces, il fut successivement conduit chez les Mélanchlænes, chez les Androphages et les Neures, qui, n'opposant aucune résistance ni aux Scythes, ni aux Perses, quittèrent leurs pays ravagés par les uns et par les autres, s'enfuirent vers le nord et gagnèrent le désert. Les Agathyrses seuls refusèrent le passage aux Scythes, qui, rentrant dans leur propre territoire, y attirèrent Da-

rius. Fatigué d'une si longue et si vaine poursuite, ce prince eut recours aux menaces, et envoya un héraut à cheval qui parla en ces termes à Idanthyrse : « Misérable, pourquoi fuis-tu sans cesse? Si tu as des forces « suffisantes, arrête-toi pour combattre. Si tu te sens « inférieur, rends hommage à ton maître, envoie-lui « de la terre et de l'eau, afin d'entrer en négociation « avec lui. » La fière et noble réponse d'Idanthyrse fait honneur à l'historien, qui sans doute l'a composée : « Perse, tu me connais mal; je n'ai jamais craint « personne. Pourquoi fuirais-je devant toi? Je fais ce « que j'ai coutume de faire en temps de paix. Tu veux « savoir pourquoi je ne te livre point bataille. N'ayant « ni villes, ni terres cultivées, nous ne craignons pas « qu'on les prenne et qu'on les ravage : nous n'avons à « défendre que nous-mêmes et nos aïeux. Veux-tu nous « forcer à tomber sur toi, tâche de découvrir les tombeaux de nos pères, essaye de les renverser; tu sauras alors si nous sommes des guerriers. Nous ne « t'attaquerons point avant d'en avoir un motif raisonnable. Mais c'en est assez sur le combat que tu proposes. Tu me parles de maîtres : les miens sont « Jupiter, l'un de mes aïeux, et Vesta, la reine des « Scythes. Tu demandes des présents; je t'en enverrai « qui te conviendront mieux que ceux que tu désignes; « mais, en osant te qualifier mon maître, tu as prononcé contre toi-même une parole qui te portera « malheur. »

Les rois scythes cependant modifièrent leur plan de campagne : ils convinrent que la division commandée par Scopasis se détacherait pour aller traiter avec les Ioniens chargés de garder le pont de l'Ister, et que les

autres corps, au lieu d'égarer les Perses sur leurs traces, les attaqueraient quelquefois à l'improviste. On épia donc les mouvements des Perses, et, plus d'une fois, on tomba sur eux avec succès, au milieu de la nuit. Dans ces escarmouches, la cavalerie scythe avait toujours l'avantage sur celle des Perses : mais, dès que celle-ci se repliait sous la protection de l'infanterie, les Scythes retournaient en arrière, de peur de se compromettre. Une circonstance néanmoins favorisait, de temps en temps, les Perses; c'était l'effet que produisaient la figure de leurs mulets et les cris de leurs ânes. Hérodote a déjà dit que ces animaux étaient inconnus en Scythie. La voix des ânes perses et l'aspect même des mulets effrayaient les chevaux scythes, qui s'arrêtaient tout court, dressant les oreilles. Un si faible dédommagement ne compensait pas les maux qu'essuyaient les Perses, dont la pénurie augmentait chaque jour par la prolongation de leur séjour en de tels pays. Aussi songeaient-ils à la retraite; les Scythes, qui s'en aperçurent et qui ne les trouvaient pas encore assez affaiblis, essayèrent de les retenir par quelques amorces : ils détachaient des portions de troupeaux sur lesquels se jetaient les Perses, qui, s'en emparant fort aisément, reprenaient confiance, différaient leur départ, et ne faisaient par là qu'épuiser de plus en plus leurs ressources. Darius ne savait plus quel parti prendre, lorsqu'un héraut scythe vint lui apporter des présents : c'étaient un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. On demanda au héraut ce que ces dons signifiaient : il répondit qu'il n'était chargé que de les remettre au grand roi, et qu'au surplus la sagacité des Perses suffirait pour les expliquer. Les esprits se mirent donc

à la torture pour deviner cette énigme. Darius crut y découvrir des gages de la soumission des Scythes. Le rat figurait la terre où cet animal se nourrit, et l'eau était représentée par la grenouille : les Scythes lui envoyaient ainsi ce qu'il avait exigé, la terre et l'eau ; et, en y joignant un oiseau, emblème des chevaux, avec des flèches, images de la force des hommes, ils lui faisaient évidemment hommage de tout ce qui constituait leur puissance. Mais Gobryas, l'un des sept qui avaient détrôné le faux Smerdis, trouva une interprétation moins flatteuse. « Ces présents, dit-il aux Per-« ses, signifient que, si vous ne vous envolez pas comme « des oiseaux, ou si vous ne vous cachez pas comme des « rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme « des grenouilles, vous périrez par les flèches. » Ce détail, Messieurs, pourrait bien être du nombre de ceux qui sont destinés à l'ornement de la narration ; cependant il avait été rapporté aussi par Phérécyde de Syros, de qui saint Clément d'Alexandrie l'emprunte.

La division scythe, envoyée vers les Ioniens gardiens du pont de l'Ister, entrait en négociation avec eux et obtenait la promesse d'abandonner ce poste, aussitôt après l'expiration des soixante jours représentés par les soixante nœuds de la courroie laissée par Darius. Il y a bien ici, Messieurs, quelque difficulté ; car déjà Darius, en poursuivant les Scythes, avait été promené par eux chez les Sauromates, les Gélons, les Budins, les Mélanchlænes et les Neures ; il avait décrit au moins les trois quarts du contour de la Scythie, y était rentré et en avait parcouru plusieurs cantons. Son armée depuis le départ du pont de l'Ister, devait avoir fait plus de six cents lieues comment les deux mois n'étaient-ils pas

achevés? Comment le soixantième nœud tenait-il encore? N'importe. Les Scythes, espérant de rompre le pont, et voyant les Perses toucher au dernier terme de la détresse, vinrent se ranger devant eux en bataille. Mais à peine avaient-ils pris leur rang qu'un lièvre se leva, fixa leurs regards et les entraîna tous à sa poursuite. Voilà encore un détail peu facile à croire, mais qui donne du mouvement au récit. Darius avait d'abord pensé que l'aspect de sa propre armée mettrait les Scythes en déroute; lorsqu'il sut qu'ils faisaient plus d'attention à un lièvre qu'à ses troupes, il en conclut que, méprisé par eux à ce point, il n'avait rien de mieux à faire que d'assurer sa retraite. Gobryas lui conseilla d'y procéder sans délai. « Dès que la nuit sera venue, disait-il, nous « allumerons nos feux comme de coutume, nous abandonnerons nos malades et infirmes, en les trompant « par quelque mensonge; nous attacherons nos ânes aux « piquets, et nous partirons en diligence, afin d'arriver « à l'Ister, avant que les Scythes ou les Ioniens mêmes « aient détruit le pont. » En conséquence, on tranquillisa les malheureux qu'on laissait là, en leur disant qu'on leur confiait la garde du camp, tandis que le roi, avec l'élite de ses troupes, se portait contre les Scythes. Les ânes attachés aux piquets, ne voyant plus leurs conducteurs, se mirent à crier tous plus fort qu'à l'ordinaire, et les Scythes qui les entendaient ne doutèrent pas que les Perses ne fussent toujours en présence. Au point du jour, les invalides perses comprirent qu'ils étaient délaissés et trahis, s'approchèrent des Scythes, leur tendirent des mains suppliantes, les instruisirent de ce qui venait de se passer. Alors tous les corps de troupes scythes se réunirent avec les Budins, les Gé-

lons et les Sauromates en une seule armée, et se portèrent sur l'Ister. Ils arrivèrent au pont avant Darius, qui, ne connaissant pas les chemins, et conduisant une infanterie nombreuse, errait en de longs détours. Le terme des soixante jours venait enfin d'expirer; les Ioniens avaient rempli leurs engagements et les avaient dépassés même. « Détruisez le pont, leur dirent les Scy« thes, et rendez grâces aux dieux, qui vont par nos « mains vous rendre la liberté; car celui qui se disait « votre maître et qui aspirait à devenir le nôtre, nous « allons bientôt le mettre hors d'état d'asservir et même « d'inquiéter aucun peuple. »

Les Ioniens délibérèrent : Miltiade l'Athénien était d'avis de suivre le conseil des Scythes, mais Histiée de Milet représenta aux autres chefs qu'ils étaient tous, par la grâce de Darius, à la tête de leurs cités, et que chacun d'eux allait perdre sa puissance personnelle, si celle du roi de Perse était renversée; car alors toutes les villes grecques reviendraient au système démocratique. Ce motif, ou plutôt cet intérêt, entraîna les suffrages : Hérodote consigne ici les noms des personnages qui, en cette circonstance, sacrifièrent la liberté commune et la tranquillité de la Grèce entière à leur ambition propre, au désir de conserver leurs petites dominations : Histiée, gouverneur de Milet, Strattis de Chio, Acacès de Samos, Laodamas de Phocée; avec eux six gouverneurs hellespontins, savoir, Daphnis d'Abydos, Hippoclus de Lampsaque, Hérophante de Parium, Métrodore de Proconèse, Aristagoras de Cyzique, Ariston de Byzance, et un Éolien tyran de Cume ou Cyme, lequel s'appelait aussi Aristagoras. Miltiade, qui gouvernait la Chersonèse hellespontique, opina seul en

citoyen; il se montra plus sensible à l'intérêt public qu'à son avantage particulier, dit Rollin d'après Cornélius Népos : *Amicior omnium libertati quàm suæ dominationi.* Ce Miltiade, Messieurs, est celui que nous retrouverons à Marathon. Mais il n'est pas moins digne d'hommages, lorsqu'avec un courage politique, bien plus rare que celui qui brille dans les combats, unique représentant des peuples dans un conciliabule de tyrans subalternes, il ne craint pas de s'exposer à l'implacable ressentiment du tyran suprême. Il prévit bien, en effet, que le conseil généreux qu'il avait donné parviendrait bientôt aux oreilles de Darius, *non dubitans, tam multis consciis, ad regis aures consilia sua perventura;* il s'empressa de quitter le gouvernement de la Chersonèse et de retourner dans Athènes.

Histiée et ses complices, après avoir résolu de conserver le pont, avisèrent aux moyens de faire croire aux Scythes qu'il allait être à l'instant rompu. Car on n'a pas plutôt pris une délibération infâme, qu'il la faut couvrir de quelque mensonge. Ils commencèrent donc par détacher de l'une des extrémités du pont un petit nombre de bateaux, et dirent aux Scythes : « Rien ne « saurait nous être plus avantageux que ce que vous nous « proposez; rien n'est plus opportun, plus d'accord avec « nos besoins. Nous allons enlever le pont, y travailler « avec toute l'ardeur qu'inspire la volonté d'être libres; « mais, pendant cette opération, ne conviendrait-il pas de « profiter du temps qu'elle vous laisse, pour rechercher « l'armée des Perses, la joindre, et venger sur elle vos in- « jures et les nôtres? » Les Scythes auraient agi avec plus de raison et de prudence, s'ils avaient attendu Darius aux bords de l'Ister : il ne pouvait tarder d'y arriver,

déplorablement affaibli. Il se voyait réduit personnellement à une extrême détresse : il avait dû son salut à un chameau, qui, chargé d'eau, le suivait dans les déserts : c'est du moins ce que rapporte, non Hérodote, mais Strabon, qui ajoute que le prince n'oublia point ce bienfait : il récompensa le chameau par une sorte de bénéfice ou de dotation : il lui assigna une demeure, un terrain pour sa nourriture; et ce lieu reçut le nom persan de *Gaugamèle*, qui veut dire maison du chameau. Au moment dont nous parlons, Darius regagnait les bords du fleuve. Les Scythes le recherchaient dans les lieux les moins incultes; mais les Perses avaient repris leurs anciennes traces par les plus dévastés : ils revenaient par le chemin qu'ils avaient suivi en s'avançant dans la Scythie; ils n'en connaissaient point d'autre. Ils atteignirent l'Ister peu après le départ des Scythes; et comme il faisait nuit, ils crurent que le pont, qui ne touchait plus la rive du fleuve, avait été entièrement détruit; ce qui leur inspirait les plus vives alarmes. Il y avait parmi eux un Égyptien, renommé par l'étendue et la force de sa voix; Darius lui ordonna d'appeler Histiée, et celui-ci, dès qu'il eut entendu le premier cri, fit avancer des bateaux : la communication fut à l'instant rétablie. De cette manière les Perses échappèrent aux Scythes, qui reconnurent les Ioniens pour les plus lâches et les plus vicieux des hommes qui se disaient libres, mais aussi pour les plus dociles et les plus dévoués des esclaves. J'ignore cependant, Messieurs, si les Scythes et l'historien Hérodote ne se trompent point ici, en considérant les citoyens les plus perfides, comme les plus fidèles serviteurs du pouvoir absolu : car la perfidie se tourne en tout sens, et la ty-

rannie ne doit compter sur les traîtres qui l'ont servie, qu'autant que leurs intérêts et leurs périls demeurent inséparables des siens propres.

Darius continua sa retraite par la Thrace, vint à Sestos dans la Chersonèse, de là repassa en Asie avec ses vaisseaux, et laissa en Europe une armée sous la conduite de Mégabaze, Perse de naissance, pour lequel il avait depuis longtemps témoigné beaucoup d'estime. Un jour le roi se disposait à manger des grenades, et en avait ouvert une, lorsque son frère Artaban lui demanda quelle chose il voudrait posséder en nombre égal aux grains de ce fruit : « Je voudrais, répondit le « monarque, avoir autant de Mégabazes, et j'en serais plus « heureux que d'avoir conquis toute la Grèce. » En supposant que ce Perse fût en effet un phénix de bravoure, de talents et de vertus, je crois, Messieurs, qu'un tyran tel que Darius aurait été fort embarrassé d'en avoir autour de lui un si grand nombre. Quoi qu'il en soit, l'armée commandée par Mégabaze était, dit-on, de quatre-vingt mille hommes. Ce général, étant à Byzance, apprit que les Calcédoniens avaient bâti leur ville dix-sept ans avant l'arrivée et l'établissement des Byzantins sur la rive opposée. « Il faut, dit-il, que ces Calcédoniens « aient été bien aveugles, quand, pouvant choisir une « situation si heureuse, ils en ont préféré une si mau- « vaise. » Resté sur l'Hellespont avec son armée, Mégabaze acheva de soumettre les villes de cette contrée qui ne s'étaient pas encore données aux Mèdes.

Voilà donc, Messieurs, comment se terminait l'entreprise de Darius contre les Scythes. Il était venu sans raison attaquer un peuple barbare, dont il n'avait rien ni à craindre en le laissant en repos, ni à espérer en lui

déclarant la guerre. Cette expédition lui avait coûté beaucoup d'hommes et, ce qui semblait lui importer davantage, beaucoup d'argent. Il s'était mis ridiculement à la poursuite de ce peuple, qui le faisait errer à travers des déserts et des provinces dévastées. Il n'avait su ni se tracer un plan de campagne, ni déjouer par des manœuvres savantes, ou par de hardis mouvements, les artifices de ses grossiers ennemis. Après plusieurs mois de privations et de fatigues, il se trouvait heureux de sauver les restes de son armée, d'échapper lui-même à d'imminents périls, et il ne devait ce bonheur qu'à son chameau, selon Strabon, mais surtout à la politique ambitieuse d'Histiée et de quelques autres gouverneurs. Il ne tenait qu'à eux de lui fermer le passage et de le livrer aux Scythes, auxquels il n'était plus en état de résister. C'en était fait de lui, de ses projets, et probablement aussi de cette énorme puissance que la Perse avait acquise sous Cyrus. Les destinées des peuples de l'Asie Mineure, de l'Égypte et de la Grèce, auraient été tout autres qu'elles n'ont été durant les deux siècles suivants jusqu'aux conquêtes d'Alexandre.

Hérodote quitte enfin les Scythes, pour nous tracer, dans les soixante et un derniers chapitres de son livre quatre, l'histoire d'une autre expédition de Darius, dirigée contre la Libye. Mais il s'arrête longtemps, selon sa méthode, à des notions préliminaires sur cette contrée. Les petits-fils des Argonautes, se voyant chassés de Lemnos par les mêmes Pélasges qui avaient enlevé les Athéniennes attirées à Brauron près de Marathon, pour assister à la fête de Diane, firent voile vers Lacédémone, et vinrent placer leurs feux sur le mont Taygète. Il y a loin de là à la Libye; mais l'historien

y arrivera. A la vue de ces feux, les Spartiates envoyèrent reconnaître par quels hommes ils avaient été allumés. Les étrangers répondirent qu'ils étaient Minyens d'origine, et descendants des héros jadis embarqués sur le navire Argo. Par un second message, les Lacédémoniens demandèrent quel motif attirait sur le mont Taygète les petits-fils des Argonautes. « Nous sommes, « répliquèrent-ils, expulsés de Lemnos par les Pélasges, « et nous venons dans la terre de nos pères, où il est « juste que nous trouvions un asile; nous réclamons « la permission de l'habiter avec vous, d'y participer « aux honneurs publics, et d'y posséder des portions « du sol. » Les Spartiates y consentirent; ils se souvinrent que les Tyndarides avaient été du nombre des Argonautes; ils admirent les Minyens dans la cité, les distribuèrent dans les tribus et leur assignèrent des territoires. Les nouveaux citoyens épousèrent des Lacédémoniennes, et cédèrent les femmes qu'ils avaient amenées de Lemnos. Mais ils ne tardèrent point à demander, dit-on, la royauté, et à élever d'autres prétentions non moins étranges. En un mot, ils indisposèrent les Spartiates, qui les arrêtèrent, les jetèrent dans une prison, et résolurent de les mettre à mort. Hérodote remarque ici qu'à Lacédémone les sentences capitales s'exécutent pendant la nuit. Lorsque les épouses des Minyens apprirent que leurs maris étaient condamnés à périr, elles demandèrent la permission de les voir. Comme elles étaient toutes citoyennes de Sparte, filles des personnages les plus distingués de la ville, on les laissa entrer dans la prison. Là, elles changèrent d'habits avec leurs époux, qui sortirent sous ce déguisement et revinrent se poster sur le mont Taygète. Si

cette tradition était bien établie, ce serait le plus antique exemple d'un honorable artifice qui a été imité dans nos temps modernes.

Tandis que ces choses se passaient à Sparte, Théras, qui avait pour trisaïeul Polynice, pour bisaïeul Thersandre, pour aïeul Tisamène, pour père Autésion; Théras, dis-je, venait de se mettre à la tête d'une colonie lacédémonienne. Descendant de Cadmus, il était oncle maternel d'Eurysthène et de Proclès, les deux fils d'Aristodémus, qui mourut lorsqu'ils étaient encore en bas âge. Théras, leur tuteur, exerça pour eux le pouvoir royal. Il le leur remit, à leur majorité, mais en déclarant qu'après avoir commandé, il ne voulait pas obéir, et qu'il allait se retirer chez ses parents. A cette époque, une île, qui a pris depuis le nom de Théra, et qu'on appelait alors Calliste, était habitée par les descendants de Membliarus. Jadis Cadmus, recherchant Europe, avait visité cette île, et y avait laissé plusieurs des Phéniciens de sa suite : Membliarus en était un; et, après lui, sa postérité, durant huit générations jusqu'au temps de Théras, l'avait peuplée. Théras, en quittant Sparte avec une troupe nombreuse, extraite de toutes les tribus, résolut non d'expulser les descendants de Membliarus, mais d'aller vivre avec eux, et de joindre à sa troupe les Minyens réfugiés sur le Taygète. A cette condition, et à sa prière, on voulut bien révoquer la sentence qui les condamnait à la mort. Tous ne voulurent pas le suivre. La plupart se jetèrent sur le territoire des Caucons et des Paroréates, en chassèrent les anciens habitants, se divisèrent en plusieurs troupes, bâtirent les villes appelées Léprée, Macistus, Phrixé, Pyrgos, Épium, Nudium, qui presque toutes furent

détruites pendant la vie d'Hérodote, à ce que cet historien assure. Les autres Minyens accompagnèrent Théras, qui, avec trois navires à trente rames chacun, alla rejoindre les descendants de Membliarus dans leur île, qui dès lors quitta le nom de Calliste pour prendre celui de Théra.

Le fils de Théras avait refusé de s'embarquer avec lui, et restait à Sparte. En l'y laissant, son père avait dit : « Je laisse le loup au milieu des brebis. » Ce mot fit donner au jeune homme le nom d'Oiolycus, d'ὄϊς, d'où vient *ovis*, brebis, et de λύκος, loup. D'Oiolycus naquit Égée, chef de la race des Égides, qui formait l'une des plus grandes tribus de Lacédémone. Long-temps on n'avait pu élever d'enfants dans cette famille; un oracle, interrogé sur ce cas, conseilla de bâtir un temple et de le consacrer aux furies de Laïus et d'Œdipe. En effet, depuis la construction de cet édifice, les enfants des Égides ont atteint l'âge viril, et la tribu a convenablement pullulé. Les oracles conseillaient volontiers de bâtir des temples; et jamais il n'était difficile de persuader aux peuples que cet expédient, le plus profitable aux prêtres du paganisme, était aussi le plus sûr contre tous les fléaux privés et publics.

Jusqu'à ce terme, les traditions des Lacédémoniens et des Théréens s'accordent, mais elles diffèrent sur ce qui suit : les Théréens racontent que Grinus, un des descendants de Théras, et roi de Théra, vint à Delphes pour y offrir un sacrifice, et qu'il était dans ce voyage accompagné de plusieurs citoyens dont l'un était Battus, Minyen d'origine. Grinus consulta la pythie sur divers sujets dont aucun ne nous est indiqué par Hérodote; mais l'oracle répondit qu'il fallait bâtir une

ville en Libye. Vous voyez, Messieurs, que nous commençons d'aboutir à cette Libye menacée par Darius. Cependant le roi théréen, Grinus, repartit qu'il était trop vieux pour aller si loin, et désigna le Minyen Battus pour son remplaçant. On revint de Delphes à Théra, et l'on négligea l'oracle, parce qu'on ne savait où était la Libye ni comment l'aller chercher. Qu'arriva-t-il? Durant sept années consécutives, il ne tomba pas une seule goutte de pluie dans l'île, et tous les arbres s'y desséchèrent, excepté un seul. Nouvelle consultation de l'oracle, qui répondit : « Pourquoi n'avez-« vous pas envoyé une colonie en Libye? » Il n'eût tenu sans doute qu'à l'oracle d'indiquer le chemin à prendre pour y aller : il n'en fit rien. On s'adressa aux Crétois, chez lesquels se trouva fort heureusement dans leur ville d'Itanos, un teinturier en pourpre, nommé Corobius, que le vent avait une fois porté dans une île libyenne appelée Platée : il y conduisit quelques Théréens, qui l'y laissèrent avec des vivres pour plusieurs mois, et revinrent rendre compte à leurs concitoyens de ce qu'ils y avaient vu. Comme ils ne se pressaient pas d'aller rejoindre Corobius, celui-ci vint à manquer de vivres; et, par bonheur encore, il en obtint pour un an de l'équipage d'un vaisseau samien, dont le pilote se nommait Colæus, et qui abordait à l'île de Platée. Les Samiens furent bientôt récompensés de cette bonne œuvre; car, ayant remis à la voile pour gagner l'Égypte, ils se virent au contraire portés par un vent d'orient aux colonnes d'Hercule, et de là jusqu'à Tartessus, qu'on croit être San-Lucar de Barameda, à l'embouchure du Guadalquivir en Espagne : ils y firent d'excellentes affaires; jamais ils n'avaient vendu si avantageusement leurs

marchandises; jamais aucun Grec n'avait été si heureux en trafic, à moins que ce ne soit Sostrate d'Égine, fils de Laodamas, ajoute ici l'historien. Dans le transport de leur joie et de leur reconnaissance, les Samiens consacrèrent à Junon un monument d'airain, qui leur coûta six talents, environ trente-trois mille francs; c'était le dixième du bénéfice qu'ils venaient de faire en débarquant à Tartessus. Cependant les Théréens se disposaient à former enfin un établissement en Libye, conformément aux ordres de l'oracle. Ils tirèrent de toutes leurs tribus, de toutes leurs familles, des colons auxquels ils donnèrent pour chef le Minyen Battus, et qui, sur deux navires à cinquante rames chacun, partirent pour l'île de Platée.

Mais, relativement à Battus, il existait encore une autre tradition, que je n'entreprends pas de vous exposer aujourd'hui; je suis forcé de la renvoyer à notre prochaine séance, où nous terminerons l'étude du quatrième livre d'Hérodote.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU QUATRIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS.

Messieurs, les Cyrénéens avaient, relativement à Battus, une autre tradition que celle dont je vous ai entretenus dans notre dernière séance. Ils disaient qu'il existait en Crète une ville, nommée Axus, où régnait Étéarque; que ce roi, ayant eu d'une première épouse une fille nommée Phronime, se remaria; que la nouvelle reine se conduisit en marâtre, maltraita Phronime, lui tendit des embûches, calomnia ses mœurs, et parvint à faire d'Étéarque un père injuste et cruel. Il avait alors chez lui un hôte théréen appelé Thémison, duquel il extorqua le serment d'accomplir ce qu'il lui demanderait, quoi que ce pût être. Ce fut d'embarquer avec lui Phronime et de la jeter à la mer. Thémison, pour ne manquer ni à sa promesse, ni aux lois de la justice et de l'humanité, imagina d'attacher la jeune fille avec des cordes, de la descendre dans les flots, de l'en retirer ensuite, et de l'amener à Théra; elle en fut quitte ainsi pour un bain; et, placée dans la maison de Polymneste, l'un des plus nobles Théréens, elle devint l'une de ses femmes, et mère de Battus. Cet enfant se nommait-il ainsi parce qu'il était bègue? c'est le sens qu'a pris le mot grec βάττος. Pour moi, dit Hérodote, je pense que Battus n'a porté ce nom qu'après son arrivée en Libye, où *Battus* signifie roi. C'était prophétiquement qu'avant son départ, la pythie de Delphes, consultée par lui sur son bégaie-

ment, l'avait qualifié Battus en lui répondant en vers :

Battus, vas en Libye; Apollon te l'ordonne.

Il se récria; il prétendit qu'on lui commandait une chose impossible à un pauvre bègue tel que lui. La pythie n'en voulut pas démordre, car il ne convient jamais aux oracles de se rétracter; ils sont inflexibles comme le destin. Toutefois Battus n'obéissait pas; et son obstination attirait sur lui le courroux des dieux, sur les Théréens des calamités nouvelles. Ils interrogèrent encore la pythie, qui leur signifia qu'ils n'avaient aucun soulagement à espérer, tant qu'ils n'iraient pas, conduits par Battus, fonder en Libye la ville de Cyrène. Il fallut bien alors embarquer Battus et des colons sur deux navires à cinquante rames. Ces Théréens, arrivés en Libye, ne purent pas s'y établir, ils revinrent à Théra; mais leurs concitoyens s'opposèrent à leur débarquement, et les contraignirent de se remettre en mer. Cette fois, ils abordèrent l'île de Platée, et y restèrent deux ans, sans y prospérer, pouvant à peine s'y soutenir. Ils résolurent donc de la quitter, d'y laisser un seul d'entre eux, et d'aller représenter à l'oracle de Delphes que, bien qu'ils eussent exécuté ses ordres, ils ne s'en trouvaient pas mieux. La pythie répondit en vers :

Moi, j'ai vu la Libye, où toi-même peut-être
Tu n'as pas su te transporter;
Si, mieux que moi, tu prétends la connaître,
Pourquoi viens-tu me consulter?

Battus reprit avec ses compagnons la route de Platée, en retira l'unique Théréen qu'il y avait laissé, et alla bâtir une ville, sur la côte opposée à cette île, dans un lieu nommé Aziris, délicieux séjour arrosé par un fleuve, entouré de collines fertiles et couvert de bois.

Les Théréens y demeurèrent six ans, après lesquels ils se laissèrent entraîner par des Libyens à chercher un territoire meilleur encore. Ces Libyens, qui leur servaient de guides, partageaient les heures de marche, de telle sorte que les Théréens parcouraient pendant la nuit les plus beaux cantons : de cette manière, ils traversèrent sans le voir celui qui s'appelait Irasa, et dans lequel ils auraient pu être tentés de se fixer. Lorsqu'ils furent arrivés près d'une fontaine consacrée à Apollon : « Voilà votre habitation, leur dirent les Li« byens; car au-dessus de ce point, le ciel est percé. » Ils voulaient dire qu'il pleuvait en ce pays; on y bâtit Cyrène.

Battus régna durant quarante ans, et après lui, Arcésilaüs, son fils, durant dix-sept. Jusqu'alors Cyrène n'était habitée que par les familles des colons théréens; mais, sous le règne du troisième monarque, nommé Battus II, et surnommé l'Heureux, la pythie de Delphes, qui avait l'œil à toutes choses, conseilla ou ordonna à tous les peuples grecs indistinctement d'envoyer en Libye de nouveaux colons, qui se réuniraient aux Cyrénéens; elle disait :

Quand de la terre libyenne
Le partage sera fini,
Malheur à qui viendra le dernier à Cyrène :
De son retard il se verra puni.

On se pressa donc; et, de toutes parts, les colons affluèrent à Cyrène : on partagea non-seulement le territoire de cette cité, mais celui de la contrée limitrophe, occupé par des Libyens, qu'on en chassa tous, y compris leur roi Adicran. Expulsés, bannis, expropriés, ces Libyens se donnèrent au roi d'Égypte : c'é-

tait alors Apriès, celui qu'Amasis détrôna. Apriès marcha contre les Cyrénéens, qui réunirent leurs forces dans le beau pays d'Irasa, et y taillèrent en pièces l'armée égyptienne. Ce fut immédiatement après cette expédition qu'Apriès, à qui ses sujets imputaient ce revers, perdit son trône.

Battus II eut pour successeur, à Cyrène, son fils Arcésilaüs II, qui eut avec ses frères des différends, à la suite desquels ils allèrent s'établir dans une autre partie de la Libye. Ils y fondèrent la ville de Barcé, et se liguèrent avec les Libyens contre les Cyrénéens. Arcésilaüs, vaincu à Leucon, y perdit sept mille hommes d'infanterie, tomba malade, et fut étranglé par ordre de son frère Léarque, qu'Éryxo, veuve d'Arcésilaüs, fit bientôt après assassiner. Le sceptre de Cyrène passa, par droit d'héritage, aux mains de Battus III, qui était boiteux. Tout épouvantés encore des malheurs du règne précédent, les Cyrénéens eurent, selon leur usage, recours à l'oracle de Delphes, qui leur prescrivit de chercher un conciliateur à Mantinée en Arcadie. Cette fonction échut à Démonax, qui, arrivé à Cyrène, et ayant pris connaissance de l'état des affaires, distribua les habitants en trois tribus : l'une composée des Théréens et de leurs voisins, l'autre des Péloponésiens et des Crétois, la troisième des autres Grecs insulaires. Réservant à Battus III les terres consacrées et le sacerdoce suprême, il rendit au peuple tout le reste des propriétés publiques et des pouvoirs politiques. Ce nouvel ordre social subsista jusqu'à la mort de Battus III : mais son fils, Arcésilaüs III, déclara l'intention de rentrer dans tous les biens et tous les priviléges de ses ancêtres. Pour les reconquérir, il excita une sédition;

sa faction succomba; et, contraint de prendre la fuite, il se rendit à Samos : sa mère, Phérétime, se réfugia à Salamine de Cypre, où régnait Évelthon, celui qui avait consacré au temple de Delphes un magnifique encensoir. Phérétime conjura plusieurs fois le pieux Évelthon de lui donner des troupes qui la ramèneraient à Cyrène, elle et son fils : Évelthon ne lui répondait qu'en lui faisant de riches présents. « Ils sont « fort beaux, disait-elle; mais des troupes feraient bien « mieux mon affaire. » Sur ce, le roi de Salamine lui fit remettre un fuseau d'or avec une quenouille garnie de laine; et comme, en le remerciant, elle reparlait de troupes, il répliqua qu'il lui avait envoyé les armes qui convenaient à une femme.

A Samos, Arcésilaüs III rassemblait des hommes auxquels il promettait des terres en Libye. Lorsqu'il eut ainsi formé une troupe assez considérable, il alla consulter aussi l'oracle de Delphes; car cet oracle doit reparaître dans toutes les scènes de l'histoire des Cyrénéens; cette fois, il répondit en prose : « Quatre Battus « et quatre Arcésilaüs, voilà ce que le dieu Loxias (c'est « un des noms d'Apollon) accorde à ta famille royale. « Rentre dans ta patrie; et, quand tu trouveras un four « rempli d'amphores, garde-toi de les faire cuire; reti- « re-les pour les exposer à la fraîcheur de l'air. Si tu « mets le feu au four, évite d'entrer dans le courant qui « l'environne; autrement tu périras avec le plus beau des « taureaux. » Ayant reçu ces avis, Arcésilaüs III rejoignit les Samiens qu'il avait enrôlés, et avec eux regagna Cyrène, où en effet ils le rétablirent. Mais il voulut se venger de ceux qui lui avaient refusé le pouvoir absolu : il bannit les uns; il donna ordre de tuer les

autres; plusieurs de ceux-ci durent leur salut aux Cnidiens, chez qui ils avaient abordé, et qui les firent conduire à Théra. Mais quelques autres plus malheureux, retirés dans une grande tour appartenant à Aglomachus, y périrent par les flammes. Le tyran s'abstint de rentrer dans Cyrène, croyant éviter par cette précaution le malheur dont l'oracle l'avait menacé. Il se rendit auprès du roi de Barcé, Alazir, dont il avait épousé la fille, mais il fut tué avec lui, par des Barcéens et des Cyrénéens, sur la place publique. Ainsi, l'oracle prononcé par la pythie se trouvait accompli dans toutes ses circonstances. Le roi Alazir était figuré par le beau taureau; la tour d'Aglomachus répondait au four, les victimes qui y furent consumées aux amphores, et le territoire de Barcé, au courant qui environnait la tour. Cette explication, qui paraît satisfaire Hérodote, est extrêmement forcée. Il vaut mieux dire que ce sont là de pures inepties, et déplorer l'aveugle crédulité des hommes à qui l'on a pu ou adresser de telles prophéties, ou raconter de telles histoires.

Phérétime cependant, la mère d'Arcésilaüs III, était rentrée aussi à Cyrène; dès qu'elle eut appris la mort funeste de ce prince, elle se réfugia en Égypte, où elle se flattait d'être bien accueillie par les Perses, attendu qu'Arcésilaüs III s'était empressé de rendre hommage au vainqueur Cambyse et de mettre Cyrène sous sa puissance.

C'était alors Aryandès qui gouvernait l'Égypte pour le roi de Perse. Phérétime vint s'asseoir en suppliante à la porte de ce satrape, et le conjura de venger la mort d'un prince qui n'avait péri, disait-elle, que parce

qu'il s'était dévoué à la cause du grand roi. Aryandès était un très-puissant personnage, qui, voyant que le roi son maître, Darius, avait fait frapper des monnaies d'or pur, fit aussi fabriquer en Égypte des monnaies d'argent fin, qu'on nommait Aryandiques. Cela déplut fort à Darius, qui, dans la suite, condamna le gouverneur au dernier supplice, en l'accusant de projets de révolte. Mais, au moment où nous sommes, il s'agit de savoir comment Aryandès reçut les plaintes et les prières de Phérétime : il en fut touché, prit l'engagement de fournir des forces de terre et de mer, et, en effet, donna le commandement de l'armée de terre à Amasis, et de la flotte à Barcé. Avant néanmoins d'entrer en campagne, le gouverneur jugea convenable d'envoyer à Barcé un héraut chargé de demander qui avait tué Arcésilaüs. « Ce sont, répondit-on, tous les « citoyens ensemble, tous fatigués de voir au milieu « d'eux un tyran. » Sur cette réponse, Aryandès mit les troupes en marche : il semblait prendre seulement la cause de Phérétime, mais au fond le gouvernement perse attendait depuis longtemps et saisissait enfin l'occasion de conquérir la Libye, où plusieurs pays étaient restés indépendants. Vous voyez, Messieurs, qu'Hérodote avait besoin d'entrer dans les détails qui précèdent, pour bien exposer le motif et le prétexte de la guerre entreprise par Darius, ou en son nom, contre les Libyens. Ne croyez pourtant pas qu'il soit encore près d'en entamer le récit. Vous savez quel prix il attache aux connaissances géographiques, et que c'est l'une des parties les plus instructives de son ouvrage; elle compense par son utilité, par sa précision, les récits trop souvent fabuleux dont elle interrompt de

temps en temps le cours. Il va donc vous entretenir des différents peuples compris sous la dénomination générale de Libyens.

Les plus voisins de l'Égypte sont les Adyrmachides : ils vivent comme les Égyptiens, ils s'habillent comme les Libyens. Leurs femmes portent aux jambes des anneaux d'airain, et entretiennent soigneusement leur chevelure; toutes les filles sont présentées au roi avant leur mariage. Le territoire de ce peuple s'étend de la frontière d'Égypte au port de Plynos. En suivant la côte à l'ouest, jusqu'à l'île Aphrodisias, on rencontre les Giligammes. Dans cet espace est compris le port de Ménélas, aussi bien que la ville d'Aziris occupée par les Cyrénéens, et, à peu de distance de la côte, cette île de Platée où les Théréens descendirent d'abord. C'est sur le territoire des Giligammes que l'on commence à trouver le silphium, plante qui paraît la même que celle que quelques botanistes appellent aujourd'hui *Ferula Tingitana,* et par conséquent distincte du genre à fleurs composées que Linnée a nommé silphium. Aux Giligammes confinent les Asbystes, qui toutefois ne touchent point la mer; toute la côte appartient aux Cyrénéens. Les Asbystes sont adroits à conduire des chars à quatre chevaux, et s'efforcent d'imiter les mœurs des habitants de Cyrène. A l'occident de ces Asbystes sont les Auschises, qui atteignent la mer, avoisinent Barcé, et au milieu desquels est enclavée la petite peuplade des Cabales. Plus à l'ouest encore, les Nasamons forment un peuple considérable dont Hérodote nous a déjà parlé dans son second livre. Ils laissent pendant l'été leurs troupeaux errer sur les côtes, et remontent dans l'intérieur des terres jusqu'au pays

d'Augila, ou Augéla, qui a conservé jusqu'aujourd'hui, Messieurs, le même nom. Là ils font la récolte des dattes de palmiers, et vont à la chasse d'une espèce de sauterelles qu'ils font entrer dans leurs aliments. La polygamie est en usage parmi eux; ils jurent par les noms des hommes les plus révérés, et en portant la main sur leurs tombeaux; pour confirmer leurs serments, ils se donnent réciproquement à boire dans le creux de leurs mains : à défaut de liquide, c'est une poussière qu'ils se donnent à lécher. Pour deviner l'avenir, ils vont dormir au milieu des sépulcres de leurs ancêtres, et regardent comme prophétique tout ce qu'ils voient en songe. Ils se sont emparés du territoire qu'occupaient les Psylles; ceux-ci, pour se venger du vent du midi qui avait desséché leurs réservoirs d'eaux, prirent les armes contre lui, et périrent tous, ensevelis par lui sous des monceaux de sables. Je répète, dit Hérodote, les propos des Libyens. Le texte de cet historien place ici au sud des Nasamons, un peuple de Garamantes, vivant presque en société avec les bêtes sauvages, fuyant les hommes, et ne sachant faire usage d'aucune sorte d'armes; mais, un peu plus loin, ce même nom de Garamantes est appliqué par Hérodote à une autre nation forte et nombreuse, qui habite un pays couvert de palmiers, et qui a l'art de répandre de la terre sur la croûte de sel dont le sol est naturellement couvert. Là, les bœufs paissent à reculons, à cause de la direction de leurs cornes en avant de leurs têtes. Ces Garamantes vont sur des chars attelés de quatre chevaux à la chasse des Troglodytes Éthiopiens, hommes renommés par l'extrême légèreté de leur course, qui mangent des serpents, des lézards,

toutes sortes de reptiles, et dont le langage ressemble aux sifflements des chauves-souris. Voilà, Messieurs, deux peuples de Garamantes qui ont fort embarrassé les commentateurs. Quelques-uns, comme Larcher, pensent que le premier était sédentaire, et le second nomade : il semble plus probable que le nom du premier a été altéré; un manuscrit d'Hérodote porte Garabantes; et c'est, selon toute apparence, cette même première peuplade qui a été désignée par Pomponius Méla et par Pline sous le nom de Gamphasantes. Si Hérodote avait réellement employé deux fois le nom de Garamantes, il est à croire qu'il en eût fait l'observation lui-même.

Nous supposerons donc que c'est à côté des Gamphasantes qu'il place les Maces, qui portent sur la tête des toupets ou des houpes de cheveux, autour desquelles les autres cheveux sont rasés, et qui se servent de boucliers faits avec des peaux d'autruches. Le fleuve Cinyps, qui traverse leur pays, sort de la colline des Grâces, ἐκ λόφου καλευμένου χαρίτων, qui est couverte de bois épais, tandis que le reste de la Libye est presque nu : cette colline est à deux cents stades de la mer. Les plus proches voisins des Maces sont les Gindanes, chez qui les femmes portent à la cheville du pied un nombre de bandelettes de cuir égal à celui des amants qu'elles ont eus. Le canton maritime, attenant au territoire de ces Gindanes, est habité par les Lotophages, qui se nourrissent du fruit du lotus, et en font une sorte de vin. Ce lotus, très-distinct de celui des Égyptiens, dont Hérodote nous a parlé en son second livre, a été décrit par M. Desfontaines, qui a visité en Afrique le pays des Lotophages, et qui a donné

à cet arbrisseau épineux le nom de *Rhamnus Lotus*, espèce de jujubier dont le fruit, plus petit et plus sphérique que celui du jujubier cultivé, *Rhamnus Ziziphus*, lui ressemble d'ailleurs beaucoup. L'usage du lotus s'étendait chez les Machlyes, voisins des Lotophages, et répandus sur les bords du fleuve Triton, qui se jette dans le lac Tritonis. Au milieu de ce lac est l'île de Phla, où l'on prétend que les Spartiates devaient, pour obéir à un oracle, envoyer une colonie. Le navire Argo ayant été jeté par un vent du nord sur la côte de Libye, dans le bas-fond du lac Tritonis, un triton apparut à Jason, et lui promit de lui indiquer un passage sûr, en échange du trépied d'airain que les Argonautes avaient sur leur vaisseau, et qu'ils destinaient au temple de Delphes. Assis sur ce trépied, le triton leur prédit tout ce qui devait leur arriver, et leur annonça, de plus, que si un de leurs descendants parvenait à retrouver ce meuble sacré, cent villes grecques s'élèveraient sur les bords du lac. Les habitants, qui entendirent cette prédiction, s'empressèrent de cacher le trépied fatal. Le fleuve Triton sépare les Machlyes des Ausenses. Les jeunes filles des deux peuplades figurent dans une fête annuelle célébrée en l'honneur de Minerve : elles s'y battent les unes contre les autres, en disant qu'elles s'acquittent d'une obligation imposée par leurs pères envers la déesse leur compatriote. Avant d'en venir aux mains, elles choisissent la plus belle de chaque peuplade, la revêtent d'une superbe armure grecque et d'un casque corinthien, puis la placent sur un char qu'elles traînent autour du lac. Le combat s'engage, et, si quelqu'une de ces filles meurt des blessures qu'elle y reçoit, on en tire des conséquences qui ne lui sont point

honorables. L'historien présume qu'avant d'emprunter les armes et les vêtements des Grecs, ces jeunes filles s'habillaient à l'égyptienne. Du reste, les habitants de ce pays disent que Minerve est fille de Neptune et du lac Tritonis, et qu'ayant eu à se plaindre de son père, elle s'est donnée à Jupiter. L'historien ajoute que la communauté des femmes est établie chez ces peuples.

En s'enfonçant dans l'intérieur des terres, on arrive à la partie de la Libye qui nourrit des bêtes féroces, et au delà de laquelle est une vaste enceinte de sables depuis Thèbes d'Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Au milieu de ces sables on rencontre, de dix en dix jours de marche, des tertres couverts de monceaux de sel en gros fragments, et des sources d'eaux fraîches et douces. Autour de ces sources vivent quelques peuples libyens, surtout les Ammoniens, célèbres par leur temple de Jupiter, à dix journées de Thèbes. Là les eaux de la source appelée Fontaine du Soleil sont tièdes au matin, fraîches à l'heure du marché, froides à midi, tièdes au soir et bouillantes à minuit. Les tertres et les eaux dont vient de parler Hérodote sont partout environnés d'habitations, et ces territoires cultivés et fertiles forment là, comme autour de l'Égypte, des oasis, espèces d'îles au milieu d'une mer de sables. Entre les peuplades qui les habitent, l'historien distingue celle des Atarantes : c'est la seule, à sa connaissance, où les individus ne soient pas distingués par des noms propres : ils s'appellent tous Atarantes. Au seizième siècle de notre ère, on a retrouvé le même phénomène en Afrique dans la province de Bournou, et je crois, Messieurs, qu'il ne doit pas être fort rare chez les peuples très-sauvages. Les Atarantes sont ennemis du soleil;

ils le maudissent dès qu'il paraît, l'accablent d'injures et d'imprécations, à mesure que, s'élevant sur l'horizon, il dessèche et brûle leur territoire. Un autre tertre de sel se voit près de l'Atlas, montagne étroite et de forme circulaire, dont les sommets, confondus avec les nuages en été comme en hiver, ne s'aperçoivent jamais distinctement. C'est, disaient les gens du pays, une colonne du ciel : ces gens s'appelaient Atlantes : on assurait qu'ils ne mangeaient aucun animal, et qu'en conséquence ils ne faisaient jamais de rêves. Dans toute cette ceinture de sables jusqu'aux colonnes d'Hercule, l'historien dit qu'on ne bâtissait de maisons, auprès des tertres, qu'avec de gros fragments de sel, tantôt blancs, tantôt rouges; et il en conclut qu'il ne pleuvait jamais dans cette partie de la Libye.

Ainsi, ajoute-t-il, depuis la frontière d'Égypte, jusqu'au lac Tritonis, les Libyens de l'intérieur des terres et de la région sablonneuse sont nomades. Ils boivent du lait, et tous, à l'exception des Atlantes, se nourrissent de la chair des animaux; non pas pourtant de celle des porcs ni des vaches, abstinences qu'ils ont empruntées des Égyptiens. Chez les Cyrénéens eux-mêmes, quoiqu'ils soient sédentaires, les femmes croiraient offenser Isis en mangeant de la vache; les Barcéennes s'interdisent aussi cette nourriture, et refusent de plus de manger du porc. A l'ouest du lac Tritonis, les Libyens ne sont plus nomades : ils ont d'autres coutumes : plusieurs, quand leurs enfants ont atteint l'âge de quatorze ans, leur brûlent, avec de la laine grasse, les veines du sommet de la tête ou même des tempes, croyant les préserver par là de la pituite, et leur assurer une

santé plus forte. Si pendant l'opération l'enfant éprouve des convulsions, ils y remédient en arrosant la tête d'urine de bouc; je rapporte, dit Hérodote, ce que disent les habitants : il les donne toutefois pour les hommes les plus sains que l'on connaisse. Dans leurs sacrifices, ils coupent l'oreille des victimes, la jettent sur la maison, et tordent la tête de l'animal : ils sacrifient ainsi au soleil et à la lune, leurs seules divinités, excepté sur les bords du lac Tritonis, où l'on révère Triton et Neptune et principalement Minerve. L'égide dont ils ornent les statues de cette déesse ressemble à celle qui est employée en Grèce; seulement les franges ne sont point façonnées en serpents et ne consistent qu'en courroies. Selon l'historien, c'est de la Libye qu'est venu chez les Grecs l'usage des lamentations dans les solennités religieuses, surtout dans celle de Pallas, ainsi que l'a remarqué Homère; et les chars à quatre chevaux ont la même origine.

Les nomades de la Libye ont des cabanes portatives construites en tiges d'asphodèles tissues avec des joncs. Ils ensevelissent leurs morts à la manière des Grecs. Quelques Libyens cependant, tels que les Nasamons, tiennent les cadavres assis; et, lorsqu'un homme est sur le point d'expirer, ils font en sorte qu'il meure sur son séant et non couché. Les animaux ne sont pas les mêmes dans la Libye orientale et dans l'occidentale. La première, généralement occupée par des peuples nomades, voit naître des pygargues, des dorcades, des buffles, des ânes, qui n'ont pas besoin de boire, des oryes avec les cornes desquels se font les bras des lyres phéniciennes, des bassaries ou renards, des hyènes, des porc-épics, des béliers sauvages, des dictyes, des

chakals, des panthères, des boryes, des crocodiles terrestres, des lézards, des autruches, de petits serpents, trois espèces de rats : animaux presque tous communs à d'autres contrées. Le pygargue semble appartenir au genre des gazelles, et l'oryes ou urus n'est, selon M. Cuvier, que l'oryx décrit par Aristote et par Pline, et désigné aujourd'hui par le nom d'*Antilope Oryx.* La seconde Libye, l'occidentale, au delà du fleuve Triton, est entourée de montagnes et de forêts épaisses qui servent de retraites à des bêtes sauvages, à des serpents d'une grandeur démesurée, à des aspics, à des éléphants, à des lions et à des ours. Si l'on en croyait les gens du pays, il y aurait aussi dans ces bois et sur ces monts des cynocéphales, hommes à tête de chiens, et des acéphales, hommes sans tête, ayant les yeux sur la poitrine.

Au nombre des peuplades occidentales et cultivatrices, Hérodote nomme les Maxyes, qui se disent descendants des Troyens, se teignent le corps avec du minium, laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, et rasent le gauche; puis les Zauèces, chez qui les chars de guerre sont conduits par des femmes; les Gyzantes, qui mangent des singes, animaux très-nombreux sur leurs montagnes. Les Zauèces savent aussi tirer des abeilles une grande quantité de miel. Les Carthaginois assurent qu'en face des Gyzantes est une île nommée Céraunis, longue de deux cents stades, et fort peu large, couverte d'oliviers et de vignes; qu'on y voit un lac où les jeunes filles vont chercher des paillettes d'or, qu'elles tirent de la vase au moyen de plumes d'oiseaux enduites de poix. Les mêmes Carthaginois parlent de pays habités au delà de l'extrémité occidentale

de la Libye et avec lesquels ils ont des relations commerciales. En terminant sa description de la Libye, l'historien dit que la plupart des peuples sont encore, de son temps comme à l'époque de Darius, indépendants des Perses, et il les partage en quatre grandes nations, deux indigènes qui sont les Libyens proprement dits au nord, et les Éthiopiens au sud; deux étrangères, savoir, les colonies phéniciennes et les grecques. Le sol de la Libye est en général beaucoup moins fertile que celui de l'Asie et de l'Europe : il n'y aurait du moins d'exception à faire qu'à l'égard des bords du Cynips, qui abondent en graines céréales, et qui, arrosés et non inondés de pluies bienfaisantes, produisent des récoltes comparables à celles du territoire de Babylone. Chez les Cyrénéens, les premières moissons et les premières vendanges se font dans les contrées maritimes, les fruits y mûrissent de très-bonne heure; et, quand on a fini de les récolter, ceux de la colline ou de la région intermédiaire commencent à prendre leur maturité; ceux-ci une fois recueillis, il est temps de moissonner la partie la plus méridionale du pays : de cette manière, les Cyrénéens ont en quelque sorte huit mois d'automne.

Les six derniers chapitres du quatrième livre d'Hérodote sont réservés au récit de l'expédition des Perses en Libye. Les troupes envoyées d'Égypte par Aryandès arrivèrent sous les murs de Barcé, et demandèrent qu'on leur livrât les assassins d'Arcésilaüs. Sur le refus qu'on en fit, le siége commença et dura neuf mois. Les assiégeants creusaient des galeries souterraines, en même temps qu'ils attaquaient les remparts. Un ouvrier barcéen s'aperçut qu'un bouclier d'airain qu'il frap-

pait ne retentissait pas également sur les divers points où il le portait : il en conclut qu'il y avait des excavations sous les lieux où le frémissement était plus fort. Les assiégés creusèrent de leur côté dans cette direction, rencontrèrent les mineurs perses et les exterminèrent. Alors Amasis, qui commandait l'armée de terre des Perses, eut recours à un stratagème : il fit faire pendant la nuit un large et profond fossé qu'on recouvrit de traverses de bois très-faibles : sur ces traverses on étendit de la terre, et on la disposa si bien que ce sol factice était de niveau avec le reste de la plaine. Dès que le jour parut, Amasis proposa aux Barcéens une conférence; ils s'y rendirent; on convint que les Barcéens paieraient une légère amende, et que les Perses ne tenteraient plus rien contre leur cité : on jura que ce serment resterait inviolable, tant que le sol sur lequel on le prononçait demeurerait tel qu'on le voyait. Rassurés par cette convention, les Barcéens ouvrirent les portes de leur ville, en sortirent, y laissèrent entrer des Perses. Amasis fit bientôt enlever les traverses du fossé; la légère couche de terre qu'elles soutenaient s'écroula; et le champ du serment étant ainsi devenu méconnaissable, les Perses déclarèrent que le traité ne subsistait plus : ils se rendirent maîtres de la place où on leur avait permis de s'introduire. Phérétime ne perdit pas un instant : ses ennemis lui furent livrés; elle les fit mettre en croix le long des murs, où l'on cloua en même temps les mamelles de leurs femmes arrachées par son ordre. Elle exigea aussi la confiscation des biens de tous les autres habitants, à l'exception de la famille de Battus. Le reste des Barcéens fut réduit et emmené en servitude. En revenant,

l'armée des Perses se présenta devant Cyrène, et, sur la foi d'un traité, passa dans cette ville. Barès, l'un des deux généraux, voulait s'en emparer : son collègue Amasis n'y consentit point. Les Perses en sortirent et allèrent camper sur la colline de Jupiter Lycéen. Là, se repentant de n'avoir pas pris Cyrène, ils essayèrent d'y rentrer, mais la résistance qu'ils éprouvèrent les effraya tellement qu'ils s'enfuirent à toutes jambes et traversèrent en courant soixante stades. Ils campaient à cette distance de Cyrène, lorsqu'ils reçurent l'ordre qui les rappelait en Égypte : ils manquaient de vivres, les Cyrénéens voulurent bien leur en fournir; ils partirent donc, et ne rentrèrent dans le territoire égyptien qu'après avoir essuyé des pertes considérables; car les peuplades libyennes, à travers lesquelles ils passaient, dépouillaient et massacraient tous ceux qui restaient en arrière. Les Barcéens emmenés comme esclaves furent envoyés à Darius, qui leur permit de s'établir dans un village de la Bactriane, qui prit le nom de Barcé, et qui, au temps d'Hérodote, était encore habité par leurs descendants. Phérétime, de retour en Égypte, y mourut misérablement rongée des vers, qui, de son vivant, avaient pris par avance possession de son corps : tant il est vrai, dit Hérodote en terminant ce livre, que les dieux ne pardonnent jamais l'inhumanité et les vengeances impitoyables!

Tels ont été, Messieurs, les résultats de l'expédition des Perses en Libye, ils y ont vu périr une partie de leur armée; ils n'ont vaincu les Barcéens que par une odieuse fourberie; ils ont, péniblement et sans fruit pour eux-mêmes, servi les ressentiments d'une princesse vindicative qui a joui quelques instants à peine du

plaisir de massacrer et de proscrire. L'histoire est pleine de guerres qui ressemblent à celle-là par les causes et par les effets. Mais ce qui, dans cette dernière partie du livre IV d'Hérodote, peut nous offrir une instruction moins triste et plus étendue, c'est le tableau de la Libye. Hérodote vous l'a presque entièrement tracé; il reste néanmoins des observations importantes à recueillir chez quelques autres écrivains. Je ne vous citerai pas tous leurs textes : ils vous offriraient un trop grand nombre de nomenclatures arides et discordantes. Celle de Ptolémée surtout est interminable et quelquefois la moins exacte. Je tâcherai d'extraire à la fois d'Aristote, de Diodore de Sicile, de Pomponius Méla, de Strabon, de Pline, de Ptolémée et de Solin, des résultats précis et faciles à saisir. Les variantes qui se sont introduites dans cette partie de la géographie ancienne n'ont rien d'étonnant. La plupart de ces auteurs n'ont écrit qu'après les Lagides, ou même qu'après l'occupation de l'Afrique septentrionale par les Romains : l'état du pays a changé, les démarcations et les dénominations n'ont pu rester invariables, et d'ailleurs les reconnaissances ou les recherches n'ont pas toujours été faites avec le soin rigoureux qui recommande celles d'Hérodote, relativement à l'époque où il écrivait.

Vous savez, Messieurs, que les anciens appelaient Libye la partie de la terre que nous nommons Afrique, ou du moins ce qu'ils en avaient pu connaître, et qu'ils n'y comprenaient pas l'Égypte, considérée par eux comme Asiatique. Ainsi le nom de Libye a dû s'appliquer fort souvent à une très-vaste contrée qui s'étendait de l'ouest à l'est depuis l'océan Atlantique jusqu'aux frontières occidentales de l'Égypte, et du midi

au nord depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'au tropique du Cancer, ou même jusqu'au Niger. Dans ce système on comptait au nombre des pays libyens la Mauritanie, que Ptolémée divise en deux parties, la Tingitane vers l'Océan, la Césarienne vers la Numidie. Au midi de l'une et de l'autre et au delà du mont Atlas, étaient les Gétules, nation que Silius Italicus et Claudien nous dépeignent comme errante et habile à conduire les chevaux, même sans bride. Les poëtes ont quelquefois employé le mot Gétulie comme synonyme de Libye et d'Afrique. La Gétulie propre et la Mauritanie correspondaient aux pays que nous appelons aujourd'hui Darah, Sijilmissa, États de Maroc, de Fez et d'Alger.

En suivant de l'ouest à l'est les côtes de la Méditerranée, on passait de la Mauritanie dans la Numidie, dont la capitale était Cyrta. La circonscription de la première a varié; Jules César en a détaché la partie occidentale qu'il a nommée, comme je viens de le dire, Mauritanie Césarienne. Resserrée de cette manière la Numidie ne répondait plus qu'à une partie du pays actuel de Tunis et des déserts du Biledulgérid ou du pays des dattes. C'est à peu près là qu'Hérodote vient de placer les Gyzantes, les Zauèces, les Maxyes, les Auzences, les Machlyes et les Gindanes.

Quelques anciens géographes séparent de la Lybie, non-seulement la Mauritanie et la Numidie, mais aussi la contrée qu'ils appellent tantôt *Africa minor*, tantôt simplement *Africa*. Là se trouvaient les villes d'Hippone, d'Utique et de Carthage. Pomponius Méla disait des deux dernières : « Toutes deux fondées par des Phé« niciens; toutes deux célèbres, l'une par la destinée de

« Caton, l'autre par la sienne propre; aujourd'hui colonie « du peuple romain, autrefois sa rivale opiniâtre; rede« venue, il est vrai, opulente, mais tirant toujours plus « d'éclat des ruines de sa fortune antique que de sa pros« périté présente : » *Ambæ inclytæ, ambæ à Phœnicibus conditæ : illa fato Catonis insignis, hæc suo; nunc populi romani colonia, olim imperii ejus pertinax æmula; jam quidem iterum opulenta, etiam nunc tamen priorum excidio rerum quàm ope præsentium clarior.* Cette *Africa minor* est à présent une portion du territoire tunisien, et d'ailleurs embrasse celui de Tripoli sur la côte, ceux de Béniolid et de Gadamis dans l'intérieur des terres. Mais elle comprenait encore, suivant certains auteurs anciens, le lac Tritonis, le fleuve Triton, l'extrémité orientale du mont Atlas, le pays des Atlantes, et celui des Amazones africaines ou libyennes. Les Atlantes, peuple libyen chez Hérodote et chez Diodore de Sicile, s'étendaient jusqu'à l'Océan et passaient pour les inventeurs du culte religieux. Ils disaient qu'Uranus, leur premier roi, avait rassemblé les hommes, enseigné les arts, mesuré l'année; qu'il avait quarante-cinq fils nés de plusieurs femmes, dix-huit de la seule Titæa, lesquels furent les Titans, outre des filles, dont les deux aînées s'appelèrent Basilée et Rhéa ou Pandore. Basilée, mariée à Hypérion, l'un de ses frères, devint mère d'Hélius et de Séléné; les Titans égorgèrent Hypérion et noyèrent Hélius. Séléné, dans l'excès de son affliction, se jeta du haut du palais la tête en bas; et Basilée, plus sage, se mit à rechercher le corps de son fils. Elle ne le trouva point, mais elle le vit en songe, et il lui annonça qu'elle serait vengée. Bientôt Basilée, saisie d'une

fureur divine, prit en main les jouets de sa fille et se mit à courir les chemins, dansant et criant comme une folle. Un orage éclata, au milieu duquel Basilée disparut; et ses enfants, Hélius et Séléné, transportés dans les cieux par la foi des peuples, y furent le Soleil et la Lune. Hypérion étant mort, deux autres fils d'Uranus, Atlas et Saturne, se partagèrent le royaume. C'est du premier que les Atlantes tirent leur nom; il représenta le monde par une sphère, et passa pour l'avoir porté sur ses épaules. Monté sur le sommet de sa montagne, il disparut emporté par les vents, et laissa sept filles, qui épousèrent des héros et des dieux. Mais l'aînée de toutes eut de Jupiter Mercure, qui acheva d'inventer les arts. Vous remarquez, Messieurs, que ces traditions transportent chez les Atlantes, dans la Libye, l'origine d'une partie considérable de la mythologie des Grecs. Ces Africains revendiquaient aussi Bacchus élevé, disaient-ils, chez eux, dans la ville de Nysa. Ammon, roi d'Afrique, épousa Rhéa, fille d'Uranus; et, en visitant son royaume, il trouva une très-belle fille, nommée Amalthée, qu'il épousa aussi et qui le fit père de Bacchus. Pour soustraire cet enfant aux ressentiments de Rhéa, Ammon l'envoya dans la ville de Nysa, située au milieu d'une île qui sépare les eaux du fleuve Triton. Bacchus y eut pour institutrice la jeune Minerve, fille de ce fleuve, et se montra bientôt digne, par ses exploits, de celle qui avait instruit son enfance, comme des parents augustes qui lui avaient donné le jour.

L'Africa minor, à laquelle appartiendraient les Lotophages et les Maces d'Hérodote, est ailleurs nommée quelquefois Tingitane : elle se terminait du côté de l'est à la grande Syrte, c'est-à-dire au golfe actuel de Sy-

dra; ce nom de Syrte désignait des fonds de mer sablonneux. Là commençait la Libye proprement dite, divisée par Strabon en Cyrénaïque et Marmarique, avec certaines dépendances, consistant en déserts, en tertres ou oasis. La limite entre l'*Africa minor* et la Cyrénaïque avait été, disait-on, déterminée par la rencontre de quatre jeunes gens qui étaient partis en même temps, deux de Carthage et deux de Cyrène. Les deux Carthaginois, nommés Philènes, marchèrent plus vite; leurs adversaires prétendirent qu'il y avait de la mauvaise foi, qu'ils s'étaient mis en route avant l'heure convenue, et demandèrent que, pour dissiper tout soupçon de supercherie, les Philènes se laissassent enterrer vivants au lieu même de la rencontre. Les Philènes y consentirent, et, pour honorer ce dévouement autant que pour établir la borne des deux États, les Carthaginois élevèrent en cet endroit deux autels appelés *aræ Philænorum*. Valère-Maxime et Salluste lui-même nous font ce conte. La Cyrénaïque s'appelait aussi Pentapole, parce qu'on y distinguait les territoires de cinq principales villes: Cyrène; Barcé, quelquefois identifiée avec Ptolémaïs; Apollonie, aujourd'hui Marza-Suza selon Danville; Arsinoë; Bérénice, qu'on pourrait reconnaître dans la ville actuelle de Bernic ou de Bengasi. Quelques anciens semblent confondre Bérénice avec Hespéris, et placer non loin de ce lieu le jardin des Hespérides. Ces cinq villes ne sont pas tellement déterminées qu'il ne soit permis de substituer à l'une d'elles le port de Darnis, qui s'appelle encore Derne. On doit remarquer aussi sur la côte cyrénaïque le cap Phycus, dont le nom moderne est Ras-al-sem, et au midi de ces places, dans l'intérieur des terres, le pays d'Augila; ceux qu'habi-

taient les Nasamons, les Absyrtes, les Garamantes; enfin un vaste désert, où, si vous en croyez Diodore de Sicile, l'air paraissait rempli de figures d'animaux, soit immobiles, soit en mouvement, et dont l'approche causait des palpitations pernicieuses. Diodore, au lieu de vérifier ce prétendu phénomène, en recherche naïvement la cause : il est le seul auteur qui en ait parlé. L'ancienne Cyrénaïque et les pays situés sous les mêmes méridiens au sud de ses côtes, sont aujourd'hui représentés par les lieux maritimes que je viens d'indiquer, par le désert de Barca, par le territoire d'Angola, par une partie du Kawar et par le Dar Bornou.

La côte cyrénaïque était bornée à l'est par le Catabathmus magnus, dont le nom subsiste encore et désigne la grande descente qui se voit près du cap Luco. Là commençait la Libye marmarique de Strabon, à laquelle on réservait quelquefois exclusivement et comme par excellence le nom de Libye. On la trouve appelée le nome libyque, nom qui ailleurs embrasse avec elle la Cyrénaïque. Le littoral de la Marmarique s'étendait du Catabathmus à l'extrémité occidentale du Delta égyptien, c'est-à-dire au territoire d'Alexandrie. Parætonium, retracé maintenant par Al Baretoun, était situé presque au milieu de cet espace. On trouvait autour et au midi des Parætoniens, les Adyrmachides, les Auchites, les Maréotides, et, selon Danville et les indications les plus plausibles, le désert qui recélait le temple et l'oracle de Jupiter Ammon. Bacchus avait consacré cet édifice à son père, nous dit l'historien Diodore, et y avait établi des prêtres. Ammon ayant toujours porté dans les combats un casque orné d'une tête de bélier, sa statue eut une tête de cette espèce. Quelques-uns disaient

toutefois que le roi Ammon avait deux cornes au front et que son fils Bacchus lui ressemblait en ce point. Quoi qu'il en puisse être, Bacchus consulta le premier l'oracle, duquel il reçut la promesse des plus brillants succès; et depuis, les peuples crédules et les gouvernants rusés n'ont cessé d'y venir chercher des prophéties.

Nous venons, Messieurs, de partager toute l'ancienne Afrique ou Libye, de l'ouest à l'est, en cinq tranches : d'abord la Mauritanie, puis la Numidie, au milieu l'*Africa minor*, et en se rapprochant de l'Égypte, la Cyrénaïque, et enfin la Marmarique. On pourrait en compter une sixième, parce que les historiens et les géographes donnent quelquefois le nom de *Libya exterior* à une bande étroite qu'ils établissent le long de la rive gauche du Nil, depuis Méroë jusqu'à Memphis, mais ce n'est au fond qu'une partie extrême de la Marmarique. On trouve aussi le nom de *Libya interior* assez vaguement appliqué à des pays situés entre l'Atlas et le Niger. Ce sont des parties de la Numidie, de l'*Africa minor* et de la Cyrénaïque. La distinction des peuplades en nomades et sédentaires s'étendrait sur les mêmes contrées et sur la Marmarique. Hérodote s'est étudié à l'établir, et Diodore de Sicile l'a reproduite, en observant que les Libyens nomades accomplissaient religieusement, les uns envers les autres, tous les devoirs de la justice et de l'humanité; mais qu'ils ne se croyaient obligés à rien à l'égard des autres hommes, pas même à tenir les engagements positifs et solennels qu'ils avaient contractés avec eux. L'état nomade, quoiqu'il ait été quelquefois très-persévérant, tend néanmoins par sa nature même à se modifier et à se transformer en

des habitudes plus sociales : la durée et les progrès de la civilisation amènent tôt ou tard ces métamorphoses; et si d'ailleurs nous savions un peu mieux l'histoire de la Libye, nous verrions probablement ses peuplades, soit errantes, soit cultivatrices, envahir assez souvent les territoires de leurs voisins, ce qui est une autre cause qui s'oppose à la très-longue durée du système nomade d'un peuple en une même contrée. Il me paraît donc difficile d'obtenir à cet égard une géographie précise et constante. Les cantons maritimes de toute la Libye, en deçà des monts et des déserts, ont dû être cultivés de bonne heure; car ils sont naturellement plus fertiles que ne l'a cru Hérodote. Rome, quand elle s'en fut rendue maîtresse, regardait la Libye comme l'un de ses greniers, à ce qu'attestent plusieurs écrivains, et particulièrement Diodore de Sicile. Dans le tableau qui vient de passer sous nos yeux, n'a pas été comprise l'Éthiopie, qui néanmoins serait à considérer aussi comme libyenne, à prendre ce dernier mot dans le sens étendu que les anciens lui ont donné. Mais ils distinguaient particulièrement par le nom d'Éthiopie ce qu'ils connaissaient des contrées intérieures de l'Afrique, entre le tropique du Cancer et l'Équateur. Hérodote nous a déjà parlé de cette région dans son deuxième livre, à propos de l'une des entreprises de Cambyse, et il aura, vers le milieu de son livre septième, une autre occasion de s'occuper des Éthiopiens.

Jusqu'ici, Messieurs, il vous a offert de très-précieuses notions de géographie ancienne : il vous a décrit surtout, en Afrique l'Égypte et la Libye, en Asie les provinces de l'empire de Darius, en Europe la Scythie et les pays dont elle est environnée. Il lui reste à

vous présenter plusieurs autres détails du même genre; et vous aurez lieu de reconnaître que ce n'est pas sans raison qu'on l'a regardé comme le fondateur de la science géographique.

Il a esquissé de même la science des temps; il n'a cédé que le moins possible aux préventions qui attribuaient à chaque peuple une excessive antiquité. Les dates qui résultent de ses indications, depuis le roi d'Égypte Mœris jusqu'au roi de Perse Darius, sont en général les plus plausibles qu'on puisse encore aujourd'hui établir. Il s'est appliqué à distribuer dans le cours des siècles presque tous les éléments de l'histoire, et leur a, le plus souvent, assigné leurs véritables places. Dans le livre dont nous achevons aujourd'hui l'étude, des récits incidents l'ont obligé de remonter à l'origine des Scythes vers le seizième siècle avant notre ère, et à l'établissement des Théréens à Cyrène, vers le milieu du septième. Mais le principal corps des narrations contenues en ce livre ne correspond réellement qu'à une seule année, à celle qui a vu l'expédition de Darius en Scythie, et la campagne entreprise en son nom contre les Libyens. C'est l'année 508 avant l'ère vulgaire selon le père Pétau, 511 selon Larcher et M. Borheck.

Quant au fond même de l'histoire, Hérodote, dans ses quatre premiers livres, a recueilli les traditions dont se composent les annales de l'antique Égypte, de la Lydie, de la Médie et de la Perse. Il a surtout raconté ce qu'il savait des règnes de Cyrus, de Cambyse, de Smerdis le mage et de Darius fils d'Hystaspe, jusqu'au terme que je viens d'indiquer. Mais, à ces récits principaux et directs, il s'en est rattaché un très-grand

nombre d'incidents, relatifs à divers autres peuples, et spécialement aux Grecs, dont il est, ce semble, à regretter qu'il n'ait pas plus méthodiquement rassemblé les annales. Le sujet ou le but essentiel de son ouvrage est de tracer l'histoire de la guerre qui s'est allumée entre les Grecs et les Perses. Déjà, Messieurs, il touche à ces mémorables événements; et il vous en exposera les causes les plus prochaines en son cinquième livre, dont nous entamerons l'examen dans notre prochaine séance.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

EXAMEN DU CINQUIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS. — CAUSES DE LA GUERRE ENTRE LES GRECS ET LES PERSES.

Messieurs, ayant raconté, dans son quatrième livre, les entreprises des Perses contre les Scythes et contre les Libyens en l'année 508 avant notre ère, Hérodote va poursuivre, dans le cinquième, l'histoire du règne de Darius jusqu'à l'an 498. Le quatrième livre, qui portait le nom de la muse Melpomène, n'a correspondu qu'à une seule année, sauf néanmoins quelques narrations incidentes qui nous ont reportés à de plus anciennes époques : le cinquième, intitulé Terpsichore, embrassera un plus long espace, environ dix ans, de 508 à 498; et certains événements bien antérieurs y seront épisodiquement racontés, comme les règnes des usurpateurs Cypsélus et Périandre à Corinthe, entre 630 et 563; la mort du fils de Pisistrate, Hipparque, tué en 513 à Athènes, par Harmodius et Aristogiton, et le rétablissement du temple de Delphes par les Alcmæonides, en 512; les récits directs concerneront les révoltes des Hellespontins, des insulaires grecs et des Ioniens, leurs mouvements, leurs revers; les succès des généraux perses, Mégabaze et Otanès; la prise et l'incendie de Sardes; la mort d'Aristagoras, principal auteur de la rébellion, et qui aura déjà entraîné les Athéniens à s'armer pour la cause de l'Ionie. C'est ainsi qu'Hérodote va entrer dans le sujet le plus essentiel de son ouvrage, la guerre entre les Perses et

les Grecs. Ses narrations, en se rapprochant du temps où il a vécu lui-même, deviendront originales; elles prendront à la fois un caractère plus historique et un ton plus animé.

Vous n'avez pas oublié, Messieurs, que Darius, en s'échappant de la Scythie, a laissé en Europe une armée perse sous le commandement de Mégabaze. Elle commença par soumettre les Hellespontins et les Périnthiens, qui avaient refusé de reconnaître l'autorité du grand roi et qui venaient d'être fort maltraités par les Pæoniens. Ceux-ci habitaient les bords du Strymon : un oracle leur avait prédit que si, au moment où ils seraient en présence de l'ennemi, ils étaient expressément provoqués par lui, la lutte tournerait à leur avantage; mais il leur avait bien recommandé de ne point engager de combat, tant que cette provocation n'aurait pas lieu. Or il advint que, les Périnthiens étant campés dans un faubourg de leur ville, en face des Pæoniens, un défi proposé par les premiers amena un triple duel, homme contre homme, cheval contre cheval, et chien contre chien, dit notre auteur. Les Périnthiens ayant triomphé en deux de ces luttes, célébrèrent leur victoire par le Pæan. Vous savez, Messieurs, que c'était, chez les Grecs, un chant de triomphe, commçenant par *Io Pæan* : la ressemblance des mots Pæan et Pæon fit que les Pæoniens se crurent nominativement provoqués; voilà, dirent-ils, l'oracle accompli; ils livrèrent une bataille et la gagnèrent : peu de Périnthiens échappèrent à leurs coups. Il restait néanmoins encore à Périnthe des guerriers qui se défendirent avec courage contre les Perses et ne cédèrent qu'à la supériorité des forces ennemies. Mégabaze prit

Périnthe, et de là conduisant son armée dans la Thrace, en soumit toutes les villes, conformément à l'ordre particulier que lui en avait donné Darius.

Hérodote dit ici que les Thraces sont, après les Indiens, la plus nombreuse nation qui existe, et que, s'ils avaient pu ne former qu'un seul État, qu'un seul corps dirigé par une volonté commune, ils auraient été invincibles. Mais ils sont divisés en un grand nombre de peuplades désignées par différents noms, quoiqu'elles aient à peu près les mêmes institutions, des mœurs communes, si l'on excepte pourtant certaines races qui ont conservé des habitudes qui leur sont propres. Tels sont les Hyper-Crestoniens, les Trauses, et ces Gètes dont l'historien nous a parlé dans son quatrième livre, en les qualifiant immortels, à cause des doctrines qu'ils tenaient de Zalmoxis. Les Gètes tiennent à la Scythie : les Trauses sont plus Thraces par leur situation et par leur manière de vivre : ils ne se distinguent que par les pratiques qu'ils observent lorsqu'il naît ou qu'il meurt quelqu'un parmi eux : ils pleurent les naissances, ils se réjouissent des décès. D'une part, ils gémissent sur la destinée de celui qui entre dans cette carrière d'infortunes et de misères qu'on appelle la vie humaine; de l'autre, ils félicitent celui qui vient d'en être délivré, et célèbrent son bonheur par des ris et des jeux. Ces idées, Messieurs, ne sont pas tellement particulières aux Trauses qu'on ne les retrouve ailleurs. Euripide les a exprimées dans l'une de ses tragédies aujourd'hui perdues, par des vers que Cicéron a traduits ainsi :

Nam nos decebat, cœtum celebrantis, domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,

Humanæ vitæ varia reputantis mala;
At, qui labores morte finisset gravis,
Hunc omni amicos laude et lætitia exsequi.

Les Hyper-Crestoniens, ceux qui habitent au-dessus de Crestone ont aussi des usages qui n'appartiennent qu'à eux seuls dans la Thrace. Après la mort d'un homme, il s'élève entre ses épouses une vive contestation pour savoir quelle était la plus chérie : cette question se décide par un jugement solennel; et la femme qui gagne ce procès, a l'honneur d'être immolée sur le tombeau de son mari. Mais Cicéron encore attribue cette même pratique à des femmes indiennes. Properce a chanté cette fidélité magnanime :

Et certamen habent leti, quæ viva sequatur
Conjugium : pudor est, non licuisse mori.
Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris.

Venant aux pratiques communes à la plupart des Thraces, Hérodote nous dit qu'ils vendent leurs enfants à des marchands étrangers; qu'ils ne surveillent aucunement la conduite de leurs filles, mais que les femmes qu'ils épousent, après les avoir achetées fort cher de leurs parents, sont assujetties à un régime très-austère; que chez eux l'agriculture passe pour une profession vile, que le métier des armes leur semble bien plus noble, et qu'ils ne connaissent rien de plus honorable que de vivre sans travailler. Nous trouverions aussi, Messieurs, beaucoup trop d'exemples anciens et modernes de ces funestes préjugés; et ce n'est pas non plus une coutume très-rare que celle qu'avaient les Thraces de se défigurer certaines parties de la peau par des piqûres dont l'empreinte demeurait ineffaçable : c'étaient à leurs yeux des marques ou des titres de

noblesse, des armoiries, pour ainsi dire, qu'ils impriment sur leur corps, et qu'ailleurs des nobles plus cultivés n'ont étalées que sur leurs maisons, leurs meubles et leurs carrosses. Le tatouage héraldique remonte à l'antiquité, et se retrouve, avec des variétés, chez de nouveaux sauvages. On croyait pourtant, quoique Hérodote ne fasse pas mention de cette tradition, que c'était en expiation du meurtre d'Orphée que les femmes de la Thrace avaient commencé de se piquer ainsi la peau.

Les dieux des Thraces sont Mars, Bacchus et Diane; les rois seuls, dans ce pays, révèrent Mercure, jurent par lui, et se disent ses descendants. Aux funérailles des personnes riches, on expose le cadavre durant trois jours, en immolant de nombreuses victimes dont les chairs se mangent en de continuels repas, précédés de lamentations et de panégyriques du défunt. Ensuite on brûle ou l'on embaume le corps; et l'on élève sur le tombeau un tertre où se livrent divers combats gymniques : les vainqueurs reçoivent des prix magnifiques. L'historien ne connaît pas les pays situés au nord de la Thrace; il croit qu'après avoir passé l'Ister (le Danube) on ne trouve qu'une contrée déserte dont les limites sont indéterminées. Il place néanmoins au delà de ce fleuve les Sigynnes, qui s'habillent à la manière des Mèdes, et dont les chevaux ont des poils épais, crépus et longs de cinq doigts. Ces animaux sont d'ailleurs petits, ont la tête aplatie, et ne courent avec quelque vitesse que lorsqu'ils sont attelés à des chars. Les Sigynnes confinent aux Vénètes, qui habitent les bords de l'Adriatique et se donnent pour une colonie mède; c'est, dit Hérodote, ce que j'ai peine

à comprendre; mais je ne me presse pas de prononcer sur ce point, car le temps a pu amener bien des choses. Le mot de Sigynnes se retrouve en Ligurie près de Marseille, où il signifie des marchands, et chez les Cypriens, qui appellent ainsi des piques. Si l'on en croit les Thraces, le pays au delà de l'Ister est rempli d'abeilles, qui empêchent de pénétrer plus avant. L'historien rejette cette tradition comme invraisemblable, parce que les abeilles redoutent le froid : il aimerait mieux dire que la température devient, au-dessus de la Thrace, trop rigoureuse pour qu'on y puisse habiter. C'est faire commencer les régions glaciales dès le 50ᵉ degré de latitude; mais cette idée était presque générale chez les anciens, et tout fait présumer que, de leur temps, les parties septentrionales des pays que nous appelons France et Allemagne étaient beaucoup plus froides qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Voilà, Messieurs, tout ce qu'Hérodote sait de la Thrace; et il s'en faut que cela suffise pour nous faire connaître une contrée qui occupe une place assez importante dans l'histoire ancienne. Elle se présente en général comme renfermée entre le mont Hémus, la mer Égée, la Propontide et le Pont-Euxin. Pomponius Méla, Pline et le Périple de Scylax l'étendent jusqu'au Danube, et par conséquent y comprennent Istropolis, Tomi et Calatis; Strabon en détache ces trois villes; et Ptolémée attribue à la basse Mœsie ce qui est au delà de l'Hémus; en même temps que du côté de l'Euxin, il limite la Thrace à la ville de Mésembria. Les démarcations sont encore plus confuses dans la Notice de l'empire depuis Constantin; et les géographes modernes ont eu beaucoup de peine à reconnaître avec

quelque précision les pays auxquels le nom de Thrace a été appliqué par les anciens. Clavier la borne au nord par l'Hémus, qui la sépare de la Mœsie, à l'orient par le Pont-Euxin et la Propontide, au sud par la mer Égée, à l'ouest par le fleuve Strymon, au delà duquel est la Macédoine; il y compte, d'après Pline, cinquante stratégies ou gouvernements militaires. D'autres la divisent en deux sections, en deçà et au delà du mont Rhodope. Ils trouvent dans la première la Thrace médique, grecque ou macédonienne, dans la seconde, les Béniens, les Corpilliens et la Chersonèse de Thrace. Danville place entre cette seconde section et le Danube, la Mœsie, et au nord du fleuve la Dacie, en observant que les Mœsiens et les Daces ont été quelquefois rattachés aux Thraces. Que cette contrée ait été fort peuplée jadis, Hérodote vient de nous l'apprendre; que le climat en ait été fort rigoureux, tous les anciens écrivains nous l'attestent : Eschyle, Euripide, Aristophane, Callimaque l'appellent la patrie de Borée, le pays des aquilons et des frimas. Catulle, Virgile, Horace, Ovide tiennent le même langage : c'est, dit Sénèque, la mère des neiges et des glaces; Lucain, pour caractériser les hivers rigoureux, les nomme des hivers de Thrace; et Pomponius Méla enfin s'exprime en ces termes : *Regio nec cœlo læta, nec solo; et nisi qua mari propior est, infecunda, frigida, eorumque quæ seruntur, malignè admodum patiens, raró usquam pomiferam arborem, vitem frequentiùs, tolerat; sed nec ejus quidem fructus maturat ac mitigat, nisi ubi frigora, objectu frondium, cultores arcuere.* « Le ciel « est triste, le sol infertile, le climat très-froid..... On par« vient rarement à y faire croître des arbres fruitiers,

« excepté la vigue : encore le raisin n'y mûrit-il pas et « demeure-t-il aigre, à moins qu'on ne le préserve du « froid à force de précautions. » Il faut songer, Messieurs, que les anciens en disaient presque autant du pays qui est aujourd'hui la France, et dont la latitude est à peu près la même que celle de la Thrace. Pomponius Méla ajoute : *Viros benigniùs alit, non ad speciem tamen; nam et illis asper atque indecens corporis est habitus; cæterùm ad ferociam et numerum.* « La « Thrace nourrit mieux les hommes : elle ne les fait « pas beaux; mais si elle laisse de l'âpreté dans leurs « traits, de la rudesse dans leur maintien, elle les mul« tiplie et leur inspire une fierté audacieuse. »

L'histoire d'un tel peuple ne saurait être sans intérêt; mais Hérodote ne nous la donne point, et les autres écrivains ne nous en fournissent que fort peu d'articles. On disait que les Thraces avaient eu pour instituteurs ou législateurs Orphée, Linus, Musée et Zalmoxis. Leur premier roi, Térès, eut deux fils, Sparadocus et Sitalcès, dont les descendants se brouillèrent : ils se détrônèrent tour à tour, jusqu'à ce que Seuthès reconquit une partie des États de son père Mæsadès, et la transmit à son fils Cotys, père de Cersoblepte. Celui-ci eut pour compétiteurs Amadocus et Périsade, qu'il parvint à déposséder; mais le roi de Macédoine Philippe le dépouilla lui-même, et le grand Alexandre acheva de soumettre la Thrace. Après la mort de ce conquérant, elle recouvra son indépendance : un nouveau Seuthès, fils ou petit-fils de Cersoblepte, livra deux sanglantes batailles à Lysimachus, l'un des successeurs d'Alexandre. Peu après, les Gaulois s'établirent dans ce pays; ils y eurent plusieurs rois, dont le premier est appelé Co-

montorius et le dernier Cavarus. Sous celui-ci, les Thraces indigènes exterminèrent les Gaulois, et placèrent sur le trône un Seuthès, issu de leurs anciens rois. Ses descendants régnèrent jusqu'à Vespasien, qui réduisit cette contrée en province romaine : elle a eu, depuis, à peu près la même destinée que la Grèce.

Tel est, Messieurs, l'aperçu général de la géographie ancienne et de l'histoire de la Thrace : il est probable qu'avant le siècle d'Hérodote, elle était, comme il nous l'a dit, partagée en plusieurs États, gouvernée par plusieurs princes, et incapable de réunir toutes ses forces contre des ennemis étrangers. Mégabaze la rangea donc très-aisément sous les lois de son maître. Il en subjugua principalement les provinces maritimes.

Le roi de Perse, Darius, avait repassé l'Hellespont, et s'était rendu à Sardes : là il voulut récompenser les services du Mitylénien Coès et du Milésien Histiée, auxquels il devait son salut. Histiée demanda qu'on joignît à son gouvernement le territoire de Myrcine, où il voulait bâtir une ville. Coès, qui n'était encore pourvu d'aucune satrapie, pria le grand roi de le faire tyran de Mitylène, sa patrie. Ils obtinrent, l'un et l'autre, ce qu'ils avaient désiré. En ce temps-là, deux frères pæoniens, Pégrès et Mantyès, aspiraient aussi à devenir tyrans dans leur pays. Dans cet espoir, ils étaient venus à Sardes, avec leur sœur, grande et belle femme. Un jour, ayant épié le moment où Darius viendrait s'asseoir dans un faubourg, ils la parèrent des plus superbes atours et l'envoyèrent chercher de l'eau. Magnifiquement habillée, elle portait sur sa tête une cruche, et conduisait un cheval, dont la bride était passée dans son bras, et, pour employer encore mieux son

temps, elle filait une quenouille de lin. Darius la vit, l'admira, et la fit suivre par quelques-uns de ses gardes, afin de savoir ce qu'elle allait faire : elle mena son cheval près du fleuve, l'abreuva, remplit sa cruche, la remit sur sa tête, repassa la bride sous son bras et revint en filant. Informé de tous ces détails, Darius ordonna qu'on lui amenât la Pæonienne. Les deux frères qui avaient tout observé de loin, se présentèrent avec elle. Le roi leur demanda des nouvelles de la Pæonie, et voulut savoir aussi pourquoi ils étaient venus à Sardes. « Nous arrivons, répondirent-ils, pour « donner au roi la Pæonie, qui est située sur les bords du « Strymon, et qui renferme plusieurs villes. » Le Strymon est un fleuve peu éloigné de l'Hellespont, et les Pæoniens descendent des Teuniens; ils sont une colonie troyenne. Le roi demanda si toutes les femmes de la Pæonie étaient aussi laborieuses que celle qui venait de paraître devant lui : ils lui en donnèrent l'assurance. Aussitôt il dépêcha un courrier qui portait à Mégabaze l'ordre d'envoyer tous les Pæoniens à Sardes avec leurs femmes et leurs enfants. Mégabaze prit à l'instant des guides, et s'avança sur la Pæonie. Instruits de la marche des Perses, les Pæoniens se mirent en défense, et réunirent leurs forces du côté de la mer. Mégabaze, averti de cette disposition, prit sa route par les montagnes, afin de tomber à l'improviste sur les villes dégarnies de soldats : il s'en empara sans obstacle. A cette nouvelle, l'armée pæonienne se dispersa; et beaucoup de Pæoniens, arrachés à leurs domiciles, furent aussitôt conduits en Asie. Ceux d'entre eux néanmoins qui habitaient les environs du mont Pangée et les bords du lac Prasias, ceux aussi qu'on distinguait par les

noms de Dobères, d'Agrianes, d'Odomantes, refusèrent de se soumettre; Mégabaze tenta vainement de les réduire. Les Pæoniens du lac Prasias étaient parvenus depuis longtemps à se construire, au milieu de ce lac, un sol artificiel, soutenu par des pilotis, et qui ne communiquait à la terre que par un seul pont. Pour l'entretien de cet emplacement, chaque habitant qui épousait une femme était obligé de fournir trois de ces pilotis, pris dans la montagne d'Orbélus; et cette contribution se payait fréquemment, la polygamie étant permise. Chacun d'eux possédait à ce prix une cabane au milieu du lac. Dans l'intérieur de chacune de ces habitations, une sorte de porte ou de trappe qui se repliait sur elle-même aboutissait au lac à travers les pilotis : quand elle s'ouvrait, on attachait les enfants par les pieds, avec une corde, pour les empêcher de tomber dans l'eau; et l'on descendait une corbeille vide que l'on retirait, un instant après, toute pleine de poissons, savoir, de tilons et de papraces, nourriture abondante soit pour les hommes, soit pour les chevaux et les autres bêtes de somme.

Après avoir envoyé à Sardes ce qu'il avait pu saisir de Pæoniens et de Pæoniennes, Mégabaze fit partir pour la Macédoine sept grands seigneurs perses. La route n'était pas longue : le lac Prasias est tout près d'une mine d'argent d'où l'on a retiré quelquefois un talent pesant par jour; et de la mine, il ne reste qu'à franchir le mont Dysorus pour descendre en Macédoine. Les sept députés y arrivèrent donc bientôt; ils étaient chargés de demander, au nom du roi de Perse, la terre et l'eau; ce qu'ils obtinrent sans difficulté. Admis à la table du roi Amyntas, ils s'étonnèrent de n'y

point voir de dames macédoniennes. Amyntas leur répondit qu'elles restaient séparées des hommes, que telle était la coutume du pays; cependant, à la prière des sept Perses, il fit venir des femmes qui prirent place, l'une à côté de l'autre, en face des étrangers. Ceux-ci représentèrent qu'elles auraient mieux fait de ne pas venir que de se tenir ainsi vis-à-vis d'eux pour être le tourment de leurs yeux : ἀλγηδόνας σφι ὀφθαλμῶν. Longin a critiqué cette expression, pardonnable, dit-il, aux barbares qui la profèrent dans l'ivresse, mais qu'un historien devait s'abstenir de transmettre à la postérité. Boileau est de l'avis de Longin : il trouve que ce mot est froid dans Hérodote, qu'il l'est encore plus dans la bouche du grand Alexandre, à qui Plutarque l'attribue. Presque tous les commentateurs d'Hérodote et de Boileau ont disserté sur ce sujet. Peut-être, Messieurs, cette expression ou cette idée devient-elle plus tolérable quand on traduit ἀλγηδόνας par tourments. Mais ἀλγηδὼν comme ἄλγος signifie immédiatement douleur ou mal; Boileau traduit en effet *mal des yeux* et M. Schweighæuser *oculorum dolorem*. Or, il pouvait fort bien sembler ridicule à Longin qu'on appelât *mal des yeux* les plus belles dames de la Macédoine. C'est en ce sens qu'il cite le passage d'Hérodote : καὶ τὸ Ἡροδότειον... τὸ φάναι τὰς καλὰς γυναῖκας ἀλγηδόνας ὀφθαλμῶν. Du reste, l'aventure des sept députés devint plus sérieuse. Les femmes s'étant assises à côté d'eux, ils se comportèrent, dans leur ivresse, d'une manière qui déplut fort au roi Amyntas. Mais il redoutait la puissance des Perses, et ne laissait point éclater son courroux. Son fils Alexandre, moins patient, lui persuada de se retirer pour aller prendre du repos, et se char-

gea de rétablir le bon ordre, pourvu que l'on continuât de ne pas épargner le vin. Après que le festin eut longtemps duré, Alexandre dit aux Perses : « Permettez « à ces femmes de se retirer pour aller au bain, elles « reviendront, dans peu d'instants, vous retrouver. » Elles sortirent en effet, et l'on fit rentrer en leur place sept jeunes gens vêtus comme elles, mais portant des poignards cachés sous leurs brillantes parures. Les sept députés avaient perdu l'usage de leur raison et de leurs forces : ils furent impitoyablement massacrés par les jeunes Macédoniens, qu'ils prenaient pour des femmes : leurs nombreux domestiques périrent après eux, leurs voitures et leurs bagages disparurent. N'ayant point de nouvelles de cette députation, Mégabaze en expédia une seconde chargée de la rechercher et accompagnée de soldats; mais le jeune prince Alexandre parvint à étouffer cette affaire, en faisant épouser Gygée, sa propre sœur, richement dotée, au général Bubarès, l'un des nouveaux commissaires dépêchés pour savoir ce que les sept premiers étaient devenus. Quoiqu'il y ait dans ces récits plusieurs circonstances qui ne sont pas sans exemple, ce que vient de nous conter Hérodote, et des sept seigneurs perses, et auparavant des Pæoniens, ressemble fort à des pages de roman. Il n'est là pourtant qu'à une distance de vingt-huit ans avant l'époque de sa propre naissance; mais les détails de ce genre ne pouvaient être alors connus que par des ouï-dire, par des récits que chacun embellissait à sa guise.

Le roi de Macédoine, Amyntas, et son fils, Alexandre, descendaient de Perdiccas; ils étaient Grecs d'origine : l'historien croit s'en être assuré et promet de le prouver. En effet, Alexandre s'étant présenté dans des jeux

publics pour disputer un prix aux Grecs, on voulut en vain l'écarter comme étranger, les juges le reconnurent pour originaire d'Argos. Cependant Mégabaze partit pour Sardes au moment où Histiée de Milet commençait à fortifier la ville de Myrcine, ajoutée à sa satrapie. Cela déplaisait fort à Mégabaze, qui dit au roi Darius : « Qu'avez-vous fait ? Quoi ! ce rusé Grec possédera une ville en Thrace, où abondent les bois propres à la construction des vaisseaux et à la fabrication des rames, où se trouvent des mines d'argent, où se rassemblent des Hellènes et des barbares, prêts à tout faire ! Croyez-moi, si vous voulez prévenir une guerre intérieure, hâtez-vous de le rappeler, et, à quelque prix que ce soit, empêchez-le de retourner dans son gouvernement. » Tels sont, Messieurs, les secrets services que se rendent mutuellement les courtisans auprès de leur maître. Darius écouta les conseils de Mégabaze et adressa ce billet à Histiée : « Toute réflexion faite, je vois que nul ne peut jamais être plus utile que vous à ma personne et à mes affaires. J'ai conçu de grands desseins ; j'ai besoin de vous les communiquer. Hâtez-vous de vous rendre auprès de moi. » Histiée, tout habile qu'il était, se laissa prendre à cette amorce. Quand il fut arrivé, le roi le remercia de son empressement ; et, continuant de le flatter, exprima la volonté de ne plus laisser loin de sa cour un ami si prudent, un serviteur si fidèle. « Abandonnez Milet, lui dit-il, et votre établissement nouveau. Suivez-moi à Suse ; soyez-y mon conseiller le plus intime et mon commensal. » On ne dit pas ce que répondit Histiée ; mais, à la suite de cet entretien, le roi l'emmena à Suse, en confiant au prince Artapherne, son frère, le gouvernement de Sardes, et en

donnant à Otanès le commandement de l'armée qui occupait les côtes de la mer. Cet Otanès n'est plus celui dont nous avons parlé, l'un des sept grands conjurés : c'est un fils de Sisamnès, autrefois juge royal sous Cambyse, et condamné à mort par ce prince, pour avoir rendu, à prix d'argent, d'iniques sentences. Sisamnès fut écorché vif; sa peau couvrit le siége où l'on installa son successeur, savoir, son fils Otanès, dont il s'agit en ce moment. Vous remarquerez, Messieurs, que Sisamnès était un des juges royaux qui avaient répondu avec tant de complaisance à Cambyse, lorsqu'il les interrogeait afin de savoir s'il lui était permis d'épouser sa propre sœur. Sisamnès ne fut pas écorché vif pour avoir, en cette occasion, fait plier la loi sous la passion et la volonté du monarque. Mais vous voyez que cette complicité dans l'un des déportements du prince ne le sauva pas de l'extrême rigueur de Cambyse, quand il plut à celui-ci d'être barbare pour avoir l'air d'être juste.

Otanès donc avait été juge avant de commander des armées; il soumit les Byzantins et les Calcédoniens, s'empara d'Antandre en Troade, et, rassemblant des navires fournis par les Lesbiens, se rendit maître de Lemnos et d'Imbros, îles qui étaient encore habitées par des Pélasges. Lemnos, après une vive résistance, finit par succomber; Otanès lui imposa pour chef Lycarète, frère de Mæandrius, tyran de Samos. Lycarète mourut : Otanès réduisit à l'esclavage tous les habitants d'Imbros et de Lemnos, les accusant d'avoir déserté l'expédition de Scythie, ou bien d'avoir inquiété la retraite de l'armée perse. A cette époque, l'île de Naxos prospérait; et la cité de Milet, de plus en plus floris-

sante, était à la tête de l'Ionie. Les troubles intérieurs qui avaient longtemps agité les Milésiens, s'étaient apaisés par l'entremise des Pariens : des commissaires, arbitres et pacificateurs, envoyés de Paros à Milet, avaient commencé par visiter exactement le territoire, en recueillant les noms des propriétaires dont les champs étaient le mieux cultivés : ils les désignèrent comme les plus propres à gérer les affaires publiques. Ce choix se trouva, dit-on, excellent, et la paix se rétablit dans l'État, sous ces administrateurs. Mais, fort peu de temps après, Milet et Naxos allumèrent la fameuse guerre d'Ionie. Des citoyens riches, bannis de Naxos, vinrent à Milet, où dominait Aristagoras, en l'absence de son beau-père Histiée, que Darius retenait à Suse. « Je ne « saurais, dit Aristagoras aux Naxiens exilés, vous pro« mettre des forces suffisantes pour vous ramener dans « votre ville. Ceux qui en sont maîtres ont à leur dispo« sition huit mille hommes d'infanterie et une marine « redoutable. Mais Artapherne est mon ami ; il est fils « d'Hystaspe et frère du roi Darius ; il commande, sur « toute la côte d'Asie, des armées considérables de terre « et de mer. Voilà l'homme qui peut vous servir. » Cette insinuation eut son effet : les bannis de Naxos autorisèrent Aristagoras à offrir, en leur nom, des présents au prince Artapherne, et à lui promettre qu'ils subviendraient aux frais de l'expédition. Ils espéraient s'en indemniser largement, quand ils auraient reconquis les droits de cité et ressaisi le pouvoir dans leur patrie. Aristagoras se rendit à Sardes et entretint Artapherne des affaires de Naxos. « Ce n'était pas, lui disait-il, une « très-grande île, mais agréable, fertile, et voisine de « l'Ionie ; les habitants y possédaient des richesses et de

« nombreux esclaves. Si le prince voulait y envoyer des « troupes pour y rétablir les proscrits, on était prêt à « lui remettre tout l'argent qu'il demanderait, outre les « frais de la guerre, qu'on se chargeait de supporter. « C'était une heureuse occasion et un moyen sûr de sou« mettre au roi et Naxos et les îles qui en dépendaient, « comme Paros, Andros et les autres Cyclades. De là les « armées de la Perse se porteraient facilement sur l'Eu« bée, plus importante encore par son étendue et par sa « fécondité. — Non, répondit Artapherne, rien n'est plus « utilement conçu pour le service du roi : mais vous « ne demandez que cent vaisseaux, je vous en donnerai « deux cents, qui seront prêts au printemps prochain, « après que le roi aura autorisé cette entreprise. » Darius l'ayant approuvée en effet, on mit en mer deux cents trirèmes, une forte armée de Perses et d'auxiliaires. Mégabate, neveu du monarque, en eut le commandement : Aristagoras et les Naxiens bannis s'y associèrent. On faisait semblant de partir pour l'Hellespont. Après quelques jours de navigation, Mégabate arrêta la flotte pour attendre un vent du nord qui la porterait sur Naxos. Pendant cette station, le général en faisant sa visite trouva un vaisseau myndien qui n'avait point de gardes; il ordonna de saisir le commandant, qui s'appelait Scylax, de l'enchaîner, de lui passer la tête par une ouverture, en laissant le corps dans l'intérieur du navire. Aristagoras, hôte et ami de Scylax, demanda son pardon, et n'ayant pu l'obtenir, le mit lui-même en liberté. Il n'en fallut pas davantage pour brouiller irréconciliablement Aristagoras et Mégabate; et, dès la nuit même, celui-ci envoya aux Naxiens un exprès chargé de les avertir du péril qui les menaçait; ils ne

s'en étaient pas encore doutés : aussitôt ils se préparèrent à soutenir un siége, et l'armée perse, en débarquant sous leurs murs, les trouva fortifiés. Quatre mois se passèrent sans aucun succès; les fonds apportés par les Perses étaient épuisés; Aristagoras, qui en avait fourni beaucoup d'autres, n'en pouvait plus ajouter assez. L'armée se retira sur le continent, après avoir bâti dans l'île quelques châteaux forts, qui devaient servir de retraite aux bannis. Aristagoras se voyait exposé aux ressentiments de Mégabate, aux réclamations de l'armée qu'il ne payait plus, et au mécontentement d'Artapherne, avec lequel il avait pris des engagements qu'il ne remplissait pas. Pour se tirer d'affaire et conserver le pouvoir dans Milet, il songeait à exciter une insurrection contre le grand roi, lorsqu'il reçut un message d'Histiée, son beau-père. Histiée s'ennuyait à Suse, et avait aussi besoin de troubles pour être renvoyé dans sa patrie. Ne se fiant point aux courriers ordinaires, il avait rasé la tête du plus fidèle de ses esclaves et y avait imprimé des caractères. Les cheveux repoussèrent, et alors l'esclave fut expédié avec ordre de dire seulement qu'il fallait lui raser la chevelure. Ce qu'ayant fait, Aristagoras lut la lettre qui lui demandait une révolte; il y était assez disposé de lui-même, et voilà qu'il rassemble ses amis, leur communique le message et convient avec eux d'un plan de rébellion. L'un de ces conspirateurs, Hécatée de Milet, celui qui a depuis écrit une histoire, fit l'énumération des peuples qui obéissaient à Darius, et des troupes dont il disposait, et en conclut qu'attaquer un si puissant monarque était une entreprise bien téméraire. Ces représentations étant inefficaces, Hécatée conseilla de se rendre maître

de la mer, et de s'emparer des trésors consacrés par Crésus dans le temple des Branchides. Ce conseil ne prévalut point : on chargea un autre conjuré, Iatragoras, de se transporter à Myunte où se trouvait la flotte, revenue de l'expédition de Naxos, et de surpendre les chefs des troupes embarquées. En effet, Iatragoras s'empara par ruse de plusieurs généraux, gouverneurs de cité, au nombre desquels se trouvait Coès, tyran de Mitylène par la grâce de Darius. Ce premier succès enhardit Aristagoras, qui se mit ouvertement à la tête de la rébellion, fit semblant d'abdiquer sa tyrannie de Milet, et de rendre l'isonomie à cette ville. Il chassa de toute l'Ionie les petits tyrans, et livra aux peuples ceux qu'Iatragoras venait de saisir. Dès que les Mityléniens eurent Coès en leur pouvoir, ils le lapidèrent; Cyme et d'autres cités se contentèrent de bannir leurs oppresseurs; mais enfin le système tyrannique fut aboli dans l'Ionie entière : chaque ville confia ses troupes à un commandant, et régit elle-même ses affaires civiles. Aristagoras sentit pourtant le besoin d'engager quelques auxiliaires puissants dans la cause des Ioniens : il s'embarqua pour Lacédémone.

Anaxandride, l'un des deux rois de Sparte, venait de mourir. Sa première femme, qui était sa nièce, ne lui donnant point d'enfants, les éphores lui avaient prescrit d'en épouser une autre, afin que la race d'Eurysthène ne s'éteignît pas. Il leur avait répondu que jamais il ne consentirait à renvoyer une femme irréprochable. « Eh bien, répliquèrent-ils, ne la répudiez « pas, mais prenez-en une seconde qui vous fasse père. » Accédant à cette proposition, il eut à la fois deux épouses, contre les usages de Sparte. La deuxième

ayant mis au monde Cléoménès, il arriva que la première, jusqu'alors stérile, se déclara enceinte : les parents de sa rivale disaient que c'était une feinte grossesse, et se plaignirent si hautement que les éphores prirent les précautions les plus rigoureuses pour empêcher une supposition d'enfant. La première épouse du roi accoucha réellement d'un fils, qu'on nomma Doriée; et dans la suite d'un second appelé Léonidas, d'un troisième qui fut Cléombrote. Quelques-uns disent que Léonidas et Cléombrote étaient jumeaux. Cléoménès, unique fils de la seconde femme, né avant ceux de la première, passait pour assez peu sensé ou même pour maniaque. Doriée, au contraire, se distinguait par des qualités brillantes, mais Cléoménès était l'aîné; les Spartiates le reconnurent pour roi à la mort d'Anaxandride. Doriée s'expatria; il partit pour fonder une colonie en Libye, et se pressa tellement qu'il oublia d'accomplir les cérémonies usitées en pareil cas; il ne consulta pas même l'oracle des Théréens. Ses conducteurs le firent débarquer sur les bords du fleuve Cinyps, en Afrique; mais, chassé bientôt de cet établissement par les Carthaginois et par les Maces, il regagna le Péloponèse et médita un autre projet. La pythie, que cette fois il ne manqua point d'interroger, lui prédit que ses nouvelles tentatives seraient plus heureuses. Il se proposait de fonder une ville d'Héraclée en Sicile, dans le territoire d'Éryx, jadis acquis par Hercule, et en conséquence appartenant à Doriée, en sa qualité d'Héraclide. D'abord il descendit en Italie, et aida les Crotoniates à s'emparer de Sybaris; il y a pourtant des traditions qui ne lui accordent aucune part à ce succès, et qui en font tout l'honneur

tant à l'athlète Milon de Crotone qu'au devin Callias. Celui-ci avait déplu à Télys, chef des Sybarites, pour lui avoir déclaré, en son âme et conscience, que le sacrifice offert avant d'entrer en campagne contre les Crotoniates n'offrait point d'auspices favorables. Télys avait maltraité Callias, qui, obligé de s'enfuir, s'était réfugié à Crotone et en était devenu le plus puissant auxiliaire. Aussi obtint-il, dans ce territoire, de riches concessions, que ses descendants possédaient encore du temps d'Hérodote, au lieu qu'on ne voit point qu'il en ait été faite aucune à Doriée, qui, à raison de son rang, aurait été encore mieux traité. L'historien incline donc à penser que les Crotoniates ne durent leur salut qu'à Callias, et cependant il ne dissimule point les indices allégués à l'appui de l'autre tradition : un monument élevé par Doriée, près du Crathis, à Minerve Crathienne, et la destinée même de ce Lacédémonien, qui périt, dit-on, pour être descendu ailleurs qu'à Éryx. Il aborda néanmoins en Sicile avec ses compagnons, Thessalus, Parébatès, Euryléon, Céléès : il succomba et perdit la vie dans un combat contre les Phéniciens et les Égestains. Euryléon seul survécut, rassembla les débris de l'expédition, renversa un tyran, le devint, et à son tour mourut détrôné : ses sujets révoltés le massacrèrent près de l'autel de Jupiter-Agoréen (Jupiter du marché public). Avec Doriée était mort Philippe de Crotone, qui, après avoir été fiancé à la fille de Télys, tyran de Sybaris, s'était évadé, retiré à Cyrène et associé à ces Spartiates qui cherchaient fortune en Sicile. Ce Philippe passait pour le plus beau des Grecs; il avait remporté plusieurs prix aux jeux Olympiques; les Égestains lui ont élevé un monument héroïque; ils

lui offrent des sacrifices expiatoires. Pour Doriée, il eût, selon notre auteur, beaucoup mieux fait de rester à Sparte, où il serait bientôt devenu roi ; car Cléoménès régna peu de temps, et mourut sans autre enfant qu'une fille nommée Gorgo.

Mais c'était encore Cléoménès qui exerçait l'autorité royale à Sparte, lorsque Aristagoras de Milet y arriva. Le Milésien, en se présentant devant lui, tenait une table d'airain, où le circuit de la terre était tracé avec les mers et les rivières qui l'arrosent. C'est, Messieurs, l'un des premiers essais, l'une des premières indications de cartes géographiques. Peut-être était-ce une copie de celle qu'avait faite Hécatée de Milet, dont nous avons, il y a peu d'instants, rencontré le nom, ou bien de celle qu'Anaximandre et Thalès avaient esquissée plusieurs années auparavant. Si nous en croyons saint Clément d'Alexandrie, les Égyptiens connaissaient et employaient ce genre d'images, bien des siècles avant les Grecs. Je n'ai pas besoin d'observer combien ces représentations devaient être défectueuses; toujours servaient-elles à fixer les notions qu'on avait acquises. Aristagoras prononça un long discours, où il prouvait par sa carte qu'il ne tenait qu'aux Lacédémoniens de s'emparer de l'Asie entière. Il montrait l'Ionie contiguë à la Lydie, puis, à l'est des Lydiens, les Phrygiens, puis les Cappadociens ou Syriens, aux confins de ceux-ci les Ciliciens, ensuite les Arméniens, la province de Cissie où est la ville royale de Suse. Quand le Milésien eut fini cette leçon de géographie : « Mon ami, lui dit « Cléoménès, je vous répondrai dans trois jours. » Après ce délai, le roi de Sparte demanda quelle distance il y avait de Sardes à Suse. Hérodote remarque ici

qu'Aristagoras, quoique si habile, commit une faute grave, qu'au lieu de tromper Cléoménès, comme il était facile et important de le faire, il déclara la pure vérité. L'observation est naïve, mais je crois que l'histoire veut une morale plus sévère. Du reste, lorsque Cléoménès eut appris que cette distance était de trois mois de route, il interrompit la harangue nouvelle qu'entamait le Milésien, pour expliquer cet itinéraire, et lui dit : « Sortez de Sparte avant le coucher « du soleil. » Aristagoras insista, suivit le roi dans son palais, alla droit au foyer comme un suppliant, offrit dix talents, vingt, cinquante enfin, si l'on exauçait sa prière. Heureusement la fille de Cléoménès, enfant de huit ou neuf ans se trouvait là : « Mon père, s'écria-t- « elle, fuyez, cet étranger va vous corrompre. » Profitant de cet avis, le roi passa dans une autre chambre, et Aristagoras alla porter sa demande aux Athéniens.

Avant de conduire Aristagoras du Péloponèse dans l'Attique, Hérodote s'arrête à décrire cette route de Suse dont il vient d'être question : il fait pour son compte l'exposé que Cléoménès n'a pas voulu entendre de la bouche du Milésien. Cette route est divisée en stations, où se trouvent des maisons royales et de très-belles auberges. Elle est toujours sûre, toujours bordée d'habitations. Dans la Lydie et la Phrygie, les stations sont au nombre de vingt, distribuées dans un espace total de quatre-vingt-quatre parasanges et demie (environ trente-sept myriamètres et demi). Le fleuve Halys limite la Phrygie : avant d'y arriver, il faut passer par des portes soigneusement gardées. Après avoir traversé le fleuve, on entre dans la Cappadoce; et, jusqu'à la frontière de Cilicie, le nombre des stations est de

vingt-huit, et celui des parasanges de cent quatre (quarante-six myriamètres) : là sont deux autres portes, avec double garde. A travers la Cilicie, il n'y a que trois stations sur une route de quinze parasanges et demie. L'Euphrate, qu'on ne passe qu'en bateau, sépare la Cilicie de l'Arménie, dans laquelle la route a quinze stations avec garnison, et cinquante-six parasanges et demie. En Arménie, trois fleuves distincts portent le même nom de Tigre; et un quatrième est le Gynde, que Cyrus saigna de trois cent soixante canaux. On passe de l'Arménie dans le pays des Matiéniens, où l'on ne rencontre que quatre stations, et de là dans la Cissie, où les stations sont au nombre de onze sur quarante-deux parasanges et demie; et l'on aborde ainsi les rives du Choaspe, sur lequel la ville de Suse est bâtie. Il y a donc en tout, de Sardes à Suse, cent onze stations, quatre cent cinquante parasanges (près de deux cents myriamètres). En prenant la parasange pour trente stades, Hérodote trouve que la route est de treize mille cinq cents stades, et qu'à raison de cent cinquante stades par jour, il faut quatre-vingt-dix jours, ou trois mois, pour la parcourir. Ce calcul est fort exact; seulement on voit que l'historien se sert ici du stade persan, plus long que celui qu'il emploie d'ordinaire, et devant être évalué, selon M. Jomard, à cent quarante-sept mètres soixante-dix-huit centimètres. Il faut d'ailleurs, ainsi qu'Hérodote l'observe lui-même, ajouter cinq cent quarante stades, pour la distance d'Éphèse à Sardes, ce qui porterait le nombre des jours de marche de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-treize ou quatre-vingt-quatorze. Il s'ensuit toujours qu'Aristagoras aurait fait à Cléomènès une déclaration véridi-

que, et qu'en effet il fallait trois mois pour aller de l'Ionie au memnonium royal, c'est-à-dire au palais du roi situé au milieu de la ville de Suse. On supposait que cette ville avait été bâtie par Tithon, père de Memnon, ou par Memnon lui-même; nous avons déjà trouvé en Égypte ce nom de memnonium qui semble être devenu commun à plusieurs palais. A l'égard des stations, elles peuvent être considérées comme les antiques modèles des caravansérails établis sur les routes de l'Orient.

Au moment où Aristagoras de Milet arrivait chez les Athéniens, ils venaient de recouvrer leur liberté; ceci, Messieurs, amène une digression nouvelle. Il faut bien qu'Hérodote nous explique comment la constitution politique d'Athènes s'était altérée, et, pour cela, qu'il remonte à la tyrannie, sinon de Pisistrate, du moins de ses fils Hipparque et Hippias. Hipparque eut une vision nocturne : il vit un homme beau et bien fait, qui, debout devant lui, l'invitait à supporter en lion intrépide une destinée insupportable, et à se souvenir que nul homme injuste n'échappe au châtiment qu'il a mérité. Or, il y avait encore en ce temps-là dans Athènes des Géphyréens, dont les ancêtres étaient venus en Grèce avec des Phéniciens, descendants de Cadmus. A ce propos, l'historien nous dit, conformément à une tradition fort répandue, que les Phéniciens introduisirent chez les Grecs l'usage de l'écriture alphabétique. Les lettres, ajoute-t-il, ont changé avec la langue, elles ont pris d'autres formes. D'abord les livres s'appelèrent en Ionie des diphtères, ou membranes, parce qu'on les écrivait sur des peaux de chèvres, de brebis ou autres animaux, convenablement préparées; le byblus ou papyrus était fort rare; et, de

mon temps encore, dit l'historien, beaucoup de nations barbares font le même usage de ces peaux. Il a vu à Thèbes en Béotie des lettres cadméennes gravées sur des trépieds et semblables aux lettres ioniennes. Il rapporte même trois de ces inscriptions antiques. La première est ainsi conçue : « Amphytrion, revenant du « pays des Téléboens m'a consacré; » paroles qui montrent que cette consécration se fit vers l'époque de Laïus, dont Cadmus est le trisaïeul. Le second trépied est consacré au dieu Apollon par Scæus, vainqueur au pugilat. C'était apparemment au temps d'Œdipe, fils de Laïus; car Scæus, fils d'Hippocoon, était contemporain de Jocaste. Le roi Laodamas dont le nom se lit dans la troisième inscription semble être le fils d'Étéocle, et le prince sous le règne duquel les Argiens expulsèrent les descendants de Cadmus; presque en même temps que les Béotiens chassèrent aussi les Géphyréens qui se réfugièrent à Athènes. Ils n'y jouissaient pas de tous les droits de cité, de toutes les prérogatives politiques; mais ils y avaient des temples particuliers, et y célébraient en l'honneur de Cérès Achéenne des fêtes qui leur étaient propres. Au sein de cette tribu géphyréenne, naquirent Harmodius et Aristogiton, qui tuèrent Hipparque au milieu d'une procession solennelle, par laquelle il espérait détourner l'effet de son fatal songe. Voilà les seuls mots d'Hérodote sur un si célèbre événement. Larcher, dans la première édition de sa traduction, en 1786, a composé une très-longue note, dans laquelle, en reproduisant tous les hommages rendus, en prose et en vers, par les anciens écrivains, à la mémoire d'Aristogiton et d'Harmodius, lui-même alors, il prenait parti pour

eux contre Thucydide, et appelait justice et reconnaissance, tout ce qui a été dit, raconté, chanté en leur honneur par leurs contemporains et par leur postérité. En 1802, Larcher réimprime une grande partie de cette note, et y laisse le titre de citoyens généreux appliqué plusieurs fois aux deux Géphyréens; mais comme s'il n'avait rien dit de tout cela, en son propre nom, il ajoute : « Telle fut la manière de penser d'un « peuple enthousiaste, et épris d'un fol amour de la « liberté! Le crime d'Harmodius et d'Aristogiton fut « à ses yeux un acte héroïque, qu'il ne cessa de chan- « ter et de célébrer dans l'ivresse de sa passion. Mais « nous, qui faisons profession d'avoir des mœurs plus « douces, nous envisageons avec horreur cette action, « et nous la regardons comme un attentat odieux, que « proscrivent également les lois divines et humaines. » Je ne prétends pas, Messieurs, décider entre ces deux opinions de 1786 et de 1802. J'exposerai historiquement les idées des anciens sur cette matière. Ils distinguaient deux sortes de puissances, l'une légitime, et l'autre usurpée. Ils appelaient légitime, celle qui se transmettait légalement des pères aux fils ou héritiers, et celle aussi qu'établissait et décernait le consentement libre, paisible et solennel d'une nation. Par puissance usurpée, ils entendaient celle dont un ambitieux parvenait à s'investir à force de violence ou d'astuce, contre la volonté des lois et des citoyens. Cette seconde espèce de puissance, de quelque manière qu'on l'exerçât, leur demeurait à jamais odieuse; ils la nommaient tyrannie; les mots τύραννος, *tyrannus*, n'ont pas d'autre sens dans leurs langues. Il arrive quelquefois à Larcher de traduire τύραννος par roi,

μόναρχος ou βασιλεύς par tyran; c'est une grave inexactitude que M. Miot a relevée et surtout évitée. Ainsi, à ne consulter que le langage et les livres historiques de l'antiquité, on ne balancerait point à reconnaître que toute usurpation ou tyrannie passait pour criminelle et punissable. Partout, en effet, elle a dépravé, non-seulement les tyrans et leurs courtisans, mais les peuples mêmes qui l'ont supportée. Partout, elle a eu pour instruments toutes les cupidités sordides et toutes les ambitions serviles; elle a dégradé les plus grandes nations. Funeste quand elle s'élève, elle avilit tant qu'elle dure, et nuit encore lorsqu'elle s'écroule : son désastre s'étend sur ses victimes autant ou plus que sur ses complices. Il n'est donc pas étonnant que l'antiquité presque entière ait célébré Harmodius et Aristogiton, et que Larcher lui-même les ait divinisés en 1786. Mais il y avait apparemment, en 1802, quelque raison de proclamer l'inviolabilité des usurpateurs.

Cependant, Messieurs, le récit de Thucydide, beaucoup plus détaillé que celui d'Hérodote, mérite une attention sérieuse : il tend à rabaisser extrêmement la gloire des deux Géphyréens : Larcher n'y a pas eu assez d'égard en 1786, ni même en 1802. Thucydide rapporte qu'à la mort de Pisistrate, ce ne fut point Hipparque, mais Hippias qui s'empara du pouvoir suprême; qu'Hipparque et Aristogiton avaient conçu tous deux pour Harmodius, fort jeune encore, une passion infâme; qu'ainsi Aristogiton haïssait dans Hipparque, non un tyran, mais un rival; qu'Hipparque, mal reçu d'Harmodius, s'en vengea par un affront public qu'il fit à la sœur de ce jeune homme, dans une solennité; qu'elle en fut écartée, comme indigne, par la

bassesse de son extraction, de porter la corbeille sacrée; qu'Harmodius, irrité de cette insulte, convint avec Aristogiton et un petit nombre d'autres complices d'assassiner Hipparque, et même aussi Hippias, à la fête des grandes Panathénées; qu'ils rencontrèrent Hipparque au lieu nommé Léocorion, et l'immolèrent; qu'au milieu du tumulte excité par cet événement, Harmodius fut mis à mort, Aristogiton pris, maltraité, et réservé à des supplices. Thucydide ajoute que leur attentat, inspiré par de vicieux sentiments, et commis avec plus d'audace que de raison, ne servit qu'à rendre plus pesante et plus dure la tyrannie d'Hippias, qui jusqu'alors avait été modérée, ou quelquefois même bienfaisante. Voilà, Messieurs, un récit digne d'examen et des observations graves. Malheureusement, nous n'avons aucun moyen de vérifier les faits; et Thucydide est presque le seul ancien auteur qui les expose de cette manière.

Le poëte Simonide proclame Harmodius et Aristogiton les sauveurs d'Athènes. Leurs noms sont honorés, consacrés par les orateurs grecs, Lycurgue, Andocide, Eschine, Démosthène, qui parlent tous des statues de bronze que la reconnaissance publique leur avait érigées, et des honorables priviléges accordés à leurs descendants. Quand Démosthène propose d'abroger des exemptions onéreuses au public, il excepte celles dont jouissaient les familles des deux Géphyréens. Andocide cite un serment juridique où le peuple athénien s'exprime en ces termes : « Ceux qui auront tué un usurpa-
« teur, je les regarderai comme saints et sacrés; et, s'ils
« périssent dans leur entreprise, je les comblerai de bien-
« faits dans la personne de leurs enfants, ainsi que j'en ai

« comblé la postérité d'Aristogiton et d'Harmodius. » La Chronique de Paros fait mention de leur action et de leurs statues. Cicéron a vu ces monuments, il a entendu les chants qui éternisent leur gloire. *Græci homines*, dit-il dans son discours pour Milon, *deorum honores tribuunt iis viris qui tyrannos necaverunt. Quæ ego vidi Athenis! quæ in aliis urbibus Græciæ!... quos cantus! quæ carmina!* Athénée a transcrit un de ces cantiques, dont voici quelques paroles : « Entre des branches de myrte, je porterai « une épée, comme Harmodius et Aristogiton, lorsqu'ils « tuèrent le tyran Hipparque. Votre gloire ne périra « jamais, heureux Harmodius, brave Aristogiton, parce « que vous avez tué le tyran et rétabli l'isonomie dans « Athènes. » Les mêmes traditions et les mêmes opinions se retrouvent dans les livres de Valère Maxime, de Pline, de Plutarque, de Pausanias, de Diogène de Laerte et de Polyen : celles qu'a exposées Thucydide ne reparaissent à peu près nulle part, sinon en quelques lignes de Platon, où elles sont fort modifiées. Polyen dit qu'après la mort d'Harmodius, Aristogiton torturé désigna comme ses complices, les plus intimes serviteurs d'Hippias; que ce tyran les mit à mort; qu'ensuite Aristogiton s'approchant de lui, comme pour lui révéler un secret, lui mordit l'oreille, en arracha la moitié, et lui dit : « Je meurs satisfait de t'avoir privé de « tes fidèles conseillers; » que Léæna, une amie d'Harmodius, soumise aussi à la torture, se coupa la langue avec ses dents, la cracha au visage de ses bourreaux, et mérita ainsi la statue de bronze où elle était représentée sous l'image d'une lionne sans langue. Tels sont, Messieurs, les rensignements à joindre au peu de mots qu'Héro-

dote nous a dits sur ce trait d'histoire. L'ensemble de ces documents est si honorable aux deux Géphyréens, que Rollin n'a point hésité à les présenter, sans aucune sorte de restriction, comme de généreux défenseurs de la liberté publique. Il a supprimé l'imputation que leur fait Thucydide; il a réduit à une amitié étroite la liaison qui existait entre eux; c'est l'idée qu'en avait donnée l'orateur Eschine. Barthélemy a fait, dans le même sens, le résumé de leur histoire, en une page de l'Introduction au *Voyage d'Anacharsis;* mais M. Gillies, se rapprochant un peu plus de Thucydide, dit que le ressentiment d'une injure personnelle délivra Athènes de la tyrannie modérée d'Hipparchus; et que néanmoins ses meurtriers furent célébrés, non comme les vengeurs d'une querelle particulière, mais comme les restaurateurs de la liberté nationale. Clavier a cru devoir s'en rapporter ici au seul historien de la guerre du Péloponèse, et n'a tenu aucun compte des autres récits. Encore une fois, Messieurs, nous ne pouvons prononcer sur une telle matière, que d'après des textes, dont aucun n'a le caractère d'une relation originale. Du moins la connaissance de ces textes est devenue fort facile, depuis que Meursius, dans son travail intitulé *Pisistratus*, a rassemblé tout ce que les auteurs grecs et latins ont écrit sur Pisistrate et sur les Pisistratides.

C'était l'an 513 avant notre ère qu'Hipparque tombait sous les coups d'Harmodius et d'Aristogiton. Ce fait, quoique le dernier qu'ait amené l'ordre des récits d'Hérodote, est l'un des plus anciens de ceux que nous avons recueillis aujourd'hui. L'avénement de Cléomènès au trône de Sparte, et la guerre entre les Sybarites

et les Crotoniates sont de 509 et 508. Mégabaze, en 507, soumettait les Hellespontins, les Thraces, les Périnthiens, et les Pæoniens. L'aventure des sept seigneurs, à la cour d'Amyntas, roi de Macédoine, serait de la même année, si elle avait quelque réalité. C'était aussi en 507 que Darius rappelait Histiée à Suse. L'expédition tentée sur Naxos est de 506; et les manœuvres d'Aristagoras en Ionie, ses démarches à Sparte et chez les Athéniens sont de 505 et 504. Mais, avant de nous apprendre quel succès elles eurent à Athènes, Hérodote doit nous dire quel devint l'état de cette cité depuis la mort d'Hipparque, et ce sont de nouveaux détails dans lesquels nous ne le suivrons qu'au commencement de notre prochaine séance.

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU CINQUIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES.

Messieurs, les expéditions des Perses en Scythie et en Libye étaient à peine achevées, que Mégabaze, laissé par Darius en Europe, soumettait les Hellespontins, les Thraces, les Périnthiens et les Pæoniens. Sept officiers perses, envoyés en Macédoine à la cour du roi Amyntas, s'y conduisirent, dit-on, avec une imprudence qui causa leur mort; ils y périrent assassinés. Mégabaze partit pour Sardes, et y conseilla au roi Darius de rappeler Histiée qui acquérait trop de puissance, depuis qu'il occupait et fortifiait Myrcine ajoutée à son gouvernement de Milet. Histiée se vit forcé d'abandonner Milet et Myrcine, et de suivre le monarque à Suse. Il regretta bientôt le pouvoir et sentit le besoin d'exciter des troubles pour le reconquérir. Il écrivit à son beau-fils Aristagoras qui gouvernait Milet, et lui proposa, ou lui enjoignit, d'exciter les Ioniens à la révolte. Aristagoras y était de lui-même fort disposé. Quand il recevait cette lettre, écrite, dit-on, sur la tête d'un esclave, il se trouvait en un embarras extrême, d'où il ne pouvait sortir que par des agitations politiques. En effet, tandis que le Perse Otanès, fils du juge Sisamnès, subjuguait Imbros et Lemnos, le Grec Aristagoras provoquait une expédition contre les Naxiens, sous prétexte de rétablir chez eux quelques citoyens qu'ils avaient bannis. On mettait à sa dispo-

sition une flotte que commandait Mégabate, neveu de Darius. Mégabate et le fils d'Histiée se brouillèrent; les Naxiens furent avertis du péril qui les menaçait et réussirent à le détourner. Le siége de Naxos traînait en longueur; Aristagoras n'avait plus d'argent. Ne pouvant remplir les engagements qu'il avait pris avec les bannis, avec l'armée perse, avec le frère du roi, Artapherne, il résolut de s'acquitter par une révolte, et, le message d'Histiée l'ayant affermi dans ce dessein, il rassembla des conspirateurs au nombre desquels se trouvait l'historien Hécatée de Milet. Par l'effet de leurs délibérations, plusieurs cités ioniennes se délivrèrent des petits oppresseurs qui leur avaient été imposés; Coès, par exemple, fut lapidé par les Mityléniens qu'il gouvernait. Cependant Aristagoras, voulant trouver dans la Grèce des alliés plus capables de soutenir son entreprise, s'adressa d'abord à Sparte, où l'un des deux rois était Cléoménès, fils de la seconde femme d'Anaxandride, et né avant Doriée, fils de la première. Doriée avait cherché fortune ailleurs, et, après avoir erré dans l'Italie méridionale et en Sicile, il venait de périr dans un combat contre les Égestains et des Phéniciens. Cléoménès régnait à Lacédémone : il entendit Aristagoras expliquant, à l'aide d'une sorte de carte géographique, le plan d'une entreprise qui devait conduire les Grecs jusqu'à Suse. Le roi de Sparte repoussa ce projet, que le Milésien alla aussitôt présenter aux Athéniens. Les événements que je viens de rappeler, Messieurs, sont compris entre les années 509 et 504 avant notre ère. Mais Athènes était libre en 504; et, à ce propos, l'historien a commencé de vous expliquer comment elle avait perdu et recou-

vré sa liberté : il vous a parlé de Pisistrate, de ses fils Hipparque et Hippias. Hipparque était tombé, en 513, sous les coups d'Harmodius et d'Aristogiton, deux Géphyréens d'origine; et, comme Hérodote ne fait qu'une mention très-sommaire de cette action mémorable, j'ai mis sous vos yeux, à la fin de notre dernière séance, les détails qu'en ont donnés plusieurs écrivains antiques et les jugements qu'ils en ont portés.

Maintenant, Messieurs, en continuant de retracer l'histoire d'Athènes, de 513 à 504, Hérodote nous dit qu'Hippias, indigné de la mort de son frère Hipparque, la vengeait en traitant les Athéniens avec une rigueur extrême. La tyrannie ou usurpation devint pouvoir absolu, despotisme intolérable. En ce temps-là les Alcmæonides, Athéniens d'origine, qui s'étaient enfuis pour échapper à l'oppression, tentaient de rentrer de vive force dans les murs d'Athènes; ils n'y réussissaient pas : une défaite, essuyée par eux près de Lipsydrion, les avait affaiblis sans les accabler pourtant : ils traitèrent avec les Amphictyons, s'engagèrent à bâtir le temple de Delphes, et, comme ils étaient fort riches, ils le firent magnifique, le revêtirent de marbre de Paros, quoique la convention leur permît de construire tout l'édifice en pierre porine. Pline donne le nom de porine ou pore à une pierre qui ressemble à celle de Paros par la blancheur et la dureté, mais qui est beaucoup moins pesante. Les naturalistes modernes la représentent comme moins précieuse, tendre par elle-même, et facile à couper, susceptible pourtant de se polir et de se durcir à l'air. On dit que les Alcmæonides parvinrent par leurs largesses à séduire la pythie de Delphes; et il n'y a point encore là d'invraisem-

blance. Ils obtinrent d'elle que, chaque fois que les Spartiates viendraient la consulter, elle leur enjoindrait de rendre la liberté aux Athéniens. A force de recevoir de pareilles réponses, les Lacédémoniens prirent le parti d'envoyer Anchimolius avec des forces suffisantes pour chasser les Pisistratides. Sparte avait contracté une alliance avec ces usurpateurs; mais elle pensa que, le ciel ayant parlé par l'oracle de Delphes, les engagements pris sur la terre n'étaient plus obligatoires : telle a été la logique ou la politique de tous les siècles. Anchimolius débarqua au port de Phalère : de leur côté, les Pisistratides demandèrent des secours aux Thessaliens, qui, en effet, mirent en campagne mille cavaliers commandés par leur roi Cinéas de Conium, c'est-à-dire apparemment né à Conium en Phrygie. Ayant reçu ce renfort, Hippias fit couper tous les arbres, toutes les haies du territoire de Phalère, afin de le rendre praticable à la cavalerie thessalienne. Des combats s'engagèrent : Anchimolius y périt; il n'échappa que fort peu de Spartiates, qui se hâtèrent de se rembarquer. Le tombeau d'Anchimolius se voyait encore du temps de l'historien, au bourg des Alopèces, près du temple d'Hercule, et y faisait peu d'honneur aux prophéties d'Apollon. Mais, après cette défaite, les Lacédémoniens expédièrent par terre des forces plus imposantes, sous la conduite de leur roi Cléoménès. Cette fois la cavalerie thessalienne fut mise en déroute dans les champs de l'Attique; et, quoiqu'elle n'eût perdu que quarante hommes, elle s'enfuit à toute bride, et par le plus court chemin, en Thessalie. Cléoménès fondit sur Athènes, et, avec ceux des Athéniens qui aspiraient à s'affranchir, il assiégea les tyrans réfugiés

dans la citadelle. Après un blocus de quelques jours, les Spartiates songeaient à se retirer, parce que la forteresse était bien pourvue de vivres : heureusement pour les Athéniens, Hippias avait laissé sortir quelques enfants de sa famille qu'on fit prisonniers. Leurs pères, les voulant racheter, entrèrent en négociations; et l'on exigea que tous les Pisistratides sortissent de l'Attique dans un délai de cinq jours. Ils se retirèrent à Sigée, près du fleuve Scamandre. Leur famille régnait depuis trente-six ans, dit Hérodote : ce calcul pourrait ne pas sembler très-exact, car la première usurpation de Pisistrate remonte à l'an 560 avant notre ère, quarante-huit ans avant la retraite de ses fils et petits-fils à Sigée; et Pisistrate était mort en 528, seize ans seulement avant l'extinction de la tyrannie qu'il avait fondée. Mais, en ne tenant compte que des années où Pisistrate et ses fils possédèrent effectivement le pouvoir suprême, on a un total de trente-cinq ou trente-six ans. Cette famille était originairement Pylienne et Néléenne, comme celle de Codrus et de Mélanthus, qui jadis avaient été, quoique étrangers, rois d'Athènes; et, à ces remarques, l'historien ajoute qu'Hippocrate n'avait songé à donner à son fils le nom de Pisistrate, qu'en mémoire du fils de Nestor. L'Hippocrate dont il s'agit est le père du tyran Pisistrate.

Athènes, cité déjà puissante, s'agrandit après sa délivrance. Les deux citoyens qui jouissaient alors du plus grand crédit dans son sein étaient l'Alcmæonide Clisthène, qui avait, dit-on, suborné la pythie, et Isagoras, fils de Tisandre, issu d'une maison distinguée, quoiqu'on ne sache pas bien quels étaient ses ancêtres, et qu'on soit seulement certain qu'il sacrifiait à Jupi-

ter Carien. C'est ici, selon Plutarque, un trait de la malignité d'Hérodote; car Jupiter Carien était le patron des esclaves. Quoi qu'il en soit, Clisthène, pour se concilier la faveur du peuple, le partage en dix tribus au lieu de quatre; et, aux noms qu'elles portaient, empruntés des quatre fils d'Ion, savoir, Géléon, Égicore, Argade et Hoplès, il substitue ceux de dix héros, tous indigènes, à l'exception d'Ajax, qu'il admet comme ayant été voisin et allié d'Athènes. Les noms des dix tribus instituées par Clisthène étaient Érechtéide, Ægéide, Pandionide, Léontide, Acamantide, Œnéide, Cécropide, Hippothoontide, Antiochide et Æantide.

L'aïeul de Clisthène, portant ce même nom et gouvernant Sicyone, y avait établi une division semblable, et, pendant une guerre contre les Argiens, avait interdit les concours entre les rhapsodes, parce que les louanges d'Argos se retrouvaient fréquemment dans leurs vers. Voulant abolir aussi le monument héroïque et le culte de l'Argien Adraste, fils de Talaüs, il était allé interroger l'oracle de Delphes, et en avait reçu cette réponse : « Adraste était un roi, Clisthène est « un brigand. » Alors il s'était avisé de demander aux Thébains la permission de transporter à Sicyone les restes de Mélanippe, fils d'Astacus; et, les Thébains y ayant consenti, il avait assigné à Mélanippe une enceinte sacrée dans le Prytanée, une chapelle dans une position très-forte. Ce Mélanippe avait été, de son vivant, l'ennemi d'Adraste, dont il avait tué le frère et le gendre. La chapelle et l'enceinte étant disposées, Clisthène de Sicyone établit en l'honneur de Mélanippe les fêtes et les sacrifices qui jusqu'alors avaient été destinés à célébrer la mémoire d'Adraste.

Car les Sicyoniens regardaient la contrée qu'ils habitaient comme le domaine de Polybe, qui, mourant sans enfants, avait légué sa souveraineté à son neveu Adraste; et, conformément à cette croyance, ils avaient institué des chœurs tragiques pour honorer les malheurs d'Adraste, détournant sur ce héros le culte de Bacchus même. Clisthène rendit les chœurs à Bacchus, en même temps qu'il réserva pour Mélanippe les autres fêtes et les sacrifices. Ce mot de chœurs tragiques, τραγικοῖσι χοροῖσι, a donné lieu de conclure que la tragédie remontait chez les Sicyoniens à des époques antérieures à Thespis. De là sont nés des controverses et des systèmes; selon les uns, Thespis n'a fait que rassembler et développer les germes d'un art créé avant lui; selon Larcher, Hérodote parle ici par anticipation, il transporte à un âge plus antique une expression qui n'a convenu qu'à une institution plus tardive. M. Creuzer imagine qu'on ne chantait à Sicyone que des vers improvisés et incohérents, qui ne formaient point une composition dramatique : ces conjectures sont très-hasardées; les dernières surtout ne sont appuyées sur aucun ancien texte; et nous savons seulement que l'usage de célébrer Bacchus par des vers, par des chants, par des chœurs proprement *dits*, par des essais de représentations scéniques, remonte à une très-haute antiquité. Ce qu'Hérodote explique le mieux ici, c'est comment Clisthène de Sicyone changea les noms des tribus de cette cité, afin que celles qui étaient doriennes n'eussent plus rien de commun avec Argos. Il employa des noms d'animaux, de porcs et d'ânes, en leur donnant seulement des terminaisons particulières. Il distingua les citoyens de sa

propre tribu par un nom emprunté de l'autorité qu'il exerçait lui-même : il les appela Archélaens; les autres furent nommés Hyates, Chœréates, Onates, d'ὗς, cochon, de χοῖρος, qui a le même sens, et d'ὄνος, baudet, tandis que les syllabes ἀρχὴ, principe, empire, indiquaient assez la tribu principale ou princière. Ces quatre noms se maintinrent pendant le règne de Clisthène, et soixante ans encore après sa mort : alors les *tribules* prirent les noms d'Hylléens, de Pamphyliens, de Dymanates et d'Ægialéens. Voilà ce qu'avait fait le tyran de Sicyone, Clisthène, dont Hérodote ne vient de parler que par digression, et à l'occasion de son petit-fils l'Athénien Clisthène. Celui-ci, par son nouveau système de tribus attiques, avait surtout l'intention d'abolir des dénominations ioniennes.

Mais Clisthène avait un rival dans Isagoras, qui, pour lui mieux résister, s'était étroitement lié avec Cléoménès : on disait surtout que la femme d'Isagoras était une amie très-intime du roi de Sparte. En sa nouvelle qualité de protecteur d'Athènes, Cléoménès y fit publier un édit de bannissement contre Clisthène et d'autres Athéniens déclarés *énagées*, c'est-à-dire sous l'anathème, comme coupables d'une profanation non expiée. Pour comprendre cette excommunication, il faut remonter avant l'époque de Pisistrate, et savoir que Cylon, vainqueur aux jeux Olympiques, avait conçu le projet de s'emparer du pouvoir suprême; qu'il s'était associé quelques jeunes gens; qu'il avait tenté avec eux de surprendre la citadelle; que, l'entreprise ayant manqué, il avait, suivi de ses complices, cherché un asile sous la protection de la déesse Minerve; que, tandis qu'ils étaient là en posture de suppliants, des prytanes, ad-

ministrateurs de la marine, les avaient invités à se lever, en leur garantissant la vie; que, malgré cet engagement, Cylon et les siens avaient été mis à mort, et que les Alcmæonides étaient accusés de ce sacrilége. Or Clisthène et son parti étaient considérés comme descendants de ces mêmes Alcmæonides. Clisthène obéit à l'édit qui l'exilait : Cléoménès entra dans Athènes avec quelques troupes, et en expulsa sept cents familles désignées par Isagoras. Vous voyez, Messieurs, par quels troubles, par quelles infortunes les Athéniens expiaient la faute qu'ils avaient commise en ne s'affranchissant point par leur propres efforts de la tyrannie des Pisistratides, et en invoquant à leur aide une puissance étrangère : ils restaient sous le joug de leurs libérateurs. Il n'y a de solide et de salutaire au sein d'une nation qui veut être libre que ce qu'elle fait elle-même. Cléoménès résolut de dissoudre le sénat d'Athènes, et de confier les magistratures à trois cents hommes de la faction qu'il soutenait; il s'empara de la citadelle. Alors tout ce qui restait d'Athéniens amis de la liberté publique se réunit pour assiéger le roi de Lacédémone : contraint de négocier, il promit de sortir de l'Attique : c'était, disait-on, l'acomplissement d'une prophétie qui lui avait été faite au moment où il montait à la forteresse : la déesse dont il abordait le sanctuaire s'était écriée : « Étranger, retourne sur tes pas, « il n'est pas permis aux Doriens d'entrer ici ; » à quoi il avait répondu, mais en vain : « Je ne suis pas Do« rien, je suis Achéen. » Quand il fut parti, les Athéniens jetèrent dans les fers ceux de leurs compatriotes qui l'avaient servi, et les condamnèrent à la mort. Ainsi périt Timésithée de Delphes, brave guerrier, ha-

bile artiste et excellent citoyen. On rappela Clisthène et les sept cents familles bannies; et, comme on craignait d'avoir bientôt une guerre contre les Spartiates, on s'avisa, par une imprudence nouvelle, d'envoyer des députés aux Perses. Artapherne, qui gouvernait Sardes, les reçut, les questionna, et les força de rendre au roi Darius l'hommage de la terre et de l'eau; ce qui devint le sujet d'une accusation capitale contre ces députés, à leur retour dans leur patrie.

Cependant Cléoménès avait des troupes dans le Péloponèse, et se proposait d'établir tyran d'Athènes Isagoras, qui ne l'avait point quitté. En conséquence, le roi de Sparte se porta sur Éleusis, en même temps que les Béotiens, ainsi qu'ils en étaient convenus avec lui, s'emparaient des bourgs d'Œnoé et d'Hysies, aux frontières de l'Attique, et que les Chalcidiens ravageaient d'autres parties de territoire. Les Athéniens s'armèrent et songèrent d'abord à défendre Éleusis. On allait en venir aux mains, lorsque les Corinthiens reconnurent que Sparte les avait engagés dans une guerre injuste. Ils se retirèrent, et leur exemple entraîna Démarate, second roi de Lacédémone, qui, jusqu'à ce moment, avait agi de concert avec son collègue Cléoménès. Cette dissidence servit de motif à la loi qui défendit aux deux rois de se trouver ensemble à la tête des armées. Depuis ce temps, on laisse aussi toujours dans la ville l'image de l'un des Tyndarides, Castor et Pollux. La retraite de Démarate détermina celle de plusieurs alliés, en sorte que Cléoménès ne resta qu'avec une assez petite troupe. Une première entrée hostile des Spartiates dans l'Attique avait eu lieu au temps de Codrus. Ils y étaient venus deux fois pour renverser les Pisistratides.

La quatrième expédition dans le même pays était celle que Cléoménès terminait si honteusement. Délivrés de lui et de la plupart de ses auxiliaires, les Athéniens marchèrent contre les Béotiens, en prirent sept cents, en tuèrent un plus grand nombre, passèrent dans l'Eubée, y vainquirent les Chalcidiens et y laissèrent quatre mille colons. Ayant obtenu, pour la rançon des prisonniers qui étaient en leur puissance, deux mines (environ cent quatre-vingt-trois francs) par tête, ils suspendirent à leur citadelle les fers qui avaient enchaîné ces captifs; l'historien les y a vus encore. La dîme des sommes ainsi perçues servit à construire un quadrige en airain qu'il a également retrouvé dans les propylées de cette forteresse et qui portait cette inscription : « Les fils d'Athènes vainqueurs par leur bra« voure, des Chalcidiens et des Béotiens, après avoir « puni par les fers et par les ténèbres des cachots « l'insolence des ennemis de leur cité, ont, avec le « dixième des dépouilles, consacré ces quatre juments « à Minerve. » Depuis ces événements, Athènes n'a cessé de s'accroître; et, chez elle comme ailleurs, dit Hérodote, on a vu à quelle prospérité est appelé un État où tous les citoyens jouissent des mêmes droits : δηλοῖ δὲ, οὐ κατ'ἓν μοῦνον, ἀλλὰ πανταχῆ, ἡ ἰσηγορίη ὡς ἔστι χρῆμα σπουδαῖον : littéralement, « il paraît non par « ce seul exemple, mais partout, combien l'égalité des « droits est chose bonne et désirable. » L'auteur s'attache à cette réflexion et la développe en ces termes : « Tant « que les Athéniens restèrent soumis à des tyrans, ils « ne furent, à la guerre, supérieurs à aucun de leurs « voisins; affranchis de ce joug, ils ont pris le premier « rang. C'est qu'au temps de leur esclavage, ils renon-

« cêrent à une bravoure qui n'aurait profité qu'à leurs « maîtres, au lieu que, la liberté étant rétablie, « chacun fut entraîné par son intérêt propre à se com- « porter vaillamment : » ἐλευθερωθέντων δὲ, αὐτὸς ἕκαστος ἑωυτῷ προθυμέετο κατεργάζεσθαι.

Impatients de se venger, les Béotiens consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur répondit : « Vous ne pour- « rez rien par vous-mêmes ; faites un rapport au peuple, « et invoquez le secours de vos proches. » Une assemblée générale ayant été convoquée pour entendre cette sentence, les Thébains se disaient entre eux : « Qui « sont nos proches ? les Tanagréens, les Coronéens, les « Thespiens, sont nos voisins, mais ils ont toujours « combattu dans nos rangs, et ils ont été vaincus avec « nous. » Alors un citoyen plus avisé prit la parole et dit, « Je crois comprendre ce que l'oracle a voulu dire, « Thébé et Égine étaient sœurs, toutes deux filles d'A- « sope : donc les Thébains et les Éginètes sont ger- « mains ; demandons des secours aux Éginètes. » Ceux-ci n'envoyèrent pour auxiliaires que les images des Æacides, c'est-à-dire de Pelée, d'Achille, de Pyrrhus et autres descendants d'Æacus. Sous la protection de ces figures, les Thébains se présentèrent devant l'armée athénienne, et, n'ayant éprouvé que des revers dans toutes les rencontres, ils demandèrent aux Éginètes des hommes et non des simulacres. Cette fois, les Éginètes, anciens ennemis des Athéniens, cédèrent aux sollicitations des Béotiens, équippèrent des vaisseaux longs, débarquèrent sur les côtes de l'Attique, ruinèrent le port de Phalère et dévastèrent plusieurs bourgs. D'où venait cette antique inimitié entre Égine et Athènes ? Il faut bien qu'Hérodote nous l'explique, et voici les détails

qu'il nous offre. Autrefois les Épidauriens, voyant leur territoire frappé de stérilité, recoururent à l'oracle, qui leur conseilla d'élever des statues à Damia et Auxésia, qui sont les mêmes divinités que Cérès et Proserpine. Ferons-nous ces statues en marbre ou en airain? demandèrent les Épidauriens.—Ni en airain, ni en marbre, dit la pythie, mais en bois d'olivier cultivé. Il fallut avoir recours aux Athéniens et obtenir d'eux la permission de couper quelques oliviers dans leurs champs.

Les Athéniens y consentirent, à condition que les Épidauriens viendraient, tous les ans, offrir un sacrifice à Pallas et à Érechthée. Les habitants d'Épidaure contractèrent volontiers cette obligation, emportèrent du bois d'olivier, en firent des statues, et virent bientôt renaître la fécondité de leurs terres. Alors, et depuis longtemps, ils tenaient les Éginètes sous leur dépendance et les obligeaient à venir se faire juger à Épidaure. Mais lorsque Égine ayant construit des vaisseaux, eut commencé d'acquérir une puissance maritime, elle secoua le joug de ses anciens maîtres, se déclara leur ennemie, leur enleva les statues de Damia et d'Auxésia. Transportées dans un lieu nommé Œa, à vingt stades d'Égine, ces images y recevaient un culte particulier. On leur offrait des sacrifices durant lesquels les femmes s'accablaient réciproquement d'invectives sans y mêler aucun sarcasme contre les hommes. Chacune des deux divinités avait dix prêtres à son service, et tout ce régime religieux était imité de celui qu'on avait observé à Épidaure, tant que les deux statues y étaient restées. Depuis qu'elles avaient changé de place, personne ne venait plus offrir dans Athènes, à Érechthée et à Pallas, le sacrifice annuel

que les Athéniens avaient exigé en échange de leurs oliviers. Les Épidauriens leur disaient : « N'ayant plus « les statues dont vous nous avez fourni la matière, « nous ne vous devons plus rien ; » et les Éginètes prétendaient qu'ils n'avaient aucune obligation à remplir, puisqu'ils n'avaient rien promis ni stipulé. Quelques Athéniens s'embarquèrent sur une trirème, descendirent à Égine, et tentèrent d'enlever les deux statues, comme faites avec un bois qui appartenait à l'Attique. Au moment où ils employaient des cordages pour les entraîner, un coup de tonnerre et un tremblement de terre interrompirent l'opération ; ceux qui l'avaient entreprise passèrent d'un effroi mortel à une violente fureur, se jetèrent les uns sur les autres, et s'exterminèrent tous, hors un seul, qui rentra dans le port de Phalère. Toutefois les Éginètes racontent la chose un peu différemment : ils disent qu'une flotte entière et non une seule trirème aborda chez eux ; qu'au moment où l'on arrachait les statues de leurs piédestaux, chacune d'elle tomba sur ses genoux et resta dans cette attitude, sans qu'il fût possible de la relever ; qu'alors une troupe d'Argiens secrètement appelés fondit à l'improviste sur les Athéniens, auxquels, en ce même temps, un coup de tonnerre et un tremblement de terre achevèrent de ravir ce qui leur restait de force et de raison. Les Argiens confirment, comme on peut le croire, dit notre auteur, ce récit des Éginètes ; et tous s'accordent à ne sauver du désastre qu'un seul Athénien. On ajoute que, cet homme étant rentré dans Athènes, les épouses de ses compagnons d'armes se précipitèrent sur lui et que chacune d'elle lui enfonça dans le corps une aiguille en lui demandant, Où est mon mari ? Il

expira sous leurs coups ; et ce fut, aux yeux du peuple, un malheur plus déplorable que celui dont cet homme venait d'apporter la nouvelle. On décréta que les Athéniennes ne rattacheraient plus leurs robes avec des aiguilles, et que désormais elles prendraient l'habillement ionien, au lieu du dorien primitivement commun à toutes les femmes grecques. Celui qu'on appelait ionien, et qui consistait en une tunique de lin, sans aiguille ni agrafes, était d'origine carienne, et n'avait passé qu'assez tard en Ionie. De leur côté, les Argiennes et les Éginètes agrandirent au contraire, depuis cet événement, les aiguilles à rattacher leurs robes, et prirent l'habitude d'en offrir ou consacrer quelques-unes dans les cérémonies religieuses. Une loi intervint aussi chez ces deux peuples, qui prohiba, dans les cérémonies, l'usage des poteries et des ustensiles venant de l'Attique.

Voilà donc, Messieurs, sauf la part qui, dans ces traditions, appartient aux fictions superstitieuses, voilà quelle était l'origine de l'inimitié qui régnait entre Égine et Athènes. Aussi les Éginètes volèrent-ils au secours des Béotiens, et saisirent-ils cette occasion de ravager tout le littoral de la république athénienne. Celle-ci se disposait à s'en venger par une expédition contre Égine, lorsqu'un oracle, venu de Delphes, lui prescrivit d'ajourner la guerre à trente ans, et de ne la commencer, dans la trente et unième année, qu'après avoir assigné une enceinte sacrée à Æacus : autrement il ne fallait s'attendre qu'à des succès incomplets, qu'à des alternatives de revers et de victoires ; et néanmoins les Éginètes devaient finir par succomber. Les Athéniens s'empressèrent de consacrer à Æacus la chapelle

qu'Hérodote a vue encore sur la place publique : mais le délai de trente années ne convenait point à la violence de leurs ressentiments. Déjà ils entraient en campagne, lorsque les Lacédémoniens, instruits de l'artifice des Alcmæonides, qui avaient corrompu la pythie, afin d'entraîner Sparte à renverser les Pisistratides, conçurent le dessein de les rétablir. Ils y étaient excités par de plus sûrs et plus légitimes oracles, jusqu'alors inconnus, mais que Cléoménès rapportait d'Athènes, où on les avait tenus cachés dans un temple : ils voyaient d'ailleurs les Athéniens prospérer sous un régime libre, et devenir une puissance capable de balancer Sparte; ils avaient besoin de les recourber sous un tyran, pour les assujettir enfin à la domination de Sparte ellemême. Ils résolurent donc de rappeler cet Hippias qu'ils avaient abattu et relégué à Sigée sur l'Hellespont. Telles ont toujours été les suites de l'intervention des étrangers dans les affaires intérieures d'un pays : ils ont souvent fini par y relever ce qu'ils avaient renversé, par y démolir ce qu'ils y avaient établi, ou par le tenter du moins. Dès qu'Hippias fut arrivé à Lacédémone, les chefs de cette cité convoquèrent leurs alliés, et leur adressèrent un discours qu'Hérodote rapporte ou compose, et qui, à vrai dire, n'est pas très-laconique. Ils s'avouaient coupables d'infidélité envers les Pisistratides, leurs amis et leurs hôtes, et d'imprudence, en affranchissant un peuple indocile, ambitieux et ingrat, de la soumission duquel un tyran seul pouvait répondre. Mais ils avaient commis ces deux fautes, séduits par de faux oracles, et ils en avaient maintenant de bien meilleurs, qui les ramenaient dans la bonne voie. Ils exhortaient vivement les Péloponésiens, tous les

Grecs, à concourir au redressement de ces torts, et au triomphe de la cause d'Hippias.

Cette proposition n'obtenait pas tous les suffrages. Le Corinthien Sosiclès la repoussa par une longue harangue, dans laquelle l'historien fait entrer le tableau des révolutions de Corinthe. « Oui, dit Sosiclès, le ciel va descendre sous la terre, et la terre s'élever au-dessus « des cieux; les hommes vivront au sein des mers, et les « poissons habiteront les cités, puisque des Lacédémo- « niens s'apprêtent à détruire l'isonomie, l'indépen- « dance des peuples, l'égalité des droits politiques. « Citoyens de Sparte, s'il vous paraît si désirable que « les autres États de la Grèce soient gouvernés par des « tyrans, commencez donc par en prendre vous-mêmes. « Vous n'en avez pas fait l'expérience encore; tous vos « soins tendent à vous garantir de ce fléau, et c'est le « présent que vous destinez à vos voisins. Non, si vous « en aviez fait l'essai comme nous, vous ne pourriez « adresser à la Grèce assemblée un tel conseil. » C'est après ce début que l'orateur entame le récit des malheurs de son propre pays. La constitution de Corinthe était jadis oligarchique, la famille des Bacchiades y était seule chargée de l'administration des affaires, et les membres de cette famille ne se mariaient jamais qu'entre eux. Il arriva pourtant qu'une fille boiteuse, née d'Amphion, ne trouvant point d'époux dans sa noble race, devint la femme d'un Éétion, né à la vérité dans le bourg de Pétra, mais dont les ancêtres étaient Lapithes, descendants de Cénée. Éétion, n'ayant d'enfant ni de cette femme ni d'aucune autre, se rendit, comme en pareil cas c'était l'usage, au temple de Delphes, et, au moment où il y entrait, la pythie parlant en vers lui dit :

Lorsque d'un peuple vain les mépris te font peur,
Ta boiteuse Labda te va combler d'honneur :
La pierre dont elle est enceinte
Écrasera les rois, et punira Corinthe.

Cette réponse parvint aux oreilles des Bacchiades qui avaient déjà connaissance d'un autre oracle, conçu en ces termes, que nous traduirons aussi en vers :

D'un aigle et de la pierre enceinte
Un lion puissant sortira,
Devant qui votre orgueil bientôt s'abaissera,
Vous qui possédez seuls la superbe Corinthe.

Les oligarques n'avaient pas trouvé cette prophétie assez claire; mais, lorsqu'ils purent la rapprocher de celle qu'Éétion avait ouïe, ils les interprétèrent l'une par l'autre, et sentirent bien que c'était Labda qui les menaçait. Dès qu'ils surent qu'elle était accouchée, ils envoyèrent dix commissaires dans le bourg qu'elle habitait. Il faut noter, Messieurs, qu'on nommait ce bourg τὴν πέτραν, Pétra; voilà pourquoi l'oracle avait tant parlé de pierre, ἐν πέτρῃσι. Labda n'hésita point à livrer son nouveau-né, persuadée qu'on ne lui voulait faire que du bien. On l'emporta; les ravisseurs étaient convenus que le premier d'entre eux qui le saisirait, le jetterait contre terre pour l'écraser. Mais l'enfant se prit à rire si naïvement à celui qui le tenait, que le commissaire attendri n'eut pas la force d'exécuter son mandat : il remit la victime à un de ses collègues, qui, cédant au même charme, le transmit à un troisième. L'enfant passa ainsi entre les mains des dix envoyés : aucun ne put être aussi barbare qu'il l'avait promis; ils le rendirent à sa mère. A peine avaient-ils accompli cette bonne œuvre, qu'ils s'en repentirent, et accusèrent surtout celui qui leur avait donné le premier l'exemple de la

pusillanimité. Reprenant l'esprit de leur état, et les sentiments qui convenaient à leur mission, ils rentrèrent chez Labda, et la sommèrent de leur livrer une seconde fois son fils. Mais elle s'était tenue derrière la porte de sa maison, et avait entendu leur entretien. Elle n'eut garde de leur obéir, elle s'était hâtée au contraire de cacher le nouveau-né dans une corbeille ou coffre à blé, ἐς κυψέλην. Vous prévoyez, Messieurs, que de là viendra le nom de Cypsélus que portera le fils de Labda et d'Éétion. Les commissaires visitèrent toute la maison, regardèrent partout, excepté dans le coffre; et, désespérant de pouvoir s'acquitter de l'obligation qu'ils avaient contractée, ils convinrent de déclarer tous unanimement et fermement qu'elle était remplie, afin qu'il n'en fût jamais question; ils présentèrent à leurs commettants un rapport officiel, une sorte de procès-verbal de la mort du fatal enfant. En vérité, Messieurs, on rougit presque pour Hérodote, d'un si misérable conte, et l'on s'étonne surtout de la place qu'il occupe dans une harangue politique, qui avait commencé par d'assez graves considérations. Serait-ce pour ne pas le débiter en son propre nom, qu'il le fait réciter par un verbeux orateur? Je doute qu'il ait mis tant de finesse dans une disposition qui manque en elle-même de toute convenance. Que penser non-seulement de Sosiclès, qui vient interrompre une délibération de la plus haute importance par un long et puéril roman, mais aussi des autres députés, qui ont la patience de l'entendre? Cependant il n'a pas tout dit encore; il faut bien qu'il achève l'histoire de Cypsélus. L'enfant grandit; et, lorsqu'il eut atteint l'âge viril, il n'eut rien de plus pressé que d'interroger sur ses des-

tinées futures, l'oracle de Delphes : en le voyant paraître, la pythie s'écria :

Heureux celui qui vient dans cette enceinte!
Il sera roi de l'illustre Corinthe,
Et son fils lui succédera ;
Mais de ses petits-fils aucun ne régnera.

Ce dernier article de la prophétie n'était pas, Messieurs, très-exact; car nous apprenons d'Aristote et de Plutarque, qu'après Cypsélus et son fils aîné Périandre, il restait un Psammitichus, né de Gorgias, second fils de Cypsélus, et que ce Psammitichus gouverna pendant quelques mois les Corinthiens. Pour sauver l'honneur de l'oracle, le président Bouhier et M. Coray ont proposé de corriger ce texte, qui, suivant eux, aurait été altéré par les copistes, et de lire au lieu de : παίδων γε μὲν οὐκέτι παῖδες (*filiorum autem non ampliùs filii*) παίδων γε μὲν εἰσέτι παῖδες (*filiorum autem etiam deinceps filii*), « ensuite aussi les fils de ses fils. » Mais ce pluriel παῖδες ne conviendrait guère au seul Psammitichus, dont le règne a été fort court. Il semble plus simple de supposer que la pythie l'a tenu pour nul, et de conserver ainsi la leçon οὐκέτι, que tous les manuscrits présentent. Les oracles n'y ont pas toujours regardé de si près; et d'ailleurs, ce qu'il y avait d'essentiel dans la prédiction faite à Cypsélus s'est parfaitement accompli, puisqu'il a usurpé le pouvoir suprême, l'a conservé trente ans, et l'a transmis à son fils Périandre, qui l'a exercé pendant quarante-trois au moins. Sosiclès n'oublie pas de dire comment l'un et l'autre en ont usé : Cypsélus bannissait un grand nombre de citoyens, en ruinait encore plus et en tuait da-

vantage. Périandre se montra d'abord un peu plus humain, mais il se mit en correspondance avec le tyran de Milet, Thrasybule, auquel il demanda comment il fallait s'y prendre afin de régner en sûreté. Thrasybule, pour toute réponse, conduisit l'ambassadeur de Périandre dans un champ cultivé, et coupa les têtes des plus hauts épis. Périandre comprit à merveille cette instruction et fit tomber les plus illustres têtes corinthiennes. Vous reconnaissez, Messieurs, un trait qui a passé dans les annales romaines, une de ces aventures banales qui se reproduisent de peuple en peuple, dans tous les vieux romans que nous appelons histoires. Après avoir longuement conté celle-ci, Sosiclès ajoute que Périandre avait envoyé dans la Thesprotie, sur les rives de l'Achéron, des députés chargés de consulter un oracle pour savoir en quel lieu se trouvait un dépôt laissé chez lui par un de ses hôtes. Il fallut évoquer une ombre; et l'on vit apparaître celle de Mélissa, qui avait été l'épouse de Périandre. Mélissa déclara qu'elle ne pouvait indiquer le lieu du dépôt, parce qu'elle était nue et transie de froid; les vêtements enterrés avec elle ne lui servant de rien, attendu qu'ils n'avaient point été brûlés. Elle se plaignit ensuite d'un outrage qu'elle avait reçu après sa mort; elle en parlait en termes énigmatiques, mais que Périandre entendit fort bien, éclairé par sa propre conscience. Pour apaiser les mânes de Mélissa et son ombre plaintive, il publia un édit qui ordonnait à toutes les femmes de Corinthe de se rendre au temple de Junon, parées de leurs plus riches habits, comme au plus beau jour de fête. Quand il sut qu'elles y étaient toutes réunies indistinctement, esclaves et citoyennes, il plaça

des gardes autour du temple, et enjoignit aux femmes de se dépouiller de leurs vêtements, qu'il fit tous brûler dans un large fossé, en l'honneur de Mélissa. Cela fait, une seconde députation fut envoyée en Thesprotie : l'ombre se déclara satisfaite, et enseigna le lieu où le dépôt se retrouverait.

Hérodote vous a déjà raconté, Messieurs, dans son troisième livre plusieurs traits de la vie de Périandre : il vous a dit que ce tyran de Corinthe fit mourir sa femme Mélissa, qu'il proscrivit son fils Lycophron, qu'il déclara la guerre à son beau-père Proclès; qu'ensuite il lui plut de rappeler Lycophron et offrit même de lui céder l'empire; mais que ce jeune homme ayant été, sur ces entrefaites, assassiné par les Corcyréens, Périandre, pour s'en venger, fit saisir trois cents enfants des plus nobles familles de Corcyre, et les envoya au roi de Lydie, qui devait les faire eunuques, si, en chemin, les Samiens ne les eussent délivrés. Sosiclès ne rappelle point ces détails; et, quoique son discours soit beaucoup trop long, il s'en faut qu'on y trouve tout ce qui concerne les deux tyrans de Corinthe. La chronologie de leurs règnes est restée fort incertaine; Larcher ouvre celui de Périandre en l'année 633 avant notre ère, Pétau en 628, Clavier en 598, la Nauze en 585. Vous savez, Messieurs, que ce tyran a été compté au nombre des sept sages; il passait pour un bienfaiteur des savants, pour un protecteur des lettres, et même pour l'auteur d'un poëme moral en deux mille vers. On dit qu'après quarante-trois ou quarante-quatre ans de tyrannie, ou plus de soixante-dix, selon Larcher, il mourut de chagrin, en apprenant la délivrance des trois cents enfants

samiens. Diogène de Laërte rapporte qu'il envoya deux jeunes gens sur un grand chemin au milieu d'une nuit, en les chargeant de tuer le premier homme qu'ils rencontreraient, et que ce fut lui-même qui tomba sous leurs coups. La mort de Périandre est le sujet d'une tragédie mise au théâtre par Luce de Lancival.

Mais il nous faut revenir, Messieurs, à la harangue de Sosiclès : il la termine assez brusquement en déclarant que les Corinthiens se souviennent trop de Cypsélus et de Périandre pour consentir jamais au rétablissement d'Hippias dans Athènes. Hippias était présent ; il répondit en invoquant les dieux et les déesses et en menaçant Corinthe de leurs vengeances. Il avait une connaissance toute particulière des oracles; sa famille en avait fait rendre un grand nombre; car l'imposture est l'auxiliaire naturel de l'usurpation; et de plus il paraît que les Lacédémoniens lui avaient communiqué ceux qu'ils disaient avoir trouvés dans la citadelle des Athéniens. Lui seul pourtant et Cléoménès soutinrent la proposition d'asservir Athènes : les députés des villes alliées se rangèrent à l'avis de Sosiclès. Hippias partit; et, n'acceptant point la retraite que lui offrait à Anthémunte le roi de Macédoine, ni celle que les Thessaliens lui destinaient à Iolcos, il aima mieux retourner à Sigée, où régnait Hégésistrate, autre fils de Pisistrate et d'une Argienne. Sigée cependant était depuis bien longtemps disputée entre les Mityléniens et les Athéniens. Jadis cette querelle avait amené des combats, dans l'un desquels les Mityléniens succombèrent; le poëte Alcée y laissa ses armes, que les Athéniens trouvèrent et appendirent au temple de Minèrve, à Sigée, où ils étaient rentrés. Alcée déplora ce malheur en des

vers adressés à son ami Mélanippe. Périandre gouvernait alors Corinthe : les Mityléniens et les Athéniens le choisirent pour arbitre; il ménagea entre eux un traité qui conservait Sigée aux Athéniens. Mais Hégésistrate en était maître quand son demi-frère Hippias y revint. Là, renonçant à l'espoir d'employer les Grecs à opprimer sa patrie, Hippias recourut aux ennemis de la Grèce entière; il implora le secours des Perses. A sa prière, Artapherne, frère de Darius et gouverneur de Lydie, ordonna aux Athéniens de le rappeler dans leur ville; ils reçurent cet ordre avec l'indignation qu'il méritait, et ils venaient de se déclarer ouvertement contre les Perses, lorsque Aristagoras se présenta chez eux et les pressa de seconder son entreprise.

Il leur parla des richesses de l'Asie, de la facilité de vaincre les barbares sujets de Darius, des anciennes relations d'Athènes avec Milet, colonie d'Athéniens, enfin de tous les fruits à recueillir d'une expédition si honorable. Les Athéniens se laissèrent persuader; ils équipèrent vingt vaisseaux, dont ils donnèrent le commandement à Mélanthius; et ce fut là, dit Hérodote, l'origine des malheurs de la Grèce et de la Perse : on vit qu'une multitude est plus facile à séduire qu'un seul homme, puisque Aristagoras n'avait pu surprendre Cléoménès, et qu'il entraînait trente mille citoyens d'Athènes. Ces réflexions de notre historien ont été censurées par Plutarque, et cette critique est peut-être du très-petit nombre de celles qui ne sont pas tout à fait injustes, dans le traité *De la malignité d'Hérodote*. La guerre que cette délibération allumait, a sans doute été nuisible aux Perses, elle a fort affaibli leur puissance;

mais elle n'a point fait le malheur des Grecs : s'ils y ont essuyé des revers, ils les ont soutenus avec gloire, et réparés par d'éclatants triomphes. Fallait-il donc qu'Athènes reprît Hippias, et subît le joug de Darius? N'était-il pas évident qu'elle allait avoir besoin de s'armer pour défendre son indépendance? Le seul point à mettre en question eût été de savoir s'il ne convenait pas d'attendre une déclaration de guerre de la part de Darius, plutôt que d'en prendre l'initiative, et de paraître ainsi épouser la cause d'Aristagoras, qui n'était qu'un misérable intrigant, ainsi que son beau-père Histiée; tous deux disposés à servir, à trahir, à combattre, selon leurs intérêts personnels, les rois, les républiques; la liberté, le despotisme; l'isonomie, la tyrannie; l'oligarchie ou l'égalité des droits; l'autorité usurpée ou légitime. A ne considérer la résolution des Athéniens que comme une alliance avec Aristagoras, on peut les accuser d'imprudence. Si telle est la pensée d'Hérodote, elle n'est pas du tout déraisonnable; mais il la devait mieux expliquer. D'Athènes, Aristagoras se rendit à Milet, et envoya un émissaire en Phrygie, auprès des Pæoniens, que Mégabaze avait réduits à l'esclavage. Ils s'affranchirent, s'embarquèrent, errèrent dans quelques îles, échappèrent aux poursuites des Perses et regagnèrent leur pays. Bientôt aux vingt navires athéniens se joignirent cinq trirèmes érétriennes, par reconnaissance des secours que Milet avait autrefois fournis à la ville d'Érétrie en Eubée, quand elle était attaquée par les Chalcidiens. L'expédition commence; Charopinus et Hermophante la commandent; tous deux Milésiens, et le premier, frère d'Aristagoras, qui ne se met pas lui-même en campagne : il

reste à Milet pour tout diriger. La flotte ionienne aborde à Éphèse : les vaisseaux demeurent dans la rade voisine du mont Coresse, tandis que l'armée, guidée par des Éphésiens, suit les bords du Caystre, remonte jusqu'au mont Tmolus, le franchit, arrive à Sardes et s'empare de cette ville, à l'exception de la citadelle, que défendent Artapherne et une forte garnison. Sardes et son temple de Cybèle deviennent la proie des flammes; l'incendie a bientôt dévoré des maisons bâties ou couvertes en roseaux. Les Lydiens, les Perses se rassemblent sur la place publique aux bords du Pactole, qui descend du Tmolus, charrie des paillettes d'or et se jette dans l'Hermus. Forcés de se défendre, les Lydiens et les Perses, réduits à cette extrémité, opposent une résistance inattendue, qui oblige les Ioniens à regagner leurs vaisseaux, pour ne pas se compromettre contre un si grand nombre d'ennemis. C'était surtout la destruction du temple de Cybèle, déesse indigène de la Lydie, qui excitait la colère des Perses; ils s'en sont vengés depuis, en brûlant les temples de la Grèce. En ce moment ils rassemblèrent leurs forces, poursuivirent les Ioniens, les atteignirent près d'Éphèse, et gagnèrent sur eux une bataille. Là périt Évalcis, qui commandait les Érétriens, et qui avait jadis remporté aux jeux Olympiques des triomphes chantés par Simonide de Céos. Il est pénible de voir qu'après ce revers, Athènes abandonne les Ioniens et leur refuse tout secours. Il fallait ou ne point s'associer à eux, ce qui eût été peut-être plus sage, ou leur demeurer fidèle dans leurs malheurs. Ils n'en continuent pas moins la guerre; leur flotte entre dans l'Hellespont; ils prennent Byzance et les villes voisines, arrivent dans la Carie, qui se confé-

dère avec eux, et reçoivent aussi dans leur alliance les Cypriens, qui, hormis les habitants d'Amathonte, s'étaient d'eux-mêmes révoltés contre les Perses. Salamis ou Salamine, l'une des villes de l'île de Cypre (Κύπρος), aujourd'hui Chypre, avait pour roi Gorgus, que son frère Onésilus excitait depuis longtemps à secouer le joug des Perses. Onésilus devint plus pressant lorsqu'il vit la révolte et les progrès des Ioniens; mais, Gorgus ne cédant point à cette impulsion, il le fallut détrôner : on saisit un moment où il était sorti de la ville, on ferma les portes, il ne put rentrer et s'enfuit chez les Mèdes. Onésilus le remplaça, engagea toute l'île à se déclarer indépendante, et assiégea Amathonte, la seule cité qui n'y voulût pas consentir.

Darius apprenait alors l'incendie de Sardes et tous les effets de la trame ourdie par Aristagoras. Il ne tint pas compte des Ioniens qu'il se promettait de soumettre facilement; mais il demanda quel peuple étaient les Athéniens; et, sur ce qu'on lui en dit, il prit son arc et tira une flèche vers le ciel, en s'écriant : « ô Jupiter ! « que je puisse me venger d'Athènes ! » Il voulut qu'un de ses officiers lui répétât trois fois par jour : « Sei« gneur, souvenez-vous des Athéniens. » Ensuite il manda Histiée qu'il retenait encore à sa cour. « Histiée, « lui dit-il, le gouverneur à qui tu as confié Milet m'a « trahi ; il a fait venir des peuples de l'autre continent, « et, les ayant joints aux Ioniens que je saurai punir, il « m'a enlevé Sardes. Qu'en dis-tu? Que te semble de « cette entreprise? S'est-elle exécutée sans ta participa« tion ? — Moi, répondit Histiée, que j'aie donné un « tel conseil ! moi, comblé de vos bienfaits, et admis « dans les secrets de votre toute-puissance ! j'ai peine à

« croire que mon lieutenant, Aristagoras, et mes com-
« patriotes, les Milésiens, se soient rendus si coupables.
« Si pourtant ils ont commis cet attentat, peut-être y
« auront-ils été entraînés par le mécontentement que
« leur cause mon absence. Que n'ai-je été sur les
« lieux! Aucun trouble n'eût éclaté. Renvoyez-moi,
« seigneur, en Ionie, pour rétablir votre autorité et
« vous livrer Aristagoras, s'il vous a été infidèle. Je
« jure par les dieux que je ne quitterai point l'habit que
« j'aurai en arrivant à Milet, que je n'aie soumis à vos
« lois et rangé au nombre de vos tributaires la grande
« île de Sardaigne. » Ce dernier mot, Messieurs, étonne
Rollin : « Je ne sais, dit-il, si ce ne serait point une
« faute dans le texte d'Hérodote ; car la Sardaigne est
« bien éloignée de l'Ionie, et n'y a aucun rapport. »
Cette remarque n'est pas sans justesse. Cependant tout ce discours d'Histiée suppose que Darius était fort aisé à tromper, et qu'on n'avait pas besoin, en lui parlant, de beaucoup de précaution ni d'exactitude. S'il était assez mal informé de l'état de ses propres affaires pour n'avoir rien su des relations qui existaient entre Aristagoras et Histiée, il pouvait bien ignorer aussi où était la Sardaigne, et regarder cette grande île, Σαρδὼ νῆσον τὴν μεγίστην, comme une forte compensation de la perte momentanée de la ville de Sardes. Qui sait d'ailleurs s'il n'y a pas quelque intention dans le rapprochement des mots Σαρδὼ et Σάρδις ? Ce qu'Histiée vient de dire du mécontentement que son absence de Milet avait dû causer en Ionie, aurait suffi pour éveiller ou confirmer les soupçons d'un prince éclairé. Mais Darius le renvoya aux Milésiens, lui recommandant de revenir à Suse, aussitôt qu'il aurait

accompli ses promesses. Vous verrez, Messieurs, au commencement du livre VI, ce qui s'ensuivit.

Dans l'île de Cypre, Onésilus, occupé du siége d'Amathonte, apprit qu'une armée marchait contre lui, commandée par un seigneur perse, nommé Artybius. Sur cet avis, des secours furent demandés aux Ioniens, qui ne les firent pas attendre. Les chefs des cités de l'île de Cypre se réunirent en assemblée avec ceux des troupes ioniennes, et leur dirent : « Nous allons avoir à « combattre des Perses d'un côté, des Phéniciens de « l'autre; choisissez entre ces deux armées celle avec « laquelle il vous convient de vous mesurer. » La réponse fut conçue en ces termes : « Le conseil général de « l'Ionie nous a envoyés pour défendre la mer, et non « pour vous remettre nos vaisseaux : nous n'irons pas « livrer de bataille sur terre; nous tâcherons seulement « de nous montrer braves, au poste que nous devons « prendre; c'est à vous de vous souvenir des maux que « vous avez endurés quand vous étiez esclaves des Per- « ses. » Cependant les Perses et leurs auxiliaires les Phéniciens approchaient. Le général Artybius montait un cheval instruit à se dresser contre un soldat armé. Onésilus, informé et alarmé de cette circonstance, eut à ce sujet avec son écuyer un assez étrange entretien. « C'est à toi, lui dit-il, de choisir sur qui, du cheval « ou du cavalier, tu prétends diriger tes coups. — Sei- « gneur, répondit l'écuyer, je suis prêt à les frapper « tous deux, ou celui qu'il ne vous plaira pas de vous « réserver. Si j'ose pourtant dire ce que je pense, vous « êtes roi et général; c'est à vous qu'il convient d'at- « taquer un général; s'il tombe sous vos coups, il vous « en reviendra plus de gloire; et s'il doit être votre

« vainqueur, ce qu'à Dieu ne plaise, vous succomberez « encore honorablement. Le cheval est bien plus dans « mes attributions, et je vous assure que je saurai le « mettre hors d'état de se dresser désormais contre « personne. » En effet, le combat s'engagea sur terre et sur mer; et, tandis que, sur mer, les Ioniens, principalement les Samiens, battaient les Phéniciens alliés des Perses, sur terre le cheval d'Artybius se dressait contre le bouclier d'Onésilus; mais l'écuyer coupait d'un coup de faux les jarrets de l'animal qui s'abattait et entraînait le général perse dans sa chute. Tout réussissait, sans la défection de Stésénor, qui commandait un corps de troupes cypriennes et qui passa à l'ennemi. Plusieurs compagnies l'y suivirent. Dès lors les Perses obtinrent l'avantage; les Cypriens prirent la fuite : il en périt un grand nombre. Ce jour fut le dernier du roi des Soliens, Aristocyprus, fils de Philocyprus, que Solon a célébré par des vers qui subsistent encore aujourd'hui, Messieurs, et que Brunck a insérés dans deux de ses recueils. Ils sont fort vagues et n'expriment aucun fait. C'est par Hérodote qu'on sait que Solon plaçait Philocyprus au-dessus des autres chefs de cité.

Onésilus avait, comme Aristocyprus, mordu la poussière : les habitants d'Amathonte, assiégés par lui peu de mois auparavant, trouvèrent son corps, en coupèrent la tête, et l'exposèrent sur l'une des portes de leur ville. Elle y resta jusqu'à ce qu'un essaim d'abeilles l'ayant remplie de rayons de miel, l'oracle, consulté sur ce prodige, prescrivît de la retirer de ce lieu, de l'enterrer et de l'honorer par des sacrifices annuels. De mon temps, dit Hérodote, ces sacrifices continuent de se célébrer. En apprenant le désastre des Cypriens,

les Ioniens, jusqu'alors vainqueurs sur mer, mirent à la voile et retournèrent dans leur patrie. Salamine rouvrit ses portes, et rendit le pouvoir royal à ce Gorgus, qu'Onésilus son frère avait détrôné et chassé. Les Perses mirent le siége devant toutes les autres villes de l'île de Cypre: Soles tenait encore après cinq mois, et il fallait miner ses murailles pour les réduire. Ainsi retombèrent dans la servitude les cités cypriennes, qui venaient de jouir pendant un an de la liberté. Daurisès, Hymééès, Otanès, plusieurs autres généraux perses, après avoir poursuivi, battu, chassé les Ioniens, désolaient leurs villes maritimes. Il est dit que chacun de ces généraux était gendre de Darius; si ce texte n'est point altéré, le roi de Perse avait bien des filles. Daurisès tournait ses armes sur les villes de l'Hellespont : déjà Dardane, Abydos, Percote, Lampsaque et Pæsos étaient sous sa puissance; il avait pris chacune de ces villes en un jour. Il marchait de Pæsos sur Parium, lorsque, apprenant que les Cariens s'étaient déclarés pour les Ioniens, il mena ses troupes en Carie. Les Cariens rassemblèrent leurs forces aux Colonnes-Blanches, lieu situé sur les bords de la rivière Marsyas, qui, après avoir traversé le territoire d'Idrias, va se jeter dans le Méandre. Là, ils délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre; et l'avis le plus sage était, selon notre historien, celui de Pixodarus, fils de Mausole, et gendre de Siennésis, roi des Ciliciens. Pixodarus habitait la ville de Cindys : il proposa de faire passer le Méandre à toute l'armée, et de l'obliger à combattre, ayant à dos le fleuve, afin que, privée de tout moyen de fuir, elle employât tout ce qu'elle avait de force et de courage. Ce conseil ne prévalut point : on aima mieux que le fleuve servît à empêcher la re-

traite des Perses. Ceux-ci passèrent en effet le Méandre et livrèrent sur les bords du Marsyas une bataille où ils perdirent environ deux mille hommes, et en tuèrent dix mille de l'armée carienne. Les débris de cette armée étant rassemblés à Labranda, dans un vaste bois de platanes consacré à Jupiter Stratius, c'est-à-dire militaire, présidant aux campements, on se demanda s'il restait quelque moyen de salut, s'il fallait se donner aux Perses ou quitter l'Asie. En cet instant, arrivèrent des Milésiens et d'autres troupes alliées : leur présence ranima l'espoir au cœur des malheureux Cariens; ils se préparèrent à un nouveau combat qu'ils engagèrent bientôt, et qui leur fut encore plus funeste que le premier. Ils osèrent pourtant, eux et les Milésiens qui partageaient leur défaite, tenter encore une fois la fortune des armes : instruits d'une marche des Perses, ils leur tendirent une embuscade nocturne sur le chemin qui conduit à Pédase, et les exterminèrent presque tous, y compris leurs généraux, Daurisès, Amorgès, Sisimacès, et Myrsus fils de Gygès. C'était à Héraclide, fils d'Inabolis de Mylasse, que les Cariens et les Milésiens devaient ce succès inespéré, qui rétablissait leurs affaires.

Pendant que ces choses se passaient en Carie, Hyméès, un des gendres et des généraux de Darius, s'était porté sur la Propontide; il y occupait la ville de Cios en Mysie, de là conduisait ses troupes sur l'Hellespont, soumettait ce qui restait d'Éoliens autour d'Ilium, et de Gergithes ou anciens Teucriens : il mourut de maladie dans la Troade, au milieu de cette expédition. Alors Artapherne et Otanès marchaient sur l'Ionie et sur une partie de l'Éolie; ils s'emparaient de Clazomène et de Cyme. Cependant que devenait Aristagoras, qui

avait allumé ces guerres? Déconcerté par tant de revers, il convoquait ses partisans et leur proposait de se ménager, s'ils étaient chassés de Milet, un asile en Sardaigne ou bien à Myrcine, ville du pays des Édoniens, et que Darius avait donnée à Histiée. L'historien Hécatée, qui était du nombre des délibérants, conseillait de bâtir et de fortifier un château dans l'île de Léros et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce qu'on pût revenir à Milet. Aristagoras préféra de se retirer à Myrcine; et, emmenant avec lui ceux qui voulurent l'accompagner, il se rendit en Thrace, y fit le siége d'une place forte et y livra un combat, où il périt avec toute sa petite troupe. Voilà comment un homme que l'ambition avait voué aux intrigues, aux agitations et aux chagrins, terminait sa carrière, l'an 498 avant l'ère vulgaire, quatorze ans avant la naissance d'Hérodote, dont le cinquième livre finit par cet événement.

Nous entamerons, dans notre prochaine séance, l'étude du sixième, qui conduira l'histoire de la guerre entre les Perses et les Grecs jusqu'à la bataille de Marathon, en 490.

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

EXAMEN DU SIXIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES. — BATAILLE NAVALE DE MILET.

Messieurs, nous avons étudié plus de la moitié du grand ouvrage où Hérodote expose les causes lointaines et prochaines, les progrès, les circonstances et les résultats de la guerre mémorable qui s'est allumée entre les Perses et les Grecs. Pour nous faire connaître l'une et l'autre de ces nations, il nous a montré d'abord comment les royaumes de Lydie et de Médie, après des vicissitudes dont il nous a tracé le tableau, se sont fondus dans l'empire des Perses ou de Cyrus. Telle est la matière du livre premier. Dans le second, nous avons suivi Cambyse en Égypte; mais l'historien ne s'est pas borné à nous raconter comment cette contrée a été conquise et ravagée par le fils de Cyrus; il nous l'a décrite : il nous a peint les mœurs de ses habitants; il a même esquissé l'histoire de ses rois, depuis Mœris jusqu'à Psamménite, vaincu et détrôné par les Perses. Le livre troisième a été consacré aux dernières années du règne de Cambyse, à ses expéditions contre les Éthiopiens et les Ammoniens, au récit de sa mort, du règne éphémère de Smerdis le mage, et de la conspiration qui a élevé sur le trône Darius fils d'Hystaspe. Les entreprises de ce nouveau roi des Perses, en Scythie et en Libye, ont été les principaux objets du quatrième livre, qui a contenu d'instructives descriptions de l'une et de l'autre de ces contrées. Vous avez vu, dans le cin-

quième, comment sous ce même règne, les intrigues d'Histiée et d'Aristagoras ont excité entre la Perse et l'Ionie une guerre dans laquelle va être bientôt entraînée la Grèce entière. Ce qui a le plus manqué jusqu'ici, c'est une histoire générale de ces Grecs eux-mêmes, pour la gloire desquels cet ouvrage a été principalement composé. Ce n'est pas que nous n'ayons rencontré çà et là un grand nombre de narrations qui les concernaient; mais elles étaient indirectes, incidentes, détachées l'une de l'autre et du système chronologique, auquel seul il appartient de fixer et d'éclairer les notions d'histoire. Hérodote a retracé, selon qu'il en a trouvé ou fait naître l'occasion, beaucoup d'origines et d'antiquités pélasgiques et helléniques, éoliennes et ioniennes, et plusieurs détails de l'ancienne histoire d'Athènes et de Sparte. Dans son cinquième livre encore, il nous a parlé de la tyrannie de Cypsélus et de Périandre à Corinthe, des Pisistratides chez les Athéniens. Quand nous aurons recueilli les digressions du même genre que les quatre derniers livres pourront nous présenter, nous tâcherons de rassembler, avec plus de méthode et en un seul corps, toutes ces parties dispersées des annales grecques. En ce moment, nous devons continuer l'étude des récits directs d'Hérodote, qui, dans le livre sixième, vont comprendre environ neuf années, depuis la mort d'Aristagoras, en 498, jusqu'à celle de Miltiade, en 489.

Les cinq premiers livres ont reçu les noms des muses Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore : le sixième porte celui d'Érato : il s'ouvre par des scènes où reparaît Histiée. Ce personnage avait obtenu de Darius la permission de retourner à Milet. En conséquence, il partit de Suse, se rendit à Sardes, et y eut une confé-

rence avec Artapherne, qui lui demanda s'il connaissait les causes de la rébellion des Ioniens. Histiée répondit qu'il les ignorait, que personne n'avait été plus que lui étonné de ces événements. Mais Artapherne, mieux instruit que Darius, répliqua : « Vous avez cousu le sou« lier et Aristagoras l'a chaussé. » Cette métaphore proverbiale n'était pas très-noble, mais elle exprimait la pure vérité. Histiée, se voyant démasqué, s'évada bien vite et s'enfuit vers la mer. On comprit alors que, loin de revenir en Ionie pour apaiser les troubles, il arrivait pour les ranimer. Toutefois quelques-uns des révoltés redoutaient encore son approche, et le prenaient pour un espion du monarque, ce qui aurait bien pu être, si les circonstances l'avaient amené à reprendre ce rôle. Il protesta d'abord qu'il était le plus irréconciliable ennemi de Darius; et, sur cette déclaration, les premiers Ioniens qui l'avaient arrêté le relâchèrent. D'autres, plus défiants, exigèrent des explications : ils lui demandèrent quel motif l'avait déterminé à exciter Aristagoras à la révolte. Il dit que c'était pour prévenir l'exécution du projet conçu par Darius d'établir en Ionie les Phéniciens, et de transporter les Ioniens en Phénicie. Cette réponse ne dissipait pas tous les soupçons : ce projet semblait si insensé qu'on doutait que le roi lui-même eût pu le former. Histiée expédia un courrier, Hermippus d'Atarnée, qui portait à Sardes des lettres adressées à quelques Perses déjà complices de ses intrigues. C'était trop d'imprudence. Hermippus remit les lettres non à leurs adresses, mais au prince Artapherne, qui les lut et ordonna de les distribuer aux personnes à qui elles étaient destinées, et de lui apporter les réponses. Artapherne, ainsi muni des

preuves de la trahison de ces Perses, les fit mettre à mort. Histiée prit le parti de rentrer à Milet : mais les Milésiens, trop heureux d'être délivrés d'Aristagoras, n'acceptèrent point un autre tyran; ils le repoussèrent; il reçut même une blessure à la cuisse dans une tentative nocturne qu'il fit pour pénétrer dans leur ville. Il chercha d'autres asiles et n'en trouva qu'à Mitylène. Les Lesbiens lui confièrent huit trirèmes, avec lesquelles il vint à Byzance, s'y tint en embuscade, et s'empara de tous les navires qui sortaient de l'Euxin, à l'exception de ceux dont les équipages prenaient parti dans son entreprise.

Cependant une expédition formidable menaçait les Milésiens. Les généraux perses avaient réuni toutes leurs forces, et s'étaient donné pour auxiliaires, des Ciliciens, des Égyptiens, les Cypriens récemment soumis et des Phéniciens habiles marins. A cette nouvelle, les Ioniens convoquent dans le Panionium une assemblée générale. Ils y décident qu'ils ne formeront point d'armée de terre, mais qu'ils mettront en mer une flotte considérable, qui, pour défendre Milet, se réunira le plus tôt possible à Ladé, petite île en face de cette ville. Déjà le plan qu'ils ont arrêté s'exécute : on voit se ranger à l'orient les Milésiens avec quatre-vingts vaisseaux; à leur suite, les Prinéens en ont douze, les Myontins trois, les Téiens dix-sept, Chio cent, les Érythréens huit, les Phocéens trois, les Lesbiens soixante-dix; et la ligne est fermée à l'occident par soixante vaisseaux samiens. Le total des trirèmes est de trois cent cinquante-trois. Mais les barbares, c'est-à-dire les Perses, en ont six cents, et craignent toutefois de n'être point assez forts. Les généraux ont peur de la colère du grand roi,

s'ils ne réussissent point à prendre Milet. Ils convoquent tous les ci-devant tyrans d'Ionie, qui, chassés par Aristagoras, s'étaient réfugiés chez les Mèdes, et leur disent : « Chers Ioniens, voici la plus belle occasion de faire écla « ter votre fidèle dévouement au roi et à la maison royale. « Que chacun de vous aille trouver dans l'armée ennemie « ses compatriotes, et parvienne à les détacher de la li« gue. Annoncez-leur une amnistie plénière ; assurez que « ni leurs temples ni leurs maisons ne seront livrés aux « flammes, qu'ils ne subiront pas un joug plus dur que « celui qu'ils portaient avant la guerre ; mais que, s'ils « nous obligent de les vaincre encore une fois, ils seront « tous esclaves, leurs fils eunuques, leurs filles dépor« tées à Bactres, et leurs terres concédées à des étran« gers. » Les anciens petits tyrans n'allèrent pas remplir eux-mêmes cette commission ; ils envoyèrent des exprès, qu'on ne voulut point écouter. Chaque Ionien abordé par un de ces messagers craignait d'être le seul auquel ces propositions fussent adressées, et de courir ainsi les hasards d'une démarche personnelle. D'un autre côté, les conférences entre les Ioniens se continuaient à Ladé. là, Denys, général des Phocéens, parlait en ces termes : « Voilà qu'en effet nos affaires sont sur le tranchant du « rasoir, ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς. Ioniens ! serez-vous libres, se« rez-vous des esclaves fugitifs ? Si vous résistez à l'op« pression, les efforts vous paraîtront d'abord pénibles ; « mais vous achèterez votre liberté par la défaite de « vos ennemis. » Longin fait remarquer dans ce discours un exemple d'hyperbate ou transposition d'idées et de paroles. « Si, dit Longin traduit par Boileau, si « Denys eût voulu suivre l'ordre naturel, voici comme « il eût parlé : *Messieurs, il est maintenant temps*

« *d'embrasser le travail et la fatigue; car enfin nos* « *affaires sont réduites à la dernière extrémité* etc. « Premièrement donc, il transpose ce mot *Messieurs* « (Ioniens, ἄνδρες Ἴωνες) et ne l'insère qu'immédiatement « après leur avoir jeté la frayeur dans l'âme, comme « si la grandeur du péril lui avait fait oublier la civilité « qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un « discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées; car « avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant « son but, il leur donne la raison qui les y doit porter, « afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié « qu'il leur apporte, mais que c'est la passion qui le force « à parler sur-le-champ. »

Je vous rapporte, Messieurs, ces observations de Longin, pour vous montrer quelle idée ce rhéteur avait conçue de l'habileté d'Hérodote dans l'art d'écrire et des beautés à observer dans les détails de son style. L'expression *sur le tranchant du rasoir* était proverbiale chez les grecs pour peindre un péril extrême; elle se retrouve dans Homère, dans Sophocle, dans Théocrite, et dans Lucien.

Le discours du Phocéen Denys entraîna les Ioniens; ils lui déférèrent le commandement de leur flotte. En attendant la bataille, il les occupait d'exercices continuels : il disposait les vaisseaux sur deux rangs; il habituait les rameurs à les faire avancer et à virer de bord, pour traverser alternativement l'une et l'autre ligne. Ces manœuvres remplissaient une grande partie de chaque journée; le reste du temps, la flotte se tenait à l'ancre. Pendant sept jours les Ioniens supportèrent docilement ces fatigues; mais au huitième ils murmurèrent. « Quel dieu avons-nous offensé, disaient-ils, pour

« être condamnés à de si pénibles travaux? Comment « sommes-nous devenus assez stupides pour obéir à un « Phocéen, qui n'a conduit ici que trois vaisseaux? Déjà « sous ses ordres, plusieurs d'entre nous sont tombés ma« lades; et c'est le sort qui menace les hommes les plus « robustes de notre armée. Quel ennemi nous accablerait « d'une plus dure servitude? » On signifia donc à Denys qu'il ne commanderait plus l'exercice. L'armée navale, transformée peu à peu en armée de terre, descendit dans l'île, et y dressa des tentes. Les chefs samiens se souvinrent alors des propositions qu'Æacès, fils de Syloson, et l'un des tyrans chassés par Aristagoras, leur avait faites au nom des Perses. Ils prirent prétexte de l'indiscipline qui s'introduisait dans l'armée ionienne, pour s'en détacher et ne pas courir avec elle le risque d'être écrasés tôt ou tard par des forces supérieures. Déjà la flotte de Darius se disposait à livrer bataille : les vaisseaux grecs se rangèrent en ligne sur un front étroit. Je ne saurais, dit Hérodote, désigner ceux des Ioniens qui montrèrent de la bravoure, ni ceux qui se conduisirent mal : tous se sont réciproquement accusés. On assure que les Samiens déployèrent les premiers leurs voiles pour se rendre dans leur île, à l'exception de onze de leurs bâtiments, dont les capitaines, malgré les ordres des généraux, demeurèrent fidèles à la cause ionienne, et prirent part à l'action : depuis, leur courage a reçu sa récompense; on a révéré leur mémoire, inscrit leurs noms sur des colonnes qui subsistaient à Samos du temps de l'historien. Mais les quarante-neuf autres vaisseaux samiens avaient déserté; les Lesbiens et, peu à peu, la plus grande partie des Ioniens imitèrent ce honteux exemple. On doit des éloges aux habitants de

Chio : chacune de leurs cent trirèmes portait quarante combattants, qui, voyant avec horreur la défection presque générale de leurs alliés, restèrent inébranlables avec un petit nombre d'auxiliaires, percèrent à plusieurs reprises la ligne ennemie et s'emparèrent de plusieurs vaisseaux. Ils en perdirent aussi quelques-uns, ramenèrent le reste dans leur île, excepté pourtant ceux qui, trop maltraités, ne pouvaient faire la même route. Les guerriers qui les montaient les laissèrent à Mycale, et résolurent de revenir par terre. Ils atteignaient le territoire d'Éphèse, à l'endroit où les femmes célébraient les Thesmophories. On les prit pour des brigands qui venaient enlever ces femmes, et on les massacra tous. Telles sont les destinées que cet horrible désordre qu'on appelle la guerre réserve même aux plus braves.

Denys le Phocéen, jugeant que les affaires de l'Ionie étaient tout à fait désespérées, prit aux Perses trois vaisseaux, avec lesquels il fit voile, non pour Phocée, car il prévoyait que cette ville serait bientôt réduite en esclavage, mais pour la Phénicie. Sur cette côte, il trouva des vaisseaux marchands, les attaqua, gagna ainsi beaucoup d'argent, et se réfugia en Sicile, où il continua le métier de pirate, courant sur les navires carthaginois et tyrrhéniens (ou toscans), et n'épargnant que ceux des Grecs. De leur côté, les Perses, après leur victoire navale, assiégeaient Milet par terre et par mer, dressaient des machines de guerre, et minaient les murs. Ils prirent la citadelle, six ans après la révolte d'Aristagoras, et réduisirent les habitants en servitude ainsi que l'avait prédit l'oracle de Delphes. Hérodote, selon son usage, rapporte cette prophétie.

Milet, de tes malheurs n'accuse que toi-même :

Sans toi, sans ton délire extrême,
Tes femmes n'auraient pas lavé les pieds poudreux
De ces hommes aux longs cheveux,
Qui vont, dans leurs jeux magnifiques,
Dévorer tes trésors antiques,
De Didyme abattre l'autel,
Et flétrir tes enfants d'un opprobre éternel.

En effet, le temple de Didyme, ses bâtiments sacrés, l'oracle qu'il renfermait, furent livrés au pillage et aux flammes; les Milésiennes et leurs enfants devinrent esclaves des Perses, qui portaient de longues chevelures. Ces captifs ayant été conduits à Suse, Darius ne leur fit pourtant aucun mal; il les envoya sur les bords de la mer Érythrée, habiter la ville d'Ampé que le Tigre traverse. A l'égard du territoire de Milet, les Perses se réservèrent la plaine, et concédèrent la partie montueuse aux Cariens de Pédase. Les Milésiens avaient droit d'espérer que les Sybarites réfugiés à Laos et à Scidros compatiraient à leur infortune. Car jadis, à la nouvelle de la prise de Sybaris par les Crotoniates, tous les habitants de Milet, sans distinction d'âge, avaient pris le deuil et s'étaient rasé la tête. Les réfugiés sybarites ne manifestèrent ni ne ressentirent la même affliction, en apprenant le désastre des Milésiens. Mais les Athéniens s'y montrèrent plus sensibles : une tragédie de Phrynichus sur la prise de Milet les fit fondre en larmes; et même elle les émut d'une manière qu'ils jugèrent excessive : ils condamnèrent le poëte à une amende de mille drachmes (environ neuf cents francs) pour les avoir trop fait pleurer. Voilà, Messieurs, un singulier genre de succès dramatique. La pièce n'eut qu'une seule représentation : c'était en l'année 497 avant notre ère. L'auteur a composé deux autres tragédies, Érigone et

Andromède : il en aurait fait bien davantage s'il fallait l'identifier, comme le veulent Périzonius et Bentley, avec un Phrynichus, disciple de Thespis, et qui avait laissé neuf autres pièces dont nous avons les titres. Suidas les distingue l'un de l'autre; et l'on ne doit pas surtout les confondre avec le Phrynichus, poëte comique, dont les pièces se jouèrent plus de cinquante ans plus tard.

Il ne restait plus aucun Milésien à Milet. Les Samiens, ceux du moins qui possédaient quelque fortune, n'approuvaient pas du tout la conduite que venaient de tenir leurs généraux à Ladé; ils ne voulaient subir le joug ni d'Æacès, ni des Mèdes. Sans attendre le retour des vaisseaux, ils s'expatrièrent, résolus d'aller fonder une colonie. Déjà les Zancléens de Sicile avaient invité les Ioniens à venir s'établir à Calé Acté sur la côte sicilienne qui regarde la mer tyrrhénienne. De tous les Ioniens, les Samiens seuls et quelques Milésiens, qui avaient eu le bonheur de s'enfuir, tinrent compte de cette proposition. Ils se rendirent en Sicile où les Zancléens, commandés par leur roi Scythès, assiégeaient alors une ville. Les Samiens furent instruits de cette circonstance par le tyran de Rhégium, Anaxilaus, qui les exhortait à en profiter pour se rendre maîtres de la ville de Zancle, qu'ils trouveraient déserte, et qui leur vaudrait bien mieux que Calé Acté, quoique ce nom signifie beau rivage. Ce parti n'était assurément pas le plus honnête; mais les Samiens le trouvèrent le plus simple et le plus avantageux; si bien qu'ils occupaient Zancle, quand les Zancléens y revinrent. Ceux-ci appelèrent à leur secours Hippocrate, tyran de Géla, qui accourut en effet, mais pour arrêter le roi Scythès et son frère Pythogène, les envoyer captifs à Inycum,

maintenir l'établissement des Samiens à Zancle, et contracter avec eux une alliance. Les Samiens abandonnaient à Hippocrate tout le mobilier qui se trouvait dans les habitations rurales de ce territoire, la moitié de celui de la ville, et la moitié des habitants devenus esclaves. Le lot des Samiens était cette ville même, les campagnes qui l'environnaient, et les trois cents Zancléens les plus distingués qu'ils devaient mettre à mort, ce que toutefois ils refusèrent d'exécuter. Hippocrate ne faisait pas assez bien garder le roi Scythès, qui s'enfuit d'Inycum, gagna Himère, vint en Asie, se rendit auprès de Darius, et mourut en Perse, comblé de biens et parvenu à un âge très-avancé. Les Samiens demeuraient établis à Zancle; mais il est bien pénible de voir comment ils s'en étaient emparés. Naturellement on s'intéresse aux efforts, aux succès, aux malheurs de ces Ioniens, qui aspiraient à s'affranchir des petits tyrans de leurs cités et de la domination suprême du roi de Perse : pourquoi faut-il qu'ils déshonorent si souvent leur cause par des intrigues, des défections, des perfidies! et comment ne pas les trouver dignes de l'oppression et des trahisons dont ils se plaignent, lorsque, traîtres et oppresseurs eux-mêmes, ils suivent les conseils d'un Anaxilaus de Rhégium, s'associent à un Hippocrate de Géla, et consomment la ruine des Zancléens, qui leur ont offert un asile? Il n'est jamais possible d'être à la fois libre et injuste, indépendant et infidèle. La liberté est l'œuvre de la raison et le prix de la vertu.

Après la bataille navale de Milet, les Phéniciens ramenèrent à Samos le tyran Æacès, fils de Syloson; et, en considération du service qu'avaient rendu aux Perses les généraux samiens, en donnant l'exemple de la

retraite, on voulut bien ne pas livrer aux flammes leurs villes et leurs temples. Seuls entre tous les peuples révoltés, les Samiens obtinrent ces ménagements. Les Perses s'emparèrent bientôt de la Carie, où toutes les villes tombèrent, de gré ou de force, sous leur puissance. Histiée apprit ces événements. Il était toujours à Byzance; il avait des vaisseaux et une armée; il partit avec les Lesbiens restés à son service, et s'empara du poste de Polychna. Si l'on est enclin à penser, dit Hérodote, que les malheurs sont toujours annoncés par des signes extraordinaires, les habitants de Chio n'avaient point manqué de présages funestes. D'un chœur de cent jeunes gens envoyés par eux à Delphes, quatre-vingt-dix-huit moururent de la peste, en chemin; vers le même temps, un toit s'écroula sur une école, et, de cent vingt enfants rassemblés pour apprendre à lire, un seul survécut à ce désastre. Histiée survint avec ses Lesbiens et acheva la ruine d'un peuple déjà si affligé. De là il se porta sur Thasos, puis sur Lesbos, et, faute de provisions, il se vit obligé de passer sur le continent, pour moissonner les blés du canton d'Atarnée et de la plaine qu'arrose le Caïque. Là le général perse, Harpagus, lui livra bataille, tailla en pièces la plus grande partie de ses troupes, l'envoya aussitôt à Sardes, où il périt sur une croix, par ordre d'Artapherne. Ce gouverneur craignait qu'Histiée, si on le conduisait auprès de Darius, ne regagnât les bonnes grâces de ce prince, qui, en effet, le regretta et ordonna que sa tête salée et lavée avec soin fût honorablement enterrée. Les commentateurs admirent ici la bonté, la clémence extrême de Darius : Hérodote dit en effet que le roi de Perse aurait, selon toute apparence, fait grâce à Histiée, si on le lui

eût amené vivant; et il faut observer qu'il avait eu longtemps ce Milésien à sa cour, qu'il ne l'en avait laissé partir que sous la promesse d'y revenir le plus tôt possible, qu'Histiée enfin était en possession de lui plaire et de le tromper. L'histoire nous offrira plus d'un exemple de princes qui se sont affectionnés à des courtisans par lesquels ils savaient bien qu'ils avaient été et qu'ils pourraient être encore quelquefois trahis, mais dont ils n'avaient pas du moins à redouter la probité, et dont ils estimaient au contraire la dextérité, la souplesse et les artificieux talents. Darius, tel que nous l'ont jusqu'ici dépeint les récits d'Hérodote, était fait pour vivre sous l'ascendant d'un personnage de cette espèce, et n'avait point, à beaucoup près, autant que son frère Artapherne, l'habileté nécessaire pour juger les hommes, apprécier les circonstances et prévoir les événements. Quoiqu'il fût un roi de fortune, né, à ce que dit Élien, dans l'obscurité, et qu'on l'eût connu simple et pauvre serviteur avant qu'il fût porte-carquois de Cyrus, il paraît n'avoir apporté sur le trône presque aucun fruit de l'expérience qui se peut acquérir dans la vie commune. Du reste, c'est plutôt sur la destinée d'Histiée lui-même que notre attention doit se porter en ce moment. Je vous ai fait remarquer ce Milésien dès le premier instant qu'il s'est présenté dans l'histoire, c'est-à-dire lorsqu'au pont du Danube, il a, contre l'avis du généreux Miltiade, entraîné les chefs de l'Ionie et de l'Hellespont à sacrifier le salut et la liberté des peuples à des intérêts personnels. Depuis lors son ambitieux égoïsme ne s'est pas un seul instant démenti. Tyran de Milet, sa patrie, il est parvenu à étendre son pouvoir sur d'autres cités. Rappelé à la cour de Suse, il a bien-

tôt regretté, au sein de l'opulence et des honneurs, l'exercice direct de l'autorité locale. Il a excité Aristagoras à la rébellion, et agité l'Ionie entière par de sourdes manœuvres, qu'il osait désavouer effrontément en présence du maître qu'il trahissait. Il a eu l'adresse de se faire renvoyer en Ionie, comme seul capable d'apaiser les troubles qu'il avait besoin de rallumer, et qui semblaient devoir s'éteindre après la mort d'Aristagoras. Démasqué par Artapherne, forcé de renoncer aux fourberies, et réduit aux seules ressources de son courage et de son activité, il n'a su inspirer ni effroi ni confiance, et n'a plus été qu'un brigand vulgaire, destiné à périr sans honneur dans l'une de ses tentatives. Tel a été, Messieurs, le sort de la plupart de ses pareils, dans tous les pays et dans tous les siècles. Tant qu'a duré leur haute fortune, on a exalté leur habileté : un péril, un revers a fini par démolir l'édifice de leurs intrigues et par attirer sur leurs têtes les malheurs et l'opprobre qu'ils avaient trop mérités.

Les troupes navales des Perses, après avoir passé l'hiver près de Milet, s'emparèrent sans difficulté de Lesbos, de Ténédos, de la plupart des cités ioniennes. Les barbares, à mesure qu'ils occupaient une île, en prenaient la population comme au filet. Ils se tenaient tous par la main dans la longueur entière de l'île, et avançaient du nord au midi, chassant le gibier, c'est-à-dire les hommes qui se présentaient devant eux, chose qui n'était pas praticable sur le continent. Ils mutilaient les enfants mâles, envoyaient au roi les plus belles filles, exterminaient tous les hommes qu'ils prenaient les armes à la main, incendiaient les villes et les temples. C'était la troisième fois que l'Ionie subissait cet affreux ravage.

En quittant les côtes ioniennes, la flotte perse entra dans l'Hellespont, et soumit les pays situés à l'ouest de ce détroit; ceux de l'est ou de l'Asie l'étaient déjà. En Europe, les lieux les plus remarquables auprès de l'Hellespont étaient la Chersonèse, Périnthe, quelques villes de la Thrace, Sélybria et Byzance. Les Byzantins, non plus que les Calcédoniens, n'attendirent pas l'arrivée des vaisseaux perses : ils se réfugièrent plus loin et allèrent bâtir la ville de Mésembria. Alors les Phéniciens brûlèrent les places abandonnées, se portèrent sur Proconnèse et Artacé, les réduisirent aussi en cendres, retournèrent dans la Chersonèse, et n'y laissèrent rien subsister. Ils épargnèrent les Cyzicéniens, qui avaient traité avec Œbarès, fils de Mégabaze, et s'étaient rendus au roi. Mais Cardia, dans la Chersonèse, était défendu par l'Athénien Miltiade, fils de Cimon et petit-fils de Stésagoras. En rapprochant des indications généalogiques que donne ici Hérodote, celles que fournissent Plutarque, Pausanias, Étienne de Byzance, on a lieu de conjecturer que Miltiade passait pour un descendant d'Ajax, et que ce nom de Miltiade avait été d'abord porté par un contemporain de Pisistrate. Ce premier Miltiade, dont le père s'appelait Cypsélus, est le fondateur de la Chersonèse. Les Thraces Dolonces occupaient ce pays, et faisaient la guerre aux Apsinthiens. L'oracle de Delphes, consulté à ce sujet, prescrivit aux Dolonces d'emmener, pour fonder la colonie, le premier homme qui, à la sortie du temple, leur offrirait l'hospitalité. N'ayant reçu aucune offre de cette nature sur la voie sacrée qui traverse les pays des Phocéens et des Béotiens, les députés dolonces gagnèrent Athènes, où Miltiade, fils de Cypsélus, les re-

connut pour étrangers et leur ouvrit sa maison, sous le vestibule de laquelle il se trouvait assis : il était, sous Pisistrate, un citoyen considérable, qui entretenait un char à quatre chevaux. Ils lui donnèrent connaissance de l'oracle et l'invitèrent à l'accomplir ; à quoi il consentit d'autant plus volontiers, qu'il se sentait fort fatigué de la tyrannie qui pesait sur Athènes. Néanmoins il voulut interroger de son côté la Pythie; et, sur la réponse qu'il obtint, il n'hésita point à partir, emmenant avec lui tous les Athéniens auxquels il plut de le suivre. Arrivé dans la Chersonèse, et investi du pouvoir suprême, il ferma l'isthme par un mur, depuis la ville de Cardia jusqu'à Pactye, espace de trente-six stades, ou de quarante selon le calcul de Strabon : quant à la longueur de la péninsule, elle est de quatre cent vingt stades, selon Hérodote. Ce mur occupait les gorges de la Chersonèse, et la défendait des incursions des Absinthiens. Miltiade fit la guerre aux autres peuples voisins, et tomba entre les mains les Lampsacéniens, qui lui avaient dressé une embuscade. Heureusement il était lié d'amitié avec Crésus, alors roi de Lydie, et ce prince signifia aux habitants de Lampsaque qu'il les taillerait comme on taille les pins, s'ils ne se hâtaient de mettre leur prisonnier en liberté. Ils ne savaient trop ce que cela voulait dire : un de leurs vieillards leur apprit que le pin, quand on en a coupé le tronc, ne repousse pas du pied, comme les autres arbres. Ce considéré, ils laissèrent aller Miltiade, qui, peu après, mourut sans enfants, et légua sa principauté, ses richesses à Stésagoras, son neveu. Les habitants de la Chersonèse ont institué, en l'honneur de Miltiade premier, des sacrifices, des jeux gym-

niques, dans lesquels aucun Lampsacénien n'est admis à disputer le prix. La guerre contre Lampsaque continua sous le gouvernement de Stésagoras, qui ne laissa non plus aucun enfant, lorsqu'il mourut d'un coup de hache que lui assena, sur la tête, dans le Prytanée, un prétendu transfuge, qui n'était réellement, dit Hérodote, que son plus cruel ennemi. Alors un second Miltiade, frère de ce Stésagoras et fils comme lui de Cimon, c'est-à-dire d'un beau-frère du premier Miltiade, partit d'Athènes sur une trirème que lui fournissaient les Pisistratides. Ce n'était pas le premier service qu'ils lui rendaient; et le but des égards qu'ils avaient pour lui était de faire croire qu'ils n'étaient pas les complices de la mort de Cimon son père, article sur lequel l'historien reviendra dans le cours de ce livre VI, ainsi qu'il le promet ici. En arrivant dans la Chersonèse, Miltiade se tint renfermé dans sa maison, sous prétexte des honneurs qu'il avait à rendre à la mémoire de son frère Stésagoras; et lorsque les habitants les plus distingués se présentèrent chez lui, il les fit brusquement emprisonner. Il prit à sa solde cinq cents étrangers, avec lesquels il sut contenir la Chersonèse entière, et il épousa Hégésipyle, fille du roi de Thrace Olorus. Trois ans après, il s'exila, craignant de ne pouvoir résister aux Scythes nomades, qui menaçaient et commençaient à ravager la péninsule. Les Dolonces le ramenèrent, après la retraite des Scythes. Vous savez, Messieurs, qu'il assistait au conseil des chefs hellespontins et ioniens, gardiens du pont du Danube, et qu'il proposa de le rompre, ainsi que le demandaient les Scythes, et que le conseillait l'intérêt de l'Ionie et de la Grèce. Cette circonstance le contraignit de quitter encore la

Chersonèse, où la colère du grand roi, Darius, n'aurait pas manqué de le poursuivre. Vous voyez, d'ailleurs, qu'il n'y était point le lieutenant de ce prince; il administrait une colonie fondée par son aïeul. Il revint à Athènes; mais il rentra, dès que les conjonctures le permirent, dans la Chersonèse, puisqu'il s'y retrouvait quand les Phéniciens envahissaient Ténédos. A cette nouvelle, il partit de Cardia et traversa le golfe Mélas, et, prêt à tomber au milieu de la flotte phénicienne, il s'enfuit à Imbros avec quatre de ses vaisseaux; les Phéniciens avaient pris le cinquième, commandé par Métiochus, fils aîné de Miltiade et d'une femme qui n'était pas la fille du roi Olorus. On s'empressa d'envoyer Métiochus à Darius, à qui l'on espérait que cette capture serait fort agréable, puisqu'elle lui fournissait un moyen de se venger de la proposition faite contre lui au pont du Danube. Darius ne maltraita point le prisonnier; au contraire, il lui donna une maison, des terres, une femme dont il eut des enfants, qui furent admis au rang des Perses. Pour Miltiade, d'Imbros il se rendit chez les Athéniens.

Voilà, Messieurs, comment, jusqu'à ce temps, on peut concevoir l'histoire de Miltiade, d'après les récits d'Hérodote, mais en les rectifiant un peu; ce que M. Miot a été obligé de faire, même en les traduisant; car le texte de ces chapitres du livre VI paraît avoir souffert des altérations; tels qu'ils sont dans les manuscrits, ils offrent des interversions et des embarras. Ce n'est pourtant pas la notice attribuée à Cornélius Nepos qui pourrait jeter de la lumière sur ces faits : elle commence par confondre les deux Miltiades: elle fait du fils de Cimon, du vainqueur de Marathon, le premier fondateur de la

colonie athénienne de la Chersonèse. Elle dit qu'à la tête de la flotte qui l'y devait conduire, il aborda Lemnos et somma les insulaires de reconnaître la domination des Athéniens; qu'ils lui promirent de se soumettre quand il viendrait de chez lui chez eux, porté par un vent du nord, ce qu'ils estimaient impossible, vu la position géographique d'Athènes et de Lemnos; que, n'ayant pas le temps de s'arrêter auprès de cette île, il continua sa route pour la Chersonèse; qu'à peine arrivé il s'en rendit maître par des victoires sur des troupes de barbares; qu'il établit ses colons et les enrichit par des excursions fréquentes; qu'il exerça au milieu d'eux, avec une sagesse accomplie, l'autorité d'un roi, quoiqu'il n'en eût pas le titre; qu'il trouvait néanmoins les occasions de se rendre utile aux Athéniens ses compatriotes; qu'après avoir achevé d'instituer la colonie, il se porta sur Lemnos, y aborda par un vent du nord, et somma les habitants de tenir leur parole; que les Cariens, qui occupaient cette île, n'osèrent pas lui résister, en délogèrent, et la remirent en sa puissance; qu'il attaqua d'autres insulaires avec le même succès, et soumit aux Athéniens toutes les Cyclades. C'est à la suite de ces faits que la notice latine place l'expédition de Darius en Scythie, la délibération près du pont de l'Ister, et le retour de Miltiade à Athènes. Elle ne fait mention ni du nouveau séjour qu'il revint faire dans la Chersonèse, ni de son départ à l'approche des Phéniciens, ni de son voyage à Imbros. Elle passe immédiatement de la guerre de Darius contre les Scythes à celle que ce roi fit aux Athéniens, et dans laquelle s'illustra Miltiade, ainsi que nous le verrons bientôt.

Une fois maîtres des cités ioniennes, les Perses mirent un terme aux rigueurs qu'ils exerçaient contre elles. Artapherne convoqua les députés de toutes ces villes, et leur fit signer l'engagement de ne plus recourir aux armes, et de faire juger leurs démêlés par des tribunaux ou des arbitres. Il divisa tout le territoire de l'Ionie en parasanges, mesure persique équivalant à trente stades, comme Hérodote nous l'a déjà dit. Cette division subsistait de son temps en Ionie : elle servit à l'assiette des contributions, qui demeurèrent d'ailleurs telles qu'elles étaient avant la révolte et qu'elles avaient été réglées au commencement du règne de Darius. Vous avez vu, Messieurs, les Ioniens compris, avec quelques autres peuples, dans le premier gouvernement taxé à quatre cents talents. Tous les généraux perses qui commandaient en Ionie furent soudainement rappelés et remplacés par Mardonius, fils de Gobryas, et depuis peu l'époux d'Artazostra, fille de Darius, qui avait déjà eu tant d'autres filles à donner aux différents chefs de ses armées. Quoique jeune encore, Mardonius obtenait une grande confiance : on mettait sous ses ordres une flotte considérable et des troupes de terre. Il distribua celles-ci entre des commandants particuliers, qu'il chargea de les conduire vers l'Hellespont, et resta lui-même à la tête de la flotte. Son premier soin fut d'expulser tous les petits tyrans des villes ioniennes, et d'y rétablir la démocratie. L'historien prévoit que ce point sera difficile à croire ; mais il prie qu'on se souvienne que, dans la délibération des sept, après la catastrophe des mages, Otanès avait opiné pour le gouvernement populaire : ce qui prouve, selon lui, que l'esprit républicain n'était pas éteint même en Perse. Il me paraît

plus probable que Mardonius voulut consoler et se concilier les Ioniens par l'apparence d'une liberté qu'il avait assez de moyens de restreindre ou d'abolir au besoin. Ces dispositions prises, il partit pour l'Hellespont, et annonça des expéditions contre Érétrie et contre Athènes; mais en effet son plan était de soumettre le plus grand nombre possible de cités grecques. Il commença par les Thasiens, qui n'avaient pourtant donné à la Perse aucun sujet de plainte, il réduisit en même temps la Macédoine. De Thasos; la flotte se dirigea sur Acanthe, puis doubla le promontoire de l'Athos : là, surprise par une tempête violente, elle essuya d'énormes pertes : on dit que trois cents vaisseaux disparurent, et que vingt mille hommes périrent. Hérodote ajoute que la mer voisine de l'Athos est, plus qu'aucune autre, fréquentée par des monstres marins, qui, ce jour-là, dévorèrent beaucoup de Perses, outre ceux qui se brisaient sur les rochers, ceux qui se noyaient ne sachant pas nager, et ceux qui en nageant se sentaient atteints et perclus d'un froid mortel.

Mardonius n'était point alors sur sa flotte : il se battait en Macédoine contre les Bryges, qui lui tuèrent beaucoup de monde et le blessèrent lui-même; ces Bryges étaient une peuplade thrace. Malgré cet échec et le désastre de la flotte, il ne voulut quitter ces contrées qu'après les avoir subjuguées. Les Thraces mêmes ne lui échappèrent pas. Il se voyait pourtant forcé de repasser assez peu glorieusement en Asie, avec les débris de son armée. Son absence aurait pu amener l'affranchissement des Européens qu'il avait domptés; mais, loin de réunir leurs intérêts et leurs forces, ils s'inquiétaient et s'accusaient réciproquement. Les Thasiens,

dénoncés à Darius par leurs voisins, reçurent l'ordre de démolir les murs de leur ville, et de conduire tous leurs navires à Abdère. Ils avaient employé à élever des remparts et à construire de longs vaisseaux, leurs riches revenus, qui provenaient des terres qu'ils possedaient sur le continent, et des mines qu'ils exploitaient, surtout de celle de Scapté-Hylé dont ils retiraient par an jusqu'à quatre-vingts talents d'or. Ils avaient d'autres mines dans l'intérieur de l'île de Thasos, en sorte que, sans lever aucun impôt sur les particuliers, les domaines publics fournissaient un revenu annuel de deux cents, et quelquefois de trois cents talents (onze cent à seize cent mille francs), somme alors énorme pour un si petit territoire. Hérodote a visité ces mines : il a principalement admiré celles qui avaient été découvertes par la colonie phénicienne dont le chef s'appelait Thasos : elles sont au sein d'une montagne, entre Ænyre et Cœnyre, vis-à-vis de la Samothrace. Malgré de telles ressources, les Thasiens obéirent aux ordres de Darius. Ce monarque n'hésita plus à sommer tous les peuples grecs de le reconnaître pour souverain : c'était le sens de la demande de l'eau et de la terre que portaient partout ses hérauts, en même temps que des courriers, expédiés par lui aux villes maritimes qui étaient déjà ses tributaires, leur intimaient l'ordre de préparer de longs navires et des bâtiments propres à embarquer des chevaux; ce qu'elles exécutèrent sans résistance ni délai.

Les hérauts trouvèrent une docilité presque égale dans toutes les îles et dans plusieurs villes continentales. Quelques îles rendirent l'hommage de la terre et de l'eau, avant même qu'on le leur eût demandé. Ainsi fit Égine, qui voisine, et ennemie d'Athènes, sai-

sissait cette occasion de lui faire la guerre, de concert avec le grand roi. A cette nouvelle, les Athéniens envoyèrent à Sparte des députés chargés d'accuser les Éginètes de trahison envers la Grèce entière. A l'instant Cléoménès se transporte à Égine, résolu d'arrêter les plus coupables; mais plusieurs des habitants s'attroupent et s'opposent à l'exécution des ordres du roi de Sparte. L'un d'eux s'écrie : « Non, nous ne souffri« rons pas qu'on enlève nos concitoyens. Ce n'est point « Sparte qui ordonne cet attentat, c'est Cléoménès seul, « Cléoménès, qui s'est vendu aux Athéniens; autrement « l'autre roi, son collègue, serait venu avec lui. » L'Éginète parlait ainsi, d'après une lettre particulière que cet autre roi de Sparte, Démarate, lui avait écrite. « Com« ment te nommes-tu? dit Cléoménès au harangueur. — Je suis, répondit celui-ci, Crios, fils de Polycrite. » Il faut observer que le mot grec κριὸς signifie bélier. « Eh bien, bélier (ὦ κριέ), repartit Cléoménès, il est « temps de ferrer tes cornes, pour repousser les coups « qui les menacent. » Le roi Démarate, fils d'Ariston, s'était effectivement déclaré l'adversaire de son collègue; et, pour expliquer ce démêlé, Hérodote remonte à l'origine des deux familles royales de Lacédémone.

Les Spartiates ont, dit-il, une tradition que n'avoue aucun poëte : ils soutiennent qu'ils ont été conduits dans leur territoire, non par les fils d'Aristodémus, mais par Aristodémus lui-même, qui avait pour père Aristomachus, pour aïeul Cléodéus, pour bisaïeul Hyllus. Ils n'étaient établis que depuis peu de temps en Laconie, lorsque Argia, femme d'Aristodémus, mit au monde deux jumeaux. Ils font Argia, fille d'Autésion, dont le père était Tisamène, le grand-père Thersandre,

et le bisaïeul Polynice. Quoi qu'il en soit, Aristodémus eut à peine le temps de voir ses deux fils nouveau-nés : il mourut de maladie. Le peuple voulait pour roi l'aîné des enfants; c'était la loi. Mais comment savoir quel était le premier-né de ces jumeaux? On interrogea leur mère : elle déclara qu'elle le savait peut-être, mais qu'elle ne le dirait point, parce qu'elle désirait que ces deux fils régnassent. Au refus d'Argia, l'oracle de Delphes pouvait seul résoudre la question : il répondit qu'il les fallait prendre tous deux pour rois, en rendant néanmoins de plus grands honneurs à l'aîné. Cette restriction laissait subsister la difficulté, et les Spartiates ne l'auraient jamais pu décider sans un Messénien nommé Panitès, qui par bonheur se trouvait là, et qui leur donna ce conseil : « Vous observerez « bien la mère, vous examinerez quel est celui qu'elle lave « et qu'elle allaite le premier; si c'est tantôt l'un tantôt « l'autre, concluez-en qu'elle n'en sait pas plus que vous ; « mais si c'est toujours le même, voilà indubitablement « l'aîné. » En effet, Argia montra constamment de la prédilection pour l'un des enfants, qu'en conséquence on fit élever aux frais de l'État. On l'appela Eurysthène, et le puîné Proclès. En grandissant, et durant toute leur vie, ils eurent de perpétuels débats, et leurs descendants héritèrent de cette discorde originelle.

Tel est le récit des Lacédémoniens; mais les autres Grecs disent que tous les rois doriens doivent être considérés comme Hellènes, tous jusqu'à Persée, fils de Danaé, et sans remonter toutefois au dieu qui fut père de Persée. On peut bien, quand il s'agit d'Hercule, nommer Amphytrion l'époux d'Alcmène; mais aucun mortel ne doit être, en aucun sens, désigné comme le père

du fils de Danaé. Ainsi c'est à Danaé, fille d'Acrisius, qu'il faut s'arrêter; et, en partant de là, on trouve que tous les chefs des Doriens se rattachaient dès lors aux Hellènes et qu'ils étaient originaires d'Égypte. On est, Messieurs, forcé de convenir que cette seconde tradition ne s'applique que bien indirectement aux rois de Lacédémone : la première n'est pas moins fabuleuse, mais elle est plus claire. Il y en a une troisième, celle des Perses, qui disent que Persée était Assyrien ou Perse d'origine; que, s'il est devenu Grec, ses ancêtres ne l'étaient pas, et que ceux d'Acrisius étaient Égyptiens. Comment des Égyptiens ont-ils été rois chez les Doriens? Hérodote nous renvoie sur ce sujet aux auteurs qui l'avaient traité avant lui, et qui ne nous ont pas été conservés. Pour lui, il ne s'engage pas plus longtemps dans ces recherches, et se borne à rapporter des détails positifs, qui, dit-il, ne se lisent point encore ailleurs. Il lui suffit d'avoir, conformément à son système général de mythologie, désigné l'Égypte comme le berceau des plus antiques chefs doriens.

Maintenant il va exposer les prérogatives des deux rois de Sparte. Deux sacerdoces leur sont réservés : celui de Jupiter Lacédémonien et celui de Jupiter Uranien ou Céleste. Ils ont droit de déclarer la guerre, de marcher à la tête des armées, quand elles s'avancent vers l'ennemi; au dernier rang, lorsqu'elles se retirent. Leur garde personnelle est de cent hommes d'élite; Thucydide la porte à trois cents, soit qu'elle ait été augmentée dans le cours du demi-siècle qui sépare les époques où les deux auteurs ont écrit, soit qu'il y ait là quelque erreur. Une plus forte part leur est attribuée dans les dépouilles et dans les sacrifices : les peaux et les dos des victi-

mes leur appartiennent. En temps de paix, ils sont assis et servis les premiers dans les festins publics, et y ont des portions doubles de celles des autres convives. Ils font les premières libations. A chaque néoménie ou nouvelle lune, et à chaque septième jour du mois lunaire, le trésor public leur fournit une médimne de farine, une mesure de vin, et une victime ayant les conditions nécessaires pour être immolée dans le temple d'Apollon. Aux jeux publics, ils occupent les premières places; ils désignent les proxènes, c'est-à-dire les officiers chargés de recevoir les ambassadeurs et les autres étrangers distingués que la république doit défrayer. Aux rois appartient aussi le choix des Pythiens; on appelle ainsi les députés qui vont interroger l'oracle de Delphes, et qui rapportent les réponses, fonction dont vous avez pu, Messieurs, reconnaître l'importance : ceux qui la remplissaient étaient, comme les rois, nourris aux dépens de l'État. Quand il ne plaît point aux deux princes d'assister aux repas publics, on leur envoie, à chacun, deux chénices de farine et un cotyle de vin. La mesure appelée chénice valait un peu plus de neuf dixièmes de litre; et un cotyle, ou aristère, deux à trois décilitres. Certains jugements sont exclusivement réservés à ces deux chefs de la république. Par exemple, si une fille unique, héritière des biens de son père, n'a pas été fiancée par lui tandis qu'il vivait, ils décident à qui elle doit se marier. Les adoptions se font en leur présence : ils terminent les contestations qui s'élèvent relativement aux grands chemins. Ils participent aux délibérations des sénateurs : Hérodote leur y attribue un double suffrage; mais Thucydide encore dit et prouve par des faits le contraire : seulement il paraît que, dans

le cas du partage des voix, celles des rois étaient prépondérantes; mais ils ne déposaient pas deux boules ou cailloux dans l'urne. La nouvelle de la mort de l'un d'eux est à l'instant annoncée d'une manière solennelle dans toute la Laconie. Des femmes parcourent les rues de Sparte en frappant de grands coups sur des chaudrons; et, à ce signal, deux personnes en chaque maison, un homme et une femme, de condition libre, doivent prendre des habits de deuil. De tous les cantons de l'État, on se rend aux funérailles; on y pousse des cris lamentables; et il est de règle que le défunt soit déclaré le meilleur des princes. Après quoi, dix jours se passent où le deuil est universel; les tribunaux vaquent, et ni le peuple ni les magistrats ne tiennent d'assemblées. Le successeur du prince défunt remet aux particuliers les sommes qu'ils doivent au roi ou au trésor public. C'est à peu près ainsi, dit l'auteur, qu'en Perse, chaque nouveau monarque dispense toutes les villes de payer les contributions arriérées. A Sparte, comme en Égypte, les joueurs de flûte, les cuisiniers et les hérauts exercent leur métier de père en fils : on ne prend pas pour héraut celui qui a la voix la plus sonore, mais celui dont le père a rempli cette fonction. Voilà, Messieurs, tout ce qu'Hérodote nous apprend ici des institutions et des mœurs lacédémoniennes. Comme il va nous entretenir des démêlés qui s'élevèrent entre Cléoménès et Démarate, il nous a représenté généralement les deux rois de Sparte comme ayant été d'ordinaire ennemis ou rivaux, ainsi que leur en avaient donné l'exemple, dès l'origine de cette double royauté, Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodémus, et chefs des deux familles. Mais on peut douter de cette mésintelligence hérédi-

taire. Tite-Live affirme que le parfait accord des deux rois de Lacédémone a garanti pendant plusieurs siècles leurs intérêts et ceux de leur patrie : *Sociabilem consortionem inter binos Lacedæmoniorum reges, salutarem per multa secula ipsis patriæque.*

Cléoménès descendait d'Eurysthène, et Démarate de Proclès. Ariston, père et prédécesseur de Démarate, avait épousé deux femmes; ni l'une ni l'autre ne lui avait donné d'enfants : il songeait à en prendre une troisième. Il était intime ami d'Agétus, citoyen de Lacédémone, dont la femme, après avoir été fort laide en son enfance, était devenue subitement la plus belle personne de la république. Elle avait vu le jour au sein d'une très-riche famille. Vous pourriez demander, Messieurs, comment il y avait déjà des familles riches à Sparte, quand, sous l'empire des rigoureuses institutions de Lycurgue, on n'y connaissait encore ni l'argent monnoyé, ni le luxe, ni les moins dispendieux plaisirs; mais il s'agit de savoir comment s'était embellie la petite fille qui devint l'épouse d'Agétus, elle dont les traits hideux repoussaient ses parents eux-mêmes. Ce miracle arriva au sortir du temple d'Hélène, où sa nourrice la portait tous les jours. Ce temple était situé dans Thérapné, au-dessus de celui de Phœbus. La nourrice, en face de la statue de la déesse, la suppliait avec ferveur de remédier à la difformité de l'enfant. Un jour, comme elle revenait du temple à la maison, une étrangère apparut sur le chemin, et, malgré la défense expresse que les parents avaient faite de laisser voir à personne le visage de la petite fille, exigea qu'on le lui montrât, le toucha d'une main légère, en disant : « Sois la plus jolie femme de Lacédémone. » Sans doute

c'était une fée qui parlait ainsi, peut-être Hélène elle-même; car à l'instant s'opéra la métamorphose. Au lieu d'un petit monstre, la nourrice ramena au logis une charmante enfant, dont les attraits, quand elle fut nubile, gagnèrent le cœur d'Agétus, qui la prit pour épouse. Mais ils séduisirent aussi le cœur du roi Ariston, qui, voulant la ravir à son mari, usa d'un stratagème. Il fit avec Agétus un traité amical, portant qu'Agétus choisirait, entre les trésors du roi, l'objet qui lui plairait le plus, et qu'en revanche le roi ferait le même choix entre les choses précieuses que possédait son affectionné concitoyen. Ce pacte étant scellé par des serments solennels, il n'y eut pas moyen d'empêcher Ariston de prendre et d'épouser la femme de son ami. Voilà, Messieurs, l'historien tout à fait rentré dans le genre romanesque. Le dixième mois depuis le troisième mariage du roi n'était pas commencé encore, lorsqu'un fils vint au monde. Ariston siégeait avec les éphores, lorsqu'on lui porta la nouvelle de cette naissance : il calcula les mois sur ses doigts : ἐπὶ δακτύλων συμβαλλεόμενος τοὺς μῆνας, et, n'y trouvant point son compte, il s'écrie en jurant : « Non cet enfant n'est point à moi. » Chez les anciens, le temps de la grossesse était évalué à dix mois et non pas à neuf; différence qui provient principalement de ce que leurs mois étant lunaires, ou de vingt-neuf jours et demi, quelquefois de vingt-huit seulement, il fallait plus de neuf de ces mois, un tiers au moins du dixième, pour équivaloir à neuf des nôtres, à deux cent soixante-quatorze jours. Ariston pourtant se repentit de son exclamation imprudente, et donna au nouveau-né le nom de Démarate, qui signifie *obtenu par les prières du peuple* (δῆμος, *peuple*, et ἀρά,

prière). Plusieurs noms propres ont été imposés ainsi d'après les idées ou les sentiments que suggéraient les circonstances de la naissance. D'autres étaient des pronostics de la destinée de l'enfant; et ce fut, dit-on, de cette manière que Xanthippus appela son fils Périclès : c'était un présage de célébrité, περικλεὴς signifiant *glorieux*, *illustre*. Des surnoms empruntés de qualités physiques ou morales ont quelquefois remplacé les noms primitifs : Aristoclès est devenu fameux sous le nom de Platon, parce qu'il avait de larges épaules. Lorsqu'un Grec, d'abord nommé Aristoloque, eut sauvé les jours de son père, on l'appela Philopator : il existe ainsi beaucoup de noms propres choisis à dessein, et qui ont une intention déterminée; il y faut comprendre ceux qui sont dérisoires et pris tout exprès à contre-sens. Mais il en reste un grand nombre d'autres qui semblent purement insignifiants ou fortuits, et les anciens croyaient en distinguer qui dérivaient d'une sorte de fatalité ou de pouvoir divin. Proclus, l'un des visionnaires que l'on qualifie Néoplatoniciens, a esquissé une classification des noms personnels, en commentant le Cratyle de Platon; et M. Creuzer a inséré dans ses *commentationes Herodoteæ* ce fragment de Proclus, où quelques faits curieux sont entremêlés à de vaines spéculations. Parmi les recherches difficiles et peut-être impraticables qui restent à faire sur l'antiquité, celles qui auraient pour objets l'origine et l'histoire des noms propres ne seraient pas les moins importantes.

Ariston mourut; Démarate lui succéda; mais, malgré ce nom de si bon augure, les paroles prononcées au moment de sa naissance devaient lui porter malheur. Son collègue Cléoménès ne lui pardonna ni de s'être

retiré d'Éleusis lorsque l'armée lacédémonienne envahissait l'Attique, ainsi que nous l'avons vu dans notre dernière séance, ni d'avoir plus récemment empêché de rattacher les Éginètes à la cause commune de la Grèce. Cléoménès suscita à Démarate un redoutable rival dans Léotychide, fils de Ménarès et petit-fils d'Agis, de la famille des Proclides. Ce Léotychide avait pour son propre compte à se plaindre de Démarate, qui venait de lui enlever et d'épouser Percale, fille de Chilon, auparavant promise et fiancée à Léotychide lui-même. Celui-ci donc alla jurer en justice que Démarate n'était pas roi légitime, n'étant point fils d'Ariston. La cause s'instruisit; on entendit des témoins auriculaires du propos tenu par le feu roi devant les éphores eux-mêmes. Toutefois les Lacédémoniens s'abstinrent de prononcer sur une question si grave, avant d'avoir consulté l'oracle. La pythie, nommée Périalla, se conformant aux instructions secrètes qu'elle avait reçues de Cléoménès par un Delphien appelé Cobon, se déclara contre la légitimité de Démarate. Dans la suite, cette collusion se dévoila; on bannit Cobon et l'on déposa Périalla. Mais la réponse fatidique eut d'abord plein effet : Léotychide supplanta Démarate. Quoique déchu de la dignité royale, Démarate remplissait une magistrature qui consistait à surveiller les jeux nommés Gymnopædies. Ici Larcher fait une note pour dire que c'était une fête où les enfants chantaient nus des hymnes en l'honneur des trois cents Spartiates morts aux Thermopyles. Mais cet événement célèbre n'a eu lieu que douze ans après l'époque dont Hérodote parle ici; et par conséquent les cantiques des enfants ne pouvaient célébrer encore que des guerriers morts dans une guerre

contre les Argiens. N'importe; Léotychide, enchanté de voir Démarate réduit à cette fonction subalterne, lui fit demander comment il se trouvait de ce changement de rôle. Blessé jusqu'au fond du cœur, Démarate se voila la tête, sortit du théâtre en proférant des paroles menaçantes, sacrifia un bœuf à Jupiter, appela sa mère près de lui, lui mit dans les mains une partie des entrailles de la victime, et lui dit : « O ma mère, au nom « de tous les dieux, et surtout par Jupiter Hercéen (c'est-« à-dire gardien de l'enceinte domestique), apprenez-moi « donc qui est mon père. Car, que de bruits étranges ne « fait-on pas courir! N'a-t-on pas dit que j'étais le fils du « serviteur qui gardait vos ânes? n'a-t-on point ajouté « qu'Ariston ne pouvait avoir d'enfants? Ne me cachez « point la vérité; ce que vous aurez à me dire ne sera pas « sans exemple : οὔτε γὰρ μούνη δὴ πεποίηκας, μετὰ πολλέων « δέ, *nam non tu sola fecisti, sed multis cum aliis mulie-« ribus*, traduit M. Schweighæuser. — Mon fils, répon-« dit-elle, tu vas tout savoir : un demi-dieu m'apparut un « jour sous les traits d'Ariston, et me laissa des couron-« nes qu'il portait sur la tête. Ariston survint et protesta « qu'elles ne venaient point de lui; mais il reconnut qu'el-« les étaient divines, les mêmes qu'on avait jadis appen-« dues au monument héroïque d'Astrabacus, situé dans « la cour du palais. Je consultai les devins; ils m'assurè-« rent que j'avais vu le grand Astrabacus. Tu naquis sept « mois après, fils d'un roi ou d'un héros, et dans les deux « cas digne du trône. Quoi qu'on en dise, la grossesse n'a « souvent pas un plus long terme, et tu sais qu'Ariston « s'est repenti lui-même de son exclamation inconsidé-« rée. » Peu rassuré par ces explications, Démarate n'en demanda pas davantage; il fit des provisions de voyage,

et partit pour l'Élide, en publiant qu'il allait consulter l'oracle de Delphes. Les Lacédémoniens soupçonnèrent qu'il voulait s'enfuir; ils envoyèrent sur ses traces des commissaires, à qui l'on dit que de l'Élide il avait gagné Zacynthe : ils l'atteignirent dans cette île, saisirent ses domestiques; les Zacynthiens ne voulurent pas le leur livrer : il passa en Asie, se rendit auprès de l'ennemi de toute la Grèce, de Darius, qui l'accueillit avec magnificence, lui donna des terres et des villes, honorant en lui un proscrit illustre, jadis vainqueur aux jeux Olympiques dans la course du quadrige, et le premier roi de Sparte qui eût obtenu un tel prix.

Cependant Léotychide eut un fils, Zeuxidémus, ou, selon plusieurs Lacédémoniens, Cyniscus, qui mourut avant son père, et laissa un fils appelé Archidémus. Léotychide épousa une seconde femme, Eurydamé, qui ne lui donna point d'enfant mâle, mais une fille nommée Lampito, dont Archidémus devint l'époux. La carrière de Léotychide ne fut ni longue ni heureuse : il porta la peine du mal qu'il avait fait à Démarate; il pouvait, à la tête d'une armée lacédémonienne, soumettre la Thessalie; il se laissa corrompre; on le surprit en flagrant délit, assis sur un sac d'argent; traduit en jugement et banni, il alla mourir à Tégée. Mais ces événements sont postérieurs à l'année 492, où les récits directs d'Hérodote nous ont laissés. La seconde moitié de son livre VI conduira, dans notre prochaine séance, l'histoire de la guerre des Perses contre les Grecs jusqu'à la bataille de Marathon, en 490.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU SIXIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARIUS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES. — BATAILLE DE MARATHON.

Messieurs, les récits d'Hérodote que vous avez entendus, dans notre dernière séance, ont embrassé six années, de 498 à 492 avant notre ère. En 498, Histiée, renvoyé de Suse à Milet, arrive à Sardes, où il est démasqué par Artapherne. En 497, les Ioniens, malgré les soins du Phocéen Denys, perdent une bataille navale; leur ville est prise; les habitants sont asservis ou dispersés. Quelques-uns se réfugient en Sicile, et s'emparent de Zancle moins en guerriers qu'en brigands. Histiée, vaincu et pris par le général perse Harpagus, est condamné au dernier supplice par Artapherne, et subit trop tard la peine de ses manœuvres perfides. Les ravages des Perses autour de l'Hellespont obligent Miltiade à quitter de nouveau la Chersonèse. En 496, Artapherne rétablit une sorte de régime démocratique dans plusieurs cités ioniennes. En 495, Mardonius subjugue la Thrace, la Macédoine et l'île de Thasos; mais ses succès sont interrompus par une tempête qui détruit une partie de sa flotte. En 494, Darius fait sommer toutes les villes grecques, insulaires et continentales, de le reconnaître pour souverain : la plupart des îles, même celle d'Égine, s'empressent de lui obéir. En 493, Athènes déclare la guerre aux Éginètes, et soulève contre eux Lacédémone. Ils sont quelque temps soutenus par Démarate, l'un des rois de Sparte; mais

Démarate est renversé par son collègue Cléoménès ; et Léotychide est proclamé roi. Telle a été la matière des récits directs d'Hérodote dans cette partie de son ouvrage ; il y a toutefois entremêlé quelques narrations incidentes qui remontaient à des époques plus anciennes ; il vous a particulièrement offert un aperçu des origines, des mœurs et de l'histoire de Lacédémone. Les soixante-huit derniers chapitres de son sixième livre, qui vont nous occuper aujourd'hui, concerneront la guerre entre les Perses et les Grecs dans les années 492, 491 et 490.

Cléoménès et son nouveau collègue, Léotychide, s'accordèrent à prendre les armes contre Égine : l'historien dit qu'ils entrèrent ensemble en campagne, ce qui se concilie mal avec ce qu'il nous a raconté plus haut d'une résolution par laquelle il avait été réglé que jamais les deux rois de Sparte ne quitteraient à la fois la ville. Quoi qu'il en soit, à leur approche, les Éginètes, incapables de leur résister, se soumettent, rétractent l'engagement qu'ils ont pris avec le roi de Perse, et livrent à la Grèce dix otages, qu'on dépose dans l'Attique. Du nombre était ce Crios qui avait résisté à Cléoménès; cependant il restait à Démarate des partisans dans Lacédémone; et Cléoménès, effrayé de leurs menaces, se retira en Thessalie, d'où il passa en Arcadie. Là, il essaya de soulever contre sa patrie les Arcadiens, qui s'engagèrent par serment à le suivre en tout lieu. Il en voulut conduire quelques-uns à Nonacris, pour les faire jurer par l'eau du Styx, qu'on y voit, dit-on, tomber goutte à goutte d'un rocher dans un fond entouré de murailles. Nonacris, où se trouve cette source, est une ville arcadienne, voisine de Phénée.

Il est curieux de voir les deux rois de Sparte occupés en même temps à susciter des ennemis à leur pays, Cléoménès en Arcadie, et Démarate à la cour de Darius; et ce qui n'est pas moins étrange, c'est que les Spartiates, instruits des menées du premier, en furent épouvantés au point de le rappeler dans leur ville et de lui rendre le pouvoir. A peine était-il de retour qu'on le vit atteint, plus que jamais, de la maladie frénétique appelée manie, μανίη νοῦσος; il n'avait jamais eu la tête bien saine. Il lui arrivait souvent de frapper de son bâton royal ou sceptre les citoyens qu'il rencontrait en son chemin; sa démence fit de tels progrès que ses parents tinrent une assemblée de famille, dont le résultat fut de l'interdire, de le lier, et de l'enfermer dans une cage de bois. Un jour, s'étant fait donner un couteau par l'ilote qui le gardait, il se déchira tout le corps; sur ce point, l'historien entre dans des détails que M. Miot traduit ainsi fort fidèlement: « Quand il eut le fer dans « les mains, Cléoménès s'en servit pour se mutiler « misérablement, en commençant par les jambes, « dont il se coupa les chairs en longues lanières; des « jambes il vint aux cuisses, et des cuisses aux reins « et aux hanches, qu'il découpa de la même manière; « enfin il atteignit le ventre qu'il se fendit en taillant « dans tous les sens les intestins, et se donna la mort. » On a, Messieurs, peine à comprendre comment le gardien le laissait faire et n'avertissait personne; comment aussi de vives souffrances n'empêchaient pas le patient de continuer avec tant de méthode une opération si longue. Apparemment sa frénésie exaltait ses forces et son courage.

La superstition était si générale en Grèce, qu'on s'accor-

dait à regarder cette mort cruelle de Cléoménès comme une punition divine. Mais les opinions se partageaient sur la question de savoir pour lequel de ses crimes le roi de Sparte avait subi ce supplice. La plupart des Grecs disaient que c'était pour avoir corrompu la pythie qui déclara Démarate illégitime; les Athéniens, que les déesses Cérès et Proserpine vengeaient leur bois sacré abattu dans l'invasion d'Éleusis; les Argiens, qu'il s'agissait d'un sacrilége commis sur le bois sacré d'Argos ou d'Argus; et voici comment ils racontaient la chose : Cléoménès, entreprenant une guerre contre les Argiens, avait consulté l'oracle, et reçu l'assurance qu'il prendrait Argos. Il arriva donc, à la tête de l'armée lacédémonienne, sur les bords de l'Érasinus, fleuve qui sort du lac Stymphale, et dans lequel reparaissent les eaux de ce lac, qui, tombées dans un vaste gouffre, demeurent quelque temps souterraines. Campé auprès de l'Érasinus, le roi de Sparte offrit un sacrifice; et voyant que les entrailles des victimes n'annonçaient rien de favorable, il n'essaya point de passer le fleuve. « L'Érasinus, dit-il, est un « bon citoyen, il ne veut pas trahir Argos; mais cette « cité ne s'en trouvera pas mieux. » Ayant proféré ces paroles, il ramena son armée à Thyrée, sacrifia un taureau à la mer et s'embarqua pour la Tirynthie et la Nauplie. Informés de ce mouvement, les Argiens se portèrent vers la mer, occupèrent Sépia près de Tirynthe, et y campèrent en face des troupes lacédémoniennes. Là ils n'avaient point à redouter les chances d'une bataille, ils craignaient seulement d'être surpris par la ruse; car ils se souvenaient d'une prédiction que la pythie leur avait adressée :

Quand la femelle aura vaincu le mâle,
Et reçu dans Argos des honneurs mérités,
D'Argos, alors, les femmes au teint pâle,
Prédiront des calamités.
Je les vois de leurs mains se meurtrir le visage,
Et j'entends le cri douloureux
Des hommes de ce nouvel âge :
Il est mort le serpent aux replis tortueux.

Cet oracle fut rendu en même temps que celui qui annonçait le désastre des Milésiens, et que je vous ai rapporté, Messieurs, dans l'une de nos précédentes séances; mais celui-ci est resté beaucoup plus obscur, et nous verrons bientôt à quel point il peut s'expliquer. Pour en détourner l'effet, les Argiens, campés à Sépia, résolurent de régler tous leurs mouvements sur ceux des Spartiates. Cléoménès tira parti de cette imitation servile; il usa d'un stratagème qui a été aussi exposé par Polyen. Les soldats lacédémoniens furent avertis qu'au moment où on leur donnerait le signal du dîner, ils devaient au contraire prendre les armes et fondre sur l'ennemi. Les Argiens ayant entendu le signal, se mirent en effet à table; et attaqués à l'improviste, ils succombèrent; les uns périrent sur la place; les autres, en plus grand nombre, se réfugièrent dans le bois sacré d'Argos, où les Lacédémoniens les cernèrent. Cet asile étant inviolable, Cléoménès eut encore besoin d'artifice pour les faire sortir. Il avait dans son camp quelques déserteurs argiens, desquels il apprit les noms de ceux qui s'étaient retirés dans le bois. Profitant de cette connaissance, il envoya un héraut qui se mit à faire l'appel nominal de ces fugitifs, annonçant à chacun qu'on venait de recevoir sa rançon, et qu'en conséquence il était libre. La rançon, conformément à une

ancienne convention entre tous les peuples du Péloponnèse, était de deux mines (cent quatre-vingt-trois francs) par tête. Sur cette assurance, les cinquante premiers Argiens appelés sortirent, et le roi de Sparte les fit à l'instant égorger. Ce massacre continuait et aurait été universel, si l'un des réfugiés n'était monté sur un arbre, d'où il vit comment on traitait ses compagnons à mesure qu'ils sortaient du bois: il en avertit ceux qui restaient, et dès lors aucun ne quitta plus cette retraite. Cléomènès, qui voulait, à tout prix, les exterminer jusqu'au dernier, ordonna aux ilotes d'amasser autour du bois des matières combustibles, et y fit mettre le feu, persuadé qu'en ne le mettant point immédiatement au bois sacré, il n'y avait pas de sacrilége. Pendant l'opération, la pensée lui vint de demander à un des déserteurs à quel dieu ce bois était consacré. Il est, Messieurs, fort étonnant qu'il ne le sût pas encore. Lorsqu'on lui eut nommé Argos ou Argus, il s'écria : « Divin Phœbus, tu « m'as mystifié : voilà ton oracle accompli ; je ne pren« drai pas d'autre Argos. » Alors il renvoya la plus grande partie de son armée à Lacédémone, et avec mille hommes d'élite, il se rendit au temple de Junon pour y sacrifier : le prêtre s'y opposa, lui disant qu'un étranger n'avait pas le droit d'offrir un tel sacrifice. Le roi fit saisir le prêtre par les ilotes, ordonna de le battre de verges, et remplit lui-même les fonctions de sacrificateur : ce qui était un énorme attentat. A son retour dans Sparte, ses ennemis le dénoncèrent aux éphores, comme s'étant laissé corrompre par argent et ayant manqué ainsi l'occasion de s'emparer d'Argos. Il répondit : « Que pouvais-je faire ? j'avais pris Argos, c'est-à« dire le bois de ce nom ; l'oracle était accompli. Il fal-

« lait que de nouveaux auspices m'autorisassent à tenter « de prendre la ville. J'ai donc sacrifié dans le temple « de Junon. Qu'est-il arrivé? des flammes sont sorties « de la poitrine de la statue. Ah! si ces flammes étaient « parties de la tête, j'aurais dit: Voilà qui va bien; la « ville et la citadelle vont être prises : mais le feu ne « brillait que sur la poitrine; il était évident qu'il ne « restait plus rien à faire. » Ces raisons furent trouvées excellentes, et Cléoménès sortit absous. Argos cependant, après l'échec reçu à Sépia et le massacre des réfugiés au bois sacré, se voyait si dépeuplée, que les esclaves y exercèrent la magistrature jusqu'au temps où les fils des citoyens morts à la guerre eurent atteint l'âge viril. Alors on chassa les esclaves, qui s'emparèrent de Tirynthe, s'y établirent, et sur la foi d'un devin nommé Cléandre, Arcadien d'origine, revinrent attaquer leurs anciens maîtres. Il fallut une longue guerre pour soumettre ces rebelles.

Tels ont été, Messieurs, les malheurs d'Argos : maintenant, si vous voulez savoir comment l'oracle qui avait menacé cette ville se trouvait accompli, Hérodote ne l'explique aucunement; il vous faut interroger Plutarque et Pausanias. Le premier s'exprime en ces termes dans la traduction d'Amyot : « Le combat des « dames argiennes à l'encontre du roi de Lacédémone « Cléoménès, pour la défense de leur ville d'Argos, « qu'elles entreprirent sous la conduite et par l'enhor« tement de Télésilla poétisse, n'est pas moins glorieux « que autre exploit quelconque que jamais les femmes « aient fait en commun. Ceste dame Télésilla, à ce que « l'on treuve par escript, estoit bien de maison noble et « illustre, mais au demeurant fort maladive de sa per-

« sonne : à l'occasion de quoi elle envoya devers l'oracle « pour savoir comment elle pourroit recouvrer sa santé : « et lui ayant esté respondu qu'elle servist et honorast les « Muses, elle, obéissant à la révélation des dieux et se « mettant à apprendre la poésie et l'harmonie du chant, « fut en peu de temps délivrée de sa maladie, et devint « très-renommée et estimée entre les femmes pour cette « partie de poésie. Depuis, estant advenu que le « roi des Spartiates, Cléoménès, ayant tué en une bataille « grand nombre des Argiens, mais non pas toutefois, « comme quelques-uns fabuleusement ont escrit, préci- « sément sept mille sept cents septante et sept, s'en alla « droit à la ville d'Argos, espérant la surprendre vuide « d'habitants; il prit une soudaine émotion de cou- « rage et de hardiesse inspirée divinement aux femmes, « qui étoient en aage de faire tout leur effort pour « engarder les ennemis d'entrer dedans la ville : et de « fait, sous la conduite de Télésilla, elles prirent les ar- « mes, et, se mettans aux créneaux des murailles, les « ceignirent et environnèrent tout à l'entour, dont les « ennemis demeurèrent fort esbahis. Si repoussèrent le « roi Cléoménès, avec perte et meurtre de bon nombre « de ses gens, et chassèrent l'autre roi de Lacédémone « Démaratus, hors de leur ville, qui estoit desjà entré « bien avant dedans, et en avoit occupé le quartier qui « s'appelle Pamphyliaque. Ainsi la ville ayant esté sau- « vée par leur prouesse, il fut ordonné que celles qui « estoient mortes au combat seroient honorablement « inhumées sur le grand chemin que l'on nomme la « voie Argienne; et à celles qui estoient demeurées, « pour un perpétuel monument de leur vaillance on « permit qu'elles consecrassent et dédiassent une statue

« à Mars. Ce combat fut, ainsi comme les uns escrivent, « le septième jour, ou, comme les autres, le premier « du mois que l'on nommoit anciennement Tetartus en « Argos, et maintenant s'y appelle Hermæus (1) auquel « les Argiens solennisent encore aujourd'hui une feste « solennelle qu'ils appellent Hybristica, comme qui di« roit l'infamie, où la coutume est, que les femmes « vestent des sayes et manteaux à usages d'hommes, et « les hommes des cottes et des voiles à usage de fem« mes; et pour remplir le défaut d'hommes en leur « ville, au lieu de ceux qui estoient morts ès guerres, « ils ne firent pas ce que dit Hérodote, qu'ils marièrent « leurs esclaves avec leurs vefves; mais ils avisèrent de « donner droit de bourgeoisie de leur ville aux plus « gens de bien de leurs voisins, et leur firent espouser « les vefves; et toutefois encore semble-t-il qu'elles les « eurent en quelque mespris, car elles firent une loi que « les nouvelles mariées auroient des barbes feintes au « menton. » Voilà, Messieurs, ce qui peut expliquer les deux premiers vers de l'oracle :

Quand la femelle aura vaincu le mâle,
Et reçu dans Argos des honneurs mérités.

Mais rien ne correspond au surplus, ni dans le texte de Plutarque, ni dans celui de Pausanias, que M. Clavier traduit ainsi : « Il y a au-dessus du théâtre un temple « de Vénus, et devant ce temple un cippe, sur lequel « on a représenté Télésille, femme célèbre par ses poé« sies lyriques : ses livres sont épars à ses pieds; et elle « tient à la main un casque, qu'elle regarde comme

(1) La traduction ici n'est pas exacte; il aurait fallu dire : du mois qui est aujourd'hui le quatrième, et qui était autrefois le mois Hermæus.

« pour le mettre sur sa tête. Télésille jouissait à d'au-« tres égards de beaucoup de considération parmi les « femmes d'Argos : elle était surtout célèbre par ses « poésies, lorsque se passa l'événement que rappelle « cette sculpture. Les Argiens avaient été malheureux « au delà de toute expression dans leur guerre contre « les Lacédémoniens commandés par Cléoménès. En effet, « les uns avaient péri dans le combat, et ceux qui s'é-« taient réfugiés dans le bois Argos, y avaient aussi « perdu la vie; car on avait massacré ceux qui étaient « sortis les premiers par capitulation; et les autres s'é-« tant aperçus qu'on les trompait, ne voulurent plus « sortir et furent tous brûlés avec la forêt. Argos se « trouvant ainsi sans défenseurs, Cléoménès y condui-« sit les Lacédémoniens; mais Télésille, ayant rassem-« blé les esclaves et tous ceux que leur jeunesse et « leur âge avancé rendaient incapables de porter les « armes, les fit monter sur les murs. Ayant ensuite ra-« massé tout ce qui restait d'armes dans les maisons, « et celles que renfermaient les temples, elle les fit « prendre aux femmes qui étaient dans la force de « l'âge et rangea celles-ci en bataille à l'endroit par où « elle savait que les ennemis devaient arriver. Les La-« cédémoniens s'étant présentés, elles ne s'effrayèrent « point de leur cri de guerre, et soutinrent le choc « avec la plus grande valeur. Alors les Lacédémo-« niens considérant qu'une victoire remportée sur des « femmes serait peu honorable pour eux et qu'une « défaite les couvrirait de honte, prirent le parti de se « retirer. Ce combat avait été prédit par un oracle « qu'Hérodote rapporte, soit que le sens lui fût connu, « soit qu'il l'ait ignoré. » Pausanias transcrit ensuite

les vers de l'oracle, mais en omettant les deux derniers, et sans dire comment s'est accomplie la prédiction contenue dans le précédent : savoir, que les femmes d'Argos se meurtrirent les joues. Nous n'avons à cet égard d'autres renseignements que le récit assez vague des malheurs d'Argos avant et après l'incendie du bois sacré; et ce qui concerne le serpent à replis tortueux ou à triples replis, ὄφις τριέλικτος, est une énigme dont il faut laisser l'explication, dit Larcher, à ceux qui se croient inspirés du dieu de Delphes, que ses réponses ambiguës avaient fait surnommer λοξίας, oblique.

Toujours avons-nous vu, Messieurs, quels étaient les divers sacriléges dont les Grecs supposaient que Cléoménès avait subi la peine, en se condamnant lui-même à une mort cruelle. Les Spartiates en jugeaient plus raisonnablement : ils n'y voyaient rien de surnaturel; ils disaient que ce roi, ayant beaucoup vécu avec les Scythes, avait contracté l'habitude de l'ivrognerie, et que par ses excès il était tombé en démence. On raconte, en effet, que les Scythes, voulant se venger de l'invasion tentée chez eux par Darius, envoyèrent des députés à Lacédémone, et conclurent avec cette cité une alliance d'après laquelle ils devaient s'élancer sur la Médie, tandis que des Lacédémoniens, partis d'Éphèse, les iraient rejoindre par la haute Asie. Cléoménès, en négociant cette convention, avait conversé, mangé et bu avec les Scythes : il devint ainsi un très-grand buveur; et c'était depuis cette époque aussi qu'à Sparte pour demander des rasades de vin pur, on disait : « Verse-moi à la scythe. » Quoi qu'il en soit, Messieurs, Hérodote vous a conté comment Cléoménès termina ses jours. Les Éginètes, dès qu'ils eurent appris sa mort, redemandèrent leurs

dix otages, livrés aux Athéniens par l'autre roi de Sparte, Léotychide, et ils plaidèrent si bien leur cause qu'on voulut leur livrer Léotychide lui-même. Déjà les députés d'Égine s'emparaient de sa personne pour l'emmener avec eux dans leur ville, quand un grave Lacédémonien, Théaside, fils de Léoprépès, s'écria : « Éginètes, que faites-vous? Pensez-y bien : un jour « viendra où ceux mêmes qui vous livrent aujourd'hui un « roi de Sparte, vous puniront d'avoir exécuté un décret « dicté par un premier mouvement d'indignation, et por- « teront sur votre territoire tous les fléaux de la guerre. » Cette réflexion calma les esprits; et l'on convint que seulement Léotychide accompagnerait les députés d'Égine à Athènes, et s'unirait à eux pour redemander les otages. Les Athéniens, sous divers prétextes, refusaient de les rendre; ils disaient surtout que, les ayant reçus des deux rois de Lacédémone, ils ne pouvaient pas les remettre à un seul. Léotychide les harangua, fort longuement pour un Spartiate; il leur conta l'histoire des malheurs que Glaucus avait attirés sur sa famille, en essayant de ne pas restituer aux Milésiens un dépôt qu'ils lui avaient confié. Nous autres Spartiates, disait Léotychide, nous savons par tradition qu'il y avait autrefois, c'est-à-dire cent ans avant nous, un citoyen de Lacédémone nommé Glaucus, qui passait pour fort équitable. Un Milésien le vint trouver, lui parla des troubles qui agitaient l'Ionie, tandis que le Péloponnèse jouissait d'une sécurité parfaite; et en conséquence le pria de recevoir en dépôt une somme considérable, qui serait à rendre sur le vu d'un symbole pareil à celui qui allait rester entre les mains du dépositaire. Glaucus accepta le dépôt, et lorsque, bien longtemps après, les héritiers du Milésien se présentè-

rent pour le reprendre, en exhibant le signe convenu, l'honnête Spartiate répondit qu'il ne se souvenait plus du tout de cette affaire, et déclara qu'il lui fallait quatre mois pour se la remettre en mémoire. Dans l'intervalle, il consulta l'oracle de Delphes, il demanda si, en jurant qu'il n'avait point reçu cet argent, il ne pourrait pas le garder en toute sûreté. La pythie répondit :

Tu veux jurer, Glaucus ; jure ; et garde l'argent.
Mais songe au fils qu'engendre le serment.
Ce fils d'une étrange nature
N'a point de nom, ni de pieds, ni de mains.
Il est pourtant redoutable aux humains.
C'est lui qui punit le parjure.
Il le poursuit, l'atteint dans sa postérité,
Et ne promet qu'à la droiture
Une longue prospérité.

Glaucus comprit à merveille que le fils du serment était le courroux céleste : il demanda mille excuses à l'oracle, de la question indiscrète qu'il venait de lui adresser. Mais la pythie professait ce jour-là une morale austère : elle répondit que tenter les dieux, leur demander la permission de commettre un crime, c'était déjà l'avoir commis dans son cœur. Glaucus se hâta de retourner à Sparte et de restituer le dépot. Je vous l'ai dit, continue Léotychide, un siècle à peine s'est écoulé depuis Glaucus ; et aujourd'hui il ne subsiste pas un seul de ses descendants sur la terre. Apprenez donc, ô Athéniens, qu'un dépôt doit être rendu, aussitôt qu'il est réclamé.

Juvénal a aussi exposé en de très-beaux vers comment Glaucus, pour avoir espéré qu'Apollon autoriserait un vol et un parjure, fut puni de cette volonté de mal faire par l'extinction de toute sa famille.

Spartano cuidam respondit Pithia vates
Haud impunitum quondam fore, quod dubitaret

Depositum retinere, et fraudem jure tueri
Jurando; quærebat enim, quæ numinis esset
Mens, et an hoc illi facinus suaderet Apollo.
Reddidit ergo metu, non moribus; et tamen omnem
Vocem adyti dignam templo veramque probavit
Extinctus tota pariter cum prole domoque,
Et, quamvis longa deductis gente, propinquis.
Has patitur pœnas peccandi sola voluntas.

Cette idée de la vengeance divine étendue sur la postérité de l'homme qui s'est parjuré était fort répandue chez les anciens: on la retrouve expressément énoncée dans le poëme des *OEuvres et des Jours* d'Hésiode, dans une harangue de l'orateur Lycurgue, dans le traité de Plutarque sur la vengeance divine.

Cependant le discours de Léotychide et l'exemple de la punition de Glaucus ne persuadèrent point les Athéniens : ils refusèrent obstinément de remettre les otages. Ils avaient plus d'un tort à reprocher aux Éginètes. Ceux-ci, par exemple, s'étaient embusqués près du cap de Sunium, pour s'emparer du vaisseau sacré à cinq rangs de rames qui avait porté les théores à Délos. On appelait Théorie la fête athénienne qui se célébrait pendant le voyage du vaisseau sacré, et Théores les députés qui s'y embarquaient pour aller, dans l'île de Délos, sacrifier au dieu Apollon, conformément au vœu de Thésée. Les Éginètes, après avoir surpris ce vaisseau, avaient jeté plusieurs Athéniens dans les fers. Athènes résolut de se venger avec éclat de cet outrage : elle se donna pour auxiliaire Nicodrome, qui, autrefois banni d'Égine, sa patrie, s'était promis aussi d'en tirer vengeance. Il prit l'engagement de livrer cette ville, à condition que les Athéniens paraîtraient au jour fixé, pour seconder son entreprise.

Il se rendit maître en effet du vieux bourg; mais les Athéniens ne se montrèrent pas, n'ayant pu rassembler assez tôt les soixante vaisseaux qu'ils devaient mettre en mer, et dont vingt leur étaient loués par les Corinthiens à raison de cinq drachmes par navire. Nicodrome, ne les voyant point arriver, n'eut rien de mieux à faire que de s'enfuir : les Athéniens lui donnèrent Sunium, d'où il faisait quelquefois, avec ses associés, des excursions sur Égine. Mais sa retraite rendait, au sein de cette cité, la puissance aux gens riches, contre lesquels il avait soulevé le peuple, et qui s'empressèrent d'envoyer les mutins au dernier supplice. Des sept cents malheureux qu'on y conduisait, un s'échappa et courut se réfugier dans le temple de Cérès Thesmophore ou Législatrice, en saisissant les anneaux de la porte. On lui coupa les mains, qui restèrent attachées à ces anneaux, et on le fit mourir avec les autres. C'était, selon les idées des anciens, une action sacrilége, qu'aucun sacrifice, aucun acte religieux ne pouvait expier. Les Éginètes avaient soixante-dix vaisseaux, qui se mesurèrent avec la flotte athénienne et perdirent la bataille. Vaincus, les Éginètes implorèrent l'assistance des Argiens, qui la refusèrent, se souvenant encore des ravages exercés dans l'Argolide par des soldats d'Égine, de Sparte et de Sicyone, alors associés. Argos, pour s'indemniser, avait soumis à une amende de cinq cents talents les Sicyoniens, qui n'en payèrent que cent, et à un pareil tribut de cinq cents talents les Éginètes, qui s'obstinèrent à ne rien payer. Il n'était donc pas étonnant que les Argiens n'accordassent point les secours que leur demandait Égine : il se trouva néanmoins dans Argos mille volontaires qui se mirent à la dis-

position des Éginètes, et qui périrent avec leur chef, Eurybate, sous les coups de l'armée athénienne. On dit que cet Eurybate, après avoir soutenu trois combats singuliers, et tué chaque fois un ennemi, succomba dans le quatrième. Il avait acquis de la réputation dans les cinq espèces d'exercices qu'on réunissait sous le titre de pentathle, et qui étaient le saut, la course, le disque, le javelot et la lutte. Peu après, les Argiens attaquèrent des vaisseaux athéniens qui se trouvaient en désordre, et en prirent quatre.

Tandis qu'Égine et Athènes, tandis que les différentes cités grecques s'armaient ainsi les unes contre les autres, Darius songeait à exécuter les desseins qu'il avait conçus contre elles toutes; et il y était vivement excité par Hippias et les autres Pisistratides qui se trouvaient à sa cour. Il retira le commandement de ses armées à Mardonius, qui n'avait pas été heureux, choisit d'autres généraux, envoya contre Érétrie et Athènes son neveu Artapherne, fils du prince Artapherne dont il a été souvent fait mention, et Datis, Mède d'origine. Il les chargeait de soumettre ces deux villes, qui lui avaient refusé la terre et l'eau, de réduire tous leurs habitants en esclavage et de les lui envoyer. Une immense armée et une flotte redoutable étaient parfaitement équipées et approvisionnées. On comptait six cents trirèmes qui mettaient à la voile pour l'Ionie, et qui de là, au lieu de se diriger vers l'Hellespont et la Thrace, devaient côtoyer le continent. Parties de Samos, elles faisaient route par la mer ionienne, à travers les îles, apparemment pour éviter de doubler l'Athos, qui, en l'année précédente, avait été si funeste. L'île de Naxos n'était pas encore soumise; vous avez vu, Mes-

sieurs, que les Perses avaient été forcés d'en lever le siége : leur nouvelle flotte y arriva, et n'y trouva point de résistance. Après avoir asservi les hommes, brûlé les villes et les temples, elle gagna les autres îles. Les Déliens avaient déjà évacué la leur, pour se réfugier à Ténos. Datis néanmoins ne permit pas à ses troupes de descendre à Délos, et dès qu'il connut le lieu où les Déliens s'étaient retirés, il leur expédia un héraut chargé de leur parler en ces termes : « Hommes religieux, pourquoi fuyez-vous? D'après mes propres sentiments et conformément aux ordres du roi, j'ai mis à « l'abri de toute hostilité la terre où naquirent Apollon « et Diane. Revenez habiter en paix vos foyers. » Cette déclaration était accompagnée d'un présent de trois cents talents d'encens. Au moment où le général perse faisait voile pour Érétrie et s'éloignait de Délos, cette île éprouvait un tremblement de terre, fatal présage, si nous en croyons Hérodote, des maux qui allaient fondre sur la Grèce. C'est, ajoute-t-il, l'unique fois que Délos ait essayé ce désastre. Cependant, Messieurs, Thucydide nous dit que, peu avant le commencement de la guerre du Péloponnèse, vers l'an 431 avant notre ère, cette île fut ébranlée par une secousse terrestre, et que c'était la première qu'elle eût encore subie; en sorte qu'il n'y en aurait point eu en 491, époque dont nous parle ici Hérodote. Il est assurément difficile, quoi qu'en disent Wesseling et Larcher, de supposer que les deux historiens parlent ici du même événement, et que, dans Thucydide, les mots un peu avant la guerre du Péloponnèse, ὀλίγῳ πρό τούτων, signifient soixante ans auparavant. C'était, au reste, une idée accréditée chez les Grecs que Délos n'avait point à craindre ce genre de désastre. Pin-

dare le disait dans des vers que Strabon nous a conservés, et dont Sénèque a fait mention. *Delum philosophi quoque, credula natio, dixerunt non moveri, auctore Pindaro.* « Les philosophes, nation crédule, ont dit, sur « la foi de Pindare, que Délos est à l'abri des tremble« ments de terre. » Hérodote, qui est bien aussi crédule qu'un philosophe et qu'un poëte, est persuadé qu'il a fallu une cause puissante et surnaturelle pour produire cette commotion, et il cite un oracle qui avait dit : « Je vais « mouvoir l'immobile Délos : »

Κινήσω καὶ Δῆλον, ἀκίνητόν περ ἐοῦσαν.

Il trouve de plus que des malheurs prochains étaient annoncés par les noms mêmes des rois perses; attendu que, dans leur langue, Darius veut dire *oppresseur*, Xercès *guerrier*, et Artaxercès *grand guerrier*. Ceci, Messieurs, est tellement étrange, qu'on a lieu de présumer que c'est une note ajoutée par quelque glossateur, et qui aura passé dans le texte; car il y a fort peu d'apparence que ces trois noms aient jamais eu de pareils sens dans l'ancienne langue des Perses. Anquetil du Péron prétend que Darius signifie *dans l'eau;* et, ce qui est plus digne d'attention, il ajoute que les interprétations de mots orientaux données par les auteurs grecs sont en général très-aventurées et très-variables. Δαρεῖος, qu'Hérodote veut traduire par ἑρξείης, *oppresseur*, équivaut, selon Hésychius, à φρόνιμος, *habile*. Il est d'ailleurs à présumer que ce mot δαρεῖος a reçu des Grecs sa terminaison, et quelque autre modification peut-être.

En s'éloignant de Délos, les Perses visitèrent les autres îles, qui toutes se rendirent, et fournirent presque volontairement des soldats et des otages; mais les Carystiens, en Eubée, n'obéirent qu'à la force, après

le siége de leur ville et le ravage de leurs campagnes. Les Érétriens, informés que la flotte des Perses s'avançait, demandèrent du secours aux Athéniens, qui leur envoyèrent quatre mille hommes, ceux entre lesquels avaient été partagés les biens des Chalcidiens hippobotes, c'est-à-dire assez riches pour nourrir chacun un cheval. Malheureusement les Érétriens étaient divisés : plusieurs, dans l'espoir d'obtenir de Darius quelques chétives récompenses, proposaient de se rendre aux Perses; d'autres, égarés seulement par l'épouvante, voulaient qu'on abandonnât la ville pour se retirer dans les montagnes de l'Eubée. Un des principaux citoyens d'Érétrie, Eschine, fils de Nothon, dévoila ces projets aux Athéniens, et leur conseilla de retourner chez eux, ce qu'ils firent, pour échapper à une ruine immanquable. Tandis qu'ils repassaient à Orope, la flotte perse abordait le territoire érétrien, occupait Tamynes, Chœrées, Ægilies, et préparait le siége d'Érétrie. Durant six jours, on soutint vigoureusement de vives attaques : le septième, Euphorbe et Philagrus, deux éminents personnages, s'entendirent avec les assiégeants et leur livrèrent la place. Les Perses n'y restèrent que le temps nécessaire pour piller et brûler les temples, par représailles de l'incendie de Sardes : ils firent tous les habitants esclaves, excepté sans doute Philagrus et Euphorbe, qui s'étaient déjà du moins dévoués d'avance à une autre servilité. Les vainqueurs, si c'est avoir vaincu que d'avoir soudoyé des traîtres, espéraient le même succès dans l'Attique : Hippias se hâta de les y conduire; il leur indiqua la plaine de Marathon, favorable aux évolutions de la cavalerie; Hippias, fils de tyran, et jadis tyran lui-même, rentrait

dans sa patrie à la suite d'une armée étrangère. C'est un rôle que prennent volontiers les usurpateurs, lorsqu'il convient à leurs intérêts et que les conjonctures les appellent à le remplir. Mais déjà les Athéniens marchaient vers la plaine sous les ordres de dix généraux : le dixième était Miltiade, fils de Cimon et petit-fils de Stésagoras. Cimon, banni d'Athènes par Pisistrate, avait, pendant son exil, remporté le prix de la course des chars aux jeux Olympiques, et cédé l'honneur de ce triomphe à son frère utérin, qui s'appelait aussi Miltiade. Aux jeux suivants, Cimon, vainqueur encore avec les quatre mêmes chevaux, abandonna le prix à Pisistrate, et obtint ainsi la permission de rentrer dans l'Attique. Il eut le même succès à une troisième olympiade, avec les mêmes chevaux encore; mais il périt bientôt après, sous les coups des assassins qu'avaient apostés, la nuit, près du Prytanée, les héritiers de Pisistrate; car ce tyran ne vivait plus. On inhuma Cimon près des murs de la ville; et son tombeau se voyait, du temps d'Hérodote, au delà du chemin de Cœlé. A peu de distance, étaient enterrées les quatre juments qui avaient gagné le prix en trois concours consécutifs; et l'historien fait mention de quatre autres juments, savoir, celles du Spartiate Évagoras, qui depuis ont acquis la même gloire; il n'en connaît pas d'autre exemple. L'attention qu'il donne à ce détail nous montre, Messieurs, l'extrême intérêt que les anciens attachaient aux prix Olympiques. Ils qualifiaient de ce nom même les juments qui les avaient obtenus. C'est ce que nous apprend Columelle; et nous savons par d'autres témoignages que, dans l'attelage des chars, on préférait les juments aux mâles. Cimon laissait deux fils, Stésagoras

et Miltiade. Le nom de ce dernier s'est déjà rencontré deux fois dans les récits d'Hérodote, d'abord lorsqu'il s'agissait de la délibération des chefs ioniens au pont de l'Ister, puis quand l'approche des Phéniciens l'obligea de quitter de nouveau la Chersonèse qu'il administrait; et à l'occasion de ce second article, nous avons recueilli, dans notre dernière séance, tout ce qu'on sait de la vie de Miltiade jusqu'à cette époque.

Échappé aux Phéniciens qui l'avaient poursuivi jusqu'à Imbros, à peine était-il rentré dans Athènes, que ses ennemis, partisans secrets des Pisistratides, l'accusèrent d'avoir opprimé la Chersonèse. Absous par les suffrages du peuple, il fut mis au nombre des généraux de la république. On commença par envoyer à Lacédémone un héraut, qui s'appelait Phidippide, et qui exerçait la profession d'hémérodrome, c'est-à-dire de courrier alerte, faisant en un jour beaucoup de chemin. A son retour, il rapporta que le dieu Pan lui avait apparu sur la route et s'était plaint de n'être point honoré chez les Athéniens malgré l'affection qu'il leur portait, les services qu'il leur avait rendus, et ceux qu'il se proposait de leur rendre encore. Voilà pourquoi, dans la suite, ils bâtirent à Pan une chapelle, lui offrirent des sacrifices propitiatoires, et célébrèrent en son honneur des courses aux flambeaux. Mais il s'agit en ce moment de la mission que Phidippide avait à remplir auprès des Spartiates : il arriva chez eux dès le second jour après son départ; la distance en ligne directe est d'environ quinze myriamètres, ou trente de nos lieues moyennes : la route par terre devait être de plus de quarante; Barthélemy dit environ quarante-six et demie. « Lacédémoniens, dit Phidippide aux ma-

« gistrats, Athènes vous demande un secours; vous ne « souffrirez pas que la plus antique cité de la Grèce soit « réduite en esclavage par des barbares, comme l'est « déjà Érétrie. » Les Spartiates n'hésistèrent point à promettre leur assistance; mais la lune n'était qu'à son neuvième jour; et se mettre en marche avant qu'elle fût pleine, aurait été, disaient-ils, un sacrilége. Ils attendirent donc six jours; et durant ce délai, de grands mouvements se passaient dans la plaine de Marathon. D'abord Hippias, qui y avait conduit les Perses, eut un songe; il rêva qu'il était couché près de sa mère, ce qui, selon lui, voulait dire qu'il allait retrouver sa mère patrie, y reprendre le pouvoir suprême, et y vieillir dans la prospérité. Plein de cet espoir, il rangeait l'armée en bataille, lorsqu'un violent accès de toux et d'éternument le força d'interrompre cette fonction. Il était déjà d'un âge avancé; la plupart de ses dents ne tenaient guère; l'une se détacha, tomba sur le sable et s'y enfonça : il prit pour la rechercher des soins inutiles; il ne put jamais la découvrir. « Ah! je le vois trop, s'é- « cria-t-il, ma dent vient d'accomplir mon rêve: elle a « pris possession de tout ce qui me revenait de ma mère « patrie; je ne suis pas prédestiné à y rentrer moi-même. » Ces extravagances pourraient sembler invraisemblables; mais il faut songer, Messieurs, que tous les usurpateurs ont été superstitieux, qu'ils ont tous cru aux bons et mauvais présages.

Au défaut des Spartiates, les Platéens accoururent à la défense des Athéniens. Peu d'années auparavant, ces Platéens, opprimés par les Thébains, avaient conçu le dessein de se donner aux Lacédémoniens alors gouvernés par Cléoménès. « Non, répondirent les Spartiates,

« nous ne sommes pas, vous et nous, assez voisins ; vous « auriez subi le joug, avant qu'il nous fût possible de « vous savoir menacés ; c'est une alliance avec Athènes « qui convient à votre position. » Le but de ce conseil était de susciter des embarras aux Athéniens, et de les compromettre avec la Béotie. Les Platéens saisirent pourtant cette idée : ils se rendirent dans la ville d'Athènes, au moment où l'on y célébrait la fête des douze grands dieux, embrassèrent l'autel en suppliants et se donnèrent aux Athéniens. A cette nouvelle, les Thébains attaquèrent Platée ; les guerriers d'Athènes coururent la défendre : une bataille allait s'engager, quand les Corinthiens s'entremirent et concilièrent les partis. On fixa les limites des territoires ; mais, à peine les Corinthiens s'étaient-ils éloignés, que les Béotiens fondirent à l'improviste sur les Athéniens, qui se retiraient aussi. Vainqueurs dans ce combat, les guerriers d'Athènes profitèrent de cette circonstance pour étendre le territoire platéen au delà des bornes fixées par l'arbitrage des Corinthiens ; ils le prolongèrent jusqu'à la rivière d'Asope et même jusqu'à Hysie. C'était ainsi que les Platéens, donnés aux Athéniens et protégés par eux, arrivaient pour les secourir et les seconder à Marathon.

Des dix généraux d'Athènes, cinq étaient d'avis de ne pas livrer bataille, trouvant leur armée trop faible pour se mesurer avec celle des Mèdes. Cette opinion faillit prévaloir : il ne restait plus qu'à prendre un onzième suffrage que pouvait donner le polémarque, c'est-à-dire l'un des neuf archontes ou magistrats d'Athènes, celui qui était spécialement chargé de l'administration de la guerre. Callimaque remplissait alors

cette charge. Miltiade alla le trouver et lui dit : « Calli-« maque, vous allez décider seul si Athènes sera libre ou « esclave. Voulez-vous associer votre nom à ceux d'A-« ristogiton et d'Harmodius, ou à celui d'Hippias? Vous « plaît-il de faire de votre patrie la première cité de la « Grèce, ou de la replacer sous le joug du fils de Pisis-« trate? Refuser de livrer bataille, c'est donner le signal « du désespoir, et entraîner les habitants d'Athènes dans « le parti des Mèdes. Attaquer les barbares, c'est les « vaincre, je vous en réponds, pourvu que les dieux res-« tent neutres. » Ce discours ayant déterminé le polémarque à joindre son suffrage aux cinq déjà donnés pour l'engagement de l'action, on voulut déférer le commandement à Miltiade; mais il attendit le jour où cette fonction devait lui appartenir à son tour et de plein droit. Voici en quel ordre les Athéniens se rangèrent: Callimaque commandait l'aile droite; c'est la place que la loi assigne au polémarque. Les tribus se placèrent l'une après l'autre, selon leur ordre numérique; et après elles, les Platéens formaient l'aile gauche. Aussi, depuis cette journée, les Platéens sont-ils associés aux prières solennelles qui se prononcent dans les sacrifices célébrés en chaque cinquième année : « Fassent les dieux, « dit le héraut, que tout prospère aux Athéniens et à « la fois aux Platéens. » La ligne des Athéniens était aussi longue que celle des Perses; mais les rangs étaient moins serrés, surtout au centre, qu'on avait affaibli pour fortifier les ailes. Tout étant disposé, et les entrailles des victimes n'ayant annoncé que des succès, les Athéniens, au premier signal, coururent d'un seul trait sur les barbares, à huit stades de distance. Ce détail n'est pas sans difficulté : le stade attique est de

cent quatre-vingt-quatre mètres trois cent soixante-quinze millimètres dans les tables tout récemment publiées par M. Letronne; les huit stades font un kilomètre et quatre cent soixante-quinze mètres. A ne prendre que le stade de onze cent onze et un neuvième au degré, dont se sert ordinairement Hérodote, les huit seraient encore près de huit cents mètres, espace un peu long pour une course proprement dite, exécutée par des troupes armées, rangées, et qui vont se battre. Aussi M. Miot pense-t-il que l'expression d'Hérodote δρόμῳ ἵεντο peut ne s'entendre que de la marche accélérée qui dans les manœuvres modernes s'appelle *pas de charge*, et qui ne rompt pas les rangs. Toutefois, Messieurs, César semble conseiller en pareil cas une course réelle et même impétueuse; il la juge propre à imprimer aux corps et aux âmes des guerriers un élan qui s'accroîtra dans le combat. Quoi qu'il en puisse être, Hérodote ajoute que les Perses, voyant les Athéniens accourir de cette manière, se tinrent pour assurés de mettre en pièces une si petite armée, sans archers, sans cavalerie, et qui ne savait pas régler ses mouvements. Mais, arrivée au terme de sa course, elle serra ses rangs et combattit avec une valeur mémorable. Jamais encore les Grecs n'avaient risqué une attaque à la course, δρόμῳ ἐς πολεμίους ἐχρήσαντο; jusqu'alors les armes, le costume, l'aspect et le nom seul des Mèdes les avaient frappés de terreur. La bataille de Marathon dura longtemps : vainqueurs au centre, les Perses et les Saces percèrent la ligne athénienne et poursuivirent quelques tribus dans les terres; mais aux ailes les Athéniens et les Platéens défirent l'ennemi, rompirent ses rangs, le mirent en fuite, et s'unirent en une seule

ligne pour revenir sur les Perses qui avaient forcé le centre. Les barbares furent poursuivis le glaive dans les reins jusqu'au rivage: on attaqua leurs vaisseaux, on en prit sept; le reste se sauva en forçant de rames.

Les Perses laissaient sur le champ de bataille environ six mille quatre cents hommes, et les Grecs seulement cent quatre-vingt-douze; mais de ce nombre étaient plusieurs citoyens illustres, le polémarque Callimaque, Stésilée, l'un des dix généraux, et Cynégyre, qui, ayant saisi un navire par la partie saillante de la poupe, eut la main emportée d'un coup de hache. Hérodote ne dit pas, comme Justin et d'autres auteurs, que Cynégyre, après avoir perdu la main droite, saisit le vaisseau de la gauche, et enfin avec les dents. Il ne dit pas non plus qu'Hippias périt dans les rangs des Perses; mais Cicéron et Justin l'assurent; digne fin d'un usurpateur, qui n'a jamais connu d'autre intérêt que le sien propre, et à qui sa patrie devenait étrangère et odieuse, dès qu'il ne l'opprimait plus. *Nefarius Hippias*, dit Cicéron, *Pisistrati filius... in marathonia pugna cecidit, arma contra patriam ferens. Cecidit et Hippias*, dit Justin, *auctor et concitor hujus belli, diis patriæ ultoribus pœnas repetentibus.* En négligeant ce fait, qui ne manquait pourtant pas d'importance, Hérodote en raconte un plus merveilleux et bien moins intructif. L'Athénien Épizélus, fils de Cuphagoras, combattait à son rang avec un ardent courage : tout à coup il se sentit privé de la vue, sans avoir été atteint d'aucun coup, de près ni de loin, et il en est resté aveugle. Il racontait qu'au moment de cet accident, il avait cru voir en face un homme à barbe épaisse, espèce de fantôme, qui alla tuer un Grec à peu

de distance. Plutarque, ou l'auteur des *Parallèles* qu'on lui attribue, rapporte la même aventure, mais en appelant cet Athénien Polyzélus, et en le comptant parmi les généraux qui commandaient à Marathon, généraux dont il réduit le nombre à quatre, Cynégyre, Polyzèle, Callimaque et Miltiade. Plutarque fait lui-même mention d'un plus grand miracle; il dit que Thésée apparut sur le champ de bataille, fondit sur les Perses et en extermina un grand nombre.

Cependant la lune étant devenue pleine, deux mille Lacédémoniens arrivèrent en toute hâte à Marathon, à la vérité après le combat, mais assez tôt pour contempler les cadavres des vaincus et pour féliciter les vainqueurs. Vous savez, Messieurs, que Plutarque s'est récrié contre cette partie du récit d'Hérodote. Il a soutenu que la bataille avait eu lieu le 6 du mois lunaire boédromion, que les Spartiates étaient arrivés le 9, par conséquent six ou sept jours avant la pleine lune, et qu'ainsi on les accusait à tort d'avoir retardé, sous le prétexte d'une vaine superstition, le secours qu'ils devaient aux Athéniens. Il cite en preuve la fête d'Hécate Agrotéra, qui se célébrait dans Athènes le 6 boédromion, sans doute comme au jour anniversaire de la bataille. En conséquence, la plupart des commentateurs et des chronologistes ont placé cet événement au 6 boédromion de l'an 3 de la soixante-douzième olympiade, jour qui correspond au 9 septembre de l'an 490 avant notre ère. D'autres aiment mieux s'en rapporter à Hérodote, qui, à l'égard de ce fait, pourrait être considéré comme un historien contemporain, puisqu'il est né six ans après; et d'ailleurs ils observent que Lucien, Pausanias, Hermogène et divers anciens

écrivains disent aussi que les Lacédémoniens ne se mettaient en marche qu'après la pleine lune. Par ces motifs, Fréret avance de vingt-quatre jours la bataille de Marathon; il la reporte au jour du mois métagitnion, qui répond au 17 août de la même année 490.

Le reste du sixième livre d'Hérodote est consacré à l'exposition des suites immédiates de cette bataille, et surtout à la défense de la famille des Alcmæonides qu'on accusait d'intelligences avec les Perses. Nous renverrons l'examen de ces derniers chapitres à notre prochaine séance, et nous emploierons les moments qui nous restent aujourd'hui à recueillir ce qui concerne cette journée célèbre, dans les auteurs antiques postérieurs à Hérodote. J'ai déjà rattaché à son récit quelques textes qui tendaient directement à le confirmer ou à le modifier; mais il en est d'autres que j'ai cru devoir en séparer, parce qu'ils auraient trop rompu le fil de la relation originale.

Justin porte à six cent mille hommes le nombre des troupes envoyées par Darius contre les Grecs; Plutarque ne dit que cinq cent mille, portés sur six cents ou cinq cents vaisseaux. La notice sommaire sur Miltiade attribuée à Cornélius Népos ne fait mention que de deux cent dix mille Perses : savoir, deux cent mille d'infanterie, et dix mille de cavalerie; elle maintient le nombre de cinq cents navires; mais elle ajoute que Datis ne fit combattre à Marathon que les dix mille cavaliers et cent mille fantassins. L'armée athénienne n'est, dans cette même notice, que de dix mille hommes, y compris les mille Platéens : Justin compte ces mille auxiliaires en dehors des dix mille Athéniens, en sorte que le total est de onze mille. Plutarque et Pausanias disent que, pour accroître une armée si peu nombreuse, qui allait

défier tant d'ennemis, Athènes arma des esclaves, ce qui ne s'était point encore pratiqué. Le nombre des généraux athéniens n'est réduit à quatre que par l'auteur apocryphe des *Parallèles*. Cornélius Népos et Plutarque en comptent dix, parmi lesquels le second de ces auteurs comprend expressément Aristide et Thémistocle: Justin ne nomme que Miltiade; et, si l'on en croyait Cornélius Népos, ou l'auteur désigné sous ce nom, Miltiade aurait seul insisté pour qu'on livrât bataille; cet avis est, au contraire, soutenu par quatre autres généraux dans Hérodote, et spécialement par Aristide, dans Plutarque. Le polémarque Callimaque, dont le suffrage est compté par Hérodote pour le onzième, n'est, chez Plutarque, que l'un des dix généraux : il commande sa tribu, celle des Œantides, qui se trouve en tour d'être la première, et qui en conséquence prend place en tête de l'aile droite; c'était là un point établi par les élégies du poëte Eschyle, qui lui-même avait combattu à Marathon, ainsi que Cynégyre, dont il était le frère, à ce que dit Suidas. Chacune des neuf autres tribus avait de même, selon Plutarque, son général choisi dans son sein, comme Aristide pour la tribu Antiochide, Thémistocle pour la Léontide; et chacun de ces dix chefs devait l'être à son tour de l'armée entière pendant une journée. Aristide donna le premier le conseil et l'exemple de céder ce droit à Miltiade, Thémistocle et les sept autres généraux en agirent de même; mais, comme nous l'a dit Hérodote, Miltiade attendit le jour où le commandement devait lui échoir. D'après Cornélius Népos et Plutarque, Barthélemy dit que le général en chef rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres qui devaient arrê-

ter la cavalerie : ce qui, Messieurs, ne se concilie pas très-bien avec ce qu'Hérodote nous a raconté du choix fait par Hippias de la plaine de Marathon. Barthélemy ajoute que les Platéens furent placés à l'aile gauche, que Callimaque commandait la droite, qu'Aristide et Thémistocle étaient au corps de bataille, et Miltiade partout. M. Gillies croit pouvoir placer les esclaves au milieu de la ligne, quoique aucun historien n'énonce cette circonstance. De cette manière, ce seraient les esclaves qui auraient été enfoncés et maltraités par les Perses. Mais on lit dans Pausanias que l'aile droite des Athéniens dispersa les ennemis dans la plaine; que l'aile gauche les replia dans un marais qui offrait l'aspect d'une prairie, qu'ils s'y engagèrent et y restèrent écrasés; et que ces mouvements sauvèrent Aristide et Thémistocle, attaqués au centre par les meilleures troupes de Datis.

Hérodote s'est contenté de remarquer la mort de Callimaque. Des écrivains grecs, tels que le sophiste Polémon et le poëte Pantéléus, ont imaginé que ce polémarque avait été percé d'un si grand nombre de traits qu'il était resté debout, après avoir rendu l'âme, semblable à un arbre qui tiendrait à la terre par des racines de fer. La perte des Perses, qu'Hérodote n'a évaluée qu'à six mille quatre cents hommes, est portée à deux cent mille par Justin et par Suidas. Xénophon raconte que les Athéniens, avant la bataille, avaient fait vœu d'immoler à Diane autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis, et que se voyant hors d'état de remplir cette promesse, ils résolurent d'en sacrifier cinq cents chaque année. Ils étaient en possession d'un riche butin, dont ils confièrent la garde à Aristide. « En quoi, dit Plutarque, ils

« ne se trouvèrent point déceuz : car combien qu'il y eust « force or et argent, force habillemens, meubles et autres « biens infinis par toutes les tentes et pavillons des bar-« bares, et aussi dedans les vaisseaux qui furent pris sur « eulx, il n'eut jamais la convoitise d'y toucher, ny ne « souffrit qu'aucun autre y touchast, si ce ne fust à son « desceu que quelques-uns y feirent bien leurs besognes, « comme Callias l'un des presbtres de Cérès... Il y eut un « des barbares qui luy voyant la teste ceinte d'un ban-« deau et les cheveux longs, pensa que ce fust quelque « roy, et se jettant à ses pieds lui baisa la main, et luy « monstra une grande quantité d'or qu'il avoit cachée « et enterrée dedans une fosse; mais (le prêtre) Callias, « se monstrant le plus cruel, le plus lasche et le plus « meschant homme de dessus la terre, enleva l'or et tua « sur-le-champ le pauvre barbare qui le luy avoit en-« seigné, de peur qu'il ne le dist à d'autres. »

C'est de Plutarque aussi que nous savons, Messieurs, comment la nouvelle de la victoire de Marathon fut portée aux Athéniens : un soldat se détacha, courut quatre-vingts stades (c'était la distance du champ de bataille à Athènes), arriva chez les archontes, leur dit χαίρετε, χαίρομεν, « réjouissez-vous, nous sommes vain-« queurs, et tomba mort à leurs pieds. »

Nous nous occuperons, dans la prochaine séance, des suites de cette victoire; et nous entamerons ensuite le septième livre d'Hérodote.

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU SIXIÈME LIVRE. — EXAMEN DU SEPTIÈME. — MORT DE DARIUS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES.

Messieurs, l'un des deux rois de Sparte, Cléomène, mourut l'an 490 avant notre ère; on dit qu'il se déchira le corps de ses propres mains, et que ce cruel supplice par lequel il termina ses jours, était le châtiment de ses actions sacriléges. Il expiait, selon Hérodote, les manœuvres odieuses et perfides dont il avait usé pour expulser son collègue Démarate, qui venait de se réfugier à la cour du roi de Perse, Darius. Mais les Argiens soutenaient que Cléomène périssait ainsi en punition des attentats qu'il avait commis contre eux, et surtout de la violation du bois sacré d'Argos. Leur cité avait été défendue contre lui par des femmes guerrières, ayant pour chef la poétesse Télésilla, dont il nous reste quelques vers insérés dans le recueil intitulé : *Poetarum* ... *fragmenta*. Après la mort de Cléomène, les Éginètes redemandèrent les dix otages que ce roi et son nouveau collègue Léotychide les avaient forcés de livrer, et qui étaient détenus dans Athènes. Les Athéniens ne voulurent pas les remettre, malgré les exhortations de Léotychide, qui, à ce propos, leur conta l'histoire de Glaucus le Lacédémonien, pour avoir refusé de restituer un dépôt et pour avoir tenté de rendre l'oracle de Delphes complice de son infidélité, avait été puni par l'extinction rapide de toute sa famille. Cependant le roi de Perse, profitant des dissensions qui éclataient

tre les cités grecques, se disposait à les asservir : il mit à la tête de ses troupes son neveu Artapherne et Datis. A leur approche, les Déliens abandonnèrent leur île, que néanmoins les généraux perses épargnèrent, mais qui, n ce temps, éprouva, pour la première et l'unique fois, it-on, un tremblement de terre. Vous avez vu, Mes-ieurs, que, sur ce point, Thucydide et d'autres auteurs nt peu d'accord avec Hérodote. Darius avait spécia-ment prescrit de subjuguer Érétrie et Athènes. Éré-ie succomba, livrée par deux de ses principaux ci-yens, Euphorbe et Philagrus. Athènes résolut d'op-ser une vive résistance : elle nomma dix généraux, nt l'un était Miltiade. Hérodote, qui déjà nous a parlé ux fois de ce personnage, achève ici de le faire con-ître, lui et son père Cimon, qui, trois fois vainqueur x jeux Olympiques, périt sous les coups des Pisistra-es. Ceux-ci continuaient de travailler à la ruine de r patrie : Hippias, leur chef, était dans l'armée perse; indiqua la plaine de Marathon comme celle où il se-it le plus facile d'écraser les Athéniens. Miltiade ne aignit pas d'y livrer bataille, et y remporta une vic-ire à jamais célèbre, dont je vous ai, Messieurs, pporté tous les détails, tant ceux que fournit Héro-te que ceux qu'y ajoutent Plutarque, Justin, Pausa-s, Cornélius Népos et d'autres anciens écrivains. Il sans doute plus de variantes qu'on ne voudrait dans détails; mais le fait, en ce qu'il a d'essentiel, est éta- par tous les genres de preuves historiques : il re-ntit dans l'antiquité entière; et le premier récit, ce-i d'Hérodote, doit passer pour un témoignage, cet istorien étant né, comme vous savez, l'an 484 avant otre ère, rien que six années après l'événement. Ce

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU SIXIÈME LIVRE. — EXAMEN DU SEPTIÈME. — MORT DE DARIUS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES.

Messieurs, l'un des deux rois de Sparte, Cléoménès, mourut l'an 492 avant notre ère; on dit qu'il se déchira le corps de ses propres mains, et que ce cruel supplice, par lequel il terminait ses jours, était le châtiment de ses actions sacriléges. Il expiait, selon Hérodote, les manœuvres odieuses et perfides dont il avait usé pour expulser son collègue Démarate, qui venait de se réfugier à la cour du roi de Perse, Darius. Mais les Argiens soutenaient que Cléoménès périssait ainsi en punition des attentats qu'il avait commis contre eux, et surtout de la violation du bois sacré d'Argos. Leur cité avait été défendue contre lui par des femmes guerrières, ayant pour chef la poëtesse Télésilla, dont il nous reste quelques vers, insérés dans le recueil intitulé : *Poetriarum octo fragmenta*. Après la mort de Cléoménès, les Éginètes redemandèrent les dix otages que ce roi et son nouveau collègue Léotychide les avaient forcés de livrer, et qui étaient détenus dans Athènes. Les Athéniens ne voulurent pas les remettre, malgré les exhortations de Léotychide, qui, à ce propos, leur conta l'histoire de Glaucus. Ce Lacédémonien, pour avoir refusé de restituer un dépôt, et pour avoir tenté de rendre l'oracle de Delphes complice de son infidélité, avait été puni par l'extinction rapide de toute sa famille. Cependant le roi de Perse, profitant des dissensions qui éclataient en-

tre les cités grecques, se disposait à les asservir ; il mit à la tête de ses troupes son neveu Artapherne et Datis. A leur approche, les Déliens abandonnèrent leur île, que néanmoins les généraux perses épargnèrent, mais qui, en ce temps, éprouva, pour la première et l'unique fois, dit-on, un tremblement de terre. Vous avez vu, Messieurs, que, sur ce point, Thucydide et d'autres auteurs sont peu d'accord avec Hérodote. Darius avait spécialement prescrit de subjuguer Érétrie et Athènes. Érétrie succomba, livrée par deux de ses principaux citoyens, Euphorbe et Philagrus. Athènes résolut d'opposer une vive résistance : elle nomma dix généraux, dont l'un était Miltiade. Hérodote, qui déjà nous a parlé deux fois de ce personnage, achève ici de le faire connaître, lui et son père Cimon, qui, trois fois vainqueur aux jeux Olympiques, périt sous les coups des Pisistratides. Ceux-ci continuaient de travailler à la ruine de leur patrie : Hippias, leur chef, était dans l'armée perse; il indiqua la plaine de Marathon comme celle où il serait le plus facile d'écraser les Athéniens. Miltiade ne craignit pas d'y livrer bataille, et y remporta une victoire à jamais célèbre, dont je vous ai, Messieurs, rapporté tous les détails, tant ceux que fournit Hérodote que ceux qu'y ajoutent Plutarque, Justin, Pausanias, Cornélius Népos et d'autres anciens écrivains. Il y a sans doute plus de variantes qu'on ne voudrait dans les détails; mais le fait, en ce qu'il a d'essentiel, est établi par tous les genres de preuves historiques : il retentit dans l'antiquité entière; et le premier récit, celui d'Hérodote, doit passer pour un témoignage, cet historien étant né, comme vous savez, l'an 484 avant notre ère, rien que six années après l'événement. Ce

triomphe des Athéniens va d'ailleurs se lier de la manière la plus naturelle et la plus étroite à toute la suite des annales de la Perse et de la Grèce.

Hérodote a négligé de parler des monuments qui consacrèrent le souvenir de la bataille de Marathon; mais ils nous sont indiqués par Pline, Plutarque, Pausanias, et dans la notice sur Miltiade attribuée à Cornélius Népos. Jamais, dit cette notice, on n'a vu si peu de guerriers vainqueurs d'une armée si formidable; et il est à propos de considérer combien modeste en fut la récompense. C'était ainsi qu'autrefois les Romains récompensaient sans faste des vertus sans tache; et de modiques honneurs, rarement décernés, avaient un grand prix, au lieu que ceux qu'on a depuis exagérés et prodigués, se sont bientôt avilis. Les Athéniens en ont fait aussi l'expérience : l'unique hommage qu'ils rendirent à Miltiade, leur libérateur, le sauveur de la Grèce entière, fut de placer son image la première dans le tableau qui représentait les dix généraux de Marathon et quelques circonstances de cette bataille : on l'y voyait exhortant les soldats et leur donnant l'exemple d'une bravoure invincible. Deux siècles plus tard, le peuple athénien, plus puissant, plus célèbre, corrompu par les largesses de ses magistrats, par les flatteries de ses orateurs, éleva trois cents statues à Démétrius de Phalère. Cette réflexion se retrouve dans Plutarque, qui ajoute que ces trois cents statues furent toutes renversées du vivant de Démétrius, que d'autres de la même espèce furent fondues, qu'on en fit, dit la traduction d'Amyot, des urinaux et bassins à selles percées, tandis que l'image de Miltiade subsista durant plusieurs siècles. Pline cite ce tableau comme un monument du progrès qu'avait

déjà fait la peinture; on y reconnaissait du côté des Grecs, Miltiade, Callimaque et Cynégire, du côté des barbares, Datis et Artapherne. C'était l'ouvrage de Panænus, frère de Phidias. *Panænus quidem, frater Phidiæ, etiam prælium Atheniensium adversùm Persas apud Marathona factum pinxit. Adeo jam colorum usus increbuerat, adeoque ars perfecta erat, ut in eo prælio iconicos duces pinxisse tradatur, Atheniensium Miltiadem, Callimachum, Cynegirum; barbarorum Datim, Artaphernem.* Phidias n'étant né, selon M. Éméric David, que sept ou huit ans avant la journée de Marathon, il faut ou que son frère Panænus ait été son aîné de quinze à vingt ans, ou que ce tableau n'ait été fait que plusieurs années après la mort de Miltiadè. En décrivant le Pœcile, portique d'Athènes, ainsi nommé à cause des peintures diverses dont il est orné (ποικίλος, *peint de couleurs variées*), Pausanias s'arrête au tableau de cette bataille, et s'exprime en ces termes dans la version de M. Clavier : « Les « Béotiens de Platée et des autres villes alliées de l'At- « tique » (observons, Messieurs, qu'ailleurs les Athéniens n'ont pas ce jour-là d'autres auxiliaires que les Platéens), « les Béotiens donc en sont aux mains avec les « barbares; et de ce côté, l'avantage est à peu près « égal des deux parts. » (Ceci, Messieurs, n'est pas non plus conforme aux récits que nous avons entendus.) « Hors du champ de bataille, les barbares sont en fuite « et se poussent les uns les autres dans le marais. A « l'extrémité, se voient les vaisseaux phéniciens, les « Grecs tuent les Perses qui cherchent à y monter. Vous « distinguez dans ce tableau le héros Marathon, de « qui le bourg a pris le nom; Thésée, qui paraît sortir

« de la terre; et Minerve, et Hercule; car les Mara-
« thoniens, à ce qu'ils disent eux-mêmes, sont les pre-
« miers qui aient rendu les honneurs divins à Her-
« cule. Les plus reconnaissables parmi les combattants
« sont Callimaque, qui était alors polémarque, Miltiade,
« l'un des généraux, et le héros Échettus. » Pausanias, qui écrivait vers la fin du second siècle de notre ère, parle de ce tableau comme l'ayant vu, et confirme ainsi ce que Plutarque vient de nous dire de sa longue conservation. Le voyageur Pausanias a vu encore un autre monument du même fait. « Rhamnuse, dit-il, est à
« soixante stades tout au plus de Marathon, en suivant
« la route qui conduit à Orope le long de la côte; les
« maisons des habitants sont sur le bord de la mer. Le
« temple de Némésis est un peu au-dessus à quelque
« distance du rivage : il n'y a pas de divinité plus im-
« placable pour ceux qui abusent insolemment de leur
« pouvoir; et son courroux se manifesta, à ce qu'il me
« semble, d'une manière bien évidente envers les bar-
« bares qui débarquèrent à Marathon. N'imaginant
« pas qu'Athènes pût leur résister, ils avaient apporté
« pour ériger un trophée, un bloc de marbre de Pa-
« ros, dont Phidias se servit pour faire la statue de
« Némésis. Elle a sur la tête une couronne ornée de
« petites figures, représentant des cerfs et des victoi-
« res : elle tient de la main gauche une branche de
« pommier et de la droite un vase. » Ailleurs Pausanias fait mention d'une Minerve en bronze, ouvrage de Phidias, et dont le prix a été fourni par les dépouilles des Mèdes débarqués à Marathon : l'aigrette du casque de la déesse et la pointe de sa pique s'aperçoivent de la mer, dès le promontoire de Sunium. Il

faut supposer que ces deux statues n'ont été faites que douze ans au moins après l'an 490, ou reporter la naissance de Phidias à une époque antérieure à celle que M. Éméric David assigne; car ce n'était pas sans doute un enfant de huit ou neuf ans qui entreprenait et achevait ces ouvrages. Enfin, nous trouvons dans le voyage de Pausanias en Attique, un article sur les sépultures des guerriers morts en cette mémorable journée : « Les Athéniens qui périrent alors ont été « enterrés à Marathon même, et des cippes placés sur « leurs tombeaux indiquent le nom de chacun d'eux « et celui de leurs tribus. Un tombeau particulier a « été érigé aux Béotiens de Platée, et un autre aux « esclaves qui combattirent pour la première fois en « cette occasion. Miltiade, fils de Cimon, a aussi son « tombeau à part. Il mourut dans la suite, après que « les Athéniens lui eurent fait son procès pour avoir « échoué dans son expédition contre Paros. » C'est, Messieurs, ce qui nous sera bientôt raconté par Hérodote. Mais le crédule Pausanias ajoute ici qu'on entend toutes les nuits à Marathon des hennissements de chevaux et un bruit pareil à celui d'un combat; que ceux qui n'y viennent que par pure curiosité ne s'en trouvent pas bien, mais que ceux qui, n'ayant entendu parler de rien, passent là par hasard, n'ont rien à craindre du courroux des esprits; que les Marathoniens donnent le titre de héros à ceux qui sont morts dans cette bataille, et les honorent comme tels, ainsi que leur fondateur Marathon; qu'ils parlent aussi d'un personnage qui, sous l'apparence et le costume d'un paysan, intervint au milieu de l'action, et tua beaucoup de Mèdes avec un soc de charrue, disparut soudain, et

resta inconnu jusqu'à ce qu'Apollon, consulté à ce sujet par les Athéniens, leur recommandât d'honorer Échétléus, l'un des héros grecs de la guerre de Troie. Après avoir fait remarquer un trophée de marbre blanc érigé sur le champ de bataille, l'auteur continue de recueillir des traditions relatives à cet événement. « Les « Athéniens donnèrent, à ce qu'ils disent, la sépulture « aux Mèdes, regardant comme un devoir sacré de cou« vrir de terre les corps humains. Je n'ai cependant pas « pu trouver leur tombeau, dit le voyageur; et on ne « remarque aucun amas de terre, ni aucun autre signe « qui puisse le faire reconnaître : on les jeta sans doute « pêle-mêle dans une grande fosse..... Il y a aussi à « Marathon un lac très-marécageux où beaucoup de « barbares se précipitèrent en fuyant, faute de connaî« tre le pays; et c'est là, dit-on, que périt la plus grande « partie de cette troupe. Au-dessus de ce lac sont les « mangeoires en marbre des chevaux d'Artapherne, et « on voit sur le rocher des vestiges de sa tente. »

Tels étaient, Messieurs, les monuments et les vestiges de la bataille de Marathon : après avoir fait la part des inexactitudes et de la crédulité, il en est du moins quelques-uns qui ont longtemps subsisté, et qu'on pouvait regarder comme des témoins fidèles. Je n'entreprends pas de recueillir les innombrables textes grecs et latins qui retracent sommairement le souvenir de cette victoire. Des écrivains qui nous restent, Platon est l'un des premiers qui l'ait célébrée, et qui en ait observé les conséquences. Elle est l'origine et la cause de tous les triomphes que la Grèce a remportés depuis. Elle a ébranlé le colosse de la puissance des Perses, dissipé les prestiges et les terreurs qui leur auraient

asservi le monde. Elle a révélé aux Grecs le secret de leurs forces, l'infaillible supériorité de la vaillance sur le nombre. Elle a proclamé la gloire éternelle du patriotisme et de la liberté, rallumé dans tous les cœurs les sentiments généreux, et reporté l'effroi au sein des tyrans et de leurs esclaves. Depuis, il a suffi pour rendre les Athéniens invincibles, de leur nommer Miltiade et Marathon.

Ces noms, Messieurs, vivent encore, et leur éclat se renouvelle aujourd'hui chaque fois que les prodiges de cet héroïsme antique renaissent au sein de la Grèce moderne, et lors même qu'ils y sont surpassés.

Les Perses vaincus se hâtèrent d'aller reprendre leurs captifs érétriens, et doublèrent ensuite le cap Sunium, dans l'espoir d'arriver en face d'Athènes, avant que Miltiade eût ramené l'armée victorieuse; mais elle revenait à marche forcée défendre la ville; et, partie du temple d'Hercule près de Marathon, elle arriva aux environs d'un autre temple du même dieu dans le bourg de Cynosarge, et y campa. Les vaisseaux ennemis se montrèrent devant Phalère, qui était alors le port d'Athènes; mais ils n'osèrent y séjourner, et firent voile pour l'Asie : Hippias n'était plus avec les Perses, soit qu'il eût péri dans la bataille, comme Cicéron et Justin nous l'ont dit, soit qu'il eût gagné Lemnos et y eût terminé ses jours, en perdant tout son sang, ainsi que le raconte Suidas, auteur du douzième siècle, bien tardif pour accréditer un récit en soi peu croyable. Datis, qui commandait l'armée fugitive, passa une nuit à Mycone, et y eut un songe effrayant dont Hérodote ne sait pas le détail : on rapporte seulement qu'en conséquence de cette vision, le commandant perse fit une

visite générale de tous les vaisseaux de sa flotte, découvrit sur un bâtiment phénicien une image dorée d'Apollon, voulut savoir d'où elle avait été enlevée, se dirigea aussitôt vers Délos, y trouva les habitants déjà rentrés conformément à la permission qu'il leur en avait donnée, déposa l'image entre leurs mains et leur ordonna de la transporter dans le Délium des Thébains: c'était un temple situé sur la côte en face de Chalcis. Datis se rembarqua, et les Déliens ne reportèrent point la statue; vingt ans après ils la gardaient encore, lorsque les Thébains, sur l'avis d'un oracle, vinrent la reprendre pour la rétablir dans le Délium. Hérodote attache toujours de l'importance aux particularités de cette espèce.

Débarqués en Asie, Artapherne et Datis envoyèrent à Suse les Érétriens. Darius, qui semblait avoir conservé contre eux une implacable colère, ne les eut pas plutôt vus captifs et malheureux, qu'il les prit en pitié : loin de les maltraiter, il leur donna des terres, des habitations en Cissie, près de la station d'Ardéricca, à deux cent dix stades de Suse, à quarante d'un puits d'où l'on retire de l'asphalte, du sel et de l'huile. On y puise, au moyen d'une roue à laquelle sont attachées, en guise de seaux, des outres coupées par la moitié, et qui versent dans un réservoir les matières dont elles se sont remplies. De ce premier réservoir, la matière passe en un second, où elle se divise en trois parts substantiellement distinctes. L'asphalte et le sel prennent à l'instant l'état solide; l'huile surnage, elle est noire, et d'une odeur forte : on la nomme rhadinace. C'est probablement le bitume connu sous le nom de pétrole, ou huile de pierre; on en trouvait sur la route d'Éphèse

à Suse, espace où était sans doute située l'Ardéricca qu'Hérodote vient de désigner; car le bourg assyrien du même nom, au bord de l'Euphrate, ne conviendrait point ici. Au temps de l'historien, les Érétriens habitaient le territoire que Darius leur avait assigné, et y parlaient leur ancienne langue.

Dans Athènes, les Alcmæonides étaient accusés d'avoir donné un signal aux Perses rembarqués, en élevant en l'air un bouclier. Hérodote emploie plusieurs pages à réfuter, peut-être assez mal, cette inculpation. Suivant lui, les Alcmæonides détestaient Hippias autant qu'autrefois Callias avait haï Pisistrate. Or ce Callias fut le seul Athénien qui, après l'émigration du tyran, osa acheter ses biens confisqués et mis en vente; et, à ce propos, Hérodote s'engage, selon sa coutume, dans une digression nouvelle. A tous égards, dit-il, Callias mérite une mention honorable, d'abord pour le fait que je viens d'énoncer et qui montre en lui un bon citoyen, un ami déclaré de la liberté publique (ὡς ἀνὴρ ἄκρος ἐλευθερῶν τὴν πατρίδα), ensuite à cause de la gloire dont il se couvrit à Olympie, soit par la magnificence qu'il y déploya, soit par les deux prix qu'il y obtint, le premier à la course aux chevaux, le second à celle des chars, et cela, après avoir été déjà couronné aux jeux Pythiques, enfin à raison de sa conduite paternelle envers ses trois filles. Dès qu'elles furent nubiles, il leur constitua de riches dots, et les laissa pleinement maîtresses du choix de leurs époux. Revenant aux Alcmæonides, Hérodote demande comment, émules de Callias, d'Harmodius et d'Aristogiton, ils auraient entretenu une coupable correspondance avec les Perses, eux qui avaient, comme nous l'avons vu, dicté à la pythie l'or-

dre qu'elle intima aux Spartiates d'affranchir Athènes de la tyrannie des Pisistratides. Dira-t-on que depuis ils avaient eu peut-être quelque sujet de se plaindre des Athéniens? Pas le moindre; ils étaient considérés, honorés, plus qu'aucune autre famille. Mais enfin un bouclier a été élevé : par qui l'a-t-il été? L'historien confesse que, sur ce point, il n'a rien à dire, et il entame une histoire abrégée de la race des Alcmæonides. Alcmæon, fils de Mégaclès, s'était lié d'amitié avec les députés lydiens envoyés par Crésus pour interroger l'oracle de Delphes. Les services qu'il leur rendit parvinrent à la connaissance du roi de Lydie, qui s'empressa de l'appeler à Sardes, et lui fit présent d'autant d'or qu'il en pourrait emporter sur son corps, en une seule fois. Alcmæon, voulant tirer de cette offre le meilleur parti possible, s'enveloppa d'une ample tunique ayant une poche profonde, et chaussa les plus larges cothurnes qu'il put trouver. Conduit dans les trésors du roi, il eut à sa disposition un immense amas de paillettes d'or, il en remplit d'abord les espaces vides entre ses cothurnes et ses jambes, puis sa poche, ensuite sa bouche, et s'en poudra de plus les cheveux. Lorsqu'il sortit ainsi gonflé et boursouflé de richesses, le roi Crésus ne put s'empêcher de rire d'un si grotesque équipage; mais, enfin, telle est l'honorable origine de l'opulence des Alcmæonides; et voilà comment Alcmæon se mit en état de nourrir beaucoup d'excellents chevaux, et de gagner des prix aux jeux Olympiques, à la course des quadriges.

Après Crésus et dans la génération suivante, la maison des Alcmæonides eut pour bienfaiteur Clisthène, tyran de Sicyone, fils d'Aristonyme, petit-fils de Myron,

et arrière-petit-fils d'Andréas. Clisthène avait une fille; il la proposa pour prix d'un concours qu'il ouvrit entre les jeunes Grecs les plus illustres. Après avoir lui-même remporté le prix de la course des chars aux jeux Olympiques, il fit publier par un héraut que tous ceux qui aspireraient à devenir son gendre eussent à se rendre dans un délai de soixante jours à Sicyone, et qu'un an après ce terme, le nom de celui qui aurait mérité cet honneur suprême serait solennellement proclamé. Une brillante jeunesse accourue à Sicyone y trouva une lice et une palestre ouvertes, et y fit éclater la plus noble émulation. Au nombre des prétendants, se rencontrait néanmoins le plus voluptueux des mortels, Smindyride de Sybaris, celui-là même, selon Élien, que le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir. Athénée dit qu'en se rendant chez Clisthène il avait amené avec lui mille serviteurs tant cuisiniers qu'oiseleurs. Un autre concurrent venait aussi d'Italie, c'était Damasus de Siris, fils d'Amyris le sage. Du golfe d'Ionie arrivait Amphimneste d'Épidamne; d'Œtolie, Malès, frère du robuste et misanthrope Titormus; du Péloponnèse, Léocède, dont le père, Phidon, tyran d'Argos, passait pour l'inventeur du système métrique et en même temps pour le plus insolent des Grecs, ayant ravi aux Éléens le privilége de fournir des agonothètes aux jeux sacrés d'Olympie, et s'étant constitué à leur place juge des concours. Le Péloponnèse vit partir pour Sicyone, outre Léocède, l'Arcadien Amiantus, Onomastus d'Élide, et Laphanès, dont le père Euphorion avait eu le bonheur de loger dans sa maison, au bourg de Pæos, les Dioscures Castor et Pollux. D'Érétrie, cité alors florissante, vint Lysanias; de la Thessalie, Diactoride; du pays des

Molosses, Alcon; enfin d'Athènes, Hippoclide et Mégaclès, fils d'Alcmæon. Voilà, Messieurs, précisément douze concurrents, et il ne paraît pas qu'il y en ait eu davantage; car Hérodote n'omet rien dans les énumérations de ce genre; et celle-ci contient plus de particularités généalogiques et locales que je n'ai cru à propos de vous en rapporter. Au jour marqué, Clisthène se fit présenter la liste du concours avec désignation de la patrie et de la famille de chacun des rivaux; ensuite, il les retint près de lui durant une année entière, afin d'observer et d'éprouver leurs forces, leurs passions, leurs habitudes morales, et de bien savoir comment ils avaient été élevés. Il avait des entretiens particuliers avec chacun d'eux, des conversations générales avec eux tous; il menait les plus jeunes au gymnase; il les examinait surtout pendant les repas, qu'il leur donnait toujours splendides. Les deux Athéniens avaient eu plus que les autres le bonheur de lui plaire, et il préférait Hippoclide, comme descendant de Cypsélus, tyran de Corinthe. Il convenait au tyran de Sicione de donner sa fille à un rejeton de tyran.

Au jour fixé pour le jugement définitif, il en coûta la vie à cent bœufs, qu'on offrit en sacrifice; et le festin nuptial se fit avant la proclamation du nom de l'époux; chacun des douze prétendants pouvait se croire le roi de la fête. Hippoclide surtout n'en doutait pas pour son compte; et dès qu'on eut desservi les viandes, lorsqu'on ne faisait plus que boire, il se mit en devoir d'effacer tous ses rivaux, qui dansaient, chantaient, discouraient, déclamaient et s'efforçaient de mettre en évidence tous leurs talents de société. Hippoclide ordonna au joueur de flûte de jouer l'Emmélie; c'est une danse

satyrique dans Eschyle, pacifique dans Platon, tragique dans le dictionnaire d'Hésychius. Apparemment il y avait plusieurs Emmélies, et nous avons lieu de penser qu'Hippoclide dansa la satyrique; car Clisthène fut très-choqué de l'immodestie des mouvements dans lesquels se complaisait et s'admirait le jeune Athénien. Celui-ci, après un très-court repos, fit dresser une table sur laquelle il monta et dansa sur des airs laconiques, puis sur des airs attiques; il finit par se tenir la tête en bas, en marquant la mesure par ses jambes élevées en l'air. Pour le coup, Clisthène n'y tint plus: « Hippoclide, s'écria-t-il, tu viens de danser ton mariage. » C'est ainsi que traduit M. Miot. Le danseur répondit : « Hippoclide ne s'en soucie guère; » et ce mot, dit Hérodote, est resté proverbial. On le retrouve en effet employé ainsi dans Lucien.

Clisthène imposa silence et dit : « Vous êtes douze et « je n'ai qu'une fille. Onze d'entre vous remporteront « chacun un talent (cinq mille cinq cents francs) pour « frais de route : je donne ma fille Agariste au fils d'Alc- « mæon, Mégaclès. » Cette alliance fit prendre un nouveau lustre à la famille des Alcmæonides : de Mégaclès et d'Agariste naquit un deuxième Clisthène, celui qui établit la démocratie chez les Athéniens, et les divisa en tribus, ainsi qu'Hérodote nous l'a dit dans son cinquième livre. Un deuxième fils de Mégaclès se nomma Hippocrate, et fut père d'un autre Mégaclès et d'une autre Agariste; celle-ci épousa Xanthippe, fils d'Ariphron : devenue enceinte, elle eut un songe; il lui semblait qu'elle enfantait un lion; peu de jours après, elle mit au monde Périclès : c'est l'Athénien qui a rendu ce nom à jamais célèbre. Hérodote, qui fait mention de

cette naissance, n'en indique point la date, qui est en effet restée incertaine entre les années 500 et 490 avant l'ère vulgaire.

Voilà, Messieurs, quelle est l'apologie que l'historien fait des Alcmæonides, et qu'il n'a probablement entreprise que pour avoir occasion d'interrompre, par les narrations ou fictions que vous venez d'entendre, le cours de ses récits directs ou principaux. Il faut bien pourtant qu'il le reprenne, et qu'il achève le tableau de la vie de Miltiade. Ce général avait acquis tant de crédit, qu'il invita les Athéniens à lui confier soixante-dix vaisseaux avec de l'argent et des troupes, pour une expédition dont il ne voulait expliquer ni l'objet ni les motifs. Seulement il assurait qu'elle enrichirait ceux qui voudraient le suivre, qu'ils en rapporteraient une immense quantité d'or. On le crut sur sa parole; il conduisit sa flotte à Paros, et déclara la guerre aux Pariens, sous prétexte qu'ils avaient envoyé une trirème à Marathon pour seconder les Perses. La véritable cause était le ressentiment qu'il conservait contre le Parien Tisagoras qui l'avait calomnié auprès du Perse Hydarnès. Débarqué avec ses troupes, Miltiade bloqua la ville et la menaça d'un désastre, si on ne lui payait une contribution de cent talents (cinq cent cinquante mille francs). Les Pariens répondirent en se mettant en défense; en une seule nuit, ils doublèrent la hauteur des parties de la muraille les plus faciles à escalader. On dit que, retenu devant cette place, et ne sachant plus quel plan suivre, Miltiade eut un entretien avec une femme du pays, sa captive : c'était une prêtresse des dieux infernaux. Trop docile aux conseils qu'elle lui donna, il se porta sur un terrain élevé, franchit les murs du temple de Cérès

Thesmophore, et pénétra dans le sanctuaire, soit pour y pratiquer des cérémonies religieuses, soit pour enlever des trésors sacrés; mais à peine avait-il passé le seuil de la porte, que, saisi d'une frayeur soudaine, il rebroussa chemin, et se démit la cuisse ou se cassa la rotule en franchissant de nouveau la muraille; voilà ce que les Pariens racontent. Ce qui est certain aux yeux d'Hérodote, c'est que Miltiade tomba malade, et qu'après avoir tenu la ville bloquée durant vingt-six jours, et employé ce temps à ravager tout l'intérieur de l'île, il remit à la voile, sans s'être rendu maître de Paros, ni des richesses qu'il avait promises aux Athéniens. On ajoute que les Pariens, informés de l'entretien que la prêtresse avait eu avec lui, la voulurent punir de lui avoir révélé d'ineffables mystères, et que néanmoins ils jugèrent convenable de consulter auparavant l'oracle de Delphes. La pythie leur répondit en prose que Timo (la prêtresse parienne se nommait ainsi) n'était point coupable; qu'elle avait obéi au destin, en menant à sa perte un mortel à qui une fin malheureuse était réservée.

Quand Miltiade rentra dans Athènes, ne rapportant point d'argent, en ayant au contraire beaucoup dépensé, les murmures éclatèrent : Xanthippe, le père de Périclès, l'accusa devant le peuple et demanda sa mort. Miltiade malade ne put comparaître. Il lui restait, dans son infortune, quelques amis qui plaidèrent sa cause, en faisant valoir les éminents services qu'il avait rendus à Marathon, et auparavant à Lemnos. Le peuple lui fit grâce de la vie, et se contenta de le condamner à une amende de cinquante talents (deux cent soixante-quinze mille francs). Cependant, la gangrène se mettant à sa plaie, il mourut, et son fils Cimon paya cette amende.

C'est, Messieurs, l'un des plus anciens exemples de l'ingratitude ou de l'excessive sévérité des républiques. Mais le premier tort du peuple athénien était d'avoir consenti à une expédition dont on ne lui expliquait pas l'objet, et de s'y être laissé entraîner par l'espoir d'acquérir des trésors. Quand on éveille la cupidité d'un peuple, il faut s'attendre à la trouver intraitable au moment où elle se verra trompée. Miltiade n'était pas sans reproche; il avait abusé de son crédit, exigé une confiance aveugle, entrepris une guerre injuste, et trop mérité de ne pas réussir. Il pouvait s'imputer à lui-même toutes les rigueurs dont il devenait la victime. Je ne fais point ces réflexions pour disculper ses concitoyens; ils auraient dû se mieux souvenir de Marathon, redouter assez un guerrier couvert de tant de gloire pour ne pas l'investir de tant de puissance, et lui pardonner des revers qui le rendaient moins dangereux. Peut-être gagnaient-ils plus à le voir revenir de Paros humilié que victorieux. Mais l'ignoble soif des richesses, l'impatiente envie de les acquérir autrement que par des travaux légitimes, conduit les nations, ainsi que les individus, à tous les genres d'égarements, d'iniquités et de malheurs.

Comme les amis de Miltiade viennent de parler de ses succès à Lemnos, Hérodote, qui n'a rien dit encore de cet événement, saisit l'occasion de le raconter; et c'est par là qu'il termine son septième livre. Une colonie de Pélasges avait été chassée du territoire d'Hymette par les Athéniens. L'historien ne veut pas décider si cette expulsion était juste ou injuste, il se borne à transcrire ce qu'en a dit son prédécesseur Hécatée. Selon cet auteur, de vils sentiments de jalousie et de cu-

pidité portèrent les Athéniens à s'emparer de ce territoire, quand ils le virent cultivé et productif, d'infertile qu'il avait toujours été. De leur côté, les Athéniens prétendent que les Pélasges établis au pied du mont Hymette sortaient de leurs habitations pour commettre aux environs les plus coupables excès; que, par exemple, lorsque les filles ou les jeunes gens d'Athènes, en un temps où il n'y avait point encore d'esclaves dans cette ville, allaient puiser de l'eau à la fontaine dite des Neuf-sources, les Pélasges outrageaient ces enfants. Au lieu de punir de mort, comme on en avait le droit, ces violences et des entreprises plus criminelles encore contre la liberté publique, on usa d'indulgence en bannissant cette race perverse, qui alla occuper d'autres contrées, et particulièrement Lemnos. Comme ils connaissaient parfaitement les jours des solennités athéniennes, ils partirent de cette île sur plusieurs vaisseaux à cinquante rames, et vinrent sur la côte de l'Attique dresser une embuscade aux femmes qui allaient célébrer la fête de Diane au bourg de Brauron; ils en ravirent plusieurs qu'ils emmenèrent captives. Ces femmes eurent à Lemnos des enfants qu'elles élevèrent à la manière athénienne, et qui, en grandissant, ne voulurent pas faire société avec les jeunes gens nés de mères pélasges. Ainsi croissaient dans l'île deux races ennemies. Tous les fils d'Athéniennes prenaient parti pour celui d'entre eux qu'un Pélasge avait frappé, et ils commençaient d'acquérir par leur union et par leurs talents une grande puissance. Les pères s'en aperçurent, et prévoyant ce que feraient, devenus hommes, des enfants déjà si redoutables, ils les égorgèrent tous à la fois ainsi que leurs mères. Depuis ce temps, et lorsque aussi les fem-

mes de Lemnos eurent massacré, sous le règne de Thoas, tous leurs enfants et Thoas lui-même, les attentats énormes ont pris, dans la Grèce, le nom d'actions lemniennes. Mais, assassins de leurs femmes athéniennes et des enfants nés d'elles, les Pélasges se virent bientôt punis de ces crimes par la stérilité de leurs terres, de leurs troupeaux et de leurs épouses de race pélasgique. Suivant l'usage, ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur prescrivit en prose de donner aux Athéniens la satisfaction quelconque qui serait demandée. Les Athéniens déclarèrent qu'ils voulaient qu'on leur livrât Lemnos en aussi bon état qu'un lit et une table qu'ils avaient tout exprès dressés dans le Prytanée, et chargés de toute espèce de productions et d'ornements. « C'est, repartirent les Pélasges, ce que nous nous ne manquerons « pas de faire, quand un de vos vaisseaux viendra chez « nous par un vent du nord. » Ils croyaient cette condition impossible à remplir, l'Attique étant située au midi de Lemnos; mais, plusieurs années après, Miltiade arriva, par un vent du nord, de la Chersonèse Hellespontique à Lemnos, et somma les Pélasges de tenir leur parole. Les habitants d'Héphæstia cédèrent; ceux de Myrine disputèrent; ils prétendirent, non sans quelque raison, que venir de la Chersonèse n'était pas venir de l'Attique; Miltiade réfuta leurs arguments en faisant le siége de leur ville, qui finit par se rendre; et les Athéniens restèrent en possession de l'île entière.

Déjà, Messieurs, je vous ai rapporté ce dernier fait, quoique avec quelques variantes, lorsque je vous ai tracé, d'après Cornélius Népos et divers auteurs, l'histoire de Miltiade antérieure à la bataille de Marathon. Dans ces récits, c'était à Miltiade lui-même venant

d'abord de l'Attique, que les Lemniens avaient répondu : « Nous serons à vous, quand vous arriverez par un « vent du nord. » Il nous reste, Messieurs, à recueillir aussi ce qui se lit, ailleurs que dans Hérodote, sur les aventures de ce personnage postérieures à la victoire qui l'immortalise. La notice biographique attribuée à Cornélius Népos ne le représente point comme ayant proposé une expédition mystérieuse : ce sont, au contraire, les Athéniens qui le chargent de punir et de subjuguer tous les insulaires qui ont secondé les Perses; il soumet plusieurs îles par les armes; il les fait toutes rentrer dans le devoir. Paros seule lui résiste; il en forme le siége, et le conduit avec succès comme avec activité, jusqu'au moment où l'on découvre de cette île des feux subits et lointains : c'était une forêt qui s'incendiait sur le continent, on ne sait par quelle cause. Les assiégés et les assiégeants crurent que c'étaient des signaux donnés par la flotte du grand roi : les Pariens, rassurés par cette illusion, ne songèrent plus à se rendre, et Miltiade jugea convenable de ne point attendre de si nombreux ennemis. Il revint avec ses soixante-dix vaisseaux, et sans avoir souffert d'autre dommage que ses blessures personnelles, honorablement reçues dans les combats. A son retour, on l'accusa de trahison, de s'être laissé corrompre par l'or des Perses, et d'avoir honteusement abandonné une entreprise dont le succès était infaillible. Son frère Tisagoras prit en vain sa défense; il ne put empêcher une condamnation à cinq cents talents, somme égale aux frais de l'expédition. Ne la pouvant payer, Miltiade fut mis en prison, et y mourut de maladie. Ce récit, qui fait les Athéniens beaucoup plus coupables, se retrouve à peu près dans les mêmes ter-

mes chez d'autres écrivains anciens et modernes. Platon dit que le jugement du peuple portait que Miltiade serait jeté dans le *Barathre*, c'est-à-dire dans la fosse où périssaient les malfaiteurs, mais que le magistrat s'étant opposé à l'exécution d'une sentence si cruelle, on commua la peine en une amende, qu'après la mort du condamné, son fils Cimon parvint à payer pour obtenir le droit de l'ensevelir. La notice qui porte le nom de Cornélius Népos ajoute que l'affaire de Paros n'était que le prétexte de ce rigoureux jugement; que les Athéniens se souvenaient de Pisistrate, et craignaient qu'il n'eût bientôt un successeur dans un homme qui, après avoir rempli de si hautes fonctions, ne pourrait pas rester simple citoyen, et qui avait longtemps exercé à la Chersonèse un pouvoir, équitable à la vérité, mais absolu. Tout magistrat perpétuel était un tyran aux yeux des Athéniens libres. Miltiade passait pour humain, affable, accessible aux plus humbles classes de la société: mais ses qualités mêmes, et son crédit, et son rang illustre, et sa gloire militaire inquiétaient la république : elle aima mieux frapper un innocent que de rester elle-même plus longtemps en péril: *Hæc populus respiciens, maluit eum innoxium plecti, quàm se diutius esse in timore.* Barthélemy dit que ces terribles exemples d'injustice et d'ingratitude de la part d'une nation ou d'un souverain ne découragent ni l'ambition ni la vertu : ce sont des écueils dans la carrière des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Je crois, Messieurs, que ce sont de véritables désordres, qui tiennent aux vices des institutions et des mœurs. Mais il est temps de quitter le sixième livre d'Hérodote. Des événements qui s'y trouvent ra-

contés, le moins ancien est la mort de Miltiade, que Pétau a placée sous l'année 489 avant notre ère. Dans le livre VII, qui porte le nom de la muse Polymnie, nous descendrons jusqu'à la journée des Thermopyles, en 480; mais nous n'irons pas aujourd'hui au delà du onzième chapitre de ce livre.

Quand Darius, fils d'Hystaspe, apprit la défaite de ses troupes à Marathon, son royal courroux éclata sans mesure. Il jura la ruine de la Grèce entière, et ordonna aux villes de son empire de rassembler, d'accumuler tous les moyens d'une expédition nouvelle, vaisseaux, chevaux, armes et vivres. Trois années se passèrent en mouvements qui agitèrent toute l'Asie. On enrôlait des soldats; de toutes parts, on entassait des approvisionnements immenses. A peine ces préparatifs étaient-ils achevés que l'Égypte se révolta; il la fallait reconquérir; et d'autres embarras naissaient au sein même de la famille du monarque. Il voulait marcher à la tête de ses armées; et en ce cas, il devait désigner son successeur et le charger, en son absence, de l'administration intérieure de l'État: ainsi l'exigeait, disait-on, la loi ou la coutume du pays. Or, les fils du roi se disputaient entre eux à qui exercerait ce pouvoir anticipé. Serait-ce Artabazane, l'aîné des fils que Darius avait eus de sa première épouse, fille de Gobryas; ou bien Xerxès, le premier né de la seconde, Atossa, fille de Cyrus? Le nom de Cyrus était le principal titre de Xerxès, mais un autre motif en faveur de ce prince fut allégué par le Lacédémonien Démarate, qui s'était, comme vous l'avez vu, Messieurs, réfugié à Suse. Démarate disait qu'Artabazane, né avant l'avénement de Darius à la couronne, n'était que le fils

d'un seigneur, au lieu que Xerxès, né depuis que Darius régnait, était fils de roi. Hérodote pense que ces raisons qui, parurent décisives, devaient une grande partie de leur force au crédit de la reine Atossa. Plutarque rapporte cette contestation un peu différemment. Il la place après la mort de Darius, n'y fait point intervenir Démarate, et y trouve un exemple d'amitié fraternelle. « Ariaménès (c'est le nom qu'il donne à l'un « des deux concurrents), Ariaménès doncques descendit « du païs de Médie, non point en armes, comme pour « faire la guerre, ains tout simplement avec son train « comme pour poursuivre son droict en justice. Xerxès, « paravant sa venue, faisoit toutes choses qui apparte- « noient à un roy, mais quand son frère fut arrivé, vo- « lontairement il s'osta le diadème ou frontal, et posa le « chappeau royal que les roys ont accoustumé de porter « à la pointe droicte, et luy alla au-devant, l'embrassa « et luy envoya des présens, avec commandement à « ceulx qui les luy portoient de luy dire : Xerxès, ton « frère t'honore maintenant de ces présens icy; mais si « par la sentence et le jugement des princes et des sei- « gneurs de Perse, il est déclaré roy, il veult que tu « sois la seconde personne de Perse après luy. Ariamé- « nès feit response : Je reçoy de bon cueur les présens « de mon frère, et pense que le royaume des Perses « m'appartienne; mais quant à mes frères, je leur « garderay l'honneur qui leur est deu après moy, et à « Xerxès le premier de tous. Quand fut escheu le jour du « jugement, les Perses, de commun consentement, dé- « clarèrent juge de ceste grande cause, Artabanus, qui « estoit frère du défunct Darius. Xerxès ne vouloit point « estre jugé par luy seul, parce qu'il se fioit plus à la

« multitude; mais sa mère Atossa l'en reprit.... Xerxès « doncques se laissa persuader... Artabanus prononcea « que le royaume appartenoit à Xerxès. Parquoy Aria-« ménès, incontinent se levant de son siége, alla faire « hommage à son frère, et le prenant par la main droicte « le mena seoir dedans le siége royal, et de là en avant « fut tousjours le plus grand auprès de luy, et se mons-« tra bien affectionné en son endroict... Cest exemple « donc soit comme un patron original de vraye béni-« gnité et magnanimité. » Justin fait le même récit et y joint des réflexions de la même nature. « Ces deux « frères, dit-il, décidaient entre eux de la possession « d'un vaste royaume avec plus de modération qu'on « ne partage un modique patrimoine. Le vainqueur ne « montra point d'arrogance, ni le vaincu de chagrin; « et leur procès, sans querelle, s'était passé en témoi-« gnages mutuels d'affection et de confiance. » *Adeo fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit; ipsoque litis tempore, invicem munera miserint; et jucunda quoque inter se non solùm, sed credula convivia habuerint; judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convitio fuerit. Tantò moderatiùs tum fratres inter se regna maxima dividebant, quàm nunc exigua patrimonia partiuntur.*

Dans Hérodote, Darius meurt après s'être donné Xerxès pour successeur, et avant d'avoir entrepris de soumettre l'Égypte. Au contraire, Diodore de Sicile, fait entendre que Darius, dans les derniers temps de son règne, alla lui-même réprimer et apaiser la rébellion des Égyptiens; qu'il eut même la fantaisie de placer sa propre statue avant celle de Sésostris, et que le grand prêtre s'y opposa, en soutenant que la gloire

de Sésostris n'avait point encore été surpassée; que le roi des Perses ne s'offensa point de cette liberté pontificale, et se concilia les esprits par sa modération, par une conduite sage et religieuse, bien différente de celle qu'avait tenue Cambyse au sein de cette malheureuse contrée. Hérodote, qui a écarté ces détails, est en cela plus digne de foi, selon Rollin.

Darius mourut donc, l'an 485 avant l'ère vulgaire, et après trente-six ans de règne, sans avoir pu se venger ni des Égyptiens ni des Grecs. Xerxès ne songeait à soumettre que l'Égypte : Mardonius, son cousin germain, l'anima contre les Athéniens. L'Europe, lui disait-il, est une belle contrée, fertile en arbres à fruits, et digne à tous égards d'appartenir au roi de Perse. L'éloquence de Mardonius, inspirée par un ardent désir de devenir gouverneur de la Grèce, persuada le monarque. Survinrent des députés Thessaliens, qui, au nom des rois Aleuades, promettaient de seconder la nouvelle expédition, en même temps que les Pisistratides réfugiés à Suse manœuvraient pour l'obtenir. Ils mettaient en scène Onomacrite, fameux devin, qui a recueilli les oracles de Musée. Il avait été longtemps l'ennemi des descendants de Pisistrate; Hipparque l'avait banni d'Athènes, pour avoir été surpris insérant dans le recueil de Musée une prédiction qui menaçait les îles voisines de Lemnos d'être englouties dans la mer. Mais il était devenu l'ami des Pisistratides; car les réconciliations et les ruptures sont toujours faciles entre les intrigants, dont les affections ne sont jamais que les mouvements de leurs intérêts de chaque jour. Onomacrite avait donc suivi à Suse la famille des tyrans d'Athènes, et avait été présenté par elle au roi

de Perse; le devin débitait à la cour son répertoire d'oracles, omettant, dit notre historien, ceux qui prédisaient les revers des barbares, et choisissant les plus favorables, celui, par exemple, qui annonçait qu'un Perse joindrait les deux rives de l'Hellespont. Comment Xerxès n'aurait-il point entrepris la guerre, quand ses généraux, ses alliés, ses courtisans et un grand devin se réunissaient pour la lui conseiller! Il commença néanmoins par la porter en Égypte, réduisit cette contrée, et lui imposa un joug plus dur que celui qu'elle avait subi sous le règne précédent : il y laissa pour gouverneur son frère Achæménès, celui qu'assassina dans la suite Inaros, fils de Psammitichus.

De retour à Suse, Xerxès rassembla en conseil d'État tous les grands de son royaume, et leur déclara que, successeur de Cyrus, de Cambyse, et de Darius, qui s'étaient illustrés par de si glorieux exploits, il avait résolu d'acquérir autant de célébrité. « Le dessein « en est pris, disait-il, je vais réunir les deux rives de « l'Hellespont, je conduirai une armée dans la Grèce, je « punirai les Athéniens, et ne poserai pas les armes que « je n'aie vengé mon auguste père, en réduisant en cen- « dres une cité coupable. Il vous souvient de l'incendie « de Sardes, et vous n'ignorez pas l'outrage qu'Arta- « pherne et Datis ont reçu à Marathon. Quand nous « aurons subjugué l'insolente Athènes et les cités « ses voisines, l'empire des Perses n'aura pas d'autres « limites que le séjour éthéré du grand Jupiter, τῷ Διὸς « αἰθέρι ὁμουρέουσαν, et le soleil n'atteindra jamais nos « frontières; οὐ γὰρ δὴ χώρην γε οὐδεμίην κατόψεται ὁ ἥλιος « ὅμουρον ἐοῦσαν τῇ ἡμετέρῃ. Les Athéniens une fois « domptés, quelle ville, quel peuple osera se mesurer

« avec nous? Nous imposerons le joug de l'esclavage à « ceux qui nous ont offensés, et aussi à ceux dont nous « n'avons point à nous plaindre : οὕτω οἵ τε ἡμῖν αἴτιοι « ἕξουσι δούλιον ζυγὸν, οἵ τε ἀναίτιοι. C'est à vous de me « seconder, si vous voulez me plaire et mériter les ré« compenses que je réserve aux plus actifs serviteurs. Tel « est mon bon plaisir. Cependant je ne veux pas qu'il « soit dit que j'aie seul résolu cette entreprise : je la mets « en délibération, et chacun de vous va dire ce qu'il en « pense. »

Je ne saurais, Messieurs, adopter l'opinion de M. Miot qui trouve dans ce discours beaucoup de talent et d'adresse. Je n'y puis reconnaître que l'accent du despotisme, que la déclaration d'une volonté impérieuse. On sait trop qu'un souverain n'obtient de conseils sincères que lorsqu'il s'abstient de dicter, et même d'indiquer les avis qu'il veut qu'on lui offre. Chacun, après avoir entendu cette harangue, devait se dire : Le roi m'ordonne de lui conseiller de faire la guerre aux Athéniens. Mardonius prit la parole : il vanta l'éloquence de Xerxès, les hautes pensées, les vives lumières qui brillaient dans son discours ; il démontra que le roi qui avait conçu un si beau projet était le plus sage des Perses, non-seulement de ceux qui avaient jusqu'alors vécu, mais de tous ceux qui devaient naître, οὐ μόνον εἶς τῶν γενομένων Περσέων ἄριστος, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐσομένων. Il peignit les Grecs comme des peuples turbulents, imprudents, légers, inhabiles à la guerre, et devant lesquels il suffirait de se présenter avec des forces imposantes, pour les déconcerter. C'était ainsi que Mardonius *adoucissait*, selon la traduction de Larcher, *caressait*, selon M. Miot, l'o-

pinion de Xerxès. Le mot grec ἐπιλεήνας signifierait plutôt *polir, amollir,* que *caresser;* mais au fond le discours de Mardonius n'est que celui d'un flatteur; et l'on n'y voit rien de plus mitigé que dans celui du maître. Cet endroit est du petit nombre de ceux où Hérodote n'énonce point assez clairement sa pensée.

Tous les courtisans ayant voté comme il convenait de voter, Artabane, oncle du monarque, osa seul soutenir un avis contraire. S'il est vrai qu'il eût seul assuré la couronne à Xerxès, comme nous l'ont dit Plutarque et Justin, il crut apparemment qu'ayant fait un roi, il avait le droit d'enseigner à l'être. « C'est moi, dit-il, « qui ai conseillé à Darius, votre père et mon frère, de « ne point porter la guerre chez les Scythes : il s'est repenti de ne m'avoir pas cru. Vos regrets seront bien « plus amers, si vous attaquez non des Scythes, mais les « plus braves guerriers de la terre et les plus habiles « marins. Demandez à Datis et à Artapherne si les citoyens d'Athènes craignent des multitudes d'Asiatiques « enrégimentés. Vous aurez jeté un pont sur le détroit « qui sépare l'Asie de l'Europe : qu'il vous souvienne « des ponts construits par Darius sur le Bosphore de « Thrace et sur l'Ister! A quoi a-t-il tenu que celui de « l'Ister ne fût rompu avant que votre père y parvînt? « Et, s'il ne s'était rencontré là un Histiée qui voulut se « retrouver tyran de Milet, que devenaient les Perses « enfermés, poursuivis dans la Scythie? Faut-il donc que « le salut de votre nation dépende encore une fois des « intérêts personnels d'un seul homme? Quelle nécessité « vous force à prendre dès aujourd'hui une résolution « imprudente, dont vous auriez à rougir encore, quand « elle serait, ce qui n'arrivera point, couronnée par un

« succès fortuit? Il n'y a de grandes pensées que celles « que les dieux inspirent, et ils ne suggèrent que celles « que la réflexion mûrit. Les autres ne sont qu'orgueil« leuses; et plus l'on s'élève sans l'aveu des dieux, plus « on demeure exposé à leur foudroyant courroux; ils « envoient, quand il le faut, des poignées d'hommes pour « détruire des légions innombrables. Tels sont, ô roi, « les conseils que te devait Artabane. Et toi, Mardonius, « fils de Gobryas, jusqu'à quand déclameras-tu contre ces « Grecs, qui certes ne t'ont pas donné le droit de les « mépriser? Ne sais-tu pas que si la calomnie nuit quel« quefois à ceux qu'elle attaque, elle avilit toujours « celui qui la profère, et rend souvent coupable aussi « celui qui l'écoute? Tu veux la guerre; s'il la faut en« treprendre pour te complaire, du moins que le roi reste « à Suse. Pars, compose-toi une armée, choisis les gé« néraux qui commanderont sous tes ordres; pars et « laisse-nous tes enfants en otage; qu'on y retienne « aussi les miens, et qu'ils périssent avec moi, si tu re« viens vainqueur. On épargnera les tiens, si tu meurs « dans les combats; mais consens-tu à les voir périr, si « tu rentres vaincu dans tes foyers? Ah! si tu refuses « ces conditions, viendra le jour où Suse apprendra que « Mardonius, artisan des malheurs de la Perse, les a ex« piés par une mort funeste, dans les champs de Sparte « ou d'Athènes, et peut-être avant d'y être arrivé. »

Le roi, qui demandait des conseils, entra en fureur lorsqu'il eut entendu celui-là, et ne sut y répondre que par des injures et des menaces. « Si vous n'étiez pas, « dit-il, le frère de mon père, vous seriez déjà puni de « votre insolence. Vous êtes un lâche, que je laisserai ici « avec les femmes. Que je ne sois pas le fils de Darius,

« le petit-fils d'Hystaspe, le descendant d'Arsamès, d'A-
« riaramnès, de Théispès second, de Cyrus, de Cambyse
« l'Ancien, de Théispès premier et d'Achæménès, si je
« n'écrase pas les Athéniens. » Je vous retiendrais trop longtemps, Messieurs, si je vous rapportais tout ce que les commentateurs ont écrit pour expliquer cette généalogie et pour la rapprocher de celle que donne Eschyle, et qui en diffère essentiellement. Il n'y a ici qu'un seul point qui n'ait pas besoin d'éclaircissement, c'est la démence de Xerxès. Ce prince était trop agité pour présider plus longtemps son conseil : il leva la séance, et nous renverrons aussi à un autre jour l'exposé des suites de cette délibération.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU SEPTIÈME LIVRE. — XERXÈS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES.

Messieurs, je vous ai exposé, dans notre dernière séance, tout ce qu'on sait, par Hérodote et par d'autres anciens écrivains, des suites de la bataille de Marathon, des monuments établis pour en consacrer la mémoire, de la retraite des Perses et du sort des Érétriens qu'ils amenaient captifs, des soupçons qui s'élevèrent dans l'Attique contre les Alcmæonides, famille dont Hérodote vous a tracé l'histoire, sous prétexte de faire son apologie, enfin de l'accusation plus grave intentée contre Miltiade après qu'il eut échoué dans l'expédition de Paros : nous avons recueilli les détails de la condamnation et de la mort de cet illustre général; en étudiant ensuite les onze premiers chapitres du septième livre d'Hérodote, nous avons vu le roi de Perse préparer à la fois deux entreprises, l'une contre les Grecs, l'autre contre l'Égypte révoltée. La longue durée de ces préparatifs a laissé les annales de la Perse et de la Grèce presque vides depuis l'an 489 avant notre ère jusqu'à l'an 485, où Darius mourut, soit après avoir soumis l'Égypte, comme le feraient penser les récits de Diodore de Sicile, soit avant d'y être entré, hypothèse plus probable et qui est celle d'Hérodote. Selon cet historien, Darius avait désigné son fils Xerxès pour son successeur. Mais on adopte plus ordinairement la tradition suivie par Plutarque et par Justin, et l'on suppose avec eux que la contestation entre Ariaménès et Xerxès

a été jugée en faveur du second par leur oncle Artabane. Installé sur le trône, Xerxès commença, si nous en croyons Hérodote, par réprimer la rébellion des Égyptiens, et, de retour à Suse, il songea plus que jamais à déclarer la guerre aux Athéniens : il y était excité par Mardonius, par les Pisistratides et par le devin Onomacrite. Il assembla les grands de son royaume, leur fit connaître la résolution qu'il avait prise, et leur ordonna de lui dire ce qu'ils en pensaient. Mardonius ne pouvait manquer d'y applaudir, et tous les courtisans l'imitèrent. Artabane seul osa proposer de laisser les Grecs en paix; il faillit porter à l'instant la peine de cette audace : son neveu Xerxès lui répondit par des injures menaçantes.

L'argument par lequel on prouvait la légitimité de l'entreprise se tirait du nom de *Péloponnèse*, qui désignait une partie considérable de la Grèce. Ce nom venait de Pélops, et Pélops était Phrygien. Or la Phrygie était tombée, depuis, sous l'empire des Perses. Donc Xerxès succédait aux droits de Pélops; comme souverain de la Phrygie, il l'était du Péloponnèse, et partant, de la Grèce entière : c'était son bien qu'il allait reprendre. Quelque décisif que fût cet argument, et quoiqu'au fond il ressemble à ceux que renferment la plupart des manifestes anciens et modernes, Xerxès se sentait pourtant ébranlé par cette harangue d'Artabane contre laquelle il s'était si violemment emporté. Ce discours lui revint, durant la nuit, à la mémoire; et des réflexions sérieuses l'auraient détourné de son projet, si, à deux reprises, il ne lui était apparu en songe, à ce que disent les Perses, un homme d'une très-haute stature, qui lui ordonna de l'exécuter. Il ne tint pas compte du premier

de ces avertissements surnaturels; au contraire, convoquant de nouveau les grands seigneurs, il leur signifia qu'il renonçait à l'expédition décidée la veille. « Je suis jeune, leur dit-il, et n'ai point encore cette « prudence consommée que le nombre des années amène. « Je vois bien qu'on abuse de mon inexpérience; j'ai des « conseillers qui m'entraînent à prendre ces résolutions, « qui conviennent à leurs intérêts personnels. Attribuez « à leurs suggestions et à l'effervescence de mon âge, « les expressions peu mesurées qui m'échappaient hier « quand je répondais à mon oncle. » Ce repentir était assurément fort honorable, et les courtisans s'empressèrent d'y applaudir presque autant qu'aux paroles insensées qu'il expiait. Mais le fantôme reparut au milieu de la nuit suivante, plus impérieux et plus menaçant que la première fois : comment ne pas obéir? En vain l'oncle Artabane, toujours sensé, remontra que les songes n'ont rien de divin, qu'ils sont les débris confus des idées qui ont occupé l'esprit pendant le jour : Xerxès voulut qu'Artabane se revêtît des habits royaux et se couchât dans le lit royal, pour voir si le spectre ne lui apparaîtrait point aussi. « Pourquoi faut-il, disait l'on« cle, que je prenne vos habits et que je sois étendu sur « votre lit? le fantôme ne peut-il pas venir me trouver « dans le mien, s'il a quelque chose à me dire? et s'il « se laisse abuser lui-même au point de me prendre pour « vous quand j'occuperai votre place, vaut-il la peine « que nous écoutions ses conseils? » On en fit pourtant l'épreuve; et tandis que l'oncle tenait, durant la nuit, la place du neveu, le spectre vint et parla en ces termes : « C'est donc vous, seigneur Artabane, qui détour« nez Xerxès de faire la guerre aux Athéniens! De quoi

« vous mêlez-vous? Est-ce à vous de gouverner la « Grèce? Croyez-moi, votre résistance, si elle persévère, « ne restera pas impunie. » Voilà donc, Messieurs, le sage Artabane devenu visionnaire à son tour; il croit voir des fers ardents avec lesquels on s'apprête à lui brûler les yeux. Il s'éveille, il s'écrie, il s'élance hors de sa couche; et voyant son neveu accourir au même instant, il le conjure de ne plus différer l'expédition; il s'en déclare le plus zélé partisan. Un dernier rêve acheva d'y déterminer le roi : il se vit, en dormant, couronné d'une branche d'olivier; et des rameaux partis de cette branche s'étendaient sur toute la terre. N'était-il pas évident qu'il allait conquérir le monde et régner sur le genre humain tout entier? Ceux qui ont voulu trouver quelque réalité dans ces contes, ont dit que c'étaient des machines que faisait jouer Mardonius. Il est plus probable que la fantasmagorie n'avait point encore fait tant de progrès, et qu'il n'y avait là que des fables populaires, que la politique imaginait et répandait à son profit. Quatre années furent employées aux préparatifs de l'expédition : c'est, dit Hérodote, la plus considérable dont on ait connaissance.

Xerxès ordonna de percer le mont Athos et d'y creuser un canal. Des coups de fouet entretenaient l'activité des travailleurs; et ceux qui succombaient étaient aussitôt remplacés par d'autres. L'Athos s'avance dans la mer, et ses flancs sont habités. Il forme une presqu'île, qui tient au continent par un isthme long de douze stades depuis le golfe d'Acanthe ou du Strymon jusqu'à celui de Singos, et renferme les villes de Sané, Dium, Thyssos, Cléones, Olophyxos, Acrothoon. La description des travaux qu'ordonna Xerxès, est traduite avec

beaucoup de précision par M. Miot en ces termes : « Quand la fouille eut atteint une certaine profondeur, « des ouvriers restés en bas continuèrent à creuser, « tandis que d'autres se tenant à divers degrés sur des « échelles, recevaient la terre et se la donnaient de « main en main, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à ceux « de l'extrémité supérieure, qui la jetaient en dehors. « Tous ces ouvriers, à l'exception des Phéniciens, eu- « rent un double travail à faire à cause de l'éboulement « des parois de la fouille; car, ayant donné au fond la « même largeur qu'à l'évasement, ces parois, mainte- « nues perpendiculaires, se renversèrent sur elles-mê- « mes; mais les Phéniciens, qui montraient dans tous « leurs travaux beaucoup plus de connaissance et d'in- « dustrie que les autres nations, en firent preuve en « cette circonstance. Dans la partie de la fouille qui « leur était assignée par le sort, ils eurent soin de don- « ner à l'ouverture une largeur double de celle qui avait « été réglée pour le canal, et en s'enfonçant ils dimi- « nuaient successivement cette largeur, de manière « qu'en atteignant le fond elle fût réduite à ce qu'elle « devait être, et égale à celle que les autres travailleurs « avaient donnée partout. Dans une prairie voisine de « leurs travaux, les Phéniciens avaient établi leur place « publique et leur marché : une grande quantité de « farine venant de l'Asie y était exposée. » Ici, Messieurs, Hérodote observe qu'il eût été moins pénible de transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre par dessus l'isthme; mais Xerxès voulait montrer sa puissance. Plutarque ajoute à ce récit une lettre adressée au mont Athos par le grand monarque. « Divin Athos, qui « portes ta cime jusqu'au ciel, ne t'avise pas d'opposer

« tes pierres à mes travailleurs, si tu ne veux que je te « fasse couper et jeter à la mer. » Des auteurs modernes ont révoqué en doute tout ce travail, dont en effet il n'est resté sur le sol aucune trace.

Au même temps, les Égyptiens fournissaient, pour la construction des ponts, une immense quantité de gros câbles en papyrus et en écorces d'arbres. Tous les genres de subsistances et de munitions s'accumulaient dans des magasins convenablement situés, soit à Leucé-Acté de Thrace, aujourd'hui la côte blanche de la Propontide, soit à Tyrodize, à Dorisque, à Éion sur le Strymon et jusque dans la Macédoine. L'armée de terre, partie de Critalles en Cappadoce, passait le fleuve Halys, traversait la Phrygie, et arrivait à Célæne, où sont les sources du Mæandre et du Catarractès, où se voit aussi l'outre formée de la peau de Marsyas, écorché par Apollon. L'opulent Pythius reçut à Célæne le roi Xerxès, traita magnifiquement l'armée, et offrit pour les frais de la guerre deux mille talents d'argent et trois millions neuf cent quatre-vingt-treize mille statères dariques d'or. On évalue ces deux sommes ensemble à quatre-vingt-six millions quatre cent mille francs de notre monnaie. Xerxès ne les accepta point; au contraire, il fit présent à Pythius de sept mille statères pour lui en compléter un nombre rond de quatre millions. En se remettant en marche, l'armée passa près de la ville d'Anaua et d'un lac d'où l'on retire du sel, gagna Colosses, où le fleuve Lycus se perd en se précipitant dans un gouffre, atteignit les frontières de la Phrygie et vint camper à Cydrara, où une colonne, érigée par le roi de Lydie, Crésus, marque la limite des deux pays. A ce point, la route se partage en deux branches, la gau-

che conduit en Carie, et la droite à Sardes. Xerxès prit cette deuxième direction; il traversa le Mæandre et passa par Callatébos, ville où l'on fabrique une espèce de miel, tiré du froment et du myrica ou tamarix, quoique, aujourd'hui, Messieurs, extraire du miel des tiges, des feuilles ou des fruits du tamarix, paraisse aux naturalistes une chose à peu près impossible. Hérodote nous conte aussi que Xerxès remarqua sur cette route un platane d'une si grande beauté qu'il le fit parer d'ornements en or, et le donna en garde à un soldat. Enfin le roi entra à Sardes; et de là expédia des hérauts dans toute la Grèce, excepté Sparte et Athènes, pour requérir l'hommage de la terre et de l'eau, et ordonner de tenir des repas prêts à toute heure et en tous lieux.

Entre Sestos et Madytos, et en face d'Abydos, la côte de la Chersonèse est très-âpre. C'est sur ce rivage que, peu de temps après, Xanthippe, l'accusateur de Miltiade et le père de Périclès, fit clouer vif sur une planche Artayctès, qui gouvernait Sestos pour les Perses, et qui ayant, disait-on, introduit des femmes dans le temple de Protésilas à Éléonte, avait commis avec elles des sacriléges. A partir d'Abydos, les ingénieurs de Xerxès venaient d'établir deux ponts : l'un, en câbles de lin blanc, était l'ouvrage des Phéniciens; les Égyptiens avaient fait l'autre en cordages de papyrus. A peine la communication était-elle ainsi établie entre l'Asie et l'Europe; une tempête survint, qui ruina tout l'ouvrage. Cet événement valut à l'Hellespont trois cents coups de fouet que lui fit appliquer Xerxès : on dit même que ce prince ordonna de marquer l'eau d'un fer rouge : « Onde amère, s'écriaient les exécuteurs, ton

« seigneur et maître t'inflige cette peine, parce que tu « l'as offensé gratuitement : il te passera de gré ou de « force ; on a bien raison de ne pas t'offrir de sacrifices, « puisque tu es un fleuve trompeur et salé : δολερῷ τε « καὶ ἁλμυρῷ ποταμῷ. » Homère a aussi considéré ce détroit comme un fleuve ; il le qualifie large, épithète qui ne lui convient pas quand on le regarde comme une mer. Du reste, le roi Xerxès ne se borna point à ces actes d'extravagance ; il fit couper la tête à ceux qui avaient présidé à la construction des ponts renversés par la tempête. Il est permis de croire que les Grecs, ennemis de ce prince, ont exagéré, inventé peut-être les plus odieuses circonstances de cette histoire : quoique nous ayons en ce moment dépassé l'époque de la naissance d'Hérodote, il s'en faut que ses récits soient encore dégagés d'incertitudes. Mais il décrit les nouveaux ponts de bateaux que les Perses parvinrent à établir. On y employa six cent trente-quatre navires fortement liés les uns aux autres, et arrêtés par des ancres. Lorsqu'ils furent ainsi disposés, on tendit avec des machines de bois, d'un rivage à l'autre, des câbles formés chacun de deux cordages en lin blanc, ou de quatre en papyrus, tordus ensemble. Ensuite on composa les planchers des ponts avec des madriers sciés et fixés sur les câbles ; on étendit sur ces planchers des branches d'arbres qu'on recouvrit d'une terre bien battue, et l'on éleva, à droite et à gauche, des palissades ou parapets, pour empêcher les chevaux et les bêtes de somme de s'effrayer à la vue de la mer. L'un des deux ponts était établi du côté de la Propontide, l'autre du côté de la mer Égée. Hérodote évalue leur longueur à sept stades, c'est-à-dire, selon Barthélemy,

trois cent cinquante-neuf à trois cent soixante-quinze toises : les mesures prises depuis trente-huit ans donnent onze cent vingt-cinq à onze cent trente, ou, à tout le moins, huit cents toises pour la largeur de l'Hellespont, aux points où les deux rives sont le plus rapprochées. On ne retrouve donc pas ici l'exactitude ordinaire d'Hérodote.

Quelques interprètes ont cru qu'il ne parlait que d'un seul pont : mais son texte donne lieu d'en distinguer deux; c'est l'opinion de Barthélemy, du major Rennell et de M. Schweighæuser. Les deux files de navires étaient, dit l'historien, disposées sur une ligne oblique, et se trouvaient ainsi dans la direction du courant, afin que les câbles fussent maintenus dans une égale tension. Ceci, Messieurs, semble fort juste, puisqu'en effet le courant du canal est oblique à la côte. Les premiers ponts avaient été facilement rompus, apparemment parce que les architectes avaient eu la maladresse de les faire directs, et formant des angles droits avec la côte : le courant prenait plusieurs bateaux par leur travers, dérangeait la position de leurs quilles, et rendait inégale la tension des câbles. Les seconds ingénieurs obvièrent à ce désordre, en plaçant tous les navires dans le fil de l'eau. Ces observations peuvent contribuer à rendre croyable la construction de ces ponts, qui semble attestée par tous les anciens livres, et sur laquelle on a cependant élevé quelquefois des doutes.

Les ponts étant achevés et le mont Athos percé, le roi, qui avait passé l'hiver à Sardes, partit au printemps pour Abydos avec toute son armée. Ne voilà-t-il pas qu'au moment où il se met en marche, le soleil disparaît de la place qu'il occupait dans les cieux, et que,

par un temps serein et sans nuage, tout à coup le jour finit et la nuit commence? Le roi s'épouvante; il appelle ses mages, qui lui répondent : « L'avenir est annoncé « aux Persés par la lune, et aux Grecs par le soleil : c'est « la ruine de toutes les cités grecques qui vient d'être « prédite. » Si l'historien a voulu indiquer une éclipse, il s'est servi d'expressions peu précises; et d'ailleurs les tables astronomiques n'offrent aucune éclipse qui puisse coïncider avec le moment où Xerxès partait de Sardes, au printemps de l'an 480 avant notre ère. C'est donc encore ici une de ces traditions vagues qu'Hérodote recueille avec trop de complaisance. Quoi qu'il en soit, ce phénomène céleste alarma aussi Pythius, l'homme aux quatre-vingt-six millions, qui avait cinq fils dans l'armée des Perses : il vint redemander l'aîné; il supplia le grand roi de se contenter des quatre autres. « Misérable que « tu es, lui répondit Xerxès, je marche moi-même con« tre la Grèce, et avec moi, mes enfants, mes frères, mes « proches, mes amis; et tu m'oses parler de ton fils, toi « mon esclave! Naguère tu m'offrais tes trésors, et je ne « t'ai pas permis d'effacer Xerxès en générosité. Je serai « généreux encore; je te laisserai vivre, toi et quatre de « tes enfants; je ne te punirai que par la perte de l'aîné, « objet de ta prédilection. » Et à l'instant cet aîné fut coupé en deux par le milieu du corps; on en mit une moitié à droite et l'autre à gauche du chemin par lequel défilait l'armée. Sénèque rapporte ce même fait, en le modifiant un peu : Xerxès accueille amicalement Pythius redemandant un de ses cinq fils, et lui permet de choisir celui qu'il voudra : quand le choix est fait, c'est le fils ainsi désigné qui est immolé à l'instant sous les yeux du père : *At quantò Xerxes facilior! qui Pythio quinque*

filiorum patri, unius vacationem petenti, quem vellet eligere permisit; deinde quem elegerat, in partes duas distractum ab utroque viæ latere posuit, et hac victima lustravit exercitum. Telle est, ajoute Sénèque, la férocité des rois sans instruction et sans lettres. *Hæc barbaris regibus feritas in ira fuit, quos nulla eruditio, nullus literarum cultus imbuerat.* On aimerait à décider que de tels excès sont impossibles, parce que les hommes ne les supporteraient pas : malheureusement la patience humaine est sans bornes comme la cruauté des tyrans.

Pythius avait terminé sa prière par des vœux pour le roi des Perses : « Puissiez-vous revenir bientôt, après « avoir accompli vos desseins magnanimes ! » Au premier livre de l'Iliade, Chrysès dit de même aux Atrides : « Puissent les dieux renverser par vos mains la ville de « Priam et vous ramener heureusement dans vos foyers ! » On citerait aisément beaucoup d'imitations de cette espèce, et il va s'en présenter une plus remarquable. Hérodote fera le dénombrement de toutes les nations qui composaient l'armée de Xerxès; il décrira leurs armures, nommera leurs chefs; comme Homère fait passer sous nos yeux les guerriers de tous les peuples de la Grèce. Mais, dans Hérodote, cette revue est précédée de quelques détails dignes d'attention. Les équipages et les chariots ouvraient la marche, et ils étaient suivis de troupes indistinctement tirées de tous pays. Un intervalle séparait ce premier corps de celui où était le roi. Mille cavaliers choisis dans toute la Perse, et mille lanciers d'élite tenant le fer de leurs lances tourné vers la terre, précédaient les dix chevaux sacrés de Nisée superbement enharnachés, et le char de Jupiter traîné

par huit chevaux blancs; le cocher, qui tenait les rênes, marchait à pied; car il n'est pas permis à un mortel de monter sur ce divin char. Suivait celui de Xerxès, traîné par des chevaux niséens, c'est-à-dire de la plaine de Nisée en Médie; et l'on voyait aussi à côté du char, le cocher du roi, Patiramphès, fils du Perse Otanès. Voilà dans quel ordre Xerxès sortit de Sardes; mais il changeait à son gré de voiture, ou passait en un chariot couvert. Derrière lui, venaient mille lanciers, mille cavaliers et dix mille hommes d'infanterie, tous choisis dans l'empire entier. Mille des fantassins portaient une grenade d'or à l'extrémité inférieure de leurs piques, et enveloppaient les neuf mille autres qui n'avaient que des grenades d'argent : à cette infanterie succédait une cavalerie de dix mille Perses; et un intervalle de deux stades restait vide entre eux et le reste de l'armée.

On gagna les bords du Caïque, et laissant à gauche la montagne de Cane, on arriva, par l'Atarnée, à la ville de Carine; puis on traversa la plaine où sont les villes d'Atramyttium et d'Antandros. Au pied de l'Ida, on fut assailli par un violent orage; la foudre tua beaucoup de monde. On épuisa les eaux du Scamandre pour désaltérer les hommes et les animaux. Xerxès monta dans Pergame, visita l'ancienne demeure de Priam, sacrifia mille bœufs à Minerve Iliade, pendant que les mages faisaient des libations aux héros. Dans la nuit qui suivit ces cérémonies pieuses, une terreur panique se répandit parmi les soldats. Le lendemain pourtant, l'armée reprit sa route; et après avoir laissé à sa gauche les villes de Rhœtium, d'Ophryneum et de Dardanus; à sa droite, le pays des Gergithes-Teucriens, elle

campa près d'Abydos. Là, Xerxès voulut voir toutes ses troupes; on lui avait préparé un trône de marbre blanc, sur un tertre qui dominait la plaine, et d'où l'on voyait aussi la mer; en sorte que les regards du prince embrassaient son armée de terre et sa flotte. En admirant ce spectacle, il eut la fantaisie de voir la représentation d'un combat naval; on lui en joua un, où les Phéniciens de Sidon furent vainqueurs. En se félicitant de sa puissance, il versa néanmoins des pleurs. Son oncle Artabane lui en demanda la cause : « Je pleure, dit-il, « quand je songe que de tant de milliers d'hommes, il « n'en restera pas un seul dans cent ans; la vie est si « courte. » Hélas! il ne s'employait que trop à l'abréger et à la rendre malheureuse à la plupart de ses sujets. Son oncle essaya de lui faire comprendre que la mort, loin d'être le plus grand des maux, n'est que la fin de ceux qu'on endure en subissant la tyrannie et quelquefois en l'exerçant. Le sage Artabane hasarda quelques réflexions nouvelles sur l'entreprise où le roi s'était engagé; il en prédit les désastreux effets. Il y voyait deux grands obstacles, la mer et la terre; la mer, par ses tempêtes contre lesquelles une flotte si nombreuse ne trouverait d'abri dans aucun port; la terre, qui finirait par susciter des ennemis et par refuser des subsistances. Le monarque répondit par un long verbiage, où l'on ne démêle qu'une seule idée : savoir, qu'il faut oser pour réussir, et que les premiers rois de la Perse n'ont agrandi leur empire qu'en bravant les dangers. Artabane lui conseilla de s'abstenir, du moins, d'employer les Ioniens contre la Grèce, de ne point leur demander des services qu'ils ne pourraient lui rendre qu'en manquant à leurs devoirs envers leurs métropoles,

et de ne pas exposer l'armée perse au mal qu'ils lui pourraient faire, si l'amour de la patrie et de la liberté renaissait dans leurs âmes. « Quoi! répliqua Xerxès, « avez-vous oublié les preuves de fidélité que nous ont « données les Ioniens à la fin de la guerre de Scythie? « et n'avons-nous pas entre nos mains leurs biens, leurs « enfants, leurs femmes? Cessez donc de vous alarmer; « retournez à Suse; veillez-y, en mon absence, à la con- « servation de ma maison et de mon pouvoir; je les dé- « pose entre vos mains. » L'oncle du roi regagna la capitale de l'empire; et Xerxès, délivré d'un importun conseiller, convoqua les grands personnages de son armée pour leur annoncer qu'on allait passer l'Hellespont, après avoir offert des sacrifices aux dieux de la Perse. Le lendemain, dès l'aurore, on purifia les ponts par des parfums, on sema la route de branches de myrte. Quand l'astre du jour parut, le roi fit, avec une coupe d'or, une libation dans la mer : tourné vers l'orient, il conjura les dieux de protéger l'expédition, et d'en écarter tout obstacle jusqu'à ce que les Perses eussent atteint les dernières limites de l'Europe. En achevant ces mots, il lança dans l'Hellespont le vase qu'il tenait à la main, puis un cratère d'or, puis une épée. Hérodote ne sait trop si ces présents n'étaient pas destinés à consoler l'Hellespont de ces coups de fouet qu'on lui avait appliqués; mais il est toujours superflu de chercher les motifs d'un acte superstitieux.

Lorsqu'on eut fini ces puériles cérémonies, l'infanterie et la cavalerie commencèrent à passer sur le pont établi du côté de la Propontide; les bagages et les valets sur celui qui était plus près de la mer Égée. En avant de l'armée, marchaient dix mille Perses, portant

des couronnes sur la tête, et suivis de l'infanterie composée d'hommes de diverses nations. Leur passage occupa le premier jour. Au second, ce fut le tour de la cavalerie, des lanciers portant la pointe de leur arme tournée vers la terre, des chevaux sacrés, du char de Jupiter-Soleil, du cortége de Xerxès, et de ce prince lui-même qui passa, dit-on, le dernier. Arrivé ainsi en Europe, Xerxès vit défiler pendant sept jours et sept nuits tout le reste de ses innombrables soldats que l'on faisait avancer à coups de fouet. On dit qu'un Hellespontin, en contemplant cette armée, s'écria : « O Jupiter, « avais-tu donc besoin de prendre les traits d'un Perse, « et de rassembler tous les hommes de l'Asie pour écra« ser la Grèce? » Il faut convenir, Messieurs, que l'horrible et ignoble circonstance des coups de fouet met une énorme différence entre le recensement qui va bientôt nous être exposé, et celui d'Homère, auquel je le comparais tout à l'heure. C'était un présage bien plus sinistre que tous les prodiges dont les Perses s'effrayaient. Une cavale enfanta un lièvre : d'où l'on tirait, non sans quelque justesse, une conséquence pareille à celle de la montagne qui accouche d'une souris; cependant la flotte partit en même temps de l'Hellespont, et suivit une direction opposée à celle de l'armée de terre. Les vaisseaux faisaient voile au couchant, vers le cap Sarpédon, où ils avaient ordre de s'arrêter. L'armée marchait vers l'orient à travers la Chersonèse, entre le tombeau d'Hellé, fille d'Athamas, et la ville de Cardia. Elle passa au milieu d'Agora; puis, en suivant les contours du lac Mélas, elle gagna les bords du fleuve de ce même nom, et le mit presque à sec pour se désaltérer. Ensuite, laissant derrière elle Ænos, ville ionienne,

et le lac Stentoris, elle entra dans le Dorisque, vaste plaine contiguë au rivage de la Thrace, et arrosée par l'Hèbre. Là se trouvait un château occupé par une garnison perse depuis l'expédition de Darius en Scythie. Xerxès rangea son armée en bataille dans cette plaine, fit avancer la flotte vers le rivage voisin, et procéda à un dénombrement général. On réunit dans un certain espace dix mille hommes serrés le plus possible les uns contre les autres, et l'on traça autour d'eux une enceinte que l'on mura jusqu'à la hauteur de la ceinture d'un homme. On y fit entrer successivement tous les individus composant l'armée; et l'enceinte s'étant ainsi remplie cent soixante-dix fois, on en conclut que le nombre des hommes s'élevait à un million sept cent mille. Maintenant, Messieurs, Hérodote va faire l'énumération des différents peuples qui avaient fourni tant de soldats.

Les Perses : ils ont la tête entourée de bonnets flexibles appelés tiares. Leur corps est couvert d'une tunique à manches, et par-dessus, d'une cuirasse de fer poli, façonné en écailles de poissons; leurs boucliers sont en osier; et leurs armes offensives consistent en une courte pique, un grand arc, des flèches en roseau, un poignard attaché à la ceinture du côté de la cuisse gauche. Otanès les commande; c'est le père d'Amestris, épouse de Xerxès. Jadis les Perses se sont nommés Céphènes ou Artéens; mais depuis que Persée, fils de Danaé et de Jupiter, vint épouser Andromède, fille de Céphée et petite-fille de Bélus, et qu'il eut d'elle un fils appelé Persès, ce nom est resté au pays et à la nation.

Les Mèdes : leur équipage guerrier ressemble à ce-

lui des Perses; ils ont pour général Tigrane, de la famille des Achæménides. Leur nom vient de la Colchidienne Médée, qui d'Athènes se rendit dans leur pays : auparavant ils s'appelaient Ariens. Vous observerez, Messieurs, que les étymologies qu'Hérodote tire de Persée et de Médée, sont des imaginations grecques, quoiqu'il attribue la seconde aux Mèdes eux-mêmes. Mais l'ancienne dénomination d'Ariens ou Aréianiens se trouve confirmée par un article d'Étienne de Byzance, et par les recherches de MM. Silvestre de Sacy et Saint-Martin. C'était à peu près la province perse appelée Aran, et aujourd'hui Aderberjan; et il se peut encore que le nom d'Aria ait des rapports avec celui d'Iram.

Les Cissiens : Anaphès, fils d'Otanès, les commande: ils sont habillés et armés comme les Perses; seulement ils portent des mitres au lieu de tiares.

Les Hyrcaniens : il n'y a point de différence entre leur costume guerrier et celui des Perses. Mégapane, depuis gouverneur de Babylone, est à leur tête.

Les Assyriens et *les Chaldéens* marchent sous la conduite d'Otaspès : ils ont des casques d'airain, des cuirasses de lin, des lances, des poignards, et des massues de bois garnies de têtes de clous en fer.

Les Bactriens et *les Saces* ont pour chef commun un frère de Xerxès, Hystaspe, fils de Darius et d'Atossa. Les Bactriens sont coiffés comme les Mèdes, mais ils portent de courtes javelines, et des arcs faits avec une espèce de roseau qui croît dans leur pays (c'est le bambou peut-être). Les Saces, originairement Scythes, se couvrent la tête d'un bonnet pointu qu'ils nomment cyrbasie. Leurs jambes sont revêtues de chausses, leurs

armes offensives sont l'arc, le poignard et la sagare, hache à deux tranchants.

Les Indiens : ils s'habillent d'étoffes de coton ; leurs arcs sont faits de roseau, ainsi que leurs flèches, dont la pointe est en fer. Pharnazathrès est leur général.

Les Ariens : il ne faut pas les confondre avec les Mèdes qui ont autrefois porté ce nom. Toutefois l'arc de ces Ariens est médique ; le reste de leur armure est à peu près celle des Bactriens. Ils sont commandés par Sisamnès.

Les Parthes et *les Chorasmiens* ont pour chef Artabaze ; *les Sogdiens*, Azane, *les Gandariens* et *les Dadices*, Artyphius, fils d'Artabane. Ces cinq peuples sont équipés comme les Bactriens.

Les Caspiens : Ariomardus, autre fils d'Artabane, les conduit. Leurs manteaux courts s'appellent *sisyrne ;* leurs armes sont l'arc fait de roseau indigène et le cimeterre.

Les Sarangéens : leur chaussure monte jusqu'aux genoux, leurs habits sont teints de belles couleurs, leurs armes consistent dans l'arc et les javelines des Mèdes. Phérendate les a sous ses ordres.

Les Pactyices : ils ont pour général Artyntès ; pour vêtement, la sisyrne des Caspiens ; pour armes, l'arc et le poignard.

Les Outiens et *les Myciens* sont commandés par Arsamène, autre frère du roi. Par leur habillement et leur armure ils ressemblent aux Pactyices ; et il en est de même des *Paricaniens,* dont le général est Siromitrès.

Les Arabes : zéira est le nom de l'ample saie qui les couvre, et qui est fixée par une ceinture : leur arc, qu'ils portent sur l'épaule droite, peut se tendre dans les deux sens. Arsamès les tient sous ses ordres : c'est un demi-frère de Xerxès, un fils d'Artystona, la

plus chérie des épouses de Darius, celle dont il fit faire la statue en or battu au marteau. Les Éthiopiens sont aussi sous le commandement d'Arsamès : ils se blanchissent la moitié du corps avec de la craie, et peignent l'autre en rouge avec du minium. Ils s'habillent de peaux de lion ou de panthère; leurs arcs de palmier sont longs de trois coudées, leurs flèches de roseau se terminent, sans fer, par une pointe fort aiguë; ils s'arment aussi de massues garnies de têtes de clous, et de lances dont la pointe est une corne de gazelle bien aiguisée. D'autres Éthiopiens, ceux de l'orient, marchaient avec les Indiens, et ne différaient de ceux de la Libye que par l'idiome et par les cheveux, qu'ils avaient très-droits et très-lisses, tandis que les Libyens les ont fort crépus. Les Éthiopiens orientaux ou asiatiques portaient sur la tête la peau d'une tête de cheval, y compris les oreilles dressées et une partie de la crinière. Ne faisant point usage de boucliers d'airain, ils employaient des peaux de grues pour armes défensives.

Les Libyens : leur général est Massagès; ils sont vêtus de cuir, et se servent de javelots dont l'extrémité est durcie au feu.

Les Paphlagoniens et *les Matiéniens*. Dotus les commande; leur chaussure monte jusqu'à mi-jambe : ils ont des poignards, des javelots, des piques de moyenne grandeur, un petit bouclier, et sur la tête un casque en mailles de fer. Cet équipage est aussi celui des *Ligyens*, des *Mariandyniens*, et des *Syriens*, trois peuples placés sous les ordres de Gobryas, autre fils de Darius et d'Artystona.

Les Phrygiens et *les Arméniens*. Artochmès, gen-

dre de Darius, est à leur tête; ils offrent à peu près le même aspect que les Paphlagoniens : on dit que les Phrygiens s'appelèrent Briges, tant qu'ils demeurèrent en Europe, près de la Macédoine, et qu'ils ne prirent le nom de Phrygiens qu'en passant en Asie.

Les Lydiens et *les Mysiens* : ils sont réunis sous les ordres d'Artapherne, qui fut le collègue de Datis à Marathon. Les Lydiens ont quitté le nom de Méoniens pour prendre celui de Lydus, fils d'Atys. Leur armure est assez semblable à celle des Grecs. Les Mysiens durcissent au feu l'extrémité de leur javelot; ils portent un casque qui leur est propre et un petit bouclier.

Les Thraces : un bonnet de peau de renard, une tunique, une zeira, des bottines de cuir de chevreau, un bouclier, des javelots, un court poignard, tel est leur équipement. En passant en Asie, ils ont pris le nom de Bithyniens. Bassacès, fils d'Artabane, les conduit. Le nom d'un autre peuple a disparu du texte d'Hérodote, et l'on n'a formé, pour le retrouver, que de vaines conjectures. L'historien nomme ensuite *les Cabéliens-Méoniens*, *les Milyens*, *les Mosques*, *les Tibarènes*, *les Macrons*, *les Mosynæques*, *les Mares*, *les Colchidiens*, *les Alarodiens* et *les Saspires*. Le commandement de ces peuples était partagé entre cinq généraux : Badrès, Ariomarde fils de Darius, Artayctès, Pharandate et Masistius.

Mardontès conduisait des insulaires de la mer Érythrée vêtus et armés comme les Mèdes. Chacun des commandants perses qui viennent d'être nommés avait sous lui des officiers de divers ordres, myriarques, chiliarques, hécatontarques et décarques, c'est-à-dire préposés à dix mille hommes, à mille, à cent, à dix,

outre quelques adjudants. Les généraux suprêmes de cette immense infanterie étaient Mardonius, et après lui, Tritantæchmès fils d'Artabane, Smerdoménès fils d'Otanès, Masistès fils de Darius et d'Atossa, Mégabyse fils de Zopyre, et Gergis. Toute l'infanterie était sous leurs ordres, à l'exception pourtant du corps d'élite de dix mille Perses, distingués par le nom d'Immortels. On les nommait ainsi parce que ceux d'entre eux qui venaient à mourir étaient à l'instant remplacés, de telle sorte que leur nombre demeurât toujours le même, ni plus ni moins. Ce corps se composait des guerriers les plus riches et les plus braves. Leurs vêtements et leurs armes étaient ornés d'or. A leur suite, des chariots couverts voituraient leurs concubines et leurs domestiques très-nombreux. Des chameaux et des fourgons portaient leurs vivres et leurs provisions diverses, qui ne restaient pas confondues avec celles du reste de l'armée. Hydarnès leur avait été donné pour chef.

Quoique les différents peuples qu'Hérodote vient d'énumérer eussent des chevaux, tous n'en avaient point fourni : la cavalerie ne se composait que de Perses, de Sagartiens nomades, de Mèdes, de Cissiens, d'Indiens, de Bactriens, de Caspiens, de Libyens, de Caspires, de Paricaniens et d'Arabes. Ces derniers montaient des chameaux et fermaient la marche, afin d'éviter aux chevaux l'effroi que la vue et l'odeur des chameaux leur causent. Les Sagartiens nomades faisaient partie de la nation perse; ils parlaient la même langue. Leurs cavaliers, au nombre de huit mille dans l'armée de Xerxès, n'avaient pour toute arme en fer ou en airain qu'un poignard; mais ils étaient munis de cordes ou lanières de cuir pressées, ayant à l'extrémité un nœud coulant : ils

savaient, en lançant ces cordes, saisir les hommes ou les chevaux, les embarrasser dans cette espèce de rets, les tirer à eux et les mettre à mort. La cavalerie était en tout de quatre-vingt mille hommes, non compris ceux qui montaient des chameaux ou des chars de guerre. Deux fils de Datis la commandaient : ils se nommaient Harmamithrès et Tithée : un troisième général, Pharnuchès, était resté malade à Sardes. Au moment où il sortait de cette ville, un chien se jeta entre les jambes de son cheval, qui s'effraya, se cabra et renversa le cavalier. Pharnuchès vomit beaucoup de sang et tomba en phthisie. Par ses ordres, on reconduisit le cheval à l'endroit où il s'était cabré, et on lui coupa les jarrets; mais le général n'en demeurait pas moins hors d'état de suivre l'armée.

Maintenant, Messieurs, l'historien va décrire la flotte de Xerxès : elle comprenait mille deux cent sept trirèmes. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine en avaient fourni trois cents : ils y paraissaient portant des casques à peu près semblables à ceux des Grecs, des cuirasses de lin, des boucliers sans cercle de fer, et pour arme offensive des javelots. Jadis ils avaient habité les bords de la mer Érythrée, et de là ils étaient venus s'établir dans la partie de la Syrie qui touche à la Méditerranée et qui s'appelle Palestine. Deux cents vaisseaux appartenaient à des Égyptiens, qui, armés de haches, de lances et de longues épées, portaient des casques en mailles de fer, des boucliers entourés d'un très-grand cercle de ce métal, et des cuirasses. Les Cypriens fournissaient cent cinquante trirèmes : ce peuple se divisait en plusieurs races, issues, les unes d'Athènes et de Salamine, les autres de l'Arcadie, de la Phénicie,

et même de l'Éthiopie. Leur costume était grec, à l'exception de la cidare qu'ils portaient sur la tête et dont la forme a été vainement recherchée par les antiquaires modernes. Les Ciliciens, dont le nom vient, dit-on, de Cilix fils d'Agénor, et qui auparavant s'appelaient Hypachéens, avaient amené cent navires. Chacun de ces Ciliciens était armé d'une épée et de deux javelots, vêtu d'une tunique de laine, défendu par une rondache de cuir de bœuf au lieu de bouclier, et par un casque d'une forme particulière. Les Pamphyliens, qui conservaient un costume tout à fait grec, et qui croyaient descendre de guerriers vainqueurs de Troie, donnaient trente vaisseaux; et l'on en comptait cinquante lyciens. Les armes offensives des marins lyciens consistaient en arcs de cornouiller et en flèches de roseau sans plumes, en javelots, en faux et en poignards. Une peau de chèvre se rattachait sur leurs épaules, et un bonnet orné d'une couronne de plumes couvrait leur tête. Lycus, fils de l'Athénien Pandion, passe pour avoir donné son nom aux Lyciens, anciennement appelés Termiles et originaires de Crète. Les Doriens d'Asie et les Cariens amenaient, les premiers trente navires, et les seconds soixante-dix : c'étaient deux peuples armés et habillés à la manière des Grecs, aussi bien que les Ioniens, qui fournissaient à eux seuls cent trirèmes. Leur nom venait d'Ion, fils de Xuthus : ils étaient originairement des Pélasges-Ægialéens, c'est-à-dire habitants des rivages maritimes. Des insulaires de race pélasgique ou ionienne montaient dix-sept vaisseaux; et, si nous en ajoutons soixante fournis par les Éoliens, et cent par les Hellespontins, nous trouverons le total de douze cent sept annoncé par l'historien. On en comp-

terait douze cent vingt-sept dans la traduction de M. Miot, où le nombre des vaisseaux pamphyliens a été par erreur de copie porté à cinquante au lieu de trente, τριήκοντα. Eschyle, dans sa tragédie des Perses, énonce aussi ce total de douze cent sept. Diodore de Sicile dit en nombre rond mille deux cents, et en fait une répartition qui diffère presque en tout point de celle d'Hérodote.

On avait embarqué sur tous les vaisseaux de la flotte, des Perses, des Mèdes et des Saces. Les bâtiments regardés comme les meilleurs voiliers étaient ceux de Phénicie et surtout de Sidon. Notre historien s'abstient de donner les noms de tous les chefs pris dans ces divers peuples : cette nomenclature, dit-il, serait sans importance; ces prétendus chefs n'étaient que des esclaves forcés à un service militaire, sous les ordres de généraux perses. Ariabignès, frère du roi, commandait les cent soixante-dix navires ioniens et cariens; Achéménès, autre fils de Darius, les deux cents trirèmes égyptiennes; Praxaspe, Mégabaze et d'autres grands officiers, le reste de l'armée navale. Il y avait, indépendamment de la flotte militaire, trois mille bâtiments de transport.

Entre les princes alliés de la Perse, Hérodote distingue Artémise, reine de Carie, celle dont il concourut lui-même à détrôner le successeur Lygdamis, ainsi que je vous l'ai exposé, Messieurs, lorsque avant d'entamer l'étude du grand ouvrage de cet historien, j'ai recueilli ce qu'on sait de sa vie. Lorsqu'on eut terminé le dénombrement de l'armée entière, et pendant qu'elle était rangée en bataille, Xerxès, monté sur son char, passa dans toutes les lignes; puis sur un vaisseau si-

donien et sous un dais d'étoffe d'or, il parcourut toute la flotte. Partout, il adressait des questions aux chefs et faisait écrire les réponses par ses secrétaires. Après cette revue, il envoya chercher l'ancien roi de Sparte Démarate, et lui demanda si les Grecs oseraient jamais résister à une armée si formidable. « Faut-il, répondit « le Lacédémonien, vous dire des choses vraies ou des « choses flatteuses? » Le grand roi lui ordonna, selon l'usage, d'être sincère. « Eh bien, répliqua Démarate, « les Spartiates, quand ils ne seraient que mille, moins « de mille, vous combattront encore. — Quoi, dit Xer« xès, mille contre deux millions! A la bonne heure, « si l'on pouvait les pousser au combat, à coups de « fouet, comme nous le pratiquons en Asie. Mais vos « compatriotes, affranchis de ce régime, useront pour « fuir, de cette liberté qui leur est si chère. Vous êtes, « mon cher Démarate, un extravagant. — Je savais « bien, repartit le Grec, que la vérité ne vous plairait « point. Je ne prends pas la cause de mes compatriotes, « j'ai épousé contre eux la vôtre. Mais, croyez-moi, la « liberté que nous voulons, vous et moi, leur ravir, la « liberté leur donne un courage, leur inspire une ma« gnanimité dont vous ferez bientôt l'épreuve. Ils sont, « en leur qualité d'hommes libres, esclaves de la foi et « de l'honneur, inébranlables à leur poste, sachant mou« rir et non pas fuir ni se rendre. Le champ de bataille « est pour eux le champ de la mort ou de la victoire. « Ce sentiment d'honneur les rend incapables de s'ef« frayer du nombre de leurs ennemis, autant que de « supporter ces indignes traitements qui sont, selon « vous, le ressort de la valeur asiatique. » Le roi ne comprit point assez ce langage pour s'en irriter : il se

prit à rire, et renvoya Démarate honteux peut-être de ne plus mériter lui-même les hommages qu'il venait de rendre à ses concitoyens.

Xerxès confia le gouvernement du château Dorisque à Mascame, qui, par sa conduite courageuse, mérita une récompense annuelle dont ses fils et petits-fils ont joui après lui sous Artaxerxe. Jamais les Grecs, par les plus opiniâtres efforts, n'ont pu forcer Mascame à quitter son poste. Bogès, gouverneur d'Éion, leur a aussi résisté le plus longtemps qu'il a pu. Il refusa de sortir par capitulation; et quand les vivres lui manquèrent, il fit élever un grand bûcher où il jeta sa femme, ses enfants, ses concubines, tous ses domestiques. Ensuite il ordonna de précipiter dans le Strymon tous les trésors que la ville renfermait, et finit par s'élancer lui-même dans les flammes. Xerxès et les Perses l'en ont fort loué; mais ces récits anticipent sur ceux qui doivent concerner l'expédition du grand roi et la marche de ses troupes.

En sortant des plaines voisines du château Dorisque, Xerxès trouva d'abord sur son chemin des forteresses qui appartenaient aux Samothraces, et dont la plus occidentale est Mésambrie, voisine de Strymé, ville thasienne. Entre ces deux places, coule le Lissus, dont les eaux ne suffirent pas aux besoins de l'armée. Cette contrée s'est appelée jadis Gallaïque, puis Briantique: Hérodote croit qu'elle dépend des Ciconiens. Ayant traversé le lit desséché du Lissus, Xerxès se dirigea par les villes grecques de Maronée, de Dicée et d'Abdère; il passa près des lacs d'Ismaris et de Bistonis; le second reçoit les eaux des rivières de Trave et de Compsate. Non loin d'Abdère, l'armée traversa le Nestus, et mit

à sec un lac voisin de la ville de Pistyre : ce lac très poissonneux a trente stades de tour. De là elle s'avança parallèlement aux villes grecques qui bordent les côtes et qu'elle laissa toutes sur sa gauche. Elle rencontra ainsi divers peuples de la Thrace, les Pætiens, les Ciconiens, les Bistoniens, les Sapéens, les Derséens, les Édoniens et les Satres, et en força quelques-uns à la suivre. Les Satres n'y consentirent point; ils ont toujours été indépendants; nation guerrière qui habite des montagnes couvertes de neiges et de forêts, et qui possède sur l'un de ces monts un oracle de Bacchus desservi par des Besses, autre peuple encore plus barbare. Là, comme à Delphes, c'est une femme qui prononce d'obscures prophéties. En côtoyant les forteresses de Phagrès et de Pergame, Xerxès laissa sur sa droite le mont Pangée, qui renferme des mines d'or et d'argent exploitées par les Satres, les Odomantes et les Pières. Sur les flancs du Pangée, vers le nord, sont les Pæoniens, les Dobères et les Pæoples. Après avoir longé ces pays, les Perses atteignirent les bords du Strymon et la ville d'Éion que gouvernait Bogès. Les environs du mont Pangée s'appellent territoire de Phyllis, pays qui s'étend jusqu'au Strymon même. En ces lieux, les mages sacrifièrent des chevaux blancs et obtinrent d'heureux auspices. Arrivés à l'endroit nommé les Neuf-Chemins, ils y enterrèrent vifs, neuf jeunes garçons et autant de jeunes filles du pays : à ce propos, l'historien dit qu'Amestris, femme de Xerxès et déjà vieille, fit prendre dans les meilleures familles quatorze jeunes gens pour les immoler à une divinité souterraine; et il conclut de ces deux faits que l'usage des sacrifices humains est originairement persique.

Malheureusement cette barbarie se retrouve dans l'histoire de presque toutes les religions anciennes, et reparaît sous d'autres formes chez des peuples modernes. Les Grecs sont, dans l'antiquité, ceux qui ont su le mieux s'en préserver; car le sacrifice d'Iphigénie n'est qu'une fiction, et ce que nous a dit Hérodote, dans son second livre, de deux enfants égyptiens égorgés par Ménélas, pour obtenir des vents favorables, ne mérite guère plus de croyance. Se figurer qu'on plaît à Dieu en répandant le sang des hommes est une erreur si monstrueuse et si impie qu'on la jugerait impossible, si elle n'était attestée par trop d'exemples.

En reprenant la marche des Perses au delà du Strymon, Hérodote continue de tracer le tableau géographique de ces pays : c'est la plus ancienne notice qui en existe; et l'exactitude y est portée à un très-haut degré. La côte où se trouvait la ville grecque d'Argile et la contrée qui s'élève au-dessus de cette côte portaient le nom de Bisaltie. Plus loin sont un golfe que dominait un temple d'Hercule, la plaine de Sylée et la ville de Stagire. L'armée, sans entrer dans cette ville, alla camper à Acanthe; elle s'était grossie de troupes arrachées aux territoires qu'elle avait traversés. On reconnaissait parfaitement du temps d'Hérodote le chemin qu'elle avait suivi; car les Thraces s'étaient abstenus de le labourer et de l'ensemencer. Le grand roi accueillit avec bienveillance les habitants d'Acanthe; il leur donna la robe médique pour les récompenser de l'ardeur avec laquelle ils l'avaient secondé. Il apprit chez eux que le canal de l'Athos était terminé; mais il reçut en même temps la nouvelle de la mort d'Artachée, directeur de ce canal. Cet ingénieur était de la famille

des Achéménides; il avait la voix la plus forte et la plus sonore que l'on connût, et, dit-on, une taille de cinq coudées royales moins trois doigts (deux mètres deux cent quarante-huit millimètres). Xerxès lui fit de magnifiques funérailles; l'armée éleva un tertre sur sa sépulture, et les habitants d'Acanthe lui décernèrent des honneurs héroïques; ils l'ont invoqué sous son propre nom. Les autres cités grecques, obligées de donner des repas aux Perses, n'étaient pas aussi bien traitées qu'Acanthe: leurs habitants ruinés pour toujours abandonnaient leurs foyers. Les Thasiens avaient dépensé quatre cents talents pour un souper de l'armée (deux millions deux cent mille francs), ainsi qu'il fut prouvé par les comptes que produisit l'un d'eux. Les commissaires nommés pour le même objet dans les autres villes, démontrèrent aussi par des calculs que la dépense n'y avait point été moindre. En effet, plusieurs mois d'avance, il avait fallu moudre des grains, engraisser du bétail, fabriquer des coupes et des cratères d'or et d'argent. Arrivait le jour du passage et du repas. Les convives arrachaient les tentes, emportaient les meubles, ne laissaient rien dans le pays.

A Acanthe, Xerxès se sépara de sa flotte: il ordonna aux généraux qui la commandaient d'aller l'attendre à Therme. Jusqu'alors l'armée de terre avait marché sur trois colonnes; la première côtoyant le rivage en vue de la flotte; la deuxième et la troisième dans l'intérieur des terres. Xerxès était dans la colonne du milieu commandée par Smerdoménès et Mégabyze. Mardonius et Masistès conduisaient celle qui allait le long de la mer; l'autre avait pour chefs Tritantæchmès et Gergis. La flotte traversa le canal creusé dans l'A-

thos, et après en être sortie, prit dans les villes d'Assa, de Pilore, de Singos et de Sarta, ce qu'on lui put fournir de troupes et de vaisseaux. Ensuite, elle doubla l'Ampélos, promontoire du golfe Toronéen, passa devant Torone, Galepsus, Sermyle, Mécyberne et Olynthe, et recueillit aussi dans ces villes grecques des navires et des hommes. Toute cette contrée était connue sous le nom de Sithonie, lorsque Hérodote écrivait. Du cap Ampélos, la flotte se dirigea sur celui de Canastrum, prit encore des bâtiments et des soldats à Potidée, à Aphytis, Néapolis, Æga, Thérambos, Scioné, Mendé et Sané, villes de la contrée appelée jadis Phlégra et depuis Pallène. Elle fit de pareilles levées sur les bords du golfe Termaïque, où étaient Lipaxos, Combréa, Lises, Gigonos, Campsa, Smila, Ænéa, villes du territoire crossæen. Les côtes de la Mygdonie la conduisirent à Therme, rendez-vous assigné par le roi. Elle s'arrêta en face des villes de Syndos et de Chalestre, près de l'Axius, fleuve qui sépare la Mygdonie de la Bottiæïde, où sont les villes d'Ichnes et de Pella. Durant cette navigation, l'armée de terre, partie d'Acanthe, traversait la Pæonie et la Crestonie où l'Échidore a sa source. Là, des lions, s'élançant de leurs repaires, fondirent sur les chameaux qui portaient les vivres. Élien, dans son histoire des animaux, dit qu'en effet les lions recherchent particulièrement la chair des chameaux; et Aristote, que de son temps encore on voyait des lions entre le Nestus et l'Achéloüs. Hérodote assure qu'ils y étaient en grand nombre, ainsi que les bœufs sauvages dont les énormes cornes se transportaient en Grèce comme objet de commerce. Mais ces races d'animaux ont depuis longtemps disparu

des contrées européennes. Arrivée à Therme, l'armée y campa : elle occupait, dans son ordre de bataille, un immense espace entre cette ville et le confluent du Lydias et de l'Haliacmon. En voyant les monts de la Thessalie, surtout l'Olympe et l'Ossa, Xerxès conçut le dessein de visiter le vallon qui les sépare; en conséquence, il s'embarqua sur le vaisseau sidonien qu'il montait toutes les fois qu'il allait en mer, donna ordre à la flotte de le suivre, et laissa l'armée de terre sur le rivage. Parvenu à l'embouchure du Pénée, qui traverse le vallon dont il vient d'être parlé, il demanda s'il n'y avait plus moyen de détourner le cours de ce fleuve, et de le faire aboutir à la mer par quelque autre ouverture. Si l'on en croit certains récits, la Thessalie était autrefois un grand lac environné de hautes montagnes; le Pélion et l'Ossa à l'est, l'Olympe au nord, le Pinde à l'ouest et l'Othrys au midi. C'est en effet entre ces monts que se trouve enfermée la Thessalie, qu'un grand nombre de rivières arrosent, particulièrement le Pénée, l'Apidanos, l'Onochonos, l'Énipée et le Pamisus. On suppose que jadis toutes ces eaux et celles du lac Bœbéis se confondaient en une sorte de mer intérieure; et les Thessaliens racontent que Neptune creusa le vallon par lequel s'écoule aujourd'hui le Pénée, après avoir reçu les autres rivières. Hérodote croit du moins fort probable que des tremblements de terre auront produit des éboulements et l'écartement des extrémités de l'Ossa et de l'Olympe. Cette idée a paru fort plausible à quelques modernes, qui ont même fixé l'époque de cette révolution physique, les uns à l'an 1885, les autres à l'an 1541 avant l'ère vulgaire. Il est, Messieurs, extrêmement probable qu'entre les

années 2500 et 1500, le globe a éprouvé plusieurs accidents de cette nature. Quoi qu'il en soit, les guides que Xerxès avait interrogés lui répondirent qu'il était impossible de donner au Pénée un autre cours et une autre embouchure. « En ce cas, répondit-il, les Aleua-« des ont sagement fait de se soumettre à la Perse et « de s'allier à moi. Car il m'eût suffi de barrer ce val-« lon par une digue, pour forcer le fleuve à refluer et « à noyer la Thessalie entière, excepté ses montagnes. »

Le roi s'arrêta dans les environs de la Piérie, tandis qu'un tiers de l'armée aplanissait une montagne de la Macédoine pour faciliter l'accès du pays des Perrhæbes. Sur ces entrefaites, les hérauts envoyés en Grèce pour demander l'hommage de la terre et de l'eau revinrent. Les Thessaliens, les Dolopes, les Éniènes, les Perrhæbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens-Phthiotes, les Thébains et tous les Béotiens, à l'exception des Thespiens et des Platéens, avaient reconnu Xerxès pour leur souverain. Il restait à soumettre les autres Grecs, qui venaient de former une alliance et de se lier par un serment solennel conçu en ces termes : « Tout peuple grec qui aura « rendu hommage aux Perses sans y avoir été contraint « par la force des armes, paiera une amende du dixième « de ses biens, laquelle sera consacrée au dieu de Del-« phes. » M. Creuzer veut qu'il s'agisse du dixième, non des biens, mais de la population ; interprétation forcée, que MM. Schweighæuser et Miot rejettent, et qui paraît peu digne d'être réfutée.

Nous ne suivrons pas plus loin aujourd'hui la marche de l'armée des Perses. Hérodote, en la décrivant jusqu'à Therme, a jeté beaucoup de jour sur la géo-

graphie ancienne de l'Asie Mineure, de la Propontide et des côtes septentrionales de la mer Égée, ainsi que vous vous en convaincrez, Messieurs, si vous comparez ces récits à la carte que M. Barbié du Bocage a jointe au *Voyage d'Anacharsis*, et à celle que M. Lapie a plus récemment publiée. Hérodote a d'ailleurs rassemblé les notions historiques les plus sûres et les plus instructives sur l'expédition de Xerxès. Diodore de Sicile a traité le même sujet beaucoup plus succinctement dans le premier chapitre de son onzième livre; et néanmoins, il y a compris une particularité omise dans le livre sept d'Hérodote, savoir, que le roi des Perses s'était allié contre les Grecs avec les Carthaginois; que ceux-ci mirent sur pied trois cent mille hommes, et à la voile trois cents vaisseaux, pour tomber sur les Grecs de la Sicile et de l'Italie méridionale, pendant que les Perses écraseraient ceux du Péloponnèse et de l'Attique. Rollin et M. Gillies ont admis cette tradition, que le silence de l'historien original doit rendre douteuse. Barthélemy ne l'a point employée dans cette partie de son histoire abrégée de la Grèce. Ce n'est pas qu'on ne sache que les Carthaginois avaient, en ce même temps, porté la guerre en Sicile, ainsi que nous le verrons bientôt. La question est de savoir si leur expédition était combinée avec celle de Xerxès; et sur ce point, l'autorité de Diodore de Sicile ne paraît pas décisive.

Nous achèverons, dans la prochaine leçon, l'étude du septième livre d'Hérodote, où nous trouverons un tableau très-animé du combat des Thermopyles.

TRENTIÈME LEÇON.

SUITE DE L'EXAMEN DU SEPTIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE XERXÈS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES. — COMBAT DES THERMOPYLES.

Messieurs, c'était l'an 485 avant l'ère vulgaire que Xerxès délibérait avec les grands de son royaume sur le projet d'une expédition contre les Grecs. Il y aurait, dit-on, renoncé, vaincu par la résistance de son oncle Artabane, si des visions nocturnes ne l'avaient convaincu lui et Artabane même, de la nécessité de cette entreprise. Les préparatifs en furent si considérables qu'ils occupèrent environ quatre années. On creusa un canal à travers le mont Athos, opération gigantesque dont l'utilité ne compensait pas ce qu'elle exigeait de travaux et de dépenses. Elle a été révoquée en doute par quelques auteurs modernes, surtout par Belon, habile naturaliste du seizième siècle, qui, ayant visité les lieux, n'y avait aperçu aucune trace d'un tel fait. Il est plus croyable que deux ponts de bateaux furent construits sur l'Hellespont. En se rendant de Suse à Sardes, Xerxès s'arrêta à Célænes, où Pythius le reçut magnifiquement, et lui offrit, si nous en pouvons croire Hérodote, une somme qu'on évalue à plus de quatre-vingt-six millions de francs, et que le roi de Perse n'accepta point. Mais il enrôla les cinq fils de Pythius, et au lieu de rendre celui que redemandait le père, il ordonna de le couper en deux morceaux, entre lesquels défila toute l'armée. Plutarque a aussi parlé de l'opulence de ce

Pythius ou Pythès, et l'a d'ailleurs dépeint comme excessivement avare. Il raconte que, pour le corriger de ce vice, sa femme lui fit un jour servir un repas où les pains, les tartes, les gâteaux, les fruits, les viandes n'étaient que des pièces d'or habilement déguisées. Pythès profita de cette leçon; mais l'amer chagrin qu'il conçut de la mort de son fils lui rendit la vie insupportable : il se fit construire un tombeau et s'y enterra vif, résignant ses États ou domaines à son épouse. Hérodote, qui a ignoré ou écarté ces romanesques détails, s'est appliqué à décrire la marche de Xerxès depuis Sardes jusqu'à l'Hellespont, ainsi que les diverses nations qui composaient l'armée de terre. Le dénombrement qu'on en fit donna un total d'un million sept cent mille hommes, que l'on faisait avancer à grands coups de fouet. Artabane conseillait toujours de ne point attaquer les Grecs : son neveu le renvoya à Suse. Le grand roi écrivait des lettres menaçantes au mont Athos, condamnait l'Hellespont à des peines afflictives, et les ingénieurs inhabiles ou malheureux au dernier supplice : il pressait l'exécution de son entreprise, quoiqu'une jument eût, dit-on, enfanté un lièvre, ce qui ne semblait pas d'un trop favorable augure. On doit penser, Messieurs, que les Grecs ont ajouté beaucoup de circonstances merveilleuses à cette histoire, dont le fond seul est parfaitement établi. Hérodote vous a offert ensuite des descriptions particulières de la cavalerie, qui était de quatre-vingt mille hommes, et de la flotte, qui se composait de mille deux cent sept vaisseaux. Entre les princes alliés de la Perse, il a distingué la reine de Carie Artémise (qui n'est pas l'épouse de Mausole, mais celle dont Hérodote lui-même con-

courut à détrôner le fils); et il a introduit l'ancien roi de Lacédémone, Démarate, qui entreprit de montrer à Xerxès comment les Grecs libres sauraient résister à d'innombrables troupeaux d'esclaves. La marche de l'armée et la navigation de la flotte, de l'Hellespont à Therme, ont amené des détails géographiques précieux par leur exactitude, ainsi que tous ceux qui ont précédé depuis le départ de Suse. Enfin Xerxès apprit que plusieurs cités grecques s'étaient soumises; qu'elles lui avaient fait hommage de la terre et de l'eau; mais qu'Athènes, Sparte et quelques autres avaient juré de soutenir leur indépendance. On était dans l'année 480 avant notre ère.

Les hérauts envoyés jadis par Darius auprès des Athéniens, avaient été précipités dans le *Barathre*, la fosse où l'on jetait les criminels condamnés à mort, et Lacédémone n'avait pas mieux traité ceux qui s'étaient présentés dans ses murs : elle les avait jetés au fond d'un puits, leur disant qu'ils y prendraient à leur aise possession de l'eau et de la terre, au nom du roi leur maître. Les Spartiates néanmoins se repentirent de cette violation du droit des gens; ils n'obtenaient plus d'auspices favorables dans aucun sacrifice. Au commencement du règne de Xerxès, deux Spartiates, Spertiès et Boulis, offrirent de se rendre auprès de ce monarque pour subir la peine qu'il voudrait leur imposer en expiation de la mort de ses envoyés. En chemin, ils furent accueillis par le Perse Hydarnès, gouverneur des côtes maritimes de l'Asie. Il leur donna l'hospitalité, et leur conseilla de rechercher l'amitié du grand roi. « Voyez, leur disait-il, par l'état de ma for« tune, comme il sait honorer le mérite : vous auriez

« aussi, chacun de vous, un gouvernement dans la Grèce, « si vous la soumettiez aux lois du souverain de la « terre. » Ils lui répondirent : « Hydarnès, vous savez être « esclave ; c'est un talent, qui nous manquera toujours : « si vous connaissiez la liberté comme nous, vous la « préféreriez à la fortune. » Arrivés à Suse, on les conduisit à l'audience du roi, en leur ordonnant de se prosterner devant lui ; on employa même la violence pour les y contraindre : ils protestèrent qu'ils ne rendraient jamais un pareil hommage à un mortel ; qu'ils étaient venus pour mourir, non pour s'avilir ; et adressant la parole à Xerxès : « Roi des Perses, s'écrièrent-ils, « tes hérauts ont péri à Sparte : nous voici pour expier « leur mort par la nôtre. » Cette grandeur d'âme surprit et déconcerta le prince, qui ne les laissa point maltraiter, et les renvoya libres : il aurait pu prévoir dès lors que de tels hommes seraient invincibles. Dans la suite pourtant, et longtemps après l'expédition de Xerxès, les fils de Boulis et de Spertiès périrent dans l'Attique ; en quoi Hérodote voit l'effet d'une vengeance qui remontait à l'époque, non-seulement des hérauts de Darius, mais du héraut d'Agamemnon Talthybius que les Lacédémoniens avaient aussi mis à mort, au mépris du droit des gens.

En l'année 480 avant l'ère vulgaire, malgré l'imminence du péril, malgré les menaces de l'oracle de Delphes, gagné sans doute par l'or des Perses, malgré la défection de la plupart des villes grecques, qui, soit terreur, soit corruption, s'asservissaient au grand roi, les Athéniens lui résistèrent avec une énergie inflexible. Leur courage ranima celui des peuples qui n'avaient pas encore trahi tout à fait la cause com-

mune; et notre historien ne craint pas de dire qu'après les dieux, ce fut Athènes qui sauva la Grèce. C'est le jugement d'Hérodote, mais le résultat de ses récits sera qu'en effet la moitié de cette gloire appartient à Lacédémone.

Consternés par l'effrayant oracle qu'avait prononcé la pythie nommée Aristonice, les Athéniens envoyèrent à Delphes d'autres députés, qui, en entrant dans le temple, s'écrièrent : « O Apollon, vois les rameaux que portent nos mains suppliantes; daigne nous accorder une « réponse plus favorable à notre patrie : autrement nous « ne sortirons pas de ce sanctuaire, et nous y attendrons « la mort. » Peut-être portaient-ils en leurs mains quelque autre chose que des rameaux; la pythie consentit à des accommodements, et répondit en vers :

Minerve a beau prier; il est irrévocable,
L'arrêt que Jupiter a rendu par ma voix;
Je puis pourtant, une seconde fois,
Vous adresser un conseil secourable :
Quand, du mont de Cécrops au sacré Cithéron,
Tout aura succombé, ne perdez pas courage :
Un mur de bois vous reste, il faut en faire usage.
Fuyez de l'ennemi la rage meurtrière.
Attendez un jour plus prospère.
Salamine, c'est toi qui d'un peuple hébété
Puniras la témérité.

Les envoyés mirent par écrit cette réponse, moins accablante que la première; mais on l'interprétait diversement. Les uns disaient que le mur de bois était la citadelle autrefois entourée de palissades; les autres, que le dieu conseillait de s'enfuir sur des vaisseaux. Il y en avait même qui craignaient, contre toute apparence, que le peuple menacé d'un désastre à Salamine, ne fût le peuple athénien lui-même.

Athènes avait perdu et presque sacrifié Miltiade : un autre héros s'élevait au milieu d'elle; c'était Thémistocle, fils de Néoclès. C'est ici la première fois qu'Hérodote le nomme. Plutarque donne plus de détails sur les premières années de ce personnage célèbre. Il le fait fils de Néoclès et d'une étrangère née en Thrace, ou en Carie à Halicarnasse. Toujours Thémistocle était-il du nombre des enfants qui passaient pour *métifs*, et qui jouaient et s'exerçaient, non avec les autres enfants d'Athènes, mais dans le Cynosarge, hors de la ville et près d'un temple consacré à Hercule, métif lui-même, comme né d'un dieu et d'une mortelle. Le jeune Thémistocle s'y prit si bien, qu'il attira quelques enfants des plus nobles maisons d'Athènes dans le parc du Cynosarge où ils se livrèrent avec lui aux exercices de leur âge; ce qui tendait à faire disparaître la distinction jusqu'alors établie. « Au demourant, poursuit Plutarque, dans la traduction d'Amyot, c'est « chose bien confessée de tous que dès le temps de son « enfance on appercevoit desja bien qu'il estoit ardent, « remuant, advisé, de bon sens et de sa nature con- « voiteux de faire toutes grandes choses, et né pour « manier affaires; car ès jours et heures qu'il avoit « vacation de l'estude et congé de s'esbattre, il ne « jouoit jamais ny jamais ne demouroit oisif,... ains le « trouvoit-on tousjours apprenant par cueur ou compo- « sant à part soy quelques harangues... A raison de quoy « son maistre d'escole luy disoit ordinairement : Tu ne se- « ras jamais peu de chose,... ains est force que tu sois « un jour quelque grand bien ou quelque grand mal. Et « pourtant quand on luy vouloit faire apprendre aucune « chose servant seulement à reformer ou civiliser les

« meurs, ou bien de celles que l'on estudie pour plaisir et « honneste passetemps, il les apprenoit laschement et « froidement; mais si c'estoit quelque chose de sens et qui « servist à manier affaires, on voyoit qu'il le notoit et le « vouloit entendre plus avant que ne portoit son aage... « Cela fut cause que depuis se trouvant mocqué par d'au« tres qui avoient estudié en ces arts là d'honneste et gen« til entretien, il fut contrainct de leur respondre en « paroles un peu haultaines et odieuses, disant qu'il ne « sçavoit pas voirement accorder une lyre ou une viole, « ny jouer d'un psalterion; mais qui luy mettroit entre « ses mains une ville petite, foible et de peu de nom, « qu'il sçavoit bien les moyens de la faire devenir grande, « puissante et de noble renom. » Plutarque montre ensuite que Thémistocle était plus âgé qu'Anaxagoras et que Mélissus, et que par conséquent on s'est trompé en écrivant qu'il avait été leur disciple : il aurait eu plutôt pour maître Mnésiphilus, qui enseignait la dialectique et l'éloquence appliquées aux matières politiques. Il paraît certain que la jeunesse de Thémistocle a été assez orageuse : il l'avouait lui-même, et disait à ce propos « que les plus rebours et les plus farouches poulains sont « ceulx qui à la fin deviennent les meilleurs chevaulx, « quand ilz sont domptez, faits et dressez ainsi comme il « appartient. » Toutefois Plutarque ne croit pas que ses déréglements aient fait mourir sa mère de chagrin, ni que son père l'ait déshérité. Ce dernier article se trouve énoncé dans la notice latine qui porte le nom de Cornélius Népos; c'est l'une des erreurs amassées dans ce recueil apocryphe. Mais Plutarque raconte que le père de Thémistocle, voulant le détourner de la carrière politique, lui montrait, sur le bord de la mer, de vieil-

les galères tout à fait délaissées, et lui disait que c'était l'image du sort qui attendait les hommes d'État dans leur vieillesse. L'inimitié de Thémistocle et d'Aristide remonte à leur jeune âge, et elle aurait eu une bien honteuse origine, si l'on ajoutait foi à ce qu'en rapporte Plutarque, d'après Ariston, savoir qu'ils avaient conçu tous deux une passion infâme pour un jeune Téien nommé Stésilaüs. Le biographe pense que la diversité de leurs mœurs et l'opposition naturelle de leurs caractères contribuèrent davantage à les désunir. Le jeune et intègre Aristide ne flattait point le peuple, qu'au contraire le fils de Néoclès entraînait sans cesse à de nouvelles entreprises.

Le premier fait de la vie publique de Thémistocle a été exposé par Hérodote. Les Athéniens conservaient dans leur trésor une grande quantité d'argent, qui provenait des mines du Laurium, et ils se disposaient à la distribuer entre tous les citoyens adultes, à raison de dix drachmes (neuf francs seize centimes) par tête. Thémistocle leur persuada de renoncer à ce partage et d'employer leur trésor à construire deux cents vaisseaux, qui leur seraient utiles dans la guerre qu'ils soutenaient alors contre les Éginètes. Plutarque, en rapportant le même fait, réduit le nombre des galères à cent; et la notice de Cornélius Népos dit que c'était pendant la guerre de Corcyre, où Thémistocle était déjà employé comme officier général. Ce fut là, dit-on, le commencement de la puissance navale d'Athènes. En parlant des mœurs de Thémistocle, Plutarque dit qu'il cherchait avidement les moyens de gagner des richesses, et qu'il les dépensait en sacrifices, ou en traitant magnifiquement les étrangers; que néanmoins quelques-uns

l'accusaient d'avarice, de vendre les présents qu'il recevait, et d'avoir tenté d'extorquer un poulain à Diphilidès, qui tenait des haras de chevaux. On ne révoque point en doute son ardente ambition. Jeune encore, il attira chez lui un joueur de cithare nommé Épiclès, afin de faire connaître sa maison à tous ceux qui voudraient prendre les leçons de ce musicien alors fort accrédité. Aux jeux Olympiques il tint table ouverte, dressa des tentes richement parées, afin d'effacer Cimon en magnificence. Cette ostentation déplut aux Grecs, de la part d'un homme nouveau, peu connu encore. Il avait du moins acquis de la renommée, lorsque, sous l'archontat d'Adimantus, en 477, il fit les frais de la représentation d'une tragédie de Phrynichus, et consacra par un tableau et par une inscription la mémoire du prix qu'elle avait obtenu.

Il paraît avoir été archonte dès 493; et vous avez vu, Messieurs, qu'en 490, il était, selon quelques auteurs, l'un des dix généraux athéniens à la bataille de Marathon. Après cette journée, on le voyait pensif, solitaire, fuyant les sociétés : on lui demanda raison de ce changement de conduite; il répondit que la victoire de Miltiade ne le laissait pas dormir. Il acquit bientôt un très-grande popularité : on lui savait gré surtout de ce qu'il saluait chaque citoyen par son nom propre, sans avoir besoin d'aucun renseignement ni indice. En 482, il usa de cet énorme crédit pour faire bannir Aristide. Ce vertueux citoyen subit le jugement dit ostracisme, parce qu'on votait en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille, ὄστρακον. Un paysan illettré, qui ne le connaissait pas, le pria d'écrire le nom d'Aristide, avouant qu'à la vérité il n'avait rien à reprocher à cet

homme, et qu'il était seulement fatigué de l'entendre sans cesse appeler *le Juste*. Aristide n'hésita point à tracer son propre nom, et condamné ainsi par d'aveugles suffrages, il partit en priant les dieux de ne pas permettre que sa patrie pût jamais le regretter. C'est de Plutarque et de quelques autres écrivains que nous tenons ces récits. Hérodote ne nous apprend rien de la vie de Thémistocle avant 480, sinon la construction des deux cents navires avec l'argent provenant des mines du Laurium. Il ne dit pas non plus qu'à l'arrivée du héraut demandant l'hommage de l'eau et de la terre, Thémistocle l'ait fait saisir et punir de mort, pour avoir osé employer la langue grecque à exprimer la volonté d'un roi barbare ; nous ne tenons encore ce fait que de Plutarque.

Mais, en parlant de la délibération des Athéniens sur le second oracle de la pythie, Hérodote met en scène le fils de Néoclès, et lui fait dire que le sens des paroles sacrées est qu'il faut équiper une flotte et qu'infailliblement on remportera une victoire navale à Salamine. Une admirable circonstance, indiquée par notre historien, est qu'à l'approche de Xerxès, toutes les inimitiés particulières ou locales s'éteignirent à l'instant chez les citoyens de l'Attique et de la Laconie : ils ne connurent plus d'autre ennemi personnel que le roi des Perses. On envoya en Asie des espions qui parvinrent jusqu'à Sardes, et qui, après avoir subi des tortures, allaient périr par ordre des généraux : Xerxès ordonna de les laisser vivre et de leur montrer son armée. Ce prince, pendant son séjour à Abydos, informé que ses officiers allaient s'emparer de plusieurs vaisseaux grecs, qui traversaient l'Hellespont pour aller porter des vi-

vres dans le Péloponnèse, ne voulut pas non plus qu'on les arrêtât. « Nous-mêmes, dit-il, ne portons-nous pas aussi des subsistances ? » il pensait que ces actes de générosité donneraient une haute idée de ses forces.

Athènes et Sparte envoyèrent des ambassadeurs demander des secours en divers lieux, et d'abord à Argos. Dès la première nouvelle de l'invasion projetée par les Perses, les Argiens avaient interrogé l'oracle de Delphes, et en avaient reçu cette réponse :

Peuple chéri des dieux, haï de tes voisins,
Reste assis et défends ta tête.
D'elle dépendent tes destins.
Au-dedans de ton corps que ta force s'arrête.

Malgré cet oracle, qui semblait leur ordonner de rester paisibles, les Argiens déclarèrent aux députés qu'ils prendraient part à la défense commune de la Grèce, si d'une part on leur assurait une trêve de trente ans avec Lacédémone, et si de l'autre on leur donnait la moitié du commandement des troupes, qui en droit devait leur appartenir tout entier. Les envoyés répliquèrent qu'à l'égard de la trêve, ils en référeraient à l'assemblée générale de leur cité; mais qu'ils ne pouvaient céder qu'un tiers du commandement attendu que Sparte avait deux rois, et Argos un seul. Ceci, quoi qu'en dise M. Miot, se concilie fort mal avec le décret qui exigeait que l'un des deux rois de Lacédémone restât toujours au sein de la ville. Les Argiens répliquèrent que, puisqu'on n'accédait point à leur demande, ils aimaient mieux obéir, s'il le fallait, aux Perses qu'aux Spartiates, et signifièrent aux envoyés qu'ils eussent à sortir du territoire d'Argos avant le coucher du soleil, qu'autrement ils seraient traités en ennemis. C'était conserver

bien mal à propos le ressentiment des anciennes querelles : à la vérité, les Spartiates, sous la conduite de leur roi Cléoménès, avaient défait six mille citoyens d'Argos ; mais le roi de Perse était bien plus redoutable, surtout si l'on ne l'obligeait pas de livrer bataille. Il paraît qu'il avait secrètement traité avec les Argiens, et que, mettant à profit de vieilles traditions, il leur avait rappelé que Persès, dont il se glorifiait de descendre, était fils de Persée et petit-fils de Danaé, princesse argienne ; qu'ainsi les Perses étaient enfants d'Argos et n'en pouvaient devenir les ennemis. Il est assez probable que rassurés, quoique assez vainement, par ce langage, beaucoup plus que par celui de la pythie, les Argiens n'avaient réclamé le commandement que pour trouver dans le refus qu'on ne manquerait pas de leur en faire le prétexte de leur inaction. Depuis ce temps, et sous le règne d'Artaxerxe, fils de Xerxès, des ambassadeurs athéniens apprirent, durant leur séjour à Suse, que les Perses considéraient encore les Argiens comme leurs plus fidèles alliés. Du reste, Hérodote ne donne pas ces particularités pour certaines : il avertit qu'il ne prétend point les garantir. Mais enfin Argos refusa de prendre part à la défense générale de la Grèce.

En Sicile, Gélon, roi de Syracuse, offrit trois cents galères, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, deux mille archers, et deux mille frondeurs, mais en se réservant le commandement de toute l'armée, condition qu'on n'accepta point. Un des ancêtres de Gélon était originaire de l'île de Télos, voisine du cap de Triopium, et avait accompagné les Lindiens de Rhodes, fondateurs de Géla ; ses descendants devinrent hiérophantes de Cérès et de Proserpine. Ce sacer-

doce remontait chez eux au temps où Télinès, sans employer la force des armes, et par le secours de quelques images, fit rentrer à Géla des citoyens réfugiés à Mactorium. Où avait-il pris ces images? Hérodote ne saurait le dire, il a peine à comprendre comment un homme de mœurs efféminées, tel qu'était Télinès, a pu exercer un pouvoir presque surnaturel; mais il croit qu'en effet la dignité d'hiérophante fut acquise à ce Sicilien et à sa postérité, en récompense du service qu'il avait rendu à ces fugitifs. Dans la suite, quand Cléandre, tyran de Géla, eut été assassiné après sept ans de règne, et remplacé par son frère Hippocrate, Gélon, qui descendait de Télinès, et qui, à ce titre, exerçait le sacerdoce des déesses infernales, eut l'adresse de réunir à cette fonction celle d'hipparque, c'est-à-dire de commandant de la cavalerie, et se distingua dans les guerres qu'Hippocrate soutint contre divers peuples, les Callipolites, les Naxiens, les Zancléens, les Léontins et surtout les Syracusains: ces derniers échappèrent seuls au joug d'Hippocrate; et grâce aux secours et à la médiation des Corinthiens et des Corcyréens, ils en furent quittes pour la cession de la ville de Camarine. Gélon avait eu tant de part aux triomphes d'Hippocrate, qu'à la mort de ce prince, tué sous les murs d'Hyblé en combattant les Sicules, il s'empara du pouvoir suprême. En feignant de prendre la défense d'Euclide et de Cléandre, fils du tyran qui venait de périr, et dont le règne avait aussi duré sept ans, il les dépouilla de leur héritage, fit ensuite rentrer dans Syracuse des propriétaires que le peuple et les esclaves en avaient chassés, et prit possession, pour son propre compte, de cette cité. Laissant à son frère Hiéron le gouvernement de Géla, il trans-

féra le siége de sa puissance à Syracuse, qui lui dut son premier éclat. Il en accrut la population, en y envoyant les plus riches habitants de Mégare, ville sicilienne qu'il avait assiégée et conquise. Il vendit les autres Mégariens, qu'on emmena captifs hors de l'île : il en usait ainsi pour n'avoir point à redouter un trop grand nombre de vaincus autour de lui. Tel était le roi de Syracuse, à qui les députés athéniens et spartiates venaient demander des secours. Ils le traitaient comme un Grec. « Nous aider, lui disaient-ils, c'est vous défendre; car « n'espérez pas, si jamais les Perses parvenaient à nous « subjuguer, d'échapper à leur domination. — Quoi! leur « répondit-il, vous m'osez parler ainsi; vous qui m'avez « méprisé quand j'invoquais votre appui contre les Car« thaginois, et quand je vous offrais le mien pour ven« ger la mort de Doriée, fils de votre roi Anaxandride. « Maintenant que j'ai rétabli ma fortune, assuré ma pros« périté, éloigné de moi la guerre qui va bientôt vous « atteindre, le souvenir de Gélon vous revient enfin. » Il leur offrit toutefois, comme je l'ai dit, des vaisseaux et des troupes, mais à condition qu'il serait le chef de toute l'armée grecque. « Dieux! s'écria Syagrus, député « de Sparte, que dirait Agamemnon, s'il apprenait, dans « l'Élysée, que la Grèce est commandée par un Gélon, par « des Syracusains! » Gélon, quoiqu'il sentît vivement cette injure, y fit une réponse mesurée. « Mes actions, dit-il, « sont sans reproche, et je ne veux pas avoir à rougir de « l'inconvenance de mes paroles. Vous m'outragez, et je « consens à vous secourir. Il y aura deux armées, l'une de « terre et l'autre de mer; je veux bien n'en commander « qu'une, et vous laisser le choix entre les deux. — Non, « dit l'envoyé athénien, nous ne sommes pas venus de-

« mander un général, mais des soldats. Non, jamais « Athènes ne cédera l'honneur du rang qu'à Lacédé« mone; ce n'est point à Syracuse qu'il appartient de « nous donner des chefs. Ignorez-vous que seuls de tous les « Grecs, les Athéniens ont constamment habité le même « territoire, et qu'Homère a célébré Ménesthée comme « le plus habile capitaine qui ait commandé sous les murs « d'Ilion? — Je vous félicite, repartit Gélon, d'avoir tant « de chefs; mais je les plains un peu d'avoir si peu d'hom« mes sous leurs ordres. Partez et dites à la Grèce qu'elle « s'est laissé enlever le printemps de l'année. » Hérodote explique ces paroles, en disant que Gélon supposait que les troupes siciliennes auraient été la plus brillante partie de l'armée grecque. La même expression de printemps est appliquée à la jeunesse athénienne dans le discours de Périclès que cite Aristote : « Enlever à « Athènes ses jeunes citoyens, c'est retrancher de l'année « le printemps. » Ces mots ne se retrouvent pas dans la harangue célèbre que Thucydide prête à Périclès.

Gélon cependant, après le départ des envoyés d'Athènes et de Sparte, arma trois vaisseaux qui devaient observer les mouvements de la guerre, revenir en Sicile, si les Grecs triomphaient, et rendre hommage à Xerxès, s'il était vainqueur. Cadmus, qui commandait ces trois navires, avait hérité de son père la souveraineté de l'île de Cos, et y avait renoncé volontairement et par amour de la justice, dit Hérodote, ἀπὸ δικαιοσύνης. Il occupait, avec les Samiens, la ville de Zancle, depuis Messène (ou Messine). Ayant en sa possession des sommes considérables que Gélon lui avait confiées, Cadmus se conduisit en dépositaire fidèle, et les rapporta en Sicile, dès qu'il sut que Xerxès prenait la

fuite. Les Syracusains disent que Gélon aurait secouru les Grecs, s'il n'avait eu à se défendre contre une armée de trois cent mille hommes : Phéniciens, Ibériens, Libyens, Ligyens, Hélisyciens, Sardoniens (c'est-à-dire de la Sardaigne) et Cirnyens (habitants de la Corse). Cette armée avait été attirée en Sicile par les manœuvres de Térille, qui venait d'être chassé d'Himère par Théron, roi d'Agrigente; et c'était le Carthaginois Amilcar qui entreprenait cette expédition pour complaire à Anaxilas, tyran de Rhégium et gendre de Térille. Gélon et Théron vainquirent Amilcar, le jour même, dit-on, où les Grecs triomphaient des Perses à Salamine. On raconte qu'Amilcar, pendant les douze heures que dura la bataille, ne cessa d'offrir des sacrifices et d'obtenir des auspices favorables, en faisant consumer par les flammes les corps entiers des victimes; et qu'apprenant la défaite de ses troupes, au moment où il faisait des libations, il se précipita dans le bûcher. Les Carthaginois lui ont élevé des monuments, et rendu des honneurs divins, qu'il eût, ce semble, un peu mieux mérités, s'il eût moins sacrifié et plus combattu.

De Sicile, les députés grecs allèrent à Corcyre (aujourd'hui Corfou). Les Corcyréens promirent et en effet équipèrent soixante vaisseaux : mais ils les envoyèrent auprès de Pylos et de Ténare, pour attendre les événements; ils en prévinrent même Xerxès, en le priant de croire que leur intention n'était pas de se déclarer contre lui; et depuis, quand ils virent la Grèce victorieuse, ils prétendirent que les vents étésiens les avaient empêchés de joindre leurs efforts à ceux de Sparte et d'Athènes. Les Crétois, auprès desquels se rendirent aussi les députés de ces deux cités, témoignèrent

la meilleure volonté possible, et un vif regret de ce que la pythie de Delphes, consultée par eux, leur avait interdit de prendre les armes. A propos des Crétois, l'historien raconte que Minos, cherchant Dédale, vint en Sicanie, aujourd'hui la Sicile, et y périt d'une mort violente (étouffé, disent d'autres auteurs, par les filles de Cocalus qui jetèrent de la poix bouillante dans l'eau où il se baignait). Hérodote ajoute que les Crétois armèrent une flotte considérable, passèrent en Sicanie, assiégèrent pendant cinq ans la ville de Camicos, habitée depuis par des Agrigentins; qu'obligés de lever ce siége, ils furent jetés par une tempête sur la côte de l'Iapygie, y bâtirent la ville d'Hyria, et changèrent leur nom en celui d'Iapyges Messapiens; que, l'île de Crète étant déserte, des Grecs vinrent s'y établir un peu avant la guerre de Troie, environ un siècle après Minos; que ces Grecs, nouveaux Crétois, rapportèrent d'Ilion la peste et la famine dans cette île; qu'elle fut ainsi encore une fois dévastée, et repeuplée ensuite par une troisième colonie, savoir, par celle qui, en refusant de s'armer contre Xerxès, allégua la réponse de l'oracle de Delphes.

Les Thessaliens n'étaient entrés que par force dans le parti du grand roi : ils avaient hautement désapprouvé la conduite de leurs chefs, les Aleuades, et même envoyé des députés à l'assemblée générale de la Grèce, qui se tenait dans l'isthme de Corinthe. Ces députés firent sentir combien il importait de garder les passages de l'Olympe. « Nous sommes prêts, disaient-ils, à contribuer à la « défense de ces avant-postes, mais nous avons besoin « de forces. Si vous nous abandonniez, la nécessité nous « contraindrait de nous accommoder avec les Perses. »

Les Grecs, pour satisfaire à cette demande, embarquèrent des soldats, qui traversèrent l'Euripe, descendirent à Alos, occupèrent la vallée de Tempé, et la route qui mène de la basse Macédoine en Thessalie, en suivant le cours du Pénée entre l'Olympe et l'Ossa. Cette armée, qui se composait de dix mille hommes d'infanterie pesamment armés, vint camper dans le défilé avec la cavalerie thessalienne. Événétus commandait les Spartiatès, et Thémistocle les Athéniens. Mais le roi de Macédoine leur conseilla de ne point rester en ce lieu, où l'armée des Perses les accablerait infailliblement. Le séjour qu'ils auraient continué d'y faire eût été au moins inutile : car Xerxès pouvait prendre une autre route, celle qui se trouve sur les confins du pays des Perrhæbes, aux environs de la ville de Gonnos : et ce fut en effet par la haute Macédoine qu'il fit passer ses troupes en Thessalie. Les Grecs se rembarquèrent donc et regagnèrent l'isthme. Les Thessaliens, réduits à leurs propres forces, évidemment insuffisantes, se livrèrent aux Perses. L'assemblée grecque délibéra sur le plan de campagne qu'il convenait de se tracer, et résolut de défendre le passage des Thermopyles, plus étroit que celui de Thessalie, et plus voisin des grandes cités de la Grèce. En même temps on décida que la flotte ferait voile pour l'Artémisium, bras de mer entre l'Eubée et le continent. De cette manière, l'armée de mer et celle de terre se trouvaient rapprochées, et pouvaient se donner réciproquement des avis et des nouvelles.

Entre l'île de Sciathos et la côte de Magnésie, l'Artémisium n'est qu'un canal extrêmement étroit. Sur l'un de ses rivages s'élève le temple eubéen de Diane. Dans le continent, le défilé par lequel la Trachinie commu-

nique à la Grèce, n'a dans sa partie étroite qu'un plèthre (trente mètres sept cent vingt-neuf millimètres) de largeur. Il est encore plus resserré près des Thermopyles, puisque là il ne reste, en certains points, que le passage d'un chariot. Du côté de l'occident les Thermopyles touchent à un mont escarpé, impraticable, qui se rattache à l'Œta. A l'est, le chemin est borné par des marais et par la mer. Près des bains chauds qui sont dans l'intérieur du défilé, et qui lui donnent le nom qu'il a, est un temple d'Hercule; et jadis la route était coupée par un mur au milieu duquel s'ouvrait et se fermait une porte. Les Phocidiens avaient bâti cette muraille, pour s'opposer aux invasions des Thessaliens, qui de la Thesprotie étaient venus s'établir dans l'Éolide; et de plus ils avaient détourné les sources d'eaux chaudes, afin que le fond du défilé devînt marécageux, et plus difficile à traverser. Cet ancien mur tombait en ruine. Les Grecs, à l'approche des Perses, le relevèrent, et placèrent leurs magasins de vivres dans le village nommé les Alpènes. L'alarme était alors générale au sein de la Grèce : les Delphiens, inquiets pour eux-mêmes, consultèrent leur oracle, qui leur conseilla d'adresser des prières aux vents : ils firent connaître cette réponse à tous les Grecs, et se hâtèrent d'élever aux vents un autel dans l'enceinte consacrée à Thyia, fille de Céphise. Thyia, selon Pausanias, passait pour avoir eu d'Apollon un fils nommé Delphus : pour Hérodote, il trouve que la communication donnée par les Delphiens de cet oracle était un éminent service rendu à la Grèce.

Cependant la flotte perse partait de Therme, et détachait dix de ses vaisseaux sur l'île de Sciathos dont

la côte n'était gardée que par trois navires grecs, un de Trézène, un d'Égine, un de l'Attique. Tous trois prirent la fuite, dès qu'ils aperçurent les ennemis. Le bâtiment de Trézène, commandé par Praxinus, tomba au pouvoir des barbares, qui égorgèrent le plus bel homme de l'équipage. A leurs yeux, c'était un heureux présage que le sacrifice du premier Grec qu'ils saisissaient, et dont ils admiraient la beauté. Il s'appelait Léon ou Lion, et ce nom, dit Hérodote, aura contribué peut-être à sa funeste destinée. La trirème éginète, commandée par Asonide, se défendit courageusement. Pythéas s'y distingua en continuant de se battre même après que le bâtiment s'était rendu. Les Perses rendirent hommage à sa valeur, pansèrent ses blessures avec de la myrrhe, et les enveloppèrent avec des bandelettes de byssus. Les autres prisonniers étaient traités en esclaves, Pythéas en héros : ses vainqueurs le montraient comme un prodige de vertu guerrière. Le troisième vaisseau grec, commandé par l'Athénien Phormus, gagna les embouchures du Pénée : ceux qui le montaient le laissèrent au pouvoir des Perses, et retournèrent dans l'Attique par la Thessalie. Informée et effrayée de ce premier revers, la flotte grecque quitta l'Artémisium et se retira vers Chalcis, en laissant des guetteurs sur les montagnes de l'Eubée.

Toute la flotte de Xerxès étant arrivée à Sépias et son armée de terre aux Thermopyles, le grand roi se félicitait de n'avoir encore essuyé aucun dommage. Hérodote reproduit ici le dénombrement des Perses. C'est seulement l'armée de terre ou plutôt la seule infanterie qu'il a déjà évaluée à un million sept cent mille hommes; en ajoutant maintenant quatre-vingt mille

hommes de cavalerie, vingt mille portés sur les chameaux ou conduisant des chars de guerre, et cinq cent dix-sept mille six cent dix sur la flotte, c'est, en tout, deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes venus de l'Asie. Il y faut joindre ceux qui ont été enrôlés en Thrace et en d'autres pays européens; ils sont au nombre de trois cent vingt-quatre mille, dont vingt-quatre mille appartiennent à l'armée navale. Ainsi l'Asie et l'Europe ont fourni à Xerxès deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes armés. Hérodote estime qu'il y avait un égal nombre de valets, voituriers, marchands, administrateurs et autres non combattants; et il conclut que Xerxès traîna jusqu'aux Thermopyles cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes, sans tenir compte des femmes, des eunuques, et d'un nombre prodigieux d'animaux de toute espèce. La difficulté de nourrir sur la route une telle multitude, même en ruinant tous les pays qu'elle traverse, est un des motifs qui doivent, selon Voltaire, nous déterminer à rejeter, comme évidemment exagérés, tous ces calculs d'Hérodote. Justin se borne à un million, Ctésias et Diodore de Sicile à huit cent mille, Pline à sept cent quatre-vingt-huit mille, Élien à sept cent mille. C'est beaucoup encore : il n'en faut pas tant pour que l'intrépidité, le dévouement et les triomphes des Grecs demeurent dignes de l'admiration de tous les siècles.

Le premier revers des Perses fut d'essuyer une tempête, qui submergea quatre cents de leurs vaisseaux, chargés d'hommes et de trésors. Un vent d'est, ou plutôt nord-est, avait soulevé les flots; en quoi notre his-

torien croit reconnaître l'accomplissement d'un oracle qui avait conseillé aux Athéniens d'appeler leur gendre à leur secours : ce gendre était le vent Borée qui avait épousé une Athénienne, Orithyie fille d'Érechtée. Ce naufrage des Perses accrut extrêmement les richesses du Magnésien Aminoclès, qui possédait des terres voisines du cap Sépias. Il ramassa sur le rivage des caisses remplies d'effets précieux, une prodigieuse quantité de pièces et de vases d'or et d'argent ; mais il eut le malheur de tuer, par accident, son propre fils : il ne s'en consola jamais, et périt consumé par le chagrin, au milieu de ses trésors. Le désastre des Perses était si considérable, qu'ils craignirent que les Thessaliens n'en profitassent pour les attaquer ; et, afin d'y mettre obstacle, ils construisirent un retranchement avec les débris des bâtiments naufragés. La tempête dura trois jours ; mais les Perses, par les mains de leurs mages, immolèrent tant de victimes, au Vent, à Téthis, aux Néréides, qu'avant la fin du quatrième jour, la mer devint calme ; peut-être s'apaisait-elle d'elle-même, ajoute Hérodote, qui ne veut pas que les dieux aient fait un miracle en faveur des barbares. Quand les Grecs eurent appris que les flots avaient englouti quatre cents vaisseaux ennemis, ils en rendirent grâce à Neptune Sauveur, firent des libations à la mer, et ramenèrent leur flotte dans l'Artémisium, tandis que les Perses, remis de leur premier effroi, doublaient le cap de Magnésie et se dirigeaient sur le golfe qui conduit aux Pagases. On remarquait dans ce golfe l'endroit nommé Aphètes, c'est-à-dire du départ, où les Argonautes s'étaient, disait-on, rembarqués, après y avoir laissé Hercule qu'ils envoyaient à la découverte d'une source. Avant d'y arriver, les Perses

essuyèrent un second échec. Quinze de leurs vaisseaux, apercevant des bâtiments grecs dans l'Artémisium, les prirent pour un détachement de leur propre flotte et vinrent se jeter dans celle de leurs ennemis. Ces quinze vaisseaux étaient commandés par Sandoce, que jadis Darius avait condamné au supplice de la croix pour avoir vendu la justice, et auquel il avait fait grâce en considération des services rendus précédemment par cet officier à la maison royale. Sandoce était réservé à périr sous les coups des Athéniens, qui, maîtres des quinze navires, firent prisonniers Aridolis, tyran d'Alabande en Carie, et Penthylus, général des Paphiens, les questionnèrent l'un et l'autre sur l'état de l'armée de Xerxès, et les envoyèrent enchaînés à l'assemblée de l'isthme de Corinthe.

L'infanterie et la cavalerie des Perses traversèrent la Thessalie et l'Achaïe, et mirent à sec plusieurs fleuves. Pendant que Xerxès était sur la route d'Alos, ses guides l'entretinrent d'une tradition relative au temple de Jupiter Laphystien. On racontait qu'Athamas, fils d'Éole, ayant conspiré avec Ino contre Phryxus, les Achéens de Thessalie (car il ne s'agit point de l'Achaïe proprement dite) imposèrent une peine aux descendants de cet Athamas; ils leur interdirent l'entrée du Léiton ou Prytanée, du moins aux aînés de cette famille; ceux qui osaient y entrer, au mépris de cette loi, n'en sortaient que pour être sacrifiés. On traitait de même les descendants de Cytissore, qui avait sauvé Athamas. En écoutant ce conte, dont les détails sont longs, obscurs et tout à fait étrangers à la guerre des Perses et des Grecs, Xerxès atteignit un bois sacré, et ne permit point à son armée d'y pénétrer. On arriva bientôt au pays des

Méliens, aux Roches Trachiniennes et à la ville d'Anticyre, dont les environs sont arrosés par le Sperchius. A vingt stades plus loin, coule le Dyras, qui, dit-on, sortit de terre tout exprès pour secourir Hercule consumé par la tunique du centaure, et après vingt autres stades se présente le fleuve Mélas, peu distant de la ville de Trachis. Dans la chaîne de montagnes qui entoure le territoire de cette ville, on voit l'Asopus sortir d'une anfractuosité. Près du Phœnix, autre rivière, le défilé se rétrécit et ne laisse passage qu'à un seul char. Entre le Phœnix et les Thermopyles, distance de quinze stades, est le bourg d'Anthéla, que baigne l'Asopus, et autour duquel le terrain s'élargit : là on trouve le temple d'Amphictyon, celui de Cérès Amphictyonide, et les siéges des Amphictyons. Xerxès campait donc près de Trachis, et l'armée grecque aux Thermopyles, que les gens du pays appelaient simplement les Pyles ou les Portes. Les forces de la Grèce consistaient en trois cents Spartiates, cinq cents Tégéates, cinq cents Mantinéens, cent vingt Orchoméniens et mille hommes du reste de l'Arcadie, quatre cents Corinthiens, deux cents Phliuntins, quatre-vingts Mycéniens, sept cents Thespiens, quatre cents Thébains, mille Phocidiens, total six mille deux cents, outre des Locriens-Apuntiens dont le nombre n'est point indiqué. Chaque troupe formée par ces différentes cités avait un chef particulier, mais le commandement général était déféré à Léonidas, l'un des deux rois de Sparte, fils d'Anaxandride, et dont les ancêtres étaient en remontant, Léon, Eurycratide, Anaxandre, Eurycrate, Polydore, Alcamène, Téléclus, Archelaüs, Agésilas, Doryssus, Léobote, Échestratus, Agis, Eurysthène, et plus anciennement Aristodème,

Aristomaque, Cléodéus, Hyllus, et enfin Hercule. Cette liste des Eurysthénites donnée par Hérodote n'est pas sans quelques omissions; on est obligé de recourir à d'autres textes pour la compléter; et l'on n'est point encore parvenu à la bien établir, à la mettre en concordance avec celle des Proclides, c'est-à-dire de l'autre famille ou branche royale de Lacédémone.

Léonidas ayant eu deux frères aînés, Doriée et Cléoménès, dont nous avons, Messieurs, recueilli l'histoire, il était peu probable qu'il devînt jamais roi. Le destin pourtant lui réservait le trône et une renommée immortelle. En partant pour les Thermopyles, il se choisit des compagnons d'un âge mûr, ayant déjà tous des enfants. Cette circonstance du récit d'Hérodote a donné lieu à une observation critique sur l'admirable tableau de Léonidas, où ce héros est entouré de très-jeunes guerriers. A ces Spartiates, Léonidas réunit des Thébains, dont le chef particulier était Léontiade: il trouva aux Thermopyles les Phocidiens, les Locriens, et d'autres troupes venues de divers points du Péloponnèse. La plupart des alliés manquèrent, se disant retenus par la célébration des jeux Olympiques; et les Lacédémoniens eux-mêmes, qui devaient marcher tous après la fête des Carnées, et ne laisser dans leur cité qu'une simple garde, différaient de rejoindre leurs trois cents concitoyens. Les Grecs rassemblés aux Thermopyles, se voyant en si petit nombre contre d'innombrables légions de barbares, songèrent un instant à se retirer; les Péloponnésiens voulaient se borner à défendre l'isthme de Corinthe. Mais Léonidas, les Argiens et les Phocidiens déclarèrent qu'ils resteraient à leur poste, et que seulement ils enverraient des courriers dans toutes les

villes de la Grèce, pour exposer que, s'ils ne recevaient pas de renforts, ils ne pourraient pas arrêter l'armée des Perses. Un espion de Xerxès s'approcha du camp des Grecs sans qu'on prît garde à lui, et se retira sans qu'on daignât le poursuivre : il avait vu ces guerriers occupés d'exercices gymnastiques, dans la plus parfaite tranquillité. Le roi des Perses, étonné de ce récit, appela Démarate, et lui demanda quels pouvaient être les desseins des Lacédémoniens. « Je vous l'ai déjà dit, ré« pondit l'ancien roi de Sparte, et vous m'avez traité « d'extravagant. Ce que je vous annonçais arrive : n'en « doutez pas, ils combattront, ils défendront le défilé. » Xerxès n'en voulut rien croire et laissa passer quatre jours, espérant qu'ils allaient s'éloigner. Le cinquième, il envoya contre eux les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de faire tous ces Grecs prisonniers et de les lui amener vivants. Les Mèdes, repoussés au premier choc, renouvelèrent, durant toute une journée, des attaques de plus en plus malheureuses. En voyant revenir ceux qui échappaient au fer des Spartiates, le grand roi prit le parti de mettre en mouvement le corps des immortels, commandés par Hydarnès. Une mêlée s'engagea, d'où les Immortels sortirent aussi maltraités que l'avaient été les Mèdes. De temps en temps les Spartiates feignaient de fuir, et attiraient ainsi un plus grand nombre de Perses, qui restaient sur le champ de bataille. Il fallut renouveler en grande partie ce corps qui devait toujours rester complet. Trois fois Xerxès s'élança de son trône, tremblant pour son armée entière. Se figurant néanmoins que ces Spartiates, si peu nombreux, devaient être affaiblis et presque tous blessés, tandis qu'en effet ils n'avaient essuyé que de fort

légers dommages, il tenta le lendemain de nouveaux combats qui n'aboutirent qu'à diminuer encore le nombre de ses esclaves. Dès ce jour-là, trois cents Spartiates forçaient les Perses à la plus honteuse retraite, si un traître, le Mélien Éphialtès, n'était venu découvrir à Xerxès un sentier, qui par un circuit sur la montagne conduisait aux Thermopyles. Dans la suite, le conseil amphictyonique mit à prix la tête de cet Éphialtès, qui tomba sous le fer d'Athénade, habitant de Trachis. Athénade reçut la récompense promise, et cependant il avait été entraîné à tuer le Mélien par un tout autre motif, qu'Hérodote promet d'expliquer ailleurs, mais dont, en effet, il ne reparle en aucun endroit de ce qui nous reste de ses livres. Il fait ici mention de certains récits particuliers, selon lesquels la Grèce aurait été trahie par Onétès de Caryste et par Corydallus d'Anticyre, ce qui lui paraît assez démenti par le décret des Amphictyons ou des Pylagores contre Éphialtès. Il n'accuse donc que ce Mélien.

Le sentier qu'indiqua ce traître commence au bord de l'Asopus, passe sur la crête du mont, et finit près du bourg des Alpènes, non loin de la roche d'Hercule Mélampyge, retraite des brigands appelés Cercopes. Voilà donc les barbares qui traversent l'Asopus, et qui gravissent durant la nuit la montagne; au point du jour, ils vont en atteindre le sommet : là sont mille Phocidiens chargés de défendre ce poste. Mais les Perses, couverts par une forêt de chênes, ne sont point encore aperçus; leur approche n'est révélée que par le bruit des feuilles foulées sous leurs pieds. A l'instant les Phocidiens saisissent leurs armes : ils accourent; et à leur aspect, Hydarnès, qui les croit des Spartiates,

recule déjà frappé de terreur. Mais Éphialtès le rassure: il lui apprend que ce ne sont point là des enfants de Lacédémone. Les Perses reprennent confiance dans leur multitude; les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches, ne résistent plus et se dispersent sur la montagne. Sans s'arrêter à les poursuivre, Hydarnès descend jusqu'à l'extrémité du sentier et s'approche du camp des Grecs.

On regrette qu'Hérodote mêle à un si grand récit le nom du devin Mégistias, qui, ayant examiné les entrailles des victimes, pronostiquait aux Spartiates le sort qui les attendait. Le péril n'était que trop annoncé par les sentinelles qui descendaient rapidement des hauteurs. Fallait-il rester en ligne ou songer à la retraite? les opinions se partageaient entre ces deux partis. Léonidas se hâta de mettre fin à ces débats en renvoyant les alliés, et en déclarant que ni lui ni aucun de ses trois cents compagnons n'abandonneraient le poste qui leur était assigné. Pourquoi faut-il encore qu'Hérodote rappelle un oracle qui prédisait que Sparte serait détruite par les barbares, à moins que son roi ne s'immolât pour elle! Toutefois Léonidas retint les Thébains comme otages; les Thespiens protestèrent que rien ne les pourrait empêcher de mourir à côté des héros de Sparte. Les autres alliés déclarèrent qu'ils ne se retiraient que par obéissance. Le Perse Hydarnès ne se pressait pas de se mesurer avec de tels ennemis. Il attendit les ordres de Xerxès, qui ne se mit en mouvement qu'à l'heure du marché, ainsi qu'il en était convenu avec Éphialtès, et qu'après avoir fait des libations solennelles. Une bataille s'engagea où succombèrent des milliers de barbares. Leurs officiers, placés derrière

eux, le fouet à la main, les frappaient à chaque pas, et ne les faisaient avancer qu'en désordre. Pressés par les coups, ils tombaient les uns dans la mer, les autres sur leurs compagnons qu'ils renversaient, un plus grand nombre sous les armes des Grecs. On reconnut, dans la foule des morts, deux frères de Xerxès et beaucoup d'autres seigneurs. Pour les Grecs, certains de mourir, ils employaient leurs derniers moments, toutes leurs forces, un courage indomptable, à diminuer, autant qu'il était possible à si peu d'hommes, en un seul jour, la multitude des ennemis de leur patrie. Ce fut le dernier et le plus glorieux des jours de Léonidas : quand on l'eut vu tomber enfin, un combat nouveau se livra sur son corps, et quatre fois les Grecs le dégagèrent de la mêlée, en mettant l'ennemi en fuite. Ceux à qui restaient des épées les enfonçaient au sein des esclaves; les autres combattaient de leurs mains désarmées et de leurs dents meurtrières : le carnage ne cessa que lorsqu'ils furent tous ensevelis sous des monceaux de flèches; ils étaient parvenus à changer le lieu du combat, à repasser le mur, à se poster sur une hauteur à l'entrée du défilé, au lieu où Hérodote voyait encore le lion de marbre érigé en l'honneur de Léonidas. Entre ces héros, on a distingué Diénécès : avant la bataille, un Trachinien lui disait que le soleil allait être obscurci par les flèches des innombrables soldats de Xerxès : « Tant mieux, « répondit-il, nous combattrons à l'ombre. » Hérodote nomme aussi Alphée et Maron, tous deux Lacédémoniens, et le Thespien Dithyrambus. Il rapporte ces inscriptions sublimes que les Amphictyons firent graver sur des colonnes : « Ici quatre mille Péloponnésiens ont « combattu trois millions de Perses ; » et sur le tombeau des

trois cents Spartiates : « Passant, va dire à Sparte que « nous reposons en ce lieu, ayant obéi à ses lois saintes ; » *Dum sanctis patriæ legibus obsequimur*, a traduit Cicéron. Il y avait aussi une inscription particulière pour le devin Mégistias ; mais elle n'avait point été décernée par le conseil amphictyonique ; c'était un ami du devin, le poëte Simonide qui le louait en quatre vers de ce que, sachant mieux qu'un autre ce qui allait advenir, il n'avait pas voulu abandonner les guerriers de Sparte. On dit pourtant que, dans la troupe de Léonidas, il se trouva deux lâches, Pantitès, qui, envoyé en Thessalie, ne revint pas combattre, et qui depuis, se voyant déshonoré, s'étrangla lui-même ; Aristodème, qui, atteint d'un mal d'yeux, resta au bourg d'Alpènes. Eurytus, qui s'était aussi retiré par cause d'ophthalmie, reprit les armes dès qu'il sut que les Perses avaient franchi la montagne, et revint assez tôt pour combattre et mourir avec ses concitoyens. Aristodème, qui ne l'imita point, se couvrit de honte ; quelques-uns disent que, chargé d'une mission, il demeura exprès fort longtemps en route ; mais nous le verrons réparer cette faute à la bataille de Platée.

L'opprobre des Thébains est resté ineffaçable : lorsqu'ils virent que, par la trahison d'Éphialtès, la victoire allait se déclarer pour les Perses, ils leur tendirent les mains, protestèrent qu'ils avaient toujours été dévoués à Xerxès, qu'ils n'étaient venus aux Thermopyles que malgré eux, et qu'il ne fallait pas leur imputer les échecs que le grand roi y avait d'abord essuyés. Néanmoins, dès ce moment même, plusieurs de ces Béotiens furent tués par les barbares dont ils s'approchaient de trop près, et les autres étant tombés au pouvoir de Xerxès, ce prince, juste cette fois, fit impri-

mer sur leurs corps avec un fer ardent les marques royales, στίγματα βασιλήϊα, en commençant par leur général Léontiade. Le roi eut ensuite un nouvel entretien avec Démarate, qui lui dit que Sparte possédait encore huit mille citoyens aussi braves et aussi fidèles que les trois cents qui venaient de mourir pour elle. Démarate conseillait à Xerxès de détacher de la flotte trois cents vaisseaux, de les envoyer sur les côtes de la Laconie, pour s'emparer de l'île de Cythère, qui devait, à ce qu'avait dit le sage Chilon, devenir un jour fatale aux Lacédémoniens. Achéménès, l'un des frères du roi, combattit ce projet et accusa Démarate de trahir les intérêts des Perses : il rappela qu'on avait déjà perdu quatre cents vaisseaux à l'Artémisium, et qu'en détacher trois cents autres c'était décomposer la flotte, la rabaisser au niveau de celle des Grecs. Xerxès se rendit à cet avis, mais sans consentir à soupçonner Démarate d'infidélité. « Tout ce qu'il m'a dit, ajoutait le roi, a été jus-« tifié par les événements; il peut se tromper, et non « me trahir; il est mon hôte, et j'entends qu'on s'abs-« tienne de toute maligne insinuation contre lui. » Cette conférence fut suivie d'une visite du champ de bataille par le monarque qui se croyait vainqueur. Il reconnut et fit mettre en croix le corps de Léonidas, après avoir ordonné d'en couper la tête. Ceci, Messieurs, s'accorde mal avec les mœurs de Xerxès, et même des Perses, qui honoraient quelquefois la valeur de leurs ennemis; assez mal encore avec un texte de Pausanias, où il est dit que les ossements de Léonidas furent rapportés des Thermopyles à Lacédémone; que, tous les ans, sa mémoire et celle de ses compagnons d'armes étaient célé-

brées, auprès de son tombeau, par des oraisons funèbres, et par des jeux où les Spartiates seuls étaient admis à disputer les prix. Il est inexact de dire ici *Lacédémoniens*, comme a fait Gédoyn. Pausanias et M. Clavier disent *Spartiates*, mot qui désigne particulièrement les habitants de la ville et non tous ceux de la Laconie; mais, quoi qu'en pense Larcher, il y a beaucoup d'occasions où cette distinction n'est d'aucune importance, et où les deux mots peuvent être indifféremment employés.

Revenant à Démarate, Hérodote termine son septième livre, en disant que ce personnage avait conservé des relations avec ses compatriotes, et qu'ils lui durent la connaissance des projets et de la marche de Xerxès. Ne voulant pas confier aux messagers ordinaires une telle correspondance, il enleva la cire qui couvrait des tablettes, écrivit sur le bois, et recouvrit cette écriture par la cire, qui elle-même ne présentait aucun caractère. Ces tablettes parvinrent à Lacédémone, et l'on ne savait quel usage en faire; mais il se trouva une femme d'esprit, Gorgo, fille de Cléoménès, épouse de Léonidas, laquelle imagina qu'en grattant la cire, on découvrirait sur le bois l'écriture. A l'exception de ce conte, et de quelques autres que je vous ai fait remarquer, toute la partie de ce livre qui concerne le combat des Thermopyles est digne d'un si grand sujet et du génie de l'histoire. De plus récents souvenirs se sont attachés à ce lieu célèbre, et frapperont d'un éclat plus vif encore les regards des âges futurs. Une terre, redevenue si féconde en Léonidas, ne peut manquer de reproduire aussi des Hérodote; et cette fois les fictions

ne s'entremêleront point aux récits; car il sera bien assez difficile de rendre croyable l'exacte et simple vérité.

Il reste, Messieurs, plusieurs observations à faire sur l'ensemble et les détails des faits qu'Hérodote vient de nous raconter aujourd'hui. Nous aurons besoin d'y revenir dans notre prochaine séance, où néanmoins nous commencerons aussi l'étude du livre VIII.

TRENTE ET UNIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU SEPTIÈME LIVRE. — COMMENCEMENT DE L'EXAMEN DU HUITIÈME. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE XERXÈS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES. — BATAILLE NAVALE DE SALAMINE.

Messieurs, le septième livre d'Hérodote s'est terminé par le récit du message secret que les Lacédémoniens reçurent de leur ancien roi Démarate. Justin raconte aussi cette aventure, mais il semble la placer bien avant l'époque du combat des Thermopyles, et dès l'instant où Xerxès partait de Suse pour entreprendre son expédition. Dès lors Démarate, plus ami de sa patrie qui l'avait exilé que du monarque dont il avait reçu tant de bienfaits, *amicior patriæ post fugam quàm regi post beneficia*, aurait écrit tout le plan de campagne des Perses sur des morceaux de bois recouverts de cire, les aurait envoyés à Sparte, et la sœur de Léonidas (Hérodote a dit son épouse) aurait conseillé de gratter la cire, et fourni par là le moyen de lire l'écriture. Ces détails mal attestés ont en eux-mêmes peu de vraisemblance; et Démarate, placé auprès de Xerxès pour lui servir à l'occasion d'interlocuteur, ressemble fort à Crésus qui déjà, dans Hérodote, a joué le même rôle auprès de Cyrus. On a lieu de croire cependant qu'après avoir quitté Lacédémone, Démarate s'est réfugié en effet à la cour de Suse : tous les récits s'accordent sur ce point; et Plutarque rapporte que les courtisans lui ayant demandé comment, étant roi, il s'était laissé

bannir, il leur répondit : « C'est qu'à Sparte les lois sont « plus fortes que les rois. »

Je vous ai fait observer combien il est peu croyable que Xerxès ait traîné à sa suite deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes armés, et un égal nombre de non-combattants. Hérodote avoue lui-même qu'il est difficile de concevoir comment on aurait trouvé des vivres pour cette multitude, il calcule qu'à raison d'un chénice de blé par tête, qui est bien peu, puisqu'un chénice n'est qu'un litre et un décilitre, il eût fallu par jour dix mille trois cent quarante médimnes (soixante mille huit cent quarante boisseaux, selon Budé), sans y comprendre la nourriture des femmes, des esclaves, des eunuques et des animaux. Ce qui est indubitable, c'est que cette énorme armée manquait d'un chef, *huic tanto agmini dux defuit*, comme a dit Justin. Xerxès était, continue cet historien, le premier à fuir, le dernier à combattre, faible dans le danger, hardi loin de l'ennemi, se croyant le maître de la nature, ordonnant aux montagnes de s'aplanir, aux vallées de se combler, aux mers de se couvrir de ponts pour lui donner passage : *Primus in fuga, postremus in prælio, in periculis timidus; sicubi metus abesset, inflatus;... veluti naturæ ipsius dominus, et montes in planum ducebat, et convexa vallium æquabat, et quædam maria pontibus sternebat.* Toutefois vous savez, Messieurs, qu'on a aussi révoqué en doute ces gigantesques travaux commandés par le roi des Perses : Juvénal les a cités comme exemples des mensonges historiques de la Grèce :

.... Creditur olim
Velificatus Athos, et quidquid Græcia mendax

Audet in historia : constratum classibus isdem
Suppositumque rotis solidum mare....

Il est vrai que cette incrédulité du satirique latin a été censurée par quelques savants, et surtout par M. Gillies; mais Thucydide, dont ils invoquent le témoignage, ne dit point expressément que l'Athos tout entier ait été percé.

Dans Hérodote, nous n'avons vu encore paraître Thémistocle que pour conseiller aux Athéniens de construire des vaisseaux : dans Plutarque, il part pour l'Artémisium à la tête de ces mêmes navires. Épicydès, qui s'était proposé pour en être le chef, se désista de cette demande, moyennant quelque argent qu'il reçut de Thémistocle. Mais celui-ci n'hésita point à céder le commandement général de la flotte grecque au Lacédémonien Eurybiade. Le péril commun avait amorti les rivalités et les haines. Athènes rappelait alors Aristide. Tandis que la flotte occupait les côtes de l'Eubée, on se disposait à combattre sur terre aux Thermopyles. Hérodote a porté à six mille deux cents le nombre des Spartiates et de leurs alliés qui marchèrent vers ce défilé, et l'une des inscriptions qu'il a transcrites dit qu'il s'y présenta quatre mille Grecs contre trois millions de Perses. Selon Pausanias, onze mille deux cents guerriers de la Grèce s'étaient rassemblés; mais quatre mille seulement furent appelés à défendre le passage. Ces nombres varient chez les divers auteurs; Isocrate, au lieu de trois cents Spartiates, en suppose mille. Diodore de Sicile raconte que Léonidas ne voulut prendre avec lui que mille soldats; que, les éphores lui ayant enjoint de se faire mieux accompagner, il répondit que c'était bien assez pour mourir, et que le sacrifice

d'un plus grand nombre de citoyens affaiblirait trop la république; que néanmoins aux mille hommes fournis par la Laconie, il en ajouta trois cents, pris dans la seule ville de Sparte; qu'il en vint de plus trois mille, envoyés par l'assemblée générale, outre quatre cents Béotiens. Toujours était-ce une très-faible armée que la Grèce opposait à des légions innombrables. Plutarque rapporte que, peu de jours avant le départ de Léonidas, on célébra d'avance ses funérailles et celles de ses compagnons d'armes, par des combats gymniques auxquels leurs pères et leurs mères assistèrent. Les trois cents guerriers reçurent les adieux éternels de leurs parents et de leurs amis; et Léonidas, quand sa femme lui demanda ses dernières volontés, lui répondit : « Je vous souhaite un époux digne de vous et des « enfants qui lui ressemblent. »

Hérodote vous a décrit, Messieurs, le défilé des Thermopyles; mais Barthélemy complète et rectifie cette description par des détails empruntés de Strabon et de Pausanias : « En partant de la Phocide pour se rendre « en Thessalie, on passe par le petit pays des Locriens, « et l'on arrive au bourg d'Alpénus, situé sur la mer.... « Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire « pour le passage d'un chariot; il se prolonge ensuite « entre des marais que forment les eaux de la mer, et « des rochers presque inaccessibles qui terminent la « chaîne de l'Œta. A peine est-on sorti d'Alpénus que « l'on trouve à gauche une pierre consacrée à Her- « cule Mélampyge; et c'est là qu'aboutit un sentier qui « conduit au haut de la montagne.... Plus loin on traverse « un courant d'eaux chaudes... Tout auprès est le bourg « d'Anthéla... Au sortir de la plaine qui l'entoure, on

« trouve une chaussée qui n'a que sept à huit pieds de « large... Les Phocéens y construisirent autrefois un « mur pour se garantir des incursions des Thessaliens. « Après avoir passé le Phœnix, dont les eaux finissent « par se mêler avec celles de l'Asopus... on rencontre « un dernier défilé, dont la largeur est d'un demi-plè- « thre (sept à huit toises). La voie s'élargit ensuite « jusqu'à la Trachinie... qui présente de grandes plaines « arrosées par le Sperchius et par d'autres rivières... « Depuis le défilé qui est en avant d'Alpénus jusqu'à « celui qui est au delà du Phœnix, il peut y avoir qua- « rante-huit stades (environ deux lieues); mais par- « tout on a, d'un côté, des montagnes escarpées, et de « l'autre, la mer ou des marais impénétrables. »

Hérodote vous a dit, Messieurs, que Xerxès attendit quatre jours avant de commencer l'attaque : Plutarque ajoute que le cinquième, il écrivit à Léonidas : « *Si tu* « *veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce,* » et que le roi de Sparte répondit : « J'aime mieux mourir « pour ma patrie que de l'asservir. » Une seconde lettre de Xerxès ne contenait que ces mots : « Livre-moi tes ar- « mes. » Léonidas répondit : « Viens les prendre. » Chez Diodore de Sicile, le roi spartiate repousse l'offre d'un territoire fertile, en disant que l'usage des Grecs est de conquérir des terres par des actes de valeur et non de lâcheté. Le même historien appelle Trachinius, et non Éphialtès ou Épialtès, le traître qui découvrit le sentier par lequel on pouvait, de la plaine de Trachis, aboutir, en tournant la montagne, au bourg d'Alpénus. Vingt mille hommes, selon Diodore, furent donnés à Trachinius pour faire avec lui ce trajet durant la nuit, et Léonidas en fut aussitôt averti par Tyrastiades, qui, dès le soir,

s'échappa du camp des Perses. Hérodote ne vous a point donné ces détails et n'a pas fait mention de l'assaut nocturne livré par les Grecs au camp des Perses. Les autres historiens disent qu'à la nouvelle de la marche des vingt mille Perses autour de la montagne, Léonidas, après avoir renvoyé les alliés en les invitant à se réserver pour de meilleurs temps, entraîna ses compagnonsd'armes dans la plaine de Trachis : « C'est là, s'é-« cria-t-il, que la patrie nous appelle; profitons de l'oc-« casion que la nuit nous offre : marchons à la tente de « Xerxès, et qu'il y périsse avant nous. » Il leur fit prendre un frugal repas, en leur annonçant celui qui les attendait chez Pluton. Au milieu de la nuit, Léonidas et les siens sortent du défilé, s'élancent dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès; mais il a déjà pris la fuite, *primus in fuga*. Ils entrent dans les tentes voisines; ils y font un affreux carnage. Tout cède à la terreur qu'ils inspirent. Le bruit se répand chez les Perses que les vingt mille hommes envoyés par le sentier sous les ordres d'Hydarnès ont été vaincus, et que bientôt la grande armée va être écrasée tout entière par les forces réunies de la Grèce. Les Perses épouvantés n'entendaient plus la voix de leurs généraux, ne savaient où diriger leurs pas, se jetaient aveuglément dans la mêlée, et y périssaient sous les coups les uns des autres, autant que sous ceux des Spartiates, jusqu'à ce qu'enfin le jour leur montrât en quel petit nombre étaient les vainqueurs. Ainsi s'engagea, selon ces auteurs, la bataille qui se prolongea durant la plus grande partie de la journée. Hérodote ne la fait commencer qu'à l'heure du marché (huit ou neuf heures du matin). A partir de ce terme,

il vous en a offert une description plus détaillée que celles qui se lisent dans les autres anciens livres : seulement il ne dit pas, comme Justin, que Xerxès y reçut deux blessures, ce qui s'accorde mal avec le soin qu'il prenait de sa personne, selon Justin lui-même.

Longin, en citant le passage d'Hérodote où nous avons lu que les Grecs combattirent avec les armes qui leur restaient et avec les mains et avec les dents, jusqu'à ce que les barbares, tirant toujours, les eussent comme ensevelis sous un monceau de traits, Longin, dis-je, ajoute une observation que Boileau traduit ainsi : « Que dites-vous de cette hyperbole ? Quelle apparence « que des hommes se défendent avec les mains et les « dents contre des gens armés, et que tant de person« nes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis? « Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisem« blance, parce que la chose ne semble pas recherchée « pour l'hyperbole, mais que l'hyperbole semble naî« tre du sujet même. » Pour moi, Messieurs, j'inclinerais à penser avec Larcher qu'il n'y a point ici d'hyperbole. Cicéron nous apprend que les Spartiates étaient exercés dès l'enfance à combattre à coups de poing, à coups de pied, et à se servir, au besoin, de leurs ongles et de leurs dents : *Adolescentium greges Lacedæmone vidimus ipsi, incredibili contentione certantes, pugnis, calcibus, unguibus, morsu denique.* A l'égard de ces monceaux de traits sous lesquels sont ensevelis les trois cents héros, c'est une image qui représente plutôt qu'elle n'exagère une circonstance véritable.

Au lieu des inscriptions laconiques qu'Hérodote vous a rapportées, Diodore de Sicile transcrit une longue épitaphe qu'il dit composée par le poëte Simonide, et

que Terrasson a traduite en douze vers français; Diodore y joint pour son propre compte un hommage qui respire un ardent amour de la liberté. Le Scythe Anacharsis, inspiré par Barthélemy, paie un semblable tribut aux héros de Sparte. « Pardonnez, s'écrie-t-il, « ombres généreuses, à la faiblesse de mes expressions. « Je vous offrais un plus digne hommage, lorsque je « visitais cette colline où vous rendîtes les derniers sou« pirs; lorsque, appuyé sur un de vos tombeaux, j'arro« sais de mes larmes les lieux teints de votre sang. « Après tout, que pourrait ajouter l'éloquence à un « sacrifice si grand et si extraordinaire? Votre mémoire « subsistera plus longtemps que l'empire des Perses, « auquel vous avez résisté; et jusqu'à la fin des siècles, « votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent « la patrie le recueillement ou l'enthousiasme de l'ad« miration. »

Nous terminons ici, Messieurs, l'examen du septième livre d'Hérodote. Vous y avez remarqué de précieux détails de géographie ancienne. L'historien vous a rappelé accidentellement plusieurs époques reculées comme celles d'Érechthée, roi d'Athènes, au quinzième siècle avant notre ère, de Minos, en Crète, au quatorzième, et de la fondation de Syracuse au huitième. Mais les narrations principales n'ont embrassé que neuf ans, de 489 à 480; et même la plupart des faits n'ont appartenu qu'à cette dernière année. Quoique ce temps soit peu antérieur à celui où Hérodote écrit, il se mêle encore à ses récits des bruits populaires et des traditions romanesques qu'une saine critique ne saurait admettre. J'ai rapproché de toutes ses relations, ce qu'y ont ajouté des auteurs moins anciens que lui. C'est ce que je viens de

faire pour ce qui concerne le combat des Thermopyles. Il en résulte des variantes quelquefois assez graves; mais on en rencontre de pareilles dans les récits des batailles modernes; et l'on conçoit qu'en effet au milieu de ces sanglants tumultes, il est difficile que toutes les circonstances soient aperçues et vérifiées avec une parfaite exactitude. C'est bien assez que l'événement, considéré dans ce qu'il a d'essentiel et d'instructif, demeure solidement établi dans l'histoire. Or, Messieurs, lorsque Hérodote nous représente le patriotisme de quelques Grecs, opposant à toutes les forces de l'Asie une résistance énergique et déjà victorieuse au jour même d'une défaite inévitable, le tableau qu'il nous trace est aussi plein de vérité que de grandeur. Il ne tient qu'à nous d'y puiser une instruction profonde, de prendre en pitié ces multitudes d'esclaves que la tyrannie peut armer et traîner par le monde, ignobles et malheureux instruments des brigandages qu'on appelle conquêtes; d'admirer au contraire le plus haut degré de la vertu et de la puissance humaine dans la véritable valeur guerrière, dans celle qu'allume et nourrit au cœur des citoyens l'amour sacré de la liberté et de la patrie. L'histoire ancienne, si riche en traits héroïques, ne nous offre rien qui surpasse le combat des Thermopyles qu'Hérodote a raconté le premier; et ce n'est qu'en redescendant à nos propres jours, que nous retrouvons, sur la même terre, des exemples plus glorieux encore de cet héroïque dévouement. Depuis Hérodote, tous les talents et tous les arts ont célébré les antiques guerriers de Sparte: un des chefs-d'œuvre de la peinture française a retracé leur immortel sacrifice; mais le plus digne hommage qu'ils aient reçu encore

est celui que leur rend aujourd'hui leur postérité qui les imite et les surpasse.

L'intérêt qui vient de s'élever à un si haut terme dans le septième livre d'Hérodote, se soutiendra dans le huitième qui est intitulé Uranie, et beaucoup plus court. Larcher en commence la traduction par ces mots : *On dit que les choses se passèrent de la sorte.* M. Schweighæuser pense avec raison que cette conclusion, ταῦτα μὲν δὴ οὕτω λέγεται γενέσθαι, termine le septième livre, à la fin duquel en effet elle se lit dans la plupart des manuscrits. Il y en a qui la répètent au commencement du huitième, mais c'est évidemment une erreur de copiste. Il est bien plus naturel qu'Hérodote, sans revenir ainsi sur ce qu'il vient de dire, décrive immédiatement la flotte des Grecs, dont il n'a fait encore qu'une mention succincte. Maintenant il y distingue les vaisseaux des différents peuples; cent vingt-sept fournis par les Athéniens, quarante par Corinthe, vingt par Mégare, dix-huit par les Éginètes, douze par Sicyone, dix par les Lacédémoniens, vingt-quatre par d'autres cités; en tout deux cent soixante et onze, non compris des navires à cinquante rames. Le commandement de cette flotte fut confié à Eurybiade, car les alliés avaient voulu pour chef un Spartiate, non un Athénien; et Thémistocle s'était bien gardé, comme je l'ai dit en commençant cette séance, de contrarier ce vœu général; il réservait à d'autres temps les prétentions de sa république et les siennes. A la vue de la multitude des vaisseaux de Xerxès, les Grecs qui étaient à la rade d'Artémisium, songeaient à quitter ce lieu. Thémistocle les en détourna : il avait été, dit-on, gagné par les Eubéens, moyennant une somme de trente

talents (cent soixante-cinq mille francs). Les Eubéens, qui craignaient d'être abandonnés, s'étaient d'abord adressés à Eurybiade, qui n'avait point accédé à leur demande; mais Thémistocle lui fit accepter cinq talents (vingt-sept mille cinq cents francs), il en donna trois (seize mille cinq cents francs) au Corinthien Adimante, et garda le reste (cent vingt et un mille francs). Il est pénible d'apercevoir déjà, au sein de la Grèce, les germes ou plutôt les progrès de la corruption. Nous ne la verrons que trop s'étendre, et compromettre les intérêts publics, avec lesquels cette fois les intérêts personnels s'accordaient encore. La flotte resta sur les côtes de l'Eubée. Un premier combat eut lieu contre deux cents vaisseaux détachés de la flotte des Perses, et qui faisaient le tour de l'île. Et voici, dit-on, comment les Grecs y obtinrent l'avantage. Un habile plongeur, nommé Scyllias, qui autrefois avait sauvé aux Perses une partie de leurs richesses, après un naufrage, et s'était approprié l'autre, crut que le plus sûr moyen de la conserver et de l'accroître était de trahir ceux qu'il avait volés et de passer du côté des Grecs. Il en cherchait depuis longtemps l'occasion; la trouvant enfin, il traversa dans la mer un espace de quatre-vingts stades (cent quarante-sept mille cinq cents mètres). C'est beaucoup; Hérodote lui-même pense que c'est trop : il aimerait mieux croire que Scyllias se rendit à l'Artémisium sur un esquif; mais enfin les Grecs apprirent de lui quelles étaient la situation et les manœuvres des barbares. D'autres disent que Scyllias ou Scyllis coupa au fond de l'eau les câbles qui tenaient aux ancres des vaisseaux perses, et qu'abandonnés à eux-mêmes, ces bâtiments vinrent échouer sur le rivage. On suppose

aussi que Thémistocle avait suggéré cette idée au plongeur. C'est ce que nous lisons dans une pièce de vers d'Apollonidas, recueillie en l'un des livres de l'*Anthologie*. Pausanias dit que « Scyllis avait la répu- « tation de plonger, même dans les endroits les plus « profonds de la mer; il y avait exercé Cyané sa fille, et « lorsque l'armée navale de Xerxès fut assaillie par une « violente tempête vers le mont Pélion, ils contribuè- « rent beaucoup aux pertes qu'elle fit, en allant par- « dessous les eaux arracher les ancres et tout ce qui ser- « vait à retenir les vaisseaux. C'est pourquoi les Am- « phictyons placèrent à Delphes, Scyllis et sa fille; mais « la statue de Cyané est du nombre de celles que Né- « ron emporta de Delphes. »

Dans Hérodote, les Grecs, informés par Scyllias que des vaisseaux détachés de la flotte perse se disposent à tourner l'Eubée, prennent la résolution de se porter sur les barbares, et d'essayer un premier combat. Quoique inférieurs en nombre et enveloppés de toutes parts, ils commencent l'attaque; l'Athénien Lycomède s'empare le premier d'un navire ennemi; on en prend vingt-neuf autres; la nuit survient, et la flotte grecque retourne dans l'Artémisium, celle des Perses aux Aphètes. Durant l'action, Antidore de Lemnos, qui était au service de Xerxès, vint se rejoindre à ses compatriotes, et, pour l'en récompenser, les Athéniens lui donnèrent un domaine rural dans l'île de Salamine. Cependant la nuit devait être plus funeste encore aux barbares : un orage éclata, peut-être, dit notre historien, par la volonté d'un dieu qui voulait rendre les forces moins inégales. A la vue des cadavres et des débris de naufrage poussés sur le rivage des Aphètes, la flotte des

Perses se crut perdue tout entière; et le tonnerre, grondant sur le mont Pélion, lui semblait le signal d'un désastre universel; mais les vaisseaux qu'elle avait détachés pour tourner l'Eubée, souffraient bien davantage: la tempête les surprit en pleine mer, le vent les ballotta et la fin en fut pour eux peu agréable, καὶ τὸ τέλος σφι ἐγένετο ἄχαρι. Ce passage a été critiqué par Longin: ce mot *ballotter* est bas, dit-il dans la traduction de Boileau, et l'épithète de *peu agréable* (ἄχαρι) n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là. M. Miot essaie de justifier Hérodote, en prêtant à ces paroles un caractère ironique que Longin n'a pas senti (1). Quoi qu'il en soit, les Grecs, que l'orage avait épargnés, se pressèrent de profiter du dommage que l'ennemi en avait reçu, et d'un renfort de cinquante-trois vaisseaux qui leur arrivaient d'Athènes. Ils livrèrent un second combat, tombèrent sur les vaisseaux ciliciens, et après les avoir détruits, reprirent leur station dans l'Artémisium. Le lendemain, les commandants perses, redoutant les effets de la colère du roi quand il apprendrait qu'ils s'étaient laissé vaincre par si peu d'ennemis, résolurent de réparer leurs revers par un grand triomphe : c'était le jour même où l'on se battait aux Thermopyles: là on disputait un défilé, ici le détroit de l'Euripe. Les Grecs, dès qu'ils virent les vaisseaux des barbares rangés en forme de croissant autour de la rade d'Artémisium, allèrent à leur rencontre : l'action fut vive, le succès douteux, la perte considérable de part et d'autre, plus forte pourtant du côté des Perses. Les Égyptiens s'étaient distingués dans

(1) M. Miot aurait pu faire remarquer que ce passage est un de ceux où Hérodote se sert de la figure de mots appelée litote.

la flotte de Xerxès, les Athéniens dans celle de la Grèce. Thémistocle conçut alors et annonça le projet de détacher de l'armée ennemie les Ioniens et les Cariens. Il proposa, puisque l'Eubée pouvait au premier moment tomber au pouvoir des Perses, de s'emparer avant eux des bestiaux nourris dans cette île; ce qui s'exécuta sans retard. Sur la nouvelle du sort de Léonidas et de ses compagnons aux Thermopyles, on résolut de quitter la rade de l'Artémisium; mais on grava sur les rochers une inscription qui invitait les Ioniens à reprendre de meilleurs sentiments, et à se souvenir qu'ils étaient la cause primitive de la guerre que la Grèce soutenait contre l'Asie. Le but de cet avis était ou d'acquérir les Ioniens ou de les rendre suspects à Xerxès. La flotte de ce prince occupa bientôt l'Artémisium; il fit descendre les soldats à terre, afin qu'ils vinssent voir un spectacle qu'il leur avait préparé : c'était sur le champ de bataille des Thermopyles, l'exposition de quatre mille cadavres grecs et de mille Mèdes seulement. Le surplus de ces Mèdes jusqu'à vingt mille et au delà, car les Spartiates n'en avaient pas moins immolé, n'était plus visible, mais enterré déjà dans de grandes fosses creusées exprès. Personne, au dire de notre historien, ne fut dupe de ce ridicule artifice; mais voilà l'art de gouverner tel que les conquérants et les tyrans le pratiquent. Des Arcadiens transfuges de l'armée grecque furent présentés au roi : on leur demanda ce que faisait alors la Grèce : « Elle est, répon« dirent-ils, occupée à célébrer les jeux Olympiques, et à « couronner les vainqueurs. » On voulut savoir quels prix s'obtenaient dans ces jeux gymniques; et lorsqu'on sut que ce n'était pas de l'argent, mais des branches d'o-

livier, les mœurs grecques parurent incompréhensibles à tous les courtisans du grand roi. L'un d'eux pourtant, Tritantæchmès, s'écria : « Quels hommes que ceux « qu'on nous donne à combattre, des guerriers qui mé- « prisent les richesses et ne sont avides que de gloire! »

Hérodote raconte ensuite des démêlés entre les Thessaliens et les Phocidiens. Avant l'expédition de Xerxès, les Thessaliens avaient tenu les Phocidiens enfermés sur le mont Parnasse avec le devin Tellias d'Élée. Tellias imagina de blanchir avec du plâtre les six cents plus braves soldats de la Phocide et de les envoyer la nuit contre les Thessaliens. Ceux-ci les prirent pour des spectres, s'enfuirent épouvantés, et perdirent quatre mille hommes. Les Phocidiens s'emparèrent de quatre mille boucliers qu'ils consacrèrent dans les temples d'Abes et de Delphes; ils rapportèrent de plus un riche butin, dont le dixième servit à payer les frais de plusieurs statues qu'ils placèrent dans ces deux temples. La cavalerie thessalienne périt par un autre stratagème. Dans un défilé où elle devait passer, on avait creusé un fossé, et on l'avait rempli d'amphores vides, légèrement recouvertes d'une terre bien nivelée. En fondant avec impétuosité sur les Phocidiens, les Thessaliens tombèrent sur les amphores, s'y embarrassèrent, et leurs chevaux s'y brisèrent les jambes. Voilà, Messieurs, des détails qui auraient besoin d'être mieux attestés. Ils servent ici à expliquer les ressentiments des Thessaliens, qui sommèrent les habitants de la Phocide de leur payer cinquante talents (deux cent soixante-quinze mille francs), en les menaçant, s'ils y manquaient, d'une extermination totale. Les Phocidiens, qui avaient pris parti contre

Xerxès, entraînés peut-être par la haine qu'ils portaient aux Thessaliens ses alliés, refusèrent de se soumettre à un si honteux tribut, et à leur tour ordonnèrent à la Thessalie d'embrasser la cause de la Grèce. Irrités d'une réponse si fière, les Thessaliens s'offrirent à servir de guides aux barbares dans la Doride et dans la Phocide. Les habitants de cette dernière contrée se virent forcés d'abandonner leurs foyers: ils se retirèrent, les uns chez les Locriens, les autres à Néon, ville bâtie sur l'une des cimes du Parnasse. Il convient d'observer ici, Messieurs, que ce sommet n'est ni l'un ni l'autre des deux que désignent les poëtes, quand ils disent *bicipiti Parnasso*, *gemino colle*,

Mons ibi verticibus petit arduus astra duobus.

Les deux principaux sommets du Parnasse s'appellent Nauplia et Hyampée. Mais tandis que les Phocidiens étaient réfugiés à Néon, les Thessaliens et les barbares ravageaient le reste de la Phocide, coupaient les arbres, incendiaient les villes et les temples. Arrivés à Panopée, ils se partagèrent en deux corps : l'un entra par la Béotie, sur les terres des Orchoméniens, et s'achemina vers Athènes; l'autre se dirigea vers le temple de Delphes pour le piller, et en présenter les trésors à Xerxès. Les Delphiens les voulaient enfouir ou les transporter ailleurs: le dieu les en dissuada, se déclarant assez fort pour défendre son propre bien. Soixante hommes restèrent seuls à Delphes avec le prophète Acératus. M. Clavier, dans son savant et curieux mémoire sur les oracles, conclut de ce passage d'Hérodote qu'il n'y avait qu'un prophète, chef de l'établissement, et supérieur de la pythie, aussi bien que d'un grand nombre de prêtres ou ministres subalternes, qui

sans doute sont à comprendre au nombre des soixante Delphiens qui restaient avec Acératus. Le dieu accomplit ses promesses : il fit des miracles qu'Hérodote raconte avec sa naïveté ordinaire. Des armes se transportèrent d'elles-mêmes hors du temple ; la foudre éclata sur les barbares ; des quartiers de roches, détachés de la cime du Parnasse et roulant avec un fracas horrible, en écrasèrent un grand nombre ; des voix divines et des cris de guerre sortirent du temple de Minerve Pronæa ; deux guerriers apparurent, héros d'une taille gigantesque, qui massacraient les Perses fugitifs. Rassurés par ces prodiges et par la fuite des brigands, les Delphiens raccoururent dans leur ville, et tuèrent beaucoup d'ennemis : le reste alla se cacher en Béotie. On a donné aux deux géants les noms d'Autonoüs et de Phylacus. Vous noterez, Messieurs, que, dans Pausanias, un héros Phylacus intervient aussi, quand les Gaulois s'apprêtent à piller le temple de Delphes. Il n'y a guère de fiction qui ne se reproduise ainsi sous plusieurs formes et à différentes époques de l'histoire. L'imposture est emprunteuse : l'imagination a des bornes, mais la crédulité n'en a pas.

De l'Artémisium, la flotte grecque se rendit à Salamine. Les Athéniens obtinrent qu'elle s'y arrêtât. Ils firent sortir de l'Attique leurs femmes et leurs enfants, les envoyèrent à Trézène, à Égine, à Salamine. L'une des superstitions de ces Athéniens, déjà pourtant si cultivés, était de croire qu'un grand serpent gardait et protégeait leur forteresse ; ils lui présentaient tous les mois des gâteaux de miel : jusqu'alors ces gâteaux n'avaient jamais manqué d'être consommés au bout des trente jours ; mais en cette conjoncture ils demeurèrent intacts. La

prêtresse avertit le peuple que le serpent n'avait plus d'appétit; et ce motif d'abandonner la ville parut irrésistible. On se souvint du mur de bois que la pythie de Delphes avait conseillé de prendre pour refuge, et l'on s'embarqua sur des navires. La flotte grecque se rassemblait alors, et prenait une attitude plus imposante: aux vaisseaux venus d'Artémisium et de Salamine se joignirent d'autres bâtiments. Hérodote fait le dénombrement de toute cette armée navale : le total des vaisseaux, toujours sans compter ceux à cinquante rames, se trouva de trois cent soixante-dix-huit, entre lesquels les Athéniens seuls en fournissaient cent quatre-vingts, presque la moitié. J'écarte, Messieurs, le détail des contingents particuliers de tous les autres peuples; par l'addition des sommes partielles, on n'a qu'un total de trois cent soixante-six, au lieu de trois cent soixante-dix-huit: l'erreur en moins est de douze. Pour y remédier, Larcher attribue aux Éginètes quarante-deux navires, au lieu de trente que portent uniformément tous les manuscrits d'Hérodote. M. Schweighæuser n'approuve point cette correction, qui est effectivement fort arbitraire; et il aime mieux supposer qu'Hérodote a tenu compte des bâtiments qu'il indique comme employés à garder l'île d'Égine. Rien pourtant n'autorise à supposer qu'il y en eût précisément douze ni plus ni moins, et d'ailleurs ce sont les vaisseaux mis à la voile, et réunis pour l'expédition, que l'historien énumère. Je crois donc qu'il faut se borner à dire qu'il y a une faute de copie dans un de ces nombres, on ne sait lequel. C'est un accident fort léger, dont les exemples ne sont pas rares dans les calculs d'Hérodote, ni dans ceux des autres historiens de l'antiquité. On

pourrait même élever ici des doutes sur l'exactitude du total trois cent soixante-dix-huit, car Thucydide compose la flotte grecque qui combattit à Salamine, de quatre cents navires, selon la plupart des manuscrits, ou seulement de trois cents, selon quelques-uns qui en ce point s'accordent avec un texte de Démosthène; cet orateur, dans sa Harangue, sur la couronne, dit que de trois cents vaisseaux, les Athéniens en avaient fourni deux cents. Il faut, Messieurs, se résigner presque toujours à prendre ces détails numériques pour de simples approximations.

A propos des Athéniens, Hérodote remarque ici qu'en qualité de Pélasges, ils avaient porté le nom de Cranaens; qu'ils prirent celui de Cécropides sous leur roi Cécrops; que celui qu'ils ont conservé ne date que du règne d'Érechthée; et qu'ils ont été aussi appelés Ioniens, lorsqu'ils eurent pour général Ion, fils de Xuthus. Cette petite digression n'est pas sans difficulté; car d'une part Hérodote, dans son premier livre, nous a dit que les Athéniens dédaignaient le nom d'Ioniens; et de l'autre, Cranaüs n'a régné chez eux qu'après Cécrops; on ne peut donc supposer qu'avant de se nommer Cécropides, ils se soient appelés Cranaens, qu'en faisant dériver ce nom du mot grec κραναὸς, qui signifie *âpre, stérile*, qualification donnée quelquefois au territoire de l'Attique. Mais quoique Eustathe propose cette étymologie, elle me semble assez peu naturelle; et je croirais plutôt que les lignes dont je viens de vous offrir une traduction, et qui interrompent brusquement la suite du récit, sont une de ces gloses déplorables que les copistes faisaient volontiers passer des marges dans les textes des auteurs classiques. Le moyen

âge a gâté presque tout ce qu'il a touché, et il s'en faut que la critique ait encore pu réparer les dommages qu'il a causés à toutes les branches de l'instruction publique.

Dans cette même énumération, à l'article des Naxiens, l'historien dit que, partis pour aller, comme les autres insulaires, se joindre à l'armée de Xerxès, ils se réunirent, au contraire, à la flotte grecque, d'après le conseil de l'un de leurs capitaines, nommé Démocrite. Ceci, Messieurs, est beaucoup plus authentique et plus croyable : car ce Démocrite s'est distingué à la bataille de Salamine; il y a pris cinq vaisseaux perses, ainsi que l'attestent des vers de Simonide que Plutarque nous a conservés.

Réunis à Salamine, les Grecs délibérèrent sur le lieu le plus propre à une grande bataille navale; mais, tandis qu'ils tenaient conseil, on vint leur annoncer l'entrée des Perses dans l'Attique. Thespies et Platée avaient été incendiées; Athènes prise, et sa citadelle occupée. Les barbares s'étaient campés sur la colline de l'Aréopage, appelée aussi colline de Mars, parce que ce dieu y avait été jugé comme meurtrier d'un fils de Neptune. La ville était déserte : il n'y restait du moins qu'un très-petit nombre d'habitants, qui, s'obstinant à mal entendre l'oracle, firent avec des planches un retranchement derrière lequel ils se défendirent. Là ils résistèrent encore avec un courage héroïque aux propositions que vinrent leur faire les Pisistratides, qui se trouvaient dans l'armée de Xerxès. Les armes à la main, ils repoussaient les Perses, et faisaient rouler d'énormes pierres sur ceux qui s'avançaient jusqu'aux portes de la forteresse. Xerxès, après un long siége, douta de la pouvoir emporter.

Cependant quelques-uns de ses soldats en atteignirent le sommet, en montant à pic un escarpement voisin du temple d'Aglaure, fille de Cécrops. Les Athéniens, les y voyant parvenus, perdirent tout espoir; les uns se précipitèrent en bas et périrent, les autres se réfugièrent dans le sanctuaire, où les barbares les égorgèrent. Le temple fut pillé et la citadelle mise en cendres. Xerxès expédia un courrier à Suse, pour informer son oncle Artabane de ce grand succès; mais, deux jours après, soit que son triomphe ne lui parût point encore assuré, soit qu'il se repentît d'avoir brûlé un temple, soit qu'enfin une vision nocturne l'eût épouvanté, il ordonna aux Pisistratides, et aux autres Athéniens enrôlés dans son armée, de monter à la citadelle, et d'y offrir des sacrifices selon les rites d'Athènes. Ils se rendirent au temple d'Érechthée, fils de la Terre, près d'un olivier, et d'un puits qui contenait de l'eau de mer depuis la dispute entre Neptune et Minerve sur la possession du territoire athénien. On brûla l'olivier, et deux jours après on vit un rejeton vert, long d'une coudée et sorti du tronc de l'arbre. Pausanias rapporte aussi ce prodige, et fait pousser ce rejeton de deux coudées en une seule nuit. Il parle également du puits d'eau de mer, et ajoute que lorsque le vent du nord soufflait, on y entendait un bruit pareil à celui des flots. Il faut, Messieurs, pour bien connaître les anciens peuples, recueillir jusqu'aux fables qu'ils ont mêlées aux parties les plus avérées de leurs annales.

A Salamine, Thémistocle, éclairé par le sage Mnésiphile, comprit que, si on levait l'ancre pour s'éloigner de ce lieu, beaucoup d'alliés profiteraient de cette occasion de regagner leurs villes, et bientôt la Grèce

n'aurait plus de flotte. On avait déjà résolu de partir, et de se diriger vers l'isthme de Corinthe : Thémistocle fit rouvrir la délibération, et avant même qu'Eurybiade, chef de la flotte, eût exposé le sujet qu'il s'agissait de discuter, l'Athénien s'efforçait déjà de ramener à son avis les autres capitaines. « Ne sais-tu pas, lui dit le Co« rinthien Adimante, que, dans les combats du stade, on « fait rasseoir à coups de verge ceux qui se lèvent avant le « signal ? — Oui, répondit Thémistocle, mais ceux qui « restent en arrière n'obtiennent pas la couronne. » Dans Plutarque et ailleurs, Eurybiade lève la canne sur l'Athénien qui répond : « Frappe, mais écoute. » Ce mot célèbre n'est point rapporté par Hérodote. Mais cet historien prête à Thémistocle un discours remarquable par le choix et la précision des idées. L'orateur se garde bien d'exprimer, devant les alliés, les soupçons et les inquiétudes qu'ils lui inspirent : « Si, dit-il, vous attirez l'ennemi aux « environs de l'isthme, vous combattrez dans une mer « ouverte et spacieuse, vous qui n'avez que de lourds vais« seaux, inférieurs en nombre. Quand vous réussiriez, « vous perdriez encore Salamine, Égine et Mégare. En « effet, vous devez prévoir que Xerxès fera suivre à son « armée de terre les mouvements de sa flotte ; ainsi vous « aurez vous-mêmes amené les Perses, dans le Pélopon« nèse, et par là exposé la Grèce entière à une ruine « infaillible. A Salamine, au contraire, l'espace est « resserré, et toutes les chances y sont pour vous. « Si vous êtes vainqueurs, comme j'en ai l'espoir, « croyez que les barbares ne vous viendront plus cher« cher dans l'isthme ; ils fuiront ou resteront dans « l'Attique ; vous aurez sauvé le Péloponnèse et cette « île de Salamine, où sont vos enfants et vos femmes ;

« Salamine, où l'oracle vous a promis un triomphe. » Réduite à ce raisonnement, cette harangue est si précise, qu'on regrette de la voir terminée par une maxime commune et vague : « Quand on prend une « résolution raisonnable, on réussit presque toujours; « mais quand on embrasse un parti contraire à celui que « la raison conseille, Dieu ne seconde point nos vues. » Adimante répondit avec aigreur, et se prévalut de ce qu'Athènes, tombée au pouvoir des Perses, n'était plus une cité grecque. Thémistocle demanda si l'on comptait pour nuls deux cents vaisseaux athéniens chargés de guerriers, auxquels ne résisterait pas la Grèce, s'ils étaient armés contre elle; et s'adressant à Eurybiade: « Songez, lui dit-il, que le sort de la guerre est sur nos « vaisseaux athéniens. Si vous ne restez pas à Salamine, « ils vont faire voile pour l'Italie, y transporter nos fa- « milles, et les établir à Siris, qui doit devenir une de « nos colonies. C'est à vous de voir quels alliés vous res- « teront, quand nous vous aurons quittés. » Ces derniers mots éclairèrent Eurybiade : il comprit enfin que le principal motif de l'avis de Thémistocle était la crainte de la défection des alliés, si l'on partait de Salamine. On convint d'y rester et d'y livrer bataille; un tremblement de terre, qui se fit sentir aussi sur mer, n'ébranla point cette résolution généreuse; seulement on adressa des prières à tous les dieux; on invoqua Ajax et Télamon, dont les images furent transportées de Salamine sur la flotte; et l'on envoya chercher à Égine celles d'Æacus et des Æacides.

La flotte des Perses était menacée aussi par des présages qu'Hérodote ne néglige pas de raconter. On ne connaîtrait point assez l'esprit de cet historien, si l'on

ne remarquait avec quel soin il recueille les plus superstitieux récits. Démarate, l'ancien roi de Lacédémone, et un autre Grec, transfuge comme lui et nommé Dicæus, marchaient ensemble dans la plaine de Thria, à la suite de Xerxès. Tout à coup ils voient s'élever d'Éleusis une poussière épaisse, et ils entendent une voix que Dicæus reconnaît pour celle du mystique Iacchus. Démarate n'y comprend rien, mais Dicæus assure que le désastre de l'armée navale est inévitable. « L'Attique est « déserte, dit-il; les Athéniens l'ont abandonnée; donc « c'est une divinité qui vient de parler, et qui, en mar- « chant à leur secours, met en mouvement cette pous- « sière. — Voilà, répondit Démarate, ce qu'il faut bien « vous garder de révéler à personne; car, si ce discours « venait aux oreilles du roi, vous seriez perdu sans res- « source. » Cependant un nuage se forme, et se dirige vers Salamine sur l'armée des Grecs, nouvelle preuve, aux yeux de Dicæus, de Démarate, et, puisqu'il faut l'avouer, d'Hérodote lui-même, que la flotte de Xerxès va périr. Elle s'était arrêtée trois jours à Histiée, avait ensuite traversé l'Euripe, et en trois autres jours elle était parvenue à Phalère. Les pertes que les barbares avaient essuyées venaient d'être réparées par de nouveaux renforts: les Doriens, les Locriens et d'autres peuples s'étaient joints à l'armée du grand roi: à mesure qu'elle avançait dans la Grèce, elle se grossissait de tout ce qu'elle pouvait subjuguer ou effrayer. Xerxès se rendit sur sa flotte : il y tint, assis sur son trône, un conseil général de guerre, et chargea Mardonius, véritable chef de l'expédition, de recueillir les avis sur la question de savoir s'il convenait de livrer bataille sur mer. Comme on savait que le roi et Mar-

donius avaient résolu d'engager un combat naval, tous les capitaines déclarèrent que c'était le seul parti à prendre, à l'exception pourtant de la reine de Carie, Artémise, qui opina pour un long délai. « J'ai fait assez « preuve de courage, disait-elle, pour avoir le droit de « donner un conseil prudent : croyez-moi, les Grecs sont « plus forts que vous sur mer. Vous occupez Athènes ! « la Grèce est en votre puissance : attendez que les vivres « manquent à Salamine. La disette et le temps vaincront « vos ennemis. Que le grand roi considère que les mau- « vais maîtres ont de bons esclaves, et que les bons « maîtres ont de mauvais serviteurs ; puisqu'il est le meil- « leur des princes, il doit s'attendre à être mal servi « dans une action périlleuse, surtout lorsqu'il lui faudra « employer des Égyptiens, des Ciliciens, d'autres étran- « gers, dont la fidélité ne sera pas inébranlable. » Xerxès déclara que le conseil de la reine Artémise lui parais- sait le plus sage, mais qu'il suivrait pourtant l'avis con- traire. La princesse conserva la haute faveur dont elle jouissait, au grand déplaisir des courtisans, qui avaient espéré qu'elle la perdrait, en contredisant la volonté du souverain.

Tandis que la flotte des Perses s'avançait donc vers Salamine et s'y rangeait en bataille, les Péloponnésiens travaillaient à fermer d'un mur l'isthme de Corinthe. L'historien distingue sept nations dans le Péloponnèse. Deux, originaires du pays, habitaient encore les mêmes cantons qu'autrefois : c'étaient les Arcadiens et les Cynuriens ; un troisième peuple, les Achéens, n'était jamais sorti du Péloponnèse, mais y avait changé de canton. Les quatre autres, Doriens, Éoliens, Dryo- pes et Lemniens, avaient une origine étrangère. La

plupart des villes de ces sept nations se séparèrent de la cause commune des Grecs, et se donnèrent à Xerxès ou prétendirent garder la neutralité. Ceux des Péloponnésiens qui restaient fidèles se rassemblaient à l'isthme, et se disposaient à s'y défendre. Mais la discorde et la défection étaient sur le point d'éclater sur la flotte même, commandée par Eurybiade, devant Salamine; on y renouvelait la proposition de quitter ce lieu et de cingler vers le Péloponnèse, de sauver cette contrée encore intacte, et de ne plus combattre pour des pays déjà envahis. Thémistocle mit tout en usage afin de déjouer ce fatal projet; il eut recours à un artifice : par un messager, nommé Sicinnus, qui avait toute sa confiance et qui partit en secret, il informa les Perses de l'effroi des Grecs, et de leurs dissentiments; leur défaite, disait-il, était infaillible, si on ne laissait pas échapper une si heureuse occasion de les attaquer. Ce conseil parut sincère; et les barbares, bien persuadés que Thémistocle trahissait sa partie en leur faveur, employèrent toute la nuit aux préparatifs de la bataille; ils envoyèrent un fort détachement dans la petite île de Psyttalie, entre Salamine et le continent, et disposèrent leur flotte de telle sorte qu'il ne restât aux vaisseaux grecs aucun moyen de fuir. « Quand je réfléchis sur ces événements, dit Hérodote, je ne puis contester la vérité « des oracles. » Et, après avoir cité celui de Bacis, qui prédisait la catastrophe des Perses, « Je n'ose, poursuit« il, contredire les oracles, et je n'approuve pas ceux qui « les dédaignent. » Il y avait donc déjà des incrédules, mais Hérodote n'était assurément pas de leur nombre.

Il rentre néanmoins dans la véritable histoire, et raconte un entretien d'Aristide avec Thémistocle. Aris-

tide était, dit-il, un citoyen juste, autrefois banni d'Athènes par l'ostracisme. Si quelque ressentiment avait dû rester dans son âme, le péril de son pays aurait suffi pour l'éteindre. Il accourut d'Égine à Salamine, et se présentant à Thémistocle, son plus ardent ennemi : « Remettons, lui dit-il, nos querelles à d'autres temps, « et disputons aujourd'hui à qui rendra plus de services « à la Grèce. Les Perses vous tiennent investis : j'en suis « témoin oculaire : vous ne pourriez vous retirer, quand « vous l'auriez résolu. » Thémistocle fit aussitôt entrer Aristide au conseil, où les généraux délibéraient encore ; et, malgré un avertissement si positif, les altercations continuèrent. Enfin l'on eut foi au rapport de quelques Téniens, transfuges de l'armée de Xerxès, rapport que confirmait celui d'Aristide. L'aurore paraît, on rassemble les troupes navales ; Thémistocle harangue les siennes, on lève l'ancre. Le vaisseau de l'Athénien Aminias, emporté au large, s'accroche dans les agrès d'un bâtiment ennemi ; on vole au secours d'Aminias, et le combat s'engage. Suivant le récit des Éginètes, ce fut par le navire qui rapportait d'Égine les images des Æacides que la bataille commença. On raconte aussi qu'un fantôme apparut aux Grecs sous la forme d'une femme, et leur défendit de reculer. Aux Athéniens se trouvaient opposés les Phéniciens ; aux Spartiates, les Ioniens, dont plusieurs, cédant aux insinuations de Thémistocle, se battirent assez mollement pour le roi Xerxès : la plupart néanmoins soutinrent vivement l'action. Deux Samiens, Théomestor et Phylacus, enlevèrent des vaisseaux grecs ; aussi le premier devint-il tyran de Samos, pour les Perses ; on inscrivit le nom du second dans la liste des Orosanges, c'est-à-dire de ceux qui

avaient bien mérité du roi. Mais les barbares combattaient sans ordre et sans intelligence contre des guerriers qui savaient garder leurs rangs, combiner et multiplier leurs efforts. Toutefois ceux des esclaves de Xerxès qui croyaient être aperçus de lui se comportèrent mieux ce jour-là qu'à l'ordinaire. La reine Artémise, poursuivie par un vaisseau athénien qui allait l'atteindre, s'avisa, pour échapper à ce péril, d'en attaquer un de son propre parti. Peut-être avait-elle à se venger du prince calyndien Damasithyme, qui commandait ce navire; mais enfin, quand les Athéniens la virent aux prises avec les barbares, ils la laissèrent faire, et cessèrent de la poursuivre : elle évita ainsi une mort certaine; Xerxès, qui regardait ce combat de très-loin, crut qu'elle coulait à fond un bâtiment grec, et n'en fut jamais détrompé, parce que le prince Damasithyme n'en revint pas, non plus qu'aucun de ses compagnons, ni des Perses montés sur les vaisseaux voisins du sien. Persuadé ainsi qu'Artémise s'était signalée au service de la Perse, le roi disait qu'en cette journée, les hommes s'étaient conduits en femmes, et les femmes en hommes. Il y avait perdu l'un de ses frères, Ariabignès, sans parler d'un très-grand nombre de seigneurs et d'une multitude d'autres esclaves. Sa flotte était en pleine déroute, et en grande partie détruite. La victoire des Grecs fut éclatante, et leur perte peu considérable. Ils savaient nager; et ceux dont les vaisseaux périssaient, gagnaient Salamine, lorsqu'ils avaient échappé au fer des barbares.

Xerxès, tranquillement assis au pied du mont Ægaléos, contemplait la bataille : autour de lui ses secrétaires écrivaient les noms des guerriers perses qui se

distinguaient : la liste n'en fut pas longue. Les Phéniciens vinrent lui dénoncer les Ioniens comme des traîtres; mais, au moment même où il écoutait cette accusation, il vit un vaisseau ionien de Samothrace attaquer un navire d'Athènes, le couler bas, et s'emparer aussitôt après d'un bâtiment éginète. Alors la colère du grand roi se porta contre les Phéniciens; il leur fit couper la tête, excité à cet acte de rigueur par un Perse nommé Ariaramnès, dévoué aux Ioniens. Trop sûrs de leur défaite, les Perses se retiraient sur Phalère; mais les Éginètes occupaient déjà le détroit et y saisissaient les vaincus que les Athéniens forçaient de fuir. Ce fut ainsi qu'un vaisseau sidonien, poursuivi par Thémistocle, tomba au pouvoir de Polycrite d'Égine, qui, en même temps qu'il s'en emparait, criait à Thémistocle : « Voyez maintenant si Égine favorise le parti des Mèdes. » On retrouva sur ce navire sidonien l'Éginète Pythéas, que les Perses avaient pris dans un combat près de Sciathos, et dont ils avaient honoré la bravoure, ainsi que nous l'avons vu dans notre dernière séance.

Hérodote attribue la plus grande part de la gloire acquise par les Grecs dans la journée de Salamine, aux Éginètes et aux Athéniens, et parmi ceux-ci à Euménès et à Aminias. Il raconte qu'au premier choc, Adimante, général des Corinthiens, prit la fuite; que ses compatriotes l'imitèrent; qu'arrivés près du temple de Minerve Sciras, sur la côte de Salamine, ils rencontrèrent un navire envoyé par les dieux, et entendirent de menaçants reproches; qu'ensuite s'étant assurés du triomphe des Grecs, ils revirèrent de bord et arrivèrent après l'action. Vous vous souvenez, Messieurs, que ce récit est l'un de ceux que Plutarque a critiqués, et qu'il est l'ob-

jet d'une accusation grave, énoncée par Dion Chrysostome. Selon Dion, Hérodote avait fait un tout autre exposé, plus véridique, plus favorable aux Corinthiens; et il ne le changea que lorsqu'il se vit frustré de la récompense qu'il attendait de la ville de Corinthe. Je crois, Messieurs, que la connaissance que vous avez maintenant acquise du caractère et de la naïveté d'Hérodote suffit pour le justifier à vos yeux d'une si odieuse inculpation; d'ailleurs il a soin d'ajouter qu'il vient de présenter les faits comme les Athéniens les racontent; mais que les Corinthiens, loin de souscrire à ce récit, prétendent au contraire s'être signalés les premiers : en quoi, dit-il, ils ont en leur faveur le témoignage du reste de la Grèce: il n'y a donc ici aucune malveillance de sa part. Il nous laisse le choix entre les deux relations, et ne cherche point à faire prévaloir la première, qui pourrait bien cependant nous paraître la plus probable; il loue avec la même franchise l'intrépide bravoure d'Aristide, qui, à la tête d'une troupe d'élite, aborda la petite île de Psyttalie, et y tailla en pièces tout ce qu'il rencontra d'ennemis. Les débris de la flotte perse furent poussés par un vent d'ouest sur les côtes de l'Attique; et ainsi s'accomplirent les oracles rendus par Bacis, par Musée et par Lysistrate. Ce dernier devin est peu connu : il y a eu trois Bacis, et nous ne chercherons point à démêler duquel il est ici question. Aristophane dit de l'un d'eux : « Si les nymphes n'ont pas « trompé Bacis, ou si Bacis ne s'est pas joué des mor« tels. » On compte aussi plusieurs Musées; il s'agit probablement de celui qui était d'Éleusis, et qui avait adressé à son fils Eumolpe des préceptes en vers. Mais l'histoire de ces illuminés et de ces imposteurs ne

vaut guère la peine d'être éclaircie. Le résultat le mieux établi est que la crédulité publique, accueillant les prédictions supposées, fabriquées après les événements, la politique en tirait parti, et parvenait à tromper, par de si vains artifices, même des hommes instruits et judicieux tels qu'Hérodote. La prophétie attribuée à Lysistrate disait, en mots à double entente, que les femmes du rivage de Colias, en Attique, feraient cuire leurs aliments au feu des rames, c'est-à-dire avec les rames, les mâts et les autres débris des bâtiments perses.

En retranchant ces idées superstitieuses, le récit qu'Hérodote vient de nous faire des préparatifs et des détails de la bataille de Salamine est le plus exact et le plus circonstancié qui nous soit parvenu. Je n'y ai joint encore qu'un fort petit nombre de particularités extraites des autres écrivains classiques; je n'en aurai à recueillir que bien peu d'autres pour compléter cette importante relation : Diodore de Sicile ne nous apprend rien de plus, sinon que les Ioniens trahissaient Xerxès, et donnaient secrètement aux Athéniens une parfaite connaissance de toutes les dispositions que l'ennemi prenait; il fixe à quarante le nombre des vaisseaux que la Grèce perdit à Salamine, et porte à plus de deux cents ceux que les flots ravirent aux Perses, sans compter ceux qui furent pris par les vainqueurs. Justin n'offre qu'un aperçu rapide et vague de cet événement : la notice dite de Cornélius Népos sur Thémistocle attribue à la prudence de ce capitaine plus qu'aux armes de la Grèce la défaite de Xerxès en cette journée. Les récits de Plutarque aboutissent au même résultat; mais ils contiennent, tant sur la prise d'Athè-

nes que sur la bataille de Salamine, certains détails que ne nous a point fournis Hérodote.

Dans Athènes, le jeune Cimon donna le signal et l'exemple du sacrifice que les circonstances exigeaient : on le vit monter par la rue du Céramique à la citadelle, et consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride, voulant annoncer par cette cérémonie que la guerre sur terre n'était plus de saison; ce qu'il fit encore mieux comprendre, lorsque, ayant pris un des boucliers appendus au mur du temple, il descendit sur le rivage, et s'embarqua le premier. On conduisit les femmes, les enfants et les vieillards à Trézène, où ils furent accueillis avec une cordialité généreuse, et nourris aux dépens du trésor public. Il fallut pourtant laisser à Athènes plusieurs infirmes, et quelques obstinés qui n'en voulurent pas sortir, Au moment du départ, la ville offrit le spectacle d'un deuil universel que les animaux domestiques semblaient partager. Xanthippe, le père de Périclès, avait un chien, qui ne consentit point à le quitter, mais qui, se jetant à la mer, nagea près de son vaisseau jusqu'à Salamine, et mourut en abordant le rivage. On l'enterra sur la place et son tombeau s'y voyait encore au temps de Plutarque. Pausanias dit que Xerxès, lorsqu'il eut pris la citadelle, envoya d'Athènes à Suse les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, que depuis un roi de Syrie rendit aux Athéniens.

Quant à la bataille de Salamine, elle est presque en tout point racontée par Plutarque comme par Hérodote. Le biographe toutefois attribue à Euribiade des paroles qu'Hérodote a mises dans la bouche du Corinthien Adimante. Il dit que le premier Grec qui prit un vaisseau perse fut Lycomède, qui s'empressa de le

consacrer à Apollon porte-laurier. Dans Hérodote, c'est au combat de l'Artémisium, plusieurs jours auparavant, et non à Salamine, que Lycomède s'empare d'un bâtiment ennemi. Voici enfin un récit particulier que fait Plutarque, et dont nous n'avons trouvé aucune trace dans Hérodote : « Comme Thémistoclès sacrifioit aux dieux « dessus la galère capitainesse, on lui amena trois jeunes « prisonniers fort beaux de visage, et richement parez « de vestemens et joyaux d'or, lesquels on disoit estre en- « fans de Sandace sœur du roy, et d'un prince nommé « Autartus. Incontinent que le devin Euphrantidès les « eut apperceus, ayant aussi observé qu'il estoit, à leur « arrivée, sailli du sacrifice une grande et claire flamme, « et qu'en mesme instant quelcun des assistans à main « droite avoit esternué, il prit Thémistoclès par la main « et lui commanda de sacrifier tous ces trois prisonniers « au dieu Bacchus, surnommé Omestès, qui vaut autant « à dire comme cruel ; pour ce qu'en ce faisant, non-seu- « lement les Grecs se sauveroyent, mais emporteroyent la « victoire. Thémistoclès fut bien esbahy d'ouir un si es- « trange et si terrible commandement du devin ; mais la « commune (c'est-à-dire la troupe qui était là présente)... « se prit à invoquer le dieu tout d'une voix, et en appro- « chant les trois prisonniers de l'autel, contraignit Thé- « mistoclès de parfaire le sacrifice en la manière que le « devin l'avoit ordonné. Ainsi l'escrit Phanias lesbien, « homme savant en philosophie et ayant grande connois- « sance des histoires et de l'antiquité. » Il faut croire, Messieurs, pour l'honneur des Athéniens, que Phanias n'a rapporté là qu'une fable.

Vous voyez qu'à l'exception de quelques variantes, et d'un petit nombre de circonstances ajoutées ou al-

térées par la superstition, on doit placer la bataille navale de Salamine au nombre des anciens faits historiques les mieux connus. Elle a sauvé la Grèce; et ce triomphe était dû principalement à la prudence et à la fermeté de Thémistocle. Cet événement est du 20 Boédromion de l'an premier de la soixante-quinzième olympiade, jour qui correspond, selon Pétau, au 23 septembre; selon Barthélemy, au 20 octobre de l'an 480 avant notre ère.

Le reste du livre VIII d'Hérodote nous apprendra, dans notre prochaine séance, ce qui s'est passé durant les deux derniers mois de cette même année et durant les trois premiers de la suivante.

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU HUITIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE XERXÈS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES.

Messieurs, le combat des Thermopyles, raconté à la fin du septième livre d'Hérodote, n'a précédé que de quelques jours la bataille navale de Salamine; et ce court intervalle est si plein de faits qu'il a seul fourni la matière des récits directs contenus dans les quatre-vingt-seize premiers chapitres du livre huitième. Le Spartiate Eurybiade commandait la flotte grecque; mais l'Athénien Thémistocle exerçait une influence souvent irrésistible sur les délibérations des généraux. Il usa de ce crédit pour empêcher qu'on ne quittât l'Artémisium. C'était l'intérêt de la Grèce; c'était surtout celui des Eubéens: ils comptèrent, dit-on, à Thémistocle une somme considérable, qu'il s'appropria, sauf les petites parts qu'il en fit accepter à Eurybiade et au Corinthien Adimante. Les Grecs obtinrent un premier avantage contre deux cents vaisseaux perses; et l'on a supposé qu'ils en étaient en partie redevables au plongeur Scyllias, qui trahit pour eux son maître, le roi Xerxès. Les Perses, qui avaient perdu vingt-neuf vaisseaux, essuyèrent un plus grand dommage par la tempête qui survint durant la nuit suivante. Néanmoins ils engagèrent, le lendemain, un second combat, qui ne leur réussit pas mieux. Xerxès, pour ranimer leur courage, leur montra quatre mille cadavres grecs exposés aux Thermopyles, avec ceux des Mèdes, qui n'étaient là qu'au

nombre de mille, parce qu'il en avait fait enterrer dix-neuf mille ou davantage. A l'occasion de la tentative des Perses sur le temple de Delphes, l'historien vous a raconté, Messieurs, d'anciennes querelles entre les Thessaliens et les Phocidiens. Delphes est maintenant bien plus menacée par les barbares. A leur approche, il ne resta dans la ville que soixante personnes avec le grand prophète Acératus; mais le dieu sauva son temple par d'éclatants miracles, et mît en fuite les ennemis. La ville d'Athènes eut moins de bonheur; Xerxès y entra et la trouva déserte. Les habitants s'étaient réfugiés à Trézène, à Égine, à Salamine, et sur leurs vaisseaux, à l'exception d'un petit nombre de vieillards et d'autres citoyens, qui défendirent la citadelle; elle fut prise malgré leurs efforts et réduite en cendres. La flotte grecque, moyennant les renforts qu'elle avait reçus, comprenait alors trois cent soixante-dix-huit ou quatre cents navires, dont la moitié environ était fournie par Athènes. Quand ils furent réunis à Salamine, Thémistocle obtint qu'ils y resteraient : il eut à ce sujet une dispute assez vive avec Eurybiade, Adimante et d'autres chefs; et vous avez vu, Messieurs, comment, pour le bonheur de la Grèce, il vainquit leur résistance. Malgré les présages qui annonçaient la prochaine défaite des Perses, et malgré les judicieux conseils de la reine de Carie, Artémise, qui prévoyait que les Grecs triompheraient sur mer, Xerxès voulut risquer une bataille navale. Cependant les dissensions qui renaissaient au sein de l'armée grecque pouvaient la perdre : pour y mettre fin, Thémistocle prit le parti d'en instruire Xerxès, qui hâta les préparatifs de l'action. D'un autre côté, Aristide vint avertir ses compatriotes des périls

auxquels ils s'exposaient, s'ils ne se pressaient de combattre; et son rapport, confirmé par celui de deux Téniens transfuges, fit cesser enfin les irrésolutions des généraux péloponnésiens. Hérodote vous a décrit cette bataille célèbre, et j'ai joint à sa narration quelques autres circonstances énoncées par Diodore de Sicile et Plutarque. Les Perses furent vaincus à Salamine, le 20 octobre de l'an 480 avant notre ère, selon le calcul de Dodwell : ils y perdirent plus de deux cents vaisseaux, et les Grecs seulement quarante. Tels sont, en substance, les faits dont nous avons recueilli les détails dans notre dernière séance. Hérodote va nous apprendre quelles en ont été les suites.

Quand Xerxès connut bien l'étendue des pertes qu'il venait d'essuyer, il résolut en secret de s'enfuir le plus tôt possible, et de retourner à Suse : il craignait qu'on ne rompît ses ponts sur l'Hellespont. Toutefois, pour cacher sa retraite, il feignit de se disposer à une autre bataille. Il ordonna de construire une digue qui réunirait l'île de Salamine à l'Attique; il fit de plus lier ensemble des bateaux ronds de Phénicie, qui devaient servir de pont et de défense durant le travail de la digue. En même temps ses courriers portaient en Perse la nouvelle de son désastre. Dès ce temps-là, les courriers de la Perse étaient disposés comme par relais ou estafettes. On avait établi des hommes et des chevaux aux points où finissaient les journées de marche; en sorte qu'on trouvait en chacune de ces stations un homme et un cheval prêts à courir tout un jour. Ni la nuit, ni la chaleur, ni le mauvais temps n'empêchaient et n'interrompaient ce service. Le premier courrier donnait au second les ordres dont il était porteur, et qui se trans-

mettaient ainsi jusqu'au terme du message, comme on voit, dit Hérodote, un flambeau qui passe de main en main, dans la fête des Lampadophories que les Grecs solennisent en l'honneur de Vulcain. Peu de jours auparavant, les habitants de Suse avaient appris que leur roi était maître d'Athènes; et, pour célébrer ce succès, les rues avaient été jonchées de myrtes et embaumées de parfums. Au récit du combat de Salamine, la consternation fut profonde : on poussait des cris lamentables, chacun déchirait ses habits et accusait Mardonius. Ce général, qui avait conseillé de porter la guerre en Grèce, n'avait plus d'autre moyen d'échapper aux périls qui le menaçaient personnellement que d'en faire courir de nouveaux à son maître et à son pays. « Attaquons, dit-il au roi, le Péloponnèse : retour« nez, si cela vous convient, dans vos États avec la plus « grande partie de votre armée; mais laissez-moi trois « cent mille hommes que je choisirai, et avec lesquels je « vais vous soumettre la Grèce entière. » Xerxès fit part de cette proposition à ses courtisans, et particulièrement à la reine Artémise, qu'il estimait comme une femme de bon conseil. Elle applaudit fort à ce projet. « Si, dit-elle, l'entreprise sur le Péloponnèse ne réussit « pas, il n'y aura pas grand malheur. Vous ferez pen« dre ou mettre en croix votre serviteur Mardonius, « et il n'en sera plus parlé. Vous n'aurez éprouvé qu'un « bien léger dommage, puisque vous ne risquez que trois « cent mille de vos sujets. Si, au contraire, Mardonius est « plus heureux qu'il n'est sage, vous profiterez plus que « lui de ses succès. Croyez-moi, rentrez à Suse vain« queur d'Athènes, et faites célébrer vos triomphes. » Le roi eût été de cet avis, quand même personne ne le lui

eût suggéré : il ne se plaisait plus du tout en Grèce. Le point important pour lui était de n'y pas rester, tant il se sentait frappé d'épouvante, dit notre historien. Pourvu qu'il retournât en Perse, tous les projets qui ne compromettaient que son armée, et qui lui offraient quelques chances de conquête et de vengeance, lui paraissaient bons à tenter. Il remercia beaucoup la reine Artémise, à laquelle il adressait volontiers des compliments, et il la chargea de conduire à Éphèse quelques jeunes princes dont il s'était fait suivre. Dans Éphèse, ils furent confiés aux soins du premier eunuque, Hermotime, né à Pédase; et à ce propos on lit ici que les Pédasiens ont une prêtresse dont le menton se couvre de barbe, chaque fois qu'il doit arriver un malheur. Il a été déjà parlé de cet étrange phénomène dans le premier livre d'Hérodote; et c'était bien assez d'une fois. Peut-être n'est-il reproduit ici que par quelque glossateur, qui l'aura jugé digne d'une double mention. Hermotime, jadis enlevé par un parti ennemi en temps de guerre, avait été exposé en vente et acheté par Panionius, qui, pour le revendre plus avantageusement, s'était avisé de le faire eunuque, ainsi qu'il en usait à l'égard de plusieurs de ses jeunes esclaves. Hérodote juge que ce ne fut pas pour Hermotime une si mauvaise aventure, puisque, dans la suite, l'un de ses maîtres l'offrit en présent au roi Xerxès, auquel il eut le bonheur de plaire. Cependant, quoique devenu à la cour le premier officier de son espèce, il ne pardonnait point à Panionius de l'avoir mis sur la route d'une si haute fortune. L'ayant rencontré dans l'Atarnée, contrée mysienne, il dissimula ses ressentiments; il fit semblant même d'être pénétré de reconnaissance, et

d'avoir besoin de s'acquitter par d'éminents services. Panionius ne douta point de la sincérité de ces offres magnifiques, et se laissa entraîner à Sardes avec sa famille. Là Hermotime, ayant à sa disposition la personne et les quatre fils de Panionius, le contraignit à les mutiler, et à subir le même traitement par leurs mains. Cette vengeance, plus atroce que vraisemblable, est fort peu propre à justifier le choix que Xerxès faisait d'Hermotime pour gardien de quelques jeunes princes.

Le roi prescrivit à Mardonius de choisir les troupes qui demeureraient en Europe; et, dès la nuit, la flotte partit de Phalère pour regagner le plus vite possible l'Hellespont, afin de garder les ponts sur lesquels le roi devait repasser. Les barbares étaient agités encore d'une terreur si vive, que, près de Zoster, l'un des promontoires de l'Attique, ils prirent de petits rochers qui débordaient l'eau, pour des navires, et s'enfuirent en désordre. Il leur fallut du temps pour reconnaître leur erreur, se rallier et se hasarder à continuer leur route. Les Grecs s'attendaient à un nouveau combat naval : lorsqu'ils eurent appris le départ de la flotte ennemie, ils se mirent à la poursuivre jusqu'à Andros. Thémistocle les excitait à traverser la mer Égée, et à gagner l'Hellespont, pour rompre les ponts de Xerxès. C'était bien le meilleur plan; et l'on pouvait en regarder l'exécution comme immanquable, à cause de l'effroi mortel dont les Perses restaient frappés. On aurait en peu de jours terminé la guerre. Eurybiade, chef plus impérieux qu'habile, soutint l'avis contraire, auquel Thémistocle s'empressa de se ranger, dans l'espoir d'en tirer parti pour ses propres intérêts. Il est bien pénible

d'avoir à reprocher des trahisons à un guerrier si célèbre; mais il voulait se ménager l'amitié de Xerxès; il prévoyait des temps où il aurait besoin d'un asile. Ses discours trompeurs détournèrent les Athéniens du projet salutaire qu'il leur avait d'abord proposé lui-même. Il fit savoir au roi, par le messager Sicinnus, qu'il venait de retenir les Grecs impatients de poursuivre sa flotte et de briser les ponts, et que maintenant le grand monarque pouvait partir en toute sûreté.

Il faut pourtant remarquer que plusieurs écrivains anciens et modernes présentent sous un jour favorable la conduite de Thémistocle en cette conjoncture. Il voyait, selon Diodore de Sicile, combien les Grecs redoutaient encore l'armée de terre et l'armée navale des Perses. Pour détourner de nouveaux périls, il usa d'un stratagème : il envoya le précepteur de ses propres enfants à Xerxès, pour l'avertir que ses ponts allaient être rompus et tous les passages interceptés, s'il n'accélérait sa retraite; et ce faux avis délivra la Grèce d'un ennemi formidable. Dans Plutarque, Thémistocle a un entretien avec Aristide, auquel il demande s'il ne serait pas à propos de courir à l'Hellespont, d'empêcher le retour des Perses à Sardes, et de saisir ainsi l'Asie en Europe. Aristide n'approuve point cette idée. « Nous « avons, dit-il, jusques ici combattu un roy barbare, qui « ne voyoit qu'un simple jeu dans cette guerre : mais, « si une fois nous l'enfermons en Grèce, si nous réduisons à la nécessité de sauver sa propre vie un en« nemi si puissant, il ne s'amusera plus à regarder, es« tant assis à son aise dessoubs un pavillon bien doré, « le passe-temps de la bataille, ains tentera toutes choses, « et se trouvera lui-mesme en personne partout pour

« crainte du danger; de manière qu'il pourra bien avec « diligence rhabiller la faute qu'il a commise par négli- « gence et pourvoira mieux à son fait, quand il verra « qu'il y ira de sa vie et de son estat ensemble : par quoy « serois-je d'avis, non-seulement de ne rompre point le « pont qu'il a fait faire, ains plus tost, si nous pouvions, « de lui en bastir un autre pour le chasser le plus tost « que nous pourrions hors de l'Europe. » Thémistocle adopte cette opinion, et imagine de plus d'effrayer Xerxès par une fausse confidence. Il y avait, parmi les prisonniers, un eunuque nommé Arsacès, valet de chambre de ce prince : on le lui envoie, pour lui apprendre qu'on songe à lui couper le passage, et que néanmoins il aura encore le temps de sortir de l'Europe, s'il profite du délai que lui ménagera Thémistocle, en amusant les alliés et les confédérés, et en retardant leur marche. Le roi se hâte en effet; et, en tout ceci, Plutarque loue la prudence d'Aristide et de Thémistocle. La notice dite de Cornélius Népos en parle dans le même sens. On y trouve admirable que Xerxès se crût sauvé par celui qui le trompait, et dont la prudence délivrait la Grèce. *Se... a Themistocle conservatum judicavit. Sic unius viri prudentia Græcia liberata est.* Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* reproduisent les arguments d'Aristide pour prouver que tout était perdu, si Thémistocle n'avait eu l'art d'éloigner le grand roi. Cependant, Messieurs, je vous prie de considérer d'abord que ce prince avait déjà pris de lui-même la résolution de fuir, et que la seule question était de savoir si on l'en empêcherait. En second lieu, je ne vois pas bien pourquoi Aristide, ou Plutarque, suppose qu'un si lâche despote, si bien caractérisé par Justin, *primus*

in fuga, postremus in prœlio, serait devenu tout à coup un intrépide guerrier, un chef habile, se portant partout de sa personne; ce n'était point là son usage. Non, Messieurs, cette innombrable armée de Perses n'avait pas de chef, ainsi que nous l'a dit encore Justin: *Huic tanto exercitui dux defuit.* Elle était frappée de terreur, poursuivie par les souvenirs de Marathon, de Salamine, et même des Thermopyles. De plus, elle manquait de vivres, périssait de fatigues, de disette et de maladies, perdait chaque jour ses alliés, n'avait aucun moyen de se soutenir ni de se recruter. Les Grecs l'auraient accablée, s'ils l'eussent enfermée avec son roi en Europe. Il me semble enfin que l'explication la moins défavorable de la conduite de Thémistocle serait de dire qu'il manœuvrait à toutes fins, comme le pratiquent volontiers les intrigants, ses pareils, dans les conjonctures douteuses : il se ménageait les moyens de dire au besoin, j'ai sauvé la Grèce, ou bien j'ai sauvé le grand roi, et d'obtenir, d'une part ou de l'autre, ou peut-être des deux parts, les récompenses ou, pour parler moins improprement, les salaires dont il était fort avide.

Insatiable d'argent, il en demanda aux habitants d'Andros et aux insulaires, les menaçant de siéges et de pillages en cas de refus. Les citoyens d'Andros lui résistèrent; il leur disait que sa demande était appuyée par deux divinités toutes-puissantes, la Persuasion et la Nécessité; ils lui répondirent que deux déesses moins aimables et non moins impérieuses les empêchaient d'y souscrire, la Pauvreté et l'Impuissance. Il les assiégea. Les Carystiens et les Pariens lui obéirent : il tira d'eux des sommes considérables, à l'insu des autres généraux.

Ces exactions, en l'enrichissant, accroissaient son crédit, et lui assuraient un ascendant déjà funeste.

Xerxès n'aurait pu diriger lui-même sa retraite : Mardonius l'accompagna jusqu'en Thessalie, où ce général se proposait de prendre ses quartiers d'hiver. Ce fut là que Mardonius choisit les trois cent mille hommes avec lesquels il devait, au printemps prochain, envahir le Péloponnèse : il prit d'abord le corps entier des Immortels, à l'exception de leur chef Hydarnès, qui ne voulut pas quitter le roi, puis le corps des cuirassiers perses, mille cavaliers de la même nation, et tout ce qu'il y avait de troupes médiques, bactriennes et indiennes, infanterie et cavalerie. Du surplus des alliés, il ne retint qu'un petit nombre d'hommes distingués par leur taille, ou par des traits de bravoure. Le roi était encore en Thessalie, lorsqu'un héraut se présenta, qui venait de la part des Spartiates, demander justice de la mort de Léonidas. Xerxès éclata de rire, et après avoir fait attendre longtemps sa réponse : « Voilà, dit-il, « en montrant Mardonius, voilà celui qui vous donnera « la satisfaction qui vous convient. » Le héraut accepta l'augure et se retira : l'oracle de Delphes avait prescrit aux Lacédémoniens de se contenter de la compensation qui leur serait offerte. Il tardait fort à Xerxès de s'éloigner de la Grèce : laissant l'élite de son armée en Thessalie, sous les ordres de Mardonius, il gagna en quarante-cinq jours l'Hellespont, ravageant tout sur son passage, et jonchant en quelque sorte sa route de malades et de mourants; car la peste et la famine dévoraient les restes de la misérable multitude qu'il traînait à sa suite. Il voulut reprendre le char sacré du soleil qu'il avait déposé chez les Pæoniens; mais ceux-ci l'a-

vaient livré aux Thraces; ils répondirent que les juments qui le traînaient avaient été enlevées par les habitants du canton où les sources du Strymon jaillissent. Les Perses, en effet, n'étaient point aimés des Thraces. L'un d'eux surtout, le roi des Bisattes et des Crestoniens, les détestait; et c'était bien malgré lui que six de ses fils avaient suivi Xerxès, et porté les armes contre les Grecs : quand ils revinrent, il leur fit arracher les yeux.

Parvenus au détroit, les barbares ne retrouvèrent plus leurs ponts; les tempêtes les avaient emportés : il fallut traverser l'Hellespont sur de petits navires. Le grand roi aborda ainsi Abydos, et rentra en Asie, après avoir, en trente jours, selon Cornélius Népos, ou en quarante-cinq, comme vient de nous le dire Hérodote, parcouru des pays dans lesquels sa marche avait été d'environ six mois lorsqu'il descendait en Grèce. C'était, dit Justin, un spectacle bien fait pour manifester l'instabilité des choses humaines, que de voir caché dans une barque, sans équipage et sans suite, un souverain qui était venu avec des armées et des flottes auxquelles la terre et la mer ne suffisaient pas : *Erat res spectaculo digna, et æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, in exiguo latentem videre navigio, quem paulò ante vix æquor omne capiebat, carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus propter multitudinem terris graves erant.* Il ramenait des troupes moribondes, que suivaient des oiseaux de proie, attirés par les cadavres dont se couvraient les chemins : *Tanta fœditas morientium fuit, ut viæ cadaveribus implerentur, alitesque et bestiæ, illecebris sollicitatæ, exercitum sequerentur.* En Asie,

les barbares, que la disette avait si longtemps épuisés, retrouvèrent enfin l'abondance, et en usèrent avec un excès qui coûta la vie à plusieurs d'entre eux. Hérodote assure que, de ceux qui avaient repassé l'Hellespont, la plupart périrent au delà. Le reste suivit Xerxès à Sardes. Selon une autre tradition, ce prince, parti d'Athènes et arrivé à Éïon, quitte la route de terre : il laisse à Hydarnès le soin de conduire l'armée vers l'Hellespont : il s'embarque sur un bâtiment phénicien qui doit le conduire en Asie : pendant cette navigation, le vent du nord excite une tempête. Pâle d'effroi, le souverain interroge le pilote : il lui demande à grands cris s'il reste quelque espérance de salut. « Aucune, ré« pond le pilote, si l'on ne se hâte d'alléger le vaisseau « d'un grand nombre des hommes qui le surchargent. — « O mes sujets fidèles, s'écrie le roi, voici bien le mo« ment de montrer à quel point je vous suis cher. » A l'instant les Perses rassemblés sur le pont du navire se prosternent devant leur maître et se précipitent dans les flots. Xerxès arrive sain et sauf; et, dès qu'il est descendu à terre, il récompense par une couronne d'or le pilote qui lui a sauvé la vie; mais il ordonne aussitôt après de lui couper la tête, parce que l'avis donné par lui a causé la mort de beaucoup de Perses. Tout ce récit paraît peu probable à Hérodote, qui n'a pourtant pas cru pouvoir le négliger. On y voit, au milieu de plusieurs invraisemblances, une assez vive image de l'égoïsme et de l'orgueil d'un despote. Le petit-fils de l'obscur Hystaspe trouve tout simple que, dans un péril commun, tous ceux qui l'accompagnent se sacrifient pour lui seul. Quoi qu'il en soit, l'historien croit que Xerxès s'est arrêté, non à Éïon, mais à

Abdère, et qu'il a fait présent aux Abdéritains d'un cimeterre à poignée d'or et d'une tiare à bandes dorées; il n'avait commencé à se trouver en sûreté que chez eux.

Les Grecs, qui, n'ayant pu s'emparer d'Andros, s'en étaient dédommagés en ravageant les campagnes de Caryste, reprirent la route de Salamine. Riches du butin qu'ils avaient enlevé aûx Perses et aux insulaires, ils en consacrèrent aux dieux les prémices, en y comprenant trois trirèmes phéniciennes : ils en placèrent une dans l'isthme, une autre au cap Sunium, et dédièrent la troisième à Ajax, dans Salamine même. Avec l'argent qu'ils envoyèrent à Delphes, on éleva une statue haute d'une coudée, qui tenait en sa main l'éperon d'un vaisseau. L'oracle déclara que la divinité acceptait ces présents; qu'elle attendait néanmoins des Éginètes un hommage particulier. En conséquence, le peuple d'Égine consacra, dans le temple de Delphes, trois étoiles d'or attachées à un mât figuré en airain. Lorsqu'on eut terminé le partage de tout le reste du butin, on fit voile pour l'isthme de Corinthe, où l'on se proposait de décerner un prix au guerrier qui avait le plus contribué au triomphe de la Grèce. Chaque général s'accorda le premier suffrage, et presque tous donnèrent le second à Thémistocle. On n'adjugea point le prix, mais toute la Grèce désignait Thémistocle comme le plus digne de l'obtenir. Voyant que ses rivaux lui refusaient les honneurs qu'il croyait avoir mérités, il se rendit à Lacédémone, où il reçut un accueil magnifique. On lui décerna une couronne d'olivier ainsi qu'à Eurybiade, à celui-ci pour sa bravoure, à Thémistocle pour sa prudence et son habileté. On lui offrit aussi

le plus beau char qu'il y eût en Laconie; et, quand il partit, trois cents chevaliers d'élite l'escortèrent jusqu'aux frontières; hommage qui n'a jamais été rendu qu'à lui seul par les Spartiates. Ces distinctions excitèrent des mouvements de jalousie dans Athènes; dès qu'il fut rentré dans cette ville, on lui reprocha son séjour à Lacédémone, et la présomption avec laquelle il s'appropriait des honneurs dus et destinés à tous les Athéniens : un Timodémus surtout, ennemi de tous les hommes célèbres, soutenait que Sparte n'avait voulu honorer qu'Athènes, et non un citoyen d'une obscure extraction. « Comme il vous plaira, répondit Thémis« tocle; mais quand même je serais Belbinite (de la « petite île de Belbis sur la côte de l'Attique), les La« cédémoniens m'auraient traité comme ils l'ont fait, et « comme ils ne traiteraient jamais Timodémus, tout « Athénien qu'il se vante d'être. »

Cependant, un général perse, Artabaze, qui, à la tête de soixante mille hommes pris dans les trois cent mille de Mardonius, avait accompagné Xerxès jusqu'à l'Hellespont, revenait sur ses pas, après la rentrée du monarque en Asie; et, sachant qu'il n'y avait rien à faire en Thessalie où l'on devait passer l'hiver, il attaquait Potidée, qui avait abandonné le parti de la Perse, depuis la bataille de Salamine. Ne réussissant point assez tôt à Potidée, il assiégea Olynthe, qu'il accusait d'une semblable défection, et qui était alors sous la domination des Bottiæens, chassés par les Macédoniens du golfe de Thermes. Artabaze prit Olynthe, rassembla la garnison sur les bords du lac, la passa tout entière au fil de l'épée, et introduisit dans la ville une colonie de Chalcidiens qu'il fit gouverner par Critobule de To-

rone. Ensuite il revint sur Potidée, et, après trois mois de siége, il perdit, par l'effet d'une crue d'eau ou d'un reflux extraordinaire, plus de la moitié de sa troupe. Neptune se vengeait ainsi des Perses, qui avaient profané son temple et insulté sa statue dans le faubourg de Potidée : du moins les habitants expliquaient de cette manière l'inondation qui les délivra de leurs ennemis; et leur sentiment paraît très-juste, très-véritable à Hérodote. Cet historien raconte aussi qu'Artabaze entretenait une correspondance secrète avec Timoxène, qui devait lui livrer la place. Quand ils s'écrivaient, ils attachaient la lettre à une flèche, et l'entortillaient autour de l'entaille, en sorte qu'elle tenait lieu d'ailes. On tirait la flèche au lieu convenu. Un jour Artabaze tira mal; la flèche s'écarta du but et blessa un Potidéen. La trahison se découvrit par là; mais on s'abstint d'accuser Timoxène par égard pour les Scioniens, dont il était le chef et le premier magistrat. Il n'y a presque pas une seule circonstance de ce récit qui puisse soutenir un examen sérieux, et nous devons convenir qu'il en est de même de la plupart des aventures particulières qui sont disséminées dans cette histoire générale. Du reste, Artabaze, avec les débris de sa troupe, alla rejoindre Mardonius en Thessalie. Ce qui restait de la flotte de Xerxès passa l'hiver à Cyme ou Cume en Ionie; et, dès les premiers jours du printemps, se rendit à Samos, où s'étaient retirés d'avance quelques vaisseaux perses.

Cette flotte avait de nouveaux chefs : Mardontès, Artayntès et son neveu Itamitrès : elle n'osa point s'avancer vers l'occident. Il lui suffisait de veiller, sans s'éloigner de Samos, à la sûreté de l'Ionie, et d'y pré-

venir tout essai de rébellion. Elle n'était forte que de trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens. Les Perses ne la croyaient plus exposée aux attaques des Grecs, qu'ils supposaient occupés à défendre leur propre territoire; et ils espéraient que bientôt Mardonius, par des succès sur terre, faciliterait les mouvements et le concours de l'armée navale. Cependant le retour du printemps et la présence de Mardonius en Thessalie excitèrent bientôt l'attention et l'ardeur des Grecs. A la vérité, leur armée de terre ne se rassemblait point encore, mais leur flotte commandée par Léotychide, l'un des deux rois de Sparte, était déjà partie pour Égine. A cette occasion, l'historien nomme vingt des ancêtres de Léotychide, savoir, quatorze en remontant jusqu'à Proclès, ce Proclès lui-même, et avant lui Aristodémus, Aristomachus, Cléodæus, Hyllus et Hercule. Je ne vous récite point, Messieurs, toute cette généalogie de la maison royale des Proclides : elle est inexacte et défectueuse; il faudrait recourir à Plutarque et à Pausanias pour la compléter, la rectifier, réparer les omissions, les transpositions et les méprises que les copistes apparemment y ont laissées. Les degrés sont au nombre de vingt-cinq au lieu de vingt dans les tableaux extraits des deux auteurs que je viens d'indiquer; mais il reste sur cette matière des difficultés que ni Paulmier de Grantemesnil, ni Larcher, ni les autres savants n'ont éclaircies, et qui probablement ne le seront jamais. Vous vous souvenez, Messieurs, qu'Hérodote, dans son septième livre, a tracé aussi une esquisse généalogique de l'autre famille royale de Lacédémone, savoir de celle des Eurysthénites, depuis Hercule jusqu'à Eurysthénès, et depuis Eurysthénès jusqu'à Léo-

nidas; elle n'était pas non plus exempte de lacunes et d'erreurs.

Xanthippe, fils d'Ariphron et père de Périclès, commandait les vaisseaux athéniens. Des ambassadeurs ioniens survinrent, dont l'un s'appelait Hérodote, fils de Basilidès. Ils s'étaient déjà rendus à Sparte, pour demander des secours, à l'effet d'affranchir l'Ionie. Une conspiration s'était formée au sein de ce pays contre le gouvernement perse; et, quoiqu'il n'y eût que sept conjurés, ce fut trop encore : l'un d'eux révéla les dispositions prises pour tuer un petit satrape; les six autres, obligés de s'enfuir, s'adressèrent d'abord aux Spartiates, puis aux Grecs rassemblés à Égine. Si on les avait écoutés, la flotte aurait fait voile vers l'Ionie : mais les Grecs n'osaient pas s'avancer à l'orient plus loin que Délos; et comme les Perses craignaient, ainsi que nous venons de le dire, de se hasarder au delà de Samos, leurs craintes réciproques laissaient un long espace vide entre les deux flottes, et tenaient en garde le milieu; c'est l'expression d'Hérodote : οὕτω δέος τὸ μέσον ἐφύλασσέ σφεων. En ce temps, le nommé Mys, envoyé par Mardonius, consultait plusieurs oracles, et se faisait dire en tout lieu la bonne aventure : il vint à Lébadie, et corrompit par argent un homme de l'endroit qui l'introduisit dans l'antre de Trophonius. Mys visita ensuite Abes en Phocide, et Thèbes en Béotie; là il commença par interroger Apollon-Isménien, qui, à Thèbes comme à Olympie, prédit l'avenir par les entrailles des victimes, ou bien par la direction de la flamme qui les consume. Mys ne s'en tint pas à ces révélations : moyennant argent encore, il obtint d'un gardien du temple d'Amphiaraüs la permission de passer la nuit dans ce lieu

sacré, inaccessible aux Thébains mêmes. En effet, Amphiaraüs leur avait laissé le choix entre deux services qu'il leur pouvait rendre : l'un de répondre à leurs questions par des oracles; l'autre de leur servir d'auxiliaire à la guerre : ils avaient accepté ce second bienfait, et par conséquent renoncé au premier; en sorte qu'ils ne se permettaient pas de dormir au milieu de son temple; aussi était-ce un étranger et non un Thébain que ce gardien dont Mys acheta la complaisance. Voilà, Messieurs, comment les commentateurs et les traducteurs, y compris Larcher et M. Miot, ont entendu ce récit. Clavier, dans son mémoire sur les oracles, a contesté la justesse de cette interprétation. Suivant lui, on a eu tort de substituer dans le texte, κατεκοίμησε (il dormit) à κατεκοίμισε (il fit dormir) que portent la plupart des manuscrits : Mys ne dormit pas dans le temple, il y fit dormir en sa place l'étranger qu'il avait payé. Étranger lui-même, l'envoyé de Mardonius aurait fort bien pu, sans corrompre le gardien, veiller ou dormir dans cette enceinte; les Thébains seuls s'étaient privés de ce droit, et se faisaient remplacer par un étranger, quand il leur plaisait de recourir aux consultations nocturnes d'Amphiaraüs. Mys en usa de même, soit pour s'épargner une mauvaise nuit, soit dans la crainte de ne pas bien comprendre le langage de l'oracle : moyennant donc un salaire légitime, usité en pareil cas, et non par corruption, il prit pour remplaçant un gardien du temple qui n'était pas Thébain. Probablement il y avait plusieurs étrangers qui venaient s'établir en Béotie pour y vivre de ce métier; car, à côté d'une grande industrie, comme celle d'un oracle, il s'établit toujours quelques industries subalternes. Chargé de

recueillir le plus de prophéties qu'il serait possible, l'envoyé perse ne négligea point le Ptôon; c'était le nom du temple d'Apollon-Ptôüs situé en Béotie, au-dessus du lac de Copaïs, près de la ville d'Acræphia. Il s'y fit accompagner de trois habitants du pays qui devaient mettre par écrit la réponse du dieu; car ce temple n'était pas, comme celui d'Amphiaraüs, fermé aux Béotiens. Ce jour-là, il plut au dieu Apollon-Ptôüs de répondre en langue barbare, apparemment carienne, dit Hérodote, et non pas en grec; en sorte que les trois Béotiens n'y pouvaient rien comprendre. Mys s'empara des tablettes qu'ils avaient apportées, y inscrivit les paroles divines, et ne leur en donna point communication. Voilà pourquoi, Messieurs, nous n'en avons aucune connaissance; et nous ignorons aussi ce que répondit Amphiaraüs; c'est un secret qui est resté entre le gardien, l'envoyé Mys et le général Mardonius, auquel toutes ces prédictions furent apportées en Thessalie.

Nous savons seulement qu'après les avoir lues, Mardonius dépêcha aux Athéniens un ambassadeur d'un ordre fort distingué, le Macédonien Alexandre, fils d'Amyntas. Ce choix se fondait sur plusieurs motifs. D'abord Alexandre tenait aux Perses par des liens de parenté. Sa sœur, Gygée, avait épousé le Perse Bubarès, et en avait eu un fils nommé Amyntas, mis en possession par le roi Xerxès de la ville d'Alabande en Phrygie. D'une autre part, il existait des relations d'hospitalité entre Alexandre et les Athéniens, nation puissante et guerrière, qu'il importait de se concilier en lui envoyant un ambassadeur qui pût lui plaire. Peut-être enfin, Apollon-Ptôüs, Amphiaraüs et les autres oracles

avaient-ils conseillé ce moyen de séduire et de désarmer Athènes. Quoi qu'il en soit, Hérodote saisit cette occasion de tracer la généalogie des rois de Macédoine, sans remonter néanmoins aux trois premiers, Caranus, Cœnus et Tyrimnas. Il commence à Perdiccas, dont il raconte les aventures merveilleuses. Gavane, Aéropus et Perdiccas étaient trois frères, qui descendaient de Téménus, et qui, bannis d'Argos, se réfugièrent en Illyrie, passèrent de là dans la haute Macédoine, et arrivèrent à Lébée, où ils se mirent au service du roi, comme domestiques à gages. On chargea l'un du soin des chevaux, l'autre de mener paître les bœufs, et Perdiccas du menu bétail. En ce temps-là, dit l'historien, les rois n'étaient pas opulents; c'est pourquoi la reine de Macédoine apprêtait elle-même le dîner des trois serviteurs. On s'aperçut que le pain qu'elle faisait cuire pour Perdiccas grossissait toujours de moitié; ce prodige déplut au roi, qui renvoya les trois frères, leur enjoignant de sortir sans délai de ses États. Ils répondirent qu'ils partiraient aussitôt qu'on leur aurait payé leurs gages. « Je vous donne ces rayons de « soleil, » leur dit le monarque, en leur montrant une partie de la cheminée éclairée en ce moment par l'astre du jour. Aéropus et Gavane demeurèrent interdits; mais Perdiccas accepta l'augure, et prenant son couteau, il traça un cercle autour de l'espace éclairé, se baissa à trois reprises, et chaque fois feignit de recueillir les rayons et de les mettre dans sa poche. Les trois frères ne furent pas plutôt hors de la maison, que le roi se mit à réfléchir profondément sur les circonstances de leur départ : un de ses assesseurs les jugeait fort alarmantes. Effrayé et courroucé, le prince

envoya sa cavalerie à la poursuite des trois fugitifs, avec ordre de les mettre à mort, pour tout paiement de gages. Heureusement un fleuve qu'ils venaient de traverser se grossit subitement, à tel point que les cavaliers ne purent le passer : aussi la postérité de ces trois Argiens sacrifie-t-elle à ce fleuve comme à un dieu sauveur. Échappés à ce danger, Perdiccas, Aéropus et Gavane gagnèrent une autre portion de la Macédoine, et s'établirent dans le voisinage des jardins de Midas, fils de Gordius. Là naissent des roses dont la corolle se compose de soixante pétales, et qui répandent un parfum délicieux. On raconte que Silène fut fait prisonnier en ces lieux. Au-dessus des jardins, s'élève le mont Bermius, qu'un hiver éternel rend inaccessible. Devenus bientôt maîtres de ce pays, les trois frères partirent de la montagne pour aller subjuguer les autres contrées macédoniennes. En lisant de pareils contes, on se demande comment Hérodote pouvait se résoudre à interrompre ainsi le récit véritablement historique de la guerre des Perses et des Grecs.

De Perdiccas naquit Argée; d'Argée, Philippe; de Philippe, Aéropus; d'Aéropus, Alcétas; d'Alcétas, Amyntas; et d'Amyntas l'Alexandre que Mardonius députait aux Athéniens. Le discours que leur adressa cet ambassadeur contient trois parties distinctes; d'abord les ordres du roi Xerxès, puis les sommations de Mardonius, ensuite les conseils d'Alexandre. Le roi pardonne aux Athéniens les torts qu'ils ont eus à Marathon et à Salamine; il veut bien leur rendre l'Attique, relever leurs temples par lui incendiés, leur accorder les autres territoires qu'ils voudront choisir, et le droit de se gouverner selon leurs propres lois, à condition qu'ils

deviendront ses alliés fidèles. Mardonius leur signifie qu'il est temps de conclure l'alliance que le roi prescrit, de traiter sans subterfuges, sans arrière-pensée, et de prévenir par une soumission honorable, de nouveaux et infaillibles châtiments. Alexandre ajoute que Xerxès a le bras long, χεὶρ ὑπερμήκης, et une puissance plus qu'humaine, δύναμις ὑπὲρ ἄνθρωπον. « Ce n'est pas « d'aujourd'hui, dit-il, que vous savez combien je vous « suis dévoué. Si je n'étais sûr qu'il vous sera impos- « sible de résister, je ne viendrais pas vous exhorter à « ne plus combattre. Mais de tous les confédérés, vous « êtes les plus exposés; votre pays est le champ de bataille « entre la Grèce et la Perse. Hâtez-vous d'accepter les « offres de Mardonius, profitez de l'insigne bienveillance « du grand roi, vous êtes les seuls qu'il ait jugés dignes « de pardon, et qu'il veuille avoir pour amis; cet hon- « neur doit vous suffire. » Des députés de Sparte entendaient cette harangue. Sparte, à la nouvelle de la mission d'Alexandre, s'était souvenue de quelques vieux oracles qui prédisaient que les Doriens seraient un jour chassés du Péloponnèse par les Mèdes et les Athéniens réunis. En voyant arriver dans Athènes un messager du barbare, τοῦ βαρβάρου ἄγγελον, les Lacédémoniens craignirent qu'il ne vînt hâter l'accomplissement de ces prophéties, et résolurent d'envoyer aussi une ambassade. Quand les magistrats athéniens surent qu'elle était en route, ils attendirent son arrivée, avant de donner audience au Macédonien Alexandre; ils voulaient que Sparte sût ce qu'il venait proposer et ce qu'ils auraient à lui répondre. Ayant donc écouté son discours, les négociateurs spartiates prirent la parole: « Athéniens, dirent-ils, la guerre qui s'étend aujourd'hui

« sur la Grèce entière ne s'est d'abord allumée que sur « votre territoire. Cependant vos alliés, sensibles à vos « malheurs, et vous voyant, deux années de suite, privés « du produit de vos terres, ont mis à votre disposition « tout ce qu'ils ont de forces et de ressources. Ils s'en- « gagent à nourrir vos femmes, vos enfants, tout ce qui « chez vous ne porte point les armes. N'écoutez pas les « conseils d'Alexandre, il fait ce qu'il doit faire; c'est un « tyran qui sert un tyran. Τύραννος γὰρ ἐὼν, τυράννῳ συγ- « κατεργάζεται. Mais vous n'ignorez pas qu'on ne peut « se fier aux barbares et que rien n'est vrai dans les « discours des ennemis de la liberté. » La réponse des Athéniens termine honorablement ce huitième livre; ils s'adressent d'abord à Alexandre. « Il était superflu, « lui dirent-ils, de vanter la puissance de Xerxès : nous « savons aussi bien que vous que nos forces sont infé- « rieures aux siennes; mais vous ne savez pas ce que peut « cet amour de la liberté qui embrase nos cœurs. Tant « que le soleil suivra dans les cieux sa route accoutumée, « il nous verra briser les armes et repousser l'alliance « du barbare. Sûrs de la protection des dieux, dont « Xerxès a brûlé les temples, et des héros dont il a ren- « versé les statues, nous irons à sa rencontre, et notre « courage vaincra son orgueil. Rapportez-en l'assurance « à Mardonius; et désormais respectez mieux vous-mê- « me les liens sacrés d'amitié et d'hospitalité qui vous « unissent à nous : qu'il ne vous arrive plus de venir « nous conseiller des lâchetés. Partez avant qu'on sache « quelles propositions vous venez de nous faire. Partez, « de peur qu'un plus long délai ne vous expose à des insul- « tes qu'il nous serait pénible d'apprendre. Et vous, La- « cédémoniens, ignorez-vous donc aussi quelle est la ma-

« gnanimité du peuple d'Athènes? Et vous appartient-il « de douter de sa constance? Quels trésors, quels do- « maines pourraient nous séduire, offerts par des Mèdes « pour prix de l'esclavage de la Grèce? Quoi! nous con- « sentirions à devenir les alliés du tyran farouche qui a « incendié nos temples, enseveli nos monuments! ne « sommes-nous pas membres de ce corps hellénique où « tout est commun entre les cités qui le composent, l'o- « rigine, la langue, les dieux et les mœurs? Apprenez, « si vous ne le savez pas encore, que tant qu'il subsis- « tera un Athénien sur la terre, il restera un ennemi à « Xerxès. Vous promettez de nourrir nos familles, de « pourvoir aux besoins d'un peuple dont les maisons et « les fortunes sont renversées. Nous admirons et n'accep- « tons point vos offres généreuses. Nous saurons sup- « porter notre détresse, rester dans la pénurie sans vous « être à charge. Ce que nous vous demandons, c'est de « vous mettre aussitôt en campagne. Car le barbare, « dès qu'il apprendra nos refus, entrera, sans différer, « sur nos terres. Prévenons son irruption dans l'Attique, « et marchons au-devant de lui en Béotie. »

Vous avez, Messieurs, remarqué dans ce huitième livre, comme dans tous les autres, le mélange des plus grands traits de l'histoire politique et de l'antique éloquence avec des détails superstitieux, des contes populaires et des narrations frivoles. Toujours offre-t-il des tableaux à jamais instructifs : celui de la fuite honteuse de l'armée du grand roi et celui des efforts victorieux de Sparte et d'Athènes au milieu de cette multitude d'ennemis. Toutes les forces de l'Asie se sont brisées contre deux cités mal secondées par quelques alliés inconstants. Le peuple d'Athènes s'est retrouvé

tère de cet Athénien célèbre. Élu général des vaisseaux d'Athènes, il eut à régler un grand nombre d'affaires privées et publiques; il les remit toutes au jour où il devait s'embarquer; et, lorsqu'on le vit, au moment même où il montait sur son navire, expédier subitement tant d'affaires, démêler tant de détails, répondre à tant de personnes, on prit la plus haute idée de sa capacité : c'était précisément l'effet qu'il avait voulu produire. Après un combat sur mer, il regardait sur le rivage les corps des barbares amenés par les flots, et ornés de chaînes ou de bracelets d'or. « Prends cela pour « toi, car tu n'es pas Thémistocle, » dit-il à un homme qui le suivait. Il fallait en effet, Messieurs, de bien autres présents à Thémistocle. Ayant reconnu que les Athéniens l'honoraient peu, le prisaient peu durant la paix, et recouraient à lui, dès qu'ils se voyaient en péril : « Ils « me traitent, disait-il, comme un platane, dont on recher« che l'ombre quand il survient une pluie soudaine, et « qu'on ébranche quand le beau temps reparaît. » Pour rabaisser son orgueil, on attribuait l'éclat de sa gloire à la brillante renommée de ses concitoyens bien plus qu'à ses qualités et à ses actions personnelles. « C'est « vrai, répondit-il à un habitant de l'île de Sériphe, qui « lui adressait cette observation; c'est vrai, je serais in« connu, si j'étais Sériphien; mais on ne te connaîtrait « pas mieux, quand tu serais d'Athènes. » Un citoyen qui avait exercé après lui des fonctions publiques se vantait d'y avoir acquis tout autant de célébrité que lui-même; Thémistocle répondit par un apologue dont les personnages sont la Fête et le Lendemain. Le Lendemain réprimandait la Fête de ce qu'elle dépensait tout, sans rien produire, et de ce qu'en faisant bonne chère,

elle ne lui léguait que le travail dont elle s'était dispensée. « Tu dis vrai, repartit la Fête; mais tu n'existerais pas, si je ne t'avais précédé. — Vous aussi, ajoutait «Thémistocle, où seriez-vous aujourd'hui, si je n'avais «été avant vous? » Il vous faut convenir, Messieurs, que l'apologue n'est pas d'une vérité parfaite, ni l'application d'une justesse bien frappante. On attribue aussi à Thémistocle ces paroles sur son jeune fils : « Il est le «plus puissant des Grecs, car il commande à sa mère, «elle à moi, moi au peuple d'Athènes, et ce peuple à «toute la Grèce. » En faisant annoncer la vente d'une de ses propriétés, il ordonna au crieur public d'ajouter qu'elle avait un bon voisin, recommandation dont personne encore ne s'était avisé, et qui n'est assurément pas la moins importante. Deux jeunes Athéniens demandaient sa fille en mariage, il préféra le plus vertueux au plus riche, disant qu'il aimait mieux un homme qui manquait de biens que des biens qui manquaient d'homme. Ces anecdotes ne sont point sans doute fort avérées ; Plutarque n'indique point les sources où il les puise, six cents ans après l'époque qu'il leur faut assigner. Elles ne sont pourtant pas indignes de figurer à la suite des faits mieux établis dans l'histoire. Plutarque en raconte quelques autres qui tiennent davantage aux annales générales de la Grèce, et que nous joindrons aux précédentes, quoiqu'elles puissent avoir des dates postérieures au commencement de l'année 479 avant l'ère vulgaire.

Résolu de relever les murs d'Athènes, il craignait que les officiers de Lacédémone n'y missent obstacle : il les corrompit par argent, selon Théopompe; ou bien, à ce que disent les autres, il usa d'un stratagème : il

nia crûment le fait de la reconstruction des murailles, et invita les Spartiates à s'en assurer par des commissaires qu'ils enverraient sur les lieux. Ce voyage donna le temps d'achever l'ouvrage; et les envoyés, qui le trouvèrent terminé, furent retenus à Athènes comme otages, répondant de la sûreté de Thémistocle lui-même, resté à Lacédémone. Les Lacédémoniens, pour délivrer leurs compatriotes, le renvoyèrent sain et sauf, dissimulèrent leur mécontentement et ajournèrent leur vengeance.

Ce récit, Messieurs, se retrouve, et même avec plus de développements, dans la notice biographique attribuée à Cornélius Népos. On y lit que les Lacédémoniens soutenaient que, tant qu'on resterait exposé aux incursions des barbares, il ne fallait de villes fortifiées que dans l'intérieur du Péloponnèse; qu'en établir ailleurs, c'était en préparer aux ennemis. Ils envoyèrent donc une ambassade aux Athéniens, pour les exhorter à ne point s'occuper d'une telle construction. Le travail cessa durant le séjour de ces envoyés; et l'on répondit que des députés d'Athènes allaient se rendre à Sparte pour s'expliquer sur cette affaire. Thémistocle se chargea de cette légation, et partit d'abord seul, après avoir recommandé à ses collègues de ne se mettre en route que lorsque l'ouvrage serait fort avancé; il désirait qu'on y employât tous les habitants, libres ou esclaves, et des matériaux pris dans tous les lieux, publics ou privés, sacrés ou profanes. On fit servir en effet plusieurs débris de chapelles et de tombeaux. Arrivé à Sparte, il ne se pressa point de remplir sa mission, il attendait, disait-il, ses collègues. On apprit cependant que les murs d'Athènes se construisaient avec beaucoup d'activité; il jura que c'était une fausse nouvelle, et s'y

prit si bien qu'on envoya trois nobles spartiates pour vérifier le fait, et qu'on laissa repartir avec eux les autres députés venus enfin d'Athènes. Ces derniers reçurent de lui des instructions d'après lesquelles les Athéniens achevèrent le travail de leurs fortifications, et retinrent comme otages les envoyés lacédémoniens jusqu'au retour de Thémistocle. Justin a inséré la même narration dans le dernier chapitre de son second livre, et il la termine en disant, qu'après avoir reproché aux Spartiates d'établir leur puissance, non sur leurs propres vertus, mais sur la faiblesse d'autrui, Thémistocle les obligea de le congédier, rentra dans Athènes, et y fut reçu comme ayant triomphé de Sparte : *Graviter castigat eos, quòd non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam quærerent. Sic dimissus, veluti triumphatis Spartanis, a civibus excipitur.*

Il fortifia ensuite le Pirée, attachant la ville à ce port plutôt que ce port à la ville, et subordonnant la terre à la mer, afin d'augmenter la puissance du peuple et d'affaiblir celle des nobles. Après la retraite de Xerxès, les vaisseaux des villes grecques étant rassemblés à Pagases, port de la Magnésie, Thémistocle déclara, dans l'assemblée générale des Athéniens, qu'il avait conçu une idée fort salutaire, mais qui ne devait pas être énoncée publiquement : on lui ordonna de la communiquer à Aristide; c'était de brûler tous les vaisseaux des villes grecques. Aristide déclara que le projet dont il venait de recevoir la confidence était à la fois le plus utile et le plus injuste qu'on pût imaginer. Le peuple n'en voulut pas savoir davantage, et décida qu'il n'en serait plus question : « Tant estoit alors, dit Plutarque, « le peuple athénien amateur de justice, et tant il avoit

« de confiance en la légalité et prud'hommie d'Aris-
« tide ! »

Au conseil des Amphictyons, congrès général de la Grèce, on proposait d'exclure du corps hellénique les villes qui n'avaient point concouru à repousser les barbares. Thémistocle s'y opposa, prévoyant que l'exclusion des Argiens et des Thessaliens laisserait trop d'influence à Sparte. Depuis ce temps, les Lacédémoniens lui en voulurent : ils lui suscitèrent des rivaux dans Athènes, particulièrement Cimon. Mais Thémistocle s'attira bien plus d'ennemis et de censeurs par ses exactions et sa cupidité scandaleuses. Un de ses contemporains, le poëte Timocréon, lui reproche de spéculer sur les bannis, de rappeler ceux qui lui donnent beaucoup d'argent, et de laisser en exil ceux qui n'ont pas de quoi payer ses bons offices ; ce qui était arrivé à Timocréon lui-même, dont Plutarque nous a conservé plusieurs vers. Amyot en traduit ainsi quelques-uns :

Thémistoclès point je ne mentionne ;
Il est haï, à bon droit, de Latone :
Car c'est un traistre, un méchant, un qui ment,
Qui pour un peu de deniers laschement,
A refusé à son hoste ancien,
Timocréon, retour au païs sien,
En Ialise : et pour la somme et pris
De trois talents d'argent, qu'il a mal pris,
A fait d'exil les aucuns revenir.

Tels sont, Messieurs, les renseignements divers qui nous ont été transmis sur Thémistocle : il était, à l'époque où viennent de nous placer les récits d'Hérodote, le personnage qui avait le plus de célébrité dans la Grèce. Il s'y distinguait par des talents politiques et militaires, qu'on ne retrouve aussi développés chez

aucun de ses contemporains, mais aussi par une corruption qui n'était pas non plus bien commune encore. Cependant, si nous en croyons Diodore de Sicile, et même aussi, comme nous le verrons, Hérodote, les Béotiens certifièrent à Mardonius, qu'il lui serait fort aisé de gagner par argent les magistrats et les orateurs qui conduisaient les affaires, soit d'Athènes, soit des villes du Péloponnèse; qu'en étant bien payés, ils s'emploieraient avec zèle à susciter des querelles particulières entre ces cités, à les détourner toutes, par ce moyen, de leur défense commune, et à les disposer ainsi à subir le joug de la Perse. Il faut penser, Messieurs, que ce rapport des Béotiens était au moins exagéré, ou que les historiens ont été trompés par des traditions inexactes. Non, sans doute, il n'était pas universel, il n'était point inaltérable l'héroïsme national dont la Grèce offrait alors le spectacle; mais, contemplés à Marathon, aux Thermopyles, à Salamine, à Platée, les héros, ou pour mieux dire les citoyens d'Athènes et de Sparte, sont dignes des hommages de tous les peuples et de tous les siècles.

Nous entamerons dans notre prochaine séance l'examen du neuvième et dernier livre d'Hérodote.

TRENTE-TROISIÈME LEÇON.

EXAMEN DU NEUVIÈME LIVRE. — CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE XERXÈS. — GUERRE DES GRECS ET DES PERSES.

Messieurs, dans la seconde partie de son huitième livre, Hérodote nous a exposé les suites de la bataille de Salamine; comment Xerxès épouvanté résolut de repasser en Asie, et laissa Mardonius en Europe à la tête d'une armée de trois cent mille hommes; pourquoi Thémistocle, après avoir proposé de poursuivre le roi de Perse et d'empêcher sa retraite, renonça lui-même à ce projet; quels fléaux essuya la multitude fugitive des barbares, et en quel déplorable état elle rentrait dans ses foyers; quels honneurs furent décernés aux héros de la Grèce, et particulièrement à Thémistocle; comment le général perse Artabaze prit Olynthe et ne put s'emparer de Potidée; quelles étaient les positions des armées terrestres et navales soit des Perses, soit des Grecs, et comment elles se préparaient à une campagne nouvelle; quels oracles interrogea un envoyé de Mardonius, à Lébadie, en Béotie, en Phocide, et de quelle mission ce général chargea le Macédonien Alexandre auprès des Athéniens; ce qu'ils répondirent à cet ambassadeur, et aux députés venus en même temps de Lacédémone; avec quelle énergie ils exprimèrent la résolution de défendre l'indépendance et de maintenir l'intégrité du corps hellénique. L'historien a mêlé à ces récits quelques digressions, soit his-

toriques, soit fabuleuses : il a esquissé la généalogie des rois proclides de Sparte et celle des rois de Macédoine depuis Perdiccas, dont il vous a raconté les romanesques aventures. Mais c'est au tableau qu'il trace des affaires de la Grèce, à la fin de l'année 480 avant l'ère vulgaire, que nous nous sommes principalement attachés : nous avons essayé de compléter ce qu'il en dit par des extraits de Diodore de Sicile, de Plutarque, de Justin et du recueil de notices biographiques attribuées à Cornélius Népos. Comme Thémistocle était alors le personnage le plus célèbre de la Grèce, nous avons recueilli tout ce qu'on sait des détails de sa vie jusqu'à l'an 479 inclusivement. En rendant hommage à ses talents militaires et politiques, il nous a été impossible de nous dissimuler ses vices et le progrès de sa corruption.

Le livre neuvième et dernier d'Hérodote porte le nom de la muse Calliope. Plusieurs éditeurs et le traducteur Larcher le font commencer par ces mots : « Les députés lacédémoniens, après avoir entendu la « réponse des Athéniens, retournèrent à Sparte. » Cette phrase, dans les meilleurs manuscrits, dans l'édition de M. Schweighæuser et dans la version de M. Miot, termine l'avant-dernier livre. Mardonius est en scène, dès la première ligne du neuvième. Ayant perdu tout espoir de séduire les Athéniens, de les détacher de la confédération, et de les entraîner dans le parti des Perses, il part de la Thessalie, il marche à grandes journées sur Athènes; Thorax de Larisse lui sert de guide. Le général perse ramasse sur son passage tout ce qui semble en état de porter les armes. Quand il est en Béotie, les Thébains lui conseillent de s'y établir; ils s'ef-

forcent de lui persuader qu'avec peu d'argent, il corrompra les personnages les plus accrédités en chaque ville, et sèmera la division dans toute la Grèce. Mais il savait que les Athéniens venaient d'abandonner encore une fois leur ville : il voulut se donner la gloire de s'en rendre maître, et d'en informer le roi par des fanaux allumés d'île en île, jusqu'en face de Sardes. Dix mois auparavant, Xerxès avait occupé Athènes ; Mardonius y entra sans obstacle ; les habitants s'étaient retirés à Salamine, à Égine, à Trézène, ou sur leurs vaisseaux. Ils avaient pris ce parti, prévoyant que les troupes promises par Lacédémone pour les secourir, n'arriveraient point assez tôt. D'Athènes, Mardonius expédia un nouveau message aux Athéniens réfugiés ; il espérait de vaincre cette fois leur obstination, et les trouver convaincus qu'il valait mieux avoir le grand roi pour maître que pour ennemi. Quand Mourychide, envoyé par lui à Salamine, eut reproduit les propositions faites deux mois auparavant par Alexandre, un sénateur, nommé Lycidas, payé apparemment par les Perses, conseilla d'accepter l'alliance du grand monarque ; et sa harangue excita une indignation si vive, si générale, que le peuple se jeta sur lui et le lapida. Sa maison fut assaillie par les Athéniennes qui se trouvaient à Salamine, et qui lapidèrent aussi son épouse et ses enfants. On ne doit point excuser ces emportements populaires, quelque spécieux qu'en soit le motif : la liberté repousse les mauvais conseils, et n'immole pas ceux qui ont le malheur de les donner. Du moins les Athéniens congédièrent Mourychide sans lui faire aucun mal : ils respectèrent le droit des gens : pourquoi violaient-ils le droit, non moins sacré, d'exprimer au sein

d'une assemblée une opinion politique même fausse et dangereuse? Quand la proscription frappe l'erreur, il ne reste bientôt plus de garantie à la vérité.

Les Spartiates n'avaient fait aucun mouvement pour empêcher l'invasion de l'Attique; les Athéniens s'en plaignirent par des députés qu'ils envoyèrent à Sparte. On célébrait alors dans cette ville les Hyacinthies, fête qui durait trois jours, et qui avait été instituée en l'honneur d'Hyacinthe, tué par Apollon. Athénée en décrit les cérémonies: la première et la troisième journée étaient consacrées aux gémissements, aux lamentations; la seconde se passait en festins, en spectacles et autres divertissements. Malgré la haute importance que les Spartiates attachaient à l'accomplissement de tous les devoirs religieux, ils n'avaient point interrompu la construction du mur qui devait fermer l'isthme de Corinthe : c'était là que les Péloponnésiens voulaient toujours se défendre, en séparant leurs intérêts de ceux de l'Attique et de la Béotie. Les députés athéniens s'adressèrent aux éphores, exposèrent comment la république qui les envoyait avait deux fois repoussé les propositions et les offres du roi de Perse, et réclamèrent les secours que Lacédémone avait promis. « Quoi, disaient-ils, vous nous abandonnez, parce que vous savez bien maintenant que nous ne trahirons jamais la cause de la Grèce! Et, contents d'avoir presque achevé votre mur de l'isthme, vous voyez avec indifférence l'Attique au pouvoir des ennemis! Quel nom donner à votre conduite? Et, si Athènes nourrissait contre vous des ressentiments, ne seraient-ils pas trop légitimes? » Les éphores remirent leur réponse au lendemain, puis au jour suivant, et ainsi

jusqu'au dixième. Durant ce délai, on terminait la clôture de l'isthme. Enfin. sur les représentations d'un Tégéate, nommé Chiléus, les magistrats de Lacédémone sentirent que de plus longs retards deviendraient inexcusables. Cinq mille Spartiates partirent de nuit avec trente-cinq mille hilotes, sous la conduite de Pausanias, tuteur de son neveu Plistarque, à qui l'une des deux royautés était échue depuis la mort de son père Léonidas. Pausanias était fils de Cléombrote, qui venait de mourir, après avoir ramené de l'isthme l'armée employée à la construction du mur de défense. Ce Cléombrote, avant de partir de Corinthe, avait offert un sacrifice, durant lequel le soleil s'éclipsa dans les cieux, prodige qui l'empêcha d'aller attaquer les Perses. Toutes les fois, Messieurs, qu'Hérodote parle d'éclipse, c'est avec une telle inexactitude que ces indications, loin d'éclairer la chronologie de ses récits, y jettent au contraire de nouveaux embarras. La table de Pingré fixe une éclipse de soleil au 2 octobre de l'an 479; mais d'abord cette année-là n'est point celle que nous appelons 479 avant Jésus-Christ, c'est 480. En effet, les astronomes appellent an zéro celui qui a précédé immédiatement l'ère vulgaire, an 1 celui que nous nommons an 2 avant cette ère, et par conséquent an 479 celui que nous désignons rétroactivement par le nombre 480. Aussi la table des éclipses que l'on a jointe à l'*Art de vérifier les dates avant Jésus-Christ*, et dans laquelle on a substitué le langage commun des chronologistes à celui des astronomes, place-t-elle sous l'année 480 l'éclipse rapportée par Pingré au 2 octobre de l'an 479. Larcher s'y est trompé : il a cru que Pingré désignait réellement l'an 479 avant notre ère;

et cette erreur s'est glissée dans l'une des notes de M. Miot. Mais, en second lieu, quand il s'agirait de 479, ce qui n'est certainement pas, le jour du 2 octobre ne saurait convenir à l'exposé que nous fait ici Hérodote; car il nous a dit que les ambassadeurs athéniens arrivaient à Sparte pendant les fêtes Hyacinthies, et nous apprenons d'Hésychius qu'elles se célébraient au mois athénien Hécatombéon, qui correspond à nos mois de juillet et août. C'est dix ou douze jours au plus après l'arrivée de ces députés que Pausanias sort de Lacédémone avec cinq mille Spartiates et trente-cinq mille hilotes, et il ne part qu'après la mort de son père; il est donc impossible de retarder jusqu'au 2 octobre le sacrifice offert par Cléombrote avant de partir de l'isthme. D'ailleurs tous ces faits ont précédé la bataille de Platée, dont l'historien nous parlera bientôt : or cette bataille a eu lieu avant la fin de septembre, le 22 selon les uns, le 25 selon les autres. En reportant cette éclipse à sa véritable année, c'est-à-dire à 480, on pourrait dire que Cléombrote a offert son sacrifice vers le temps de la bataille de Salamine, un an avant celle de Platée; c'est l'hypothèse qu'a préférée le P. Pétau; et c'est à tous égards la plus raisonnable, quoiqu'elle ne soit point sans difficulté; car Hérodote semble rapprocher davantage l'époque où sacrifiait Cléombrote de celle où son fils Pausanias entreprenait une expédition. Il vaut mieux dire que cet historien a fait ici, fort mal à propos, mention d'une éclipse, arrivée lorsqu'il n'était âgé que de quatre ou cinq ans, et dont il n'avait aucun moyen de vérifier la date précise.

En partant avec sa troupe, Pausanias prit pour collègue Euryanax, qui appartenait à la même famille royale

que lui. Le départ nocturne de cette armée était ignoré des ambassadeurs d'Athènes, qui, dès que le jour parut, se rendirent chez les éphores, et leur parlèrent en ces termes : « Puisque les Lacédémoniens ne veulent « s'occuper que de la célébration des Hyacinthies (vous « voyez, Messieurs, que ces fêtes duraient encore), puis- « qu'ils sont déterminés à trahir leurs alliés, ils ne nous « laissent d'autre ressource que de conclure un traité « avec les Perses; et nous nous consolerons de ce malheur, « si les barbares nous conduisent dans les champs de la « Laconie, pour concourir à les dévaster. » Les éphores, pour toute réponse, jurèrent que l'armée était partie, et qu'elle devait déjà être à Orestium (au tombeau d'Oreste), marchant contre les étrangers. Hérodote remarque à ce propos que les Lacédémoniens ne qualifiaient étrangers, ξείνους, que ceux que les autres Grecs appelaient barbares, βαρβάρους. Les envoyés d'Athènes prirent des informations, reconnurent que les magistrats ne les avaient point trompés, et s'en allèrent fort satisfaits. On leur donna cinq autres mille hommes pesamment armés et levés dans le territoire qui environne Lacédémone; cette cité fournissait ainsi quarante-cinq mille soldats. Aussitôt que les Argiens eurent connaissance de la marche de ces troupes, ils dépêchèrent le meilleur de leurs hémérodromes, ou courriers à pied, pour en avertir Mardonius. A cette nouvelle, le général perse se hâte de quitter Athènes, après y avoir mis le feu et abattu tout ce qui subsistait encore d'édifices sacrés et profanes. Jusqu'alors il n'avait permis aucun dégât, dans l'espoir d'un accommodement avec les Athéniens; mais, en leur abandonnant leur ville, il ne voulut y laisser que des ruines. Ils ont depuis conservé long-

temps ces débris, comme des monuments de la barbarie des Perses, et afin que ce spectacle entretînt dans les cœurs de patriotiques ressentiments. Mardonius quittait volontiers l'Attique, territoire difficile et raboteux, impraticable à sa cavalerie. Il aimait mieux combattre en Béotie, aux portes de Thèbes, qu'il regardait comme une ville alliée aux Perses. Cependant, sur l'avis qu'il reçut qu'un corps de mille Lacédémoniens se portait à Mégare, il dirigea sa cavalerie vers cette ville. Un autre courrier lui ayant appris que les Grecs étaient déjà réunis à l'isthme, il changea de route, et se mit sous la conduite des guides que lui donnèrent les Béotarques, ou chefs de la Béotie. Arrivé de nuit à Tanagre, il gagna Scolos et les environs de Thèbes, où la nécessité le força de commettre d'énormes ravages: il y fit un camp retranché depuis les Érythres jusque vers Platée, le long de l'Asopus. Un Thébain, Attaginus, fils de Phrynon, invita Mardonius à souper, et avec lui les cinquante Perses les plus distingués. Hérodote tient de l'un des convives, de Thersandre d'Orchomène, qu'à la fin du repas, un Perse dit à ce Thersandre lui-même : « Voyez-vous tous ces Perses qui sont « à table, et cette armée campée au bord du fleuve? « Eh bien! de tant d'hommes il n'en restera bientôt « qu'un fort petit nombre. — Pourquoi, répondit l'Or- « choménien, n'en pas avertir Mardonius? — Non, « répliqua le Perse, ce que Dieu a résolu, l'homme ne « le peut éviter. Tous les Perses ont le même pressenti- « ment que moi; mais il y a des nécessités en ce monde; « et il en est une qui nous enchaîne au malheureux « Mardonius. Les sages, ceux qui prévoient le mieux « l'avenir, sont prédestinés à manquer toujours d'au-

« torité : on n'écoute, on ne suit que les aveugles qui « courent à d'infaillibles désastres. »

Plusieurs peuples grecs s'étaient réunis aux Perses pour envahir l'Attique. Les Phocidiens seuls avaient montré fort peu de zèle pour la cause du grand roi. Ils craignirent d'en être punis, et formèrent un corps de mille hommes pesamment armés, qui, sous le commandement d'Harmocyde, alla joindre Mardonius près de Thèbes. Le général perse les prit, ou feignit de les prendre pour des ennemis, leur enjoignit de ne point avancer, et déploya toute sa cavalerie dans la plaine. Le bruit se répandait que ces Phocidiens allaient être taillés en pièces. Leur chef les exhorta, puisqu'il leur fallait périr, à se défendre du moins avec bravoure. Ils firent en effet bonne contenance; mais, au moment où ils se disposaient à soutenir la charge de la cavalerie perse, elle tourna bride et se retira. Mardonius envoya aux Phocidiens un héraut, qui leur dit de se rassurer, que c'était une épreuve à laquelle on avait jugé à propos de les soumettre, et dont ils sortaient avec honneur. Cela ne paraît pas bien sûr à Hérodote, et l'aventure peut sembler en effet assez étrange. De leur côté, les Athéniens et les Péloponnésiens, encouragés par les présages favorables que ne cessaient d'offrir les entrailles des victimes, se réunirent à Éleusis, puis aux Érythres, ensuite au pied du mont Cithéron, en face des Perses campés sur les bords de l'Asopus. Hérodote ne fait point mention d'un serment solennel prêté par les Grecs, rapporté par Diodore de Sicile, et avant lui cité par l'orateur Lycurgue. Après avoir fait vœu d'instituer, s'ils étaient vainqueurs, une fête et des jeux en l'honneur de la déesse Liberté, ils prononcèrent tous

ces mémorables paroles : « Je ne préférerai jamais la « vie à la liberté; je n'abandonnerai mes chefs ni vi« vants ni morts; je donnerai la sépulture à ceux des « alliés qui périront dans la bataille. Après la victoire, « je ne renverserai aucune des villes qui auront combat« tu pour la Grèce, et je décimerai toutes celles qui se « seront alliées à l'ennemi : loin de rétablir les temples « qu'il a incendiés ou démolis, je veux que leurs ruines « subsistent, pour rappeler sans cesse à nos neveux la « fureur impie des barbares. »

Déjà, Messieurs, Aristide, après avoir repoussé les propositions du Macédonien Alexandre, avait fait rendre, selon Plutarque, un décret qui dévouait aux dieux infernaux quiconque entretiendrait des intelligences avec les Perses, et se détacherait de la confédération des Grecs.

Mardonius, voyant que les Grecs avaient pris position au pied du Cithéron, et ne descendaient point dans la plaine, détacha contre eux sa cavalerie entière commandée par Masistius ou Makistius. Des pelotons de cette cavalerie chargeaient les Grecs, les injuriaient, les appelaient des femmes. Masistius montait un cheval niséen magnifiquement équipé : fier des premiers succès de ces escarmouches, il se promettait un grand triomphe. Il n'avait encore fait harceler que les Mégariens, qui occupaient les postes les plus exposés à ces mouvements, et qui demandèrent des secours aux généraux grecs, annonçant qu'ils allaient être bientôt forcés de quitter le terrain où on les avait placés. Pausanias proposa aux guerriers qui se sentiraient les plus braves d'aller les remplacer : les Athéniens offrirent trois cents hommes d'élite, qui, ayant à leur tête Olympio-

dore, et accompagnés d'archers, coururent se poster en face de l'ennemi. Un combat s'engagea. Le cheval de Masistius y fut atteint d'une flèche, se cabra, et renversa le cavalier, sur lequel à l'instant les Athéniens se précipitèrent. Il portait sous une tunique de pourpre une cuirasse à écailles d'or, où le fer ne pénétrait pas. Un coup qu'il reçut dans l'œil lui ôta la vie; et sa troupe ne s'aperçut qu'elle l'avait perdu qu'après avoir attendu vainement ses ordres pour entreprendre de nouveaux mouvements. Dès qu'elle sut qu'il ne vivait plus, elle voulut enlever son corps, et, ne se tenant plus divisée en pelotons, elle se réunit contre les Athéniens. On se battit autour du cadavre, que les Perses parvinrent d'abord à reprendre, étant beaucoup plus nombreux que ceux qui le leur disputèrent. Mais les Athéniens avaient appelé le reste de l'infanterie grecque, et, dès qu'elle parut, les ennemis, incapables de tenir contre elle, se retirèrent à deux stades en arrière, après avoir perdu beaucoup de monde. Mardonius les vit rentrer dans le camp, et apprit d'eux la mort de Masistius: à cette nouvelle, il prit le deuil, et toute l'armée perse l'imita. Les hommes se rasaient la tête; on tondait les chevaux et les bêtes de trait. On poussait des cris lugubres, que répétaient les échos de toute la Béotie, tandis que les vainqueurs promenaient dans leur camp le corps de Masistius traîné sur un chariot : ils admiraient la taille et la beauté de ce barbare; et les soldats quittaient leurs rangs pour jouir de ce spectacle. Les Grecs, après cet événement, résolurent de se transporter dans les environs de Platée, où ils camperaient plus commodément qu'aux Érythres, et trouveraient beaucoup plus d'eau. Ils marchèrent le

long des racines du Cithéron, dépassèrent Hysies, et s'établirent, partie sur des hauteurs, partie dans la plaine, au voisinage de la fontaine Gargaphie et du monument élevé au héros Androcrate, ancien chef des Platéens.

La distribution de ces différents postes donna lieu à une vive contestation entre les Athéniens et les Tégéates; les uns et les autres revendiquaient le droit de former la tête de l'une des deux ailes. « Ce rang, di-« saient les Tégéates, nous a toujours appartenu, depuis « l'époque où les Héraclides ont tenté de rentrer dans « le Péloponnèse, après la mort d'Eurysthée. Nous étions « alors campés dans l'isthme pour leur en fermer le « passage; et nous allions y combattre contre eux avec « nos alliés, les Achéens et les Ioniens, quand Hyllus « proposa, au lieu d'une bataille générale : un combat « singulier, il offrit de se mesurer avec le plus brave des « Péloponnésiens; et les conditions de ce défi ayant été « réglées et acceptées, les serments échangés, notre roi « Échémus, fils d'Aéropus et petit-fils de Phégée (ou « plutôt Céphée), soutint seul la cause et l'honneur de la « Grèce: il vainquit et tua Hyllus; les Héraclides « se retirèrent pour ne plus reparaître qu'après un « siècle, ainsi qu'il avait été convenu. Voilà pourquoi, « dans toute expédition, nous formons l'une des ailes « de l'armée grecque. Lacédémoniens, c'est à vous « d'occuper l'autre; et nous voulons bien vous céder « le choix entre les deux, quoique depuis le temps « d'Hyllus et d'Échémus, nous ayons plus d'une fois « soutenu glorieusement des combats contre vous-« mêmes et contre d'autres peuples. Mais les Athé-« niens, quels faits d'armes, anciens ou récents, pour-

« raient-ils opposer aux nôtres? et à quels titres nous « contesteraient-ils la préséance? » Les guerriers d'Athènes répondirent en retraçant les entreprises et les triomphes de leur cité. Ils remontèrent aussi au temps d'Eurysthée; ils se glorifièrent d'avoir seuls accueilli, protégé, défendu les Héraclides menacés de la servitude par les Mycéniens. Ils rappelèrent la mémorable guerre faite par eux aux Cadméens pour donner, dans le territoire d'Éleusis, la sépulture aux guerriers d'Argos, qui restaient privés des honneurs funèbres, depuis qu'ils avaient péri au siége de Thèbes, où ils étaient venus avec Polynice. Plutarque, qui aime à contredire Hérodote, dit que ce fut sans combat et par un simple traité que Thésée obtint les corps des Argiens. C'est, Messieurs, ce qu'au temps d'Hérodote, et à bien plus forte raison au temps de Plutarque, on aurait eu beaucoup de peine à vérifier; et, s'il nous fallait choisir entre ces deux traditions, celle qu'a suivie le plus ancien de ces deux auteurs serait encore préférable. Les Athéniens parlent ensuite de la victoire qu'ils ont remportée sur les Amazones, qui, des rives du Thermodon, s'étaient élancées sur l'Attique. C'est encore là une notion fort incertaine ou même fabuleuse, ainsi qu'il résulte des observations que je vous ai présentées, en examinant le quatrième livre de notre historien. Il n'y a guère lieu de s'arrêter davantage à la mention qui est faite ici de la part qu'Athènes a prise à la guerre de Troie. Il suffisait de la bataille de Marathon, qui termine ce tableau de la gloire militaire de l'Attique. Ce jour-là, en effet, les compagnons, les concitoyens de Miltiade ont vaincu, sinon précisément quarante-six nations, comme ils le disent

dans cette harangue, du moins une multitude énorme de barbares. Ils pouvaient bien réclamer encore l'honneur de la journée à Salamine; ils s'en abstiennent cependant, sans doute pour ne pas renouveler la dispute qui s'était élevée à l'assemblée de l'isthme, où l'intrigue avait fait adjuger le prix aux Éginètes. « Mais « pourquoi ce vain démêlé? ajoutent les Athéniens. Et « que nous importent les rangs? Tous ceux où l'on peut « combattre nous conviennent. Nous sommes venus pour « vaincre, et non pour commander. Assignez-nous la « place que vous voudrez; nous en ferons celle du dé« vouement et de l'honneur. » Ce désintéressement leur concilia tous les suffrages : on décida qu'ils seraient placés avant les Tégéates et tous les autres Arcadiens.

Aristide est à peine nommé une seule fois dans ce neuvième livre d'Hérodote; il ne l'a été que deux fois dans le huitième; et nous aurons besoin de recueillir dans Plutarque les divers traits de courage et de justice qui recommandent la mémoire de ce vertueux citoyen. Mais l'une de ses plus belles actions appartient à l'histoire des préparatifs de la bataille de Platée. Il commandait les Athéniens; et la vigilance qu'il exerçait sur leur camp lui découvrit une conspiration, qui s'y tramait contre l'indépendance des peuples grecs, et en faveur de leur ennemi commun, le roi Xerxès. Ce complot, dont les chefs tenaient aux premières familles d'Athènes, faisait chaque jour des progrès, et il fallait, pour le déjouer, une prudence extrême; il importait surtout de ne pas trouver trop de coupables. Aristide en fit arrêter huit et n'en mit que deux en jugement. Pendant qu'on instruisait leur procès, ils disparurent; et il est permis de croire qu'il favorisa leur évasion. Il appela les six au-

tres et leur dit : « Voilà les Perses que nous allons com-
« battre; et le champ de bataille est le tribunal où vous « allez être jugés; c'est votre bravoure seule qui peut « vous absoudre : si vous contribuez au triomphe de vo- « tre patrie, ou si vous mourez pour elle, vous n'aurez « jamais songé à la trahir. » Il sut déconcerter ainsi, sans procédures et sans supplices, des manœuvres qui lui avaient inspiré de vives alarmes, et rattacher étroitement à la cause de la liberté publique tous ceux que l'on commençait d'enrôler au service de la tyrannie.

Hérodote, qui ne raconte point ce fait, décrit les dispositions de la bataille; il distingue les différents corps ou peuples de l'armée grecque. Dix mille Lacédémoniens formaient l'aile droite; et, de ces dix mille, les cinq mille que la ville de Sparte avait fournis étaient soutenus par trente-cinq mille hilotes, à raison de sept pour chaque Spartiate. Quinze cents Tégéates pesamment armés se placèrent immédiatement après les Lacédémoniens : ils obtinrent cet honneur par la réputation qu'avait acquise leur valeur guerrière. Suivaient cinq mille Corinthiens, et à côté d'eux, trois cents Potidéens sortis de la Pallène; puis six cents Arcadiens d'Orchomène, trois mille Sicyoniens, huit cents Épidauriens, mille Trézéniens, deux cents Lépréates, quatre cents Mycéniens ou Tyrinthiens, mille Phliasiens, trois cents Hermionéens, et auprès d'eux six cents Érétriens et Styréens. On voyait ensuite quatre cents Chalcidéens et cinq cents Ampraciotes, huit cents Leucadiens et Anactoriens, deux cents Paléens de Céphallénie, cinq cents Éginètes, trois mille Mégariens, et six cents Platéens. Enfin huit mille Athéniens, commandés par Aristide, formaient la tête de l'aile gauche. C'é-

tait en tout trente-huit mille sept cents guerriers pesamment armés et réunis en ligne. Les troupes légères consistaient, d'une part, dans les trente-cinq mille hilotes, de l'autre, en trente-quatre mille cinq cents soldats, attachés aux différents peuples qui viennent d'être indiqués. Le total des troupes légères était donc de soixante-neuf mille cinq cents hommes, qui, avec les trente-huit mille sept cents hoplites ou armés pesamment, composaient, sous Platée, une armée grecque de cent huit mille deux cents guerriers. Survint une troupe légère de mille huit cents Thespiens, qui porta le nombre des Grecs à cent dix mille. Diodore de Sicile et Justin disent seulement cent mille. Le Spartiate Pausanias en était le général en chef.

Quand les Perses eurent fini de pleurer Masistius, Mardonius les conduisit vers Platée, et les rangea en bataille. Il plaça les Perses en face des Lacédémoniens, mais les Perses étaient beaucoup plus nombreux; et, quoiqu'ils fussent sur plusieurs rangs, ils dépassaient même les Tégéates. Mardonius, d'après les instructions que lui donnèrent les Thébains, disposa les Perses de telle sorte que l'élite de leur troupe faisait face aux Spartiates. Il opposa les Mèdes aux Corinthiens, aux Potidéens, aux Orchoméniens et aux Sicyoniens; les Bactriens aux Épidauriens, aux Lépréates, aux Tyrinthiens, aux Mycénéens et aux Phliasiens; les Indiens aux Hermioniens, aux Érétriens, Styréens et Chalcidiens; les Saces aux Ampraciotes, aux Anactoriens, Leucadiens, Paléens et Éginètes; enfin les Thébains, les Thessaliens, les Macédoniens et tout ce qu'il y avait de Grecs sous les étendards de Xerxès, étaient en regard des Mégariens, des Platéens et des Athéniens.

Mardonius avait dans cette partie ou aile droite de son armée mille Phocidiens. Les autres habitants de la Phocide étaient restés fidèles à la Grèce, et se tenaient réunis dans les défilés du mont Parnasse, d'où ils s'élançaient fort souvent contre divers corps de l'armée perse, en dirigeant particulièrement leurs coups sur les Grecs qui s'y trouvaient. Hérodote n'a nommé jusqu'ici que les principaux peuples compris dans les troupes de Mardonius : il avertit qu'il s'y était mêlé des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Éthiopiens et des Égyptiens. Ces derniers étaient tirés des deux corps qu'il nous a fait connaître dans son second livre, et qu'il a distingués par les noms d'Hermotybies et de Calasiries. Le général perse les avait trouvés à Phalère, et les avait fait descendre des vaisseaux dont ils formaient la garnison. Il disposait en tout de trois cent mille barbares, et d'auxiliaires grecs, dont l'historien dit qu'on ne sait pas bien le nombre, mais qu'il croit pouvoir estimer à cinquante mille à peu près; total trois cent cinquante mille, outre la cavalerie qui campait séparément. Diodore de Sicile dit cinq cent mille; et ce nombre est réduit à deux cent vingt mille dans la notice sur Pausanias, attribuée à Cornélius Népos. Je crois, Messieurs, que l'évaluation moyenne que donne Hérodote, est encore la plus probable : cent dix mille hommes commandés par Pausanias, et trois cent cinquante mille sous les ordres de Mardonius.

Après qu'on eut, de part et d'autre, rangé les troupes en ordre de bataille, ce qu'il y avait de plus pressé était d'offrir des sacrifices et d'interroger les entrailles des victimes. Tisamène remplissait, chez les Grecs, la fonction de sacrificateur; il avait suivi l'armée en qua-

lité de devin. Éléen de naissance, voici comment il était devenu citoyen de Lacédémone; l'oracle de Delphes consulté par lui, lui avait promis la victoire en cinq combats. Il crut qu'il s'agissait de combats gymniques, et se livra aux exercices qui pouvaient le préparer à de tels succès. Vinrent les jeux Olympiques : il s'y présenta pour concourir au pentathle contre Hiéronyme d'Andros, le vainquit dans les quatre premières épreuves, et succomba dans la cinquième, savoir, à la lutte. Informés de ce fait, les Lacédémoniens en conclurent que l'oracle n'avait point eu en vue les combats du stade, et que Tisamène était par conséquent prédestiné à gagner des batailles. Jaloux de s'attacher un si utile personnage, ils lui offrirent de magnifiques récompenses, s'il voulait accompagner leurs rois à la guerre, et marcher à la tête de leur armée, toutes les fois qu'elle serait en campagne. Quand il se vit recherché avec tant d'empressement, il se mit lui-même à un très-haut prix : il demanda tous les droits de cité. Cette prétention parut d'abord exorbitante; on aima mieux renoncer au bénéfice de l'oracle. Mais la guerre avec les Perses ayant éclaté, il fallut recommencer les sollicitations auprès de Tisamène, et le prier d'accepter ce qu'on lui avait refusé. Il devint plus exigeant, et voulut que son frère Hagias jouît, ainsi que lui, de tous les droits de citoyen de Sparte. Cette digression, Messieurs, en amène une seconde qui va retarder encore le récit de la bataille de Platée. A propos de Tisamène, Hérodote se souvient de Mélampus, qui, au temps où les Argiennes tombèrent en démence, fut supplié de se transporter de Pylos à Argos pour les guérir. Il y mit pour condition qu'on lui céderait la moitié du pou-

voir suprême : on n'y voulut pas consentir; le mal s'accrut, il ne restait presque plus dans Argos une seule femme qui n'eût perdu l'usage de la raison. Force fut de recourir à Mélampus, qui cette fois demanda les deux tiers de la puissance royale, savoir, un tiers pour lui, et un autre pour son frère Bias, en sorte que le roi d'Argos ne conserverait que le troisième tiers; à quoi il fallut bien accéder pour obtenir les secours du grand médecin. Les commentateurs discutent la question de savoir si l'on partagea en trois le territoire d'Argos, ou si l'on divisa l'autorité royale entre trois personnes, comme entre deux à Lacédémone. C'est prendre bien du soin pour expliquer un pur conte. On a débité quelques autres fables sur Mélampus : l'Argonaute Iphiclus étant fort chagrin de n'avoir point d'enfants, il lui conseilla de prendre, pendant dix jours, de la rouille de fer dans du vin. Quand les filles de Prœtus devinrent folles, il les guérit avec l'ellébore appelé depuis mélampodium. Cette seconde cure pourrait bien n'être qu'une version de l'aventure qu'Hérodote vient de raconter. Quoi qu'il en soit, l'historien revient à Tisamène qui, admis, avec son frère, au nombre des citoyens de Sparte, contribua par sa science divinatoire à leur faire remporter cinq victoires éclatantes, premièrement celle de Platée, puis celles de Tégée contre les Tégéates et les Argiens, de Dipéa contre les Arcadiens confédérés, d'Ithome contre les Messéniens, enfin de Tanagre contre les troupes d'Argos et d'Athènes. Mais il n'est question encore que de la première de ces cinq actions. Or, Tisamène sut alors démêler dans les entrailles des victimes cette prophétie : « Vous vaincrez à coup sûr, si vous vous tenez sur

« la défensive; vous êtes perdus, si vous avez l'impru-
« dence de traverser l'Asopus, et d'engager les premiers
« le combat. »

De son côté, Mardonius apprit aussi par les victimes que l'attaque ne lui réussirait point, et que, pour sortir victorieux, il devait se borner à se défendre. Les sacrifices avaient été célébrés, conformément aux rites grecs, par Hégésistrate, citoyen d'Élis, de la famille des Telliades; et il faut bien, Messieurs, qu'Hérodote vous conte aussi l'histoire de ce devin renommé. Il avait été, quelque temps auparavant, mis en prison et condamné à mort par les Lacédémoniens, à raison de plusieurs crimes dont il s'était rendu coupable. Beaucoup de devins avaient de même commencé par être de fort mauvais sujets. Celui-ci, pour échapper à la mort et aux longs tourments qui devaient la précéder, usa d'un moyen que notre historien lui-même a quelque peine à croire. Hégésistrate avait le pied attaché à un bloc de bois garni de fer. Mais un très-heureux hasard avait mis à sa portée un instrument tranchant avec lequel il se coupa une partie du pied; aussitôt qu'il eut dégagé le surplus, il se mit à creuser, dans le mur de sa prison, un trou par lequel il s'échappa. Il s'enfuit à Tégée, ne marchant que la nuit, se cachant et s'arrêtant pendant le jour dans les forêts. Les Lacédémoniens, qui trouvèrent la moitié de son pied dans sa prison, le poursuivirent en vain : la troisième nuit, il gagna Tégée où il se fit faire un pied de bois, quoique ce qui lui restait du sien lui eût déjà suffi pour parcourir, en trois nuits, un espace d'environ douze de nos lieues moyennes. Depuis il a toujours été le plus implacable ennemi des Lacédémoniens, qui à la fin l'ont mis à mort,

après l'avoir pris à Zacinthe, où il exerçait la profession de devin. Mais, à l'époque de la bataille de Platée, il était en la même qualité auprès de Mardonius, qui le payait fort cher. Les Grecs associés à l'armée perse avaient un devin particulier, Hippomaque de Leucade, qui trouva aussi que les entrailles sacrées ne promettaient la victoire que dans le cas où l'on s'abstiendrait d'attaquer et où l'on attendrait l'ennemi.

Durant huit jours, les deux armées restèrent en présence, sans oser faire le moindre mouvement. Cependant celle de Pausanias recevait à chaque instant des renforts. De nouvelles troupes grecques arrivaient par les défilés du Cithéron. Le Thébain Timagénide en avertit Mardonius, et lui conseilla d'occuper ces défilés. Un corps de cavalerie, qu'on y envoya, enleva en effet cinq cents bêtes de somme, qui apportaient des vivres, et massacra les hommes qui conduisaient ce convoi. Après quoi deux jours s'écoulèrent encore, sans aucune tentative de part ni d'autre pour passer l'Asopus. Seulement les barbares s'avançaient jusqu'aux bords du fleuve pour provoquer l'ennemi; et leur cavalerie, excitée par les Thébains, harcelait quelquefois les Grecs. Mardonius s'ennuyait de ces retards : en vain les Thébains l'exhortaient à temporiser encore, et à user des moyens de corruption qu'ils disaient infaillibles; en vain Artabaze proposait de lever le camp, de se replier sous les murs de Thèbes, où l'on trouverait des vivres et des fourrages, et de semer l'argent et l'or dans les mains des officiers grecs. Tous ces projets déplurent à Mardonius : il déclara qu'après tout, son armée était supérieure à celle des Grecs, qu'il ne voulait plus leur laisser le temps de se fortifier et de s'accroî-

tre; que la loi de son pays ordonnait de mener sans hésiter les Perses au combat, et que cette loi était un oracle plus sûr que celui d'Hégésistrate. Mardonius était le maître; il ne fut plus contredit. Cependant il convoqua les chefs de ses différents corps de troupes, et leur demanda s'ils avaient connaissance de quelque prophétie annonçant que les Perses périraient en Grèce. Ils gardèrent tous le silence. « Eh bien, reprit-il, puisque « vous ne connaissez aucune prédiction de cette espèce, « ou puisque vous n'osez pas en parler, je vous dirai, « moi, que j'en sais une qui porte que les Perses trouve« ront leur perte au sein de la Grèce, après qu'ils au« ront pillé le temple de Delphes ; et c'est précisément « ce qui me rassure, car nous n'irons point à Delphes, « nous ne profanerons point de temples : je jure que « nous allons vaincre. » Et en même temps il donna l'ordre de se disposer à livrer bataille. Hérodote ne laisse point passer la prophétie citée par Mardonius sans y joindre ses observations : il la connaît mieux, il sait qu'elle concernait les Illyriens et les Enchéléens, et point du tout les Perses. Mais ceux-ci étaient menacés par un autre oracle, que Mardonius avait le malheur d'ignorer, et que Bacis avait rendu en ces termes :

Dans les prés qu'Asopus arrose,
J'aperçois les Grecs réunis ;
Des barbares soldats qu'un tyran leur oppose
J'entends les lamentables cris,
Et je ne puis compter les archers de Médie
A qui ce jour fatal aura coûté la vie.

Musée, selon Hérodote, avait aussi prédit ce désastre.

Dans la nuit qui suivit la conférence de Mardonius avec ses officiers, un inconnu se présenta devant l'un des postes avancés des Athéniens, en demandant à par-

ler à leur général Aristide. On l'introduisit; et, s'adressant au seul Aristide, selon Plutarque, à plusieurs autres, selon Hérodote, il dit : « Si vous révélez le secret « que je vais vous confier, vous m'exposez à une mort « certaine; il m'est arraché par l'intérêt que je prends à « la Grèce. Mardonius n'a différé de vous livrer bataille « que parce que les entrailles des victimes lui annoncent « une défaite, s'il vous attaque. Aujourd'hui, sans s'in- « quiéter des augures, il a résolu de vous porter les pre- « miers coups, parce qu'il sait que vos forces s'augmen- « tent de jour en jour. Dès l'aurore, il se flatte de vous « surprendre, tenez-vous prêts à le recevoir; s'il arrivait « qu'il changeât d'avis, continuez de l'attendre; car les « vivres lui manqueront bientôt. Si, comme je l'espère, « vous triomphez de lui, souvenez-vous de moi; j'ai risqué « ma vie pour vous; je suis Alexandre, roi de Macédoine. » Il dit et reprit à toute bride le chemin du camp des Perses. Dans Plutarque, Alexandre demande que sa confidence demeure cachée à tous les Grecs sans exception; Aristide lui représente qu'il est impossible de n'en pas faire part au général en chef Pausanias, et le Macédonien y consent. Ce personnage vous est déjà connu, Messieurs, par l'ambassade qu'il a remplie auprès des Athéniens, pour les engager à s'allier aux Perses. Il répare en ce moment l'offense qu'il leur a faite en les croyant capables d'écouter une telle proposition; mais il trahit Mardonius, qui l'admet dans ses conseils, et quelque éloge qu'il ait reçu pour avoir servi les Grecs, toute trahison est infâme; jamais un attentat à la bonne foi n'est excusé par la bonté même de la cause en faveur de laquelle il est commis.

Pausanias, dès qu'il eut connaissance de l'avis qu'on

venait de recevoir, proposa aux Athéniens de se porter à l'aile droite en face des Perses et des Mèdes, et de céder l'aile gauche aux Lacédémoniens. « Nous savons, « dit-il, comment il convient de combattre les Béotiens « et les Thessaliens; mais aucun de ceux qui sont venus « avec moi ne s'est encore mesuré avec les Mèdes, qui « vous sont si bien connus, et que vous traiterez comme « à Marathon.» Les généraux athéniens répondirent qu'ils avaient eu la même idée, et qu'ils ne s'étaient abstenus de l'exprimer qûe dans la crainte qu'elle ne fût pas agréable aux Spartiates. On échangea donc les positions aux deux ailes. Mais les Béotiens s'en aperçurent, et en avertirent Mardonius, qui à l'instant fit passer les Perses en face dés Lacédémoniens. Pausanias, instruit de ce mouvement, ramena les Athéniens à l'aile droite comme dans la première disposition; et ce changement fut encore inutile, parce que Mardonius replaça les Béotiens et les Thessaliens en face des troupes athéniennes, en sorte que l'ordre de bataille redevint tel qu'il avait été d'abord établi. Alors un héraut envoyé par le général perse vint défier les Spartiates. « On vous « vante, leur dit-il, comme de vaillants guerriers, qui « ne quittez jamais vos rangs, qui triomphez ou mourez « à votre poste. Il faut bien qu'il n'en soit pas ainsi, puis- « que, même avant le combat, vous venez de changer « deux fois de position, dans la crainte de vous mesurer « avec les Perses. Si vous n'êtes pas des lâches, présen- « tez-vous seuls contre des Perses qui se réduiront à un « nombre égal au vôtre, et qu'aux yeux des deux armées « en repos, ce seul combat décide de la victoire. Voulez- « vous même qu'après que vous serez vaincus, une ba- « taille générale s'engage encore? On y consent; mais il

« vous serait plus honorable de terminer vous seuls con-
« tre la seule élite des Perses, la guerre dans laquelle
« vous avez engagé la Grèce entière. » Les Spartiates ne jugèrent point à propos de répondre à cette provocation. Orgueilleux de leur silence, Mardonius mit en marche sa cavalerie, qui, après avoir fait pleuvoir une grêle de flèches et de traits sur les Grecs, combla et ferma la fontaine Gargaphie, et laissa sans eau non-seulement les Lacédémoniens placés près de cette source, mais tous leurs alliés, qui n'osaient aborder l'Asopus, défendu par les cavaliers et les archers ennemis. Les Grecs commençaient aussi à manquer de vivres, les convois qui leur venaient du Péloponnèse ayant été arrêtés par la cavalerie perse. On tint un conseil, et l'on y résolut de se porter sur un terrain appelé l'Ile, et situé près de Platée, à dix stades de l'Asopus et de la fontaine Gargaphie. Ce terrain est une sorte d'île: il est entouré des eaux d'une rivière qui, à sa sortie du Cithéron, se partage en deux branches éloignées de trois stades l'une de l'autre : elles se réunissent ensuite en un seul cours. Oéroé est le nom de cette rivière, fille de l'Asopus, à ce que disent les gens du pays. Ce passage assez peu important, puisque les Grecs n'exécutèrent pas le projet de se transporter dans cette île, a néanmoins donné lieu à des controverses entre les savants. A vrai dire, le texte est si peu clair que Larcher, dans sa traduction, applique le nom d'Oéroé non à la rivière, mais à l'île qu'il suppose comprise entre deux bras de l'Asopus. Feu M. Barbié du Bocage, dans l'une des cartes jointes au *Voyage d'Anacharsis*, enferme l'île par l'Asopus d'un côté, par l'Oéroé de l'autre, ce qui n'est pas non plus exact. Cette topographie n'est un peu mieux

connue que depuis la publication des cartes qui accompagnent un petit ouvrage anglais de M. John Spencer Stanhope, imprimé en 1817 sous le titre de *Topography illustrative of the Battle of Platæa*. On sait depuis ce temps, et d'après l'inspection des lieux, que l'Oéroé est une rivière tout à fait distincte de l'Asopus, et plus voisine de Platée. En traduisant ce qu'en dit Hérodote, je me suis conformé aux indications fournies par M. Spencer Stanhope, et rectifiées, à quelques égards, par M. Letronne. Mais, encore une fois, ce détail ne tient point au fond des récits qui nous occupent.

Une journée se passa encore en escarmouches : la cavalerie perse harcela les Grecs, et ne les laissa tranquilles qu'à la chute du jour. Vers l'heure de la nuit qu'on supposait fixée pour le décampement, plusieurs corps de l'armée grecque se mirent en marche, non pour se rendre à l'île désignée, mais pour s'enfuir : ils suivirent la route de Platée jusqu'au temple de Junon, et y posèrent leurs armes à terre. Pausanias les croyant partis pour l'île, y voulait conduire le reste de son armée. Un général lacédémonien, Amompharète, chef de la légion des Pitanates, déclara qu'il ne fuirait point devant l'étranger; il n'avait pas assisté au conseil où l'on avait proposé d'aller camper ailleurs. Pausanias et Euryanax, quoique mécontents de sa résistance, hésitaient pourtant à laisser en arrière les Pitanates, nécessairement perdus s'ils restaient seuls près de la fontaine Gargaphie : ils le conjuraient de les suivre. Pendant cette discussion, les troupes lacédémoniennes conservaient leur position; et les Athéniens, qui savaient les Spartiates fort capables de parler d'une façon et d'agir

de l'autre, se tenaient pareillement immobiles. Toutefois ils dépêchèrent un héraut pour demander à Pausanias ce qu'il fallait faire. Cet envoyé trouva les Lacédémoniens en bataille sur le terrain, et leurs chefs engagés dans une dispute très-vive. Amompharète prenait des deux mains une pierre et la jetait aux pieds de Pausanias, en disant : « Voilà le caillou avec lequel je vote « contre ceux qui fuient devant l'ennemi. » Il fut traité d'insensé, de furieux, par le général en chef, qui, ne se possédant plus lui-même, se tourna vers le héraut athénien et lui dit : « Allez rendre compte de ce que vous « avez vu, et engagez vos concitoyens à suivre nos mou« vements. » L'aurore parut et les débats des Lacédémoniens duraient encore. Pour y mettre fin, leur général donna l'ordre exprès du départ. On défila le long des pentes du Cithéron, et, après une marche d'environ dix stades, on s'arrêta sur les bords de la rivière Moloëis, au lieu nommé Argiopius. Amompharète se décida enfin à rejoindre, avec sa légion pitanate, le gros de l'armée lacédémonienne, qui n'était plus accompagné que d'un seul corps d'alliés, celui des Tégéates. Les Athéniens ne prirent pas la même route, ils tournèrent plus bas, s'avancèrent par la plaine, et arrivèrent près du temple de Cérès Éleusine, à peu de distance du lieu où Pausanias les attendait. C'était la troisième position que prenait l'armée grecque : la première avait été aux Érythres, sur le chemin de Thèbes; la seconde, environ une lieue plus loin, à l'est près de la fontaine Gargaphie. Maintenant l'on s'était avancé d'une autre lieue, ou à peu près, dans la même direction, en se rapprochant de Platée. Il paraît que le dessein de Pausanias était de continuer sa route jusqu'au delà de cette ville, et de

gagner l'île comprise entre les deux bras de l'Oéroé, où il comptait retrouver les alliés décampés avant lui. Mais les Perses ne lui en laissèrent pas le temps. Ils engagèrent aussitôt la bataille, dont nous sommes forcés de renvoyer le récit à notre séance prochaine. Il importait d'en bien comprendre les préparatifs : car cette journée mémorable délivra la Grèce, acheva d'assurer son indépendance; c'est en quelque sorte le dénoûment de toute l'histoire qu'écrit Hérodote.

Nous achèverons, dans notre prochaine séance, l'étude du neuvième et dernier livre. Dans l'une des deux séances qui suivront, nous tâcherons surtout de replacer dans l'ordre chronologique les différentes parties d'annales grecques dont l'historien a négligé de former un corps. L'autre sera consacrée à des observations générales sur son ouvrage, et sur l'aspect que présentent jusqu'à l'an 478 avant notre ère, les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Europe, dont il a peint les destinées ou recueilli les traditions.

TRENTE-QUATRIÈME LEÇON.

FIN DE L'EXAMEN DU NEUVIÈME ET DERNIER LIVRE. — BATAILLES DE PLATÉE ET DE MYCALE. — FIN DE L'HISTOIRE DE XERXÈS ET DE LA GUERRE DES GRECS ET DES PERSES.

Messieurs, la ville d'Athènes, prise par Xerxès, peu avant la bataille de Salamine, en l'année 480 avant notre ère, le fut de nouveau par Mardonius, en 479, avant la journée de Platée. Ses habitants l'avaient abandonnée. Ceux qui s'étaient réfugiés à Salamine, y reçurent un message du général perse, qui les invitait une seconde fois à se détacher de la confédération hellénique. Le sénateur Lycidas osa leur tenir le même langage, ils le lapidèrent, et leurs femmes étendirent cette vengeance inhumaine sur son épouse et sur ses enfants; mais, par respect pour le droit des gens, ils ne firent aucun mal à Mourychide, l'envoyé de Mardonius. Ils avaient à se plaindre des Lacédémoniens, qui restaient indifférents aux malheurs de l'Attique, et ne songeaient qu'à défendre le Péloponnèse par un mur à l'isthme de Corinthe. Les éphores laissèrent passer les fêtes Hyacinthies et dix jours entiers sans daigner répondre à une ambassade athénienne : toutefois ils armèrent et firent partir secrètement cinq mille Spartiates et trente-cinq mille hilotes sous la conduite de Pausanias, oncle du jeune Plistarque, l'un des deux rois, et levèrent de plus, dans le territoire laconien, cinq mille hommes qui partirent avec les députés d'Athènes.

Quand Mardonius en fut informé, il quitta l'Attique, en n'y laissant que des cendres et des ruines, et transporta son armée en Béotie, près de Platée. Un Thébain nommé Attaginus lui donna un festin splendide, à la fin duquel un Perse exprima le pressentiment qu'il avait du prochain désastre de ses compatriotes. Une armée grecque se formait, composée de quarante-cinq mille Lacédémoniens, de huit mille Athéniens, et de cinquante-sept mille alliés, en tout cent dix mille, ou, selon quelques auteurs, cent mille, qui se dévouèrent par un serment solennel à la défense de leur commune patrie. Ils campèrent d'abord aux Érythres, puis un peu plus à l'est près de la fontaine Gargaphie : l'Asopus les séparait du camp des Perses. Un premier combat s'était engagé près des Érythres, où trois cents Athéniens avaient repoussé la cavalerie des barbares et tué son commandant Masistius. Lorsque, au voisinage de la fontaine Gargaphie, il fut question de ranger en bataille toutes les troupes de la Grèce, une contestation s'éleva entre les Athéniens et les Tégéates, et fut jugée en faveur des premiers. Ils occupèrent la tête de l'aile gauche; les Lacédémoniens formèrent toute l'aile droite, et l'on assigna les places intermédiaires aux corps fournis par les autres peuples alliés. Pausanias était le général en chef; Aristide, qui commandait les guerriers d'Athènes, découvrit et déconcerta par sa prudence et sa modération un complot qui se tramait dans leur sein en faveur du roi Xerxès. Le lieutenant de ce prince, Mardonius, avait sous ses ordres trois cent cinquante mille hommes, y compris cinquante mille Grecs infidèles à leur patrie, et en outre des cavaliers dont le nombre n'est point indiqué. On a

quelquefois porté l'armée de Mardonius à cinq cent mille combattants; on l'a quelquefois réduite à deux cent vingt mille. Ce général offrit des sacrifices; et les entrailles des victimes lui annoncèrent qu'il serait vainqueur s'il attendait l'ennemi, vaincu s'il attaquait. Les Grecs reçurent précisément la même réponse des victimes qu'ils immolèrent, en sorte que durant dix jours on n'osait, ni d'une part ni de l'autre, engager le combat. Je ne vous rappelle point, Messieurs, les récits épisodiques que vous a faits Hérodote des aventures personnelles de Tisamène, devin des Grecs, et d'Hégésistrate, devin des Perses. Malgré les menaces de ce dernier, et malgré les représentations d'Artabaze, Mardonius résolut de livrer bataille; et les Grecs en furent aussitôt avertis par le roi de Macédoine. A cette nouvelle, Pausanias transporta les Athéniens de l'aile gauche à la droite, afin de les opposer aux Mèdes, et de mettre les Spartiates en regard des troupes grecques qui faisaient partie de l'armée ennemie. Mais le général perse rendit ce déplacement inutile par celui qu'il opéra lui-même dans la disposition de ses troupes. Les Spartiates n'acceptèrent point le défi qu'il leur envoya faire de se mesurer eux seuls contre un égal nombre de Perses. Sa cavalerie ayant comblé la fontaine Gargaphie et intercepté des convois qui arrivaient aux Grecs, Pausanias, qui craignait de manquer d'eau et de vivres, ordonna un décampement, et indiqua une position nouvelle dans une île que formaient les deux bras de la rivière Oéroé; car c'est ainsi qu'il convient d'entendre le texte d'Hérodote, d'après la description topographique publiée en 1817 par M. John Spencer Stanhope. Plusieurs corps péloponnésiens se mirent

aussitôt en marche, moins pour gagner cette île que pour fuir. Il ne restait que les quarante-cinq mille Lacédémoniens, les huit mille Athéniens, et environ trois mille alliés; en tout à peu près cinquante-six mille hommes. Un commandant spartiate, Amompharète, refusa d'abord de suivre Pausanias, et ne s'y détermina que lorsqu'il vit les Athéniens se mettre aussi en mouvement. On prit donc une position nouvelle, en s'avançant à l'est, sur les bords de la rivière Méloéis, d'où l'on devait se porter sur ceux de l'Oéroé au delà de Platée; mais les Perses, comme nous allons le voir, n'en laissèrent pas le temps. Tels sont, Messieurs, les résultats des détails que nous avons rassemblés dans notre dernière séance, en joignant aux récits d'Hérodote quelques extraits de Diodore de Sicile, de Plutarque surtout, de Justin et des notices attribuées à Cornélius Népos. Tels étaient les préparatifs d'une action décisive et à jamais célèbre.

Mardonius, dès qu'il sut que les Grecs avaient abandonné leur position près de la fontaine Gargaphie, appela son guide, Thorax de Larisse, et les deux frères de cet Éolien, Euripyle et Trasydée. « Fils d'Alévas, « leur dit-il, me direz-vous encore que les Spartiates « ne fuient jamais le combat? Les voilà qui, après avoir « vainement changé leur ordre de bataille, prennent la « fuite pendant la nuit. Si ce sont là les plus valeureux « des Grecs, que faut-il penser des autres? Je vous ex- « cuse pourtant de les avoir loués; vous n'avez pas « encore vu comment les Perses combattent. Mais « qu'un Perse, qu'Artabaze m'ait proposé de lever le « camp, et de faire une retraite honteuse, c'est ce que « je ne puis pardonner. Le roi le saura, je vous le

« jure; il apprendra quels conseils donne son Arta-« baze. Je vous en reparlerai une autre fois : en ce « moment il s'agit de poursuivre ces fuyards; il ne « faut pas qu'ils nous échappent. » A peine Mardonius avait-il achevé ce discours, que, se mettant à la tête des Perses, il leur fit traverser l'Asopus, et marcher à pas précipités sur les traces des Grecs, qu'il croyait en fuite devant lui. Il n'apercevait pas les Athéniens cachés dans la plaine par des hauteurs ; il ne voyait que les Lacédémoniens et les Tégéates. Toute son armée s'ébranla; les généraux de toutes les divisions faisaient lever les enseignes et entraînaient leurs troupes. Les barbares accouraient sans ordre, comme sur une proie, et leurs cris tumultueux annonçaient l'espoir d'exterminer sans péril de faibles et craintifs ennemis. Déjà pressé par la cavalerie perse, Pausanias dépêcha aux Athéniens un courrier porteur de ce message : « Voici « le moment d'un combat terrible qui va décider de l'in-« dépendance ou de l'esclavage de la Grèce. Nos alliés « nous trahissent : ils ont fui. Mais vous restez, et nous « combattons à côté de vous. Accourez, il en est temps, « à notre secours, à moins que vous ne soyez déjà occu-« pés vous-mêmes à repousser une attaque; et, en ce cas, « envoyez-nous au moins vos hommes de traits. » Les Athéniens n'auraient pas différé d'un seul instant de satisfaire à cette demande, mais ils eurent aussitôt à se défendre eux-mêmes contre la partie grecque de l'armée de Mardonius, qui fondait sur eux, et se virent à regret forcés de laisser les Lacédémoniens et les Tégéates seuls aux prises avec les Perses. Dans un péril si pressant, on est surpris de voir le général en chef, Pausanias, plus occupé de sacrifices que de ma-

nœuvres : les augures ne lui étaient pas du tout favorables ; ils ne le devinrent que lorsqu'il eut tourné ses regards vers le temple de Junon, et qu'il eut supplié la déesse de ne point abandonner la cause de la Grèce. Hérodote a soin de remarquer combien ce temps d'inaction fut fatal aux Spartiates : l'ennemi leur tua beaucoup de soldats, et en blessa davantage. Les barbares avaient réuni et planté en terre leurs *gherrhes* ou boucliers d'osier; ils s'en étaient fait un rempart, à l'abri duquel ils lançaient des nuées de flèches. Le combat commença près de ce rempart, que les Grecs eurent bientôt renversé, et se prolongea près du temple de Cérès, *jusqu'à ce qu'on fût parvenu,* dit la traduction de Larcher, *à les en chasser.* M. Schweighæuser demande avec raison ce que signifient ces mots français, si ce sont les Grecs ou les Perses qui sont chassés de ce poste; et il répond que le texte ne chasse ni les uns ni les autres : ἐς ὠθισμὸν ne veut pas dire *mise en fuite*, n'équivaut pas à *ad propulsionem* : c'est un combat livré de près, *impulsio*, *conflictus cominus pugnantium*, c'est une mêlée, où tour à tour on repousse et l'on est repoussé; *veluti in conferta turba mutuò sese prementium et repellentium.* Les Perses attaquaient, se défendaient avec ardeur : ils saisissaient les lances des Grecs, et les brisaient de leurs mains; ils se montraient bien plus aguerris que dans les actions précédentes. L'action s'anima surtout avec violence, au point où se trouvait Mardonius, monté sur un cheval blanc, et environné de mille hommes d'élite. Mais on le vit tomber atteint d'un coup mortel; bientôt la troupe qui l'entourait fut mise en pièces, et le reste des barbares en déroute. Leurs longs habits

les embarrassaient, et leurs armes légères résistaient mal à celles des hoplites de Lacédémone. Hérodote dit que le Spartiate Aimnestus tua Mardonius d'un coup de pierre sur la tête; et Plutarque ajoute que c'était l'accomplissement d'un oracle d'Amphiaraüs. En effet, quand l'envoyé du général perse passait la nuit dans le sanctuaire de cet oracle, le ministre lui avait ordonné d'en sortir, et, sur son refus, lui avait jeté à la tête une grosse pierre, action prophétique, par laquelle la mort du général était annoncée. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle assura le triomphe de Pausanias. Les Perses se sauvaient en désordre dans leur camp, derrière le mur de bois qu'ils avaient construit sur le territoire de Thèbes. Je suis étonné, dit Hérodote, qu'aucun d'eux n'ait eu la pensée de se réfugier dans le bocage sacré de Cérès, et de mourir auprès de son temple : la plupart périrent dans un lieu profane : s'il m'est permis, poursuit l'historien, de dire mon opinion sur les choses divines, je pense que la déesse ne voulut pas recevoir des barbares qui avaient brûlé son principal temple à Éleusis.

Artabaze, qui avait conseillé de ne pas livrer cette bataille, eut l'adresse et le bonheur de sauver les quarante mille hommes dont il était le commandant particulier. Il fit semblant de les amener au champ du combat; mais, avant d'y arriver, il vit la défaite des Perses, et, sans perdre de temps, il conduisit sa troupe droit en Phocide, afin de gagner promptement les bords de l'Hellespont. Mais nous avons, Messieurs, à connaître encore ce qui se passait entre les Athéniens et les Grecs enrôlés dans l'armée de Xerxès. Plutarque nous apprend qu'avant d'en venir aux mains avec

eux Aristide les conjura, au nom des dieux protecteurs de la Grèce, de renoncer à la guerre impie qu'ils faisaient à leurs compatriotes. Les voyant sourds à ses prières, il n'hésita point à les combattre, puisqu'ils l'exigeaient. Ils étaient cinquante mille contre huit mille; mais ils se comportèrent lâchement, ainsi qu'il convient à des transfuges et à des esclaves, à l'exception pourtant des Béotiens qui soutinrent assez longtemps le choc des guerriers d'Athènes, et cependant plièrent enfin comme tout le reste. Trois cents Thébains refusèrent obstinément de s'enfuir et périrent au service d'un tyran, de la mort des braves. Les autres Grecs infidèles se débandèrent, surtout lorsqu'ils apprirent la déroute des Perses, qu'Aristide ne leur laissa point ignorer. Hérodote ne fait ici aucune mention de ce général, auquel appartient pourtant l'une des deux victoires que la Grèce libre remportait en cette journée. Il fallait des deux parts poursuivre les fugitifs, que protégeaient la cavalerie perse et celle des Béotiens, qui, l'une et l'autre, osaient toujours se tenir à portée des vainqueurs.

Les divers corps péloponnésiens, qui s'étaient détachés de l'armée de Pausanias, se tenaient plus ou moins éloignés du champ de bataille. Ceux qui étaient autour du temple de Junon, sous les murs de Platée, eurent bientôt connaissance du triomphe des guerriers qu'ils avaient abandonnés, et se pressèrent d'aller rejoindre les victorieux. Les Corinthiens arrivèrent par le chemin le plus court, et sans garder leurs rangs, au temple de Cérès. Avec plus de désordre encore, les Mégariens et les Phliasiens s'y rendaient par la plaine : ils tombèrent sous les coups de la cavalerie

thébaine, qui en écrasa six cents. Le surplus, poursuivi jusqu'au Cithéron, et précipité des hauteurs, périt aussi sans gloire. Cependant les Perses, ceux qui avaient pu rentrer dans leur camp, s'y fortifièrent autant qu'ils purent, et ne tardèrent point à s'y voir assiégés par les Lacédémoniens. Un nouveau combat s'engagea, qui se serait fort prolongé, si les Athéniens, vainqueurs des Thébains, ne s'étaient hâtés de venir y prendre part. Plus habiles que les autres Grecs dans l'art des siéges et des assauts, animés d'ailleurs d'un invincible courage, ils escaladèrent les murs, et ouvrirent l'entrée du camp à leurs alliés. Les Tégéates s'y jetèrent les premiers, et pillèrent la tente de Mardonius; ils y trouvèrent entre autres objets précieux la mangeoire des chevaux de ce général. Elle était d'airain et d'un travail admirable. Depuis, ils l'ont consacrée dans le temple de Minerve Aléa. Ils joignirent les autres dépouilles de cette tente au butin commun. Ainsi s'accomplissait, aux yeux des Lacédémoniens, la réponse prophétique que leur avait faite Xerxès, en leur désignant Mardonius comme celui qui devait leur donner satisfaction de la mort de Léonidas. Tout le retranchement ayant été abattu, jamais les barbares ne vinrent à bout de se reformer en bataille; ils ne retrouvaient plus rien de ce qu'ils avaient eu de courage au commencement de la journée; l'épouvante se répandit parmi ces milliers d'esclaves enfermés dans un étroit espace. Les Grecs n'eurent plus à s'imposer d'autre fatigue que celle de les exterminer; mais elle dut être assez longue, s'il est vrai que, des trois cent mille hommes laissés par Xerxès à Mardonius, il n'en resta que trois mille à la fin de ce carnage, et les quarante

mille qui avaient suivi Artabaze. De cette manière, le nombre des morts dans cette armée aurait été de deux cent cinquante sept mille, outre ce qui périt des cinquante mille Grecs qu'elle avait pour auxiliaires. Il serait même possible d'expliquer le texte d'Hérodote de telle sorte que, sur le total de trois cent cinquante mille, la perte eût été de trois cent sept mille, ou bien au moins de deux cent quatre-vingt-dix-sept mille. Vous comprenez, Messieurs, qu'il ne faut pas compter sur l'exactitude de ces nombres : on a quelquefois lu dans Hérodote trente mille au lieu de trois mille, pour ce qui resta de barbares vivants après la journée; variante qui rabaisserait la perte à deux cent soixante-dix mille ou même à deux cent trente. Diodore de Sicile ne la porte qu'à cent mille, et son traducteur latin Rhodoman dit seulement dix mille, ce qui n'est guère admissible, les manuscrits connus donnant δέκα μυριάδας, dix dizaines de mille. On pourrait s'en tenir à ce nombre approximatif de cent mille. Du côté des vainqueurs, il ne périt, suivant Hérodote, que quatre-vingt-onze Spartiates, seize Tégéates et cinquante-deux Athéniens, en tout cent cinquante-neuf hommes. Peut-être l'expression de quatre-vingt-onze guerriers de Sparte, ἐκ Σπάρτης, permet-elle de supposer que l'historien ne tient pas compte de ce qui mourut d'hilotes et de Lacédémoniens pris hors de la ville. Plutarque énonce ces trois mêmes nombres de quatre-vingt-onze, seize et cinquante-deux : il dit que les cinquante-deux Athéniens étaient tous de la tribu Aiantide, qui, en mémoire de ce glorieux jour, offre aux dépens du trésor public un sacrifice solennel aux nymphes Sphragitides; mais Plutarque élève à treize cent soixante le total

des guerriers que perdit l'armée grecque. Diodore de Sicile en compte plus de dix mille.

Parmi les barbares, l'infanterie des Perses, la cavalerie des Saces et le général Mardonius se distinguèrent ce jour-là par une bravoure digne d'une meilleure cause. Chez les Grecs, Hérodote, en rendant hommage à l'éclatante valeur des Athéniens et des Tégéates, décerne le prix aux Lacédémoniens : toutefois il avoue que cette prééminence ne tient qu'à la position que les Lacédémoniens occupaient, et qui leur donnait à vaincre les meilleures troupes de l'ennemi. Il pense qu'entre les Spartiates, Aristodémus mérita d'être nommé le premier. C'est celui qui était revenu seul des Thermopyles. Pour se laver de cet opprobre, on le vit à Platée, s'élancer de son rang, y braver les Perses, se couvrir de leur sang, chercher lui-même et trouver la mort. Soit équité, soit rigueur, soit jalousie, ses concitoyens lui refusèrent les honneurs publics qu'obtinrent les mânes d'Amompharète, de Phylocyon, surtout de Posidonius. L'historien joint à leurs noms celui de Callicratès, qui surpassait en beauté tous les Lacédémoniens, ou même tous les Grecs, et les égalait en courage; mais il ne mourut pas dans l'action. Il était à son poste, pendant qu'on offrait des sacrifices : une flèche lui traversa le côté : il fallut le porter hors des rangs: il quitta la vie, satisfait de la perdre pour sa patrie, regrettant néanmoins qu'il ne lui fût réservé aucune part dans la gloire qu'elle allait acquérir. Plutarque rapporte le même fait, et il ajoute que la flèche avait été lancée par des Lydiens qui vinrent renverser l'autel où sacrifiait Pausanias, et qui furent chassés par ce général à coups de fouet et de bâton. « En remembrance

« de quoy, traduit Amyot, il se fait à tel jour une « procession solemnelle en Sparte, que l'on appelle la « procession des Lydiens, et en laquelle les jeunes gar« çons sont fouettés à l'entour de l'autel. »

Entre les Athéniens vainqueurs à Platée, Hérodote distingue Sophanès du bourg de Décélée. Jadis, quand les Tyndarides cherchaient leur sœur Hélène, quand, pour découvrir le lieu où Thésée l'avait cachée, ils envahirent l'Attique, et chassèrent les habitants, Décélus, ou avec lui tous les Décéléens, menacés du même sort, révélèrent que la princesse était à Aphidne, et conduisirent ses frères dans ce bourg que Titacus leur livra. Depuis ce temps les Spartiates ont exempté les Décéléens de tout tribut; ils leur ont accordé une place distinguée dans les cérémonies publiques; et, durant toutes les guerres, ils ont épargné leur territoire. Né à Décélée, Sophanès combattait à Platée. Il portait, dit-on, à la ceinture de sa cuirasse, une ancre de fer attachée à une chaine d'airain, et, lorsqu'il se trouvait à portée de l'ennemi, il jetait cette ancre, afin que les assaillants ne pussent jamais le déplacer du lieu qu'il occupait. Dès qu'il les voyait prendre la fuite, il levait son ancre pour être en état de les poursuivre. L'historien ne croit pas très-fermement à ce conte; il soupçonne que tout se réduit à une ancre peinte sur le bouclier de Sophanès. Ce guerrier ne périt point à Platée; il s'illustra depuis par d'autres exploits, et vécut jusque vers l'an 453 avant notre ère : il commandait alors les Athéniens contre les Édoniens qui le tuèrent. En célébrant ainsi Sophanès, Hérodote ne dit rien d'Aristide.

Les Grecs, aussitôt après leur victoire, virent arri-

ver une femme transfuge de l'armée des barbares. Elle était une des concubines du Perse Pharandate. Descendue de son char, elle accourait, richement parée, avec ses suivantes. Le carnage durait encore dans le camp. Elle reconnut Pausanias, dont elle avait entendu parler, et lui dit : « Roi de Sparte » (vous savez, Messieurs, que Pausanias n'était pas roi, mais cette femme pouvait s'y méprendre, ou feindre cette erreur, pour flatter un général qui ne manquait point de vanité), « roi « de Sparte, lui dit-elle, sauvez une suppliante. Vous « m'avez déjà rendu un éminent service, en exterminant « ces barbares qui ne révèrent ni les dieux ni les héros. « Continuez d'être mon protecteur, je suis la fille d'Hé- « gétoride, et née dans l'île de Cos, d'où un Perse m'a « enlevée. — Rassurez-vous, répondit Pausanias, surtout « si vous ne mentez pas; car, parmi les citoyens de Cos, « Hégétoride, que vous dites votre père, est mon hôte « le plus chéri. » Il la remit entre les mains de ceux des éphores qui se trouvaient présents, et dans la suite, il la fit conduire à Égine, où elle désirait de se rendre. Il survient toujours aux vainqueurs des suppliants, des courtisans et des auxiliaires. Les Mantinéens, qui avaient fui avant la bataille, se présentèrent après la victoire : ils regrettaient vivement d'arriver si tard; ils offrirent de poursuivre les quarante mille Mèdes emmenés par Artabaze; et, en effet, ils se mirent sur leurs traces, contre l'avis des Lacédémoniens; ils marchèrent inutilement jusqu'en Thessalie, de là retournèrent chez eux, et condamnèrent leurs généraux à l'exil. Les Éléens parurent à Platée, un peu après les Mantinéens, reprirent le chemin de leur pays, et bannirent aussi leurs chefs. Celui des Éginètes se nommait Lampon : il

vint féliciter Pausanias, et crut lui complaire en lui proposant de couper la tête de Mardonius, d'attacher le reste du corps à une croix, en représailles du traitement fait au corps de Léonidas aux Thermopyles. « Vous êtes mon hôte, répondit Pausanias, et à ce ti« tre, votre lâche conseil restera cette fois impuni, « Vous m'outragez en m'invitant à imiter des bar« bares; vous outragez Léonidas en demandant qu'on « l'honore par un sacrilége. Il devait être vengé : je « crois qu'il vient de l'être sans vous, d'une manière di« gne de lui. » Les Éginètes, quoique venus si tard, arrivèrent néanmoins assez tôt pour acheter à vil prix un riche butin que des hilotes avaient dérobé : c'est, dit l'historien, l'origine de l'opulence de plusieurs maisons d'Égine. Pausanias avait employé les hilotes à rassembler toutes les richesses du camp des ennemis : ils y trouvèrent des tentes ornées d'or et d'argent, des lits chargés de lames de ces métaux, une immense quantité de cratères, de coupes, de colliers, bracelets, cimeterres du plus haut prix, outre des vases d'or et d'argent servant à cuire les viandes, et divers autres objets d'une valeur considérable. Il en restait d'énormes amas, après ce qu'en avaient soustrait les hilotes. Le dixième réservé au dieu de Delphes paya le trépied d'or soutenu par un serpent d'airain, qui a été longtemps admiré près de l'autel de ce temple. Un second dixième offert à Jupiter Olympien servit à lui élever une statue en airain, haute de dix coudées (environ treize pieds neuf pouces). Neptune, le dieu de l'isthme, eut une troisième part, nommée aussi dixième, et avec laquelle on lui fit, en airain, une statue de sept coudées de haut. Il est pénible de voir que Pausanias se laissa traiter aussi comme

un dieu; il eut son dixième en femmes, chevaux, chameaux, talents et autres parties du butin. Toutefois M. Miot pense qu'on lui donna seulement le droit de choisir dix articles dans chaque genre de marchandises; et le texte, qui n'est pas ici très-clair, admet cette interprétation. Le surplus consistant en concubines, bêtes de somme, or, argent, effets divers, fut distribué équitablement entre tous les vainqueurs. Peut-être fit-on un peu plus forte la part de ceux qui s'étaient particulièrement distingués. Hérodote le conjecture, en avouant qu'il n'en est parlé en aucune relation.

Plutarque rapporte que, dans le partage du butin, on réserva quatre-vingts talents (quatre cent quarante mille francs) aux Platéens, qui les employèrent à bâtir un magnifique temple à Minerve; que les Athéniens eurent aussi leur trophée à part; qu'ils demandèrent à l'oracle de Delphes à quels dieux et comment ils devaient sacrifier; qu'ils reçurent l'ordre de fonder un autel à Jupiter protecteur de la liberté, mais de n'y offrir de sacrifices qu'après avoir éteint tout le feu qui était dans le pays, et que les barbares avaient souillé. Il fallait qu'ils vinssent chercher un nouveau feu, pur et sacré, à l'autel commun d'Apollon Delphien. On alla donc d'abord éteindre tous les feux de la contrée; ensuite un Platéen se chargea de rapporter, le plus promptement possible, le feu nouveau dont on avait besoin. Arrivé à Delphes, il se purifia, se ceignit la tête d'une couronne de laurier, prit le feu et raccourut à Platée. En un seul jour il franchit, pour aller et revenir, mille stades (environ quarante lieues), livra la flamme et tomba mort. Ses concitoyens l'enterrèrent dans le temple d'Euclia ou déesse de bonne renommée.

C'est Diane, ou bien une fille d'Hercule et de la nymphe Myrto. Ce grand coureur platéen s'appelait Euchidas, ainsi qu'on le voit par son épitaphe qu'Amyot traduit de cette manière :

Ici fait son dernier séjour
Euchidas, qui d'ici courut
Jusqu'en Delphes et racourut
De là ici en un seul jour.

Pendant cette distribution de butin, dans laquelle Justin croit apercevoir l'origine du luxe et de la cupidité chez les Grecs, *unde primùm Græcos, diviso inter se auro persico, divitiarum luxuria cœpit*, Pausanias visita la tente de Mardonius, et y trouva les nombreux serviteurs et le riche mobilier que Xerxès, fuyant de la Grèce, avait laissés à ce lieutenant. Le général spartiate ordonna d'y préparer un repas comme pour Mardonius, de dresser des lits d'or et d'argent couverts de riches tapis, et de charger les tables de mets splendides. En même temps il fit apprêter un souper lacédémonien, et appelant ses officiers, il leur dit : « Voyez quelle était l'extravagance du Perse que « nous avons vaincu : voilà quels festins somptueux il « avait chez lui, et voilà le misérable ordinaire qu'il a « voulu nous enlever au prix de tant de fatigues et de sa « propre vie. » Longtemps après la bataille, les Platéens trouvèrent encore plusieurs caisses renfermant de l'or, de l'argent, des objets précieux. Ils remarquèrent, dit-on, parmi les ossements, un crâne sans suture, des mâchoires où toutes les dents étaient adhérentes et ne formaient qu'un seul os, et le squelette d'un homme de cinq coudées (six pieds dix pouces et demi). Le corps de Mardonius avait disparu : Hérodote a ouï dire que

Dionysophanès d'Éphèse l'avait enseveli, et en avait été libéralement récompensé par Artontès, fils du général perse. C'est ce que l'historien n'ose point affirmer.

Il décrit l'ordre des sépultures que les Grecs donnèrent à leurs morts. Les Spartiates déposèrent dans un premier tombeau Posidonius, Amompharète, Philocyon et Callicratès; dans un second, les corps des autres guerriers qu'ils avaient perdus; dans un troisième, les corps des hilotes. Les Tégéates réunirent tous leurs morts sans distinction en un seul tombeau; et les Athéniens en firent autant, en y comprenant les Mégariens et les Phliasiens qui avaient été taillés en pièces par la cavalerie thébaine. Il n'y avait pas d'abord d'autres monuments; mais dans la suite plusieurs peuples, qui n'avaient pris aucune part à la bataille, érigèrent, dans les champs de Platée, des sépultures vides, destinées à tromper la postérité. Hérodote accuse particulièrement les Éginètes de ce honteux artifice; et c'est l'un des points sur lesquels il est repris par Plutarque, qui n'a pourtant à lui opposer ici que ces tombeaux si tardifs et si mensongers, et qu'une inscription de même date et de même fabrique. Mais Hérodote s'est presque borné à nous donner son propre jugement sur les troupes et les guerriers qui ont mérité le plus de louanges dans cette journée mémorable, et n'a rien dit des contestations qui s'élevèrent sur ces prééminences. Diodore de Sicile raconte qu'on prit pour juge Charitidès, qui décerna le prix, entre les villes, à Sparte; entre les hommes, à Pausanias. Nous lisons dans la notice de Cornélius Népos sur Pausanias, que ce général s'attribuait l'honneur de la victoire, et que, sur le trépied d'or consacré au dieu de Delphes, il

avait inscrit son nom comme celui du chef sous les ordres duquel les Grecs étaient sortis victorieux : *Suo ductu barbaros esse deletos;* inscription que les Lacédémoniens eux-mêmes effacèrent et remplacèrent par une liste des villes qui avaient coopéré à la défaite des Perses. Plutarque est entré en de plus longs détails : selon lui, les Athéniens ne consentaient point à céder le prix aux Spartiates : on tint, d'après le conseil d'Aristide, une assemblée générale de la Grèce, où le Mégarien Théogiton proposa, pour éviter une guerre entre Athènes et Lacédémone, d'adjuger la palme à quelque autre ville; le Corinthien Cléocrite voulut bien ne pas la réclamer pour Corinthe; il la demanda pour Platée, à quoi consentirent Aristide au nom des Athéniens, et Pausanias au nom des Spartiates. Mais ce récit de Plutarque est fort suspect : il tient au système imaginé pour contredire Hérodote, qui n'a fait paraître dans cette bataille que les guerriers de Sparte, d'Athènes et de Tégée. Cependant Rollin et Barthélemy ont admis cette tradition de Plutarque, et y ont joint un autre article rapporté par ce seul écrivain : c'est un décret qu'Aristide fit rendre en ces termes : que tous les ans les peuples de la Grèce enverraient des députés à Platée pour y renouveler par des sacrifices augustes la mémoire de ceux qui avaient perdu la vie dans le combat; que, de cinq en cinq ans, on y célébrerait des jeux solennels qui seraient nommés les Fêtes de la liberté; et que les Platéens n'ayant désormais d'autres soins que de faire des vœux pour le salut de la Grèce, seraient regardés comme une nation inviolable et consacrée à la divinité. Voici comment Plutarque décrit la cérémonie annuelle pratiquée en-

core de son temps, dit-il, à Platée : le 16 maimactérion, une procession s'ouvre par un trompette, qui sonne la charge, et que suivent plusieurs chariots remplis de couronnes et de branches de myrte. Après ces chars, un taureau noir précède des jeunes gens qui portent des vases pleins de vin et de lait, des fioles d'huile et de liqueurs parfumées. La pompe est fermée par l'archonte ou premier magistrat des Platéens. En tout autre temps il lui est prescrit de porter des vêtements blancs, et défendu de toucher le fer ; ce jour-là, il a une robe de pourpre et une épée ; il tient une urne qu'il a prise dans les archives de la cité; il s'avance vers le lieu où sont les tombeaux; là il puise avec son urne de l'eau dans la fontaine, lave les petites colonnes qui environnent les monuments, les frotte de parfums, égorge le taureau noir sur un bûcher préparé, adresse des prières à Jupiter-Souterrain, c'est-à-dire à Pluton et à Mercure, et, versant une coupe de vin, il dit à haute voix : « Je présente cette coupe à ces « braves qui sont morts pour la liberté des Grecs. » Voilà, Messieurs, comment la Grèce antique savait honorer la mémoire des héros qui l'avaient servie. De leur côté, les Athéniens, à ce que nous assure Diodore, célébrèrent un combat funéraire et nommèrent des orateurs pour prononcer l'éloge de leurs concitoyens ensevelis à Platée.

Après avoir rendu aux morts les derniers devoirs, les Grecs tinrent conseil et résolurent de marcher contre les Thébains. Onze jours après la bataille de Platée, ils étaient déjà devant Thèbes, et menaçaient de détruire cette ville, si on ne leur livrait ceux qui avaient pris les intérêts des Perses, principalement Timagénidès et At-

taginus. Celui-ci s'enfuit; on amena ses enfants à Pausanias, qui déclara qu'il ne se vengerait point sur eux du crime de leur père. Il fit conduire à Corinthe et mettre à mort ceux des Thébains qui avaient réellement trahi la Grèce, et entraîné une portion des Béotiens dans le parti de Xerxès. Ils s'étaient promis de corrompre le général lacédémonien. Mais Pausanias, que Mardonius venait aussi d'enrichir en le laissant maître du camp des Perses, fut incorruptible. Cependant Artabaze s'éloignait toujours avec ses quarante mille hommes. Il se gardait bien de laisser transpirer ce qu'il savait du désastre de ses compatriotes; au contraire, il disait aux Thessaliens qui lui demandaient des nouvelles de la guerre, qu'il avait été détaché pour une expédition importante, et que Mardonius le suivait de près avec tout le reste de l'armée victorieuse. Il obtenait, par cette dissimulation et par ces mensonges, des égards qu'on n'aurait pas eus pour un vaincu. Cependant, lorsqu'il atteignit Byzance, il avait perdu beaucoup de soldats, les uns massacrés par les Thraces, les autres mourant de faim et de fatigue : il traversa l'Hellespont sur des barques et rentra en Asie.

Le jour même où les Perses succombaient à Platée, ils essuyaient un revers presque aussi calamiteux à Mycale en Ionie. La flotte grecque, commandée par Léotychide, l'un des deux rois de Sparte, se tenait à Délos. Trois députés samiens y arrivèrent, envoyés par leurs concitoyens, à l'insu des barbares et de Théomestor, tyran de Samos pour Xerxès. Ils annoncèrent que, si les Ioniens voyaient seulement apparaître la flotte de la Grèce, ils se mettraient à l'instant en rébellion contre la Perse. « Délivrez-nous, disaient-ils, d'un hon-

« teux esclavage, et ne craignez pas de vous mesurer sur « mer avec des ennemis dont nous pouvons vous certifier « la faiblesse et l'inhabileté. Si vous nous soupçonnez de « fraude, retenez nous comme otages, nous passerons « sur vos vaisseaux. « Ainsi parlait l'un des trois députés. « Citoyen de Samos, répondit Léotychide, quel est votre « nom? — Hégésistrate. » Il faut noter, Messieurs, que ce nom signifie en grec conducteur d'armée. « J'en accepte « l'augure, répliqua le roi de Sparte; soyez notre guide. « Jurez seulement, vous et vos deux collègues, que les Sa« miens s'allient sincèrement à nous, et qu'ils combattront « dans nos rangs. » Ce serment ayant été prêté, deux des envoyés, Athénagoras et Lampon, repartirent; Hégésistrate demeura. Le lendemain, on offrit des sacrifices, et les présages furent favorables : le devin Déïphonus promit des succès. Vous le savez, Messieurs, si Hérodote rencontre un devin, il faut qu'il vous le fasse connaître par le récit de quelque aventure. Déïphonus passait pour fils d'Événius, à qui les habitants d'Apollonie avaient crevé les yeux, parce que, chargé de garder leurs moutons sacrés, il s'était endormi, et en avait laissé dévorer soixante par les loups. Les dieux vengèrent Événius : ils déclarèrent, par les oracles de Dodone et de Delphes, qu'ils avaient eux-mêmes envoyé les loups ravisseurs, et punirent les Apolloniates en rendant infertiles et leurs troupeaux et leurs territoires. Frappé de ce fléau, le peuple d'Apollonie comprit que, pour s'en délivrer, il devait d'abord se réconcilier avec Événius. On lui demanda quelle satisfaction il exigeait. L'aveugle ne savait pas encore quelle avait été la réponse des oracles : on profita de son ignorance; il se contenta de deux terres d'un très-grand rapport

et de la plus belle maison de la ville : on s'empressa de les lui donner; car on eût payé bien plus cher le pardon qu'on avait besoin d'obtenir de lui. Les dieux, ne trouvant pas ces indemnités suffisantes, y ajoutèrent de leur grâce le don de la divination, et voulurent que son fils Déïphonus en héritât. Il n'est pourtant pas bien certain que Déïphonus soit le fils d'Événius : Hérodote a ouï dire le contraire, et que Déïphonus avait usurpé ce titre pour parcourir la Grèce, en débitant des prédictions à prix d'argent. Mais qu'il fût devin légitime ou frauduleux, c'était toujours bien; et l'on croyait à ses prophéties. Celles qu'il prononça devant Léotychide ayant fort encouragé cet amiral, il cingla vers Samos, parvint sous la partie de l'île qu'on nomme les Calames, parce qu'il y croît beaucoup de roseaux, jeta l'ancre près de l'Héréum, temple de Junon, et fit les préparatifs d'un combat naval. Les barbares, toujours convaincus que les Grecs étaient plus forts qu'eux sur mer, se rapprochèrent du continent, afin d'être protégés par leurs troupes de terre, qui campaient à Mycale, et qui étaient d'environ soixante mille hommes, sous les ordres de Tigrane, le plus grand et le plus beau de tous les Perses. Ils arrivèrent donc près du temple des Euménides et de celui de Cérès Éleusine, jadis bâti par Philistus, compagnon de Nélée, fils de Codrus, et fondateur de Milet. Là les Perses tirèrent leurs vaisseaux à terre, et les environnèrent d'un mur de pierre et de bois qui devait servir à la fois de rempart pour les vaisseaux et de retraite pour les hommes : les Grecs voguèrent aussi vers Mycale, et préparèrent leurs échelles : apparemment on appelait ainsi des ponts-levis dont on faisait usage à volonté pour monter dans un navire,

ou pour en descendre, pour passer de l'un à l'autre, et pour entrer dans un vaisseau ennemi. Quand les Grecs furent à portée du rivage, un héraut de Léotychide adressa aux Ioniens cette proclamation : « Que ceux « d'entre vous qui peuvent m'entendre prêtent une oreille « attentive; les Perses ne comprendront pas mes paroles. « Souvenez-vous premièrement de la liberté, en second « lieu du mot d'ordre Hébé; et que celui qui m'entend fasse « part de ce que je dis à ceux à qui ma voix ne parvient « pas. » Les Perses comprirent quel conseil on donnait aux Ioniens; pour en prévenir l'effet, ils désarmèrent les Samiens, et envoyèrent les Milésiens garder des chemins éloignés. De son côté, Léotychide faisait descendre ses troupes à terre, les rangeait en bataille et les dirigeait sur les ennemis, retranchés derrière leur mur et leurs amas de boucliers. On dit qu'en cet instant on a vu un caducée apporté par les flots sur le rivage, en même temps que se répandait le bruit soudain de la victoire remportée ce jour-là même par Pausanias sur Mardonius à Platée en Béotie. Car, dit l'historien, ce qui arrive par la permission ou l'intervention des dieux est annoncé, proclamé de mille manières, et non pas *se reconnaît à bien des signes*, comme traduit Larcher : les mots Grecs δῆλα δὴ πολλοῖσι τεκμηρίοισί ἐστι τὰθεῖα τῶν πραγμάτων correspondent littéralement aux mots latins, *manifesta nempe multis documentis fiunt divina rerum*, ou *quæ divinitus aguntur*. Mais il est, Messieurs, plus raisonnable de dire, avec Diodore de Sicile et d'autres écrivains, que cette nouvelle, si en effet elle se répandit à Mycale, n'était, quoique fortuitement vraie, qu'un stratagème employé par Léotychide pour animer ses troupes. Diodore ajoute que, de leur

côté, les généraux perses annonçaient, par un semblable artifice, que le roi Xerxès arrivait à la tête d'une grande armée. Vous observerez, Messieurs, qu'il y a presque cent lieues de Platée à Mycale, et qu'assurément aucun coureur, pas même cet Euchidas dont nous parlions tout à l'heure, n'aurait franchi cet espace en moins d'un demi-jour. Hérodote, qui n'omet aucune circonstance mythologique, a soin de remarquer que les deux batailles se livrèrent, l'une comme l'autre, près d'un temple de Cérès. A Mycale, tant que le rempart de boucliers subsista, les Perses résistèrent; mais les Athéniens, redoublant d'efforts pour acquérir et ne point partager avec les Spartiates la gloire de cette action, renversèrent et les boucliers et le mur de bois et de pierre. Les barbares et leurs généraux perdirent bientôt tout espoir : Artayntès et Ithamitrès s'enfuirent; Mardontès et Tigrane périrent les armes à la main. Les Lacédémoniens survinrent, et le désastre des Perses fut consommé. Le destin s'étant ainsi déclaré, les Samiens et tous les Ioniens se déclarèrent aussi pour les vainqueurs; les Milésiens, que les vaincus avaient pris pour guides, ne manquèrent pas non plus de trahir leurs maîtres : ils les conduisirent sous les traits des Grecs et leur portèrent eux-mêmes les derniers coups. Voilà donc l'Ionie entière soulevée de nouveau contre le grand roi. Hérodote décerne aux Athéniens, et entre eux à Hermolycus, les premiers honneurs de cette bataille. Hermolycus s'était distingué dans les combats gymniques; depuis il soutint sa réputation guerrière, et périt vers l'an 467 avant notre ère, pendant la guerre entre les Athéniens et les Carystiens. Après les citoyens d'Athènes, c'était à ceux de Corinthe, de Trézène et de Sicyone que

la Grèce devait son triomphe à Mycale. Les auteurs anglais réclament une partie de cet honneur pour les Lacédémoniens et surtout pour Léotychide. Entre les Athéniens, Hérodote n'a point nommé le père de Périclès, Xanthippe, qui les commandait, selon Diodore.

Quand les Grecs eurent taillé en pièces une multitude de barbares (Diodore dit quarante mille sur soixante mille), ils pillèrent et incendièrent le camp et les vaisseaux des ennemis, se rembarquèrent avec un riche butin et arrivèrent à Samos. Là se tint un conseil où l'on discuta le projet de transférer les Ioniens dans la Grèce. Il était pénible de veiller sans cesse de si loin à leur défense, et impossible, si on les abandonnait, qu'ils pussent échapper aux vengeances des Perses. Les Péloponnésiens proposaient de chasser des villes commerçantes les peuples qui avaient embrassé le parti des Mèdes, et d'établir les Ioniens dans ces territoires. Les Athéniens s'y opposèrent, voulant se réserver à eux seuls le droit de statuer sur leurs propres colonies. La délibération aboutit à un simple traité d'alliance avec les Samiens et d'autres insulaires. On fit voile pour l'Hellespont, tandis que ceux des Perses qui en petit nombre avaient échappé au carnage et s'étaient réfugiés sur le mont Mycale, se mettaient en marche pour gagner Sardes. Dans la route, Masistès, frère de Xerxès, accabla de reproches si injurieux le général Artayntès, que celui-ci allait le tuer d'un coup de cimeterre, si Xénagoras n'y avait mis obstacle. Ce Xénagoras était un Carien : un si grand service lui valut les bonnes grâces du prince Masistès et du souverain ; on lui donna en récompense le gouvernement de toute la Cilicie. Les Perses n'éprouvèrent pas d'autres accidents jusqu'à leur

arrivée à Sardes, où ils trouvèrent le grand monarque qui se reposait de ses exploits.

Dans son loisir, le roi Xerxès conçut une passion très-vive pour la femme de ce même Masistès, son frère. Elle avait de ce prince une fille, nommée Artaynta, avec laquelle il imagina de marier son propre fils Darius, espérant que cette alliance lui rendrait la mère plus propice. Après la noce, il partit pour Suse en y ramenant Artaynta, sa nièce et sa bru. Auprès d'elle il songea moins à l'épouse de Masistès; il n'était plus épris que de celle de Darius. La reine Amestris s'en aperçut, s'en alarma; et, pour ramener ou éprouver Xerxès, elle fit présent à ce prince d'un magnifique habit qu'elle avait tissu, brodé, ajusté de ses mains. Le roi s'en étant paré pour aller voir Artaynta, celle-ci le lui demanda; il avait juré de lui accorder tout ce qu'elle exigerait. En vain il essaya de la faire consentir à recevoir de plus riches dons : il lui offrit des trésors, des villes, des peuples, une armée : elle voulut cet habillement, l'obtint, l'arrangea pour son propre usage et s'en montra parée aux yeux d'Amestris : la reine dissimula, et attendit le jour du banquet royal pour laisser éclater son profond ressentiment. Ce festin, qui a lieu à l'anniversaire de la naissance du roi, s'appelle chez les Perses *tycta*, mot qui correspond au grec τέλειον, *parfait, accompli*. Ce jour-là le monarque accorde aux grands de sa cour toutes les grâces qu'ils osent lui demander : la loi ou l'usage ne lui permet d'en refuser aucune, après que le festin est servi et tant qu'il dure. La reine exigea qu'il la mît sans délai en possession de la personne, non pas d'Artaynta, comme on pouvait s'y attendre, mais de cette épouse du prince Masistès, de laquelle

Xerxès avait été d'abord épris. Jadis les grands juges de la Perse, consultés par Cambyse, lui avaient répondu qu'aucune loi de l'État n'était supérieure à la volonté du monarque : cependant Xerxès céda; il obéit à la coutume; il livra la malheureuse épouse de son frère à une reine vindicative, qui allait avoir le droit d'en faire ce qu'elle voudrait. Il manda aussitôt Masistès, et lui dit : « Vous êtes mon frère, et au demeurant un homme « de bien. Renvoyez votre femme et prenez en mariage « une de mes filles; car tel est mon bon plaisir, δοκέει « ἐμοί, *placet mihi.* » Masistès répondit : « Je sens, comme « je le dois, l'honneur que vous voulez me faire, mais « je n'épouserai pas votre fille et ne renverrai pas mon « épouse. — Non, répliqua Xerxès irrité, non vous n'au- « rez point ma fille, quand même vous me supplieriez de « vous l'accorder; mais vous n'avez déjà plus votre femme. — « Seigneur, vous ne m'avez pas encore tué, » repartit Masistès, qui ne savait pas qu'on avait déjà mis son épouse au pouvoir d'Amestris. Pendant cet entretien, la reine faisait arracher le nez, les oreilles, les lèvres et la langue à sa captive, et la renvoyait ainsi mutilée. Masistès, en rentrant chez lui, trouva sa femme dans cet horrible état. Il partit pour la Bactriane, où il avait des partisans ; il essaya d'armer cette province contre Xerxès; mais un corps d'armée y fut envoyé, qui le massacra, lui, son épouse et ses troupes. Hérodote finit ainsi l'histoire de la cour de Xerxès : il ne nous apprend point ce que devint la princesse Artaynta ; mais apparemment il n'a pas cru inutile de mettre le tableau des mœurs d'une cour asiatique en contraste avec celui de la valeur guerrière et des vertus civiques de Sparte et d'Athènes.

Des vents contraires obligèrent la flotte grecque, partie pour l'Hellespont de s'arrêter auprès du promontoire Lectum. De là elle gagna le port d'Abydos. Les Péloponnésiens, qui étaient venus pour démonter les ponts, les voyant déjà rompus, se déterminèrent à retourner en Grèce : les Athéniens passèrent dans la Chersonèse sous le commandement de Xanthippe, qu'Hérodote nomme enfin ici, et firent le siége de Sestos, la plus forte place du pays. Les habitants des villes voisines s'y étaient réfugiés; elle avait une garnison éolienne, à laquelle s'étaient réunis des Perses et beaucoup d'auxiliaires. Le gouverneur était le Perse Artayctès, sur la vie duquel l'historien nous donne ici quelques détails. Sachant que l'enceinte de la maison de Protésilas renfermait d'inappréciables trésors, Artayctès s'était bien gardé de le dire en demandant ce domaine à Xerxès : il l'obtint et transféra ses richesses à Sestos. On accuse aussi Artayctès d'avoir profané le territoire sacré d'Éléonte, en le mettant partie en culture partie en pâturages. Les Athéniens tombèrent sur lui à l'improviste : quand le siége de la ville eut réduit les habitants à une telle extrémité, qu'ils faisaient bouillir des courroies pour les manger, quand ils vinrent à manquer même de ce déplorable aliment, Artayctès et les Perses s'évadèrent secrètement de la place, dont les portes s'ouvrirent bientôt aux troupes de Xanthippe. Quelques-uns des fugitifs, conduits par OEobasus, tombèrent entre les mains des Thraces Apsinthiens, qui les mirent à mort, et sacrifièrent OEobasus à Plistôre, dieu du pays, dont il n'est fait aucune mention ailleurs, et qui est par conséquent fort inconnu. Artayctès et ceux qui fuyaient avec lui furent poursuivis par les Athéniens, et atteints un peu

au delà d'Ægos Potamos. On tua les uns, on prit les autres et on les ramena à Sestos. Le geôlier qui gardait Artayctès et son fils faisait cuire des poissons salés, qui sur le feu se mirent à sauter, et à palpiter comme s'ils sortaient de la mer. Artayctès reconnut dans ce prodige le signe de la vengeance que Protésilas, quoique mort et desséché comme un poisson salé, exerçait maintenant sur celui qui avait enlevé les trésors de sa chapelle. Il offrit de payer une rançon de trois cents talents (un million six cent cinquante mille francs), que Xanthippe et les Athéniens refusèrent. On attacha Artayctès sur une croix, d'où il vit lapider son fils. Le gouverneur de Sestos était petit-fils d'Artembarès, qui, au temps de Cyrus, avait conseillé aux Perses d'abandonner leur pays pauvre et montueux, pour en occuper un meilleur. Cyrus n'avait point goûté ce projet : « Les « pays délicieux, disait-il, ne produisent ordinairement « que des hommes efféminés; le même terrain ne porte « pas de beaux fruits et de bons soldats. » On peut douter de cet adage et de bien d'autres; mais alors les Perses préféraient la puissance dans une terre ingrate à la dépendance sur un sol fertile. Depuis Cyrus, ils étaient bien déchus de leur modération et de leur grandeur. Chargés de leurs dépouilles, et spécialement des agrès de leurs ponts, les Athéniens retournèrent en Grèce, et ne se remirent plus en mer pendant le reste de l'année. Il s'agit de l'année attique, qui correspond aux derniers mois de 479 et aux premiers de 478 avant notre ère. C'est à cette année que se rapporte, sauf les récits incidents, le neuvième et dernier livre d'Hérodote dont nous achevons ici l'étude.

Les derniers chapitres ont besoin d'être complétés

par quelques extraits de Diodore de Sicile et de Plutarque. Diodore écrit qu'à Mycale les Perses engagèrent les premiers le combat, et le rendirent longtemps douteux; qu'il y périt beaucoup de monde de part et d'autre; que la défection des Samiens et des Milésiens, qui passèrent aux Grecs, décida seule la victoire. Vous voyez que, sur ces points essentiels, Hérodote et Diodore ne s'accordent pas; M. Gillies en fait l'observation; et je crois qu'en ce qui n'a rien en soi d'invraisemblable, le témoignage du premier de ces historiens, qui vivait à l'époque de l'événement, est préférable aux traditions recueillies quatre siècles plus tard par le second. Nous lisons aussi chez Diodore que Xerxès apprenant sa défaite à Platée et la désertion de ses alliés à Mycale, s'enfuit de Sardes, saisi d'un effroi mortel, et se rendit à Ecbatane. Hérodote le fait aller jusqu'à Suse, ce qui peut sembler confirmé par Arrien, qui dit qu'en passant par Babylone, il détruisit tous les temples de cette ville, ainsi qu'il avait usé en Grèce et dans l'Asie Mineure. Du reste, Diodore ne raconte ni les aventures de Masistès, d'Artaynta et d'Amestris, ni celles d'Artayctès; et nous avouerons que, sur ces articles, les relations d'Hérodote peuvent bien ne pas mériter une pleine confiance. Hérodote finit son histoire au moment où les Athéniens partent de Sestos pour Athènes et n'ajoute pas, comme Diodore et d'autres écrivains, que leur retour dans leur ville fut l'époque où ils songèrent à relever ses murs et à fortifier le Pirée.

Il n'est presque rien dit d'Aristide, ni dans ce neuvième livre, ni dans les deux précédents : c'est une omission plus grave. Il est, Messieurs, tout à fait indispensable de joindre à la lecture de ces trois livres

celle des vies de Thémistocle et d'Aristide par Plutarque. J'en ai déjà extrait plusieurs articles, ceux qui pouvaient se rattacher aux récits d'Hérodote, sans trop les interrompre; et, à la fin de l'une de nos dernières séances, j'ai rassemblé les principaux détails de la vie de Thémistocle. Je vais vous offrir un semblable précis de ce qu'on sait d'Aristide. Il était né vers l'an 528 avant notre ère, à Athènes, au sein de la tribu Antiochide. Élevé chez son père, Lysimachus, qui ne jouissait pas d'une fortune considérable, il se fit remarquer par la simplicité de ses mœurs, par la modestie de son caractère. Quand il prit part aux affaires publiques, il devint l'antagoniste de Thémistocle, et signala lui-même les dangers auxquels leur rivalité pouvait exposer l'État. « On « garantirait, disait-il, la tranquillité générale, en nous « jetant l'un et l'autre dans le *Barathre*, » (la fosse où l'on précipitait les condamnés). Son intacte équité le distinguait déjà des autres hommes publics : un jour, au théâtre, le peuple lui appliqua le cinq cent quatre-vingt-quatorzième vers de la tragédie d'Eschyle, intitulée les Sept Chefs devant Thèbes : *il ne veut pas sembler juste, mais l'être*. Un plaideur qu'il devait juger lui disait : « Souvenez-vous, Aristide, du tort que vous a fait mon ad« versaire. » Il répondit : « Mon ami, dis seulement s'il t'en « a fait à toi-même; car je suis ici pour te rendre justice, « et non pas à moi. » Après qu'il eut rempli la fonction de trésorier, Thémistocle et d'autres personnages qu'il avait surveillés de trop près, contestèrent l'exactitude de ses comptes, et le firent condamner à une amende que le peuple lui remit en le maintenant dans la même charge. Il paraît qu'il était archonte en 490 : il fut l'un des dix généraux de l'armée athénienne à la bataille

de Marathon, où il provoqua la résolution de céder le commandement suprême à Miltiade. Après la bataille, il empêcha la déprédation du butin; et sa vigilance ne fut éludée que par le prêtre Callias. Je vous ai exposé ces faits, Messieurs, ainsi que les circonstances du bannissement d'Aristide vers 482, et de son rappel en 480; car son exil ne dura que deux ou trois ans, et non pas six, quoi qu'en dise la notice latine publiée sous le nom de Cornélius Népos. Vous avez vu aussi comment il a contribué à la victoire de Salamine, soit par l'avis qu'il est venu donner à Thémistocle, soit en combattant les Perses réfugiés vers Psyttalie. Ces réponses simples, qui peu de temps après furent adressées au nom d'Athènes, tant au roi de Macédoine Alexandre, envoyé de Mardonius, qu'aux députés de Lacédémone, c'était Aristide qui les prononçait. On le retrouve parmi les ambassadeurs qui se présentèrent à Sparte durant les fêtes Hyacinthies, quoique son nom soit omis, ainsi que Plutarque l'avoue, dans le décret des Athéniens où cette légation est ordonnée : on n'y lit que les noms de Cimon, de Xanthippe et de Myronidès. A Platée, Aristide commande, nous l'avons vu, le corps de huit mille Athéniens; avant la bataille c'est lui qui répond en leur nom aux demandes des Tégéates, et qui repousse de vaines prétentions par le langage du patriotisme et de la bravoure; et son admirable prudence déconcerte une conspiration. Aussitôt que les premiers combats s'engagent, il vole au secours des Mégariens attaqués par la cavalerie ennemie; il est présent quand le Perse Masistius tombe, et il dirige les mouvements des vainqueurs. C'est lui encore qui reçoit l'avis que vient apporter le Macédonien Alexandre; il en fait

part à Pausanias, et donne l'exemple de la soumission aux ordres de ce général en chef; il s'efforce de ramener à de plus honorables sentiments les Grecs enrôlés au service de Xerxès; et, forcé de les combattre, il s'en acquitte avec une ardeur et une habileté dignes du triomphe qu'il obtient. A peine les a-t-il terrassés, qu'il conduit les Athéniens au camp des Perses, dont il est bientôt le maître. On ne remarque point le nom d'Aristide parmi ceux entre lesquels se disputait la palme de cette journée. J'ignore si personne l'a mieux méritée que lui. Pausanias a offert plus de sacrifices; il a plus changé ses plans, plus compliqué ses manœuvres; il me semble qu'en ce mémorable jour Aristide est celui qui a réglé ses mouvements avec le plus de précision et de constance, le mieux obéi, le mieux commandé. Hérodote nous a pour ainsi dire caché Aristide; il n'a point aperçu un homme qu'en effet il fallait chercher, parce qu'il ne se montrait point lui-même, content de servir son pays, et n'aspirant à d'autre récompense que de vivre libre au sein d'un peuple illustre. Les dernières années de sa carrière dépassent la limite chronologique fixée par la clôture de l'ouvrage d'Hérodote. De retour à Athènes, Aristide fit rendre un décret portant que la souveraineté appartiendrait à l'assemblée générale des citoyens, et qu'ils auraient tous, riches ou pauvres, les mêmes droits aux magistratures auxquelles ils seraient appelés par des suffrages libres et réguliers. Je vous ai parlé de la confidence qu'il reçut de Thémistocle, et du rapport si sage qu'il en sut faire; associé à Cimon dans l'une des guerres suivantes, choisi ensuite pour régler les contributions à fournir par toutes les cités grecques, il porta partout son inébranlable cou-

rage et son inflexible équité. Il vieillissait sans opulence, et presque sans éclat, peu célébré dans Athènes, profondément estimé dans la Grèce. On ne sait ni en quel lieu ni en quel temps il termina sa carrière, tant il attirait peu les regards! Il vécut au moins jusqu'après l'an 467; il mourut probablement dans les murs d'Athènes, où, selon Plutarque, on voyait son tombeau sur le port de Phalère. Le peuple fit, dit-on, les frais de sa sépulture, dota ses deux filles de trois mille drachmes (deux mille sept cent soixante francs) chacune, et alloua une somme de dix mille francs environ à son fils Lysimachus. Plutarque rejette les traditions qui font mourir Aristide, soit dans le royaume de Pont, soit en exil chez les Ioniens. Nous n'avons point encore à discuter ces questions; mais il nous importait, précisément à cause du silence d'Hérodote, de reconnaître dans Aristide, l'Athénien le plus vertueux qui ait pris part aux affaires générales de la Grèce depuis 490 jusqu'en 478.

Nos deux prochaines séances seront consacrées à des observations générales sur l'ouvrage entier d'Hérodote. Nous en examinerons la méthode, les caractères et le système. Nous porterons aussi nos regards sur les faits mêmes que l'historien a racontés, sur l'état moral et politique des peuples qu'il a mis en scène. Nous tâcherons de nous former quelque idée de leurs égarements et de leurs progrès, depuis les origines qu'il leur assigne jusqu'aux époques où il laisse leurs annales : il nous faudra, en un mot, envisager l'histoire des siècles les plus antiques, jusqu'au milieu du cinquième avant notre ère, telle qu'elle nous a été racontée par lui et par les auteurs classiques dont nous avons rapproché les textes du sien.

TRENTE-CINQUIÈME LEÇON.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'OUVRAGE D'HÉRODOTE.

Messieurs, j'ai mis sous vos yeux tous les détails de l'ouvrage d'Hérodote : j'ai tâché d'éclaircir ceux qui semblaient obscurs ; et, pour compléter ceux qui restaient défectueux, j'y ai joint les récits de plusieurs autres anciens écrivains. Nous avons appliqué à chacun de ces livres les règles générales de critique par lesquelles on peut discerner les véritables souvenirs, et les séparer des traditions fabuleuses, poétiques ou populaires. Enfin nous n'avons pas négligé les conséquences morales et politiques qu'il était permis de déduire de ce qu'Hérodote décrit ou raconte. Aujourd'hui nous envisagerons tout l'ensemble de cette histoire, afin de reconnaître à la fois les objets, les caractères et l'étendue de l'instruction qu'elle renferme.

Les faits historiques ne s'établissent et ne se déterminent qu'en s'attachant avec plus ou moins de précision à certains lieux du globe terrestre, et à certains points de l'espace des temps. Aussi, Messieurs, Hérodote s'est-il appliqué à répandre dans son ouvrage les notions géographiques et chronologiques qui pouvaient en éclairer le cours et les plus importants détails. Il était loin pourtant de concevoir le système général de la première de ces sciences préliminaires, puisqu'il s'obstinait à méconnaître la sphéricité de la terre, déjà révélée par l'observation à quelques philosophes, et spécialement enseignée, à ce qu'il semble, dans l'école de

Pythagore. Mais Hérodote a le premier fixé un très-grand nombre de positions et de circonscriptions particulières; et, suppléant aux moyens et aux instruments qui lui manquaient, par des recherches plus laborieuses, par des voyages en différentes contrées, par un examen attentif de tous les témoignages et de toutes les relations qu'il pouvait se procurer, il a réellement commencé, fondé la science des lieux, avec une méthode, et fort souvent avec une exactitude rigoureuse, que la critique moderne est obligée d'admirer. Les anciens divisaient la terre en trois parties, et donnaient à celle que nous appelons Afrique le nom de Libye. Ils n'en connaissaient que les contrées les plus septentrionales, celles qui s'étendent de l'ouest à l'est depuis l'océan Atlantique jusqu'aux frontières occidentales de l'Égypte, et du nord au midi depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'au tropique du Cancer, ou même jusqu'au Niger. Vous avez, Messieurs, parcouru toute cette Libye avec Hérodote, et reconnu dans ses descriptions les cinq tranches ou régions qui la partageaient : au couchant la Mauritanie et la Numidie, au milieu l'*Africa minor*, et, en se rapprochant de l'Égypte, la Cyrénaïque et la Marmarique. L'Éthiopie est aussi à considérer comme libyenne, si l'on prend ce dernier mot dans son sens le plus étendu. Mais les anciens distinguaient particulièrement par le nom d'Éthiopie ce qu'ils connaissaient des contrées intérieures de l'Afrique entre le tropique du cancer et l'équateur. Hérodote encore vous a offert une notice instructive sur ce vaste pays et sur les peuples qui l'habitaient. Mais c'est l'Égypte surtout qu'il a soigneusement décrite. Le tableau qu'il en a tracé n'a pas cessé de servir de guide aux voyageurs les plus

attentifs et les plus éclairés. C'est avec lui qu'on descend le Nil depuis Méroë, entre les chaînes des monts libyques et des monts arabiques; qu'on visite la Thébaïde, l'Égypte moyenne et le Delta; qu'on reconnaît les anciens nomes, les monuments qui ont traversé les siècles et vaincu le temps, les vestiges ou la place de ceux qui ne subsistent plus; et qu'on acquiert une connaissance complète et précise de ce qu'était toute cette contrée, cinq cents ans avant notre ère. Le Nil passait alors pour la limite entre l'Europe et l'Asie; et les Égyptiens figuraient parmi les peuples asiatiques. Cette seconde partie de la terre est plus vaste qu'Hérodote ne le supposait. Il n'a que des notions fort incomplètes de l'Inde, et des régions situées soit à l'est du mont Imaüs, soit au nord de la mer Caspienne : mais il sait que cette mer est un grand lac, quoiqu'on ait supposé, durant plusieurs siècles après lui, qu'elle communiquait aux mers du Nord. On trouve dans son ouvrage deux descriptions générales de l'Asie, l'une quand il distingue les vingt gouvernements ou satrapies qu'embrassait l'empire de Darius, l'autre quand il fait le dénombrement des peuples qui concouraient à former l'innombrable armée de Xerxès. On y peut joindre comme supplément l'énumération qu'il fait de trois stations entre Sardes et Suse. Il vous a présenté de plus des notions particulières sur certaines contrées, par exemple, sur la Perse et la Médie, sur l'Assyrie et l'Arabie. Quant à l'Europe, il l'étend à l'orient beaucoup plus que nous ne le faisons, et de telle sorte qu'il incline à la juger plus grande que l'Asie. Il circonscrit peut-être un peu plus qu'il ne convenait la dénomination de Scythes. Mais la région qu'il appelle Scythie est vaste encore, et la des-

cription qu'il en donne, ainsi que des pays dont elle était environnée, est extrêmement précieuse par le nombre des détails et par la justesse des positions. On parcourt non moins utilement avec lui les côtes du Palus Mæotide et du Pont-Euxin, les lieux qui avoisinent le Bosphore de Thrace, la Propontide et l'Hellespont. Il esquisse la géographie de la Thrace et de la Macédoine, il jette quelques regards sur l'Italie méridionale et la Sicile, sur la Sardaigne, la Corse, et même sur le continent celtique. Ses yeux se portent bien plus souvent sur la Grèce, et il saisit les occasions de peindre les lieux les plus historiques de cette contrée. On regrette seulement qu'il n'en ait nulle part dessiné l'ensemble, et qu'il se soit borné à des topographies particulières. Mais la géographie de la Grèce était une connaissance si familière à ceux pour lesquels il écrivait, qu'il a cru sans doute devoir s'abstenir de la leur offrir. Toujours est-il, à l'égard des autres pays, le plus ancien des géographes; et, si l'on excepte les auteurs qui se sont, comme Strabon, spécialement voués à ce genre d'études, il est dans l'antiquité celui qui nous apprend le mieux l'état des parties alors connues du globe terrestre.

Sa chronologie est moins avancée : il n'a presque aucune idée de la partie technique de cette science; il sait que l'année naturelle est de trois cent soixante-cinq jours; il ne dit rien ni des variations de l'année civile chez les divers peuples, ni du cycle sothiaque employé chez les Égyptiens pour réparer l'omission d'un quart de jour par an, ni des mois solaires ou lunaires si diversement calculés d'un pays à l'autre. Quand il fait mention de quelque éclipse, c'est presque toujours

d'une manière fort inexacte, et qui montre qu'il ne conçoit pas nettement en quoi consiste ce phénomène. Il ne fait aucun usage des olympiades, quoique cette période de quatre ans, instituée au huitième ou même au neuvième siècle avant notre ère, dût servir à diviser et à mesurer le cours du temps. Son point de départ est l'époque même où il écrit; il compte rétroactivement le nombre d'années écoulées depuis un événement jusqu'à lui. Il y a, dit-il, quatre cents ans, sept cents ans, etc., jusqu'à moi, ἐς ἐμὲ, expression qui ne désigne aucun terme fixe dans le cours de sa propre vie, entre les années 484 et 400 avant J. C. A l'égard des intervalles entre les divers faits qu'il raconte, sa mesure consiste dans les générations qu'il évalue chacune à la durée moyenne d'un tiers de siècle ou de trente-trois ans; et quelquefois il applique le même calcul à la succession des règnes. Sa chronologie n'est donc qu'approximative. Cependant, comme l'enchaînement et les circonstances de ces récits fournissent assez souvent des données plus précises, et comme il apporte une attention sérieuse à éviter les erreurs graves dans cette partie de son travail, il parvient à nous offrir encore un système chronologique, le plus raisonnable et le moins défectueux que permît alors d'établir l'état des notions astronomiques et des traditions historiques. Le cadre des temps y est dessiné et resserré le mieux qu'il était possible; et en ce point l'avantage reste aussi à Hérodote, quand on compare ses hypothèses à celles qui se trouvent en d'autres annales. Sans doute les renseignements qu'on lui fournit, et qu'il faut bien qu'il rassemble, l'entraînent à dépasser la limite des temps connus: il remonte à des antiquités quelquefois trop lointaines;

mais dans le choix de ces origines fabuleuses, et dans la distribution des faits de tous les âges, il a constamment une réserve et une sagacité que n'ont eue après lui ni Xénophon, ni Diodore de Sicile, ni Justin, ni lés auteurs aujourd'hui inconnus d'après lesquels on a compilé des chronographies dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Les recherches des plus habiles chronologistes modernes depuis Joseph Scaliger jusqu'à Volney, aboutissent à distinguer d'ordinaire comme les plus probables les époques assignées par Hérodote aux établissements, aux révolutions, aux grands règnes et aux principaux événements. Quoiqu'il ne donne immédiatement aucune date précise, il a mis sur la voie des meilleurs résultats qu'on ait obtenus en ce genre de recherches. Ses récits tendent à placer Sésostris au quinzième siècle avant notre ère, Hercule au quatorzième, Thésée et les Argonautes au treizième, la prise de Troie à l'an 1184; au onzième siècle le retour des Héraclides; à la fin du dixième Homère; au neuvième Lycurgue; au huitième (vers 747), l'écroulement de l'empire d'Assyrie, l'établissement du royaume de Médie sous Arbace et Déjocès, et la révolution qui installa les Mermnades sur le trône de Lydie; au septième, le règne de Psammitichus en Égypte, la tyrannie de Cypsélus et de Périandre à Corinthe; au sixième, les lois de Solon et l'usurpation de Pisistrate dans Athènes, celle de Polycrate à Samos, la catastrophe du roi de Lydie Crésus, les conquêtes de Cyrus, l'envahissement de l'Égypte par Cambyse et l'avénement de Darius en 521; au cinquième enfin, les entreprises de ce roi des Perses contre les Ioniens et les Grecs, la bataille de Marathon en 490, l'avénement de Xerxès

en 485, le combat des Thermopyles et la victoire de Salamine en 480, celles de Platée et de Mycale en 478. Telle est la succession des faits principaux, autour desquels se groupent tous les autres faits qui sont directement ou incidemment racontés dans l'ouvrage d'Hérodote. On a diversement exposé la chronologie de cet historien; Larcher y a substitué la sienne propre; et ceux qui ont voulu y faire entrer un trop grand nombre de dates positives, en ont hasardé plusieurs qui sont peu conciliables avec son texte. Il s'en faut qu'il décide tant de questions. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il a commencé d'ouvrir les deux yeux de l'histoire, en éclairant les récits par les notions géographiques et chronologiques qu'il était en son pouvoir de recueillir et de vérifier.

Maintenant, Messieurs, si nous considérons le fond historique de l'ouvrage, nous y distinguons, comme je viens de le dire, des récits directs et des narrations accessoires. Les premiers remontent jusqu'aux origines de l'empire égyptien, et descendent, sauf des lacunes, de Ménès à Psamménite, que détrôna Cambyse. En Lydie, ils indiquent deux premières dynasties, celle des Atyides et celle des Héraclides, et ne prennent de longs développements que lorsqu'ils arrivent à Crésus, le cinquième et dernier des Mermnades. En Médie, ils commencent vers l'an 747, et aboutissent au détrônement d'Astyage par Cyrus. Ils nomment des premiers rois scythes, qui régnaient au quinzième siècle avant notre ère, mais sans continuer les annales de cet empire, et en franchissant un espace de neuf cents années jusqu'à l'expédition de Darius en ce pays. Ils sont beaucoup plus détaillés en ce qui concerne la Perse, du

moins à partir de Cyrus, fils de Cambyse, et père d'un autre Cambyse, après lequel régnèrent Smerdis le mage, Darius et Xerxès. Ses narrations, relatives aux autres peuples de l'antiquité, même aux Grecs, sont incidentes; elles surviennent à l'occasion des premières et ne se succèdent point selon l'ordre chronologique. Elles se présentent au besoin comme des notes, ou même à l'improviste comme des digressions.

Mais, à ne prendre que les récits directs, c'est encore une partie considérable des annales antiques avant l'an 478 : elle est d'autant plus précieuse, qu'elle renferme, outre quelques-unes des descriptions géographiques dont j'ai parlé, le tableau des mœurs, des lois, des institutions de chaque peuple, et, lorsqu'il y a lieu, des monuments de son histoire. Sans doute il se mêle aux faits beaucoup de fables, et l'historien n'aide pas toujours ses lecteurs à discerner le vrai du faux : au contraire, il paraît ajouter foi lui-même à des prodiges chimériques, à des traditions puériles. Par là du moins il nous rend sensible l'état des opinions de son siècle, et l'empire que les croyances des âges précédents continuaient d'exercer sur les meilleurs esprits.

Hérodote n'a point conçu l'idée de dynasties parallèles régnant à la fois l'une à Thèbes, la seconde à Memphis, quelques-unes peut-être encore sur d'autres parties de l'Égypte. Cette hypothèse, qui peut seule introduire quelque lumière dans le chaos des antiques siècles égyptiens, a été suggérée aux savants modernes par la confrontation qu'ils ont faite des diverses listes de rois que fournissent Hérodote, Diodore, Ératosthène, Manéthon et d'autres chroniqueurs. Hérodote a recueilli avec trop de complaisance les histoires roma-

nesques de certains règnes; mais c'est à lui que nous devons le meilleur exposé des entreprises de Sésostris, et de la construction des pyramides sous les règnes, qu'il a d'ailleurs trop allongés, de Chéops, de Chépren et de Mycérinus. Depuis Psammitichus, et en écartant les circonstances merveilleuses de son avénement, l'ancienne Égypte a, jusqu'à l'invasion de Cambyse, espace d'environ un siècle et demi, des annales proprement dites, que nous tenons aussi d'Hérodote.

Les pages qu'il a consacrées à la Lydie n'ont point à beaucoup près la même valeur. Le roman de Candaule et de Gygès y sert d'introduction à un précis peu instructif sur les règnes des prédécesseurs de Crésus, et à un long exposé des aventures fabuleuses de cet opulent et malheureux prince. L'histoire des Mèdes sous Arbacès, Déjocès, Phraorte, Cyaxare et Astyage, depuis 747 jusqu'en 561, est beaucoup mieux établie, et n'est point embarrassée d'un Cyaxare II introduit par Xénophon. Elle amène naturellement l'histoire des Perses; mais ni Hérodote, ni en général les auteurs classiques, grecs et latins, n'ont recherché les antiquités de ce peuple, et l'on a besoin, pour les connaître, de recourir aux écrivains orientaux. Ce n'est, au reste, qu'un tissu de traditions souvent fabuleuses. Hérodote n'a connu que celles qui concernaient Cyrus même. Quoiqu'il y ait moins d'un demi-siècle entre la mort du héros et la naissance de l'historien, la plupart des récits sont dénués de vraisemblance. Toutefois Xénophon s'est donné une carrière bien plus libre encore. Il a enrichi de ses propres fictions celles qui lui avaient été transmises. Je vous ai présenté, Messieurs, une analyse détaillée de ce roman célèbre, ainsi que de

toutes les autres narrations dont Cyrus a été le sujet. Au milieu des variantes qu'offre la vie de ce personnage, nous avons reconnu que c'est encore dans Hérodote qu'on pourrait le mieux démêler quelques traits de sa véritable histoire. Celle de son fils Cambyse est plus constante, quoique remplie d'actes de démence et de cruauté qui devraient être incroyables. Nous avons élevé quelques doutes sur l'usurpation de Smerdis, sur la catastrophe des mages, sur les détails de la conspiration de sept grands seigneurs, sur leur délibération entre les trois principaux systèmes de gouvernement, et sur la manière étrange dont l'un d'eux, Darius fils d'Hystaspe, parvint au trône. Mais lorsqu'il règne, lorsqu'il entreprend de subjuguer les Scythes et de réduire les Ioniens, les récits reprennent un caractère historique; et ils le conservent assez ordinairement de 485 à 478, huit années qui appartiennent au règne de Xerxès. Nous pouvons penser qu'on a fort exagéré le nombre des esclaves que ce dernier prince avait armés, et douter qu'il ait en effet creusé, dans le mont Athos, un canal dont il ne subsiste depuis fort longtemps aucune sorte de vestiges; mais les batailles des Thermopyles, de l'Artémisium, de Salamine, de Platée et de Mycale, envisagées dans leurs principales circonstances et dans leurs résultats, sont des faits publics, attestés par l'antiquité entière, et qui tiennent inséparablement à tous les souvenirs qui nous restent des cinq derniers siècles avant notre ère. Or le plus ancien et le plus digne historien de ces événements mémorables, c'est Hérodote.

Si tel est, Messieurs, le fil général de ces récits, il y entremêle une multitude de détails accessoires, qu'il ne prend pas la peine de coordonner entre eux : il lui

suffit qu'ils tiennent ou qu'ils touchent par quelque point à ses narrations principales, et il n'a point égard aux places que leur assigneraient les lieux et les temps auxquels ils se rapportent. Qu'il ait ainsi traité des articles d'un intérêt secondaire, ou sur lesquels il ne devait pas longtemps s'arrêter, qu'il n'ait parlé des Amazones, des Syriens, des Tyriens, des Tyrrhéniens, et de plusieurs autres peuples, qu'à mesure qu'il les rencontrait sur sa route, il ne faut pas s'en plaindre, ces épisodes jettent de la variété dans l'ouvrage. Mais la nation grecque, qui devait y figurer avec tant d'éclat, méritait, ce semble, un exposé plus méthodique de ses révolutions antérieures à la guerre des Perses. C'eût été la matière d'un livre entier semblable à ceux qu'Hérodote a consacrés à l'histoire des Lydiens, des Mèdes, des Égyptiens et des Scythes. S'il a mieux aimé morceler cet exposé, en laisser les éléments épars çà et là dans ses neuf livres; c'est peut-être qu'il a senti la difficulté d'en former un système. Nous voyons qu'après lui Thucydide avouait que les premiers temps de la Grèce étaient fort peu connus; et, par ces premiers temps, il entendait ceux qui avaient précédé le cinquième siècle avant notre ère. Pour en composer de longues histoires, il faut recourir à des écrivains fort postérieurs à Hérodote et à Thucydide, tels qu'Apollodore, Diodore, Denys d'Halicarnasse, Plutarque et Pausanias, joindre aux traditions qu'ils rapportent, celles que les chronographes ecclésiastiques ont extraites de livres perdus, celles aussi qui sont ou indiquées par d'anciens poëtes, ou énoncées par des grammairiens et des scholiastes de l'école d'Alexandrie ou du moyen âge. Ce sont là les documents dans lesquels on puise les anna-

les de la Grèce antique depuis Inachus, qu'on fait remonter au vingtième siècle avant notre ère, jusqu'aux entreprises de Darius et de Xerxès, au commencement du cinquième. Je n'entreprends point, Messieurs, de vous offrir un précis de cette histoire et de ses innombrables variantes, mais seulement de replacer sous vos yeux, dans un ordre soit plus chronologique, soit plus géographique, les notions que vous en a données Hérodote.

Il est néanmoins nécessaire de prendre auparavant une idée des pays compris sous le nom de Grèce. On y distingue d'abord le Péloponnèse, presqu'île qui renferme la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, l'Élide, l'Achaïe, l'Argolide et le territoire de Corinthe. Le reste du continent grec contient, en allant du sud-est au nord-ouest, l'Attique, la Béotie, la Phocide, l'Étolie, l'Acarnanie, la Thessalie et l'Épire. Plus au nord sont la Macédoine et la Thrace, sur lesquelles le nom de Grèce s'est quelquefois étendu. En regard de l'Attique et de la Béotie est l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont, la plus grande des îles grecques après la Crète. Les autres sont ou dans la mer Ionienne ou surtout dans la mer Égée. La première de ces mers, au sud de l'Adriatique, a pris le nom d'Ionienne, parce que les Ioniens en ont jadis habité les côtes. La mer Égée est un grand golfe qui baigne à l'ouest l'Eubée et la Thessalie, au nord la Macédoine et la Thrace, à l'est la Chersonèse, et au delà de l'Hellespont, plusieurs contrées asiatiques, comme l'Éolide, et le pays auquel le nom d'Ionie a été transporté. Toutes les îles que cette mer embrasse ou atteint, et toutes les côtes d'Europe et d'Asie qui la touchent, sont en général comprises sous le nom de Grèce,

nom qui est aussi quelquefois appliqué à l'Italie méridionale et à la Sicile.

Hérodote ne nomme Inachus que pour le déclarer père d'Io, enlevée par les Phéniciens, ce qui rabaisserait Inachus fort au-dessous du vingtième siècle avant J. C. En parlant des plus anciens habitants de la Grèce, il les appelle Hellènes, Pélasges, Doriens, Ioniens. Selon lui, les Hellènes ont habité la Phthiotide en Thessalie, sous le règne de Deucalion, l'Histiæotide en Thessalie encore, au pied des monts Ossa et Olympe, sous le règne de Dorus fils d'Hellénus. On les vit ensuite s'établir auprès du Pinde, et prendre le nom de Macædnes, de là passer dans la Dryopide au sud de l'Œta, puis dans le Péloponnèse, où ils ont été appelés Doriens. Leur race, faible et petite dans ses commencements, est devenue considérable à mesure que divers peuples barbares se sont incorporés à elle. Elle a conservé sa langue primitive bien plus pure que celle des Pélasges. Ceux-ci ont souvent changé de noms et de demeures. Ils ont occupé l'île de Samothrace dans la partie septentrionale de la mer Égée, ont envahi Lemnos, et en ont été chassés. Au temps d'Hérodote, il n'y avait plus guère de Pélasges que ceux qui habitaient les côtes de la Propontide, la Thrace, les frontières de la Macédoine ou bien des cantons de l'Italie. On les distinguait à la barbarie du langage qu'ils avaient conservé. Toutefois les Athéniens étaient d'origine pélasgique; mais, s'étant fixés constamment sur leur territoire, ils ont poli leur idiome et sont devenus Hellènes, nom qui a fini par désigner le corps entier de la nation grecque. Dans ce système d'Hérodote, la distinction des Hellènes et des Pélasges semble correspondre

à celle de Doriens et Ioniens. Les habitants de la Laconie ou même de tout le Péloponnèse étaient originairement Hellènes ou Doriens, les Athéniens Pélasges ou Ioniens. Les Grecs considéraient tous les rois doriens comme Hellènes. Quant aux noms de Grèce et de Grecs, ils sont beaucoup plus nouveaux. Virgile, comme Rollin le remarque, n'a jamais employé le mot *Græcus*, et Varron dit dans Aulu-Gelle qu'il était ignoré de la plupart de ceux auxquels les Latins l'appliquaient. Toutefois Γραικὸς se lit dans la *Météorologie* d'Aristote, dans la *Bibliothèque* d'Apollodore, et en un petit nombre d'autres livres grecs. Étienne de Byzance croit qu'il a été apporté en Italie par les Thessaliens, qu'il désignait particulièrement, et qui l'avaient pris d'un de leurs princes, Græcus, fils de Thessalus. Selon Fréret et Clavier, le nom de Pélasges est le plus ancien de tous; et celui d'Hellènes a été le plus usité depuis le siècle d'Homère jusqu'à celui d'Auguste.

Nous avons rencontré dans Hérodote une distribution toute particulière des nations du Péloponnèse. Deux, originaires du pays, habitaient encore les mêmes cantons qu'autrefois; c'étaient les Arcadiens et les Cinuriens. Un troisième peuple, les Achéens, n'avaient jamais quitté le Péloponnèse, mais y avaient changé de canton. Les quatre autres, Doriens, Éoliens, Dryopes et Lemniens, avaient une origine étrangère. La plupart des villes de ces sept nations tendaient à se séparer du corps hellénique : à la fin, on les vit s'allier aux Perses ou garder la neutralité. Ce sont là, Messieurs, les seuls aperçus généraux que nous offre Hérodote sur les origines grecques. Il ne dit rien de Phoronée, fils d'Inachus, ni de la succession des premiers rois d'Ar-

gos. Il n'a pas connaissance de ces longues généalogies par lesquelles on a voulu depuis combler les vides de cette antique histoire. Il ne fait que des mentions bien rapides de l'arrivée de Danaüs, de Cécrops et de Cadmus, en Grèce. Mais il revient souvent sur les traits de ressemblance qui existent entre la mythologie hellénique et l'égyptienne; et l'on voit qu'il est persuadé que les Grecs ont dû le premier fond de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses à des Égyptiens et à des Phéniciens. Il a soin même de faire observer à différentes époques les relations commerciales qui ont continué d'exister entre la Grèce et l'Égypte.

Du seizième siècle avant notre ère au dixième, on place, le mieux qu'on peut, le déluge de Deucalion, le règne de Minos en Crète, l'établissement du conseil amphictyonique, les travaux d'Hercule, l'expédition des Argonautes, la guerre de Thèbes entre les enfants d'Œdipe, le règne de Thésée, l'enlèvement d'Hélène, le siége et la prise de Troie, plusieurs entreprises des Héraclides pour rentrer dans le Péloponnèse. Hérodote n'a point raconté tous ces faits; il s'est dispensé surtout de les ranger dans l'ordre des temps; mais il vous les a presque tous rappelés. Il en a cité de moins célèbres, qui, mieux disposés, contribueraient à compléter le tableau de cet âge héroïque ou demi-fabuleux. L'événement qu'il importe le plus de remarquer vers la fin du onzième siècle, c'est l'établissement des Ioniens dans l'Asie Mineure. Voici, d'après Hérodote, Strabon et Pausanias, l'idée qu'on peut s'en former. L'Attique et les pays voisins étaient surchargés d'habitants. Les invasions des Héraclides y avaient fait refluer la nation entière des Ioniens, qui était auparavant établie dans douze

villes du Péloponnèse. Les fils de Codrus leur indiquèrent les riches campagnes qui terminent l'Asie en face de l'Europe, et où avaient déjà pénétré les Éoliens, chassés aussi du Péloponnèse par les Héraclides. A côté de cette Éolide asiatique, il restait une contrée belle et féconde, très-facile à conquérir sur les barbares qui la possédaient. Les Ioniens s'y transportèrent en grand nombre, s'en rendirent maîtres par ce droit de plus forts, qui a si souvent tenu lieu de toute justice, et y occupèrent plusieurs villes, devenues depuis florissantes, par exemple, Éphèse et Milet. Ces cités et les îles voisines ont composé, depuis cette époque, le corps ionique.

Voilà, Messieurs, sauf les détails et les accessoires de ces principaux faits, tout ce que sait Hérodote, et tout ce que nous savons nous-mêmes des temps antérieurs à Hésiode et à Homère. Sans doute, on ne saurait prendre pour la première époque des annales d'un peuple, celle où apparaissent deux poëmes tels que l'Iliade et l'Odyssée; une si belle langue, une si riche poésie ne sont pas les essais d'une littérature : de tels chefs-d'œuvre supposent de longs progrès, une civilisation qui s'est développée durant plusieurs siècles. Mais enfin nous ne puisons dans Hérodote, dans Thucydide, dans les premières sources de l'histoire grecque, et dans Homère lui-même, qu'une connaissance bien vague et bien faible de tout ce qui a précédé ce grand poëte. Ce qui complique les difficultés, c'est qu'il ne s'agit pas d'un seul et même peuple, mais de plusieurs petits États, souvent rivaux, presque toujours distincts, quoiqu'ils se confondent à nos yeux sous ce nom de Grecs qu'ils ne portaient pas. Il est donc indis-

pensable de recueillir à part ce qu'Hérodote nous apprend de chacune des cités dont se composait cette nation.

Les Lacédémoniens, qui tenaient le premier rang dans le Péloponnèse, prétendaient qu'ils y avaient été conduits, non par les fils d'Aristodémus, mais par Aristodémus lui-même, descendant d'Hercule à la cinquième génération. Ils n'étaient établis que depuis peu de temps dans la Laconie, lorsque Argia, femme d'Aristodémus, mit au monde deux fils jumeaux, et ne voulut pas désigner l'aîné. L'oracle de Delphes prononça qu'ils devaient régner tous deux. C'est l'origine de la double royauté de Sparte; et ces deux jumeaux, Eurysthène et Proclès, sont les chefs des deux familles royales qui se sont perpétuées sous les noms d'Eurysthénites et de Proclides. Hérodote vous a présenté, quoique incomplètement, l'une et l'autre liste de ces rois, jusqu'à Plistarque dans la première, jusqu'à Léotychide dans la seconde; et il y a joint un tableau des fonctions et des prérogatives de ces deux chefs de l'État. Il y avait néanmoins sur l'origine des Spartiates d'autres traditions qui les faisaient venir ou de la Perse, ou plutôt de l'Égypte. L'historien ne s'est point engagé dans ces recherches, sans doute parce qu'il désespérait d'en tirer des résultats positifs. Il a indiqué les lois mémorables que reçut Sparte au neuvième siècle avant notre ère. Lycurgue qui les lui donna est fils d'Eunomus, roi proclide, le cinquième à partir de Proclès. Ce fut Polydectès, frère aîné de Lycurgue, qui régna après Eunomus; mais Charilaüs, fils posthume de Polydectès, eut pour tuteur son oncle Lycurgue, qui rendit cette régence à jamais célèbre par une législation nouvelle. Il divisa les pouvoirs publics

entre l'assemblée du peuple, le sénat, les cinq éphores et les deux rois, en donnant pour appui à ce système des institutions dont on admire l'austérité, dont on a même quelquefois vanté la sagesse. Notre historien ne nous a pas fourni l'occasion d'examiner ces lois; car il n'a pas pris la peine de les exposer; c'est par Xénophon, Platon, Aristote, Cicéron et Plutarque qu'elles nous sont connues. Pour retrouver chez Hérodote des détails de l'histoire particulière de Lacédémone, il faut descendre aux règnes d'Ariston, de Démarate et de Léotychide parmi les Proclides, d'Anaxandride, de Cléoménès, de Léonidas et de Plistarque, parmi les Eurysthénites. Ces règnes correspondent à ceux de Darius et de Xerxès en Perse, et renferment un assez grand nombre des faits qui vous ont été racontés dans nos dernières séances.

Il n'a guère été question des Argiens qu'à l'occasion de la guerre qu'ils ont soutenue contre le roi de Sparte Cléoménès, et du refus qu'ils ont fait de prendre part à la défense générale de la Grèce contre les barbares. Vous avez entendu de plus longs récits sur la tyrannie de Cypsélus et de Périandre à Corinthe au septième et au cinquième siècle. Hérodote vous a aussi entretenus à plusieurs reprises, de l'île d'Égine, située dans le golfe Saronique, entre l'Argolide et l'Attique. Les démêlés des Éginètes avec les Athéniens remontaient à d'assez anciennes époques: ils éclatèrent à l'approche des Perses; et Sparte fut entraînée à traiter aussi avec rigueur ces insulaires qui inclinaient d'abord à se ranger du parti des Perses. En écartant, comme nous le faisons ici, les narrations purement fabuleuses, on réduit à une médiocre étendue ce qui concerne le

Péloponnèse, dans l'ouvrage que nous avons étudié. Les guerres messéniennes y manquent, malgré l'intérêt profond qu'elles pouvaient y exciter, et les embellissements dont elles étaient susceptibles.

L'historien vous a dit que les Athéniens, en leur qualité de Pélasges, avaient porté le nom de Cranaens; qu'ils prirent celui de Cécropides sous leur roi Cécrops; que celui qu'ils ont conservé ne date que du règne d'Érechthée, plus d'un siècle et demi après Cécrops, et qu'ils ont été appelés Ioniens, lorsqu'ils ont eu pour général Ion fils de Xuthus. Cependant, Messieurs, Hérodote nous apprend ailleurs que les Athéniens désavouaient, le plus qu'il leur était possible, le nom d'Ioniens, quoiqu'il leur convînt; et l'on sait par d'autres renseignements que Cranaüs n'a vécu qu'après Cécrops, ce qui ne permet guère de penser que le nom de Cranaens ait précédé celui de Cécropides : il se pourrait que tout ce passage ne fût qu'une mauvaise glose insérée dans le texte; et malheureusement ce n'est pas l'unique fois qu'il soit permis de concevoir ce soupçon, spécialement lorsqu'il s'agit d'origines. On compte de Cécrops à Codrus dix-sept rois d'Athènes; Hérodote en a nommé quelques-uns, par exemple, Amphictyon, Érechthée, Thésée et Codrus, qui se dévoua pour sa patrie, et après lequel la république athénienne fut gouvernée par des archontes, magistrats d'abord perpétuels, puis décennaux, puis annuels. L'établissement de l'archontat paraît être de la fin du douzième siècle; et de là jusqu'à Solon, au commencement du sixième, il y a un espace de plus de cinq cents ans qui demeure à peu près vide dans l'histoire d'Athènes, surtout si on ne la cherche que dans Hérodote. Solon

reconnut que la suprême puissance résidait dans l'assemblée des citoyens, que là devaient se décider la guerre, la paix, les impôts, les lois, tous les grands intérêts de l'État; mais il voulut que ces décisions fussent toujours préparées dans un conseil de quatre cents citoyens : il partagea les autres pouvoirs, c'est-à-dire ceux qui tendent à exécuter, appliquer et maintenir les lois, entre les neuf archontes, l'aréopage, et d'autres magistratures inférieures, administratives et judiciaires. Du reste, Solon ne nous a pas été montré comme législateur dans l'ouvrage d'Hérodote, il n'y a guère paru que pour avoir avec Crésus des conversations quelquefois assez étranges. Quelle que fût la sagesse de ses institutions, et quoiqu'il eût menacé de la peine de mort quiconque aspirerait à l'autorité souveraine, Pisistrate ne tarda point à l'usurper; et, l'exerçant avec habileté, même avec quelque modération, il la ressaisit jusqu'à trois fois, et la légua à ses fils, Hipparque et Hippias. Aristogiton et Harmodius tuèrent Hipparque: Hippias se maintint quatre ans encore. Les Athéniens n'en furent délivrés que par les manœuvres des Alcmæonides exilés et par les secours de Lacédémone. On chassa enfin le dernier tyran, qui se réfugia chez les Perses, et y conspira contre son pays. Son expulsion est de l'an 510: il périt vingt ans plus tard à la bataille de Marathon, où il servait dans l'armée perse. Ces faits, qui vous ont été racontés avec presque toutes leurs circonstances, composent une grande partie de l'histoire d'Athènes au sixième siècle, et aboutissent aux guerres que cette république soutint avec tant de gloire contre les rois Darius et Xerxès. Pisistrate et ses fils avaient exercé le pouvoir absolu sous des formes légales en apparence; le peu-

ple, dont ils se disaient les premiers magistrats, les chefs perpétuels, croyait voir encore l'image de la liberté; il en prononçait le nom. Aussi rentra-t-il bientôt dans tous ses droits après la chute des Pisistratides. Jusqu'alors il n'avait été partagé qu'en quatre tribus; Clisthène, chef de la puissante maison des Alcmæonides, constitua dix tribus, de chacune desquelles on tira cinquante membres du conseil chargé de préparer les lois. Cette assemblée se trouva ainsi composée de cinq cents citoyens, et le nombre des magistrats ou officiers inférieurs de police et de judicature s'accrut dans le rapport de quatre à dix. Clisthène en opérant ces réformes, et particulièrement en changeant les noms des tribus, imitait ce que son aïeul avait fait à Sicyone. De 510 à 478, intervalle de trente-deux ans, on est frappé de la rapidité des progrès que font dans Athènes toutes les branches de l'administration, tous les talents politiques, militaires et littéraires. Parmi les hommes illustres qui s'élèvent au sein de cette cité, Hérodote nomme Miltiade, Thémistocle, Aristide, et nous avons tâché de compléter ce qu'il raconte de leurs actions, par des extraits des Vies de Plutarque. La victoire de Marathon leur appartient tout entière; et vous avez reconnu qu'il leur revient une part considérable des triomphes de Salamine, de Platée et de Mycale. Miltiade les commandait à la première de ces quatre batailles, Thémistocle à la seconde, Aristide à la troisième, et Xanthippe père de Périclès à la dernière. De Mycale ils s'élancèrent sur Sestos, dont ils se rendirent maîtres. Ainsi les annales athéniennes sont presque sans lacunes dans Hérodote à partir de la mort de Solon, vers 558; et c'est, à vrai dire, la plus belle partie de l'histoire

grecque, non-seulement par l'éclat des exploits guerriers, mais par les souvenirs plus doux, plus longs, plus honorables que laissent les arts et la liberté.

Notre historien ne s'est pas fort occupé des antiquités de la Béotie et de la Thessalie : il n'a mis en scène les Thébains et les autres Béotiens, et les Thessaliens, que pour dévoiler leurs intelligences avec les barbares, et pour décrire leurs défaites toutes les fois qu'ils ont eu à se mesurer avec les Athéniens, et même avec les Phocidiens. Les Thébains ont secondé l'usurpation de Pisistrate; ils ont abandonné les Spartiates aux Thermopyles; ils ont été vaincus avec les Perses à Platée. Vos regards ont été plus souvent et plus longtemps fixés sur l'Ionie asiatique, sur Milet, sur l'île de Samos. Il s'est mêlé quelques fables à l'histoire des prospérités et des malheurs du tyran des Samiens, Polycrate. Vous l'avez vu ami du roi d'Égypte, d'Amasis, protégé par le roi de Perse Cambyse, et vaincu enfin par les Lacédémoniens. Syloson, son frère, et d'autres satrapes lui succédèrent dans l'exercice d'une autorité précaire, exercée au profit du grand roi. Milet subissait le même joug; Milet, dont les habitants avaient jadis résisté au roi de Lydie, Alyatte, prédécesseur de Crésus, puis aux généraux de Darius. Mais cette cité eut pour gouverneur Histiée, qui, établi avec d'autres chefs ioniens et hellespontins pour garder le pont jeté sur le Danube, empêcha de le détruire et d'enfermer Darius en Scythie. Depuis, l'ambition d'Histiée se trouvant mal satisfaite, il devint de courtisan conspirateur. Il se concerta, pour provoquer la rébellion des Ioniens, avec son gendre Aristagoras, qui gouvernait après lui Milet. En vain Aristagoras vint solliciter les secours de Sparte et d'A-

thènes, et séduisit cette dernière cité : il périt dans un combat contre les Thraces : Histiée, vaincu et fait prisonnier par le général perse Artapherne, subit le supplice de la croix. Mais l'Ionie entière retomba dans un plus dur esclavage. Cette guerre, dont nous ne connaissons les détails que par Hérodote, fut le prélude de celle que Darius et Xerxès entreprirent contre la Grèce proprement dite, et dans laquelle les Ioniens employés au service des Perses finirent par les abandonner et les trahir, quand le destin et la victoire se déclarèrent pour les Grecs. Tous ces récits ont eu des développements convenables, parce qu'ils entraient directement dans le corps d'histoire que l'auteur avait entrepris.

Il y insère accessoirement des notions sur la Macédoine : il ne remonte point à Caranus, Cœnus, Tyrimnas, premiers rois de cette contrée ; il ne commence que par Perdiccas, qui régna vers la fin du septième siècle, et auquel il attribue des aventures romanesques ; il lui donne pour successeurs, Argée, Philippe, Aéropus, Alcétas et Amyntas, qui reçut à sa cour sept seigneurs perses dont aucun n'en revint. Ils y périrent victimes d'une vengeance que leur inconduite avait provoquée ; mais il se peut que ce soit là encore un conte. Le fils d'Amyntas fut cet Alexandre qui vint, au nom de Mardonius, inviter les Athéniens à se soumettre au roi Xerxès, et qui, depuis, trahissant les Perses, instruisit Aristide de ce qui se passait dans leur camp et dans leur conseil, peu d'heures avant la bataille de Platée. Dans ces narrations les Macédoniens sont considérés comme originairement Grecs. Hérodote n'a pas la même idée des Thraces, qu'il rattache à la Scythie, et dont

il décrit le pays, les mœurs, les coutumes civiles et religieuses, plus qu'il n'esquisse leur histoire.

Quoiqu'il ait habité l'Italie méridionale durant une moitié de sa vie, son ouvrage ne renferme rien d'instructif concernant cette contrée, sur laquelle s'étendait pourtant la dénomination de Grèce. Il parle toutefois des Crotoniates, de leur célèbre athlète Milon, de leurs démêlés avec les Sybarites, et du médecin Démocède, né à Crotone, envoyé par Darius pour explorer les côtes de tous les pays grecs, et qui, arrivé à Tarente, sut échapper à la vigilance des Perses qui l'accompagnaient, et se réfugia dans sa patrie. L'historien paraît n'avoir aucune connaissance des Romains, qui cependant, en 478, comptaient déjà deux cent soixante-quinze ans depuis la fondation de leur ville, et qui avaient expulsé les Tarquins, presque à la même époque où Athènes se délivrait des Pisistratides. Mais il nomme en Sicile, Agrigente, Géla, Syracuse, Zancle ou Messine; et il rapporte quelques traits de l'histoire de ces cités. Il sait que Doriée, frère du roi de Sparte Cléoménès, a tenté de fonder en Sicile la ville d'Héraclée; que des Samiens fugitifs se sont frauduleusement emparés de Zancle; que des Grecs ont fondé Géla; que les descendants de l'un d'eux y sont devenus hiérophantes de Cérès; que Gélon eut l'adresse de réunir à ce sacerdoce la fonction d'hipparque ou de commandant de la cavalerie; qu'il seconda le roi ou tyran de Géla, Hippocrate, dans les guerres que celui-ci eut à soutenir contre les Naxiens, les Zancléens, les Léontins et les Syracusains; que ces derniers échappèrent seuls au joug d'Hippocrate, et en furent quittes pour la cession de la ville de Camarine, grâce à la médiation des Corinthiens et des Corcy-

réens. Gélon avait eu tant de part aux succès d'Hippocrate, qu'à la mort de ce prince, tué sous les murs d'Hyblé en combattant les Sicules, il s'empara du pouvoir suprême. En feignant de s'armer pour la défense des héritiers du roi de Syracuse, il prit en son propre nom possession de cette ville, et y transféra le siége de sa puissance, laissant à son frère, Hiéron, le gouvernement de Géla. Ce fut à Syracuse que Gélon reçut les députés de Sparte et d'Athènes, qui venaient lui demander des secours, en le traitant comme un Grec. Il osa y mettre une condition, que le commandement suprême de toute l'armée grecque lui serait déféré; on n'y consentit point. Il se contenta d'armer trois vaisseaux, qui devaient observer les mouvements de la guerre, revenir en Sicile, si les Grecs triomphaient, et rendre hommage à Darius, s'il était vainqueur. Gélon avait alors à se défendre lui-même contre une armée de trois cent mille hommes, Phéniciens, Ibériens, Libyens, Sardoniens ou de Sardaigne, Cyrniens ou de Corse. Cette armée avait été attirée en Sicile par les intrigues de Térille, qui venait d'être chassé d'Himère par Théron, roi d'Agrigente; et c'était le Carthaginois Amilcar qui entreprenait cette expédition, pour complaire à Anaxilas, tyran de Rhégium et gendre de Térille. Gélon et Théron vainquirent Amilcar, le jour même, dit-on, où les Grecs triomphaient des Perses à Salamine. Je rappelle ces détails parce que la Sicile avait alors une importance qu'elle n'a point conservée dans nos temps modernes. Plusieurs cités dans son sein avaient fait déjà des progrès dont on n'a point assez recherché les causes. Elles formaient, comme en Grèce, autant d'États séparés, et avaient beaucoup moins essayé d'établir

entre elles un système fédératif. Comme en Grèce aussi, elles étaient rivales et souvent en guerre l'une contre l'autre, quoique menacées par des ennemis communs, principalement par les Carthaginois. Et néanmoins leur population s'accroissait, leur civilisation se développait; leurs forces réunies auraient contre-balancé celles du Péloponnèse et de l'Attique, qu'en effet la Sicile égale à peu près en étendue, et qu'elle semblait quelquefois surpasser en prospérité.

Telle est, Messieurs, la matière des neuf livres d'Hérodote, bien assez vaste en elle-même, quand l'auteur n'eût pas été disposé à y entremêler un grand nombre de pures fictions. J'ai recueilli et je vous ai fait chaque fois remarquer dans toutes les parties de son ouvrage, les traits qui pouvaient montrer à quel point il était imbu des idées superstitieuses de son pays et de son siècle. Il croyait fermement aux oracles, aux présages, à la puissance des divinités mythologiques, à leur influence sur les destinées humaines, quoiqu'il eût démêlé mieux qu'un autre les origines de leurs légendes surnaturelles, et qu'il sût que la Grèce devait à l'Égypte presque tout le système des croyances religieuses. Il attachait une telle importance à la science des devins, qu'à peine en a-t-il laissé passer un seul sans joindre à son nom tout ce qu'il rencontrait de notices biographiques, quelque fabuleuses qu'elles pussent être. Nous prenons aujourd'hui en pitié des erreurs si grossières, et nous avons peine à comprendre comment un homme aussi éclairé, aussi laborieux que celui dont nous venons d'étudier les livres, pouvait se livrer à de pareilles illusions. C'est un monument de la force qu'acquièrent les institutions publiques et les habitudes so-

ciales, de l'empire qu'elles exercent plus ou moins sur tous les esprits. Gardons-nous d'attribuer à Hérodote plus de lumières qu'il n'en montre, et de le croire détrompé des erreurs qu'il professe. Il serait le plus hypocrite, et par conséquent le plus méprisable des écrivains, si, ne croyant pas, il avait le talent de prendre si bien l'accent de la croyance. Tout, dans ses écrits, dans son langage, dément ce soupçon, et atteste à la fois sa crédulité et sa franchise. Je pense, Messieurs, que vous aurez parfaitement reconnu l'injustice de la censure prononcée contre lui par Plutarque. Hérodote est le moins satirique des historiens; il ne l'est pas assez peut-être. Il est bien rare qu'on aperçoive des traits de malice dans ses narrations; mais, à coup sûr, il n'est égaré par aucun sentiment d'animosité ou de malveillance.

S'il entremêle trop souvent la fable à l'histoire, les causes de ce déplorable alliage sont bien faciles à reconnaître. La première consiste dans ces opinions superstitieuses dont nous venons de le voir intimement pénétré; la seconde, dans la vivacité de son imagination, nourrie de la lecture des poëmes et avide de récits romanesques. Le goût du merveilleux et le besoin d'y croire sont des dispositions dont le germe est probablement naturel. Les persuasions humaines ont deux sources bien distinctes, l'analyse et l'enthousiasme. Celles qui naissent de la première source doivent être sans doute plus réelles et plus profondes, mais les autres ont toujours été plus vives, plus expansives et moins tolérantes. Voilà pourquoi il y a deux philosophies, l'une expérimentale et l'autre sentimentale ; et deux littératures, l'une régulière ou classique, l'autre vague ou romantique. Il faut une éducation bien raisonnable ou des études bien aus-

tères pour ramener un homme, et surtout un peuple, au culte pur de la vérité. Dans un temps où l'intelligence humaine n'avait pu se développer et se mûrir par une suite méthodique d'observations, de décompositions et de rapprochements, l'instruction ne se recevait et ne se propageait qu'enveloppée de fables, qui devaient la limiter et l'altérer. Hérodote était condamné, par le caractère de son esprit et par les circonstances de sa vie, à subir, autant que ses contemporains et plus peut-être que beaucoup d'entre eux, l'influence des traditions mensongères. Observons en troisième lieu en quel état se trouvaient, avant lui, les connaissances historiques: elles n'existaient encore que déposées et défigurées en des poëmes, et en un petit nombre de livres en prose, qui n'étaient guère moins fabuleux. Aujourd'hui nous distinguons à merveille ces deux genres d'écrits, que désignent les noms d'histoire et de roman. Ce n'était alors qu'un seul et même genre de narrations, où les souvenirs se confondaient avec les prestiges, où les contes populaires s'accréditaient en s'associant aux faits positifs et véritables. Il est permis de croire que des annales scrupuleusement exactes, telles que le demanderait la saine critique, n'auraient obtenu qu'un bien médiocre succès, et n'auraient pas enchanté la Grèce assemblée aux jeux d'Olympie. Enfin, Messieurs, il convient d'examiner en quelles sources Hérodote pouvait puiser les matériaux de son ouvrage. Fort peu de relations écrites étaient à sa disposition ; et nous voyons même que le plus souvent il en manquait jusqu'à l'égard de ces guerres des Ioniens et des Grecs contre les Perses, si voisines pourtant de l'époque où il écrivait, puisqu'il était au monde depuis six ans, quand se livraient les ba-

tailles de Platée et de Mycale. On ne publiait point alors de bulletins ni de journaux. Les récits qui s'écrivaient étaient succincts, et ne parvenaient qu'à un fort petit nombre de lecteurs. Les monuments ne jetaient de lumières que sur les circonstances les plus matérielles des actions les plus éclatantes. La plupart des détails ne se laissaient connaître que par des narrations orales, par des témoignages particuliers et fugitifs, ou par des bruits publics et incertains. A plus forte raison fallait-il que, sur des faits lointains ou déjà même antiques au temps de l'historien, il se contentât de renseignements dont l'authenticité ne pouvait être parfaite ni l'autorité fort rassurante. Les faits du siècle même qui avait immédiatement précédé le sien semblent déjà si loin de lui, qu'il ne sait trop comment se déterminer entre les traditions diverses et contradictoires qui concernent la vie et la mort du grand Cyrus. Supposons-le scrupuleux, sévère, armé de cette critique inexorable dont nous avons aujourd'hui les moyens et l'obligation de faire usage, il est probable qu'il n'aurait pu se résoudre à composer des livres historiques, ou que du moins son ouvrage aurait à peine le quart de l'étendue qu'il a prise; et ce serait pour nous un très-grand dommage; car tout, dans ses neuf livres, jusqu'aux fictions et aux erreurs de son siècle, peut contribuer à l'instruction du nôtre.

Il nous importe de savoir quels étaient chez le peuple le plus éclairé de cet âge, les égarements de l'esprit humain, les aliments de la crédulité publique, et personne mieux qu'Hérodote ne peut nous dévoiler ces vaines croyances, puisque le plus souvent il les partage. Par l'ascendant qu'elles prennent sur sa raison et sur

son talent, nous jugeons de leur influence sur les nations dont il nous retrace, le mieux qu'il est possible, les annales traditionnelles. Tout ce qu'il est en état d'observer et de vérifier lui-même, il l'examine avec une attention profonde, il le rapporte avec une inviolable sincérité. Nous lui devons des tableaux fidèles des mœurs et des institutions de la plupart des peuples alors connus. Ces articles se font remarquer dans son ouvrage par leur exactitude, autant que par l'intérêt. Il est rare qu'il s'y glisse des erreurs graves; et lorsqu'il y a eu lieu en effet de concevoir des doutes sur quelques particularités, presque toujours il provoque notre défiance par l'expression de la sienne propre. Voilà, Messieurs, un genre très-précieux de connaissances historiques qu'on peut ordinairement puiser chez lui avec une pleine sécurité. Nous en avons dit autant, au commencement de cette séance, de ses descriptions géographiques, et même aussi, quoique avec plus de restrictions, de la chronologie générale et approximative qui se déduit de ses exposés et de ses récits. C'est donc bien à juste titre qu'il a été proclamé, malgré les imperfections de ses livres, le père de l'histoire. Nous lui sommes redevables de presque tout ce que nous savons de vrai et de fabuleux, de constant et d'incertain sur les temps qui l'ont précédé. Il a conçu l'heureuse idée de rattacher au tableau de la guerre des Grecs et des Perses une grande partie des documents historiques relatifs aux Égyptiens, Libyens, Mèdes, Lydiens, Scythes et autres peuples barbares ou civilisés des trois parts de la terre.

Voilà le fond de sa grande composition. Nous avons fait au plan un reproche assez grave, savoir, de laisser

trop incohérentes et trop éparses les notions qui concernent les antiquités des peuples grecs et leurs annales antérieures à leurs guerres contre Darius et Xerxès. Du reste, ce plan a un caractère poétique et hardi, qu'on n'oserait peut-être plus imiter, mais, la Grèce exceptée, le meilleur que pût prendre une histoire où il s'agissait de réunir pour la première fois tant de matériaux divers, de les enchaîner, et de captiver l'attention des lecteurs par l'unité d'ensemble et par la variété des détails. Vous avez remarqué, Messieurs, qu'il lui arrive souvent au milieu des narrations du plus haut intérêt, de les interrompre brusquement par des anecdotes d'un bien moins grave caractère. On commence par être peu satisfait de ces digressions, mais on finit presque toujours par lui savoir gré des impatiences qu'elles ont causées : c'est un artifice que d'habiles conteurs ont imité, et dont il ne leur a peut-être donné l'exemple que parce que c'était là le cours naturel de ses souvenirs et de ses idées; car telle est la naïveté de son travail, qu'aucun art ne s'y laisse apercevoir; et si c'est là la perfection même de l'art, *ars summa artem non apparere*, il n'en faudrait pas plus pour le placer au rang des meilleurs écrivains. Il a du moins atteint le but qu'indique Horace :

Qui variare cupit rem prodigialiter unam.

C'est à son plan qu'Hérodote doit la simplicité, l'entraînement et le charme de son style. Osons dire qu'il a créé aussi le style historique : il a saisi dans la plus juste mesure les teintes qu'il convenait d'emprunter à la poésie, en racontant les destinées humaines ; et son ouvrage, le premier à lire pour étudier l'histoire,

le serait aussi pour apprendre à l'écrire. J'entends ici par le style, non pas la simple diction, mais le mouvement et la couleur du discours, le caractère des pensées, des images et des sentiments. Tacite a sans doute des idées plus profondes, Tite-Live un coloris plus vif; l'un et l'autre expriment avec plus d'énergie leurs réflexions morales et civiques. Mais Hérodote a su le premier raconter; et c'est un art difficile, dans lequel on peut douter qu'il ait été surpassé par les historiens. Quant à sa diction, Courier croyait l'avoir fidèlement représentée par la traduction dont je vous ai, Messieurs, cité plusieurs morceaux. « La période, dit-il, n'é« tait point connue, et ne pouvait l'être dans un temps « où il n'y avait encore ni langage réglé, ni la moindre « idée de grammaire.... De ce manque absolu de gram« maire et de règles viennent tant de phrases dans « Hérodote, qui n'ont ni conclusion, ni fin, ni cons« truction raisonnable, et ne laissent pourtant pas de « plaire par un air de bonhomie,... moins étudié que « ne l'ont cru les anciens critiques. On voit que, dans « sa composition, il cherche, comme par instinct, le nom« bre et l'harmonie, et semble quelquefois deviner la pé« riode; mais, avec tout cela, il n'a su ce que c'était que « cet agencement de phrases et de mots.... C'est un « auteur que rien n'a gêné; qui, ne connaissant ni ton « ni fausse bienséance, dit simplement les choses, les « nomme par leur nom, fait de son mieux pour qu'on « l'entende, se reprenant, se répétant de peur de n'être « pas compris, et, faute d'avoir su son rudiment par « cœur, n'accorde pas toujours très-bien le substantif « et l'adjectif. » Vous voyez, Messieurs, que Courier attribuait du moins à Hérodote deux des grandes qua-

lités de la diction, l'harmonie et la clarté. Quand cet historien n'est pas immédiatement intelligible, ce qui est rare, c'est à ses copistes qu'il faut presque toujours s'en prendre. Son langage manque-t-il de pureté, de convenance, de noblesse, autant que Courier le suppose? Quoique, sur de tels points, il n'y ait guère de juges plus éclairés que Courier, il est permis de croire qu'il a pu être entraîné à quelque exagération, par son goût pour un genre d'écrire qu'il avait cultivé avec beaucoup de succès, et qu'il voulait appliquer à une traduction d'Hérodote.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, je demeure persuadé que c'est par la lecture des neuf livres de ce grand historien qu'il convient de commencer le cours des études historiques. On a, dans les temps modernes, composé de savants ouvrages sur l'antiquité; à mon avis, il n'en est aucun qui puisse nous la faire connaître aussi bien que le fait Hérodote. C'est lui qui nous transporte réellement dans tous les temps antérieurs à l'an 478 avant notre ère. Il est le premier témoin, le représentant, et en quelque sorte le produit de ces antiques âges; il est profondément imbu des traditions, des croyances, des mœurs, de tous les souvenirs qu'ils ont laissés. Qui pouvait mieux que lui nous en tracer le tableau, nous faire vivre au milieu de ces peuples, de ces révolutions et de ces usages si lointains?

Dans notre prochaine séance, nos regards se porteront sur ces peuples eux-mêmes, nous tâcherons de nous former des idées générales de ce qu'avaient été les sociétés et les gouvernements avant l'époque des batailles de Platée et de Mycale.

TRENTE-SIXIÈME LEÇON.

ÉTAT MORAL ET POLITIQUE DES PEUPLES DONT HÉRODOTE A RACONTÉ L'HISTOIRE.

Messieurs, nous avons compris sous les noms de traditions, de monuments et de relations écrites toutes les sources de l'histoire. Il y a beaucoup d'anciens faits dont la connaissance ne s'est d'abord transmise d'une génération à l'autre que par de simples entretiens. Il est vrai que le souvenir en a été consacré ensuite par des chants populaires, par des usages publics, par des monuments, et fixé enfin par l'écriture. Mais ce sont toujours là des traditions originairement orales, longtemps exposées à beaucoup d'altérations et d'erreurs. Les monuments ou débris matériels de l'antiquité ont le caractère de témoignages, quand nous pouvons nous assurer qu'ils remontent à l'époque même des faits qu'ils concernent, si d'ailleurs il nous reste des moyens de les bien comprendre, et si rien ne nous autorise à présumer que la tyrannie, la flatterie, la politique y aient fait mentir le marbre et l'airain. Les relations originales sont celles qui ont été écrites soit en présence du fait, soit dans les premiers jours qui l'ont suivi, soit peu d'années après, soit du moins dans le cours du siècle où il s'est accompli. A mesure qu'il s'interpose plusieurs générations entre le fait et le narrateur, on rentre de plus en plus dans le système traditionnel. Les livres historiques qui n'ont été composés qu'à de longues distances des événements qu'ils racontent, ne doivent jamais être

considérés que comme des dépôts ou des recueils qui n'ont de valeur que par la pureté des sources qui en ont fourni les matériaux. C'est sur cette analyse de toutes les sources de l'histoire qu'ont été fondées les règles de critique que je vous ai déjà exposées. Il faut rechercher avant tout si les faits ne sont connus que par des traditions, ou s'ils sont attestés par des monuments ou des récits originaux; apprécier ensuite ces témoignages par un examen attentif tant du caractère personnel des témoins, que de la nature et des circonstances de chaque fait. Car, en matière profane, rien de ce qui contredit réellement les lois physiques du monde n'est admissible; il est bien rare que ce qui s'écarte du cours naturel des choses morales soit suffisamment certifié, et c'est enfin une défiance bien légitime que celle qu'inspirent l'incohérence et le désaccord des détails. Voilà donc comment il est possible de discerner, entre tous les éléments dont se compose une histoire, les récits purement fabuleux, ceux qui manquent de vraisemblance, ceux au contraire dont il convient de reconnaître la probabilité ou même la parfaite certitude.

En appliquant ces règles aux neuf livres d'Hérodote, nous y avons trouvé un grand nombre de traditions poétiques ou populaires qu'il n'est plus permis de conserver dans l'histoire que comme des monuments de l'antique crédulité. Quoique cet historien soit le plus ancien qui nous reste dans la littérature profane, ses récits ne deviennent originaux que lorsqu'ils descendent aux temps les plus voisins de sa propre vie, à la guerre entre les Perses et les Grecs. Telle a été pourtant l'étendue de ses recherches, telle aussi quelquefois l'exactitude de ses observations, qu'en effet il nous

présente un tableau général de l'état de la plupart des peuples, dans les siècles qui ont précédé l'an 478 avant notre ère : je dis la plupart, afin d'excepter surtout ceux qui habitaient la partie nord-est de l'Asie et la partie nord-ouest de l'Europe. Il n'a pas connu les Chinois, dont les annales remontent cependant à des âges lointains; à peine a-t-il aperçu les Scandinaves, et les Celtes mêmes, dont il a toutefois prononcé le nom. Mais ses regards se sont portés sur presque toutes les autres contrées de l'Europe et de l'Asie, ainsi que sur les régions septentrionales de l'Afrique. Je ne veux pas dire qu'il ait pu tracer l'entière histoire de ces peuples depuis leurs origines; ils ne la savaient pas eux-mêmes; il a rapporté ce qu'ils en disaient, et il a compris qu'il importait davantage d'observer et de décrire leurs institutions et leurs mœurs.

De son temps, il restait, d'une part en Libye et en Éthiopie, de l'autre en Scythie, autour du Pont-Euxin et jusqu'à la mer Caspienne, un assez grand nombre de peuplades errantes, fort peu néanmoins qui fussent encore dans l'état que le nom de chasseurs caractérise, mais plusieurs qui conduisaient leurs troupeaux et leurs familles le long des fleuves, et n'avaient d'autres habitations que les chariots qui les transportaient avec toutes leurs possessions d'un lieu à l'autre. C'est ainsi que les sociétés paraissent avoir commencé; car déjà il y avait là des sociétés : il fallait bien se réunir en troupes, se liguer contre les animaux et contre les agrégations humaines que l'on pouvait rencontrer. Autant que nous en pouvons juger, les liens intérieurs demeuraient fort étroits dans ces associations d'individus et de familles; mais la guerre était perpétuelle

entre les troupes : les habitudes et les besoins même l'entretenaient ou la renouvelaient sans cesse : des peuplades qui ne subsistaient qu'en changeant de lieux, ne pouvaient reconnaître le droit du premier occupant; et presque tous leurs mouvements étaient des hostilités. Elles exterminaient, ou déplaçaient, ou asservissaient les peuplades sédentaires trop faibles pour leur résister, ou les mettaient à contribution soit par des pillages, soit par des impôts. On reconnaît, Messieurs, dans les peuples devenus cultivateurs, les traces des habitudes qu'ils avaient antérieurement contractées dans l'état nomade. De là sans doute cette continuelle disposition à se disputer les armes à la main des portions de territoires, à conquérir au lieu d'acquérir, à préférer la fatigue des invasions et des combats aux travaux de l'industrie productive. La vraie cause des agressions guerrières, de quelque manière qu'on la déguise, n'est jamais que le désir de s'emparer de ce qu'on ne possède pas, et de ravir ce qu'on n'a pas produit. C'est un ressouvenir des profits de la vie errante, un retour au vagabondage primitif.

Voilà surtout sous quel aspect la guerre se présente, lorsqu'on l'envisage dans les siècles antiques où elle remplit presque toute l'histoire des nations civilisées. Ces nations, dans l'ouvrage d'Hérodote, se divisent en trois ordres : les unes composent de vastes empires, comme l'Égypte sous Sésostris, l'Assyrie sous Sémiramis, la Perse sous Cyrus et ses successeurs. Ces grands États sont monarchiques; aucune république n'a cette étendue. On distingue en second lieu de plus petits royaumes, dont chacun n'équivaut guère qu'à ce que nous appelons une province : telles avaient été, avant 478, la Ly-

die, la Phrygie, la Macédoine, la Thessalie même et la Béotie, lorsqu'elles étaient gouvernées par des rois. Le troisième ordre est celui des simples cités, n'ayant chacune qu'un assez modique territoire ou arrondissement, comme l'Attique, la Laconie, l'Argolide. En se reportant aux origines historiques ou fabuleuses de ces cités, on les retrouve aussi régies par des monarques; mais, à l'époque où descendent les derniers récits d'Hérodote, elles ont, en Grèce, des constitutions plus ou moins républicaines, quels que soient les noms et les droits de leurs chefs. Jalouses de leur autonomie, c'est-à-dire de conserver chacune leurs propres lois, elles ne forment point un seul État, et se maintiennent rivales plutôt qu'associées. Cependant le germe d'un système fédératif se laisse apercevoir dans l'établissement du conseil des Amphictyons, dans la célébration commune des jeux Olympiques, et même encore dans le recours commun aux oracles du dieu de Delphes. N'est-il pas remarquable, Messieurs, que ce système, dans lequel consiste peut-être l'une des plus heureuses solutions des grands problèmes politiques, ait été entrevu de si bonne heure? Mais il faut avouer que jusqu'au siècle d'Hérodote, les Grecs n'avaient su en garantir ni la durée ni les bienfaits, et que lorsqu'ils ont voulu plus tard le reprendre et le perfectionner, il n'était plus temps. Les villes de l'Ionie asiatique tendaient aussi quelquefois à former un corps, soit entre elles, soit avec le reste de la Grèce : c'est un but qu'elles n'ont jamais atteint, et que même elles ne se sont pas assez constamment proposé. Il s'était établi des relations d'un autre genre par les colonies que différentes cités avaient fondées; et quoique ces liens ne fussent pas très-étroits, ni surtout

à l'épreuve des circonstances de la guerre et de la paix, ils contribuaient pourtant au maintien et au développement de la puissance des États grecs. Quant aux villes grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile, leurs alliances sont accidentelles, et leurs démêlés fréquents.

Après avoir considéré l'étendue des empires, des royaumes et des républiques, leur force, leur indépendance et leurs relations, il importe encore plus de connaître leur régime intérieur, d'examiner, en chacun de ces corps politiques, l'état des personnes associées, et des choses placées sous une protection commune. A l'égard des personnes, le premier fait dont on doit être frappé, c'est l'esclavage d'une partie de chaque population. Il ne faut pas beaucoup de réflexion pour concevoir que la violence a pu seule asservir des hommes à un autre homme, et que les guerres ont dû amener ce déplorable résultat. Les premiers esclaves ont été des vaincus, que les vainqueurs avaient mieux aimé posséder qu'exterminer. Hérodote vous en a montré dans tous les pays que vous avez parcourus avec lui, en Égypte, en Perse, dans l'Asie entière et dans la Grèce. Il vous a même nommé les Hilotes ou Hélotes, sans joindre toutefois aucun éclaircissement à ce nom. On croit que c'étaient originairement des habitants de la ville d'Hélos en Laconie, réduits en servitude par les Spartiates, et depuis traités par eux avec une rigueur inflexible. Quelques auteurs cependant ne veulent pas qu'on les confonde avec les esclaves proprement dits, envers lesquels les Spartiates étaient encore plus barbares. Il est certain que les Lacédémoniens passaient pour avoir introduit l'esclavage dans la Grèce; et les Athéniens, pour l'avoir adouci. L'équité aurait ordonné de l'abolir,

et la saine politique l'eût conseillé. Mais il était entré dans l'organisation des sociétés antiques, où l'on aperçoit aussi presque partout des distinctions de rang entre les personnes qualifiées libres. Vous avez remarqué des classifications de cette nature chez les Perses et chez les Égyptiens : les professions les plus laborieuses et les plus utiles y étaient reléguées aux plus bas degrés de l'échelle sociale. En d'autres royaumes, on ne démêle que deux ordres, celui des nobles ou seigneurs, et la multitude plébéienne. L'égalité des droits et des conditions mêmes était en général consacrée par les lois des cités de la Grèce; et l'inégalité n'y résultait que de ses causes naturelles et variables, la richesse, les talents, les vertus, l'éclat des services. Aristide et Thémistocle, tous deux d'extraction assez obscure, sont parvenus aux premières dignités. En quelques endroits néanmoins, et à certaines époques, la participation à l'exercice des pouvoirs publics avait été graduée d'après le cens ou la quotité, soit des revenus, soit des contributions. Mais les familles ne conservaient leurs rangs qu'autant qu'elles continuaient de les mériter. Vous n'avez vu, au sein des républiques proprement dites, qu'une seule magistrature héréditaire, celle des deux rois de Sparte.

Hérodote ne vous a presque rien dit de la condition particulière des femmes. Il y en avait beaucoup d'esclaves en Asie, et la liberté des autres y était fort circonscrite. Sparte les honorait; Athènes les avait soumises à des lois fort rigoureuses, dont l'empire n'a été tempéré par les mœurs qu'après les temps dont nous avons étudié l'histoire. Les généalogies qu'Hérodote a consignées dans ses livres, montrent qu'assez souvent le nom de l'aïeul paternel passait au petit-fils, et qu'ainsi deux

noms suffisaient quelquefois à plusieurs générations. Cet alternat se dérangeait néanmoins de diverses manières, et particulièrement lorsqu'un fils aîné, mort avant l'âge mûr, était remplacé, comme chef de famille, par un de ses frères portant le nom de l'aïeul maternel ou d'un collatéral. On déduirait ainsi des récits de cet historien des tableaux généalogiques de quelques grandes maisons de l'Asie et de l'Europe. Il n'a pas négligé le partage de chaque peuple en tribus, ni tout à fait celui du genre humain en plusieurs races. Il semble distinguer particulièrement la race libyque et la scythique. Il laisse de la confusion entre les autres, parce qu'en effet c'est un problème que compliquent extrêmement les mélanges opérés par les émigrations, les colonies et les conquêtes. Il n'a point prévu les systèmes imaginés depuis pour le résoudre; et surtout il n'aurait jamais pu se figurer que les Grecs fussent venus du nord, ainsi que l'ont enseigné quelques savants modernes, d'après des ressemblances de mots et de plus vains rapprochements géographiques.

Laissons ces hypothèses, et recherchons plutôt de quelle liberté individuelle jouissaient dans l'antiquité les sujets des rois et les citoyens des républiques. Elle n'était nulle part ni très-étendue ni très-solidement garantie; car on avait partout fort agrandi à ses dépens le pouvoir souverain, soit concentré dans les mains du monarque, soit exercé par des assemblées populaires. C'est l'état de paix, c'est le développement de l'industrie agricole, manufacturière et commerçante, qui fait sentir le besoin et concevoir l'idée de la sûreté personnelle, de l'inviolabilité des propriétés, du libre usage des facultés intellectuelles et morales. La guerre

est l'ennemie naturelle de la liberté : elle donne au prince ou à la nation qui l'entreprend ou qui la doit soutenir des besoins extraordinaires, auxquels il faut de nécessité que les plus légitimes intérêts individuels soient sacrifiés, et provoque des lois sévères, fait prendre à l'autorité une attitude menaçante, et finit par transporter au sein des cités le régime absolu des camps. Il était donc difficile qu'en des temps si voisins encore des transmigrations armées, quand les rois ne cherchaient la gloire que dans les expéditions guerrières, quand les petits peuples continuaient de s'entrechoquer, et ne suspendaient leurs querelles que pour se confédérer contre un ennemi commun, il était bien difficile de maintenir l'intégrité des droits individuels de tous les membres de l'État. Aussi avons-nous vu, dans Hérodote, des rois jusqu'alors équitables et bienfaisants, devenir, aussitôt qu'ils prenaient les armes, des maîtres impérieux, des oppresseurs sanguinaires, dépeuplant les cités et les familles de leur empire, ravissant à leurs peuples les fruits de tous les travaux ; interrompant, par des brigandages, au dedans comme au dehors, le cours de toutes les prospérités privées et publiques. Sous d'autres noms et avec d'autres formes, un despotisme presque aussi dur s'exerçait par la même cause, au sein des républiques; car on ne s'y bornait point à exiger le concours de chacun à la défense commune; les flatteurs du peuple l'accoutumaient à prendre ses caprices pour des volontés de la patrie : par les frayeurs et les soupçons qu'ils lui savaient inspirer, ils l'entraînaient aux plus dommageables iniquités, à condamner Miltiade, à bannir Aristide; ils lui persuadaient enfin que le moyen d'assurer le salut de tous était de ne laisser

de sécurité à personne. C'est à ces guerres antiques que remontent les illusions fatales qui, à travers tant de siècles, ont perpétué les vexations et les troubles. Les Grecs sont, à notre connaissance, les premiers et ne sont pas les seuls qui se soient crus dédommagés de la perte des droits civils par la jouissance des pouvoirs politiques : ils se sont flattés d'être libres, parce qu'ils se voyaient appelés à prendre des résolutions subversives de toute liberté. Nous en pouvons conclure qu'au moins durant la guerre, il y avait dans l'antiquité, moins de sûreté privée, moins de liberté individuelle et réelle qu'à certaines époques modernes.

Les personnes ne sont pas les seuls éléments du corps social : elles ne subsistent, elles ne demeurent associées qu'au milieu d'un grand nombre de produits matériels; et c'est par l'abondance, la diversité, la perfection de ces produits qu'on juge des progrès et de la prospérité d'un peuple. Si nous demandons à Hérodote quelles étaient les choses que les nations anciennes avaient su mettre à leur usage, il nous offre pour résoudre cette question trois espèces de documents. D'abord il indique les classes d'hommes qu'on employait à produire, c'est-à-dire à donner aux bienfaits de la nature les formes qu'ils doivent prendre pour s'adapter aux besoins de la vie humaine et sociale. Les esclaves demeuraient chargés de la plus forte partie de ce travail; mais les classes inférieures de la population libre y concouraient par l'exercice de certaines professions mécaniques; c'est ce que nous avons remarqué chez les Égyptiens, les Perses et les Grecs. Nous tenons en second lieu du même historien plusieurs détails sur les arts alors pratiqués, l'agriculture, l'exploitation des mines, l'architecture, la

navigation, la fabrication des armes, des instruments, des meubles et des vêtements. Enfin il décrit les produits mêmes, non-seulement ces énormes édifices qui, à Babylone et surtout en Égypte, avaient fatigué tant de bras, épuisé tant de trésors, mais encore divers objets d'un commun usage, et réclamés, soit par le cours naturel des habitudes, soit par les institutions civiles et religieuses, soit par de grandes entreprises militaires. Par exemple, il a détaillé tout l'équipement de l'immense armée de Xerxès, et quelques-uns des moyens employés pour la tenir approvisionnée. Il a saisi les occasions d'énoncer des sommes d'argent, des quotités d'impôts, des tarifs de consommations. Je veux croire qu'il a pu dépasser quelquefois les véritables mesures; mais, après avoir fait la part des exagérations et des erreurs, on admire encore l'étendue de la richesse publique au milieu de tant d'égarements et de calamités. C'était sans doute le plus haut terme qu'il fût possible d'atteindre dans le système économique alors établi, c'est-à-dire avec des esclaves, des corvées, et des préjugés qui flétrissaient les travaux pénibles. L'industrie agricole, manufacturière et même commerçante, triomphait déjà de beaucoup d'obstacles; et son activité, comprimée par tant d'entraves, commençait à se développer. On tirait un grand parti de certaines portions du sol; quelques arts s'étaient perfectionnés autant que le permettait l'état des sciences; et l'exemple des Phéniciens, enrichis par le négoce, entraînait les Grecs aux entreprises du même genre. En général cependant les produits obtenus, fabriqués et transportés, avaient plus servi le faste et l'ambition que multiplié les jouissances réelles et satisfait aux besoins de la vie commune. Au-dessous

des premiers rangs de la société, on manquait de la plupart des choses utiles ou agréables qui nous sont devenues usuelles et même nécessaires. N'oubliez pas, Messieurs, que nous n'envisageons ici que les temps antérieurs à l'année 478, et que nos regards ne doivent pas se porter sur les progrès que la Grèce n'a point tardé de faire dans les âges de Périclès et d'Alexandre. Pour ne pas se tromper sur l'état des anciens peuples, il convient de diviser leur durée, et de ne pas confondre les différentes époques, les aspects successifs de leur civilisation.

Aux éléments naturels du corps social, c'est-à-dire aux personnes et aux choses qu'il rassemble, s'appliquent des institutions politiques qu'on peut partager en deux ordres. Les unes sont tellement indispensables que sans elles une population ne serait qu'une multitude et ne formerait point un État proprement dit. Les autres ne sont qu'accessoires; leur absence peut laisser des imperfections dans un système politique, mais ne l'empêche pas d'exister. Les institutions du premier ordre sont les pouvoirs, les lois, les armées et les finances; car il faut bien que la société soit régie ou administrée; que les droits et les intérêts de ses membres soient réglés par des conventions; qu'elle ait des moyens efficaces de repousser les agressions étrangères, et de réprimer les attentats intérieurs qui troubleraient sa tranquillité; qu'elle ait enfin des revenus équivalents à ses dépenses. Si nous interrogeons Hérodote sur l'établissement des pouvoirs publics chez les anciens, il distingue d'abord trois formes de gouvernement dont il fait discuter les inconvénients et les avantages par des seigneurs perses. La plus rare des trois dans les faits que

son ouvrage expose, c'est l'aristocratie pure. On remarque bien l'influence ou l'ascendant de la classe éminente soit à la cour des rois, soit au sein des républiques; on la voit tendre presque partout à concentrer en elle seule la souveraine autorité; mais elle n'atteint ce but qu'en un fort petit nombre de villes, ou que pour de très-courts espaces de temps. Le sentiment de l'égalité naturelle des hommes, de ceux du moins qu'on n'a pas réduits en servitude, éclate et domine dans toute l'histoire antique; il ramène sans cesse à un système national, soit monarchique, soit républicain, et, à proprement parler, nous n'avons aperçu que ces deux gouvernements dans les récits d'Hérodote. La puissance royale ne s'y présente comme absolue que lorsque de vastes expéditions guerrières l'élèvent à son plus haut terme d'ambition et d'activité. En toute autre circonstance, elle est tempérée par les lois, par les opinions et les mœurs publiques, par les prétentions des seigneurs, par les instructions et les menaces des pontifes, et, quand le royaume devient fort étendu, par la difficulté de le gouverner tout entier d'un point central. Le prince en distribuait le territoire à des satrapes, dont il n'exigeait que des hommages et des tributs levés sur les peuples. Mais cette division, qui affaiblissait la royauté, qui la compromettait même quand ces lieutenants aspiraient à l'indépendance, n'était pas moins nuisible aux sujets. C'est au contraire la principale cause de l'oppression perpétuelle sous laquelle ont gémi les Asiatiques; voilà comment ils ont perdu la jouissance et jusqu'à la connaissance de leurs droits personnels. Les cités ioniques, à mesure qu'elles tombaient sous la domination du grand roi, subissaient le même régime,

d'autant plus dur pour elles qu'on leur donnait souvent des gouverneurs pris dans leur propre sein, et entre les mains desquels le pouvoir devenait le vengeur des querelles locales, l'instrument des inimitiés privées.

Les constitutions des républiques grecques réservent au peuple la sanction des lois, d'autres actes de la souveraine puissance, et quelquefois aussi certains actes administratifs et judiciaires qui auraient dû être toujours délégués. Les pouvoirs que le peuple n'exerce point dans ces cités, y sont partagés entre divers ordres de magistrats, dont les noms et les attributions varient selon les temps et les lieux, et n'offraient pas toujours un système bien précis et bien régulier. Quoique ces institutions préservassent ordinairement des plus scandaleux abus et des plus violents excès de la puissance, leur imperfection est attestée par des troubles, et par les succès de plusieurs usurpateurs, tels que Cypsélus et Périandre à Corinthe, Pisistrate et ses fils dans Athènes. Ceux qui envahissaient ainsi l'autorité suprême étaient appelés tyrans, nom que les villes ioniques appliquaient aussi aux satrapes que leur imposait le roi de Perse, et qui s'étendait encore à ceux qui s'installaient sur un trône, sans y être appelés par l'ordre légitime de succession.

Nous sommes loin de posséder le corps entier des lois civiles et pénales d'aucun des peuples dont Hérodote nous a entretenus, quoiqu'il en ait rapporté çà et là plusieurs dispositions. Mais les règles de la morale naturelle se reproduisent plus ou moins dans tous les codes qui ont pour objet l'ordre des familles, les héritages, les propriétés, les échanges ou contrats. Seulement chaque peuple y joint des articles suggérés par

ses habitudes et ses traditions particulières. Les lois pénales sont plus variables et plus caractéristiques; la barbarie des supplices donne la mesure de celle des mœurs; et c'est principalement sous ce rapport que la civilisation de l'antiquité devrait nous paraître peu avancée. On prodiguait la peine de mort, on l'aggravait par des tortures, par de longues souffrances; on punissait des crimes quelquefois mal vérifiés, par de plus révoltants attentats aux lois saintes de l'humanité; les habitudes guerrières disposaient à ces sévérités sanguinaires, et en déguisaient l'horreur.

Le spectacle qu'Hérodote a mis le plus constamment sous nos yeux est celui de la guerre, et par conséquent de ces forces armées que nous considérons comme la troisième branche des institutions politiques. Dans les monarchies, les enrôlements n'avaient, ce semble, aucun terme fixé par les lois; ils dépendaient de la volonté du prince; et vous avez vu avec quelle rigueur Xerxès dépeuplait les familles riches ou pauvres, nobles ou vulgaires; ses soldats marchaient, comme les animaux qui traînaient les bagages, à coups de fouet. On ne peut s'étonner de la défaite de ces multitudes d'esclaves. Il suffisait de n'être point effrayé de leur nombre pour être sûr de les vaincre. Auparavant, Darius avait levé des armées plus aguerries, trop faibles néanmoins encore pour triompher des peuples libres. Il faut remonter à Cyrus pour trouver, chez les Perses, des légions intrépides et dignes de la victoire. C'est la Grèce qui nous offre le plus bel exemple d'une force véritablement nationale; des citoyens armés pour la défense de leurs foyers, pour l'indépendance de leur patrie. A Platée, les guerriers de Sparte étaient accompagnés pour

la première fois d'une troupe d'hilotes : l'usage commun des cités grecques était de n'armer que des hommes libres, non des aventuriers, des serviteurs ou des mercenaires. Les plus honorables familles de toutes les tribus, de toutes les classes, fournissaient les meilleurs combattants. Ainsi le service militaire ne devenait pas une profession spéciale et permanente ; tous en partageaient, au besoin, les fatigues, les périls et les honneurs. L'armée se confondait avec la cité. Il est probable que ce système aurait toujours suffi à des peuples qui n'auraient voulu que se défendre. Tout autre, dans les républiques, menace ou restreint la liberté intérieure, et tend plus ou moins à perpétuer l'état de la guerre. A moins de préconiser les agressions injustes que le succès couronne, et les brigandages qui prennent le nom de conquêtes, on conviendra, je crois, que jusqu'à l'an 478, les plus illustres guerriers, ceux dont la gloire est aussi pure qu'éclatante, sont les citoyens qui ont su vaincre à Marathon, mourir aux Thermopyles, triompher à Salamine, à Platée, à Mycale, de toutes les forces de l'Asie. Observez, Messieurs, que déjà les Perses n'osent plus se mesurer sur mer avec les Grecs, surtout avec les Athéniens, devenus bien rapidement formidables dans cette partie difficile de l'art de la guerre. Tant il est vrai que l'amour ardent de la patrie et de la liberté pourvoit à tous les besoins du corps social, à mesure qu'ils naissent ! Je dois ajouter que l'emploi de la force armée dans l'intérieur des États grecs avait été jusqu'alors fort rare ; que les gardes et les officiers peu nombreux des magistrats suffisaient au maintien du bon ordre ; qu'enfin, dans les plus alarmants périls, au dedans comme au dehors, on

n'avait recours qu'au zèle des citoyens. Ce zèle pouvait sans doute ou s'affaiblir ou s'égarer; mais c'étaient des forces morales qu'on employait pour le diriger, l'éclairer et l'entretenir.

Un système de recettes et de dépenses publiques forme la quatrième branche des institutions nécessaires à l'existence d'un État. Les recettes consistent ou dans les revenus des propriétés que l'État s'est conservées, ou dans les contributions qu'il tire des personnes et des choses qu'il embrasse, et qui sont, comme nous l'avons dit, ses propres éléments. A l'exemple des rois d'Égypte et de Perse qui s'étaient maintenus en possession de plusieurs domaines, les Grecs croyaient utile d'affecter ou de laisser à leurs villes, à leurs temples, à d'autres établissements, des fonds territoriaux dont les revenus fussent appliqués à certaines dépenses. La république athénienne vendait le droit d'exploiter les mines de son territoire, et d'autres cités jouissaient de cette même espèce de bénéfice, ou de quelques autres profits semblables. C'était un moyen de modérer extrêmement les impôts, et quelquefois de n'en établir aucun, sinon pour subvenir à des besoins extraordinaires. Une partie du butin qu'on rapportait de la guerre était employée au nom de l'État en dédicaces ou fondations religieuses. Les tributs levés sur les ennemis vaincus tournaient aussi à la décharge des citoyens. Mais ce qui allégeait surtout le poids des impôts intérieurs, ce qui le rendait souvent insensible, c'était la modération des dépenses. Quand il s'agissait de soutenir une guerre, rien n'était épargné : on équipait des flottes, on mettait sur pied des armées, on les approvisionnait avec profusion; mais on avait réduit aux moindres termes

les frais de l'administration ordinaire, d'abord parce que la plupart des établissements publics se trouvaient défrayés par leurs propres fonds, ensuite parce que de riches particuliers prenaient à leur charge les spectacles, les fêtes, les solennités ; enfin, parce qu'un tel honneur s'attachait à l'exercice des fonctions publiques, qu'on ne concevait pas la pensée de les rendre lucratives. On exposait chaque année des comptes rigoureux de l'emploi de tous les deniers publics; on mettait en réserve les fruits de l'économie; l'État ne s'endettait point; il n'avait pas l'ambition de s'enrichir, et ne connaissait d'autre luxe que l'éclat de la liberté maintenue par des triomphes. Les impôts n'étaient pas non plus excessifs dans les monarchies; ils ne le devenaient du moins qu'en temps de guerre. Darius ne tira d'abord des vingt régions de son empire que la moitié des sommes offertes par les plus notables habitants. Mais quand il voulut, après avoir subjugué l'Égypte, conquérir la Scythie et la Grèce; quand son fils Xerxès renouvela ces folles entreprises, on ne mit plus de limite aux exactions : le gouvernement, selon ses besoins, ou selon les caprices qu'il appelait de ce nom, s'attribuait le droit de disposer des fortunes particulières, de mutiler les propriétés, de consommer tous les produits; il n'y avait plus de société; il ne restait, sous le nom d'État, qu'un despotisme dévorateur. C'était là, Messieurs, le principal obstacle aux progrès de la richesse publique : elle ne se recomposait que dans les courts intervalles de paix, de raison et de justice.

Outre le système général de pouvoirs, de lois, de force armée et de finances, sur lequel nous venons de jeter les yeux, les annales des anciens peuples offrent

le tableau de plusieurs autres ressorts politiques, dont quelques-uns ont acquis, en certains lieux et à certaines époques, une puissance égale ou supérieure à celle des institutions que nous avons regardées comme essentielles; en sorte que nous n'aurions qu'une idée fort incomplète de l'état social historiquement considéré, si nous n'y comprenions pas les établissements de bienfaisanc d'industrie, d'instruction, et surtout de religion.

Ceux de pure bienfaisance occupent assez peu de place dans l'histoire antique; d'autres institutions y suppléaient. D'abord l'esclavage, qui mettait à la charge des maîtres l'entretien d'une partie considérable de la population, diminuait le nombre des nécessiteux aban donnés à la commisération publique. Ensuite les travaux commandés par les gouvernements et leurs vastes entreprises militaires occupaient et défrayaient un grand nombre d'hommes. Quelques lois aussi avaient prévu l'indigence de certaines personnes, et désigné celles qui seraient tenues de les secourir. Le peuple d'Athènes a rempli lui-même ce devoir à l'égard des enfants de quelques vertueux citoyens. Une autre ressource accidentelle consistait dans les distributions et les largesses fastueuses que s'imposaient les grands et les princes Enfin, l'hospitalité et beaucoup de bienfaits privés semblaient dispenser les États de donner à cette branche d'administration les développements qu'elle a exigés dans les temps modernes. Toutefois il serait possible de retrouver chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Perses mêmes, quelques essais d'hospices publics, de stations ou maisons destinées à recueillir des étrangers, des voyageurs et d'autres personnes sans asile. L'effet

de toutes ces causes réunies était de réduire extrêmement le nombre des misérables.

Hérodote vous a fourni, Messieurs, tous les renseignements nécessaires pour apprécier l'étendue et l'importance des travaux entrepris en Égypte, à Babylone, en Perse et en Grèce, aux dépens des peuples et au profit des gouvernements. Les édifices publics sont innombrables dans ses neuf livres : temples, palais, citadelles, chemins et canaux, ports et remparts, tombeaux et pyramides. L'industrie privée n'aurait eu ni la volonté d'entreprendre ni les moyens d'exécuter de pareils ouvrages; mais ce qu'elle eût voulu et pu faire, elle l'eût fait à moins de frais sans doute, et avec moins d'imperfection peut-être; il y aurait eu de la sagesse à lui laisser plus d'exercice. Toujours résultait-il encore plus d'avantages que d'inconvénients, de ces vastes constructions ordonnées et payées par les États. Car, sans examiner si le nombre des travailleurs qu'elles employaient n'était pas excessif, on peut dire au moins qu'elles accéléraient les progrès des arts, et que, lorsqu'elles n'étaient pas uniquement consacrées au faste, elles contribuaient à la défense des cités, à la prospérité des empires. En général, il est permis de les considérer comme des monuments de l'antique civilisation.

Nous ignorons les détails de l'éducation que les Égyptiens donnaient à leurs enfants : elle comprenait, selon toute apparence, l'apprentissage de plusieurs arts qui ne sont point arrivés à leur perfection chez ce peuple antique, mais qui satisfaisaient aux besoins particuliers de son climat et de son territoire. Xéno-

phon vous a conté comment on élevait les Perses au temps de Cyrus. J'ai joint à ce roman des observations qui tendaient à contester non-seulement la vérité des faits, mais aussi la bonté de la théorie, et qui, sous ce second rapport, se seraient appliquées à l'éducation lacédémonienne, si Hérodote nous en avait tracé le tableau. C'est par d'autres écrivains que nous connaissons cette partie des institutions de Lycurgue. Selon ce législateur, les enfants appartenaient à l'État, non aux familles; et l'on poussait si loin les conséquences de ce prétendu principe, qu'on jetait dans un gouffre auprès du mont Taygète les nouveau-nés qu'on jugeait trop débiles pour devenir utiles à la république. Un Spartiate perdait les droits de citoyen, s'il ne livrait ses enfants âgés de sept ans, pour être élevés en commun, pauvres et riches, dans les écoles et par les maîtres que l'État entretenait. On n'y donnait aux élèves qu'une bien faible teinture des lettres; ils apprenaient à obéir, à supporter les plus durs travaux, à livrer et gagner des batailles. Montesquieu, après avoir trouvé dans les lois de la Crète l'origine de celles de Lacédémone, dans les unes et les autres le type des projets de Platon, admire la philosophie et le génie de cette législation sévère. L'enthousiasme de l'auteur de l'*Esprit des lois* pour un système qui, de son aveu, choque et confond toutes les idées, prouve au moins, comme l'a remarqué l'un de ses commentateurs, la force des premières impressions sur les meilleures têtes, et par conséquent l'influence presque illimitée de toute éducation. Celle des Athéniens resta plus domestique : l'État ne la dirigeait point immédiatement; il n'influait sur elle que par les idées et les usages gé-

néralement répandus. La plupart des enfants étaient élevés au sein de leurs familles, et de là fréquentaient des écoles ou établies par le gouvernement ou abandonnées à l'industrie particulière. Cette instruction embrassait plusieurs genres de connaissances, et cultivait presque tous les talents. Athènes, ou plus généralement la Grèce, avait déjà une littérature fort étendue : Hésiode, Homère, Archiloque, Tyrtée, Alcée, Sapho, Simonide, Théognis, Anacréon, Thespis, Eschyle et Pindare avaient brillé parmi les poëtes ; Thalès, Anaximandre et Pythagore, parmi les philosophes ; et c'est aussi avant 478 que s'offrent les premiers essais honorables de l'art musical et des arts du dessin, architecture, sculpture et peinture. Toutes ces branches du système général des sciences, des lettres et des arts, sont destinées sans doute à se développer dans les âges suivants, mais elles existent déjà fortes et fécondes, et signalent assez le peuple qui les cultive comme le plus éclairé de la terre. L'une des brillantes institutions de la Grèce était celle des exercices gymnastiques : ils passaient pour la principale partie de l'éducation, parce qu'ils aidaient les progrès de toutes les forces naturelles de l'élève, qu'ils le rendaient agile, robuste, capable de supporter les fatigues des camps et les loisirs des villes. La médecine les recommandait ; la politique les prescrivait comme un apprentissage de l'art militaire. Sparte croyait leur devoir ses triomphes ; et plus d'une fois Hérodote, en vous nommant les guerriers qui se signalaient dans les batailles, a fait mention des couronnes qu'ils avaient auparavant obtenues dans les jeux gymniques. Nous devons, Messieurs, une attention profonde à ces solennités réellement nationales qui

rassemblaient périodiquement dans la Phocide, à l'isthme de Corinthe, à Delphes et surtout à Olympie, les divers peuples de la Grèce. Là s'offrait le ravissant spectacle de tous les talents, de toutes les gloires et des plus nobles plaisirs. Là s'animait la société que les lois et les livres ne font jamais assez connaître, n'en pouvant réfléchir que d'obscures et faibles images. C'étaient des tableaux pleins de vie et de sentiment, faits pour donner aux hommes la conscience de leurs forces, pour leur révéler le pouvoir de leurs facultés, pour émouvoir et féconder le génie, lui inspirer des pensées sublimes et fécondes; c'étaient de vastes écoles ouvertes à tous les âges, que ces jeux antiques qui attachaient aux noms de quelques bourgades des souvenirs immortels et dont la célébration servait à mesurer la durée de la liberté commune et le progrès des prospérités.

Mais, de toutes les institutions de l'antiquité, les plus remarquables par la continuité de leur influence et par la force de leur empire sont celles qui avaient un caractère religieux. Il n'en est point qui se montrent aussi fréquemment dans les livres d'Hérodote. Cet historien néanmoins ne nous donne aucune connaissance de la religion des Indiens ni des autres peuples de l'Asie orientale. Il n'a même que des notions fort imparfaites de celle des Perses, et paraît ne savoir presque rien de ce que des livres orientaux nous ont appris sur ce sujet. Mais il a recueilli le plus de documents qu'il a pu sur la mythologie égyptienne, qu'il nous présente comme la source et le type de toutes les autres, spécialement de la grecque; et c'est à peu près ce que nous en savons de plus clair et de plus positif aujourd'hui même, après tant de systèmes imaginés pour expliquer les

origines, la filiation et les relations de toutes ces divinités. Au delà des idées naturelles d'un seul Dieu, ordonnateur du monde, et d'une vie future où sont réservées les peines aux crimes, les récompenses à la vertu, on a besoin d'être éclairé par une révélation divine, pour n'être pas égaré par les prestiges que l'imagination humaine peut enfanter. Les uns ont personnifié tous les attributs et même tous les actes de l'Être suprême; ils ont retrouvé son image dans les phénomènes de la nature, et leur ont imposé des noms dont ils ont fait autant de déités plus ou moins distinctes. Les autres ont transporté les dieux dans les astres qui brillent au milieu des espaces célestes, et institué des rapports entre les révolutions de ces globes et les mouvements des volontés divines. Plusieurs, frappés des qualités éminentes de quelques hommes, les ont pris pour des immortels descendus sur la terre, et les ont, après leur mort, replacés dans les cieux. En comparant entre elles les cosmogonies et théogonies des anciens peuples, on peut bien y reconnaître quelques chimères communes, partout des émanations, des reproductions, des apothéoses; mais prétendre que tous ces romans tiennent à une seule théorie, simple et précise, c'est chercher l'ordre dans le chaos, et prendre les ressemblances pour l'unité. Il convient sans doute de confronter les légendes, de rapprocher les nomenclatures, de les traduire l'une par l'autre, autant qu'on s'y trouve autorisé par des textes bien compris et par des faits bien vérifiés. Le surplus est divination pure, quelque apparence d'érudition qu'on donne à ces recherches, en accumulant des citations oiseuses et des monuments énigmatiques. Observez, Messieurs, que les anciens, malgré la haute

importance qu'ils attachaient aux croyances religieuses, ne les avaient pourtant pas réduites en un corps de doctrine, ne les avaient fixées par aucun précis ou symbole de foi. Chacun restait maître d'arranger à sa guise l'histoire d'Osiris ou de Jupiter, et d'Apollon, et de Bacchus, et d'Hercule. Nous voyons les poëtes s'emparer de toutes ces légendes, les amplifier et les modifier ainsi qu'il convenait au plan de chaque ouvrage nouveau.

Les hommages et la docilité n'étaient réclamés que pour les temples des dieux, pour leurs autels, pour leurs images, pour les fêtes et les cérémonies instituées en leur honneur. Ces solennités s'expliquaient par des traditions diverses ou même contradictoires, toutes également admises. On peut conclure de certains récits d'Hérodote que les prêtres de Thèbes en Égypte et de Memphis avaient jadis exercé un pouvoir moral, redoutable même aux souverains. Il paraît que les rois de Perse, surtout depuis l'avénement de Darius fils d'Hystaspe, dominaient les mages, qui formaient pourtant un corps. En Grèce, on aperçoit peu de traces, depuis la prise de Troie jusqu'en 478, d'une puissance sacerdotale qui pût inspirer quelque alarme aux magistrats ou aux citoyens. Je ne vois du moins sur cet article que deux exceptions à faire : l'une pour le cas d'une dissension civile, et l'autre à l'égard des ministres, qui rendaient, au nom d'un dieu, des oracles. Entre deux factions opposées, celle que les prêtres aidaient de leur crédit auprès du peuple, avait plus de chances pour prévaloir; mais cet appui ne suffisait pas toujours; et d'ailleurs il n'était ordinairement offert qu'au parti dont le triomphe semblait déjà le plus probable par d'autres causes.

C'est un grand fait dans l'antiquité que la croyance généralement accordée aux réponses des oracles, particulièrement à celui de Delphes, le plus consulté de tous, et qui pouvait exercer ainsi sur les affaires de la Grèce la plus sensible influence. Les recherches de Van Dale et de Clavier ont assez dévoilé les artifices de ce genre de divination. Les ministres de l'oracle s'informaient d'avance de tout ce qui concernait la personne et les aventures des consultants; ils avaient des moyens de se concerter avec les magistrats des cités au nom desquelles le dieu était interrogé; le prophète, c'est-à-dire le chef de l'établissement, dictait les réponses à la pythie, et la disposait à les prononcer d'un ton poétique. Il ne reste à peu près aucune difficulté pour les cas où il ne s'agissait que des affaires intérieures d'une seule république. On a plus de peine à comprendre comment le prophète et la pythie se déterminaient, quand la prédiction devait faire prévaloir les intérêts d'une cité sur ceux d'une autre. Il est fort probable que celle qui payait le mieux obtenait la plus favorable sentence. Hérodote vous a cité des exemples de cette corruption ou du moins des soupçons qu'en osaient concevoir les mécréants. Quant à l'accord de la prophétie avec l'événement, ce n'était pas là le point difficile. D'abord la pythie débitait rapidement ses réponses, il fallait que les consultants les retinssent ou les écrivissent sur des tablettes, et comme ni la pythie ni le prophète ne revoyaient ces copies, comme ils ne les certifiaient pas, et n'en tenaient point registre, l'oracle pouvait désavouer au besoin les paroles qu'on lui attribuait. En second lieu, il l'énonçait volontiers en termes ambigus, susceptibles d'interprétations fort diverses. Enfin,

Messieurs, ces prédictions, quoiqu'elles soient quelquefois textuellement rapportées, ne nous sont connues que par des livres écrits, comme ceux d'Hérodote, longtemps après l'époque de l'accomplissement prétendu. Rien assurément ne nous oblige à les croire authentiques; au contraire, lorsqu'elles sont fort détaillées, et qu'elles descendent jusqu'à des circonstances locales et personnelles, dont la prévision serait miraculeuse, leur supposition devient évidente aux yeux de la raison; il ne reste plus qu'à savoir pourquoi l'on entretenait à si grands frais ces ateliers de fourberies. Faut-il le demander? parce qu'on croyait utile de tromper le peuple, et de profiter de sa crédulité pour l'entraîner à une guerre ou à une résolution quelconque, dont on lui garantissait le succès au nom d'Apollon. Il y a même des auteurs qui disent que l'oracle de Delphes a constamment servi les véritables intérêts de la Grèce; qu'il a exercé la plus heureuse influence. C'est une question qui donnerait lieu à discuter beaucoup de faits; mais elle est comprise dans celle de savoir si la fraude est un bienfait, et s'il n'y a de nations bien gouvernées que celles qu'on abuse et qu'on aveugle.

L'avenir se prédisait de bien d'autres manières; et, parmi celles dont Hérodote vous a offert des exemples, je n'en rappellerai qu'une seule : c'était de trouver dans la disposition des entrailles d'une victime immolée, le pronostic d'un événement prochain, du gain ou de la perte d'une bataille. Il est difficile de rien imaginer de plus puéril qu'un rapport établi entre des morceaux de viande et le succès d'un combat : cependant ces présages, déjà si méprisables par leur nature même, l'auraient encore été par le caractère ignoble ou infâme des

hommes qu'on employait pour les proclamer. Car presque tous ceux dont Hérodote nous a raconté avec tant de complaisance les aventures personnelles avaient été d'insignes vauriens avant d'être d'habiles sorciers. Apparemment les généraux d'armée ne pouvaient pas trouver d'honnêtes gens pour remplir un tel ministère. Cependant, Messieurs, je ne serais pas surpris qu'il y eût alors des devins de bonne foi, car beaucoup d'hommes éclairés, Hérodote par exemple, et après lui Xénophon bien plus fermement encore, ont cru à la réalité de cette science étrange. Le général lacédémonien Pausanias y croyait aussi, à moins qu'il ne fût hypocrite. Il fallait bien que les armées et les peuples y crussent à l'exemple de leurs maîtres. L'imagination, toujours prête à s'élancer dans l'avenir, écoute plus volontiers les oracles que les conseils. Elle dédaigne la prudence vulgaire, qui prévoit et ne devine pas, qui n'est éclairée que par l'expérience, qui, réservée dans ses promesses et timide aussi dans ses menaces, ne les donne que pour de simples probabilités. On veut des réponses décisives, des prédictions infaillibles; on a besoin de mensonges.

Sous l'empire de superstitions si grossières, les mœurs antiques ne pouvaient demeurer pures et constamment raisonnables. La bonne foi publique est la première condition de la sagesse des habitudes populaires. Où l'on voyait tant de fripons ou d'enthousiastes, d'imposteurs ou d'illuminés, tant de dupes, ou de gens qui feignaient de l'être, on ne devait pas espérer qu'une austère équité réglerait les actions et garantirait les engagements. Les peuples qui ne sont plus dans l'enfance ne restent bons et vertueux qu'en proportion

des lumières, de l'industrie et de la liberté qu'ils acquièrent. Tous ces progrès tiennent à un même système et ne sont réels ou solides que lorsqu'ils se font à la fois. Si nous avons démêlé tant de vices au sein de toutes les nations de l'antiquité, sans excepter la Grèce, où il en régnait d'infâmes, il n'est pas bien difficile d'en reconnaître les causes; ils étaient les produits naturels de l'esclavage, de l'oppression, des priviléges, de l'ignorance et des erreurs. Les superstitions des classes inférieures affaiblissaient en elles les sentiments religieux de justice et d'humanité; et les pratiques frauduleuses, introduites dans l'art de gouverner, disposaient les hommes publics aux infidélités les plus honteuses. N'avons-nous pas vu Thémistocle déjà corrompu chez les Athéniens, et des rois de Sparte égarés par des passions criminelles? Combien de cités grecques déjà vénales, achetées par l'or du roi de Perse ou effrayées de sa puissance! Combien de généraux et même d'armées, qui, dans leurs alliances et leurs défections, ne tiennent plus compte de la bonté des causes qu'ils défendent ou qu'ils attaquent, et ne calculent que les chances du succès! Léonidas n'a-t-il pas été abandonné par cinq mille alliés aux Thermopyles, Pausanias par plus de cinquante mille à Platée? Il y aurait lieu, Messieurs, d'étendre bien plus loin ces observations; mais j'ai dû me restreindre aux plus générales, à celles qui pouvaient le mieux retracer l'état moral et politique des sociétés. A mon avis, ce ne serait pas étudier l'histoire que de n'en pas recueillir de tels résultats. Réduite, comme elle l'a été quelquefois, à d'arides nomenclatures, elle ne mériterait pas l'attention des hommes sensés. Ce qui re-

commande les récits, les descriptions et les exposés d'Hérodote, c'est qu'il y a rassemblé tous les éléments d'une véritable instruction, et que les fictions mêmes qu'il est entraîné à y mêler, aboutissent encore à des conséquences profitables.

Non, Messieurs, les compilations modernes que nous appelons Histoire Ancienne, ne sauraient jamais nous tenir lieu des sources vives où l'on a dû les puiser, et rien n'était plus propre à retarder les progrès des véritables études historiques que la préférence qu'on donnait à ces recueils sur l'ouvrage original d'Hérodote; préférence d'autant plus incompréhensible qu'en même temps qu'il est plus instructif, il est encore mieux écrit, et à tous égards plus intéressant. S'il contient des fables, en reste-t-il donc beaucoup moins dans l'*Histoire Ancienne* de Rollin? Et d'ailleurs quel en sera pour nous le danger, si nous sommes prémunis par une saine critique, si nous savons qu'en matière profane tout prodige est un mensonge indigne d'examen? Courons-nous le risque de croire aux réponses de la pythie, aux prédictions des devins? Et dès l'instant où ces impostures n'ont pas d'empire sur nos esprits, n'y a-t-il pas aussitôt un grand profit à connaître celui qu'elles ont exercé sur les peuples et sur les historiens mêmes? Je conviens que la traduction et les notes de Larcher ont dû fort rabaisser la réputation d'Hérodote, et ne laisser voir en lui qu'un compilateur incapable de conter avec grâce, d'écrire avec élégance, d'instruire avec précision. Mais le travail de M. Schweighæuser sur le texte, et la version de M. Miot, ont fait concevoir des idées plus justes, et rendu enfin ce grand ouvrage aussi agréable qu'utile à toutes les classes de lec-

teurs. J'y ai joint, Messieurs, les observations critiques et morales qui m'ont paru nécessaires pour que cette étude devînt méthodique et rigoureuse. On affirme aujourd'hui que les sciences morales doivent rester vagues : on demande à quoi bon elles deviendraient exactes. Pour moi, Messieurs, j'ignore à quoi l'inexactitude peut jamais être bonne, et je ne sais qu'un seul but raisonnable de toutes les études historiques : acquérir la connaissance réelle des choses passées, et la rendre profitable à l'avenir.

C'est là méthode que je me propose de suivre encore en étudiant avec vous, Messieurs, une autre partie de l'histoire ancienne. Je n'aspire qu'à vous ouvrir une carrière où vous ferez des pas plus rapides et plus assurés. Je vous montrerai seulement combien elle est vaste et difficile : c'est à vous qu'il appartiendra de la rendre féconde et brillante.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME NEUVIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

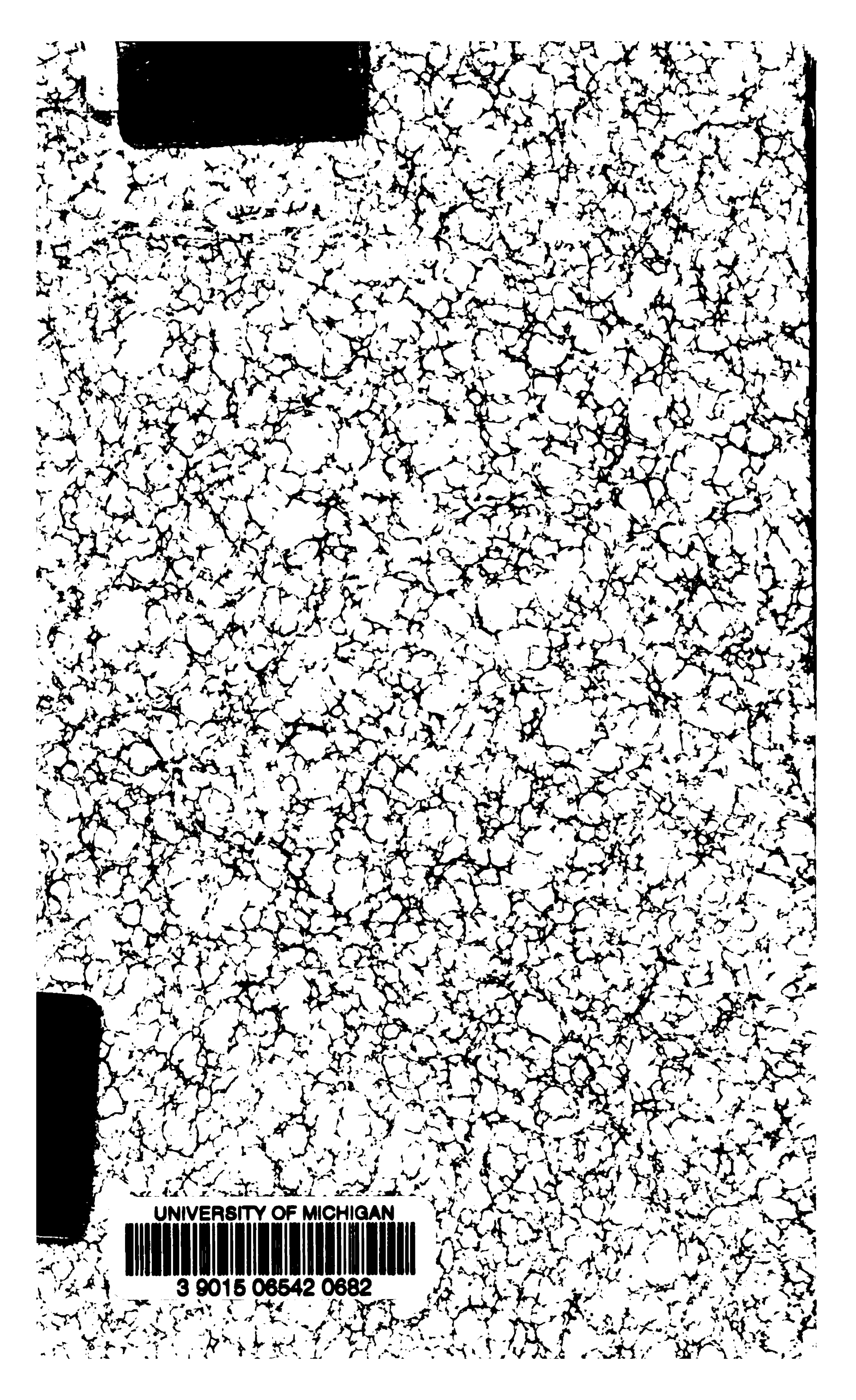
Pages

HÉRODOTE.

37.

Pages

Pages


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06542 0682